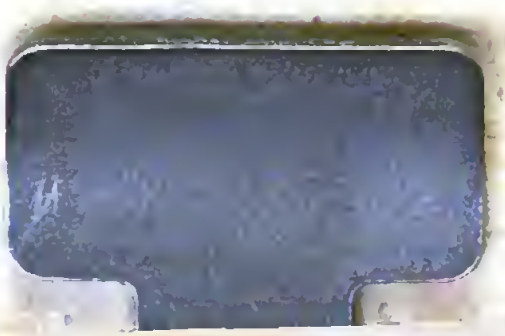
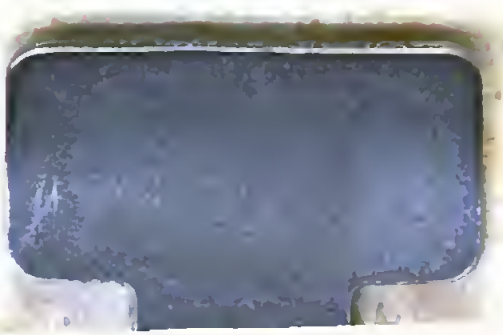


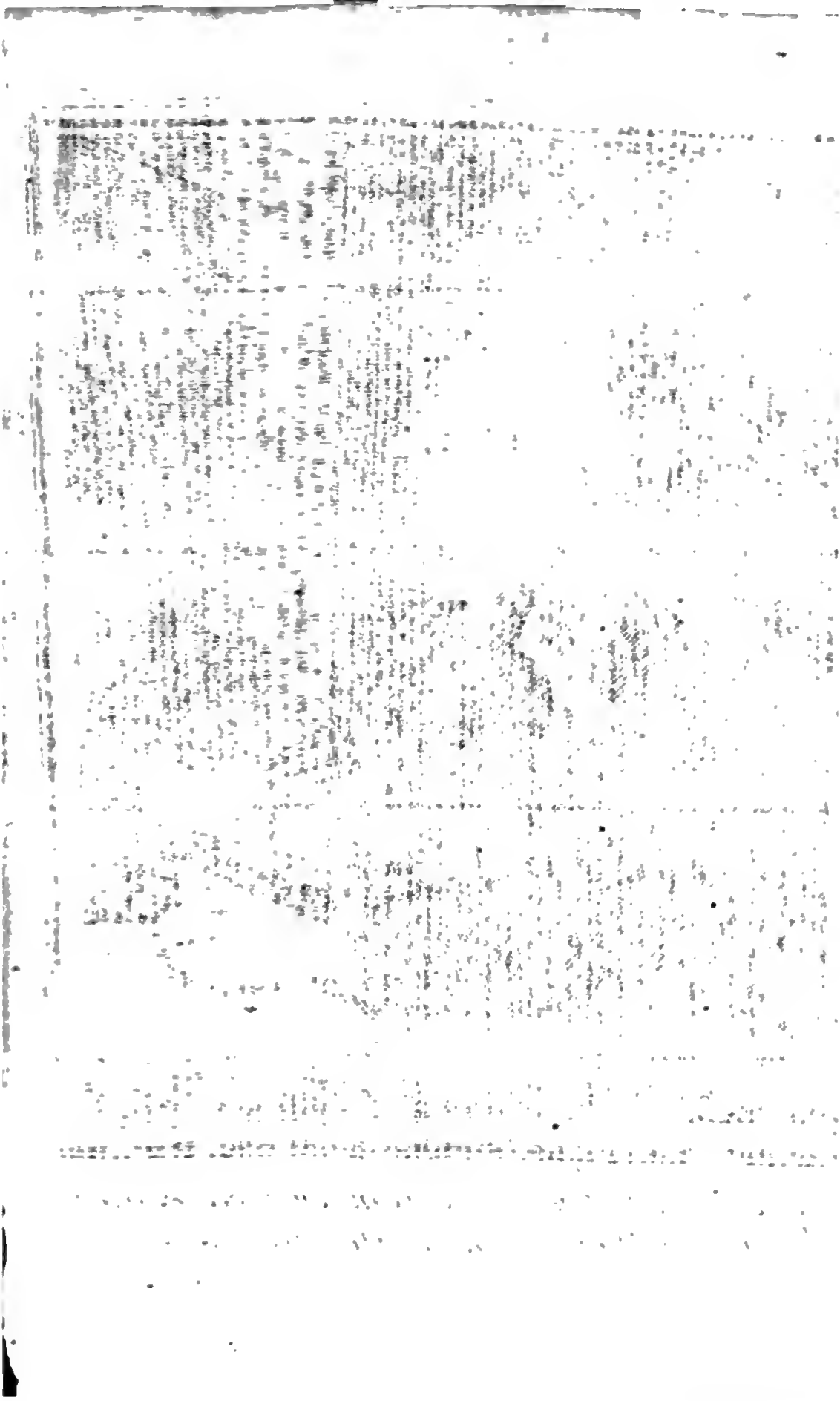
~~Vol. 1.~~

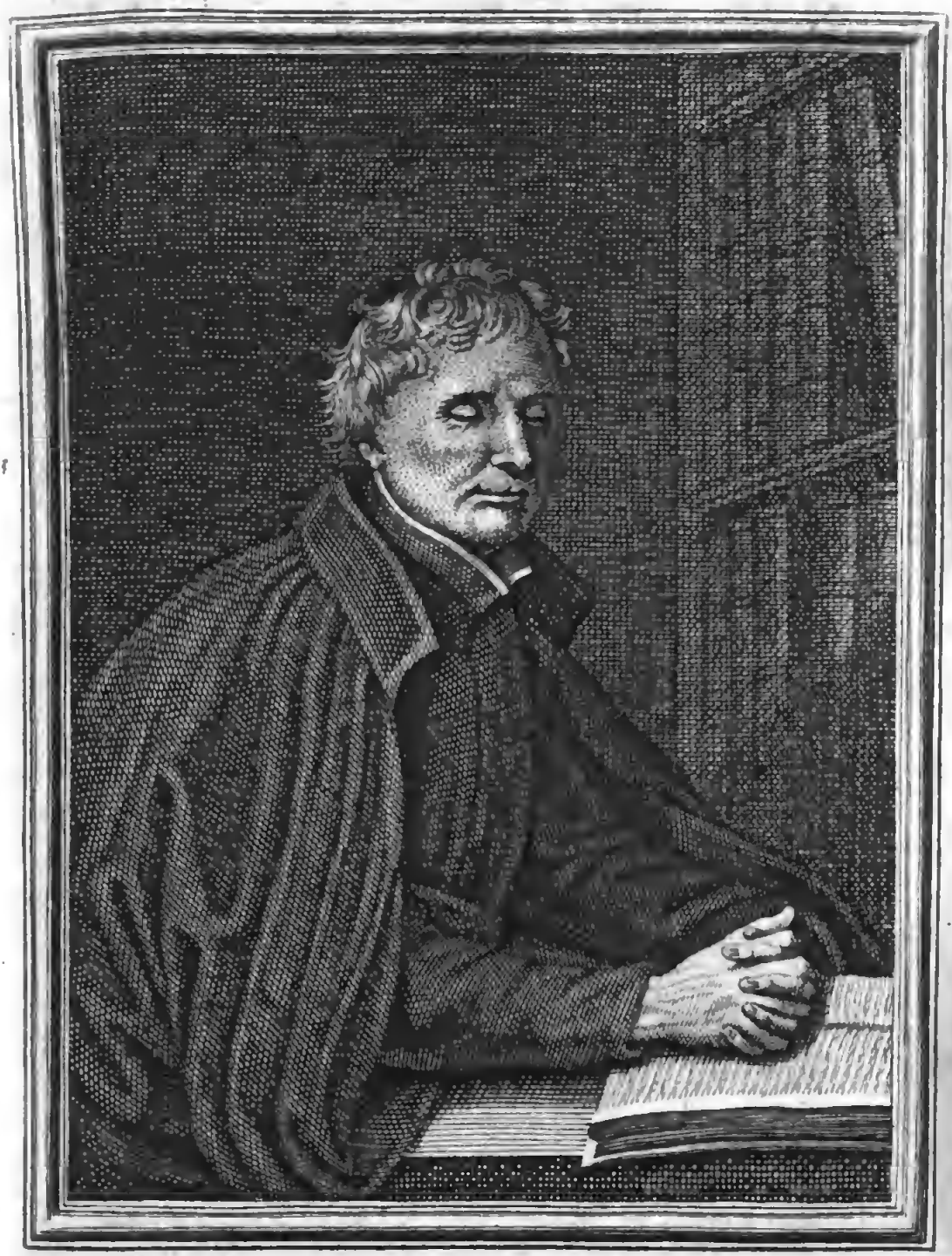
Hom. 213, I

Digitized by Google



~~Vol. 1.~~
Hom. 213, I





Loquebar de testimoniis tuis in conspectu regum:
Et meditabar in mandatis tuis. Psal. 118.

Jouvenet Pinx. *de Blois Sculp.*

SERMONS

DU PERE

BOURDALOUE,

de la Compagnie de JESUS,

POUR L'AVENT.

A ANVERS,

AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.

MDCCXXXIV.

Avec Approbation.

SERMONS
CONTENUS DANS LE I. AVENT.

POur la Fête de tous les Saints. *Sur la Récompense des Saints.* page 1.
Pour le I. Dimanche de l'Avent : *Sur le Jugement dernier.* page 35.
Pour le II. Dimanche de l'Avent : *Sur le Scandale.* page 65.
Pour le III. Dimanche de l'Avent : *Sur la fausse Conscience.* page 99.
Pour le IV. Dimanche de l'Avent : *Sur la Sévérité de la Pénitence.* page 134.
Pour la Fête de Noël : *Sur la Nativité de Jesus-Christ.* page 169.

SERMONS
CONTENUS DANS LE II. AVENT.

POur la Fête de tous les Saints : *Sur la Sainteté.* page 205.
Pour le I. Dimanche de l'Avent : *Sur le Jugement dernier.* page 238.
Pour le II. Dimanche de l'Avent : *Sur le Respect humain.* page 271.
Pour le III. Dimanche de l'Avent : *Sur la Sévérité Evangélique.* page 302.
Pour le IV. Dimanche de l'Avent : *Sur la Pénitence.* page 335.
Pour la Fête de Noël : *Sur la Nativité de Jesus Christ.* page 367.

SERMON

AU ROI.

SIRE,

C'eſt ſous les plus grands Princes que le Ciel a communément forme les

plus grands hommes ; & ſuivant cette Providence particuliere, jamais la France ne fut plus féconde en hommes illuſtres que ſous le Regne de Votre Majeſté.

Ne puis-je pas, SIRE, *compter dans ce nombre le Prédicateur dont je vous offre les Ouvrages qu'il m'a confiez: & dois-je craindre d'ajouter qu'il a tenu même entre les premiers hommes de ſon ſiecle un rang d'autant plus diſtingué, que Votre Majeſté l'a fait paroître dans un plus grand jour? C'eſt Elle qui l'a appellé à la plus floriſſante Cour du monde pour y prêcher l'Evangile ; & il y ſoutint la dignité de ſon miniſtere avec un éclat qui lui attira les applaudiſſemens de toute la France.*

Sur-tout, SIRE, *il eut le bonheur de vous plaire, & vous le jugeates digne de votre eſtime. Vous l'avez*

l'avez honoré de vos bienfaits pendant ſa vie, & de vos regrets après ſa mort. C'étoit aſſez pour le mettre dans une haute diſtinction, & cela ſeul feroit ſon éloge.

Il dut ſans doute être ſenſible à un honneur, où tant d'autres bornent toute leur ambition. Mais ce qui le toucha beaucoup plus ſenſiblement, ce fut de voir Votre Majeſté entrer d'elle-même dans les ſaintes Véritez qu'il lui annonçoit; rendre hommage, par une attention ſi religieuſe, au ſouverain Maître dont il étoit l'Interprete; & en honorant le miniſtere honorer le miniſtre, & accréditer la divine Parole.

La gloire de Dieu, SIRE, votre interêt le plus ſolide qui eſt le ſalut, voilà ce qui allumoit tout ſon zèle, & ce qui lui inſpiroit ces ſentimens ſi vifs & ſi animez, qu'il ſavoit ex-

primer avec tant d'éloquence & tant de force. Il voyoit Votre Majeſté au comble de la grandeur humaine, & tant de fois dans la Chaire de vérite il l'en a lui même félicitée. Mais d'ailleurs, éclairé des lumieres de l'Evangile, il ſavoit qu'il y a pour les Rois comme pour le reſte des hommes, une grandeur plus durable à deſirer; & c'étoit là qu'il portoit pour votre Perſonne ſacrée ſes ſouhaits les plus ſinceres & les plus ardens.

D'autres deſtinez à exécuter ces glorieux deſſeins dont votre préſence aſſuroit toujours le ſuccès, s'employoient en ſuivant vos pas, à étendres les limites de votre Empire. Lui, ſelon l'eſprit de ſa vocation, chargé de vous annoncer le Royaume de Dieu, vous le propoſoit comme une conquête plus digne encore de votre

grande

grande ame, & réſervée à votre foi & à votre piété.

Telles ſont, SIRE, *les vues de la ſageſſe Evangélique: & ne ſont-ce pas ces vues éternelles qui dirigent vos conſeils, qui ſanctifient vos entrepriſes; & qui du reſte vous rendent par une magnanimité Royale & Chrétienne ſuperieur à tous les évenemens?*

Je puis donc me promettre que Votre Majeſté agréera ce Recueil de Sermons où ſont contenues les hautes maximes de la Religion, & qui ont ſervi à Vous les imprimer ſi profondément dans le cœur. J'oſe même eſperer, SIRE, *que Vous agréerez le zèle d'une Compagnie, qui comblée de vos graces & ſoutenue de votre protection, voudroit Vous donner quelque témoignage de ſa parfaite*

reconnoiſſance, & de ſon reſpectueux & entier dévouement. Je me ſers en particulier de cette occaſion, pour publier le très profond reſpect avec lequel je ſuis,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTE

Le très humble, très obeïſſant & très fidele ſerviteur & ſujet,
FRANÇOIS BRETONNEAU,
de la Compagnie de Jeſus.

PREFACE.

IL eſt bien juſte que notre Compagnie rende en quelque ſorte au Pere Bourdaloue ce qu'elle en a reçu ; & qu'après l'honneur qu'il lui a fait, elle s'intereſſe à conſerver la mémoire d'un homme, qu'elle a regardé comme un de ſes prémiers ornemens tandis qu'elle a eu le bonheur de le poſſeder, & qu'elle pleure encore depuis qu'elle l'a perdu. Mais ce n'eſt point tant après tout dans cette vûe, qu'on publie les Ouvrages de ce celebre Prédicateur, que pour le bien des ames & pour perpetuer les fruits de ſon zéle. Il y a lieu de croire que ſes Sermons, mis ſous les yeux, ſans être ſoutenus ni de l'action ni de la voix, ſe ſoutiendront par eux-mêmes: ou plutôt, il y a lieu d'eſperer, qu'avec les bénédictions que Dieu y a déja données & qu'il y donnera, ils auront toujours dequoi operer les même effets de la Grace, & dequoi inſpirer les mêmes ſentimens de Religion. Ce ne ſera pas ſeulement pour les prédicateurs un modele de l'éloquence Chrétienne : toutes les perſonnes qui cherchent à s'édifier, & qui aiment à ſe nourrir de bonnes lectures, trouveront peu de livres de piété, où les grandes véritez du Chriſtianiſme ſoient traitées d'une maniere plus propre à convaincre les eſprits & à toucher les cœurs.

Le Pere Louis Bourdaloue naquit à Bourges, d'une des familles les plus conſiderables de la ville, le 20 d'Août de l'année 1632; & dès l'âge de quinze ans il entra dans la Compagnie de Jeſus. Il ſemble que Dieu en l'appellant à cet état, eût une vue

toute particuliere ſur lui. Etienne Bourdaloue ſon pere, homme lui-même très recommandable, ſurtout par ſon exacte probité & par une grace ſinguliere à parler en public, avoit eu dans ſa jeuneſſe la même vocation, & ne l'avoit pas ſuivie. Le Ciel voulut que le fils remplaçât le pere; & le pere adorant la conduite de la providence, & craignant de s'oppoſer une ſeconde fois à ſes deſſeins, ſe crut obligé, après quelques difficultez, de condeſcendre aux inſtances de ſon fils, & d'en faire le ſacrifice.

Il le fit. Le Pere Bourdaloue paſſa par tous les exercices de la Compagnie: & les dix-huit prémieres années qu'il y vêcut, furent employées, ſoit à ſes propres études, ſoit à enſeigner les Lettres humaines & à profeſſer la Philoſophie & la Théologie. Il ſe diſtingua par-tout, & donna des preuves de la ſuperiorité & de l'étendue de ſon eſprit.

Ce n'étoient-là néanmoins encore que des diſpoſitions. Comme il n'avoit pas moins d'ouverture pour les ſciences que de talent pour la chaire, il fut d'abord aſſez incertain du choix qu'il devoit faire, & de l'emploi où le Ciel le deſtinoit. Mais divers Sermons qu'il prêcha, pendant qu'il enſeignoit la Théologie morale, furent ſi bien reçus & tellement applaudis, que ſes Superieurs ſe déterminerent à s'appliquer uniquement au miniſtere de la prédication.

Il eut l'avantage en entrant dans cette carriere qu'il a ſi heureuſement fournie, d'être connu de feue ſon Alteſſe Royale Mademoiſelle. Cette Princeſſe dont la pénétration & le diſcernement, auſſi bien que la grandeur d'ame, égaloient la grandeur de la naiſſance, l'entendit à la ville d'Eu, le goûta, l'honora non ſeulement de ſa bienveillance, mais de ſa confiance: & lui en a donné le plus ſenſible témoignage, en le faiſant appeller pour la ſoutenir dans les derniers momens de ſa vie, & pour l'aider à mourir chrétiennement.

Le Pere Bourdaloue continua quelques années à prê-

prêcher en Province : mais on ne tarda pas à l'en retirer, dès qu'on le crut en état de paroitre dans Paris. Il y vint, & ce fut là que la providence ouvrit à ſon zèle le plus vaſte & le plus beau champ. Quoique l'on attendît beaucoup de lui, il eſt vrai qu'il ſurpaſſa encore toutes les eſperances qu'on en avoit conçues. Il y a des ſuccès ſi extraordinaires & des mérites ſi univerſellement reconnus, qu'il eſt permis à quiconque d'en parler, ſans craindre ni d'aller au-delà de l'idée commune, ni de bleſſer certaines bienſéances. A peine eut-il paru dans l'Egliſe de la Maiſon Profeſſe des Jéſuites, que de tout Paris & de la Cour même une foule prodigieuſe d'auditeurs y accourut. Une réputation ſi promte eſt quelquefois ſujette à dégénerer : celle du Pere Bourdaloue crut toujours d'un Sermon à l'autre ; & plus on l'entendit, plus on eut de goût pour l'entendre.

Auſſi avoit-il dans un éminent degré tout ce qui peut former un parfait prédicateur. Il reçut de la nature un fonds de raiſon, qui joint à une imagination vive & pénétrante, lui faiſoit trouver d'abord dans chaque choſe le ſolide & le vrai. C'étoit-là proprement ſon caractere ; & ce fut, avec les lumieres de la foi, cette raiſon droite qui le dirigea dans tous les ſujets de la morale Chrétienne & dans les myſteres de la Religion qu'il eut à traiter. C'eſt auſſi ce qui donne à ſes Sermons une force toujours égale. Leur beauté ne conſiſte point preciſément en quelques endroits bien amenez, où l'orateur épuiſe tout ſon art & tout ſon feu ; mais dans un corps de diſcours, où tout ſe ſoutient, parce que tout eſt lié & bien aſſorti. Ses diviſions juſtes, ſes raiſonnemens ſuivis & convaincans, ſes mouvemens pathétiques, ſes réflexions judicieuſes & d'un ſens exquis, tout va à ſon but ; & malgré l'abondance des choſes que lui fourniſſoit une admirable fécondité, & qu'il ſavoit ſi bien enfermer dans un même deſſein, il ne s'écarte pas un moment de ſa propoſition. Qu'une penſée

ſoit commune, il ne la rejette point: c'eſt aſſez qu'elle ſoit vraye, & qu'elle lui ſerve de preuve. Il l'approfondit, il la creuſe, & par là même la met dans un tel jour, que de commune qu'elle étoit, elle lui devient particuliere: de ſorte qu'en penſant ce que les autres ont penſé avant lui, il penſe néanmoins tout autrement que les autres. Qu'il s'oppoſe une difficulté, il y fait une réponſe à laquelle il n'y a point de replique; & quelquefois il tire de l'objection même dequoi la réſoudre, & il convainc l'auditeur par ſes propres ſentimens. S'il cite l'Ecriture ou les Peres, il les cite en maître: juſqu'à faire le précis de tout un traité, pour l'appliquer à la vérité qu'il prêche. Du reſte, ce ne ſont point tant les paroles des Peres qu'il rapporte, que leur doctrine & leurs raiſons. Il les développe, & ſur-tout il les place ſi à propos & les fait tellement entrer dans ſon ſujet, qu'on diroit que les Peres n'ont parlé que pour lui. Des Autheurs ſacrez, il eut, à ce qu'il paroit, plus aſſiduement devant les yeux Iſaye & Saint Paul; & des Peres, Tertullien, Saint Auguſtin, & Saint Jean Chryſoſtome, parce qu'il y trouvoit plus d'énergie & plus de grandeur.

Son expreſſion répond parfaitement à ſes penſées: elle eſt noble & naturelle tout enſemble. Il parle bien, & ne fait point voir qu'il veut bien parler. Quand il s'éleve, ce n'eſt point avec emphaſe; c'eſt, pour uſer d'un terme conſacré par le Saint Eſprit *, avec une certaine magnificence, où ſans qu'il y ait rien d'outré, tout eſt majeſtueux & grand. Et quand il ſe communique, c'eſt toujours avec la même dignité; & dans les plus petits détails il n'a rien de petit, ni de rampant. On trouvera peut-être quelques expreſſions moins uſitées & un peu hardies: mais l'image qu'elles font à l'eſprit, les juſtifie aſſez; & il faut dire alors,

* Magnificè ſapientiam tractabat. 2. *Mach.* cap. 2.

alors, que ſi ce n'eſt pas communément ainſi qu'on s'exprime, c'eſt ainſi qu'il a dû & qu'on devroit, ce ſemble, s'exprimer.

Ce qu'il y eut encore de plus ſingulier dans le Pere Bourdaloue, c'eſt la maniere dont il traite la morale. Nul autre prédicateur ne lui avoit en cela ſervi de modele, & l'on peut dire qu'il en a ſervi lui-même à tous ceux qui ſont venus après lui. Perſuadé que le prédicateur ne touche qu'autant qu'il intereſſe & qu'il applique, & que rien n'intereſſe davantage & n'attire plus l'attention, qu'une peinture ſenſible des mœurs, où chacun ſe voit lui-même & ſe reconnoit, il tournoit là tout ſon diſcours. Non qu'il négligeât d'expliquer les plus hauts myſteres & les plus difficiles queſtions de la foi. Il en parloit avec habileté, & même avec d'autant plus d'autorité, qu'il poſſedoit parfaitement ces ſortes de matieres, & qu'il croyoit devoir prendre alors plus d'aſcendant ſur les eſprits, pour confondre le libertinage & pour faire reſpecter la Religion. Mais après avoir donné aux points les plus obſcurs tout l'éclairciſſement néceſſaire, il paſſoit à ce qu'ils ont d'inſtructif & de moral: & c'eſt là que lui ſervoit infiniment la connoiſſance qu'il avoit du monde & du cœur de l'homme. Car il ne diſoit rien qu'il ne connût, ni qui portât à faux. C'eſt de-là même que ſes expoſitions ſont ſi vrayes, & ſes portraits ſi reſſemblans. Pour peu qu'on ait d'uſage du monde & qu'on ſache comment vivent les hommes, on les y voit peints ſous les traits les plus marquez. Auſſi avec quelle attention ſe faiſoit-il écouter; & combien de fois s'eſt-on écrié dans l'auditoire qu'il avoit raiſon; & que c'étoit-là en effet l'homme & le monde? Certains ſentimens, certains tours élevez, touchans & nouveaux, le feu dont il animoit ſon action, ſa rapidité en prononçant, ſa voix pleine, reſonante, douce & harmonieuſe, tout étoit orateur en lui, & tout ſervoit à ſon talent.

Voilà par où cet excellent prédicateur s'acquit une ſi haute réputation. Il l'a conſervée juſqu'à ſa mort: & comme il n'y en eut peut-être jamais de plus juſte, ni de plus univerſelle, il n'y en a point eu de plus conſtante. Il a prêché durant trente-quatre ans, ſoit à la Cour ou dans Paris; & pendant ces trente-quatre années, il a eu l'avantage aſſez peu commun, d'être toujours également gouté des Grands, des ſavans & du peuple. On n'en doit point être ſurpris, dès qu'on fait réflexion au caractere de ſon éloquence. Ce qui eſt naturel & fondé ſur la raiſon, plaît par-tout, & eſt de tous les goûts & de tous les tems.

Quoique le Pere Bourdaloue eût abondamment dequoi s'occuper, & dequoi glorifier Dieu dans le ſaint miniſtére qu'il exerçoit, il n'y renferma pas tout ſon zèle. Tant de perſonnes touchées de ſes prédications s'adreſſerent à lui & lui confierent leur ame, qu'il ne crut pas pouvoir leur refuſer ſon ſecours: & même il comprit que rien ne convenoit mieux à un prédicateur, que de cultiver, ſelon le langage de l'Ecriture, ce qu'il avoit planté, & de perfectionner dans le tribunal de la pénitence ce qu'il n'avoit proprement encore qu'ébauché dans la chaire. C'eſt pour cela que le Pere Bourdaloue ſe chargea d'une fonction auſſi importante & auſſi pénible que la direction des conſciences. Plein de l'Evangile & jugeant de tout par les grands principes de la foi, ſolide dans ſes conſeils, juſte dans ſes déciſions, droit & deſintereſſé ſans ſes vues, il n'étoit ni rigoureux à l'excès, ni trop indulgent; mais il étoit ſage, & d'une ſageſſe Chrétienne. C'eſt-à-dire, qu'il ſavoit diſtinguer les conditions, & preſcrire à chaque condition ſes devoirs: qu'il étoit ferme ſans égard ni à la qualité ni au rang, quand il falloit l'être; mais qu'il l'étoit auſſi comme il falloit l'être, & toujours ſelon les règles de la diſcretion: qu'ennemi des ſingularitez, il vouloit qu'on allât à Dieu avec ſimplicité

plicité & de bonne foi, par les voyes communes & ſans affectation ; mais du reſte avec une régularité exemplaire, & une fidelité parfaite à remplir toutes ſes obligations.

Son zèle ne fut pas moins ardent ni moins agiſſant, que ſage. On ſait quelle étoit ſon aſſiduité à entendre les confeſſions. Il y paſſoit les cinq & les ſix heures de ſuite : & quiconque l'a connu, jugera aiſément que la vue ſeule de Dieu & du ſalut des ames pouvoit accorder une telle patience avec ſa vivacité naturelle. Soit qu'on l'appellât dans les maiſons religieuſes, ſoit qu'on vînt le conſulter & prendre ſes avis, ſoit qu'il y eût des malades à viſiter, il ne s'épargnoit en rien, également prêt pour qui que ce fût, & ſe faiſant tout à tous. Dans ce grand nombre de perſonnes de la premiere diſtinction dont il avoit la conduite, bien loin de négliger les pauvres & les petits, il les recevoit avec bonté ; il deſcendoit avec eux, dans le compte qu'ils lui rendoient de leur vie, juſques aux moindres particularitez ; il entroit dans leurs beſoins, & plus ſa réputation & ſon nom leur inſpiroit de timidité en l'approchant, plus il s'étudioit à gagner leur confiance & à leur faciliter l'accès auprès de lui. Il ne ſe contentoit pas de ce bon accueil ; il les alloit trouver, s'ils étoient hors d'état de venir eux-mêmes : il adouciſſoit leurs maux par ſa préſence, & les laiſſoit remplis de conſolation, & charmez tout-enſemble de ſon humilité & de ſa charité.

Mais où il redoubloit ſa vigilance & ſes ſoins, c'étoit après des mourans. On avoit ſouvent recours à lui pour leur annoncer leur derniere heure, & pour les y diſpoſer ; & ſe croyant alors reſponſable de leur ſalut, il leur parloit en homme vraiment Apoſtolique. Ce n'étoit pas ſans réflexion & ſans étude. Il ſavoit trop de quelle conſéquence il eſt, de ménager des momens ſi précieux, & de ne les pas perdre en des diſcours vagues & peu utiles. Outre le long

usage qui l'avoit formé à ce saint exercice, outre la méthode particuliere qu'il s'en étoit lui-même tracée, il prévoyoit ce qu'il avoit à dire ; & s'abandonnant ensuite à l'Esprit de Dieu, il disoit tout ce qui peut porter une ame à la pénitence & à la confiance. C'est ainsi qu'il s'est acquitté des derniers devoirs d'une amitié solide & Chrétienne envers tant d'amis, que leur naissance, leur nom, leur mérite personel, une liaison de plusieurs années lui rendoient également respectables & chers ; & à qui il a été fidele jusqu'à la mort.

Cependant le Pere Bourdaloue en pensant aux autres, ne s'oublioit pas lui-même : au contraire, ce fut par de fréquens retours sur lui-même, qu'il se mit en état de servir si utilement les autres. Cette attention lui étoit néceſſaire parmi de continuelles occupations au dehors & de grands succès. Ses succès ne l'éblouirent point, & ses occupations ne l'empêcherent point de veiller rigoureusement sur sa conduite. D'autant plus en garde, qu'il étoit plus connu & dans une plus haute consideration, il ne compta jamais sur le crédit où il étoit, pour agir avec moins de réserve. Etroitement resserré dans les bornes de sa profession, il joignoit aux talens de la prédication & de la direction des ames, le véritable esprit d'un Religieux & les vertus que demandoit de lui sa Compagnie : sur-tout un parfait mépris du monde & de ses grandeurs, sans manquer à rien néanmoins de ce qu'il devoit aux Grands : un dévouement inviolable au service de l'Eglise, & une soumission entiere aux Puissances Ecclésiastiques : une estime de sa vocation, dont il se déclaroit partout, & un attachement à son état, capable de l'affermir contre les offres les plus avantageuses : un zéle sincere & vif pour le bon ordre, & un soin exact de s'y conformer lui-même & de le suivre.

Entre ses devoirs, il s'en fit un particulier de la priere. C'est en présence des Autels qu'il rappelloit ces

ces grandes idées de Religion dont il étoit rempli: & pénétré de la majesté de Dieu, & de la sainteté de son culte, il ne se permettoit pas la moindre négligence en célébrant les sacrez mysteres, ou en récitant l'office divin.

Avec cette piété qui fait l'homme Chrétien & l'homme Religieux, que lui manquoit-il d'ailleurs de ce qui fait, même selon le monde, l'honnête homme? Il en avoit toutes les qualitez: la probité, la droiture, la franchise, la bonne foi; ne disant jamais les choses autrement qu'il les pensoit, ou si par sagesse il ne les pouvoit dire telles qu'il les pensoit, ne disant rien. Beaucoup de prudence & de pénétration dans les affaires: mais au même tems beaucoup de retenue, pour ne s'y point ingérer de son mouvement propre; n'y entrant qu'autant qu'on l'y faisoit entrer, proposant ses vues comme un ami, sans entreprendre de décider en maître; cherchant à se rendre utile & à servir, & non à se faire valoir & à dominer. Bien de l'agrément dans la conversation, un air engageant, des manieres aisées quoique respectueuses & graves, une douceur qui lui devoit coûter, du temperament dont il étoit; mais par dessus tout, une modestie qui lui attiroit d'autant plus d'éloges, qu'il avoit plus de peine à les entendre; les fuyant, bien loin de les rechercher; élevant volontiers les autres, & ne parlant jamais de lui-même.

Ce caractere dans un homme aussi distingué que le Pere Bourdaloue, ne le faisoit pas moins honorer & respecter que tous ses talens. Après l'avoir admiré dans la chaire, on l'admiroit dans l'usage de la vie. Où n'étoit-il pas reçu avec plaisir; & depuis les prémiers rangs jusques aux conditions les plus communes, qui ne se faisoit pas, non seulement un plaisir de le recevoir, mais comme un mérite de le connoitre & d'être en commerce avec lui?

Il falloit un cœur aussi détaché que le sien, pour former au milieu des applaudissemens du monde, le dessein

deſſein qu'il prit dans les dernieres années de ſa vie. Touché d'un ſaint deſir de la retraite & voulant ſe préparer à la mort, il réſolut de quitter Paris, & de finir ſes jours en quelque Maiſon de la Province, où il pût ſe recueillir davantage, & vaquer uniquement à ſa perfection. Il jugea bien qu'il auroit ſur cela des obſtacles à ſurmonter de la part de ſes Superieurs en France: & pour lever toutes les difficultez, il s'addreſſa au Général de la Compagnie. Mais cette prémiere tentative ne réuſſit pas. On le remit à une autre année, & on le pria de faire encore de nouvelles réflexions ſur le parti qu'il vouloit prendre. Il y penſa; & ſans ſe rebuter, dès l'année ſuivante, il redoubla ſes inſtances auprès du Pere Général. La lettre qu'il lui écrivit, eſt ſi remplie de l'Eſprit de Dieu, que le public ſera bien-aiſe d'en voir un extrait. Le voici traduit du Latin.

Mon très Reverend Pere, Dieu m'inſpire & me preſſe même d'avoir recours à votre Paternité, pour la ſupplier très humblement, mais très inſtamment, de m'accorder ce que je n'ai pu, malgré tous mes efforts, obtenir du Reverend Pere Provincial. Il y a cinquante-deux ans que je vis dans la Compagnie, non pour moi, mais pour les autres; du moins, plus pour les autres, que pour moi. Mille affaires me détournent, & m'empêchent de travailler, autant que je le voudrois, à ma perfection, qui néanmoins eſt la ſeule choſe néceſſaire. Je ſouhaite de me retirer, & de mener deſormais une vie plus tranquille: je dis plus tranquille, afin qu'elle ſoit plus réguliere & plus ſainte. Je ſens que mon corps s'affoiblit & tend vers ſa fin. J'ai achevé ma courſe; & plût à Dieu que je puſſe ajouter, j'ai été fidele! Je ſuis dans un âge, où je ne me trouve plus gueres en état de prêcher. Qu'il me ſoit permis, je vous en conjure, d'employer uniquement pour Dieu & pour moi-même ce qui me reſte de vie, & de me diſpoſer par-là à mourir en Religieux. La Fleche, ou quelque autre Maiſon qu'il plaira

patra aux Superieurs (car je n'en demande aucune en particulier, pourvu que je ſois éloigné de Paris) ſera le lieu de mon repos. Là, oubliant les choſes du monde, je repaſſerai devant Dieu toutes les années de ma vie dans l'amertume de mon ame. Voilà le ſujet de tous mes vœux, &c.

Cette lettre eut tout l'effet que deſiroit le Pere Bourdaloue Il lui fut libre de faire ce qu'il jugeroit à propos, & dès qu'il eut reçu la réponſe de Rome, il prit jour pour partir. Mais les mêmes Superieurs qui l'avoient arrêté la prémiere fois, ſe crurent encore en droit de retarder ſon départ de quelques ſemaines, & de ſuſpendre la permiſſion, juſqu'à ce qu'ils euſſent pu faire à Rome de nouvelles remontrances. Elles toucherent le Pere Général; & la derniere concluſion fut que le Pere Bourdaloue demeureroit à Paris, & continueroit à s'acquitter de ſes fonctions ordinaires. Dieu voulut ainſi qu'il eût tout le mérite d'un ſacrifice ſi religieux ſans en venir à l'exécution, & qu'il achevât de ſe ſanctifier lui-même en travaillant à la ſanctification du prochain. Voilà ce que le public n'a ſu qu'après ſa mort. Comme ſes vues avoient été droites, & qu'en prenant une telle réſolution il n'avoit cherché que Dieu, il ne chercha point dans la ſuite à s'en faire honneur. Il a toujours tenu la choſe ſecrette, & il n'en a fait confidence qu'à quelques-uns de ſes amis les plus intimes.

Le Pere Bourdaloue n'inſiſta pas. Il crut obeïr à l'ordre du Ciel en ſe ſoumettant à la volonté de ſes Superieurs. Il n'en eut même encore dans ſon travail que plus d'activité & plus d'ardeur : mais il approchoit de ſon terme, & ſon travail deſormais ne fut pas long. Dieu le retira au moment qu'on s'y attendoit le moins.

Il tomba malade le 11. de Mai, & dès le prémier jour de ſa maladie, il ſe ſentit frappé à mort. Il ne perdit rien dans un péril ſi preſſant, de la préſence de ſon eſprit; & il eſt difficile de marquer

plus

plus de fermeté & de constance qu'il en fit paroître. Son mal fut une fievre interne & très maligne, précédée d'un gros rhume qui le tenoit depuis plusieurs semaines, & où son zèle l'empêcha de se ménager autant qu'il eût été nécessaire. Car tout incommodé qu'il étoit, il ne laissa pas de prêcher, & d'entendre selon sa coutume les confessions. Mais il fallut enfin se rendre. Le Dimanche, Fête de la Pentecôte, après avoit dit la Messe avec beaucoup de peine, il fut obligé de se mettre au lit. Quoiqu'il connût assez son état, il voulut néanmoins encore s'en faire instruire, & il pria qu'on ne lui déguisât rien. On lui parla comme il le souhaitoit; & sans attendre que la personne qui lui portoit la parole, eût achevé : *C'est assez*, répondit-il, *je vous entends : il faut maintenant que je fasse, ce que j'ai tant de fois prêché & conseillé aux autres.*

Dès le lendemain matin il se prépara par une confession de toute sa vie, à recevoir les derniers Sacremens. Ce fut après cette confession qu'il épancha son cœur, & qu'il s'expliqua dans les termes les plus chrétiens & les plus humbles. Il entra lui-même dans tous les sentimens qu'il avoit inspirez à tant de moribonds. Il se regarda comme un criminel condamné à la mort par l'arrêt du Ciel. Dans cet état il se présenta à la justice divine. Il accepta l'arrêt qu'elle avoit prononcé contre lui, & qu'elle alloit exécuter. *J'ai abusé de la vie*, dit-il en s'adressant à Dieu : *je mérite que vous me l'ôtiez, & c'est de tout mon cœur que je me soumets à un si juste châtiment.*

Il unit sa mort à celle de Jesus-Christ; & prenant les mêmes intentions que ce Sauveur mourant sur la croix, il s'offrit comme une victime, pour honorer par la destruction de son corps la suprême majesté de Dieu & pour appaiser sa colere. Non content de ce sacrifice, il consentit à souffrir toutes les peines du Purgatoire. *Car il est bien raisonnable,*

nable, reprit-il, *que Dieu ſoit pleinement ſatisfait; & du moins dans le Purgatoire je ſouffrirai avec patience & avec amour.*

En de ſi ſaintes diſpoſitions, il reçut les Sacremens: & s'étant tout de nouveau entretenu quelque tems avec Dieu, il mit ordre à divers papiers dont il étoit dépoſitaire. Il le fit avec un ſens auſſi raſſis, que s'il eût été dans une parfaite ſanté. Il ſe ſentit même un peu ſoulagé tout le reſte de la journée, & il donna quelque eſperance de guériſon. Mais ce ne fut qu'une lueur; & ſans ſe flatter de cette eſperance, il s'occupa toujours de la mort; voyant bien, diſoit-il, qu'il ne pouvoit guérir ſans un miracle, & ſe croyant très indigne que Dieu fît un miracle pour lui.

En effet, ſur le ſoir il lui prit un redoublement auquel il n'eut pas la force de réſiſter. L'accès fut ſi violent, qu'il lui cauſa un délire dont il ne revint point: & le Mardi 13. de Mai, de l'année 1704. il expira vers cinq heures du matin. Ainſi mourut dans la ſoixante-douzieme année de ſon âge, un des plus grands hommes qu'ait eu notre Compagnie, & ſi je l'oſe dire, qu'ait eu la France. Il avoit reçu du Ciel beaucoup de talens: il ne les a point aſſurément enfouis; mais il les a conſtamment employez pour la gloire de Dieu & pour l'utilité du prochain. Il eut l'avantage de mourir preſque dans l'exercice actuel de ſon miniſtere, & ſans autre intervalle que celui de deux jours de maladie. Tout le public reſſentit cette perte: le regret fut univerſel; & ce regret eſt encore auſſi vif que jamais dans le cœur de bien des perſonnes, qui trouvoient en lui ce qu'on ne trouve pas aiſément ailleurs. Il ne les oublia point en mourant; & l'on peut pareillement compter que la mémoire du Pere Bourdaloue leur ſera toujours précieuſe. Ses Ouvrages ſuppléeront au défaut de ſa perſonne. On l'y retrouvera lui-même: du moins, on y retrouvera tous ſes ſentimens & tout ſon eſprit.

Car

Car ce ſont iei ſes vrais Sermons, & non point des copies imparfaites, telles qu'il en parut il y a pluſieurs années. Il les deſavoua hautement, & avec raiſon. Il y eſt ſi défiguré, qu'il ne devoit plus s'y reconnoître.

Les deux Avents & le Carême qu'on donne dans cette prémiere édition, ſeront ſuivis des Sermons ſur les Myſteres, ſur les Saints, ſur la Vocation Religieuſe, & ſur divers ſujets de morale. Quoique dans pluſieurs Sermons du Carême, il n'adreſſe pas la parole au Roi, il les a néanmoins preſque tous prêchez à la Cour, mais à d'autres jours & ſous d'autres Evangiles.

On trouvera à la fin du quatrieme volume, deux Lettres qui parurent après ſa mort, l'une manuſcrite & l'autre imprimée. La prémiere eſt d'un illuſtre Magiſtrat, dont le Pere Bourdaloue honoroit infiniment la Maiſon & ſingulierement la perſonne. On voit dans cette Lettre des traits de Maître, & l'eſprit n'y a pas moins de part que le cœur. La ſeconde eſt une de ces Lettres circulaires qu'on envoye dans les Maiſons de la Compagnie pour donner avis de la mort de chaque Jéſuite. Le Pere Martineau, Confeſſeur de Monſeigneur le Duc de Bourgogne & Superieur de la Maiſon Profeſſe, lorſque le Pere Bourdaloue y mourut, écrivit celle-ci, qu'on ne put refuſer au public, & qu'on réimprima pluſieurs fois, tant elle fut goûtée & recherchée.

Comme on n'a tiré le Pere Bourdaloue qu'après ſa mort, on a été obligé de lui laiſſer les yeux fermez dans le portrait qui eſt à la tête de ce volume, & l'on n'a pas cru pouvoir mieux le mettre, que dans la poſture d'un homme qui médite.

Il reſte à dire un mot touchant les Extraits qui ſont à la fin de chaque volume. Pluſieurs perſonnes les ont demandez, & après avoir déliberé quelque tems, on a cru qu'il étoit bon de les faire, & qu'ils

qu'ils pourroient être utiles à quelques prédicateurs. C'eſt par cette raiſon-là même, qu'au-lieu de les ſupprimer dans cette ſeconde édition, comme on ſe l'étoit propoſé ſi l'on remarquoit qu'ils ne fuſſent pas au gré du public, on s'eſt contenté de les abreger encore, afin de ſatisfaire tout à la fois, & ceux qui les ſouhaitent, & ceux à qui ils auroient paru un peu longs. Du reſte, tout abregez qu'ils ſont, ils contiennent toute la ſubſtance & tout l'ordre de chaque Sermon. On ne dit rien de quelques fautes qui ſont échappées dans la premiere édition: on les a exactement corrigées dans celle-ci.

Approbation de M. de Precelles, Docteur de la Maiſon & Societé de Sorbonne, & Lecteur des Livres.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier les Sermons du P. Bourdaloue, & je n'y ai rien trouvé qui ne ſoit conforme à la foi & aux bonnes mœurs. Le public perd beaucoup de ne pouvoir plus entendre la voix de ce celebre Prédicateur, en qui la ſcience & la piété, le zèle & la modeſtie, ſe joignoient ſi parfaitement: & dont les diſcours pleins de feu, & prononcez avec tant de dignité, inſpiroient à toutes ſortes de perſonnes du reſpect pour les véritez de l'Evangile, ſoit dans cette Ville capitale du Royaume, où il les a longtems enſeignées, ſoit à la Cour où il a ſouvent eu l'honneur de porter la parole de Dieu devant notre grand Monarque. Mais ces mêmes diſcours que cet Orateur vraiment Chrétien a laiſſez par écrit, ſont ſi pleins de Religion, ſi pleins d'eſprit, de bon-ſens, d'érudition ſainte dans l'intelligence de l'Ecriture & des Peres, & de cette véritable éloquence dont la ſageſſe eſt la ſource, & qui ſuit en tout la ſageſſe, com-

comme dit Saint Auguſtin ; que je ne doute pas qu'ils ne plaiſent encore extrêmement, & qu'ils n'édifient par-tout, lorſqu'ils ſeront imprimez, & qu'ainſi ils ne produiſent d'auſſi grands fruits dans l'Egliſe après ſa mort, qu'ils en ont produit pendant ſa vie. Fait en Sorbone le 12. de Mars 1705. C. DE PRECELLES.

Permiſſion du R. P. Provincial.

JE ſouſſigné Provincial de la Compagnie de Jeſus dans la Province de France, permets au Pere François Bretonneau de la même Compagnie de faire imprimer un livre qu'il a revu & qui a pour titre, *Sermons du Pere Bourdaloue de la Compagnie de Jeſus, pour l'Avent & pour le Carême* : lequel livre a été vu & approuvé par trois Théologiens de notre Compagnie. En foi de quoi j'ai ſigné la préſente permiſſion. A Paris ce 3. Janvier 1707. CHARLES DELAISTRE.

SERMON
POUR LA FÊTE
DE
TOUS LES SAINTS.

Sur la récompenſe des Saints.

Gaudete, & exultate: ecce enim merces veſtra copioſa eſt in cœlis.

Réjouïſſez-vous, & faites éclater votre joye: car une grande récompenſe vous eſt réſervée dans le Ciel. En Saint Matthieu, chap. 5.

SIRE,

C'EST le Fils de Dieu qui parle, & qui dans l'Evangile de ce jour nous propoſe la gloire céleſte, non pas comme un ſimple héritage qui nous eſt acquis, mais comme une récompenſe qui nous doit coûter. Il ſavoit, dit Saint Jean Chryſoſtome, combien nous ſommes intereſſez; & voilà pourquoi, uſant avec nous d'une condeſcendance digne

de lui, pour nous attirer à ſon ſervice, il nous prend par notre interêt. Sans rien relâcher de ſes droits, ni rien rabattre du commandement qu'il nous fait de l'aimer, comme notre Dieu, pour lui-même & plus que nous-mêmes; il veut bien que notre amour pour lui ait encore un retour ſur nous: & pourvu que notre interêt ne ſoit point un interêt ſervile, il conſent que nous l'aimions par interêt, ou plutôt, que nous nous faſſions un interêt de l'aimer. Car c'eſt pour cela qu'il nous promet une récompenſe, dont la vue eſt infiniment capable de nous élever à ce pur & parfait amour, qui, comme ajoute Saint Chryſoſtome, réunit ſaintement & divinement notre interêt à l'interêt de Dieu.

Entrons donc, mes chers Auditeurs, dans la penſée de Jeſus-Chriſt; & ſans nous piquer aujourd'hui d'une ſpiritualité plus ſublime que celle qui nous eſt enſeignée par ce Maitre adorable, attachons-nous à la récompenſe où il nous appelle, & qu'il veut que nous enviſagions, quand il nous dit: Une grande récompenſe vous eſt réſervée dans le Ciel. *Ecce merces veſtra copioſa eſt in cœlis.* Il eſt de la foi que nous la pouvons, & que nous la devons mériter cette récompenſe; & c'eſt ce que je ſuppoſe ici comme un principe, dont il ne nous eſt pas permis de douter: mais ce principe ſuppoſé, je veux vous montrer combien cette récompenſe eſt digne de nos deſirs & de nos ſoins. Pour vous engager à la mériter, je veux vous en découvrir l'excellence & les avantages. Par la comparaiſon que j'en ferai avec les récompenſes du monde, je veux vous la faire goûter, & par-là même exciter en vous, ſi je puis, un ſaint zèle de l'acquerir.

Or pour vous en donner une idée juſte, je m'arrête aux paroles de mon Texte, dont l'expoſition litterale va développer d'abord tout mon deſſein. Concevez-en bien l'ordre & le partage. *Ecce mer-*

ces

ces veſtra copioſa eſt in cœlis. Cette récompenſe que Dieu prépare à ſes élus, eſt une récompenſe ſûre. *Ecce*, la voilà: c'eſt un Dieu qui vous la promet; & ſi vous la voulez de bonne foi, elle eſt à vous: *Ecce merces veſtra.* C'eſt une récompenſe abondante, qui n'aura point d'autre meſure que la magnificence d'un Dieu, & qui mettra ſeule le comble à tous vos deſirs: *Ecce merces veſtra copioſa.* Enfin, c'eſt une récompenſe éternelle, que vous ne perdrez jamais, parce qu'elle vous eſt réſervée dans le Ciel, où il n'y aura plus de changement, ni de révolution: *Ecce merces veſtra copioſa eſt in cœlis.* Qualitez bien propres, Chrétiens, à faire, & ſur vos eſprits & ſur vos cœurs, les plus fortes impreſſions: ſur-tout, ſi vous en jugez par oppoſition aux récompenſes du monde; c'eſt-à-dire, par les trois eſſentielles differences, que je vous prie de remarquer entre les récompenſes du monde & cette récompenſe des élus de Dieu: car c'eſt-là ce qui m'a paru devoir plus vous intereſſer, & réveiller votre foi. La recompenſe des élus de Dieu eſt une récompenſe ſûre; au-lieu que les récompenſes du monde ſont douteuſes & incertaines: ce ſera le premier Point. La récompenſe des élus de Dieu eſt une récompenſe abondante; au-lieu que les récompenſes du monde ſont vuides & défectueuſes: ce ſera le ſecond Point. La récompenſe des élus de Dieu eſt une récompenſe éternelle; au-lieu que les récompenſes du monde ſont caduques & périſſables: ce ſera le dernier Point.

Trois ſujets de conſolation & de joye que l'Egliſe nous propoſe, en nous mettant devant les yeux la gloire des Saints, & en nous animant par ce motif à être les imitateurs de leur ſainteté. *Gaudete & exultate.* Si vous vous conformez à leurs exemples, réjouïſſez-vous: & de quoi? de ce que vous ſerez ſûrement, de ce que vous ſerez pleinement,

de ce que vous ſerez éternellement récompenſez. Au contraire, pleurez & affligez-vous, ſi malgré tous ces avantages, poſſedez de l'amour du monde, vous vous ſentez peu de goût & peu d'attrait pour cette récompenſe des juſtes. Non ſeulement pleurez, mais tremblez, ſi la dureté de vos cœurs vous rend inſenſibles à des véritez ſi touchantes. Donnez-moi grace, Seigneur, pour traiter dignement & utilement un ſi grand ſujet; & faites que ceux qui m'écoutent, pénétrez de la vertu de votre divine parole, conçoivent un deſir ardent, une eſperance vive, un ſaint avant-goût des biens que vous leur préparez : qu'en vue de ces biens ineffables, ils ſe détachent de la Terre, ils n'ayent plus de penſées que pour le Ciel, ils renoncent à la vanité, ils cherchent ſolidement la vérité; ils ſoient, auſſi bien que vos Saints, & comme devant être un jour les compagnons de leur gloire, déterminez à combattre le monde & à le vaincre. C'eſt ce que je vous demande pour eux & pour moi, par l'interceſſion de la plus ſainte des Vierges. *Ave Maria.*

I. PARTIE.

SE fatiguer, s'épuiſer, ſouvent s'immoler pour des récompenſes incertaines, auxquelles on parvient difficilement, & dont tous les jours, après de vaines eſperances, on a le chagrin de ſe voir, ou malheureuſement fruſtré, ou même injuſtement exclus; c'eſt la triſte & fatale deſtinée de ceux qui s'attachent au monde. Au contraire, travailler pour une récompenſe ſûre, & ſervir un Maitre auprès duquel on peut compter qu'il n'y eut & qu'il n'y aura jamais de mérites perdus, c'eſt ce qui a fait ſur la terre le bonheur des élus de Dieu, & de ces ſaints prédeſtinez dont nous honorons aujourd'hui la glorieuſe mémoire. Ils ſervoient un Dieu fidele dans ſes promeſſes, & ils avoient en vue une récompen-

pen-

penſe qui ne leur pouvoit manquer. Voilà, dit Saint Chryſoſtome, ce qui les a rendus capables de tout entreprendre & de tout ſouffrir. *Patior*, diſoit un d'entre eux, plein de cette force héroïque, que la foi d'une vérité ſi conſolante lui inſpiroit; c'étoit S. Paul: *Patior, ſed non confundor.* Je ſouffre: mais bien loin de m'en affliger, je m'en glorifie: & pourquoi? b *Scio enim cui credidi, & certus ſum quia potens eſt depoſitum meum ſervare in illum diem.* Parce que je ſai, ajoutoit-il, quel eſt celui à qui j'ai confié mon dépôt: & que je ſuis aſſûré, qu'il n'eſt que trop puiſſant pour me le garder juſqu'à ce grand jour, où chacun recevra ſelon ſes œuvres. Qu'entendoit-il par ſon dépôt? le fonds de mérites qu'il s'étoit acquis devant Dieu; c'eſt à dire, ce qu'il avoit fait pour Dieu, ce qu'il avoit enduré pour Dieu, & dans l'eſperance de la gloire dont il ſavoit que ſes travaux apoſtoliques devoient être récompenſez. C'eſt le ſens litteral de ce paſſage. J'ai combattu, diſoit-il encore dans la même Epitre à Timothée, j'ai achevé ma courſe, j'ai été conſtant dans la foi: il ne me reſte que d'attendre la couronne de juſtice, qui m'eſt réſervée, & que le Seigneur, en ce jour-là, me donnera comme juſte Juge. c *In reliquo repoſita eſt mihi corona juſtitiæ, quam reddet mihi Dominus, in illâ die, juſtus Judex.* Ainſi parloit l'Apôtre de Jeſus-Chriſt; & ainſi a droit de parler après lui tout homme chrétien, puiſqu'il reconnoiſſoit lui même, que cette couronne de juſtice n'étoit pas ſeulement réſervée pour lui, mais généralement & ſans exception, pour tous les ſerviteurs de Dieu. d *Non ſolùm autem mihi, ſed & iis qui diligunt adventum ejus.*

Car voici, mes chers Auditeurs, comment chacun de nous doit raiſonner, en s'appliquant perſonnellement ces paroles, *Scio cui credidi*; & c'eſt l'important myſtere de Religion, ſur quoi doit être

a 2. *Tim.* 1. b *Ibidem.* c 2. *Tim.* 4. d *Ibidem.*

fondée toute notre conduite ſelon Dieu. Je ne ſai pas ſi je ſerai jamais aſſez heureux pour mériter la récompenſe que Dieu prépare à ceux qui l'aiment: mais je ſai, que ſi je la mérite, je l'obtiendrai; je ſai, qu'autant que je l'aurai méritée, je la poſſederai: je ſai, que tout ce que je fais & tout ce que je ſouffre pour Dieu, eſt un dépôt ſacré que Dieu me garde, dont il veut bien lui-même me répondre, & qui ne dépérira point entre ſes mains. *Scio cui credidi*: c'eſt à dire, je ne ſuis pas ſûr de moi; mais je ſuis ſûr du Dieu pour qui je travaille. Je ſuis ſûr de ſa bonté, je ſuis ſûr de ſa fidelité, je ſuis ſûr de ſa puiſſance: *Et certus ſum, quia potens eſt.* Or l'aſſûrance que la foi me donne de tous ces attributs de Dieu, & de Dieu même, eſt ce qui m'encourage & qui m'anime. C'eſt ce qui a ſoutenu la ferveur & le zèle de ces bienheureux, qui regnent maintenant dans le Ciel, & qui ont ſanctifié la Terre par leurs vertus. Ils étoient ſûrs du Dieu qu'ils ſervoient, & des biens qu'ils en attendoient. Non-ſeulement ils eſperoient en lui; mais ils ſavoient, & ils ſavoient infailliblement, qu'eſperant en lui, ils ne ſeroient point confondus. *Scio cui credidi.*

Un mondain eſt bien éloigné de pouvoir tenir ce langage à l'égard du monde, & des récompenſes du monde. Car, fondé ſur le témoignage qu'il ſe rend de ſa propre conduite, il peut ſouvent dire tout au contraire, en gémiſſant & en déplorant ſon ſort: Je ſai que par rapport au monde, j'ai fait mon devoir; mais je ne ſai pas pour cela ſi le monde m'en tiendra compte; je ne ſai pas ſi le monde reconnoitra mes ſervices; je ne ſai pas même ſi mes ſervices lui ont été agréables. Pour ce qui regarde les récompenſes du monde, il peut dire ſans préſomption: Je ſuis ſûr de moi; mais je ne ſuis pas ſûr de ceux qui ſont les maitres & les diſtributeurs des graces; je ne ſuis pas ſûr qu'ils ayent pour

moi

moi de favorables diſpoſitions ; je ne ſuis pas ſûr qu'ils en ayent même d'équitables. Il peut, dans un ſens contradictoirement oppoſé au ſens de Saint Paul, dire en parlant du monde : *Scio cui credidi* : Je ſai, & je ne ſai que trop, quel eſt ce monde à qui je me ſuis malheureuſement attaché, & opiniâtrément confié : mais c'eſt juſtement pour cela, qu'après l'avoir longtems ſervi, je ne ſuis encore ſûr de rien ; parce qu'une expérience funeſte m'a appris malgré moi, & m'a convaincu, que le monde étant ce qu'il eſt, je n'ai pu, ni n'ai dû faire aucun fonds ſur lui. Or n'avoir rien en vue dont on ſoit ſûr, ni ſur quoi l'on puiſſe compter, c'eſt ce qui afflige le mondain, ce qui le déſole ; & pour peu que ſon ambition ait d'empreſſement & de vivacité, ce qui lui tient lieu de ſupplice. Telle eſt, dis-je, la prémiere difference, que j'ai dû vous faire obſerver entre les récompenſes de Dieu & celles du monde. Mais approfondiſſons cette penſée, & venons au détail des choſes, puiſqu'il eſt certain qu'il n'y en eut jamais un plus propre pour nous faire adorer les miſericordes de notre Dieu, & pour nous exciter nous-mêmes à l'amour & au zèle de la ſainteté.

Il y a dans le monde des mérites ſtériles, c'eſt-à-dire, des mérites ſans récompenſe : pourquoi cela ? c'eſt qu'il y a, dit Saint Chryſoſtome, des mérites que les hommes ne connoiſſent pas ; c'eſt qu'il y a des mérites, quoique connus des hommes, qui ne leur plaiſent pas ; c'eſt qu'il y a des mérites que les hommes eſtiment, & dont ils ſont même touchez, mais qu'ils ne récompenſent pas, parce qu'ils ne le peuvent pas. Trois cauſes de l'incertitude des récompenſes du ſiecle, mais qui nous font comprendre en même tems la ſûreté & l'infaillibilité de la récompenſe des élus de Dieu. Appliquez-vous, & ne perdez rien de cette excellente morale.

Des mérites que les hommes ne connoiſſent pas. En effet, par ce ſeul principe, combien dans le monde de mérites perdus ? combien d'ignorez ? combien d'oubliez ? combien d'effacez par le tems ? combien de détruits par les mauvais offices ? combien d'étouffez dans la foule & dans la multitude ? Je ſerois infini, ſi je voulois pouſſer cette induction. Avec Dieu, nous n'avons rien de pareil à craindre : de quelque nature que ſoient les mérites que nous acquerons devant lui, il les connoit, il les diſtingue, il en fait le diſcernement, il les peſe dans la balance du ſanctuaire, il en conſerve le ſouvenir, il ne les perd jamais de vue.

Eclairé des vives lumieres de ſon entendement divin, il connoit les mérites obſcurs, auſſi bien que les éclatans ; les vertus intérieures & cachées, auſſi bien que celles qu'on admire & qu'on préconiſe. Combien de Saints dans le Ciel, qui n'ont jamais paru ce qu'ils étoient ; & dont la ſainteté, quoique parfaite, n'a jamais brillé pendant qu'ils vivoient ſur la Terre ? Voilà pour la conſolation des humbles.

Comme Dieu, ſcrutateur des cœurs, il pénetre le fonds du mérite, qui eſt le cœur. Ce mérite du cœur, inconnu aux hommes, lui eſt connu, & entierement connu : & de-là vient qu'il nous tient compte, non ſeulement de nos actions & de nos œuvres, mais de nos intentions & de nos deſirs : non ſeulement de ce que nous faiſons pour lui, de ce que nous ſouffrons pour lui, de ce que nous quittons pour lui ; mais de ce que nous voudrions faire, de ce que nous voudrions ſouffrir, de ce que nous voudrions quitter, par la raiſon ſeule que ſi nous l'avions, nous ſerions prêts en effet pour lui à le quitter. Ainſi, ſelon l'expreſſion de l'Ecriture, il entend, & par la même règle il récompenſe juſqu'à la préparation de nos cœurs :

[a] *Præparationem cordis eorum audivit auris tua.* C'eſt-à-dire, qu'il ſuffit pour lui plaire, de lui vouloir plaire; & qu'il ſuffit de lui avoir plû, pour être comblé de ſes biens. Combien de prédeſtinez qui n'ont eu devant Dieu que le mérite de la bonne volonté? Voilà pour la conſolation des foibles.

Parce que c'eſt un Dieu, dont la pénétration eſt infinie, & que rien n'échape à ſa connoiſſance, nos actions les plus viles & les plus baſſes, pourvu qu'il en ſoit le motif, ont devant lui leur prix & leur valeur. Un verre d'eau donné en ſon nom, mérite une gloire ſpéciale, dont lui-même il nous aſſûre. Les deux deniers de la Veuve reçoivent un éloge de ſa bouche, auſſi-bien que les magnifiques offrandes qui ſe faiſoient dans le Temple. Voilà pour la conſolation des pauvres.

Parce qu'il eſt ſouverainement & exactement juſte, pour chaque degré de mérites & de ſainteté que nous acquerons, il a un degré de béatitude & de gloire, qu'il nous deſtine; & c'eſt la proportion de ces degrez qui fait pour les Saints bienheureux, auſſi bien que pour les Anges, l'ordre admirable des Hiérarchies céleſtes. Sur la Terre, le plus grand mérite n'eſt pas toujours le mieux placé. Souvent un mérite médiocre, par le faux jugement des hommes, l'emporte & prévaut. Là, le mérite & la gloire, le mérite & la récompenſe, vont toujours de pair. C'eſt un Dieu qui meſure & qui règle l'un par l'autre; mais un Dieu incapable de ſe tromper, incapable d'être prévenu, incapable de rien eſtimer que ce qui eſt eſſentiellement eſtimable, ſavoir, les œuvres ſaintes & la pieté. Voilà pour la conſolation des ames droites & fideles à leurs devoirs.

Par rapport au monde, il n'y a point de mérite que le tems n'efface. Tout ce que nous faiſons

a *Pſal. 9.*

pour Dieu, du moment que nous l'avons fait, eſt écrit dans le Livre de vie; mais avec des caracteres qui ne s'effaceront jamais. Les hommes non-ſeulement oublient, mais ſouvent ſont bien-aiſes d'oublier les ſervices qu'on leur rend; & Dieu nous déclare lui-même, que tous nos ſervices ſont comme ſcêllez dans les tréſors de ſa miſericorde. Il nous dit en termes exprès, que nos ſacrifices ſont toujours devant ſes yeux; a *Holocauſta autem tua in conſpectu meo ſunt ſemper*: que nos prieres & nos aumônes montent juſques à lui, & qu'elles ſont toujours préſentes à ſa mémoire; b *Orationes tuæ & eleemoſynæ aſcenderunt in memoriam in conſpectu Dei.* Il ſe fait même comme un honneur de s'en ſouvenir; & il ne peut non plus les oublier, qu'il peut oublier qu'il eſt notre Dieu, & que nous ſommes ſes créatures. Tout cela, Chrétiens, le croyons-nous? Mais ſi nous ne le croyons pas, nous ne connoiſſons pas le Maitre que nous ſervons: ou ſi nous le croyons, comment ſommes-nous ſi tiedes & ſi négligens dans ſon ſervice?

Ajoutez, pour goûter encore davantage le bonheur des juſtes, ce que j'ai marqué comme le ſecond principe de la diſgrace des mondains, & de l'incertitude de leurs récompenſes: des mérites, quoique connus, qui ne plaiſent pas. Qu'y a-t-il dans le monde de plus ordinaire: & combien parlà ne voit-on pas parmi les hommes, de mérites malheureux, de mérites rebutez, & ſi j'oſe ainſi dire, réprouvez; de mérites, qui par l'aliénation des cœurs, ou par la contrarieté des interêts, bien loin d'attirer la bienveillance & l'amour, excitent plutôt la jalouſie & la haine? C'eſt à quoi ne ſont point ſujets ceux qui travaillent à acquérir des mérites auprès de Dieu. Comme Dieu hait néceſſairement le péché; & que tout Dieu qu'il eſt, il ne peut pas ne le point haïr, & en le haïſſant ne

a *Pſal.* 45. b *Act.* 10.

ne le point réprouver : auſſi, tout Dieu qu'il eſt, ne peut-il pas ne point aimer le mérite des œuvres chrétiennes, & en l'aimant ne le point couronner, & ne le point glorifier. Il y a dans les élus de Dieu differentes eſpeces de ſainteté; mais il n'y en a pas une, dit Saint Chryſoſtome, qui ne ſoit du goût de Dieu, qui ne ſoit l'objet des complaiſances de Dieu : parce qu'il n'y en a pas une qui ne ſoit une émanation de cette ſainteté originale & exemplaire, qui eſt Dieu; parce qu'il n'y en pas une qui ne ſoit l'ouvrage de Dieu & le don de Dieu. Avoir du mérite, ou en avoir trop, c'eſt ſouvent dans le monde une excluſion pour les emplois & pour les places qui y tiennent lieu de récompenſes. Devant Dieu, plus on a de mérite, plus on eſt aimé. Or être aimé d'un Dieu, dont l'amour fait les bienheureux, les prédeſtinez, les Saints, c'eſt être déja récompenſé.

Enfin, quelque juſtes, & quelque reconnoiſſans que ſoient les hommes; je dis plus, quelque liberaux, & quelque magnifiques qu'ils puiſſent être, il y a des mérites qu'ils ne récompenſent pas, parce qu'ils ne le peuvent pas : des mérites dont ils conviennent, & dont ils ſont même touchez; mais qui excédant, ou par leur qualité, ou par leur nombre, le nombre des graces dont ils ſont les diſpenſateurs, leur deviennent malgré eux des mérites onéreux, des mérites incommodes, & même des mérites importuns. Il n'y en a point de tels auprès de vous, mon Dieu, & l'on ne court point avec vous de ſemblable riſque. Comme la magnificence de Dieu n'a point de bornes, parce qu'elle eſt inſéparable de ſa toute-puiſſance, nos mérites ont beau croitre & ſe multiplier, elle ne s'épuiſe jamais. Plus nous en avons, plus il a, dit Saint Chryſoſtome, de tréſors de grace & de gloire à répandre ſur nous. Plus il nous doit, dans le ſens Catholique & orthodoxe qu'il nous

peut devoir, plus il eſt riche pour s'acquitter envers nous ; riche, dit le Texte ſacré, pour tous ceux qui l'invoquent & qui le prient ; [a] *Dives in omnes qui invocant illum* : mais encore bien plus riche, reprend Saint Bernard, pour tous ceux qui le ſervent fidelement. Comme jamais il ne ſe tient importuné de nos prieres, auſſi nos mérites acquis par ſa grace ne lui ſont-ils jamais à charge.

Nous ſommes donc ſûrs de lui ; & quand nous travaillons pour lui, dans l'eſperance de la gloire dont jouïſſent les Saints, tout pécheurs que nous ſommes, nous avons la conſolation de pouvoir dire comme Saint Paul : [b] *Spes autem non confundit.* Cette eſperance ne me confond point : toute autre eſperance eſt trompeuſe ; mais celle-là ne me trompera jamais. Cent fois j'ai pu me repentir d'avoir trop compté ſur les hommes, & d'avoir trop eſperé d'eux ; mais je n'oſerois dire, ni me plaindre que jamais Dieu m'ait manqué ; & ſi j'étois aſſez ingrat pour le penſer, non-ſeulement ſa juſtice, mais ſa miſericorde même s'éleveroit pour lui contre moi.

Je ſuis ſûr de mon Dieu : principe adorable, d'où David tiroit ces ſaintes & édifiantes concluſions, qu'un Chrétien, ſur-tout à la Cour, devroit méditer tous les jours de ſa vie. [c] *Bonum eſt confidere in Domino, quàm confidere in homine.* Il vaut bien mieux ſe confier dans le Seigneur, que de ſe confier dans l'homme. [d] *Bonum eſt ſperare in Domino, quàm ſperare in Principibus.* Il vaut bien mieux mettre ſon eſperance dans le Seigneur, que de la mettre dans les Princes de la Terre. C'eſt un Roi qui l'a dit ; & celui devant qui je parle a trop de Religion, pour ne pas ſouſcrire lui-même à un témoignage ſi divin. Je ſuis ſûr du Dieu que je ſers : principe touchant, ſeul capable de ſanctifier ma

a *Rom.* 10. b *Rom.* 5. c *Pſalm.* 117. d *Ibidem.*

ma vie. Mon eſperance du côté de Dieu ne me peut confondre. Je puis bien de mon côté abuſer de cette eſperance par ma préſomption; je puis bien par ma lâcheté me rendre cette eſperance vaine & inutile: mais au moins cette eſperance eſt-elle infaillible pour moi de la part de Dieu, & pourvu que je m'aſſûre de moi, j'ai droit de me promettre tout de lui.

Après cela, Chrétiens, ſommes-nous excuſables: que dis-je? ne ſommes-nous pas bien indignes de notre Dieu, ſi nous uſons de réſerve avec lui, ſi nous craignons d'en trop faire pour lui, ſi nous ne le ſervons pas en Dieu? Je ne blâme point, à Dieu ne plaiſe! au contraire, je ne puis aſſez exalter, aſſez exciter le zèle que vous pouvez avoir & que vous avez, de mériter les graces du glorieux Monarque à qui le Ciel nous a ſoumis, & que Dieu nous a donné pour Maître. Ce que je ſouhaiterois, c'eſt qu'en le ſervant, vos ſervices fuſſent plus ſaints & plus dignes de l'eſprit Chrétien. C'eſt de lui que dépend votre deſtinée & votre fortune ſelon le monde: je veux bien que votre interêt, joint à votre devoir, vous attache à lui. Il eſt l'image de Dieu; votre confiance après Dieu ne peut être mieux placée. Mais ſi vous avez tant d'empreſſement & d'ardeur pour des récompenſes, qui par tant de raiſons peuvent vous manquer, comment pouvez-vous ſoutenir le profond & affreux oubli, dans lequel vous vivez à l'égard de cette récompenſe ſouveraine qu'un Dieu vous aſſûre? Et que répondrez-vous à Dieu, quand il vous reprochera dans ſon jugement un oubli ſi monſtrueux & ſi criminel? C'eſt là toutefois votre deſordre; & ſi vous n'en gémiſſiez pas, j'aurois droit d'ajouter ici le terrible anatheme de Jérémie: *Maledictus qui confidit in homine, & ponit carnem brachium ſuum.* Maudit celui qui met ſa confiance

a *Jerem.* 17.

dans l'homme, & qui s'appuye ſur un bras de chair: mais plus maudit celui, qui pour avoir mis ſa confiance dans l'homme, ne peut ſe réſoudre à la mettre en Dieu. Vous l'allez voir encore bien mieux par la ſeconde qualité de la récompenſe des Saints, qui n'eſt pas ſeulement ſûre & immanquable, mais pleine & abondante: *Ecce merces veſtra copioſa eſt.* C'eſt le ſujet du ſecond Point.

II. PARTIE.

POur vous faire entendre ma penſée, j'appelle récompenſe abondante, une récompenſe qui ſurpaſſe, du moins qui égale les ſervices, par où l'on s'en eſt rendu, ou l'on a tâché à s'en rendre digne. C'eſt la prémiere notion que nous en donne Saint Jérome, quand il applique aux bienheureux ce que le Fils de Dieu dans l'Evangile promettoit aux juſtes, pour les exciter à la ferveur par le motif de l'eſperance Chrétienne. [a] *Menſuram bonam, & confertam, & coagitatam, & ſupereffluentem dabunt in ſinum veſtrum.* On verſera dans votre ſein une bonne meſure, qui ſera preſſée, comble, entaſſée. En effet, c'eſt dans la perſonne, ou pour mieux dire, dans l'état des Saints glorifiez, que cette promeſſe du Sauveur trouve à la lettre ſon accompliſſement. Mais prenant la choſe dans un ſens encore plus moral, & par conſéquent plus propre à vous faire ſentir la vérité que je vous prêche; j'appelle récompenſe pleine & abondante, une récompenſe capable par elle-même de ſatisfaire le cœur de l'homme; capable de remplir le vuide, ou plutôt la vaſte étendue des deſirs de l'homme; capable de rendre l'homme heureux, & dont il peut enfin être content: c'eſt ainſi que Saint Auguſtin l'a conçue dans l'expoſition qu'il a faite des béatitudes Evangéliques. Or dans l'un & dans l'autre ſens, le Fils de Dieu

[a] *Luc. 6.*

Dieu ſeul a eu droit de nous dire abſolument ce qu'il nous dit aujourd'hui : *Ecce merces veſtra copioſa eſt.* Pourquoi? parce qu'il n'appartenoit qu'à lui de pouvoir donner aux hommes une récompenſe, qui eût ces deux proprietez que je viens de marquer; ou, ſi vous voulez, parce qu'il n'y a que la récompenſe des élus de Dieu, qui par rapport à ces deux proprietez, puiſſe être juſtement regardée comme une récompenſe abondante & pleine.

Car n'eſt-il pas vrai, (je commence par le premier de ces deux caracteres; & ſans autre preuve, j'en appelle à vos connoiſſances : écoutez-moi, & conſultez-vous:) n'eſt-il pas vrai, que quiconque s'attache à ſervir le monde, s'il ne veut pas y être trompé, doit ſe réſoudre à travailler beaucoup pour gagner peu? Et n'eſt-il pas tout au contraire évident & inconteſtable, que quand on travaille pour Dieu, pour peu qu'on faſſe, on gagne infiniment? Profitons de ce parallele, & ſervons-nous-en pour goûter notre Religion.

Que ne faiſons-nous pas tous les jours dans le monde, pour y obtenir des graces, que le monde eſt en poſſeſſion de vendre bien cherement: des graces ardemment deſirées, & impatiemment attendues; mais que l'on s'apperçoit enfin, dès qu'on les a, ne valoir pas à beaucoup près ce qu'il en a coûté pour les avoir? Quelles peines, quelles fatigues ne ſupporte-t-on pas, pour parvenir dans le monde à des établiſſemens, où l'on s'étoit figuré des avantages conſiderables; mais dont on commence à ſe defabuſer & à ſe dégoûter, du moment qu'on y eſt parvenu? A quoi ne s'expoſe-t-on pas, & ſans y épargner ſa vie, que ne riſque-t-on pas pour s'acquérir dans le monde une gloire qui n'eſt qu'un fantôme, & dont on ne jouit pas plutôt, qu'on en reconnoit la vanité & le néant? Quels empreſſemens n'a-t-

on

on pas, & quels mouvemens ne se donne-t-on pas pour se procurer auprès des Puissances du monde un degré de faveur, qui souvent ne conduit à rien, & pour lequel on sacrifie son repos & sa liberté? A combien de mondains dans le Christianisme ne pourroit-on pas dire avec raison, ce que Dieu par un Prophete disoit aux Israëlites, en leur faisant considerer les funestes suites de leur infidelité: *Seminastis multùm, & intulistis parùm.* Vous avez beaucoup semé & vous avez peu recueilli: c'est-à-dire, vous vous êtes bien tourmentez, vous avez bien fait des efforts, il vous en a coûté bien des bassesses; & tout cela s'est terminé à une vaine & miserable fortune, qui n'a pas répondu à votre attente, & qui s'est trouvée bien au dessous de vos prétentions. Pourquoi? parce qu'en travaillant pour le monde, vous avez semé dans une terre ingrate, dont vous n'avez dû vous promettre, & qui n'a pu vous rapporter que très peu de fruits. *Seminastis multùm, & intulistis parùm.* Il faudroit un discours entier, si je voulois m'étendre sur cette morale, dont peut-être vous ne seriez que trop persuadez; & qui par l'abus que vous en pourriez faire, vous serviroit de prétexte pour autoriser vos chagrins contre le monde, & vos plaintes souvent très injustes. Je reviens à ma comparaison.

Les Saints, les élus de Dieu ont eu un sort bien different. En travaillant pour Dieu, ils ont souffert, je le sai; & je suis obligé de convenir, que leur vie sur la Terre a été une vie austere, pénitente, mortifiée: mais au milieu de leurs austeritez, de leurs pénitences, de leurs mortifications, ils ont eu l'avantage de pouvoir dire aussi bien que le grand Apôtre: *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam, quæ revelabitur in nobis.* Nous souffrons, il est vrai; mais

a *Agge* 1. b *Rom.* 1.

mais, outre que nous ſouffrons pour la juſtice, ce qui pourroit dès maintenant nous tenir lieu de récompenſe; outre que nous ſouffrons pour Dieu, & que cela ſeul eſt déja pour nous une béatitude anticipée: ce que nous ſouffrons n'a rien qui ſoit comparable à cette gloire que Dieu nous prépare; & notre grande reſſource eſt, que le moindre degré de cette gloire que nous attendons, nous dédommagera pleinement & avec uſure, de tout ce qu'il y a de plus laborieux & de plus pénible dans la voye du Ciel.

Voilà en quoi a conſiſté le bonheur des Saints. Ils marchoient, dit l'Ecriture; & dans l'eſprit d'une componction ſalutaire, ils verſoient des larmes, jettant ſur la terre les précieuſes ſemences de leurs mérites. c *Euntes ibant, & flebant, mittentes ſemina ſua.* Mais ils ſe conſoloient par cette penſée, qu'ils reviendroient bientôt triomphans & comblez de joye, portant avec eux l'abondante moiſſon qu'ils auroient cueillie; c'eſt-à-dire, portant avec eux des tréſors immenſes de gloire, qui devoient être le prix des legers ſacrifices qu'ils faiſoient à Dieu: d *Venientes autem venient cum exultatione, portantes manipulos ſuos.* Ils poſſedoient leurs ames dans la patience, fondez ſur l'eſperance qu'ils avoient d'entendre bientôt ces délicieuſes paroles; e *Quia ſuper pauca fuiſti fidelis, ſuper multa te conſtituam*: Parce que vous avez été fidele en de petites choſes, j'en ferai de grandes pour vous. Je n'épargnerai rien pour votre bonheur. f *Intra in gaudium Domini tui*: Entrez dans la joye de votre Dieu, parce que la joye de votre Dieu eſt trop grande pour entrer dans vous. Tel eſt, mes chers Auditeurs, le fonds du myſtere que nous célébrons, & c'eſt ce que la vue des Saints & de leur gloire nous doit inſpirer. Je ſers un Dieu, non ſeulement fidele dans ſes promeſſes, mais

c *Pſ.* 125. d *Ibidem.* e *Mat.* 25. f *Ibidem.*

mais magnifique dans ſes récompenſes; un Dieu qui récompenſe en Dieu; & qui, ſans attendre cette vie éternelle qu'il me promet, m'accorde déja le centuple de ce que je fais pour lui, par la conſolation que j'ai de le faire, & de l'avoir fait. Or c'eſt encore de-là que je tire la ſeconde notion d'une récompenſe abondante.

Car j'ai dit, aprés Saint Auguſtin, que c'eſt celle qui par elle-même ſuffit pour contenter l'homme; & j'ai ajouté, que ce caractere ne pouvoit convenir, & ne convenoit qu'à la récompenſe des Saints. Cette verité a-t-elle beſoin de preuve, & en fut-il jamais une plus capable de nous forcer en quelque ſorte malgré nous-mêmes à chercher le Royaume de Dieu? Il eſt vrai: on voit dans le monde des hommes, qui ſelon le monde paroiſſent amplement récompenſez; on en voit dont les récompenſes vont même bien au-delà de leurs ſervices & de leurs mérites. Mais en voit-on de contens? en voyez-vous? en avez-vous vu? eſperez-vous jamais d'en voir? & s'ils ne ſont pas contens, à quoi leur ſervent leurs prétendues récompenſes? Ils regorgent de biens & d'honneurs, je le veux; & il ſemble que le monde ſe ſoit épuiſé pour les élever à une proſperité complete. Mais cependant, leur cœur eſt-il ſatisfait? ne deſirent-ils plus rien? ſe croyent-ils heureux; & dans leur proſperité même, dans ce bonheur apparent, trouvent-ils en effet la félicité? N'eſt-ce pas au contraire, dit Saint Chryſoſtome, dans ces ſortes d'états qu'il eſt plus rare, ou plutôt, moins poſſible de la trouver? n'eſt-ce pas dans les grandes fortunes que ſe trouvent les grands chagrins; & qui pourroit dire le nombre de ceux qui n'y ſont parvenus, que pour être plus malheureux, & pour le ſentir plus vivement? Le monde n'avoit pourtant rien épargné pour contenter leur ambition, & pour les com-

combler de ſes faveurs. Mais en même tems, le monde n'avoit pas manqué de mêler parmi ſes faveurs des ſemences d'amertume, qui en étoient inſéparables, & qui devoient bientôt après produire des fruits de douleur. Le monde, en les rendant puiſſans & opulens, leur avoit donné tout ce qui étoit de ſon reſſort: mais il n'avoit pu leur donner ce raſſaſiement, cette paix du cœur, ſans quoi ni la puiſſance, ni l'opulence, n'empêchoient pas que leur état ne fût un état affligeant. Quelque heureux qu'ils paruſſent, combien leur manquoit-il de choſes pour l'être? Vous me direz qu'ils ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes, puiſqu'ils n'étoient malheureux que parce qu'ils étoient inſatiables. Et moi je réponds: mais pourquoi, malgé les faveurs dont le monde les combloit, étoient-ils encore inſatiables; ſinon, ajoute Saint Chryſoſtome, parce que c'eſt une vérité reconnue, conſtante, éternelle, que jamais les faveurs du monde, quelque abondantes que nous les concevions, ne pourront raſſaſier le cœur humain?

Quoi qu'il en ſoit, Chrétiens, de-là je conclus l'excellence & la perfection de la récompenſe des élus de Dieu. Car il eſt encore de la foi, que cette récompenſe ſeule remplira toute la capacité, & même toute l'immenſité de notre cœur. Il eſt de la foi, que nous trouverons en elle l'accompliſſement de tous nos deſirs. Il eſt de la foi, qu'elle ſera pour nous une béatitude conſommée, à laquelle il ne manquera rien, & qui nous tiendra lieu de tout. En un mot, il eſt de la foi, qu'avec cette récompenſe, tout inſatiables que nous ſommes, nous ſerons contens. g *Satiabor, cùm apparuerit gloria tua*, diſoit à Dieu cet homme ſelon le cœur de Dieu: Je ſerai raſſaſié, quand vous me découvrirez votre gloire. Comme

g *Pſal.* 16.

me s'il eût dit: Juſques-là, Seigneur, quoique le monde faſſe pour moi, je ſerai toujours affamé & alteré; juſques-là, ennuyé de ce que je ſuis, je voudrai toûjours être ce que je ne ſuis pas; juſques-là, mon cœur, plein de vains deſirs, & vuide des biens ſolides, ſera toujours dans l'agitation & dans le trouble. Mais quand vous m'aurez fait part de votre gloire, mon cœur raſſaſié commencera à être tranquille; je ne ſentirai plus cette ſoif ardente de la cupidité, qui me bruloit; je n'aurai plus cette faim avide d'une ambition ſecrette, qui me dévoroit. Tous mes deſirs ceſſeront, parce que je trouverai dans votre gloire la plénitude du bonheur, la plénitude du repos, la plénitude de la joye; parce que cette gloire, quand je la poſſederai, ſera pour moi l'affranchiſſement de tout mal, & la jouïſſance de tout bien. *Satiabor, cùm apparuerit gloria tua.*

C'eſt ainſi que parloit David. Etoit-ce par exagération, ou dans le tranſport d'une extaſe? Non, Chrétiens: il parloit ſelon le premier ſentiment qui naiſſoit dans ſon ame; & il ne faut pas s'étonner, ſi, touché de la vérité que je vous annonce, il ſe ſervoit d'une expreſſion auſſi forte que celle-ci, *Satiabor*; parce qu'il ſavoit que cette gloire & cette récompenſe des élus, après laquelle il ſoupiroit, n'étoit rien autre choſe que Dieu même. Car la foi nous apprend encore, que c'eſt Dieu même, qui doit être notre récompenſe. h *Ego merces tua magna nimis.* Oui, moi-même, dit Dieu à ſon ſerviteur Abraham, moi-même qui ſuis ton Seigneur & ton Maitre, je ſerai ta récompenſe & ta béatitude. Hors de moi, rien ne pouvoit l'être, & toute ma gloire ſans moi ne ſeroit pas aſſez pour toi. Il me faloit moi-même pour te rendre heureux; & c'eſt pourquoi je ne te promets point d'autre récompenſe que moi-

h *Geneſ.* 15.

moi-même: c'eſt moi que tu poſſederas; *Ego merces tua.* Or il eſt aiſé de concevoir comment la poſſeſſion d'un Dieu peut opérer dans l'homme l'effet divin que David s'efforçoit d'exprimer par cette parole, *Satiabor.* Car c'eſt là, mes chers Auditeurs, tout le ſecret de cette félicité incompréhenſible, dont jouïront les Saints dans le Ciel. Ils poſſederont Dieu; ils ſeront pleins de Dieu. *Inebriabuntur ab ubertate domûs tuæ* : ils ſeront enivrez, ô mon Dieu, de l'abondance qui remplit votre maiſon. *Et torrente voluptatis tuæ potabis eos*: ils boiront à longs traits dans le torrent de vos délices, dont ils ſeront inondez. Pourquoi? il en apporte la raiſon, qui eſt convainquante: *Quoniam apud te eſt fons vitæ*; parce que c'eſt en vous qu'eſt la ſource de la vie. Voilà, dis-je, Chrétiens, quelle ſera votre récompenſe; voilà, au milieu des miſeres qui nous accablent dans cette vallée de larmes, ce que nous croyons & ce que nous eſperons. Mais peut-être, charnels que nous ſommes, ne le comprenons-nous qu'à demi; & peut-être vous, à qui je parle, auriez-vous beſoin que votre foi ſur cela fût ſoutenue & fortifiée par quelque effet préſent & ſenſible. Hé bien, comme Prédicateur de l'Evangile, je veux en ceci m'accommoder à vos foibles diſpoſitions.

Vous me demandez un préjugé ſenſible de ce que la foi nous enſeigne ſur tout ce que je viens de vous dire? le voici: c'eſt que tout ce que j'ai dit, non ſeulement s'accomplira, mais s'accomplit en quelque maniere dès maintenant dans la perſonne des juſtes; *Ecce merces ejus coram eo.* Je m'explique. Ce qui nous fait ſenſiblement connoitre que les élus de Dieu ſeront raſſaſiez de la poſſeſſion de Dieu, c'eſt qu'en effet dès cette vie nous voyons des hommes, qui par un eſprit de Religion renonçant à tout le reſte, ſe tiennent heureux

a *Pſal.* 35. k *Ibidem.* l *Ibidem.*

reux de ne posseder que Dieu, & de ne s'attacher qu'à Dieu. Sans parler des Saints glorifiez, nous voyons des Saints sur la Terre qui jouïssent déja en quelque sorte de ce bonheur, m *Sanctis qui in terrâ sunt ejus.* Il y en a peu, si vous voulez, dans ce degré de perfection: mais il y en a, & peut-être en connoissez-vous qui y sont parvenus. Des hommes détachez du monde, qui ont tout quitté pour Dieu, & qui trouvent tout en Dieu. Des hommes, qui contens de Dieu, disent aussi bien que David: *Quid mihi est in cœlo, & à te quid volui super terram?* Qu'y a-t-il pour moi dans le Ciel, & que desirai-je sur la Terre, hors vous, Seigneur? ou plutôt, qui enchérissant même sur David, pourroient dire, non plus comme lui, *satiabor*, je serai rassasié; mais je le suis du seul avant-goût que vous me donnez de votre gloire. Oui, nous en voyons des exemples; & Dieu, ou pour nous édifier, ou pour nous confondre, nous en met devant les yeux.

C'est, malgré l'iniquité du siecle, ce que la grace de Jesus-Christ opere dans ces fervens Chrétiens, qui sanctifient la Terre par leurs vertus: *Sanctis qui in terrâ sunt.* Nous ne voyons point de mondains contens du monde; & nous voyons des serviteurs & des servantes de Dieu, contens du Dieu auquel ils se sont dévouez. En faudroit-il davantage pour réveiller tout notre zèle? Nous ne voyons point de riches contens de leurs richesses; & nous voyons des pauvres évangéliques contens de leur pauvreté. Nous ne voyons point d'ambitieux contens de leur fortune; & nous voyons des hommes solidement humbles, contens de leur abaissement. Nous ne voyons point de sensuels contens de leurs plaisirs; & nous voyons des hommes, non seulement morts, mais crucifiez pour le monde, contens de leurs austeritez & de leurs

m. *Psal.* 15. n *Psal.* 72.

leurs croix. En un mot, nous voyons ces béatitudes de Jeſus-Chriſt, en apparence ſi paradoxes & ſi incroyables, authentiquement & ſenſiblement vérifiées: je veux dire, des hommes dans la vue de Dieu, & par un zèle ardent de plaire à Dieu, heureux de ſouffrir, heureux de pleurer, heureux de ne poſſeder rien, parce qu'au milieu de tout cela ils poſſedent Dieu; pendant que le monde, avec toutes ſes proſpéritez & toutes ſes fauſſes joyes, ne peut être heureux ni content. Peut-on rien oppoſer à l'évidence de cette démonſtration?

Avoir Dieu pour partage & pour récompenſe, voilà le ſort avantageux de ceux qui cherchent Dieu de bonne foi & avec une intention pure. Le dirai-je, & me permettez-vous de m'en rendre à moi-même le témoignage? Tout pécheur & tout indigne que je ſuis, voilà ce que Dieu par ſa grâce m'a fait plus d'une fois ſentir. Combien de fois, Seigneur, m'eſt-il arrivé de goûter avec ſuavité l'abondance de ces conſolations céleſtes, dont vous êtes la ſource, & qui ſont déja ſur la Terre un Paradis anticipé? Combien de fois, rempli de vous, ai-je mépriſé tout le reſte, & compté le monde pour rien? Vous banniſſiez de mon cœur les vains plaiſirs; mais pour empêcher que mon cœur ne les regretât, vous y entriez à leur place, o *Et intrabas pro eis*: & dès-là, Seigneur, la privation de ces plaiſirs étoit pour moi plus délicieuſe, que n'en auroit jamais été, ni n'en auroit pu être la poſſeſſion. Or ſi dans ce lieu de banniſſement & d'exil, où je ne vous vois qu'à travers le ſombre voile de la foi, vous rempliſſez déja mon cœur; que ſera-ce dans cette bienheureuſe Patrie, où je vous verrai face à face; *Quid erit in Patria, ſi tanta eſt copia delectationis in viâ?* Si en vertu de la profeſſion que j'ai faite, quand j'ai quitté le monde pour vous ſuivre, je me tiens déja

o *Auguſt. Confeſſ. lib. 9. c. 1.*

déja ſi riche de votre pauvreté; que ſera-ce, & que dois-je eſperer des richeſſes de votre ſainte demeure? *Qualem me facturus es de divitiis tuis, quem divitem jam facis de paupertate tuâ?* Si de ſouffrir pour vous eſt un ſi grand bien, que ſera-ce de regner avec vous? Et que ſerai-je dans la participation de votre gloire, puiſqu'il m'eſt déja ſi glorieux & ſi doux d'avoir part à vos abaiſſemens? *Et quid ero tuæ participatione Gloriæ, cujus jam jum opprobrio clarioſus?* Récompenſe abondante, auſſi bien que ſûre : vous l'avez vu. Je dis enfin, récompenſe éternelle, qui nous eſt réſervée dans le Ciel. *Ecce merces veſtra copioſa eſt in Cœlis.* C'eſt par où je vais finir.

III. PARTIE.

COmbattre comme les Athletes, & à l'exemple des Athletes, courir dans la carriere du ſalut qui nous eſt ouverte, en ſorte que nous remportions le prix, c'eſt dans la penſée de Saint Paul à quoi nous ſommes appellez, & ce qu'ont pratiqué les Saints: *Sic currite ut comprehendatis.* [p] Or les Athletes, diſoit ce grand Apôtre, pour être plus libres dans la courſe & moins embarraſſez dans le combat, ſe dépouillent de tout; & ils nous apprennent par-là que nous devons, comme Chrétiens, être détachez de toutes les choſes du monde. [q] *Omnis autem qui in agone contendit, ab omnibus ſe abſtinet.* La difference entre eux & nous, ajoutoit-il, c'eſt que les Athletes n'en uſent ainſi, & n'obſervent les règles ſeveres qui leur ſont preſcrites, que pour gagner une couronne corruptible. Difference bien eſſentielle, & bien capable de nous confondre, ſi nous ne les imitons pas, *Et illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant, nos autem incorruptam.* [r] Voilà, mes chers Auditeurs, le

p 1. *Cor.* 9. q *Ibidem.* r *Ibidem.*

le troiſieme & le dernier motif qui à inſpiré aux Saints, non ſeulement tant de force & tant de courage, mais un détachement du monde ſi parfait dans les combats qu'ils ont eus à ſoutenir : cette immortalité, cette éternité, ſi je puis uſer de ce terme, cette incorruptibilité de la couronne qui leur étoit réſervée dans le Ciel, comparée à la caducité, à la fragilité, à la courte durée des récompenſes de la Terre.

En effet, pour ne point ſortir d'un parallele auſſi fécond que celui-là, & dont l'Apôtre s'eſt ſervi avec tant d'avantage, toutes les récompenſes de la Terre ſont périſſables; & comme telles, non ſeulement elles périront, mais elles périſſent & diſparoiſſent continuellement à nos yeux. Combien vous & moi en avons-nous vu périr ? de combien de fortunes érigées & bâties ſur ces prétendues récompenſes, ne voyons-nous pas aujourd'hui les triſtes ruïnes & les pitoyables débris ? & combien de fois depuis que vous êtes ſpectateurs & témoins des révolutions du monde & de ce qui s'appelle la ſcene du monde, n'avez-vous pas pu dire avec le Prophete : J'ai vu cet homme élevé comme les cedres du Liban; j'ai paſſé, & il n'étoit plus. a *Tranſivi & ecce non erat.* Je l'ai cherché, & un autre occupoit ſa place : b *Quæſivi, & non eſt inventus locus ejus* ? Combien en avons-nous encore tous les jours d'exemples ? De ceux qui nous paroiſſent maintenant les mieux établis, & qui ſont les élus du ſiecle, où eſt celui qui oſe, ou qui puiſſe ſe promettre un ſort plus heureux & une plus durable proſperité ? & qui ſait ſi tel, qui ſemble être ſur le pinacle, du degré de bonheur & d'élevation où il eſt aujourd'hui, n'eſt pas tout prêt à tomber, & à confirmer par ſa chûte, que le monde n'a rien de ſtable, beaucoup moins d'éternel, pour ceux qui le ſervent ? Sans donc attendre la mort, où tout aboutit, à combien de revers & de diſ-

a *Pſal.* 36. b *Ibidem.*

graces ces faveurs du monde ne ſont-elles pas ſujettes?

Or cela ſeul, Chrétiens, me ſuffiroit pour vous en détacher malgré vous-mêmes ; & s'il vous reſte un degré de foi, pour vous obliger à chercher efficacement la récompenſe des élus de Dieu. L'inſtabilité des fortunes du monde, la peine de les conſerver, le danger & la crainte de les perdre, le deſeſpoir & la douleur de s'en voir déchu, les troubles, les révolutions inévitables à quoi ſont expoſez ceux qui en jouïſſent: ce ſeroit, dis-je, aſſez pour perſuader à un mondain, tout mondain qu'il eſt, de chercher des bien plus ſolides.

En effet, ſi les hommes faiſoient ſouvent ces réflexions, ils n'auroient plus beſoin de remontrances, ni abſolument même du remede de la parole de Dieu, pour ſe guérir du poiſon de l'ambition mondaine qui les tue. Eux-mêmes convaincus, ſur ce point, de leur erreur & de leur conduite inſenſée, s'en diroient bien plus que je ne leur en dirai jamais. Si ceux que nous avons connus les plus avides des récompenſes du ſiecle, avoient pu prévoir ce qui devoit leur arriver, & dans combien peu de tems ces établiſſemens de fortune, qu'ils regardoient comme le fruit de leurs travaux, doivent être renverſez: ſi l'on avoit pu leur en marquer diſtinctement le terme, en leur diſant; vous ne jouïrez de tout cela, & tout cela ne durera qu'un très petit nombre d'années, qui vous reſte encore ; non, mes chers Auditeurs, jamais le deſir de s'élever dans le monde n'auroit été pour eux une paſſion, ni une tentation ſi dangereuſe. Je dis plus: ils n'auroient jamais pu gagner ſur eux de faire tout ce qu'ils ont fait, ni de ſe donner tant de peines pour ſi peu de choſe. Déplorons leur aveuglement, & profitons-en: ils ne ſe ſont livrez à l'ambition, que parce qu'ils n'ont jamais enviſagé avec une attention ſérieuſe les bornes étroites de ces prétendues fortunes; & ils n'ont re-

recherché avec tant d'ardeur ces récompenſes de la Terre, que parce qu'ils n'ont pas voulu ſe ſouvenir que la durée en étoit courte; que parce qu'ils ont tâché de l'oublier; que parce qu'ils ſe ſont étourdis pour n'y pas penſer. S'ils en avoient toujours conſideré l'iſſue & la fin, inſenſibles à ces récompenſes, au moins n'en auroient-ils uſé que ſelon la maxime de Saint Paul, c'eſt-à-dire, comme n'en uſant pas; parce qu'ils auroient toujours été frappez de cette penſée, que le monde paſſe, & que les récompenſes du monde paſſent avec lui. a *Mundus tranſit, & concupiſcentia ejus.*

Il n'y a que la récompenſe des juſtes qui ne paſſe point, parce que les juſtes, dit l'Ecriture, vivront éternellement, & que leur récompenſe eſt en Dieu qui ne peut changer. b *Juſti autem in perpetuum vivent, & apud Dominum eſt merces eorum.* Il n'y a que cette récompenſe des élus, qui ſoit immuable, invariable, inalterable; parce qu'elle conſiſte, dit Jeſus-Chriſt, dans le bonheur qu'ils ont de voir Dieu, d'aimer Dieu, de poſſeder Dieu. Or éternellement ils le verront, éternellement ils l'aimeront, éternellement ils le poſſederont. Comme le tourment des damnez ſera d'être à jamais privez de Dieu, & d'avoir éternellement à ſentir la perte de Dieu; la béatitude des Saints ſera de ne pouvoir plus perdre Dieu, de ne pouvoir plus être ſéparez de Dieu, d'être unis pour jamais à Dieu. c *Ecce merces ſanctorum*: voilà, & c'eſt l'Egliſe elle-même qui le chante, voilà la récompenſe de ceux qui s'attachent à Dieu, & qui le ſervent. Un royaume leur eſt préparé; mais un royaume éternel, où il n'y aura ni ſucceſſion, ni révolution: une couronne les attend; mais une couronne dont le privilege incommunicable à toutes les couronnes du monde, doit être la perpétuité: ils regneront;

 mais

a 1. *Joan.* 2. b *Sap.* 5. c *Offic. Divin Antiph.* 3. *noct.* 3. *plur. Mart.*

mais leur regne, auſſi bien que celui de Dieu, ſera le regne de tous les ſiecles: éternité de puiſſance. *Ecce merces ſanctorum*: voilà la récompenſe de ceux qui ſouffrent, & qui ſe mortifient pour Dieu: ils ſeront comblez de joye, mais d'une joye qui n'aura jamais de fin; d'une joye qui ne ſera ni troublée, ni interrompue; d'une joye qui durera autant que Dieu, & que perſonne ne leur ôtera, ni n'aura le pouvoir de leur ôter: éternité de bonheur. *Ecce merces ſanctorum*: voilà la récompenſe de ceux qui ſont humbles, & qui renonçant à eux-mêmes, deviennent par leur humilité grands devant Dieu: ils auront la gloire en partage, mais une gloire qui ne diminuera point, qui ne s'obſcurcira point, qui ſera toujours nouvelle, & dont la longueur des tems ne fera qu'augmenter l'éclat & le luſtre: éternité de gloire.

En voulez-vous voir un rayon? *Ecce merces ſanctorum*: ſans parler de cette gloire eſſentielle dont joüiſſent les Saints dans le Ciel, voyez les honneurs qu'ils reçoivent dès maintenant ſur la Terre. Voyez le culte que leur rend l'Egliſe, & que l'on peut dans un ſens & avec raiſon nommer un culte éternel. Juſqu'à la fin des ſiecles on celebrea dans l'Egliſe de Dieu les victoires & les triomphes de ces glorieux prédeſtinez. Juſqu'à la fin des ſiecles l'Egliſe militante les canoniſera, en publiant leurs mérites, leurs converſions, leurs vertus, leurs ferveurs, leurs auſteritez. C'eſt pour cela que ſont inſtituées leurs fêtes; & que chaque année le ſouvenir de ce qu'ils ont fait pour Dieu eſt ſolemnellement renouvellé, afin qu'on ne le perde jamais, & que de ſiecle en ſiecle, de génération en génération, ces ſaints, ces élus de Dieu ſoient révérez. Tandis que l'Egliſe de Jeſus-Chriſt ſubſiſtera (or elle ſubſiſtera toujours, puiſque les portes de l'Enfer ne prévaudront jamais contre elle,) ce culte, cet honneur des Saints ſubſiſtera. C'eſt ce que j'appelle un rayon de l'éternité de leur gloire, & comme

me une anticipation de l'éternité de leur récompenſe. La gloire des mondains meurt peu à peu, & s'enſevelit avec eux. Ils font pendant leur tems un peu de bruit; mais parce que leur tems eſt borné, leur mémoire, dit l'Ecriture, périt enfin avec ce bruit. a *Perit memoria eorum cum ſonitu.* Combien de grands, autrefois les héros du monde, de qui l'on ne parle plus, & à qui l'on ne penſe plus? Leur gloire, qui n'étoit que pour le tems, s'eſt évanouïe comme une fumée: celle des Saints ne périra jamais. Tandis que Dieu ſera Dieu, leur mémoire ſera en bénédiction & en vénération. b *In memoriâ æternâ erit juſtus.* Eternellement, ô mon Dieu, vos amis ſeront honorez, parce qu'ayant été vos amis, & ne pouvant jamais ceſſer de l'être, ils ne ceſſeront jamais d'être dignes des honneurs que nous leur rendons, & d'en mériter infiniment plus que nous ne leur en pouvons rendre. c *Nimis honorificati ſunt amici tui, Deus.*

Précieuſe récompenſe! La pouvons-nous aſſez eſtimer? *Ecce merces ſanctorum.* Ce qui doit nous remplir de conſolation, ſi nous ſommes Chrétiens d'eſprit & de cœur, n'eſt-ce pas de penſer que cette récompenſe nous eſt réſervée dans le Ciel? *Ecce merces veſtra copioſa eſt in cœlis.* Car malheur à nous, ſi notre récompenſe étoit ſeulement pour ce monde, & ſi nous étions du nombre de ceux dont Jeſus-Chriſt diſoit dans l'Evangile: ils ont reçu leur récompenſe; d *Receperunt mercedem ſuam.* Malheur à nous, ſi nos noms, au-lieu d'être écrits dans le Ciel, n'étoient écrits que ſur la Terre, puiſque, ſelon l'oracle du S. Eſprit, être écrit ſur la Terre, c'eſt un caractere de malédiction. e *Domine, omnes qui te derelinquunt, confundentur; recedentes à te in terrâ ſcribentur:* Seigneur, ceux qui vous abandonnent, ſeront confondus; & on écrit ſur la Terre ceux qui ſe retirent de vous. Au contraire, quand nous ſerions dans le monde les plus malheureux & les plus

a *Pſal.* 9. b *Pſal.* 111. c *Pſal.* 138. d *Matth.* 6. e *Jerem.* 17.

disgraciez des hommes, si nous sommes en grace avec Dieu, réjouïssons-nous de ce que nos noms sont écrits dans le Ciel; & souvenons-nous qu'une des marques les plus certaines que nous en puissions avoir, c'est d'être éprouvez sur la Terre par les afflictions & les tribulations. a *In hoc gaudete, quod nomina vestra scripta sint in cœlis.* Dans quelque accablement que nous soyons de souffrances & de peines, consolons-nous par ce qui consoloit Saint Paul, & appliquons-nous le sentiment dont il étoit pénétré, quand il disoit: b *Momentaneum hoc & leve tribulationis nostræ, æternum gloriæ pondus operatur in nobis.* Ce moment si court des adversitez présentes de cette vie, qui sont si legeres; c'est-à-dire, cette maladie que Dieu m'envoye, cette injustice que l'on me fait, ce mauvais office que l'on me rend, cette persécution que l'on me suscite, cette perte de bien que le malheur des tems m'attire, cette humiliation qu'il me faut essuyer, (car quelque suite qu'ait tout cela, tout cela dans l'idée de l'Apôtre n'est censé qu'un moment court & facile à passer, *Momentaneum hoc & leve*) toutes ces afflictions temporelles produiront dans moi le poids éternel d'une souveraine gloire; *Æternum gloriæ pondus operatur in nobis.* Vous voulez un motif pressant, touchant, convaincant, pour vous animer à la patience Chrétienne. Ai-je pu vous en donner un, qui eût toutes ces qualitez dans un plus éminent degré que celui-ci; je veux dire, l'éternité de cette gloire, qui doit être la récompense des élus?

C'est par-là que les Saints ont triomphé du monde; c'est par-là qu'ils sont devenus inébranlables & invincibles dans les combats; c'est par-là, dit le Maitre des Gentils, qu'ils ont surmonté les tourmens, le feu, le fer, tout ce que la mort a de plus effrayant & de plus cruel. C'est ce qui les soutient encore tous les jours dans les rigoureuses épreuves que Dieu fait de leur constance & de leur fide-

a *Luc.* 10. b 2. *Cor.* 4.

fidelité. Ils ſouffrent tout, dit l'Ecriture, non ſeulement avec patience, mais avec joye, parce que leur eſperance eſt pleine de l'immortalité qui leur eſt promiſe. a *Spes illorum immortalitate plena eſt.* Pourquoi ne les imitons-nous pas ? Avons-nous réſiſté comme eux, juſqu'à répandre du ſang ? Pourquoi donc ſommes-nous ſi lâches ? Pourquoi dégénerant de la vertu de ces glorieux prédeſtinez, qui ſont aujourd'hui nos modeles, faiſons-nous paroître tant de foibleſſe dans des occaſions, où à leur exemple nous devrions remporter ſur nous-mêmes de ſaintes victoires ? C'eſt que nous n'enviſageons pas comme eux cette immortalité où ils aſpiroient, & dont l'eſperance les piquoit, les encourageoit, les emportoit au travers de tous les obſtacles.

Triſte & malheureuſe difference, qui ſe rencontre entre eux & nous ! Faiſons-la ceſſer ; & pour cela joignant au motif qui les a touchez, leur exemple que Dieu nous propoſe, fortifions-nous comme eux, & ſanctifions-nous par l'eſperance des biens éternels. Autrement, mes chers Auditeurs, en-vain celebrons-nous avec l'Egliſe les fêtes des Saints : en-vain préſumant du credit qu'ils ont auprès de Dieu, les invoquons-nous. L'abregé de la Religion, dit S. Auguſtin, eſt de pratiquer ce que nous ſolemniſons, & de faire de l'objet de notre culte la règle de notre vie : b *Summa religionis eſt imitari quod colimus.* La vue de la gloire du Ciel les a détachez de la Terre ; il faut qu'elle opere dans nous le même effet. La foi de l'immortalité les a conduits à la ſainteté ; il faut que nous y parvenions par la même voye. Et c'eſt, ô bienheureux Prédeſtinez, vous tous dont nous honorons en ce jour la glorieuſe mémoire, ce que nous vous demandons, ou ce que nous vous conjurons de demander à Dieu pour nous. Vous avez été ce que nous ſommes, & nous eſperons être un jour ce que vous êtes ; vous avez ſenti nos miſeres, nous ſoupirons après

a *Sap.* 3. b *Auguſt.*

votre béatitude. Quoique pécheurs, nous ſommes vos freres. Quoique ſéparez de vous, nous ſommes unis à vous par le lien de la plus étroite & de la plus intime ſocieté, qui eſt la communion des Saints. Quoiqu'habitans de la Terre, nous ne laiſſons pas d'être, en qualité de fideles, vos concitoyens, & les domeſtiques de Dieu: a *Cives ſanctorum, & domeſtici Dei.* Quoique pauvres & gémiſſans dans cette vallée de larmes, nous ne prétendons pas moins que d'être, comme enfans de Dieu, vos cohéritiers & les cohéritiers de Jeſus-Chriſt: b *Hæredes quidem Dei, coheredes autem Chriſti.* Regardez-nous donc comme revêtus de ces titres, & par-là comme des ſujets dignes de votre charité. Regardez-nous comme ceux qui doivent remplir avec vous le nombre des élus, & dont la ſanctification eſt deſormais la ſeule choſe que vous puiſſiez deſirer. Ecoutez favorablement nos prieres, & préſentez-les à celui dont vous environnez le trône, puiſqu'il ſe plait même à vous exaucer. Recevez nos hommages & nos vœux, & étendez ſur nous votre protection & votre zèle. Soyez nos patrons & nos interceſſeurs, comme nous voulons être vos imitateurs. Jouïſſez de votre félicité; mais ſouvenez-vous de nos beſoins & de notre indigence. Ils s'en ſouviennent, Chrétiens, & ils y penſent. Autant qu'ils ſont tranquilles pour eux-mêmes, autant ſont-ils zèlez pour nous. Autant qu'ils ſont ſûrs de leur propre bonheur, autant, dit Saint Cyprien, paroiſſent-ils, & témoignent-ils être en peine de notre ſalut: c *Frequens nos & copioſa turba deſiderat, jam de ſua immortalitate ſecura, & adhuc de noſtrâ ſalute ſollicita.* Comptons donc ſur leur protection & ſur leur interceſſion; & ne penſons qu'à ſuivre leurs exemples, qui ſans cela deviendront pour nous le ſujet de notre condamnation. Imaginons-nous que chacun d'eux nous dit aujourd'hui du haut

a *Epheſ.* 3. b *Rom.* 1. c *Cyprian. de mortalit. ſub fin.*

haut de la gloire, ce que Saint Paul disoit aux Corinthiens : a *Imitatores mei estote, sicut & ego Christi* : Soyez mes imitateurs, comme j'ai été l'imitateur de Jesus-Christ. En un mot, vivons comme eux, combattons comme eux, souffrons comme eux, si nous voulons regner avec eux & participer à leur gloire.

Voilà, Sire, la gloire qui vous est réservée, & qui doit mettre le comble à votre bonheur. Tout le reste, quoique grand, quoique surprenant, quoiqu'au-dessus de toute louange, ne remplit pas encore la destinée de Votre Majesté. Il faut que la sainteté, & une sainteté glorifiée dans le Ciel, en soit le couronnement. On ne me peut soupçonner de flaterie, quand je dirai, que jamais Monarque n'a su si parfaitement que Votre Majesté, ce qui s'appelle l'art de regner. Mais il vous seroit, Sire, bien inutile d'être aussi savant que vous l'êtes dans l'art de regner sur les hommes, & d'ignorer celui qui rend les hommes capables de regner un jour avec Dieu. Si le bonheur d'un Prince pouvoit consister dans le nombre des conquêtes ; s'il étoit attaché à ces vertus royales & éclatantes, qui font les héros, & que le monde canonise ; Votre Majesté, contente d'elle-même, n'auroit plus rien à desirer : elle n'auroit qu'à jouïr tranquillement du fruit de ses glorieux travaux. Mais tout cela, Sire, est encore trop peu pour vous. Il n'en falloit pas tant pour faire un Roi accompli selon le monde : mais Votre Majesté est trop éclairée, pour croire que ce qui fait la perfection d'un Roi selon le monde, suffise pour faire le bonheur & la solide félicité d'un Roi Chrétien. Regner dans le Ciel, sans avoir jamais regné sur la Terre, c'est le sort d'un million de Saints, & cela suffit pour être heureux. Regner sur la Terre, pour ne jamais regner dans le Ciel, c'est le sort d'un million de Princes, mais de Princes réprouvez & par conséquent mal-

 hea-

a 1. *Cor.* 11.

heureux. Ma confiance, écrivoit S. Bernard, (& ce qu'il disoit à une tête couronnée, je le dis aujourd'hui moi-même à Votre Majesté) ma confiance est que vous regnerez sur la Terre & dans le Ciel; a *Sed & confido quod hîc, & in æternum regnabitis*: que malgré tous les obstacles du salut, auxquels la condition des Rois est exposée, Votre Majesté sanctifiée par la vérité, je dis par la vérité des maximes de sa Religion, en gouvernant un Royaume temporel, méritera un Royaume éternel. C'est dans cette vue, Sire, que j'offre tous les jours à Dieu le sacrifice des Autels : trop heureux, si pendant que tout le monde applaudit à Votre Majesté, éloigné que je suis du monde, je pouvois attirer sur elle une de ces graces qui font les Rois grands devant Dieu & selon le cœur de Dieu! Car c'est à vous, ô mon Dieu, & à votre grace, de former des Rois de ce caractere, de saints Rois : & ma consolation est, que celui à qui j'ai l'honneur de porter votre parole, par la solidité & par la grandeur de son ame, a dequoi accomplir vos plus grands desseins. La sainteté d'un Chrétien est comme l'effet ordinaire de la grace; la sainteté d'un Grand en est le chef-d'œuvre; la sainteté d'un Roi en est le miracle; celle du plus grand & du plus absolu des Rois en sera le prodige ; & vous en serez, Seigneur, la récompense. Puissions-nous tous y parvenir, à cette récompense immortelle! Je vous la souhaite, &c.

a *Bern. Ep.*

SER-

SERMON

POUR LE I. DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur le Jugement dernier.

Tunc videbunt Filium Hominis venientem in nube, cum poteſtate magnâ & majeſtate.

Alors ils verront le Fils de l'Homme venir ſur une nuée, avec une grande puiſſance & une grande majeſté. En ſaint Luc, chap. 21.

SIRE,

C'EST une réflexion bien judicieuſe de S. Gregoire de Nazianze, que jamais le terme de Majeſté n'eſt attribué à Jeſus-Chriſt dans l'Evangile, que lorſqu'il s'agit du Jugement univerſel, où la foi nous enſeigne qu'il doit préſider: & il eſt bien remarquable, dit Saint Jérôme, que cet homme-Dieu, qui par tant de titres étoit Roi, n'a pris néanmoins cette qualité qu'en deux occaſions. Prémierement, devant Pilate, c'eſt-à-dire, dans le tems de ſa paſſion, parce que c'étoit là que le jugement du monde commençoit, ainſi qu'il l'avoit déclaré à ſes Diſciples: a *Nunc judicium eſt mundi.* Secondement,

a *Joan.* 12.

dans la deſcription qu'il nous a faite du Jugement même, au chapitre vingt-cinquieme de Saint Matthieu, où il ne ſe déſigne point autrement que ſous le nom de Roi, parce que c'eſt alors qu'il exercera pleinement la juriſdiction que ſon Pere lui a donnée ſur tous les hommes : [a] *Tunc dicet Rex his qui à dextris erunt.*

Auſſi eſt-ce proprement aux Monarques & aux Souverains qu'il appartient de juger; & jamais la majeſté d'un Roi n'eſt plus auguſte, que quand il tient ſon lit de juſtice, & qu'il paroît ſur le tribunal. Encore plus vénérable, quand c'eſt un Roi qui ajoute à l'éclat de la couronne les lumieres d'une ſageſſe toute royale : un Roi qui ſait faire le diſcernement de ſes ſujets, & peſer le mérite dans une juſte balance; qui n'a pour le crime que des châtimens, tandis que toutes ſes récompenſes ſont pour la vertu; qui non ſeulement fait état de venger les injuſtices & les violences, mais qui s'applique à réformer la juſtice même; qui en corrige les abus, qui en rétablit le bon ordre; qui ſans éloigner perſonne de ſon trône, prête l'oreille aux humbles ſupplications des petits, écoute les plaintes des particuliers, & par-là tient les Juges & les Magiſtrats dans le devoir : enfin, qui ſe voyant au deſſus de tous, n'a rien plus à cœur que d'être équitable envers tous. Car qu'y a-t-il qui nous repréſente mieux ſur la Terre le jugement de Dieu, & qui en ſoit une image plus ſenſible & une preuve plus authentique?

Mais, Sire, ſi c'eſt le propre des Rois de juger les peuples, il n'eſt pas moins vrai que c'eſt le propre de Dieu de juger les Rois; & comme le grand privilege de la Souveraineté eſt de ne pouvoir être jugé que de Dieu ſeul, on peut dire que la grande marque de l'autorité ſuprême de Dieu eſt d'être lui ſeul le Juge de tous les Souverains. Il nous l'a lui-même marqué en cent endroits de l'Ecri-

[a] *Matt.* 25.

criture ; & ſi ſon Jugement doit être terrible pour toutes les conditions des hommes, il ſemble néanmoins qu'il affecte de le faire paroître plus redoutable pour les Grands & pour les Rois de la Terre : a *Terribili apud Reges terræ.*

C'eſt de ce Jugement, Sire, où les Rois ſeront appellez, auſſi bien que les peuples, que j'ai à parler aujourd'hui. Autrefois Saint Paul prêchant cette matiere en préſence même des Infideles & des Payens, la traitoit avec tant de force & tant d'énergie, qu'ils en étoient émus, ſaiſis, effrayez : b *Diſputante autem illo de juſtitiâ & caſtitate, & de judicio futuro, tremefactus Felix.* Je n'ai ni le zèle, ni l'éloquence de Saint Paul : mais auſſi j'ai l'avantage de parler devant un Roi Chrétien & très Chrétien ; devant un Roi docile aux véritez de la Religion, & diſpoſé non ſeulement à les écouter, mais à en profiter. Ainſi j'ai droit d'eſperer de mon miniſtere, tout indigne que j'en ſuis, un ſuccès beaucoup plus heureux. J'ai beſoin pour cela des lumieres du Saint Eſprit, & je les demande par l'interceſſion de Marie. *Ave Maria.*

DE toutes les expreſſions dont les Peres de l'Egliſe ſe ſont ſervis, pour nous donner quelque idée de la juſtice de Dieu, je n'en trouve point qui me paroiſſe plus belle, plus ſolide, & remplie d'un plus grand ſens, que celle de Tertullien que vous avez ſouvent entendue, & qui ne peut être aſſez méditée ; ſavoir, que Dieu eſt miſericordieux de ſon propre fonds, & qu'il eſt juſte du nôtre : c *Deus de ſuo optimus, de noſtro juſtus.* C'eſt à cette parole que je veux m'attacher dans ce diſcours ; & quoique le ſujet que j'ai à traiter ſoit d'une étendue preſque infinie, je me borne à cette penſée, parce qu'elle ſuffira pour vous faire entrer dans le myſte-

a *Pſal.* 75. b *Act.* 24. c *Tertull. de Reſurrect. c.* 14.

re adorable, mais redoutable, du Jugement de Dieu. Je veux vous montrer que le fonds de la juſtice de Dieu eſt en effet dans nous-mêmes; que ſi Dieu eſt ſevere & rigoureux dans ſes jugemens, comme l'Ecriture nous le dit, c'eſt de nous-mêmes que procede cette ſeverité; que c'eſt nous-mêmes qui le faiſons tel pour nous; en un mot, que quand il nous jugera, il ne nous jugera que par nous-mêmes: *Deus de ſuo optimus, de noſtro juſtus.*

Pour établir ma propoſition, & pour y obſerver quelque ordre, je remarque qu'il y a dans nous deux choſes qui ont un rapport néceſſaire au jugement de Dieu: l'une eſt notre foi, & l'autre eſt notre raiſon. En qualité de Chrétiens, nous avons la foi; & en qualité d'hommes, nous avons la raiſon. La foi eſt une lumiere ſurnaturelle, que nous avons reçue de Dieu depuis notre naiſſance; & la raiſon eſt une lumiere naturelle, que nous avons apportée avec nous en naiſſant. Or c'eſt par ces deux grandes règles, qui doivent nous diriger dans toute la conduite de notre vie; c'eſt par ces deux lumieres, par ces deux connoiſſances, que Dieu nous jugera. Comme Chrétiens, il nous jugera par notre foi; & comme hommes, il nous jugera par notre raiſon. Si donc dans le jugement qu'il fera de nous, il uſe de ſeverité, c'eſt uniquemeut ſur ces deux principes qu'elle ſera fondée. Comprenez, s'il vous plait, mon deſſein, & le partage de ce diſcours. Severité du jugement de Dieu, fondée ſur la foi du Chrétien, ce ſera la premiere Partie: ſeverité du jugement de Dieu fondée ſur la raiſon de l'homme criminel & libertin, ce ſera la ſeconde Partie. Deux points de Religion & de Morale, que toute l'éloquence des prédicateurs de l'Evangile ne peut épuiſer. N'en meſurez pas l'importance par ce que je vous en dirai; mais par ce que je vous en dirai, vous pourrez toujours apprendre ce que vous en devez craindre. Voilà tout le ſujet de votre attention.

I. PAR-

I. PARTIE.

TErtullien admirant autrefois le zèle que les Payens faiſoient paroître pour leur fauſſe Religion, & le comparant avec la froideur & l'indifference des Chrétiens dans le ſervice & le culte du vrai Dieu, a fait une remarque bien ſolide, & dont nous n'éprouverons que trop la vérité au Jugement dernier. Voyez, diſoit ce grand homme, le caractere du démon. Il n'y a point de marque de divinité qu'il n'affecte. On lui rend dans le monde les mêmes honneurs que l'on rend à Dieu; on lui fait des ſacrifices comme à Dieu; il a ſes martyrs auſſi bien que Dieu; ſes loix ſont reçues & obſervées plus exactement que celles de Dieu: & il s'eſt mis en poſſeſſion de tout cela pour nous confondre un jour devant Dieu, quand il nous oppoſera la conduite de ces malheureux, qui, aveuglez des erreurs du monde, s'aſſujettiſſent à lui, & lui obeïſſent comme au Dieu du ſiecle: a *Agnoſcamus ingenia diaboli, idcircò quædam de divinis affectantis, ut nos de ſuorum fide confundat & judicet.* C'eſt ainſi, mes chers Auditeurs, & cette penſée a quelque choſe de bien ſurprenant, c'eſt ainſi que la foi des Payens doit entrer dans le jugement que Dieu fera des Chrétiens, & que les vrais fideles ſe verront alors condamnez par l'infidelité même.

Mais ſi cela eſt de la ſorte; & ſi la foi des Payens, toute ſuperſtitieuſe qu'elle eſt, doit être pour nous ſi redoutable au tribunal de la juſtice de Dieu, jugez ce que nous devons craindre de notre propre foi. Car c'eſt par notre propre foi que commencera le jugement de Dieu. Celle des Payens & des idolatres ne ſera tout au plus qu'un ſurcroit de conviction que Dieu y ajoutera: mais la nôtre, c'eſt-à-

a *Tertull. de coron. in fine.*

à-dire, celle que nous profeſſons, en ſera l'eſſentiel & le capital. Et ce qui vous étonnera peut-être, mais que je vous prie de bien concevoir, comme le point important que j'ai à vous expliquer : c'eſt que Dieu nous jugera par notre Religion, ſoit que nous l'ayons conſervée, ſoit que dans le cœur nous l'ayons renoncée & abandonnée; ſoit que nous ayons cru conſtamment & ſincerement les véritez qu'elle nous propoſoit, ſoit que nous ayons ceſſé de les croire. Il ſemble qu'il y ait en ceci de la contradiction : car ſi nous ne croyons plus les véritez que la foi nous propoſe, comment peut-on dire que c'eſt notre foi? & ſi ce n'eſt plus notre foi, comment Dieu nous jugera-t-il par elle? Ce ſera à moi de répondre à cette difficulté; & je l'éclaircirai en telle ſorte, que bien loin qu'elle affoibliſſe la propoſition que j'ai avancée, elle en ſera une des plus ſolides preuves.

Prenons donc d'abord le parti le plus favorable, & à votre pieté, & à mon miniſtere. Nous faiſons tous profeſſions d'être Chrétiens; & puiſque nous portons cette qualité, mon devoir même m'oblige à ſuppoſer que nous avons dans le cœur la foi, dont nous donnons extérieurement des témoignages, & que nous confeſſons au dehors. Or ſuppoſant que nous l'avons, je dis que Dieu ſe ſervira d'elle pour nous juger. Aurons-nous droit de refuſer cette condition? Mais comment Dieu y procédera-t il? c'eſt, mes chers Auditeurs, ce qui demande une réflexion particuliere. Dieu nous jugera par notre foi, parce que c'eſt notre foi qui nous accuſera devant lui; parce que c'eſt notre foi qui ſervira de témoin contre nous; parce que c'eſt notre foi, ſi jamais nous avons le malheur d'être réprouvez, qui dictera elle-même l'arrêt de notre réprobation. Peut-on contribuer en des manieres plus differentes & plus directes à un jugement?

Oui, c'eſt notre foi qui nous accuſera devant Dieu. Jeſus-Chriſt l'a dit, & ſa parole y eſt expreſ-

preſſe : a *Nolite putare, quia ego accuſaturus ſum vos apud Patrem ; eſt qui accuſat vos Moyſes.* Ne penſez pas, diſoit-il aux Juifs, que ce ſoit moi qui doive vous accuſer devant mon Pere ; vous avez un accuſateur, qui eſt Moyſe. Or par Moyſe, comme remarque S. Auguſtin, il n'entendoit pas la perſonne de Moyſe ; mais il entendoit la Loi de Moyſe, les Ecritures qu'ils avoient par tradition reçues de Moyſe, en un mot la Religion qu'ils ſuivoient & qui leur avoit été enſeignée par Moyſe. Comme s'il leur eût dit : c'eſt cette loi, c'eſt cette Religion, ce ſont ces Ecritures, qui s'éleveront contre vous au jugement de Dieu. Mais ce qu'il leur diſoit, Chrétiens, doit être encore tout autrement vrai par rapport à nous. Car outre ces livres de Moyſe qui nous ſont communs avec les Juifs, nous avons un Evangile qui nous eſt propre ; & cet Evangile, ſi nous y prenons garde, n'eſt rien autre choſe qu'une continuelle accuſation de notre vie, en je ne ſai combien de chefs, dont Moyſe, ni les Prophetes n'ont point parlé. Nous devons donc nous attendre à ſoutenir devant Dieu des accuſations bien plus preſſantes & bien plus fortes, que les Juifs : pourquoi ? parce que notre Religion, en ajoutant à celle des Juifs toutes les véritez Evangéliques, ſe trouve bien plus ample, bien plus développée, bien plus ſainte & plus parfaite que celle des Juifs, & qu'elle aura par conſéquent bien plus de reproches à nous faire.

C'eſt ce que Saint Paul a voulu nous exprimer dans cet admirable paſſage de l'Epitre aux Romains, où parlant du Jugement dernier, & voulant nous en donner une idée, il dit qu'il s'y fera comme un conflict entre les penſées des hommes, & que les penſées des hommes s'y accuſeront mutuellement, & s'y défendront, tandis que Dieu, ſcrutateur des cœurs, en révélera tous les ſecrets : b *Inter ſe invicem cogitationibus accuſantibus, aut etiam defendentibus, in die, cùm judicabit Deus occulta hominum.* Or ces pen-

a *Joan.* 5. b *Rom.* 2.

penſées qui s'entre-accuſeront, qui s'entre-choqueront, ſelon le terme & dans le ſentiment même de l'Apôtre, ce ſont celles qui partageront alors un réprouvé entre ſa conſcience & ſa foi. Car ſa foi lui dira: tu as cru ceci; & ſa conſcience lui dira: tu as fait cela. Ces deux penſées, tu as cru ceci, & tu as fait cela, ſe trouvant oppoſées l'une à l'autre, formeront contre lui la plus juridique de toutes les accuſations. La foi ſe déclarera contre la conſcience criminelle; & la conſcience criminelle tâchera à ſe défendre contre la foi: juſqu'à ce qu'enfin la foi triomphant des vains efforts de la conſcience, la convaincra, la conſternera, l'accablera: *Inter ſe cogitationibus accuſantibus, aut etiam defendentibus.* C'eſt la paraphraſe que fait Saint Chryſoſtome, de ces paroles de l'Apôtre.

De-là, Chrétiens, j'ai dit que le prémier témoin qui parlera contre nous dans notre jugement, c'eſt notre foi; & je l'ai dit après S. Auguſtin, qui pour donner plus de jour à ſa penſée, met là-deſſus une difference bien remarquable entre les pécheurs & les juſtes. Car la foi, dit cet incomparable Docteur, rendra aux juſtes témoignage pour témoignage; & aux pécheurs, témoignage contre témoignage: appliquez-vous, s'il vous plait. Il dit que la foi rendra aux juſtes témoignage pour témoignage, parce qu'il eſt certain que les juſtes recevront devant Dieu un témoignage honorable de leur foi; & ce ſera la récompenſe de celui qu'ils auront eux-mêmes rendu à la foi devant les hommes. Comme ils auront glorifié leur foi devant les hommes, par leur bonne vie & par leurs vertus; leur foi à ſon tour les glorifiera devant Dieu, par la juſtification de leurs perſonnes & de leurs œuvres. Au contraire, pourſuit S. Auguſtin, cette même foi rendra aux pécheurs témoignage contre témoignage, parce qu'au-lieu que les pécheurs auront démenti leur foi par une vie déréglée & corrompue, leur foi ſe faiſant malgré eux reconnoitre à eux, les confondra d'une

d'une maniere ſenſible : & cela, comment ? Tertullien l'explique dans l'excellent Traité qu'il a compoſé du témoignage de l'ame, où il repréſente une ame réprouvée, aux priſes, ſi j'oſe me ſervir de cette expreſſion, avec Dieu & avec elle-même. Car au même tems que Dieu d'une part preſſera le réprouvé, ſa foi, comme un témoin incorruptible, lui dira de l'autre : il eſt vrai, tu croyois un Dieu ; mais tu ne t'es pas mis en peine de le chercher & de lui plaire : tu avois renoncé au monde en qualité de Chrétien, & tu n'as pas laiſſé d'en être eſclave : tu déteſtois les idoles de la Gentilité, qui n'étoient que des idoles de bois & de pierre ; mais tu t'es fait dans le Chriſtianiſme des idoles de chair : a *Deum pradicabas, & non requirebas, damonia abominabaris, & illa colebas.* Voilà, dit ce Pere, le témoignage que la foi portera contre les pécheurs.

Mais s'en tiendra-t-elle là ? Non. Car après avoir porté contre eux ce témoignage, elle prononcera elle-même l'arrêt de leur réprobation ; & en quels termes ? obſervez ceci : dans les mêmes termes qu'il eſt déja conçu en tant d'endroits de l'Evangile. En effet, qu'y a-t-il dans l'Evangile de plus ſouvent repeté que ces malédictions & ces anathemes fulminez par Jeſus-Chriſt contre les mauvais Chrétiens ? Et qu'eſt-ce que ces anathemes, ſinon autant d'arrêts de la réprobation future des pécheurs, dreſſez par avance, & qu'il ne reſte plus qu'à leur ſignifier ? Quand nous liſons dans S. Matthieu : b *Va vobis, hypocrita ; va mundo à ſcandalis ; va vobis, hypocrita ; va vobis divitibus, quia habetis conſolationem veſtram* : Malheur à vous, ſenſuels & voluptueux, qui ne reſpirez ſur la Terre que le plaiſir ; malheur à vous, riches ſuperbes, & inſenſibles aux miſeres des pauvres ; malheur à vous, hypocrites, c'eſt-à-dire, politiques du ſiecle, qui n'avez qu'une vaine montre & une fauſſe apparence de probité ; malheur

a *Tertul. de teſtimon. anim.* b. *Matt.* 18. *Matt.* 13. *Luc.* 6.

heur à vous, qui par vos ſcandales & vos pernicieux exemples, faites périr les ames de vos freres. Quand Jeſus-Chriſt nous parle de la ſorte, ne recevons-nous pas tout cela comme autant d'oracles de notre Religion? Or je l'ai dit, & je le redis: ces oracles de notre Religion ſe changeront en autant d'arrêts, & d'arrêts définitifs, dans le Jugement de Dieu. Le Fils de Dieu n'aura qu'à les ramaſſer tous, & qu'à en faire l'application. Cette ſeule parole, *Va vobis divitibus*, malheur à vous, riches, aura pour damner un avare le même effet que cette autre, c *Diſcedite maledicti*, retirez-vous, maudits. C'eſt donc ainſi que toute la procedure du Jugement des Chrétiens ſe réduira à leur Religion.

Et voilà, mes chers Auditeurs, l'éclairciſſement, & même le ſens literal de cette propoſition de S. Jean, ſi étonnante, & qui ſemble d'abord ſi paradoxe, quand il dit: que celui qui croit, ne ſera pas jugé: d *Qui credit in eum, non judicatur.* Car, où il aura vêcu conformément à ſa créance & à ſa Religion, & alors ſa Religion ſeule le juſtifiera; ou ſa vie n'aura eu nul rapport à ſa foi, & alors ſa foi ſeule le condamnera. Tellement que Jeſus-Chriſt, s'il m'eſt permis de parler de la ſorte, n'aura plus à le juger, parce qu'il le trouvera déja tout jugé; & que toute la juriſdiction qu'il exercera, comme ſouverain Juge, ſera de confirmer par une ratification authentique le jugement ſecret que notre foi aura fait de nous, & de le rendre, de particulier qu'il étoit, commun & public. Voilà, mes chers Auditeurs, la prémiere penſée qui s'eſt préſentée à moi ſur le ſujet que je traite.

Penſée touchante, mais ſur-tout penſée terrible! c'eſt ma Religion qui me jugera. Ah, Chrétiens, la grande parole! comprenons-en toute l'étendue & toute la force. C'eſt ma Religion qui me jugera; cette Religion ſi ſainte, ſi pure, ſi irrépréhenſible; cette Religion ſi ennemie de mon amour-propre

c *Matt.* 25. d *Jean.* 3.

pre, ſi contraire à mes inclinations, ſi oppoſée à l'eſprit du monde dont je ſuis rempli; cette Religion auſſi exacte & auſſi ſevere dans ſes maximes, que Dieu l'eſt dans ſes jugemens; ou plutôt, dont les maximes ne ſont rien autre choſe que le jugement de Dieu même. C'eſt par elle que Dieu décidera de mon ſort éternel; c'eſt ſur elle que roulera tout l'examen de ma vie: & il ne ſera point en mon pouvoir de la récuſer; & je n'aurai point droit de demander que mes actions ſoient peſées dans une autre balance que la ſienne; & je ne ſerai point reçu à me juſtifier ſur d'autres principes que les ſiens. Quelque excuſe que j'allegue à Dieu, il me rappellera toujours à cette foi, & il m'obligera à répondre ſur autant d'articles qu'elle m'aura enſeigné de véritez. Il n'y en aura pas une, qui ne ſoit pour moi la matiere d'une diſcuſſion rigoureuſe. Et parce que la croix de Jeſus-Chriſt aura été l'abregé de toutes les véritez de la foi; cette croix, ce ſigne auguſte & vénérable du Fils de l'homme, paroîtra tout éclatant de lumiere, pour être la règle de mon jugement & de celui du monde entier, comme il commença à l'être quand il fut élevé ſur le Calvaire: [c] *Et tunc parebit ſignum Filii hominis.* Cette croix me ſera préſentée; & tout ce qui n'en portera pas dans moi le caractere & le ſceau, ſera réprouvé de Dieu. Ah! mon Dieu, eſt-il donc vrai que vous employerez pour ma perte juſqu'à l'inſtrument de mon ſalut; & que ce qu'il y a en moi de plus ſaint, je veux dire ma Religion, prendra parti contre moi-même?

Oui, Chrétiens; c'eſt ce que nous devons craindre, & de quoi nous ne pouvons avec trop de ſoin nous préſerver; c'eſt ce qui doit nous faire frémir dans l'attente de ce Jugement redoutable. Pendant cette vie nous n'y penſons pas, ou nous n'en ſommes qu'à demi touchez. Comme nous ne conſiderons les véritez de la foi que ſuperficiellement, à peine

[c] *Matt.* 24.

à peine en appréhendons-nous les conſéquences. Ces maximes évangeliques que l'on nous prêche, cette voye étroite du ſalut, cette néceſſité de la pénitence, cette obligation indiſpenſable de mortifier ſa chair & de la crucifier avec ſes vices; tout cela ſont termes ſpécieux que nous écoutons avec reſpect, que nous débitons quelquefois magnifiquement aux autres, & que nous n'entendons plus dès qu'il eſt queſtion de les réduire à la pratique. Mais quand Jeſus-Chriſt, avec tout l'éclat de ſa majeſté & tout le poids de ſa puiſſance, viendra nous imprimer une idée vive de ces grandes véritez; & qu'en les appliquant à notre vie, il nous fera voir dans toute notre conduite une monſtrueuſe contradiction de mœurs & de créance : quand il comparera tous ſes principes de détachement de ſoi-même, de renoncement à ſoi-même, avec nos injuſtices, avec nos vengeances, avec nos ſenſualitez, avec nos délicateſſes & ces recherches continuelles de nous-mêmes; ah! c'eſt alors que nous apprendrons combien il eſt affreux de tomber entre les mains de ce Dieu vivant; de ce Dieu, non plus ſeulement l'auteur ni le conſommateur, mais le défenſeur, mais le vengeur de notre foi.

Maintenant cette foi eſt comme languiſſante, ou preſque morte dans nos cœurs; & quand le Fils de l'homme paroîtra à la fin des ſiecles, il doute, ce ſemble, s'il en trouvera encore quelques reſtes ſur la Terre. Oui, Chrétiens, il en trouvera; & il en trouvera du moins autant qu'il lui en faudra, pour nous juger & pour nous condamner. Car cette foi qui étoit preſque morte, & comme enſevelie dans nous, reſſuſcitera avec nous; & un des miracles que doit opérer Jeſus-Chriſt, lui qui eſt notre réſurrection & notre vie, ſera de faire revivre intérieurement la foi dans nos ames, au même tems qu'il fera revivre nos corps. Or cette foi, écoutez un beau ſentiment de S. Auguſtin, cette foi ainſi ranimée, ainſi reſſuſcitée par la préſence de Jeſus-Chriſt, lui demandera

mandera juſtice; & contre qui? non pas contre les Tyrans qui l'auront perſécutée; elle ſe fera honneur de leurs perſécutions: non pas contre les Payens qui l'auront méconnue; leur infidelité les rendra en quelque ſorte moins criminels: mais contre nous; & de quoi? de tous les outrages que nous lui aurons faits. Juſtice, de l'avoir laiſſé languir dans l'inutilité & l'oiſiveté d'une vie mondaine, ſans la mettre en œuvre, & ſans jamais la faire agir pour Dieu. Juſtice, de l'avoir retenue captive dans l'état du péché, où notre endurciſſement nous aura fait paſſer ſans trouble des années entieres. Juſtice, de l'avoir deshonorée par des actions indignes du nom que nous portions, & du caractere dont nous étions revêtus. Juſtice, de l'avoir décriée & ſcandaliſée devant les hérétiques, ſes mortels ennemis, qui n'auront pas manqué de s'en prévaloir contre elle & contre nous. Enfin juſtice, de ce qu'étant capable par elle-même de nous faire des Saints, elle n'aura pas été par notre faute aſſez puiſſante pour nous empêcher d'être des impies & des réprouvez. C'eſt de quoi elle demandera juſtice à Dieu, & c'eſt à nos dépens que cette juſtice lui ſera accordée.

Mais après tout, ſi cette Religion ſe trouvoit entierement détruite en nous; & s'il arrivoit que par le dérèglement de nos mœurs, nous fuſſions tombez dans une irreligion ſecrete; état où le peché enfin conduit: ſi cela étoit, Dieu nous jugera-t-il encore par la foi? Ne perdez pas ceci, je vous prie: voici le nœud de la difficulté que je me ſuis moi-même propoſée. Oui, mes chers Auditeurs, Dieu nous jugera encore par notre foi; & bien loin que cette irreligion ſecrete adouciſſe en aucune ſorte notre jugement, c'eſt ce qui en redoublera la rigueur.

Car il faut, Chrétiens, & cette penſée n'eſt pas de moi, mais de S. Jérôme, il faut bien établir dans nos eſprits une vérité, à quoi peut-être nous n'avons jamais fait toute la réflexion néceſſaire; que dans le jugement de Dieu il y aura une difference infinie

infinie entre un Payen qui n'aura pas connu la Loi Chrétienne, & un Chrétien qui l'ayant connue, y aura intérieurement renoncé; & que Dieu, ſuivant les ordres même de ſa juſtice, traitera l'un bien autrement que l'autre. On ſait aſſez qu'un Payen, à qui la Loi de Jeſus-Chriſt n'aura point été annoncée, ne ſera pas jugé par cette Loi; & que Dieu, tout abſolu qu'il eſt, gardera avec lui cette équité naturelle de ne le pas condamner par une Loi qu'il ne lui aura pas fait connoitre: & c'eſt ce que S. Paul enſeigne en termes formels, † *Quicumque ſine lege peccaverunt, ſine lege peribunt.* Mais je prétends, qu'il n'en eſt pas de même d'un Chrétien qui a profeſſé la Loi de Jeſus-Chriſt, & qui après l'avoir embraſſée, en a dans la ſuite ſecoué le joug. Je prétends, qu'ayant péché après avoir reçu cette Loi, il doit périr par cette Loi, & que ſa deſertion eſt juſtement le prémier chef que Dieu produira contre lui. Car il ne lui étoit pas permis, dit Saint Chryſoſtome, de s'émanciper de l'obeïſſance dûe à cette Loi, après s'être engagé à elle par le baptême. Il ne pouvoit plus ſans apoſtaſie, après avoir ratifié cet engagement par divers exercices du Chriſtianiſme, y renoncer de ce renoncement même intérieur dont je parle. Qu'arrivera-t-il donc? remarquez la fin malheureuſe de l'impieté: cette Loi de Jeſus-Chriſt, abandonnée & renoncée, pourſuivra l'impie au jugement de Dieu, comme un déſerteur. Et de même qu'un déſerteur de la milice ſéculiere eſt traité, s'il a le malheur d'être repris, ſelon les loix les plus rigoureuſes de la milice qu'il a quittée, ce qui n'eſt point cenſé injuſte, parce que tout homme, dit-on, doit ſubir la ſeverité des loix, auxquelles il s'eſt lui-même obligé: ainſi, mais à bien plus forte raiſon, un libertin préſenté devant Dieu comme un déſerteur de ſa Religion, doit être jugé ſuivant les maximes de cette Religion même, ſans qu'il puiſſe prétexter que ce n'étoit plus ſa Religion, & qu'il ne la connoiſſoit

† *Rom.* 2.

noiſſoit plus; puiſque bien loin de le juſtifier, c'eſt ce qui fera ſon crime de ne l'avoir plus connue. Penſée que Saint Cyprien exprimoit ſi noblement, quand il diſoit en parlant du baptême: [a] *Baptiſmus ornat Chriſti militem, convincit deſertorem.* Car j'appelle toujours déſerteurs de la milice de Jeſus-Chriſt, celui qui n'a plus le Chriſtianiſme dans le cœur, quoiqu'il en conſerve encore les dehors.

Je ſai néanmoins, & il eſt bon d'aller au devant de tout, je ſai ce que l'infidelité pourroit oppoſer; je ſai que juſques dans la profeſſion de notre foi, Dieu nous a faits libres; je ſai que la Religion eſt une vertu qui demande le conſentement de notre volonté, & que pour être Chrétien il faut vouloir l'être. Mais Dieu par-là n'entend pas que nous ayons droit de l'être, où de ne le pas être, ſelon nos caprices; & qu'après nous être une fois ſoumis à ſon Evangile, il nous ſoit libre d'en laiſſer & d'en prendre ce qu'il nous plaira. Ce ſera donc à nous, ſi nous avons été aſſez perdus, aſſez obſtinez pour étouffer dans notre cœur une foi ſi ſainte, de lui en rendre raiſon, & de lui dire pourquoi. Or quelle raiſon lui en rendrons-nous? Dirons-nous que cette Religion ne nous a pas paru aſſez bien fondée? Il ſera bien étrange, que ce qui a ſuffi pour convaincre un Monde entier, ne nous ait pas convaincus nous-mêmes; & qu'une Religion, à laquelle les plus grands hommes de la Terre ſe ſont rendus; contre laquelle un S. Auguſtin, avec toute la force de ſon génie & toute la curioſité de ſon eſprit, n'a pu ſe défendre; qui par l'évidence de ſes miracles a triomphé de toutes les erreurs du Paganiſme; & qui dans ſes preuves, dans ſes principes, dans ſes règles, dans ſa morale, dans ſes myſteres, dans ſon établiſſement, portoit toutes les marques de la divinité: qu'une telle Religion n'ait pas eu dequoi nous ſatisfaire, c'eſt, dis-je, ce qui ſera bien étonnant. Mais, ſans que Dieu entre avec nous dans une pareille re-

[a] *Cyprian.*

cherche, il n'aura qu'à nous demander, ſi c'eſt en effet par raiſon que nous nous ſerons départis de notre premiere ſoumiſſion à la foi; ſi pour nous engager dans un pas auſſi dangereux & auſſi hardi que celui-là, nous avons bien conſulté, bien examiné, bien cherché à nous inſtruire: & ſuppoſé que nous l'ayons cherché, que nous ayons examiné, conſulté, ſi nous l'avons fait avec humilité, ſi nous l'avons fait avec docilité, ſi nous l'avons fait ſans préjugé, ſi nous l'avons fait par un deſir ſincere de découvrir la vérité; ſur-tout, ſi nous l'avons fait avec cette pureté de vie, qui devoit ſervir de diſpoſition aux lumieres de la grace: car dans une affaire de cette conſéquence, il ne falloit rien omettre ni rien négliger.

Or dans tous ces chefs, Dieu trouvera dequoi nous confondre, & dequoi nous condamner: car il nous fera voir, mais évidemment, que tout ce deſordre de notre infidelité, n'aura point eu d'autre principe, qu'une ignorance criminelle où nous aurons vêcu, ſans nous être jamais appliquez à une étude ſérieuſe de notre Religion. Et certes, rien pour l'ordinaire de plus ignorant en matiere de Religion, que ce qu'on appelle les libertins du ſiecle. Il nous fera voir que dans l'examen que nous aurons fait des véritez de la foi, nous aurons preſque toujours apporté un eſprit préſomptueux & opiniâtre, un eſprit plein de lui-même, plein de ſa propre ſuffiſance, & abondant en ſon ſens. Il nous fera voir, & il nous reprochera, que tandis que nous étions ſi rebelles à ſa parole, nous avons été, ſur mille articles, les plus dociles à la parole des hommes. Il nous fera voir que nous n'aurons communément raiſonné, philoſophé ſur notre créance, qu'avec malignité, & dans le deſſein d'y trouver du foible pour la contredire: prévention, ſeule capable d'éloigner Dieu de nous, quand d'ailleurs il auroit voulu ſe communiquer à nous. Voilà ſur quoi il nous confondra.

Mais

Mais ce qui mettra le comble à notre confuſion, c'eſt lorſque remontant à la ſource, & nous y faiſant remonter avec lui, il nous forcera à reconnoitre les deux vrayes cauſes de notre infidelité, ſavoir, le libertinage de notre eſprit, & le libertinage de notre cœur. Libertinage de notre eſprit, qui ſe ſera fait juge de tout, pour ne s'aſſujettir à rien: qui ſe ſera détaché de la foi, non pas pour ſuivre un meilleur parti, mais pour ne ſavoir plus lui-même, ni ce qu'il ſuivoit, ni ce qu'il ne ſuivoit pas; pour abandonner toutes choſes au hazard, pour ſe réduire à une malheureuſe indifference en matiere de Religion; diſons mieux, pour n'avoir plus abſolument de Religion. Libertinage de notre cœur, qui ſe trouvant gêné par la foi, nous aura peu à peu ſollicitez, & enfin déterminez à ſortir de cette contrainte, & à nous affranchir de la ſervitude: ce que Dieu n'aura pas de peine à juſtifier, & ce qu'il juſtifiera par une comparaiſon ſenſible & convaincante, en nous montrant, que tandis que nos mœurs ont été règlées, notre foi a été ſaine; & que notre foi n'a commencé à ſe démentir, que quand nos mœurs ont commencé à ſe corrompre.

Or encore une fois, que répondrons-nous à tout cela? En appellerons-nous de notre foi à notre raiſon; & eſperons-nous que cette raiſon, qui dans les principes de la Théologie, eſt un des fondemens eſſentiels & néceſſaires de notre foi, nous ſerve de défenſe contre la foi-même? Non, non, mes Freres, dit Saint Chryſoſtome, ne nous promettons rien de ce côté-là: ſi notre foi nous condamne, ce ſera du conſentement & de l'aveu de notre raiſon. Car cette raiſon nous diſoit elle-même, que nous ne devions pas trop déférer à nos vues naturelles, & à ſes connoiſſances; que dans les choſes de Dieu, il falloit avoir recours à des lumieres ſupérieures & moins trompeuſes; & que quelqu'éclairée qu'elle pût être, la foi & l'autorité de Dieu devoient l'emporter ſur elle. C'eſt ce que la raiſon nous dictoit: de

ſorte que quand nous lui avons permis de critiquer & de cenſurer les points de notre foi, nous lui avons donné, non ſeulement plus qu'elle ne demandoit, mais ce qu'elle ne demandoit pas. Elle nous condamnera donc juſques dans la perte de notre foi. Cependant, n'y trouverons-nous point d'ailleurs quelque appui? Ah! Chrétiens, le foible appui, que celui de notre raiſon contre le jugement de Dieu! Quand un Sujet veut entrer en raiſonnement avec ſon Prince & diſputer de ſes droits avec ſon Souverain, il faut qu'il ſe ſente bien fort; &, pour peu que ſa cauſe ſoit douteuſe, on ne peut pas l'excuſer d'une extrême folie, d'en vouloir ſortir par raiſon. Que ſera-ce d'une créature, qui veut conteſter avec ſon Créateur? Hé! qui ſuis-je, Seigneur, pour me meſurer avec vous? Ne ſai-je pas, que pour une raiſon que je pourrai peut-être alléguer en ma faveur, vous m'en oppoſerez cent autres, auxquelles je n'aurai rien à repliquer? Ainſi parloit le ſaint homme Job. Quel doit donc être le ſentiment d'un pécheur? C'eſt-là néanmoins la reſſource de l'homme criminel & libertin: il veut traiter avec Dieu par voye de raiſon, & par conſéquent il veut être jugé par la raiſon; & c'eſt l'autre tribunal où je le vais préſenter dans la ſeconde Partie.

II. PARTIE.

C'Eſt une doctrine auſſi pernicieuſe qu'elle paroît religieuſe dans ſon principe, de croire que depuis le péché de notre premier pere, tout eſt corrompu dans notre raiſon; & c'eſt rendre l'homme libertin, ſous prétexte de l'humilier, de dire qu'au défaut de la foi, il n'a plus d'autre règle de ſa conduite, que la paſſion & l'erreur. Indépendamment de la foi, nous avons une raiſon qui nous gouverne, & qui ſubſiſte même après le péché: une raiſon qui nous fait connoître Dieu, qui nous preſcrit des devoirs, qui nous impoſe des loix, qui nous aſſujetirt à l'or-

à l'ordre. Or ce qui fait tout cela dans nous, ne peut pas être abſolument ni entierement dépravé. Je ſai que cette raiſon ſeule, ſans la grace & ſans la foi, ne ſuffit pas pour nous ſauver; & en cela je renonce au Pélagianiſme. Mais du reſte, quoiqu'elle n'ait pas la vertu de nous ſauver, je prétens qu'elle eſt plus que ſuffiſante pour nous condamner; & j'ai Saint Paul pour garant & pour auteur même de ma propoſition. J'avoue que cette raiſon, ſurtout depuis la chûte du premier homme, eſt ſouvent offuſquée des nuages de nos paſſions: mais je ſoutiens qu'elle a des lumieres que toutes les paſſions ne peuvent éteindre, & qui nous éclairent parmi les plus épaiſſes tenebres du péché. Soit donc que nous conſiderions cette raiſon dans ſa pureté & dans ſon integrité, c'eſt-à-dire, dans l'état où nous l'avons reçue de Dieu en naiſſant; ſoit que nous la conſiderions dans ſa corruption, c'eſt-à-dire, dans l'état où nous-mêmes nous l'avons réduite par nos deſordres: je dis, Chrétiens, que Dieu s'en ſervira également pour nous juger. Pourquoi? parce qu'il nous jugera, non ſeulement par les connoiſſances naturelles que nous aurons eues du bien & du mal; mais même par nos propres erreurs: & c'eſt ce que j'ai préſentement à développer.

Dieu nous jugera par la droite raiſon qu'il nous a donnée. Rien de plus vrai, mes chers Auditeurs; & voici l'ordre qu'il y gardera. Nous choquons ouvertement cette raiſon, & nous nous revoltons contre elle; il la ſuſcitera contre nous. Nous ne voulons pas écouter cette raiſon, quand elle nous parle; il nous la fera entendre malgré nous. Nous nous formons des prétextes, pour engager cette raiſon dans le parti de notre paſſion; il diſſipera tous ces prétextes, en nous découvrant à nous-mêmes ce qu'il y avoit en nous de plus caché, & ce que nous n'y voulions pas appercevoir. Ces trois articles, qui ſont, ſuivant la doctrine de S. Bernard, les trois principaux degrez de l'orgueil de l'homme, fourniront à Dieu

contre les réprouvez une matiere infinie, & les plus juſtes titres de condamnation. Suivez ceci.

Nous péchons contre toutes les vues de notre raiſon; & c'eſt par où Dieu d'abord nous jugera. Car enfin, pourra-t-il dire à tant de libertins & à tant d'impies, puiſque votre raiſon étoit le plus fort retranchement de votre libertinage, il falloit donc exactement vous attacher à elle; & pour ne donner aucune priſe à ma juſtice, plus vous vous êtes licentiez du côté de la foi, plus deviez-vous être réguliers, ſeveres, irrépréhenſibles du côté de la raiſon. Or voyons ſi c'eſt ainſi que vous vous êtes comportez. Voyons ſi votre vie a été une vie raiſonnable, une vie d'hommes. Et c'eſt alors, Chrétiens, que Dieu nous produira cette ſuite affreuſe de péchez, dont Saint Paul fait aux Romains le dénombrement, & qu'il reprochoit à ces Philoſophes, qui par la raiſon avoient connu Dieu, mais ne l'avoient pas glorifié comme Dieu: des impudicitez abominables, & dont la nature même a horreur; des artifices diaboliques à inventer ſans ceſſe de nouveaux moyens de contenter les plus ſales deſirs, & une ſcandaleuſe effronterie à en faire gloire; des injuſtices criantes à l'égard du prochain; des violences, des uſurpations, des oppreſſions ſoutenues du crédit & de la force; des perfidies noires & des trahiſons, communément appellées intrigues du monde; des jalouſies enragées, qu'il me ſoit permis d'uſer de ce terme, fomentées du levain d'une déteſtable ambition; des animoſitez & des haines portées juſques à la fureur, des médiſances juſques à la calomnie la plus atroce, des avarices juſques à la cruauté la plus impitoyable, des dépenſes juſques à la prodigalité la plus inſenſée, des excès de table juſques à la ruïne totale du corps, des emportemens de colere juſques au trouble de l'eſprit. Mais que dis-je, & où m'emporte mon zèle? tout cela ſe trouve-t-il donc dans la conduite d'un homme abandonné à ſa raiſon, & déſerteur de ſa foi? Oui,

mes

mes Freres, tout cela s'y trouve communément, & l'expérience le vérifie.

Je ſai, qu'en ſpéculation l'un n'eſt pas une conſéquence néceſſaire de l'autre: mais il l'eſt en pratique, & l'a toujours été. Soit que Dieu par un juſte châtiment livre alors ces ames profanes à leurs brutales paſſions, comme l'a eſtimé l'Apôtre; ſoit que le naturel & le panchant, malgré les foibles vues de la raiſon, les entraine là: quoi qu'il en ſoit, ces monſtres de péchez ſe trouveront tous raſſemblez dans les tréſors de la colere de Dieu. b *Nonne hæc condita ſunt apud me, & ſignata in theſauris meis?* Dieu les repréſentera tous à la fois à un réprouvé; & par une eſpece d'inſulte, (ne vous ſcandaliſez pas de cette expreſſion; c'eſt Dieu lui-même qui parle ainſi, & qui enfin prétend à ce dernier jour être en droit d'inſulter l'impie, ou du moins à ſon impieté; c *Ego quoque ridebo, & ſubſannabo*) Dieu, dis-je, par une eſpece d'inſulte, lui demandera, ſi ſa raiſon lui ſuggeroit toutes ces abominations, ſi ſa raiſon les approuvoit, ſi ſa raiſon étoit là-deſſus d'intelligence avec lui.

Ah! Seigneur, s'écrioit S. Auguſtin, preſſé des remords intérieurs qu'une vérité ſi terrible lui faiſoit ſentir, je le confeſſe; voilà la penſée qui a conſommé l'ouvrage de ma converſion; voilà le coup de mon ſalut, & ce qui m'a retiré du profond abîme de mon iniquité: la crainte de votre Jugement, fondée ſur le jugement de ma raiſon, c'eſt ce qui m'a rappellé à vous. Je tâchois, Seigneur, à me défaire de vous, & à vivre comme n'ayant plus de Dieu: mais j'avois une raiſon, dont je ne me pouvois défaire; & cette raiſon me ſuivoit par-tout. Quelque ſecte que j'euſſe embraſſée, & dans quelque opinion que je me fuſſe jetté, le péché ou je vivois me paroiſſoit toujours péché. Soit que je fuſſe Manichéen, ſoit que je fuſſe Catholique, ſoit que je ne fuſſe rien du tout, ma raiſon me diſoit

Deuteron. 32.

 que

b Rom. 2. c Deut. 32. Pſalm. 2.

que je n'étois pas ce que je devois être, & qu'il ne m'étoit pas permis d'être ce que j'étois. Et quand me le disoit-elle? au milieu de mes plaisirs, parmi les divertissemens & les joyes du siecle, dans les momens les plus doux & les plus agréables. C'est alors que cette raison venoit me troubler; & je la trouvois en tous lieux & en tout tems, comme un adversaire formidable qui s'opposoit à moi. Or delà, Seigneur, je concluois ce que je devois craindre de votre justice: car si je ne puis pas, disois-je, éviter la censure de ma raison, qui est une raison foible & imparfaite, comment pourrai-je éviter celle de mon Dieu, c'est à dire, la rigueur de son Jugement? Voilà, Chrétiens, ce qui se passoit dans Saint Augustin, & ce qui se passe tous les jours dans nous, quand nous commettons le péché avec la vue actuelle de la malice qu'il renferme. Or ces combats de notre raison contre nous-mêmes, de notre raison contre nos passions, de notre raison contre notre libertinage, c'est déja le commencement, ou comme une ébauche du Jugement de Dieu.

Ce n'est pas assez: en mille autres choses, où notre raison ne nous parle pas si fortement, ni si clairement, quoiqu'elle nous parle toujours, nous fermons l'oreille; & parce que si nous la consultions, ou si nous nous rendions attentifs à ce qu'elle nous dit, elle traverseroit souvent nos desseins & nos entrepriſes, & par-là nous deviendroit importune, bien loin de nous appliquer à l'entendre, nous étouffons sa voix, ou nous l'affoiblissons: de sorte qu'elle ne peut presque plus pénétrer jusqu'à notre cœur. C'est le second desordre qui regne aujourd'hui; mais desordre qui cessera dans le Jugement de Dieu. Car il est certain, comme l'a fort bien remarqué S. Ambroise, que Dieu en nous jugeant, nous forcera malgré nous à écouter notre raison. Et il lui sera bien aisé, dit ce saint Docteur; ou plutôt, l'état même où nous serons réduits, ne nous y forcera que trop. Ce qui nous empêche maintenant d'entendre

tendre la raiſon qui nous parle, c'eſt au dedans de nous le tumulte de nos paſſions; ce ſont au dehors les objets que nous font voir nos ſens, je veux dire, le menſonge & l'impoſture, l'adulation & la flaterie qui nous ſéduit; la confuſion, le bruit, le grand air du monde qui nous diſſipe. Or quand Dieu viendra nous juger, tout cela ne ſera plus. Il n'y aura plus de monde pour nous, parce que la figure de ce monde ſera paſſée, comme dit l'Apôtre: a *Præterit enim figura hujus mundi.* Il n'y aura plus de paſſions dans nous, parce que la mort les aura éteintes. Il n'y aura plus de flateurs auprès de nous, parce qu'il n'y aura plus perſonne qui ait interêt à nous plaire. Abandonnez de toutes les créatures, nous reſterons ſeuls avec nous-mêmes: & c'eſt alors que notre raiſon parlera, & qu'elle parlera hautement. C'eſt alors qu'au-lieu de ces menſonges agréables & avantageux, qui nous auront flatez, & dont nous n'aurons pas voulu nous deſabuſer; elle nous dira des véritez fâcheuſes & humiliantes, que nous n'aurons jamais ſues, parce que nous aurons affecté de ne les pas ſavoir. C'eſt alors qu'elle nous fera remarquer des défauts réels, des défauts groſſiers, là où notre eſprit ſe figuroit des perfections imaginaires. Et quelle ſera notre ſurpriſe, de nous voir peut-être condamnez par les choſes mêmes, dont on nous aura tant félicitez & tant applaudis?

Enfin, parce qu'en certains points, où les déguiſemens & les artifices, pour ne pas dire, les hypocriſies de l'amour-propre, ſont ſi ordinaires, nous aurons cherché des raiſons pour engager notre raiſon même dans les interêts de notre paſſion; que ſera Dieu? Lui qui dans la penſée de S. Paul, eſt le plus ſubtil & le plus pénétrant anatomiſte de notre cœur: lui qui en ſait ſi bien faire toutes les diſſections, & qui entre juſques dans toutes les jointures, c'eſt-à-dire, dans les plis & les replis de l'ame, pour en diſcerner les mouvemens les plus cachez; car

a 1. *Cor.* 7.

c'eſt l'image ſous laquelle l'Apôtre nous le repréſente, [a] *Pertingens uſque ad diviſionem animæ, compagum quoque ac medullarum, & diſcretor cogitationum cordis*: il débrouillera tout ce mêlange de paſſion & de raiſon; il ſéparera l'une d'avec l'autre; il mettra d'une part la raiſon, & d'autre part la paſſion; il diſtinguera les intentions & les prétextes, les apparences & les effets, l'illuſion & la vérité: & de ce diſcernement il nous fera conclure à nous-mêmes, à nous deſormais malgré nous raiſonnables, qu'il n'y a eu dans nous que malice & qu'iniquitez. Voyez, nous dira-t-il, en nous appliquant un rayon de ſa lumiere; & ſelon la doctrine des Théologiens, il nous l'appliquera par les remords de notre propre raiſon: voyez, & connoiſſez le motif qui vous a fait agir en telle & en telle affaire, en telle & en telle occaſion. Ici, c'eſt une maligne envie, à laquelle vous ſaviez donner toute la couleur d'un véritable zèle. Là, c'eſt une vengeance, que vous déguiſiez ſous un faux dehors de juſtice. Vous étiez officieux & charitable; mais vous ne l'étiez que pour mieux parvenir à vos fins. Vos actions étoient édifiantes; mais en édifiant le prochain, vous vous cherchiez vous-même, & ne cherchiez que vous-même. Ah! Chrétiens, que d'hypocrites, à qui Dieu tout à coup levera le maſque! Que de vertus chimeriques & plâtrées, dont nous recevrons plus de confuſion, que de nos vices mêmes reconnus de bonne foi & confeſſez! Que de mérites prétendus, qui auront eu dans ce monde toute leur récompenſe, & qui ne ſeront payez dans l'autre que d'une éternelle réprobation!

Mais après tout, ſi notre raiſon a été en effet dans l'erreur, & que ce ſoient les erreurs de notre raiſon qui nous ayent fait pécher, comment Dieu nous condamnera-t-il par elle? c'eſt à quoi je vais répondre, & je ne veux pas qu'il vous reſte rien à deſirer ſur une ſi importante matiere. Je dis donc, que Dieu

[a] *Hebr.* 4.

Dieu alors même aura toujours droit de nous juger par notre raiſon: non pas, ſi vous le voulez, non pas préciſément par notre raiſon trompée; mais par notre raiſon trompée ſur certains articles, tandis qu'elle aura été ſi éclairée ſur d'autres; mais par notre raiſon trompée à certains tems de la vie, après avoir été ſi éclairée en d'autres tems. Diſtinguez ces deux choſes, & ſentez-en bien toute la force.

Raiſon ſi éclairée ſur d'autres affaires, & raiſon ſi éclairée en d'autres tems ſur l'affaire même du ſalut. Car ſur mille points, où il ne s'agit ni de votre interêt, ni de votre ambition, ni de votre plaiſir, quelle eſt la pénétration de vos lumieres? quelle eſt la droiture de vos jugemens? Vous voyez d'abord ce qui convient, & ce qui ne convient pas; ce qui eſt raiſonnable, & ce qui ne l'eſt pas; ce qu'il faut prendre, & ce qu'il faut rejetter; ce qu'il faut approuver, & ce qu'il faut condamner: vous donnez là-deſſus des conſeils ſi ſages, vous prenez des meſures ſi juſtes; & c'eſt cela même auſſi que Dieu vous oppoſera. La belle excuſe pour vous juſtifier auprès de lui! j'étois dans l'erreur. Mais vous y étiez, parce que vous le vouliez; & vous le vouliez, parce que votre interêt vous le faiſoit vouloir; vous le vouliez, parce que votre ambition vous le faiſoit vouloir; vous le vouliez, parce que votre plaiſir vous le faiſoit vouloir. Par-tout où l'interêt, je dis votre interêt propre, n'avoit point de part, vous étiez ſi clairvoyant pour démêler la verité, de l'artifice & du menſonge. Vous vous piquiez tant d'habileté, & vous en aviez tant pour découvrir le fond de chaque choſe, & pour en connoitre l'équité ou l'injuſtice. Par-tout où l'ambition ne prétendoit rien, & n'avoit rien à prétendre, vous ſaviez ſi bien diſtinguer le bon droit; & une probité naturelle vous donnoit même tant d'horreur de certaines pratiques & de certaines menées ſecretes, où tous les principes, je ne dis pas

ſeulement de la Religion, mais de la ſocieté, mais de l'humanité, étoient renverſez. Dès que la paſſion ne parloit plus, qu'il ne s'agiſſoit plus de vos plaiſirs infames, vous étiez contre le crime ſi ſevere dans vos déciſions, & ſi rigide dans vos arrêts. Or cette diverſité, cette contrarieté de ſentiment, d'où eſt-elle venue ? ce que vous penſiez en telle & telle conjoncture, pourquoi en telle autre ne le penſiez-vous plus ? ce que vous étiez à tel & tel tems, pourquoi à tel autre ne l'étiez-vous plus ?

Car enfin, Chrétiens, malgré le prodigieux changement qui s'eſt fait en nous & dans toutes les puiſſances de notre ame, il y a eu un tems, un heureux tems, où l'innocence du baptême nous rendoit comme des enfans raiſonnables, c'eſt-à-dire, purs & exemts des faux préjugez du monde : point de déguiſemens alors, point de préventions & de maximes corrompues ; [a] *Sicut modò geniti infantes, rationabiles, ſine dolo.* Ce qui étoit vertu, nous paroiſſoit vertu ; & ce qui étoit injuſtice, nous paroiſſoit injuſtice. Sentimens, dit Tertullien, d'autant plus épurez & plus divins, qu'ils étoient plus ſimples & plus naturels. Or venez, dira Dieu, venez, ame Chrétienne : [b] *Conſiſte in medio, anima.* Produiſez-vous dans la ſimplicité de votre être, *Te ſimplicem compello.* Je ne veux que vous-même dénuée de tous les dons de la grace, dont vous avez été revêtue. Je n'ai que faire de votre foi ; votre raiſon me ſuffit. Où eſt-elle cette raiſon, que je vous avois d'abord donnée ? Que vous dictoit-elle ? quelles routes vous montroit-elle, avant que la paſſion l'eût aveuglée ? Qu'elle ſorte des tenebres où vous l'avez enſevelie ; & puiſqu'elle ne vous a pas ſervi de guide lorſque vous deviez la ſuivre, qu'elle ſerve maintenant contre vous & de témoin & de juge, *Conſiſte in medio, anima ; te ſimplicem compello.*

Voi-

[a] 1. *Petr.* 2. [b] *Tertull. de teſtim. animi*, c. 1.

Voilà, mes chers Auditeurs, ce qui m'a paru plus terrible dans le Jugement de Dieu, & plus digne de vous être repréſenté. Tous ces ſignes qui le précederont, & dont nous parle l'Evangile de ce jour, ne font pas ſur moi une ſi grande impreſſion. Mais un Dieu qui me juge par ma raiſon même & par ma Religion, c'eſt ce qui cauſe toutes mes frayeurs. Sur quoi je n'ai plus rien à vous dire, que ce que diſoit S. Bernard, écrivant à un Pape, & lui faiſant des remontrances que ſon zèle l'engageoit à lui faire. Car voici comment il lui parloit: s'il y avoit un Juge dans le monde qui fût au-deſſus de vous, je pourrois recourir à lui contre vous. Je ſai qu'il y a un tribunal pour vous & pour moi, qui eſt celui de Jeſus-Chriſt: mais à Dieu ne plaiſe que je vous y appelle jamais, moi qui n'y voudrois paroître que pour votre défenſe! Que me reſte-t-il donc? ſinon que j'en appelle à vous-même, & que je vous faſſe vous-même le juge de votre propre cauſe. C'eſt ce que je vous dis aujourd'hui, Chrétiens. Si je ſuivois l'ardeur de ce zèle, dont je me ſens animé pour les interêts de Dieu, comme ſon Miniſtre; je vous citerois devant ce tribunal redoutable, où quelque grands que vous ſoyez, toute votre grandeur ſera anéantie. Mais que le Ciel pour jamais me préſerve d'y devenir votre accuſateur, moi qui dois joindre au zèle de la gloire de Dieu, le zèle de votre ſalut! Ce n'eſt donc point à Dieu que j'en appelle, mais à vous-mêmes, à votre Religion, à votre raiſon. Faites-vous juſtice de vous-mêmes à vous-mêmes, ou faites-la plutôt à Dieu. C'eſt par où il faut que vous commenciez. Quand vous vous ſerez jugez vous-mêmes, je pourrai vous dire que tout n'eſt pas encore décidé: & quelque avantageux que vous puiſſe être le jugement que vous aurez fait de vous-mêmes, il faut toujours craindre celui de Dieu; puiſque S. Paul, tout grand Apôtre qu'il étoit, & quoique ſa conſcience ne lui reprochât rien, ne ſe croyoit pas pour cela juſtifié.

Mais aujourd'hui je ne vais pas juſques-là. Aſſûrez-vous de vous mêmes, répondez-vous de vous-mêmes, & il ne m'en faut pas davantage. Or je dis, Chrétiens, que vous n'aurez jamais cette aſſûrance de votre part, tandis que vous vivrez dans le deſordre du péché: & je n'en veux point d'autre témoin que vous-mêmes & votre conſcience. Vous vous cachez à vous-mêmes pour quelque tems, & vous cherchez à vous y cacher: mais la mort viendra, & le jugement de Dieu, où il faudra ſoutenir malgré vous cette vue de vous-mêmes. Car c'eſt cette vue de vous-mêmes, qui vous tourmentera à la mort, & après la mort. La vue d'un Dieu courroucé aura quelque choſe de bien terrible; mais l'objet qui vous fera plus d'horreur, c'eſt vous-mêmes. Et voilà pourquoi Dieu fait cette menace au pécheur dans l'Ecriture, de le préſenter & de l'oppoſer lui-même à lui-même: [a] *Arguam te, & ſtatuam contra faciem tuam.*

Dès maintenant cela n'eſt-il pas ainſi, & cette vue de vous-mêmes n'eſt-elle pas la choſe du monde que vous fuyez le plus? Vous parler de rentrer dans vous-mêmes, c'eſt un langage qui vous importune; & s'il m'arrivoit de vous faire ici un portrait de vous-mêmes un peu trop fidele, vous vous tourneriez contre moi: marque évidente que vous ne pouvez déja ſupporter la vue de vous-mêmes. Et puiſque vous ne pouvez vous ſouffrir vous-mêmes, vous n'êtes donc pas dans l'ordre, & il y a quelque choſe de dérèglé & de corrompu dans vous qui vous fait peine. Mais c'eſt pour cela, dit Saint Auguſtin, qu'il faut aimer cette vue de nous-mêmes, parce qu'elle nous choque & qu'elle nous déplait. Car pour plaire à Dieu, ajoute ce Pere, il faut nous déplaire à nous-mêmes; & pour nous déplaire à nous-mêmes, il faut nous voir. Si nous nous voyions, continue ce Saint Docteur, nous nous haïrions, & Dieu commenceroit à nous aimer. Parce que nous ne

[a] *Pſal. 49.*

ne nous voyons pas, nous nous aimons, & nous ſommes inſupportables à Dieu. Mais dans le Jugement dernier nous nous verrons ; avec cette triſte circonſtance, que nous nous verrons trop tard, & que nous ſerons tout à la fois un objet de haine, & pour nous-mêmes, & pour Dieu : pour nous-mêmes, qui nous verrons tels que nous ſommes ; pour Dieu, qui nous frappera d'un éternel anathême.

Voilà ce qui a fait trembler les Saints ; & des Saints, qui n'avoient aſſûrément pas moins de force d'eſprit que nous, ni des lumieres moins pénétrantes que les nôtres. Voilà ce qui a perſuadé S. Jérôme de quitter le monde, & d'embraſſer les rigueurs de la pénitence. Si nous n'en ſommes pas touchez, malheur à nous & à notre endurciſſement ! Mais quelque inſenſibles que nous ſoyons, voilà ce que nous craindrons un jour, & ce que nous regreterons peut-être éternellement de n'avoir pas craint plutôt. Craignons-le donc dès maintenant, mes chers Auditeurs ; & pour nous rendre cette crainte utile, jugeons-nous avant que Dieu nous juge. Soumettons-nous à notre foi, afin qu'elle ne s'éleve pas contre nous. Accordons-nous avec notre raiſon ; écoutons-la, & laiſſons-nous y conduire, afin que cet adverſaire domeſtique, avec qui nous ſommes encore dans le chemin, ne nous livre pas aux miniſtres de cette juſtice rigoureuſe, dont il n'y aura plus de grace à eſperer. Prévenons cette vue forcée que nous aurons de nous-mêmes, par une vue libre & volontaire. Ah ! Seigneur, permettez-moi de vous faire ici une priere, qui peut paroître téméraire & préſomptueuſe ; mais qui ne procede que des connoiſſances que vous me donnez du redoutable myſtere de votre Jugement. Toute la grace que je vous demande à ce grand jour, c'eſt que vous me défendiez de moi-même. Car pour vous, mon Dieu, j'oſe dire que je ne vous crains, que parce que je me crains moi-même. Dans vous, je ne vois que des ſujets de confiance, parce que je

ne

ne vois dans vous que bonté & que miſericorde. Mais comme cette bonté eſt eſſentiellement oppoſée au péché; & que ſans changer de nature, toute bonté qu'elle eſt, elle eſt juſtice, elle eſt colere, elle eſt vengeance à l'égard du péché: voyant le péché dans moi, il faut que je craigne juſques à votre bonté, juſques à votre miſericorde même. Peut-être, mon Dieu, y a-t-il ici des ames, ſur qui ces grandes véritez n'ont encore fait nulle impreſſion. Mais vous êtes le maitre des cœurs, puiſque c'eſt vous qui les avez formez; & vous avez des graces pour les réveiller de leur aſſoupiſſement, pour les troubler, pour les convertir par ce trouble ſalutaire, & les ramener dans la voye de l'éternité bienheureuſe, où nous conduiſe &c.

SERMON

POUR LE II. DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur le Scandale.

Reſpondens Jeſus, ait illis : Euntes renunciate Joanni, quæ audiſtis & vidiſtis. Cæci vident, claudi ambulant, ſurdi audiunt, mortui reſurgunt : & beatus eſt qui non fuerit ſcandalizatus in me.

Jeſus-Chriſt leur répondit : Allez dire à Jean ce que vous avez vu & entendu. Les aveugles voyent, les boiteux marchent, les ſourds entendent, les morts reſſuſcitent : & heureux celui qui ne ſera point ſcandaliſé de moi. En Saint Matthieu, chap. 11.

SIRE,

APRE'S des miracles ſi éclatans, le Sauveur du monde avoit droit de ſe promettre, non ſeulement que les hommes ne ſe ſcandaliſeroient point de ſon Evangile, mais qu'ils feroient gloire de l'embraſſer & de le ſuivre. Tant de malades guéris, ſourds, muets, aveugles, boiteux, des morts reſſuſcitez, mille autres prodiges qui marquoient ſi viſiblement la force & la vertu d'un Dieu, devoient ſans doute

lui attirer le reſpect & la vénération, que dis-je? l'adoration même & le culte de toute la Terre. Cependant, ô profondeur & abîme des conſeils de Dieu! malgré ces miracles, Jeſus-Chriſt eſt un ſujet de ſcandale pour le monde; & ce ſcandale eſt devenu ſi général, que lui-même dans l'Evangile, il déclare bienheureux, quiconque ſaura s'en préſerver. *Et beatus qui non fuerit ſcandalizatus in me.*

En effet, de quoi le monde, je dis le monde profane & impie, ne s'eſt-il pas ſcandaliſé dans ce Dieu-homme? Il s'eſt ſcandaliſé de ſa perſonne, il s'eſt ſcandaliſé de ſa doctrine, il s'eſt ſcandaliſé de ſa loi, il s'eſt ſcandaliſé de ſes ſouffrances, il s'eſt ſcandaliſé de ſa mort; juſques-là que Saint Paul, lorſqu'il parloit aux fideles du myſtere de la croix, ne l'appelloit plus le myſtere de la croix, mais le ſcandale de la croix: [a] *Ergò evacuatum eſt ſcandalum crucis.* Eh quoi donc, mes Freres, écrivoit-il aux Galates, le ſcandale de la croix eſt-il anéanti? Ce que les fideles entendoient, & ce qui leur faiſoit comprendre que la croix, qui devoit être pour les prédeſtinez un myſtere de redemption, ſeroit pour les réprouvez un ſigne de contradiction; & que le grand ſcandale des hommes, ſeroit le Dieu même qui s'étoit fait homme pour les ſauver.

Tel étoit alors le langage des Apôtres: mais rendons aujourd'hui gloire à Dieu, ce ſcandale enfin à ceſſé. Jeſus-Chriſt a triomphé du monde, ſa doctrine a été reçue, ſa Religion a prévalu; ſa croix, comme dit Saint Auguſtin, eſt ſur le front des Souverains & des Monarques. Mais à ce ſcandale, dont Jeſus-Chriſt étoit l'objet, il en a ſuccedé un autre, dont nous ſommes les auteurs; un autre non moins funeſte, & peut-être encore plus criminel. Je m'explique. Jeſus-Chriſt n'eſt plus pour nous un ſujet de ſcandale, mais nous ſommes des ſujets de ſcandale pour Jeſus-Chriſt. Nous ne ſommes plus ſcandaliſez de lui, mais nous le ſcandaliſons lui-même dans

[a] *Galat* 5.

dans la perſonne de nos freres; comme il eſt écrit que S. Paul le perſécutoit en perſécutant l'Egliſe : a *Saule, Saule, quid me perſequeris?* Saul, Saul, diſoit le Sauveur du monde, pourquoi me perſécutez-vous? N'eſt-ce pas ainſi qu'il pourroit nous dire, pourquoi me ſcandaliſez-vous en ſcandaliſant ceux qui m'appartiennent, & qui ſont les membres de mon corps myſtique? Or c'eſt de ce ſcandale cauſé au prochain, que j'ai aujourd'hui à vous entretenir, après que nous aurons demandé le ſecours du Ciel par l'interceſſion de Marie. *Ave Maria.*

J'Entre d'abord dans mon ſujet, & m'arrêtant à la penſée du Fils de Dieu, ſur laquelle roule toute la morale de notre Evangile, & qui doit ſervir à notre inſtruction; au-lieu que le Sauveur du monde déclare heureux quiconque ne ſera pas ſcandaliſé de lui, *Et beatus qui non fuerit ſcandalizatus in me:* par une conſéquence tout oppoſée, je conclus que malheureux eſt celui qui ſcandaliſe Jeſus-Chriſt même, en ſcandaliſant le prochain. Voilà le point important que j'entreprens d'établir. Péché de ſcandale, que Dieu déteſte, & qu'il condamne ſi hautement en mille endroits de l'Ecriture. Péché, qu'il reprochoit ſi fortement à une ame infidele, par ces paroles du Pſeaume : b *Adverſus filium matris tuæ ponebas ſcandalum*; vous dreſſiez un piege à votre frere, pour le faire tomber; & inſenſible à la douleur que l'Egliſe, votre commune mere, reſſentiroit de ſa perte, vous ne craigniez point d'être pour lui une occaſion de ſcandale. Péché, dit Tertullien, qui forme les ames au crime, comme le bon exemple les forme à la vertu. c *Scandalum exemplum rei malæ, adificans ad delictum.* Je veux aujourd'hui, Chrétiens, vous donner l'idée & la juſte notion de ce péché; je veux vous en inſpirer l'horreur; je veux, avec le ſecours de la parole de Dieu, vous apprendre à le craindre & à l'éviter.

Or,

a *Act.* 16. b *Pſal.* 49. c *Tertull.*

Or pour cela j'avance deux propoſitions: écoutez les, parce qu'elles vont faire le partage de ce diſcours. Malheureux celui qui cauſe le ſcandale; c'eſt la premiere: mais doublement malheureux celui qui le cauſe, quand il eſt ſpécialement obligé à donner l'exemple; c'eſt la ſeconde. Malheureux celui qui cauſe le ſcandale: voilà le genre du péché que je combats, & qui regardé abſolument, ne ſe trouve que trop répandu dans toutes les conditions. Mais doublement malheureux celui qui cauſe le ſcandale, quand il eſt ſpécialement obligé à donner l'exemple: voilà l'eſpece particuliere de ce péché, qui, pour être bornée à certains états, n'eſt encore néanmoins, comme vous le verrez, que d'une trop grande étendue. Malheureux l'homme, quel qu'il ſoit, qui devient à ſes freres un ſujet de ſcandale & de chûte: la ſeule qualité de Chrétien doit faire ſa condamnation. Mais plus malheureux l'homme qui ſcandaliſe ſes freres, lorſqu'outre la qualité commune de Chrétien, il a encore un titre propre & perſonnel qui l'engage à les édifier. Dans la premiere Partie, je vous donnerai ſur cette importante matiere des règles & des maximes générales, qui conviendront à tous. Dans la ſeconde, je tirerai de la difference de vos conditions, des motifs particuliers, mais motifs preſſans, pour vous inſpirer à chacun ſur ce même ſujet, & ſelon votre état, tout le zèle & toute la vigilance néceſſaire. L'un & l'autre comprend tout mon deſſein. Commençons.

I. PARTIE.

IL eſt néceſſaire qu'il arrive des ſcandales: c'eſt Jeſus-Chriſt qui l'a dit, & c'eſt un de ces profonds myſteres où les jugemens de Dieu nous doivent paroître plus impénétrables. Car ſur quoi peut être fondée cette néceſſité? N'en cherchons point d'autres raiſons, que l'iniquité du monde, dont Dieu

Dieu ſait bien tirer ſa gloire, quand il lui plait, mais dont il ne lui plait pas toujours d'arrêter le cours par les voyes extraordinaires de ſon abſolue puiſſance. Le monde, remarque fort bien Saint Chryſoſtome expliquant ce paſſage, le monde étant auſſi perverti qu'il eſt; & Dieu, par des raiſons ſupérieures de ſa providence, le laiſſant dans la corruption où nous le voyons, & ne voulant point faire de miracle pour l'en tirer, il eſt d'une conſéquence néceſſaire qu'il y ait des ſcandales: a *Neceſſe eſt ut veniant ſcandala.* Mais quelque néceſſaire, & quelque infaillible que ſoit cette conſéquence, malheur à l'homme, par qui le ſcandale arrive. C'eſt ce qu'ajoute le Fils de Dieu, & c'eſt le terrible anathême qu'il a prononcé contre les pécheurs ſcandaleux: b *Verumtamen væ homini illi per quem ſcandalum venit.* Anathême, dit Saint Chryſoſtome, que les prédicateurs de l'Evangile ne ſauroient, ni trop ſouvent repeter à leurs auditeurs, ni trop vivement leur faire appréhender. Appliquez-vous donc, Chrétiens, & ſouvenez-vous que voici peut-être le point de notre Religion, ſur quoi il nous importe le plus d'être ſolidement inſtruits. *Væ homini illi*: malheur à celui qui cauſe le ſcandale; pourquoi? parce qu'il eſt homicide devant Dieu, de toutes les ames qu'il ſcandaliſe; & parce qu'il doit répondre à Dieu de tous les crimes de ceux qu'il ſcandaliſe. Deux raiſons qu'en apporte Saint Chryſoſtome, & qui ſont capables de toucher les cœurs les plus endurcis, s'il leur reſte encore une étincelle de foi. Donnez aujourd'hui, Seigneur, à mes paroles une force toute nouvelle: & vous, Chrétiens, rendez-vous plus attentifs que jamais, & ne perdez rien de tout ce qu'il plaira à Dieu de m'inſpirer pour votre inſtruction.

Quiconque eſt auteur du ſcandale, ſelon tous les principes de la Religion, devient homicide des ames qu'il ſcandaliſe. Péché monſtrueux, péché diabolique, péché contre le Saint Eſprit, péché eſ-

a *Matt.* 18. b *Ibidem.* ſen-

ſentiellement oppoſé à la redemption de Jeſus-Chriſt, péché dont nous aurons ſingulierement à rendre compte devant le tribunal de Dieu : mais ce qui mérite encore plus vos réflexions, péché d'autant plus dangereux, qu'il eſt plus ordinaire dans le monde ; que tous les jours on le commet, ſans avoir même intention de le commettre ; que ſouvent il eſt attaché à des choſes qui paroiſſent en elles-mêmes très legeres, & dont on ne ſe fait nul ſcrupule ; mais qui, ſelon Dieu, ſont d'une malice énorme, parce qu'elles ſervent de matiere au ſcandale. Comprenez bien tout ceci, & voyons s'il y a rien en quoi je paſſe les bornes de la plus étroite vérité.

Péché monſtrueux : car quelle horreur de cauſer la mort à une ame, qui juſte & innocente, étoit agréable & précieuſe à Dieu ? de lui ôter une vie ſurnaturelle & divine, & de lui faire perdre ſon droit au royaume de Dieu ? Or voilà, mes chers Auditeurs, le péché que vous commettez, quand vous ſcandaliſez votre prochain. Fût-ce le dernier des hommes, pour qui vous êtes un ſujet de chûte, ou en le détournant du bien, ou en le portant au mal, ou en lui communiquant vos ſentimens dépravez, ou en l'entraînant par vos exemples contagieux : fût-ce encore une fois le dernier des hommes & le plus mépriſable d'ailleurs, vous êtes toujours coupables ; & c'eſt ce que le Fils de Dieu a voulu nous marquer clairement & diſtinctement dans l'Evangile par ces paroles, dont le ſens eſt ſi étendu : a *Qui autem ſcandalizaverit unum de puſillis iſtis, qui in me credunt* : que ſi quelqu'un ſcandaliſe un de ces petits, qui croyent en moi. Prenez garde, reprend Saint Chryſoſtome, que Jeſus-Chriſt ne dit pas : ſi quelqu'un ſcandaliſe un grand de la Terre. C'eſt encore un autre deſordre plus criminel, & plus à déplorer dans le monde Chrétien. Deſordre toutefois ſi commun ! car combien tous les jours ne voit-on pas de ces eſprits pernicieux, qui par

a *Matt.* 18.

par un ſecret jugement de Dieu, ſemblent n'approcher les grands, & n'avoir part à leur faveur, que pour les corrompre par les déteſtables maximes qu'ils leur inſpirent, & par les damnables conſeils qu'ils ſont en poſſeſſion de leur donner? Quoi qu'il en ſoit, la morale de Jeſus-Chriſt dans les paroles que j'ai rapportées, ne ſe borne pas à la condition des grands. Il dit, ſi quelqu'un ſcandaliſe un de ces petits; & par-là, Chrétiens, il confond l'erreur où vous pourriez être, que la baſſeſſe de la perſonne dût jamais vous tenir lieu d'excuſe, & autoriſer votre péché. Il eſt vrai, c'eſt une indigne créature, une créature de néant, que vous pervertiſſez; c'eſt une ame vile ſelon le monde, que vous faites ſervir à votre incontinence: mais cette ame, ſelon le monde, ſi vile & ſi abjecte, ne laiſſe pas dans l'idée de Dieu, d'être d'un prix infini; & voilà pourquoi le Dieu même qui l'a créée, qui la rachetée, & qui ſait la priſer ce qu'elle vaut, vous déclare qu'autant de fois que vous la ſcandaliſez, il vaudroit mieux, non ſeulement pour elle, mais pour vous, qu'on vous précipitât au fond de la mer. a *Expedit ei, ut demergatur in profundum maris.*

Péché diabolique; & la raiſon qu'en donne Saint Chryſoſtome, eſt bien évidente. Car ſelon l'Evangile, le caractere particulier du démon, eſt d'avoir été homicide dès le commencement du monde; b *Ille homicida erat ab initio*: & il n'a été homicide, pourſuit ce ſaint Docteur, que parce que dès le commencement du monde il a fait périr des ames, en les ſéduiſant, en les attirant dans le piege, en les faiſant ſuccomber à la tentation, en mettant des obſtacles à leur converſion. Or que fait autre choſe un libertin, un homme vicieux, un homme dominé par l'eſprit impur, qui dans l'emportement de ſes débauches, cherche par-tout, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, une proye à ſa ſenſualité: que fait-il autre choſe, & à quoi ſa vie ſcandaleuſe eſt-elle occupée? A tromper

a *Ibidem.* b *Joan.* 8.

per les ames, & à les damner: je veux dire, à ſe prévaloir de leur foibleſſe, à abuſer de leur ſimplicité, à profiter de leur imprudence, à tirer avantage de leur vanité, à ébranler leur Religion, à triompher de leur pudeur, à diſſiper leurs juſtes craintes, à arrêter leurs bons deſirs; à les confirmer dans le péché, après les y avoir fait honteuſement tomber en les ſubornant; à les éloigner des voyes de Dieu, lorsque touchées de la grace, elles commencent à ſe reconnoitre, & qu'elles voudroient ſincerement ſe relever. Ne ſont-ce pas là, mondain voluptueux & impudique, les œuvres de tenebres, à quoi ſe paſſe toute votre vie? C'eſt donc l'office du démon que vous exercez; & vous l'exercez d'autant plus dangereuſement, qu'étant vous-même ſur la Terre un démon viſible & revêtu de chair, ces ames que vous ſcandaliſez, accoutumées à ſe conduire par les ſens & charnelles comme vous, ſont plus expoſées à vos traits, & en reçoivent de plus mortelles impreſſions. Le démon dès le commencement du monde a été homicide par lui-même; mais il l'eſt maintenant par vous: c'eſt vous qui lui ſervez de ſuppôt; vous qui lui prêtez des armes; vous qui pourſuivez ſon entrepriſe; vous qui devenez à ſa place le tentateur, ou pour uſer toujours de la même expreſſion, le meurtrier des ames, en ſacrifiant ces malheureuſes victimes à vos paſſions & à vos plaiſirs: *Ille homicida erat ab initio.*

Péché contre le Saint Eſprit, parce qu'il attaque directement la charité, & que le Saint Eſprit eſt perſonnellement la charité même: je n'en dis point encore aſſez, & j'ajoute, parce qu'il bleſſe la charité dans le point le plus eſſentiel, & qu'à l'égard de cette vertu ſi néceſſaire & dont le Saint Eſprit eſt la ſource, il rend l'homme criminel, pour ainſi parler, au premier chef. Car, pour raiſonner avec Saint Chryſoſtome, ſi le larcin qui dépouille le prochain d'un bien paſſager, ſi la calomnie qui lui ôte une vaine réputation, ſi un mauvais office qui lui fait perdre

perdre ſon crédit, & qui ne va pour lui qu'à la deſtruction d'une fortune périſſable; ſi ce ſont-là dans toutes les règles de la Religion, autant d'attentats contre la charité qui lui eſt dûe: qu'eſt-ce que le ſcandale, qui tend à la ruïne de ſon ſalut éternel? Non, non, concluoit le Diſciple bien-aimé, un mal auſſi grand que celui-là ne peut point être dans celui qui aime ſon frere: b *Qui diligit fratrem ſuum, ſcandalum in eo non eſt.* En effet, il ne faut avoir envers ſon frere qu'une médiocre charité, pour prendre garde à ne lui pas cauſer un dommage infini en le ſcandaliſant. Vengez-vous ſur ſes biens & ſur ſa perſonne; mais épargnez ſa vie, dit Dieu à Satan, lorſqu'il lui permit de tenter Job: c *Verumtamen animam illius ſerva.* Dieu par cet ordre défendoit ſeulement à Satan, d'enlever au ſaint homme Job une vie naturelle & mortelle. Mais ne puis-je pas bien dire encore avec plus de ſujet à un pécheur ſcandaleux: ſi votre frere a eu le malheur d'encourir votre indignation, & de devenir l'objet de votre haine, faites-lui toute autre injuſtice qu'il vous plaira; mais ne portez pas la vengeance juſqu'à lui ravir une vie ſpirituelle & immortelle. Donnez lui mille chagrins, ſuscitez-lui mille affaires, troublez ſon repos, ſoyez ſon perſécuteur: mais reſpectez au moins ſon ame; n'attentez point à ſa conſcience & à ſon ſalut: *Verumtamen animam illius ſerva.* Il s'enſuit donc, que celui qui compte pour rien de ſcandaliſer ſon frere, n'a pour lui nulle charité; & par conſéquent qu'il eſt devant Dieu, non ſeulement homicide de ſon frere, mais de la charité même: d *Qui odit fratrem ſuum, homicida eſt.* Or combien d'hommes de ce caractere dans le ſiecle où nous vivons? c'eſt-à dire, combien d'hommes emportez dans leur libertinage, inſenſibles à la damnation de leurs freres; & qui bien loin d'être touchez de la perte d'une ame, affectent d'y contribuer poſitivement, y travaillent de deſſein formé, en cherchent les voyes & les occa-

b 1. *Jean.* 2. c *Job* 2. d. 1. *Jean.* 3.

occaſions, & ſe glorifient comme d'un ſuccès d'y avoir réuſſi? Et-il un meurtre plus cruel? Parlons plus ſimplement: eſt-il un crime plus outrageux au Saint Eſprit & à ſa grace?

Je vais plus avant, & je dis: péché eſſentiellement oppoſé à la Redemption de Jeſus-Chriſt: car au-lieu que Jeſus-Chriſt, qui s'appelle & qui eſt par excellence le Fils de l'homme, eſt venu en qualité de Redempteur pour chercher & pour ſauver ce qui avoit péri; a *Venit enim Filius hominis quærere, & ſalvum facere quod perierat*: le fils de perdition & d'iniquité, qui eſt dans la penſée de Tertullien, l'homme ſcandaleux, vient par un deſſein tout contraire, pour damner & pour perdre ce qui a été racheté. Et c'eſt en cela que le grand Apôtre a fait particulierement conſiſter la grieveté du ſcandale. C'eſt ſur quoi étoit fondée cette remontrance ſi pathétique & ſi vive qu'il faiſoit aux Corinthiens, quand il les conjuroit de renoncer à certains uſages auxquels ils étoient attachez, mais dont quelques-uns de leurs freres, moins confirmez dans la foi, ſe ſcandaliſoient. Il y a des foibles parmi vous, leur diſoit-il, & les libertez que vous vous donnez, leur ſont des occaſions de chûte: mais ſavez-vous que ces foibles, à qui votre conduite eſt un ſcandale, ſont des hommes, & des hommes fideles, pour leſquels Jeſus-Chriſt eſt mort? Savez-vous qu'en les ſcandaliſant, en les perdant par votre exemple, vous détruiſez, au moins dans leurs perſonnes, tout le mérite & tout le fruit de la mort d'un Dieu? Il faudra donc, pourſuivoit l'Apôtre, que Jeſus-Chriſt ait ſouffert inutilement pour eux? Il faudra que votre frere, encore foible, périſſe & ſe damne, parce qu'il ne vous aura pas plû de ménager ſa foibleſſe, ni d'avoir pour lui les égards que la charité & la prudence Chrétienne exigeoient de vous? Il faudra que vous arrachiez, comme par violence, à Jeſus-Chriſt, ce qui lui a couté tout ſon ſang? b *Et peribit infirmus in tuâ ſcientiâ*

a Luc. 19. b 2. Cor. 8.

tuâ frater, propter quem Chriſtus mortuus eſt.

C'eſt ainſi que leur parloit S. Paul, & cette raiſon ſeule les perſuadoit. Le zèle dont ils étoient animez pour Jeſus-Chriſt, les engageoit à ſe contraindre, & à ne s'attirer pas le juſte reproche d'avoir été les ennemis de ſa croix, en ſervant à la perte de ceux pour qui ce Dieu-homme a voulu être crucifié : *Propter quem Chriſtus mortuus eſt.* Touchez de ce motif, ils renonçoient, ſans héſiter, à des pratiques qu'ils ſe croyoient d'ailleurs permiſes. Or quel droit n'aurois-je pas, mes chers Auditeurs, de vous reprocher aujourd'hui, je ne dirai pas de ſemblables libertez, mais des libertez bien plus dangereuſes, bien plus condamnables? Car combien de fois, & en combien de rencontres n'avez-vous pas dû vous appliquer ces paroles : *Et peribit infirmus in tuâ ſcientiâ frater, propter quem Chriſtus mortuus eſt?* Combien de fois par des libertez criminelles, qu'il vous étoit aiſé de retrancher, n'avez-vous pas bleſſé des conſciences, & donné la mort à des ames foibles, pour qui votre Dieu a donné ſa vie? Et ſi ce qu'a dit S. Jean dans ſa prémiere Epitre canonique, eſt vrai, comme il l'eſt en effet, qu'il y a déja dans le monde pluſieurs Antechriſts, [a] *Et nunc antichriſti multi facti ſunt*; pourquoi? parce que le monde eſt plein d'indignes Chrétiens, qui par leurs ſcandaleux exemples ruïnent l'ouvrage de Jeſus-Chriſt, & anéantiſſent le prix de ſa rédemption adorable : à combien de ceux qui m'écoutent, cette malédiction, dans le ſens même litteral de l'Apôtre, ne peut-elle pas convenir? *Et nunc antichriſti multi facti ſunt.* Combien d'antechriſts au milieu du Chriſtianiſme, d'autant plus à craindre, qu'ils ſont moins déclarez & moins connus?

De-là, péché dont Dieu nous fera rendre un compte plus rigoureux à ſon Jugement. Car une des menaces de Dieu les plus terribles que je trouve dans l'Ecriture, c'eſt celle-ci: qu'il nous demandera compte,

[a] 1. Jean. 2.

non ſeulement de nous-mêmes, mais de notre prochain; a *Sanguinem autem ejus de manu tuâ requiram.* Mais dois-je répondre d'un autre que de moi, diſoit Caïn en parlant à Dieu, & voulant ſe juſtifier devant lui? m'avez-vous établi le tuteur & le gardien de mon frere? b *Num cuſtos fratris mei ſum ego?* Langage que tiennent encore tous les jours tant de mondains: ſuis-je chargé du ſalut d'autrui? en ſuis-je reſponſable? Oui, reprend le Seigneur par ſon Prophete, vous m'en répondrez; & quand je viendrai, comme Juge ſouverain, pour rendre à chacun ce qui lui ſera dû, & pour porter mes derniers arrêts, j'aurai droit, ſelon toutes les loix de l'équité, de me venger ſur vous de bien des crimes, dont vous aurez été le prémier principe. Car c'eſt par vos ſollicitations que votre frere s'eſt perdu; c'eſt par vos diſcours licentieux que la pureté de ſon ame a été ſouillée; c'eſt vous qui par vos erreurs, & par les déteſtables maximes de votre libertinage raffiné, lui avez gâté l'eſprit; c'eſt vous qui par l'attrait & le charme de votre vie diſſolue, lui avez empoiſonné le cœur; c'eſt vous qui l'avez dégouté de ſes devoirs; vous, qui par vos railleries pleines d'irreligion, lui avez fait ſecouer le joug, & abandonner toutes les pratiques du Chriſtianiſme: s'il s'eſt engagé dans vos voyes corrompues, c'eſt par la liaiſon qu'il a eue avec vous; s'il s'eſt livré à toutes ſes paſſions, c'eſt par la fauſſe gloire qu'il s'eſt faite de vous imiter; s'il a contracté tous vos vices, c'eſt par le deſir de vous plaire. Voilà, dit Dieu dans ſon courroux, ce qui vous ſera imputé, & ce que je punirai par les plus ſeveres châtimens. Vous avez fait de cet homme un impie; & entrainé par votre exemple, il a vêcu & il eſt mort dans ſon iniquité: mais ſon ſang criera à mon tribunal bien plus haut que celui d'Abel; il me demandera juſtice contre vous: & quelle ſera votre défenſe? c *Ipſe impius in iniquitate ſuâ morietur; ſanguinem autem ejus*

de

a *Ezech.* 3. b *Geneſ.* 4. c *Ezech.* 5.

de manu tuâ requiram. Le texte Hébraïque porte : *Animam autem ejus de manu tuâ requiram* : je prendrai, pécheur, mais à tes dépens, la cauſe de cette ame reprouvée, dont tu auras été l'homicide ; & toute reprouvée qu'elle ſera, m'intereſſant encore pour elle, je ferai retomber ſur toi le malheur de ſa réprobation.

J'en ai dit aſſez, Chrétiens, pour vous faire connoître la grieveté de ce péché : mais ſans inſiſter là-deſſus davantage, voici ce qui doit ſur-tout exciter notre vigilance, & nous ſervir de règle, pour apprendre à nous en préſerver.

Péché dont ſouvent on ſe rend coupable, ſans avoir même intention de le commettre. Serai-je aſſez heureux pour vous faire bien ſentir cette vérité, & pour obtenir de vous que chacun s'applique à lui-même cette importante leçon ? Car il n'eſt pas néceſſaire pour ſcandaliſer les ames, de ſe propoſer par un deſſein formé, leur damnation, ni d'avoir une volonté déterminée d'être au prochain un ſujet de chûte. Le démon ſeul eſt capable d'une telle malice, & lui ſeul, dit Saint Chryſoſtome, aime le ſcandale pour le ſcandale même. Il n'eſt pas, dis-je, beſoin que je veuille expreſſément faire périr l'ame de mon frere : c'eſt aſſez que je m'apperçoive qu'en effet je la fais périr ; c'eſt aſſez que je tienne une conduite qui tend d'elle-même à la faire périr ; c'eſt aſſez que je faſſe une action, en conſéquence de laquelle il eſt indubitable qu'elle périra. Mais je voudrois qu'elle ne périt pas. Il eſt vrai, vous le voudriez ; mais vouloir qu'elle ne périt pas, & en même tems vouloir ce qui la fait périr, ce ſont, répond Saint Chryſoſtome, deux volontez contradictoires : & votre deſordre eſt, que de ces deux volontez, l'une bonne & l'autre mauvaiſe, la premiere qui vous fait ſouhaiter que votre frere ne périt pas & qui eſt bonne, n'eſt qu'une demie volonté, qu'une volonté imparfaite, qu'une de ces velleïtez dont l'Enfer eſt plein & qui ne ſervent qu'à notre damnation.

au-lieu que la ſeconde, par où vous voulez ce qui le fait périr & qui eſt mauvaiſe, eſt une volonté efficace, une volonté abſolue, une volonté conſommée & réduite à ſon entier accompliſſement.

Ainſi, une femme remplie des idées du monde & vuide de l'eſprit de Dieu, ſe trouve engagée dans des viſites, dans des converſations dangereuſes & qu'elle ne veut pas interrompre, ſe portant à elle-même témoignage, qu'elle ne s'y propoſe aucune intention criminelle : toutefois, elle voit bien que par ce commerce elle entretient la paſſion d'un homme ſenſuel, qu'elle excite dans ſon cœur des deſirs déréglez, qu'elle le détourne des voyes de ſon ſalut, qu'elle donne lieu à ſes folles cajolleries; elle voit bien qu'en ſouffrant ſes aſſiduitez, ſans qu'elle le veuille perdre, elle le perd néanmoins : en eſt-elle moins homicide de ſon ame ? non, Chrétiens ; le ſcandale qu'elle donne, eſt un péché pour elle, & un péché grief. Son intention dans ce commerce, n'eſt que de ſatisfaire ſa vanité; mais indépendamment de ſon intention, ſa vanité ne laiſſe pas d'allumer dans ce jeune-homme & d'y nourrir une impudicité ſecrete. Elle ne répond à l'attachement qu'on a pour elle, que par des complaiſances, qu'elle appelle de pures honnêtetez, & elle eſt bien réſolue d'en demeurer là : mais ſa réſolution n'empêche pas que l'effet de ſes complaiſances n'aille plus loin; & que malgré elle, elle ne faſſe périr celui qu'elle voudroit ſeulement ſe conſerver, & à qui elle n'a pas le courage de renoncer.

C'eſt de-là même que j'ai dit, & plût au Ciel que vous ſuſſiez profiter des malheureuſes épreuves que vous en faites tous les jours, & de l'expérience que vous en avez, ou que vous en devez avoir ! c'eſt de-là que j'ai dit, & je le dis encore, que cet homicide des ames eſt ſouvent attaché à des choſes très legeres dans l'opinion du monde; mais qui, peſées dans la balance du ſanctuaire, ſont des abominations devant Dieu : à des immodeſties dans les habits, à un certain

certain luxe dans les parures, à des nuditez indécentes, à des modes que le Dieu du ſiecle, c'eſt-à-dire, que le démon de la chair a inventées; à des legeretez & des privautez, où l'on ne fait point difficulté de ſe relâcher d'une certaine bienſéance; à des entretiens particuliers, dont le ſecret, la familiarité, la douceur affoiblit les forts & infatue les ſages; à des airs d'enjouement peu réguliers & trop libres; à des affectations de plaire, & de paſſer pour agréable. Tout cela, dites-vous, eſt innocent. Hé quoi, répond S. Jérôme, vous appellez innocent, ce qui fait à l'ame de votre prochain les plus profondes & les plus mortelles bleſſures! Et quand, ſelon vos vues, que Dieu ſaura bien confondre, tout cela en ſoi-même ſeroit innocent; du moment que les ſuites en ſont ſi funeſtes, devez-vous vous le permetre, ou plutôt, ne le devez-vous pas avoir en horreur?

Eſt-ce ainſi qu'a raiſonné S. Paul, & ſont-ce-là les principes de morale qu'il nous a donnez? Non non, diſoit cet homme Apoſtolique, je ne me croirai jamais permis ce que j'aurai prévu & ce que je ſaurai devoir être nuiſible au ſalut de mon frere. Il parloit des viandes immolées aux idoles, qui par elles-mêmes n'ayant rien d'impur, pouvoient dans le ſentiment des Apôtres être mangées indifferemment par ceux des fideles qui avoient la conſcience droite, c'eſt-à-dire, qui ne ſe ſentoient nul panchant à l'idolatrie, & qui faiſoient une profeſſion ſincere de croire en Dieu ſeul. Il n'importe, diſoit ce vaiſſeau d'élection, cet homme ſuſcité de Dieu pour nous inſtruire & pour former nos mœurs: ſi la viande que je mange, ſcandaliſe mon frere: quoique l'uſage de cette viande ne me ſoit défendu par nulle autre Loi, je me condamnerai par la Loi de la charité à n'en point manger. a *Si eſca ſcandalizat fratrem meum, eſcam non manducabo in æternum.* Etes-vous, Chrétiens, plus privilegiez que S. Paul? cette

a 1. *Cor.* 1.

cette loi de la charité vous oblige-t-elle moins que lui ? vous eſt-il plus libre qu'à lui de vous en diſpenſer? & ſi l'Apôtre, renonçant à ſes droits, a cru qu'il devoit s'abſtenir d'une viande, quoique permiſe, mais dont il craignoit qu'on ne ſe ſcandaliſât; avec quel front pouvez-vous ſoutenir devant Dieu cent choſes, que vous traitez d'indifferentes, mais dont vous ſavez mieux que moi les pernicieux effets? Avec quel front les pouvez-vous traiter d'indifferentes, ayant tant de fois reconnu combien elles ſont préjudiciables à ceux qui vous approchent? Non, doit dire avec l'Apôtre de Jeſus-Chriſt une ame vraiment Chrétienne, ſi ces pratiques, ſi ces coutumes qu'autoriſe le monde & qui flatent mon amour-propre, ſont en moi des ſujets de ſcandale: quoi qu'allegue ma raiſon pour me les juſtifier, je veux me les interdire: quelque innocentes qu'elles me paroiſſent, je les abhorre, je les déteſte, j'y renonce pour jamais: *Si eſca ſcandalizat fratrem meum, non manducabo carnem in æternum.*

Voilà comment vous devez parler & raiſonner, ſi vous raiſonnez & ſi vous parlez ſelon les principes de votre Religion. Autrement, & c'eſt, comme je l'ai d'abord marqué, le ſecond malheur de celui qui donne le ſcandale: autrement, mon cher Auditeur, vous vous chargez devant Dieu & devant les hommes, non ſeulement du crime particulier que vous commettez en ſcandaliſant votre frere; mais généralement de tous les crimes que commet, & que commettra celui que vous ſcandaliſez. Or qui peut creuſer & meſurer la profondeur de cet abîme; & pour me ſervir de l'expreſſion du Saint Eſprit, quelle multitude d'abîmes ce ſeul abîme n'attire-t-il pas? a *Abyſſus abyſſum invocat.* Qui pourroit en faire le dénombrement; & quel autre que vous, ô mon Dieu, qui ſondez les abîmes, les peut connoître? b *Deus qui intueris abyſſos.* De combien de péchez, par exemple, un mauvais conſeil n'eſt-il pas la ſource? un conſeil

a *Pſal.* 57. b *Daniel* 3.

conſeil violent & injuſte, donné à un homme puiſſant, & qui l'engage à ſatisfaire ou ſa vengeance ou ſon ambition? quels maux ne cauſe-t-il pas? de quels deſordres n'eſt-il pas ſuivi? quelle propagation, ſi j'oſe ainſi dire, & quelle multiplicité de crimes n'entraine-t-il pas après lui? Vous êtes trop éclairez pour n'en pas voir les conſéquences, & trop ſenſez pour n'en pas frémir. Or il eſt de la foi, que quiconque eſt auteur d'un tel conſeil, au même tems qu'il l'a donné, ſans y contribuer autre choſe que de l'avoir donné, s'eſt déja rendu par avance coupable de tous ces malheurs; qu'il s'eſt fait malgré lui complice & garant, diſons mieux, qu'il ſe trouve malgré lui ſolidairement chargé de toutes les injuſtices de celui qui le ſuit & qui l'exécute. Que vos jugemens, Seigneur, ſont incompréhenſibles; & qu'il faut que les enfans des hommes ſoient livrez à un ſens bien réprouvé, quand ils oublient de ſi grandes & de ſi terribles véritez?

Mais les péchez, me direz-vous, ſont perſonnels; & Dieu, quoique redoutable dans ſes jugemens, ſemble nous raſſûrer par ſes promeſſes, lorſqu'il nous dit dans l'Ecriture, que l'ame qui péchera, eſt la ſeule qui mourra: a *Anima quæ peccaverit, ipſa morietur.* C'eſt à dire, que chacun péchera pour ſoi; que le fils ne répondra point de l'iniquité de ſon pere, ni le pere de l'iniquité de ſon fils, b *Filius non portabit iniquitatem patris*; que quand il faudra comparoitre devant le ſouverain tribunal, chacun portera ſon propre fardeau, & non celui d'un autre, c *Unuſquiſque onus ſuum portabit.* J'en conviens, & je ſai que ce ſont-là autant d'oracles contenus dans la Loi divine, & qui ſuivant l'ordre de la juſtice, ſe vérifieront à l'égard de tous les autres péchez: mais exceptez-en le ſcandale; pourquoi? parce que le ſcandale n'eſt pas un péché purement perſonnel, mais comme une eſpece de péché originel, qui ſe communiquant & ſe répandant, infecte l'ame, non

a *Ezech.* 18. b *Ibidem.* c *Galat.* 6.

ſeulement de ſon propre venin & de ſa propre malice, mais de la malice encore de tous ceux à qui il s'étend & ſur qui il ſe répand. Exceptez, dis-je, de ces règles l'homme ſcandaleux, qui péchant & pour ſoi & pour autrui, doit être jugé auſſi bien pour autrui que pour ſoi-même. Et la raiſon en eſt bien naturelle: car ſi, ſelon la loi de Dieu, celui qui péche, doit mourir; beaucoup plus, dit S. Chryſoſtome, celui qui fait pécher, celui qui incite au péché, celui qui conſeille le péché, celui qui enſeigne le péché, celui qui donne l'exemple du péché, celui qui fournit les moyens & les occaſions du péché; tout cela, en quoi conſiſte le ſcandale, étant ſans contredit plus puniſſable & plus digne de mort, que le péché même. Il eſt donc vrai que chacun portera ſon propre fardeau; mais pour vous, pécheur, par qui le ſcandale arrive, avec votre propre fardeau vous porterez encore celui des autres: & quoique les autres, dont vous porterez l'iniquité, n'en ſoient pas plus déchargez, ni plus juſtifiez, c'eſt ce fardeau de l'iniquité d'autrui qui achevera de vous accabler.

Mais ces péchez, ajoutez-vous, ne m'ont pas même été connus. Connus, ou non, répond S. Jérôme; puiſque votre péché en a été l'origine, ces péchez des autres par une fatalité inévitable ſont devenus vos propres péchez. Vous n'avez pas ſu les deſordres de ceux que vous ſcandaliſiez; mais pour ne les avoir pas ſus, vous n'en avez pas moins été le principe. Vous ne les avez pas ſus, mais vous avez dû les ſavoir, mais vous avez dû les craindre, mais vous avez dû les prévenir, & c'eſt ce que vous avez négligé: il n'en faudra pas davantage pour vous en faire porter toute la peine.

Voilà pourquoi le plus ſaint des Rois, dans la ferveur de ſa pénitence, demandoit à Dieu qu'il lui fît particulierement grace ſur deux ſortes de péchez, dont les conſéquences lui paroiſſent infinies: les péchez cachez, & les péchez d'autrui; les péchez qu'il com-

commettoit lui-même ſans le ſavoir, & les péchez qu'il faiſoit commettre aux autres ſans jamais ſe les imputer. [a] *Delicta quis intelligit? ab occultis meis munda me, & ab alienis parce ſervo tuo.* Ah, Seigneur, s'écrioit-il, quel eſt l'homme qui connoiſſe toutes ſes fautes, quel eſt l'homme qui s'applique à les connoitre? quel eſt l'homme qui pour les pleurer & pour les expier, ait le don de les diſcerner? *Delicta quis intelligit?* Purifiez-moi donc, mon Dieu, ajoûtoit-il, purifiez-moi des péchez que mon orgueil me cache, de ceux que la diſſipation du monde m'empêche d'obſerver, de ceux dont le nuage de mes paſſions, ou le voile de mon ignorance, me dérobent la vue: *Ab occultis meis munda me.* Mais en même tems pardonnez-moi les péchez du prochain, dont je me ſuis rendu reſponſable; les péchez du prochain à quoi j'ai malheureuſement cooperé; les péchez du prochain dont ma ſcandaleuſe conduite a été la ſource empoiſonnée; les péchez du prochain que vous me reprocherez un jour, & qui joints aux miens propres, mettront le comble à ce peſant fardeau que je groſſis tous les jours, & ſous lequel peut-être je dois bientôt ſuccomber: pardonnez-les moi, Seigneur, & accordez-moi que je prévienne par une exacte & une ſevere pénitence le jugement rigoureux que vous en ferez: *Et ab alienis parce ſervo tuo.*

Sainte priere que l'Eſprit de Dieu ſuggeroit à David, & dont je ſuis perſuadé que l'uſage ne ſeroit pas moins néceſſaire à la plupart de ceux qui m'écoutent. Priere, qu'une femme mondaine devroit faire tous les jours de ſa vie dans l'eſprit d'une humble componction. Et quand je dis une femme mondaine, je ne dis pas une femme ſans Religion, ni même une femme ſans règle, qui vit dans le libertinage & dans le deſordre; mais je dis une femme du monde, qui contente d'une ſpécieuſe régularité,

[a] *Pſal.* 18.

dont le monde ſe laiſſe éblouïr, eſt toutefois bien éloignée de vouloir ſe gêner en rien, ni s'aſſujettir à marcher dans la voye étroite de la loi de Dieu. Je dis une femme du monde, qui ſe piquant d'être irrépréhenſible dans l'eſſentiel, ne laiſſe pas par mille agrémens qu'elle ſe donne, & qu'elle veut ſe donner, d'être un ſcandale pour les ames. Je dis une femme du monde, qui ſans être paſſionnée, ni attachée, n'eſt pas ſouvent moins criminelle que celles qui le ſont; & qui avec la fauſſe gloire dont elle eſt ſi jalouſe, & dont elle ſait tant ſe prévaloir, d'être à couvert de la cenſure & au-deſſus des foibleſſes de ſon ſexe, n'en eſt pas moins, par les péchez qu'elle entretient, ennemie de Dieu. Priere qui ſeroit déla le commencement de ſa converſion, ſi, à l'exemple de David, elle diſoit chaque jour à Dieu: *Ab alienis parce*: Pardonnez-moi, Seigneur, tant de péchez, dont je me croyois en vain juſtifiée devant vous, & que l'aveuglement de mon amour-propre m'a fait juſqu'à préſent enviſager comme des péchez étrangers; mais dont je commence aujourd'hui à ſentir le poids. Pardonnez-moi toutes ces penſées, pardonnez-moi tous ces deſirs, pardonnez-moi tous ces ſentimens que j'ai fait naitre par mes ajuſtemens étudiez, par mes diſcours inſinuans, par mes manieres engageantes, quoiqu'accompagnées d'ailleurs d'une modeſtie que m'inſpiroit plutôt une fierté profane, qu'une retenue Chrétienne: *Ab alienis parce.* Mais, Seigneur, ſi vous me les pardonnez, puis-je me les pardonner à moi-même? & quelles bornes dois-je mettre à ma pénitence, lorſque je n'ai pas ſeulement à ſatisfaire pour moi-même, mais pour tant pécheurs, qui ne l'ont été, & qui ne le ſont encore, que par moi? *Delicta quis intelligit? ab occultis meis munda me, & ab alienis parce ſervo tuo.*

Ce langage, il eſt vrai, femmes mondaines, ne vous eſt gueres ordinaire: mais Dieu eſt le maitre des cœurs; & quand il lui plait, il donne bénédiction

diction à ſa parole. Je ſai que la converſion d'une ame ſcandaleuſe, eſt un grand miracle dans l'ordre du ſalut; mais le bras du Seigneur n'eſt pas raccourci. Eſperons tout de la grace de Jeſus-Chriſt: elle eſt plus forte que le monde; & quelque abondante que ſoit l'iniquité du monde, elle n'empêchera pas l'accompliſſement des deſſeins de Dieu. Il y aura dans cet auditoire des ames qui ne m'en croiront pas, & qui perſiſteront dans leurs ſcandales. Il y aura des Chrétiens lâches, qui, convaincus de leurs ſcandales, n'auront pas la force d'y renoncer. Mais Dieu, parmi ces ames lâches & ces ames dures, a ſes prédeſtinez & ſes élus; & peut-être au moment que je dis ceci, en voit-il quelqu'une, qui efficacement perſuadée de la vérité que je viens de lui annoncer, eſt enfin réſolue à retrancher de ſa perſonne, de ſa conduite, de ſes manieres, de ſes divertiſſemens, de ſes entretiens, de ſes actions, tout ce qui peut être en quelque ſorte contraire à la pureté de ſa Religion, & à l'édification du prochain. Quand je n'en gagnerois qu'une à Dieu, ne ſerois-je pas aſſez heureux? Quoi qu'il en ſoit, mes chers Auditeurs, voilà ce que l'Évangile nous apprend, & ce qu'il ne nous eſt pas permis d'ignorer, puiſque c'eſt un des articles les plus formels de la foi que nous profeſſons. Tout ſcandaleux eſt homicide des ames qu'il ſcandaliſe; & tout ſcandaleux doit répondre à Dieu des crimes de ceux qu'il ſcandaliſe. Mais ſi le ſcandale abſolument & en ſoi eſt un ſi grand mal, que ſera-ce du ſcandale cauſé par celui dont on doit attendre l'exemple? Malheureux celui qui eſt auteur du ſcandale; mais doublement malheureux celui qui le donne, lorſqu'il eſt ſpécialement obligé à donner l'exemple: encore un moment de votre attention, c'eſt la ſeconde Partie.

II. PARTIE.

IL n'y a point d'homme dans le monde, qui par la loi commune de la charité ne doive au prochain le bon exemple: & quand Saint Paul établiſſoit cette grande maxime qu'il donnoit pour règle aux Romains, a *Unuſquiſque proximo ſuo placeat in bonum ad ædificationem*, que chacun de vous faſſe paroitre ſon zèle pour le prochain, en contribuant à ſon édification; il eſt évident qu'il parloit en général, & ſans nulle exception, ni de conditions, ni de rangs, ni de perſonnes. Mais il faut néanmoins avouer, qu'il y a ſur cela même des engagemens & des devoirs particuliers; & que ſelon les divers rapports par où les hommes peuvent être conſiderez dans la ſocieté humaine, & dans la liaiſon qu'ils ont entre eux, les uns ſont plus obligez que les autres à l'accompliſſement de cette loi. Ainſi, dans l'ordre de la nature, un pere en conſéquence de ce qu'il eſt pere, doit-il donner l'exemple à ſes enfans. Ainſi, dans l'ordre de la providence, un maitre, & quiconque a le pouvoir en main, doit-il par ſa conduite & par ſes mœurs édifier ceux qui lui doivent obeïr. Ainſi, dans l'ordre de la grace, les prêtres & les miniſtres des Autels, doivent-ils, comme dit Saint Pierre, par la ſainteté de leur vie être les modeles & la forme du troupeau de Jeſus-Chriſt: b *Forma facti gregis ex animo.* Ainſi, dans la doctrine de l'Apôtre Saint Paul, les ſerviteurs de Dieu par profeſſion, en pratiquant les bonnes œuvres, doivent-ils prendre ſingulierement garde à être ſinceres dans leur pieté, & même, s'il ſe peut, exempts de tout reproche, pour fermer la bouche aux impies, ou pour les attirer à Dieu; du moins, pour ne les pas ſcandaliſer & ne les pas détourner des voyes de Dieu: c *Sinceri, & ſine offenſâ.* Ainſi les forts dans la foi, je veux dire, les Catholiques, doivent-ils vivre parmi les

a *Rom.* 15. b 1. *Petr.* 5. c *Philip.* 1.

les foibles, c'eſt-à-dire, parmi leurs freres ou ſéparez encore, ou nouvellement réunis, avec plus d'attention ſur eux-mêmes, & plus de vigilance & de précaution. Tout cela fondé ſur les principes les plus ſolides & les plus inconteſtables du Chriſtianiſme.

Si donc au préjudice de ces devoirs, le ſcandale vient de la même ſource, d'où l'édification & le bon exemple auroit dû venir; ou pour m'expliquer plus clairement, ſi celui qui dans l'ordre de Dieu a une obligation ſpéciale d'édifier les autres, eſt le prémier à les ſcandaliſer: ah! Chrétiens, c'eſt ce qui met le comble à la malédiction du Fils de Dieu, & c'eſt alors qu'il faut doublement s'écrier avec lui: *Ve autem homini illi*; malheur à cet homme! Pourquoi? parce que c'eſt alors, dit S. Chryſoſtome, que le ſcandale eſt plus contagieux, & qu'il fait dans les ames de plus promptes & de plus profondes impreſſions; parce que c'eſt alors qu'il eſt plus difficile de s'en préſerver; parce que c'eſt alors que l'impiété en tire un plus grand avantage, & que la licence & le relâchement s'en font un titre plus ſpécieux, non ſeulement de poſſeſſion, mais de preſcription. Appliquez-vous à cette ſeconde vérité, & n'en attendez point d'autre preuve que l'induction ſimple, mais vive & touchante, que j'en vais faire en me réduiſant à ces eſpeces de ſcandale que je viens de vous propoſer.

Car quel eſt, mes chers Auditeurs, le crime d'un pere, qui deshonorant ſa qualité de Chrétien, & non moins indigne du nom de pere qu'il porte, ſcandaliſe lui-même ſes enfans & les corrompt par ſes exemples? C'étoit à lui, comme pere, à les former aux exercices de la Religion; & c'eſt lui au contraire qui par ſes diſcours impies, par ſes railleries au moins imprudentes ſur nos myſteres, par ſon éloignement des choſes ſaintes, par ſon oppoſition affectée à tout ce qui s'appelle œuvres de pieté, en un mot par ſa vie toute payenne, leur communique

ſon

ſon libertinage & ſon eſprit d'irreligion. C'étoit à lui, par ſon devoir de pere, à corriger les emportemens de leur jeuneſſe, & à reprimer les ſaillies de leurs paſſions ; & c'eſt lui-même qui les autoriſe par des emportemens encore plus honteux dans un âge auſſi avancé que le ſien, & par des paſſions encore plus folles & plus inſenſées. C'étoit à lui à règler leurs mœurs; & c'eſt lui-même qui par des débauches, dont ils ne ſont que trop inſtruits, & qu'il n'a pas même ſoin de leur cacher, ſemble avoir entrepris de les entrainer & de les plonger dans les plus infames déréglemens. A combien de peres dans le Chriſtianiſme, & peut-être à combien de ceux qui m'écoutent, ce caractere ne convient-il pas ? On ne ſe contente pas d'être libertin ; on fait de ſes enfans, par l'éducation qu'on leur donne, une ſucceſſion & une génération de libertins; on n'a ſur eux de l'autorité, que pour contribuer efficacement à leur perte; on n'eſt leur pere, que pour leur tranſmettre ſes vices, que pour leur inſpirer ſon ambition, que pour leur faire ſucer avec le lait le fiel de ſes inimitiez, que pour les engager dans ſes injuſtices en leur laiſſant pour héritage des biens mal acquis. Ne vaudroit-il pas mieux, dit Saint Chryſoſtome, les avoir étouffez dès le berceau? & ſi nous avons horreur de ces peuples infideles, qui par une ſuperſtition barbare immoloient leurs enfans à leurs idoles; en devons-nous moins avoir de ceux qui, au mépris du vrai Dieu, à qui ils ſavent que leurs enfans ſont conſacrez par la grace du baptême, les ſacrifient au démon du ſiecle, dont ils ſont eux-mêmes poſſedez?

Tel eſt, par la même raiſon, le deſordre d'une mere mondaine, qui chargée de l'obligation d'élever dans la perſonne de ſes filles des ſervantes de Dieu & des épouſes de Jeſus-Chriſt, eſt aſſez aveugle, diſons mieux, & ſouffrez ces expreſſions, eſt aſſez cruelle pour en faire des victimes de Satan, & des eſclaves de la vanité du monde : qui ſous ombre

de

de leur apprendre la ſcience du monde, leur apprend celle de ſe damner; qui leur en montre le chemin, & qui détruit par ſes exemples toutes les leçons de vertu qu'elle ſait ſi bien d'ailleurs leur faire par ſes paroles. Car malgré les ſcandales qu'on leur donne, on prétend encore avoir droit de leur faire des leçons: à quelque liberté que l'on ſe porte, & quelque commerce ou ſuſpect ou même déclaré que l'on entretienne, en vertu du titre de mere, on ne laiſſe pas de prêcher à une fille la régularité, & d'exiger d'elle la modeſtie & la retenue; on veut qu'elle ſoit ſouple & docile, tandis que l'on s'émancipe, & que l'on ſecoue le joug de ſes devoirs les plus eſſentiels. Mais c'eſt en cela même que conſiſte l'eſpece du ſcandale que je combats: car quelle force peut avoir ce zèle, quoique maternel, quand l'exemple ne le ſoutient pas; ou plutôt, quand l'exemple l'anéantir? & de quel effet peuvent être les inſtructions & les remontrances d'une mere, dont la réputation eſt ou décriée ou douteuſe, à une fille qui n'a plus la ſimplicité de la colombe, & qui à force d'ouvrir les yeux, eſt peut-être devenue auſſi clairvoyante & auſſi pénétrante que le ſerpent?

Quel eſt le crime d'un maître, d'un chef de famille, qui, ſans ſe ſouvenir de ce qu'il eſt & s'oubliant lui-même, ou qui abuſant de ſon pouvoir, & renverſant tout l'ordre de la providence divine, devient le corrupteur de ceux dont il devoit être le guide & le ſauveur? S. Paul ne croyoit point outrer les choſes, & en effet il ne les outroit pas, quand il diſoit, que quiconque n'a pas ſoin du ſalut des ſiens, & particulierement de ſes domeſtiques, a renoncé la foi, & eſt pire qu'un infidele. Parole courte, mais énergique, dont je me promettrois bien plus pour la reformation & la ſanctification de vos mœurs, que de tous les diſcours, ſi vous vouliez, mon cher Auditeur, vous appliquer ſérieuſement à la méditer: a *Si quis ſuorum, & maximè*

a 1. *Tim.* 5.

ximè domeſticorum, curam non habet, fidem negavit, & eſt infideli deterior. Mais ſi Saint Paul parloit ainſi des maitres peu ſoigneux & peu vigilans, comment auroit-il parlé des maitres ſcandaleux? & s'il traitoit d'apoſtaſie, la ſimple négligence ou le ſimple oubli de ce que doit un maitre, comme Chrétien, à ceux de ſa maiſon; quel nom auroit-il donné à celui qui, bien loin de veiller ſur eux & de s'intereſſer pour leur ſalut, dont il eſt, comme maitre, reſponſable à Dieu, les pervertit lui-même & eſt une des cauſes les plus prochaines de leur réprobation?

C'eſt néanmoins ce que nous voyons tous les jours, & ce que nous voyons avec douleur & avec gémiſſement. Car il faut, homme du ſiecle, qui m'écoutez, (ſupportez-moi, parce que j'ai pour vous un zèle de Dieu qui me preſſe, & qui m'oblige à m'expliquer) il faut que ce domeſtique, qui vous eſt attaché, & qui craint peu de ſe damner, pourvu qu'il vous plaiſe & que par-là il faſſe avec vous une miſerable fortune, il faut qu'il ſoit l'inſtrument & le complice de votre iniquité, quand vous l'employez à des miniſteres que le reſpect dû à cet auditoire & à cette chaire où je parle, m'empêche de vous repréſenter dans toute leur indignité. Scandale abominable, & pour lequel j'aurois droit cent fois de me récrier ſur vous: *Væ autem homini illi*; malheur à ce Grand, malheur à ce maitre! Il faut, femme Chrétienne, ſi toutefois dans la vie que vous menez, vous vous piquez encore de l'être, il faut que cette fille qui vous ſert, que cette fille ſans vice & ſans reproche lorſqu'elle s'eſt donnée à vous, apprenne de vous à connoitre ce qu'elle devroit éternellement ignorer: il faut qu'elle ſoit la confidente de vos intrigues, & qu'elle y participe malgré elle, quand vous exigez d'elle des ſervices, où ſon obeïſſance fait ſon crime. Dieu, en vous la confiant, vous avoit établie la tutrice de ſon innocence; & c'eſt avec vous qu'elle la perd. Votre maiſon lui devoit être une école de ſageſſe & d'honneur;

neur; & c'eſt là que vous lui enſeignez à dépoſer toute pudeur. C'étoit une ame vertueuſe & bien née; & bientôt par le malheureux engagement de ſa conſcience avec la vôtre, toutes ces bonnes inclinations ſont étouffées, & tous ces principes de vertu détruits. Qu'aurez-vous à répondre à Dieu, quand il vous la produira dans ſon jugement, couverte de vos péchez; & quand vous la verrez dans l'Enfer, compagne inſéparable de votre peine? Ne vous offenſez pas de la véhémence avec laquelle il vous paroît que j'en parle: peut-être ne fut-elle jamais plus néceſſaire. Mais ſans rien dire davantage de ces ſcandales, qui vont juſqu'à rendre ceux qui vous ſervent les complices de vos deſordres, que ne peut point & ne fait point ſur eux votre ſeul exemple, lors même que vous y penſez le moins & que vous le voulez moins? Car de croire que votre conduite leur ſoit inconnue, & qu'elle demeure ſecrete pour eux; abus, Chrétiens: cela ne peut être, & ne fut jamais. Autant de domeſtiques que vous avez, ce ſont autant de témoins de votre vie, & non ſeulement autant de témoins, mais autant de cenſeurs qui vous éclairent, qui vous obſervent, & qui vous rendent toute la juſtice que vous méritez.

Quel eſt le crime de ces Miniſtres du Seigneur, qui honorez du plus ſacré caractere, & engagez dans les plus ſaintes fonctions du ſacerdoce, les profanent par une vie ſéculiere & mondaine, pour ne pas dire impure & licentieuſe, & en font rejaillir le ſcandale juſques ſur leur état & ſur leur miniſtere? Ils devoient être, ſelon Jeſus-Chriſt, le ſel de la terre; & c'eſt par eux, dit Saint Gregoire Pape, que la terre ſe corrompt: ils devoient être la lumiere du monde, & ils ne luiſent que pour expoſer au monde avec plus d'évidence les taches qu'on remarque en eux, & dont on rougit pour eux: ils devoient être, & ils ſont en effet cette ville ſituée ſur la montagne; & ils ſemblent n'être élevez, que

pour

pour faire voir de plus haut des dérèglemens, qui jettent les peuples dans la ſurpriſe & dans le trouble, & qui les couvrent eux-mêmes d'ignominie & d'opprobre. C'eſt ce qui excitoit contre eux l'indignation de Dieu, & ce qui l'obligeoit à leur dire par un de ſes Prophetes, ce que je n'oſerois pas leur appliquer, ſi je ne parlois après Dieu & de la part de Dieu, à qui ſeul il appartenoit de leur faire des reproches ſi preſſans & en des termes ſi forts. Mais puiſqu'étant ce que je ſuis, ce langage de Dieu me touche moi-même, & que je dois y prendre part; puiſque c'eſt une leçon que je me fais à moi-même, & qui me convient, je ne craindrai pas de leur faire entendre aujourd'hui la voix du Seigneur, en leur adreſſant ces paroles de Malachie: a *Et nunc ad vos mandatum hoc, ô Sacerdotes*: maintenant donc, leur diſoit le Dieu d'Iſraël, prêtres & miniſtres de mes Autels, écoutez-moi, & jugez-vous. Je vous avois établis dans mon Egliſe pour l'édifier, & pour la ſanctifier; je vous avois donné le ſoin du troupeau, afin que vous en fuſſiez les paſteurs: comme vos levres étoient les dépoſitaires de la ſcience, vos œuvres devoient être la règle des mœurs & de la vraye pieté. Cependant, infideles aux obligations les plus étroites & les plus indiſpenſables que je vous avois impoſées, vous vous êtes écartez de la droite voye que vous enſeigniez, & que vous deviez enſeigner aux autres: vous vous êtes volontairement égarez; & en vous égarant, vous en avez égaré pluſieurs avec vous: b *Vos autem receſſiſtis de viâ, & ſcandalizaſtis plurimos in lege.* De-là quelle ſuite? ah! Chrétiens, c'eſt ce que j'oſerois encore moins penſer & leur déclarer, ſi Dieu ne l'ajoutoit pas: c *Propter quod & ego dedi vos contemptibiles, & humiles omnibus populis.* C'eſt pourquoi, concluoit le Seigneur, tout paſteurs des ames & tout miniſtres que vous êtes de mes Autels, je vous ai rendu vils &

a *Malach.* 2. b *Ibid.* c *Ibidem.*

& mépriſables aux yeux de tous les peuples. Votre vie, ou plutôt les ſcandales de votre vie vous ont dégradez dans leur eſtime, & vous êtes devenus l'objet de leur cenſure.

N'eſt-ce pas ainſi que tant de miniſtres du Dieu vivant éprouvent à la lettre la malheureuſe deſtinée de ce ſel de la terre, à quoi Jeſus-Chriſt les a comparez? Car qu'en fait-on de ce ſel, reprenoit le Sauveur du monde, quand il eſt une fois corrompu? on le foule aux pieds. [a] *Quod ſi ſal evanuerit, ad nihilum valet, niſi ut conculcetur ab hominibus?* En effet, par une juſte punition de Dieu, qui ne veut pas que cette métaphore de l'Evangile ne ſoit qu'une vaine figure, & qui permet que la prédiction de Malachie s'accompliſſe viſiblement; qu'y a-t-il dans le monde de plus mépriſé qu'un prêtre ſcandaleux? A Dieu ne plaiſe, mes chers Auditeurs, que je prétende par-là juſtifier le mépris que vous en faites, ni que je veuille autoriſer les conſéquences que vous avez coutume d'en tirer. Quand je parle des ſcandales cauſez par les miniſtres du Seigneur, je vous en parle pour votre inſtruction, & non pas pour leur confuſion; je vous en parle pour en arrêter les pernicieux effets; je vous en parle afin que ces ſcandales ne ſoient pas pour vous des tentations dangereuſes, que vous n'en ſoyez pas troublez, que le fondement même de votre foi n'en ſoit pas ébranlé, & que le libertinage ne s'en prévale pas. Car je ſai juſqu'à quel point il s'en prévaut tous les jours; je ſai quelle impreſſion la vie des Eccléſiaſtiques ſcandaleux fait ſur vos eſprits, je ſai combien elle contribue à endurcir vos cœurs; & que leurs mauvais exemples, ou pour mieux dire, que vos raiſonnemens encore plus mauvais ſur leurs mœurs & ſur leurs exemples, ſont un des plus grands obſtacles du ſalut que vous ayez à ſurmonter.

Mais pour finir cet article important par la morale de notre Evangile, malheur à vous, ſi vous vous fai-

[a] *Matth. 5.*

faites un ſujet de ſcandale, non plus abſolument de Jeſus-Chriſt, mais de Jeſus-Chriſt dans la perſonne de ſes miniſtres, tout indignes qu'ils peuvent être de leur miniſtere, puiſqu'en ce ſens il eſt encore vrai qu'heureux eſt l'homme qui ne ſera point ſcandaliſé de lui. *Et beatus qui non fuerit ſcandalizatus in me.* Malheur, ſi vous vous laiſſez entrainer à ce ſcandale; & ſi, tout contagieux qu'il eſt, vous ne ſavez pas vous garantir de ſa malignité & de ſa contagion: pourquoi? parce que le Sauveur du monde, qui a ſi bien ſu prévoir tout & pourvoir à tout, vous a donné pour le combattre & pour le vaincre, des préſervatifs qui vous rendront éternellement inexcuſables, ſi vous n'en uſez pas. Car prémierement, il vous a avertis que ce ſcandale arriveroit, afin que vous n'en fuſſiez pas ſurpris. Secondement, il vous a lui-même marqué la conduite que vous avez à tenir, quand ces miniſtres aſſis ſur la chaire de Moïſe, manqueroient à vous donner l'édification qu'ils vous doivent. Il vous a dit qu'alors il falloit vous attacher à la pureté de leur doctrine, & non pas à la corruption de leurs mœurs; que vous feriez jugez ſur les véritez qu'ils vous auroient annoncées, & non pas ſur la vie qu'ils auroient menée; que vous deviez les écouter, & non pas les imiter; obeïr à leurs ordres, & non pas faire ſelon leurs œuvres: & qu'étant au reſte ſes miniſtres, qu'exerçant en ſon nom une puiſſance & une autorité légitime, malgré leurs deſordres, ou vrais ou prétendus, il ne vous étoit point permis de les mépriſer, parce que vos mépris retomberoient ſur le Maitre qui les a envoyez: [a] *Qui vos ſpernit, me ſpernit.*

Que dirai-je maintenant de ceux que j'ai appellez les forts dans la foi, parce qu'ils ſont nez & qu'ils ont été élevez dans le ſein de l'Egliſe Catholique? Sont-ils excuſables, lorſqu'au-lieu de ſeconder le zèle de tant de ſaints ouvriers, & de contribuer à ramener ceux de nos freres qui ſe trouvent encore mal-

[a] *Luc.* 10.

malheureuſement engagez dans l'erreur, ou à confirmer ceux dont la foi, même après leur converſion, eſt encore chancelante, ils ne ſervent au contraire par leurs exemples, qu'à les éloigner davantage de nous, ou qu'à les replonger dans leur prémier aveuglement? Car ce ſont, mes chers Auditeurs, avouons-le à notre honte, & profitons enfin une fois de la vue que Dieu nous en donne; ce ſont nos mauvais exemples, qui empêchent le parfait retour de tant de perſonnes, que le malheur de leur naiſſance a ſéparez de notre communion, ou qui s'y ſont nouvellement réunis. S'ils ont tant de peine, ou à revenir ou à demeurer parmi nous, n'en cherchons point d'autres raiſons que nos relâchemens, que nos deſordres, que nos impietez dans l'exercice même du culte que nous profeſſons. S'ils nous voyoient auſſi ſinceres & auſſi fervens catholiques, que notre devoir & le nom que nous portons nous oblige à l'être; ils le deviendroient eux-mêmes comme nous. Ce qui les fortifie dans leurs préjugez, c'eſt la monſtrueuſe oppoſition que nous leur donnons lieu d'obſerver entre nos actions & notre créance. Que penſent-ils & que peuvent-ils penſer, quand ils ſont témoins de la maniere dont nous aſſiſtons à l'auguſte ſacrifice du corps de Jeſus-Chriſt? Cela ſeul n'eſt-il pas capable de détruire dans leurs eſprits & dans leurs cœurs, toutes les bonnes diſpoſitions qu'ils pourroient avoir à en croire la réalité? Cela ſeul (car c'eſt ainſi qu'ils s'en expliquent) ne les fait il pas douter ſi nous la croyons bien nous-mêmes, & s'il ne leur eſt pas plus avantageux de ne la point croire du tout, que de ſe rendre coupables de telle profanations? Quelque zèle que nous faſſions paroître pour l'entiere extinction du ſchiſme, ils ne ſauroient ſe perſuader que nous ſoyons bien convaincus de la préſence de notre Dieu dans ſon adorable Sacrement, tandis qu'ils voyent eux-mêmes les ſcandaleuſes irrévérences qui ſe commettent dans nos Egliſes & à la face de nos Autels. Ils tirent

rent de là des preuves contre nous, dont ils ſont d'autant plus touchez, qu'elles ſont plus ſenſibles.

C'eſt donc à nous de faire ceſſer ce ſcandale, comme bien d'autres que l'héreſie, ſi vous voulez, avec malignité, mais peut-être avec vérité, nous a de tout tems reprochez; & voilà le grand ſecret, pour achever dans nos freres l'œuvre de Dieu. Voilà l'aimable violence que l'Evangile nous permet de leur faire, pour les forcer, ſi je l'oſe dire, à rentrer promtement dans la maiſon de Dieu. Edifions-les par nos exemples: ſans tant de diſcours, nous les convertirons. Montrons-leur par notre conduite qu'il y a entre ce que nous croyons & ce que nons pratiquons, une pleine conformité: ils ne nous réſiſteront pas. Honorons notre foi par nos mœurs; honorons par notre modeſtie & notre pieté le grand ſacrifice de notre Religion. Le ſeul motif que nous propoſe David, doit nous y engager: [a] *Ne quando dicant gentes: ubi eſt Deus eorum*? de peur que les nations ne demandent, ou qu'elles n'ayent ſujet de demander: où eſt leur Dieu? & s'il eſt là où ils font profeſſion de le reconnoître, comment ne l'y adorent-ils pas? ou même, comment vont-ils tous les jours l'y deshonorer, l'y inſulter, l'y outrager?

Enfin, que dirai-je de ceux qui déclarez pour la pieté, & fideles à en pratiquer les œuvres, y laiſſent d'ailleurs gliſſer & appercevoir des défauts, dont les libertins ſe prévalent contre la pieté même? Car le monde, quoiqu'impie & libertin, veut que les ſerviteurs de Dieu ſoient irreprochables: il veut que leur vie ſoit à l'épreuve de la cenſure, & qu'il n'y ait rien dans leur conduite qui démente leur profeſſion. S'ils ne répondent pas là-deſſus à l'attente du monde; s'ils deviennent hommes comme les autres, & que leur pieté ne ſoit pas exempte des foibleſſes ordinaires; s'ils mêlent avec la dévotion le dérèglement de leurs paſſions, le raffinement de leurs vengeances, le faux zèle de leurs interêts, les vues & les

[a] *Pſal.* 113.

& les intrigues de leur ambition, la vivacité de leur humeur, l'intemperance de leur langue: ſi l'on voit un dévot, délicat ſur le point d'honneur, jaloux, avare, injuſte, médiſant, double & de mauvaiſe foi, n'eſt-ce pas un triomphe pour le libertinage, & comme un droit qui l'autoriſe? Je ſai que le monde, en cenſurant la dévotion, lui fait ſouvent injuſtice: mais c'eſt pour cela même, reprend Saint Chryſoſtome, que ceux qui veulent ſervir Dieu en eſprit & en vérité, doivent ſe rendre plus exacts & plus réguliers; qu'ils doivent ſe préſerver avec plus de ſoin des moindres fautes; que, ſelon l'avertiſſement de Saint Paul, ils doivent par-là fermer la bouche aux impies. En ſorte, diſoit cet Apôtre aux prémiers Chrétiens, que nos ennemis n'ayent rien à dire de nous: en ſorte que le nom du Seigneur ne ſoit point blaſphemé, ni ſon culte avili.: en ſorte que notre Religion, ou que Dieu dans notre Religion, ſoit glorifié. a *Ut is qui ex adverſo eſt, vereatur, nihil habens malum dicere de nobis.*

Concluons, mes chers Auditeurs; & pour recueillir en deux mots tout le fruit de ces grandes véritez, mettons-nous en garde contre les ſcandales qu'on peut nous donner: mais ayons encore plus ſoin nous-mêmes de ne ſcandaliſer jamais les autres. Diſons tous les jours à Dieu, comme David: b *Cuſtodi me à ſcandalis operantium iniquitatem*; préſervez-moi, Seigneur, des hommes ſcandaleux; de ces pécheurs qui commettent ouvertement l'iniquité: mais ne ſoyons pas auſſi nous-mêmes de ce nombre. Si notre prochain eſt pour nous une occaſion de chûte, obſervons les ſaintes règles que Jeſus-Chriſt nous a preſcrites; & n'épargnant ni l'œil, ni la main qui nous ſcandaliſe, arrachons l'un, & coupons l'autre; c'eſt-à-dire, quelque violence qu'il nous en côute, ſéparons-nous de ce que nous avons de plus cher, plutôt que de perdre notre ame. Mais gardons-nous auſſi d'engager le prochain dans la voye

a *Tit.* 2. b *Pſalm.* 140.

de perdition, parce qu'en le perdant avec nous, nous ſommes doublement coupables, & doublement enfans de colere. Et vous ſur-tout que Dieu a diſtinguez, qu'il a élevez dans le monde, appliquez-vous cette morale; & ſouvenez-vous que votre élevation même vous impoſe un devoir particulier & une obligation d'autant plus étroite d'édifier le monde, qu'il y a plus à craindre que vos exemples n'entraînent les foibles. Car qui peut y réſiſter, & où ſont les ames ſolides qui ſe roidiſſent, & qui tiennent ferme contre ce torrent? Souvenez-vous de cette parole de Jeſus-Chriſt [a] *Sic luceat lux veſtra coram hominibus, ut videant opera veſtra bona.* Faites que votre lumiere brille aux yeux des hommes, afin que les hommes édifiez de votre conduite, & accoutumez à vous ſuivre, ſe trouvent réduits à l'heureuſe néceſſité de fuir le mal, & à la néceſſité encore plus heureuſe de faire le bien. N'oubliez jamais que c'eſt à vous de purger le monde des ſcandales qui y regnent, & que Dieu pour cela vous a choiſis & placez ſur la tête des autres. Ah, Seigneur, que ne puis-je faire aujourd'hui dans cet auditoire & dans cette Cour, ce que feront les Anges dans le dernier Jugement! Une des commiſſions que vous leur donnerez, ſera de ramaſſer & de jetter hors de votre Royaume tous les ſcandales qui s'y trouveront: [b] *Et mittet Angelos ſuos, & colligent de regno ejus omnia ſcandala.* Que ne puis-je les prévenir! que ne puis-je par avance exécuter l'ordre qu'ils recevront alors de vous! que ne puis-je dès maintenant, pour bannir tous les ſcandales, délivrer votre Egliſe de tous les ſcandaleux: non pas comme vos Anges exterminateurs, en les réprouvant de votre part; mais comme Prédicateur de votre Evangile, en les convertiſſant, en les ſanctifiant! Il ne tient qu'à vous, mes chers Auditeurs, que mes vœux ne ſoient accomplis. Il y va de votre interêt, & de votre plus grand interêt, puiſqu'il y va de votre ſalut, & du bonheur éternel, que je vous ſouhaite &c.

a *Matth.* 5. b *Matt.* 13.

SER-

SERMON

POUR LE III. DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur la fauſſe Conſcience.

Dixerunt ergò ei: Quis es? ut reſponſum demus his qui miſerunt nos. Quid dicis de teipſo? Ait: Ego vox clamantis in deſerto: dirigite viam Domini.

Les Juifs députez de la Synagogue dirent donc à Jean Baptiſte: Qui êtes-vous? afin que nous puiſſions rendre réponſe à ceux qui nous ont envoyez? Que dites-vous de vous-même? Je ſuis, répondit-il, la voix de celui qui crie dans le deſert: Préparez la voye du Seigneur, & la rendez droite. En Saint Jean, chap. 1.

SIRE,

Ce n'étoit pas une petite gloire à S. Jean, d'avoir été choiſi de Dieu, pour préparer dans les eſprits & dans les cœurs des hommes les voyes du Meſſie, dont il annonçoit la venue: & quand ce grand Saint auroit entrepris de ramaſſer tous les éloges qui convenoient & à ſa perſonne & à ſon miniſtere,

niſtere, il n'y auroit jamais mieux réuſſi, qu'en laiſſant parler ſon humilité, qui lui rend aujourd'hui malgré lui-même ce témoignage ſi avantageux: a *Ego vox clamantis*; je ſuis la voix de celui qui crie. Car pour être cette voix du Précurſeur, il falloit être non ſeulement Prophete & plus que Prophete, mais un Ange ſur la Terre; puiſque c'eſt de lui, ſuivant l'explication même du Sauveur du monde, que Dieu par Malachie, & en parlant à ſon Fils, avoit dit autrefois; J'envoyerai devant vous mon Ange, qui vous préparera les voyes. b *Hic eſt enim de quo ſcriptum eſt: ecce ego mitto Angelum meum, qui præparabit viam tuam ante te.*

Quoique je ne ſois, ni Ange, ni Prophete, Dieu veut, mes chers Auditeurs, que je rende à Jeſus-Chriſt le même office que Saint Jean; & qu'à l'exemple de ce glorieux précurſeur, je vous crie, non plus comme lui dans le déſert, mais au milieu de la Cour: c *Dirigite viam Domini:* Chrétiens, qui m'écoutez, voici votre Dieu qui approche; diſpoſez-vous à le recevoir; & puiſqu'il veut être prévenu, commencez dès maintenant à lui préparer dans vous-mêmes cette voye bienheureuſe qui doit le conduire à vous & vous conduire à lui. C'eſt pour cela que Jean Baptiſte fut envoyé dans la Judée, & c'eſt pour cela même que je parois ici: c'eſt, dis-je, pour vous apprendre quelle eſt cette voye du Seigneur, ſi éloignée des voyes du monde. Il eſt de la foi, que c'eſt une voye ſainte; & malheur à moi, ſi je vous en donnois jamais une autre idée. Mais il s'agit de ſavoir quelle eſt cette voye ſainte, où nous devons marcher: il s'agit de connoître en même tems la voye qui lui eſt oppoſée, afin de nous en détourner. Et voilà ce que j'ai entrepris de vous montrer, après que nous aurons imploré le ſecours du Ciel, en adreſſant à Marie la priere ordinaire. *Ave Maria.*

a *Joan.* 1. b *Matth.* 13. c *Joan.* 1.

NE

NE cherchons point hors de nous-mêmes l'éclairciſſement des paroles de notre Evangile. Ces voyes du Seigneur, que nous devons préparer, ce ſont nos conſciences. Ces voyes droites que nous devons ſuivre, pour nous mettre en état de recevoir Jeſus-Chriſt, ce ſont nos conſciences réglées ſelon la loi de Dieu. Ces voyes obliques que nous ſommes obligez de redreſſer, ce ſont nos conſciences perverties & corrompues par les fauſſes maximes du monde. Cette voye trompeuſe, dont les iſſues aboutiſſent à la mort, c'eſt la conſcience aveugle & erronnée que ſe fait le pécheur. Cette voye ſûre & infaillible qui conduit à la vie, c'eſt la conſcience exacte & timorée que ſe fait l'homme Chrétien. Tel eſt, mes chers Auditeurs, tout le myſtere de la prédication de Saint Jean. *Dirigite viam Domini.*

Nos conſciences ſont nos voyes, puiſque c'eſt par elles que nous marchons, que nous avançons, ou que nous nous égarons. Ce ſont les voyes du Seigneur, puiſque c'eſt par elles que nous cherchons le Seigneur, & que nous le trouvons. Ces voyes ſont en nous, puiſque nos conſciences ſont une partie de nous-mêmes, & ce qu'il y a de plus intime dans nous-mêmes. C'eſt à nous à les préparer, puiſque c'eſt pour cela, dit l'Ecriture, que Dieu nous a mis dans les mains de notre conſeil. Jugez ſi le précurſeur de Jeſus-Chriſt n'avoit donc pas raiſon de dire aux Juifs, *Dirigite viam Domini*: préparez la voye du Seigneur.

Or pour vous aider à profiter d'une inſtruction ſi importante, mon deſſein eſt de vous découvrir aujourd'hui le deſordre de la fauſſe conſcience, qui eſt cette voye réprouvée & directement oppoſée à la voye du Seigneur. Je veux, s'il m'eſt poſſible, vous en préſerver, en vous montrant combien il eſt aiſé de ſe faire dans le monde une fauſſe conſcience; combien il eſt dangereux, ou pour mieux dire, pernicieux, d'agir ſelon les principes d'une fauſſe conſci-

ence ; enfin, combien devant Dieu il eſt inutile d'apporter pour excuſe de nos égaremens une fauſſe conſcience. Trois propoſitions dont je vous prie de bien comprendre l'ordre & la ſuite, parce qu'elles vont faire tout le partage de ce diſcours. Fauſſe conſcience aiſée à former, c'eſt la prémiere Partie. Fauſſe conſcience dangereuſe à ſuivre, c'eſt la ſeconde. Fauſſe conſcience, excuſe frivole pour ſe juſtifier devant Dieu, c'eſt la troiſieme. Dans le prémier Point, je vous decouvrirai la ſource & l'origine de la fauſſe conſcience. Dans le ſecond, je vous en ferai remarquer les pernicieux effets ; & dans le dernier, je vous détromperai de l'erreur où vous pourriez être, que la fauſſe conſcience dût vous ſervir un jour d'excuſe devant le tribunal de Dieu. Le ſujet mérite toute votre attention.

I. PARTIE.

SI la loi de Dieu étoit la ſeule règle de nos actions, & s'il ſe pouvoit faire que notre vie roulât uniquement ſur le principe de cette prémiere & eſſentielle loi, dont Dieu eſt l'auteur, on pourroit dire, Chrétiens, qu'il n'y auroit plus de pécheurs dans le monde, & que dès-là nous ſerions tous non ſeulement parfaits, mais impeccables. Nos erreurs, nos deſordres, nos égaremens dans la voye du ſalut, viennent de ce qu'outre la loi de Dieu il y a encore une autre règle, d'où dépend la droiture de nos actions, & que nous devons ſuivre : ou plutôt, de ce que la loi de Dieu, qui eſt la règle générale de toutes les actions des hommes, nous doit être appliquée en particulier par une autre règle encore plus prochaine & plus immédiate, qui eſt la conſcience. Car qu'eſt-ce que la conſcience ? le Docteur Angelique Saint Thomas nous l'apprend en deux mots. C'eſt l'application que chacun ſe fait à ſoi-même de la loi de Dieu. Or vous le ſavez, & il eſt impoſſible que l'expérience ne vous en ait convaincus : chacun ſe fait

fait l'application de cette loi de Dieu, ſelon ſes vues, ſelon ſes lumieres, ſelon le caractere de ſon eſprit; je dis plus, ſelon les mouvemens ſecrets & la diſpoſition préſente de ſon cœur. D'où il arrive, que cette loi divine mal appliquée, bien loin d'être toujours dans la pratique une règle ſûre pour nous, ſoit du bien que nous devons faire, ſoit du mal que nous devons éviter; contre l'intention de Dieu même, nous ſert très ſouvent d'une fauſſe règle, dont nous abuſons & dont nous nous autoriſons, tantôt pour commettre le mal, tantôt pour manquer aux obligations les plus inviolables de faire le bien. Entrez, s'il vous plait, dans ma penſée, & tâchez d'approfondir avec moi ce myſtere important.

Il eſt vrai, Chrétiens, la loi de Dieu abſolument conſiderée, eſt en elle-même & par rapport à Dieu qui eſt ſon principe, une loi ſimple & uniforme, une loi invariable & inalterable, une loi, comme parle le Prophete Royal, ſainte & irrepréhenſible: a *Lex Domini immaculata.* Mais la loi de Dieu entendue par l'homme, expliquée par l'homme, tournée ſelon l'eſprit de l'homme, enfin réduite à la conſcience de l'homme, y prend autant de formes differentes, qu'il y a de differens eſprits & de conſciences differentes; s'y trouve auſſi ſujette au changement que le même homme qui l'obſerve, ou qui ſe pique de l'obſerver, eſt lui-même par ſon inconſtance naturelle ſujet à changer: le dirai-je? y devient auſſi ſuſceptible, non ſeulement d'imperfection, mais de corruption, que nous le ſommes nous-mêmes dans l'abus que nous en faiſons, lors même que nous croyons nous conduire & agir par elle. C'eſt la loi de Dieu, j'en conviens: mais celui-ci l'interprete d'une façon, celui-là de l'autre; & par-là elle n'a plus dans nous ce caractere de ſimplicité & d'uniformité. C'eſt la loi de Dieu: mais ſelon les divers états où nous nous trouvons, nous la reſſerrons aujourd'hui, & demain nous l'élargiſſons; aujour-

a *Pſal.* 18.

jourd'hui nous la prenons dans toute ſa rigueur, & demain nous y apportons des adouciſſemens; & par-là elle n'a plus à notre égard de ſtabilité. C'eſt la loi de Dieu: mais par nos vains raiſonnemens, nous l'accommodons à nos opinions, à nos inclinations mauvaiſes & dépravées; & par-là nous faiſons qu'elle dégénere de ſa pureté & de ſa ſainteté. En un mot, toute loi de Dieu qu'elle eſt, par l'intime liaiſon qu'il y a entre elle & la conſcience des hommes, elle ne laiſſe pas en ce ſens d'être mêlée & confondue avec leur iniquité. Parlons encore plus clairement, dans un ſujet qui ne peut être aſſez dévelopé.

De quelque maniere que l'on vive dans le monde, chacun s'y fait une conſcience; & j'avoue qu'il eſt néceſſaire de s'en former une. Car, comme dit fort bien le grand Apôtre, tout ce qui ne ſe fait pas ſelon la conſcience, eſt péché. *Omne quod non eſt ex fide, peccatum eſt.* Or par ce terme, *fide*, Saint Paul entendoit la conſcience, & non pas ſimplement la foi; ou ſi vous voulez, il réduiſoit la foi pratique à la conſcience. Tel eſt le ſentiment des Peres, & la ſuite même du paſſage le montre évidemment. C'eſt à dire, qu'il faut une conſcience pour ne pécher pas; & que quiconque agit ſans conſcience, ou agit contre ſa conſcience, quoiqu'il faſſe, fît-il mêmes le bien, péche en le faiſant. Mais il ne s'enſuit pas de-là, que par la raiſon des contraires, tout ce qui eſt ſelon la conſcience, ſoit exempt de péché. Car voici, mes chers Auditeurs, le ſecret que je vous apprends, & que vous ne pouvez ignorer ſans ignorer votre Religion: comme toute conſcience n'eſt pas droite, ce qui eſt ſelon la conſcience, n'eſt pas toujours droit. Je m'explique: comme il y a des conſciences de mauvaiſe foi, des conſciences corrompues, des conſciences, pour me ſervir du terme de l'Ecriture, cauteriſées; *Cauteriatam habentium conſcientiam*: c'eſt-à-dire, des conſciences noircies de crimes, & dont le fonds n'eſt que péché; ce

a *Rom.* 14. b 1. *Tim.* 4.

ce qui ſe fait ſelon ces conſciences ne peut pas être meilleur, ni avoir d'autres qualitez, que ces conſciences mêmes. On peut donc agir ſelon ſa conſcience, & néanmoins pécher; & ce qui eſt bien plus étonnant, on peut pécher en cela même, & pour cela même, qu'on agit ſelon ſa conſcience, parce qu'il y a certaines conſciences ſelon leſquelles il n'eſt jamais permis d'agir, & qui infectées du péché, ne peuvent enfanter que le péché. On peut en ſe formant une conſcience ſe damner & ſe perdre, parce qu'il y a des eſpeces de conſciences, qui, de la maniere dont elles ſont formées, ne peuvent aboutir qu'à la perdition, & ſont des ſources infaillibles de damnation.

Or je prétends; & c'eſt ici, Chrétienne Compagnie, où tous les interêts de votre ſalut vous engagent à m'écouter; je prétends qu'il eſt très aiſé de ſe faire dans le monde de ſemblables conſciences. Je prétends que plus vos conditions ſont élevées, plus il eſt difficile que vos conſciences ne ſoient pas du caractere que je viens de marquer. Je prétends que ces ſortes de conſciences ſe forment encore plus aiſément dans certains états, qui compoſent & qui diſtinguent le monde particulier où vous vivez. Pourriez-vous être perſuadez de ces véritez, & ne rentrer pas dans vous-mêmes, pour reconnoitre devant Dieu la part que vous avez à ce deſordre?

J'ai dit qu'il étoit aiſé de ſe faire dans le monde une fauſſe conſcience: pourquoi? en voici les deux grands principes. Parce qu'il n'eſt rien de plus aiſé, ni de plus naturel, que de ſe faire une conſcience, ou ſelon ſes deſirs, ou ſelon ſes interêts. Or l'un & l'autre eſt évidemment ce que j'appelle conſcience dérèglée & erronée. Appliquez-vous, & vous en allez convenir. Conſcience dérèglée, par la raiſon ſeule, qu'on ſe la forme ſelon ſes deſirs. La preuve qu'en apporte Saint Auguſtin, ne ſouffre pas de replique. C'eſt que dans l'ordre des choſes, qui eſt

l'ordre de Dieu, ce ſont les deſirs qui doivent être ſelon la conſcience, & non pas la conſcience ſelon les deſirs. Cependant, mes Freres, dit ce ſaint Docteur, voilà l'illuſion & l'iniquité, à laquelle, ſi nous n'y prenons garde, nous ſommes ſujets. Au lieu de règler nos deſirs par nos conſciences, nous nous faiſons des conſciences de nos deſirs; & parce que c'eſt ſur nos deſirs que nos conſciences ſont fondées, qu'arrive-t-il? ſuivez la penſée de Saint Auguſtin: tout ce que nous voulons, à meſure que nous le voulons, nous devient & nous paroît bon; a *Quodcumque volumus, bonum eſt.* Peut-être ne nous paroiſſoit-il d'abord qu'agréable, qu'utile, que commode: mais parce que nous le voulons, à force de l'enviſager comme agréable, comme utile ou commode, nous nous le figurons permis, nous le prétendons innocent, nous nous perſuadons qu'il eſt honnête; & par un progrès d'erreur, dont on ne voit que trop d'exemples, nous allons juſqu'à croire qu'il eſt ſaint: b *Et quodcumque placet, ſanctum eſt.* D'où vient cela? de l'aſcendant malheureux que notre cœur prend inſenſiblement ſur notre eſprit, pour nous faire juger des choſes, non pas ſelon ce qu'elles ſont, mais ſelon ce que nous voulons, ou que nous voudrions qu'elles fuſſent: comme s'il dépendoit de nous, qu'elles fuſſent à notre gré bonnes ou mauvaiſes, & que notre volonté eût en effet ce pouvoir de leur donner la forme qu'il lui plait. Car c'eſt proprement ce que Saint Auguſtin a voulu nous faire entendre par cette expreſſion: *Quodcumque placet, ſanctum eſt.* Ce que nous voulons, quoique faux, quoiqu, injuſte, quoique damnable, pour le vouloir trop, & à force de le vouloir, eſt pour nous vérité, eſt pour nous juſtice, eſt pour nous mérite & vertu. Que chacun s'examine ſans ſe faire grace: entre ceux qui m'écoutent, peut-être y en aura-t-il peu qui oſent ſe porter témoignage que ce reproche ne les regarde pas.

Et

a *Auguſt.* b *Idem.*

Et voilà pourquoi le Pſalmiſte, parlant des erreurs pernicieuſes & des maximes déteſtables qui ſe répandent parmi les hommes, & dont ſe forment peu à peu les conſciences des pécheurs & des impies, ne manquoit jamais d'ajouter, que le pécheur & l'impie concevoit ces erreurs dans ſon cœur, qu'il les établiſſoit dans ſon cœur, que ſon cœur étoit la ſource d'où elles procedoient, & que c'étoit dans ſon cœur qu'il avoit coutume de ſe dire à ſoi-même tout ce qui étoit propre à le confirmer dans ſon péché & dans ſon impieté : [a] *Dixit in corde ſuo.*

S'il avoit écouté ſa raiſon, ſa raiſon lui auroit dit tout le contraire. S'il avoit conſulté ſa foi, ſa foi, de concert en ceci avec ſa raiſon, lui auroit répondu : tu te trompes. Il y a une loi qui te défend ſous peine de mort, l'action que tu vas faire ſans ſcrupule. Il y a un tribunal ſuprême, où tu ſeras jugé ſelon cette loi. Il y a un Dieu ; & entre les attributs de Dieu, le plus inſéparable de ſon être, eſt ſa providence ; & une partie de cette providence, eſt la juſtice rigoureuſe avec laquelle il punira ton crime. C'eſt ce que la Religion, ſoutenue de la raiſon même, lui auroit fait entendre, tout impie qu'il eſt. Mais parce qu'il n'en a voulu croire que ſon cœur, ſon cœur, déterminé à le ſéduire, lui a tenu un langage tout oppoſé. Son cœur lui a dit, qu'en tel & tel cas ſa raiſon ne lui impoſoit point une ſi étroite, ni une ſi dure obligation. Son cœur lui a dit, que ſa Religion ne faiſoit pas dépendre de ſi peu de choſe, un mal auſſi grand que la réprobation. Son cœur lui a dit, que ſa foi ſeroit une foi outrée, ſi elle pouſſoit juſques-là les vengeances de Dieu ; & de tout cela il s'eſt fait une conſcience.

Or qu'y a-t-il encore une fois de plus aiſé, que de ſe la faire ainſi ſelon ſon cœur ? Donnez-moi un homme dont le cœur ſoit dominé par une paſſion ; tandis qu'elle le domine, quel penchant n'a-t-il pas à opiner, à décider, à conclure ſuivant le mouve-

a *Pſal.* 49.

ment de cette paſſion, dont il eſt eſclave? quelle détermination ne ſe ſent-il pas à trouver juſte & raiſonnable tout ce qui la favoriſe, & à rejetter tout ce qui l'en devroit guérir? Prenons de toutes les paſſions la plus connue & la plus ordinaire. On a dans le monde un attachement criminel, & on veut l'accorder avec la conſcience: que ne fait-on pas pour cela? S'il s'agit de règler des commerces, de retrancher des libertez, de quitter & de fuir des occaſions qui entretiennent le deſordre de cette honteuſe paſſion; du moment que le cœur en eſt poſſedé, combien de raiſons fauſſes, mais ſpécieuſes, ne ſuggere-t-elle pas à l'eſprit pour étendre là-deſſus les bornes de la conſcience, pour ſecouer le joug du précepte, pour en adoucir la rigueur; pour conteſter le droit, quoiqu'évident; pour ne pas convenir des faits, quoique viſibles? Par exemple, pour ne pas convenir du ſcandale, quoiqu'il ſoit réel, & peut-être même public; pour ſoutenir que l'occaſion n'eſt ni prochaine, ni volontaire, quoiqu'elle ſoit l'un & l'autre; pour faire valoir de vains prétextes, des impoſſibilitez apparentes de ſortir de l'engagement où l'on eſt; pour juſtifier, ou pour colorer les délais opiniâtres qu'on y apporte. De la maniere qu'eſt fait l'homme, quand ſa paſſion eſt d'un côté, & ſon devoir de l'autre; ou plutôt, quand ſon cœur a pris parti, quel miracle ne ſeroit-ce pas, s'il conſervoit dans cet état une conſcience pure & ſaine, je dis pure & ſaine d'erreurs?

Mais s'il eſt aiſé de ſe faire une fauſſe conſcience, en ſe la formant ſelon ſes deſirs, beaucoup plus l'eſt-il encore en ſe la formant ſelon ſes interêts; & c'eſt ici où je vous prie de renouveller votre attention. Car, comme raiſonne fort bien Saint Chryſoſtome, c'eſt particulierement l'interêt qui excite les deſirs. & qui leur donne cette vivacité ſi propre à aveugler l'homme dans les voyes du ſalut. En effet, mes chers Auditeurs, pourquoi ſe fait-on dans le monde des conſciences erronées, ſinon par-

ce

ce qu'on a dans le monde des interêts à ſauver, & auxquels, quoi qu'il en puiſſe être, on n'eſt pas réſolu de renoncer? Et pourquoi tous les jours en mille choſes, que la loi de Dieu défend, étouffe-t-on les remords de la conſcience les plus vifs, ſinon parce qu'il n'y en a point de ſi vifs, que la cupidité encore plus vive, & l'interêt plus fort que la conſcience, n'ait le pouvoir d'étouffer? On nous l'a dit cent fois, & malgré nous-mêmes peut-être l'avons-nous reconnu: dès qu'il ne s'agit point de l'interêt, il ne nous coûte rien d'avoir une conſcience droite, ni d'être réguliers & même ſeveres en ce qui regarde les obligations de la conſcience. Notre interêt ceſſant, ou mis à part, ces obligations de conſcience n'ont rien d'onéreux que nous n'approuvions, & même que nous ne goûtions. Nous en jugeons ſainement, nous en parlons éloquemment, nous en faiſons aux autres des leçons, nous en pouſſons l'exactitude juſqu'à la plus rigide perfection, & nous témoignons ſur ce point de l'horreur pour tout ce qui n'eſt pas conforme à la pureté de nos principes. Mais eſt-il queſtion de notre interêt? ſe préſente-t-il une occaſion, où par malheur l'interêt & cette pureté de principes ne ſe trouvent pas d'accord enſemble? vous ſavez, Chrétiens, combien nous ſommes ingénieux à nous tromper. Dès-là nos lumieres s'affoibliſſent; dès-là notre ſeverité ſe dément; dès-là nous ne voyons plus les choſes avec cet œil ſimple, cet œil épuré de la corruption du ſiecle. Parce qu'il y va de notre interêt, ces opinions qui juſqu'alors nous avoient paru relâchées, ne nous ſemblent plus ſi larges; & les examinant de plus près, nous y découvrons du bon-ſens. Ces probabilitez, dont le ſeul nom nous choquoit & nous ſcandaliſoit, dans le cas de notre interêt, ne nous paroiſſent plus ſi odieuſes. Ce que nous condamnions auparavant comme injuſte & inſoutenable, à la vue de notre interêt, change de face, & nous paroît plein d'équité. Ce que nous blâmions dans

les autres, commence à être légitime & excusable pour nous. Peut-être ne laissons-nous pas de disputer un peu avec nous-mêmes : mais enfin nous nous rendons ; & cet interêt dont nous ne voulons pas nous dépouiller, par une vertu bien surprenante, fait prendre à nos consciences tel biais & tel pli qu'il nous plait de leur donner.

En quoi avons-nous communément la conscience exacte, & sur quoi sommes-nous severes dans nos maximes ? Confessons-le de bonne foi : sur ce qui n'est pas de notre interêt, sur ce qui touche les devoirs des autres, sur ce qui n'a nul rapport à nous : c'est-à-dire, que chacun pour son prochain, est consciencieux jusqu'à la severité : pourquoi ? parce qu'on n'a jamais d'interêt à être relâché pour autrui, & qu'on a plutôt interêt à ne l'être pas : parce qu'on se fait même, aux dépends d'autrui, un honneur & un interêt de cette severité. Mais au même tems, par un aveuglement grossier, dont il y a peu d'ames fideles qui sachent bien se garantir, chacun n'est consciencieux pour soi, qu'autant que la nécessité de ses affaires, qu'autant que l'avancement de sa fortune, qu'autant que le succès de ses entrepriſes ; en un mot, qu'autant que son interêt le peut souffrir : & de-là vient que l'erreur & l'iniquité sont aujourd'hui si répandues dans les consciences des hommes. Ecoutez un Laïque discourir sur les points de conscience qui concernent les Ecclésiastiques ; c'est un oracle qui parle, & rien n'approche de ses lumieres : mais voyez comment il raisonne pour lui-même, ou plutôt, jugez-en par ses actions ; à peine lui trouverez-vous souvent de la conscience, & cet oracle prétendu vous fera pitié.

Voulez-vous, Chrétiens, que je vous fasse sentir cette vérité ? elle est trop importante pour ne la pas mettre dans tout son jour. Appliquez-vous à ma supposition. Que je ramasse dans ce discours tout ce qu'enseignent les Théologiens, je dis les Théologiens les plus moderez & les plus éloignez de por-

ter

ter les choſes juſqu'à l'excès d'une indiſcrete ſeverité; je dis même, ſi vous voulez, les plus commodes, & les plus ſoupçonnez, ſoit avec ſujet, ſoit ſans ſujet, de pancher vers le relâchement: que je ramaſſe, dis-je, tout ce qu'ils enſeignent & qu'ils ſoutiennent être d'une étroite obligation de conſcience, & à quoi néanmoins la conſcience ſouvent des plus zèlez contre eux & contre leur morale, n'eſt pas dans la diſpoſition de ſe ſoumettre. Tout commodes qu'on les prétend, que je rapporte ici, ſans y rien ajouter, & dans les termes les plus ſimples, leurs déciſions ſur certains chefs qui touchent les interêts des hommes, & que j'en faſſe l'application à tel qui ſe pique le plus d'une conſcience timorée: il y en aura peu dans cette aſſemblée que je ne confonde, & peut-être interieurement que je ne révolte. Que je remontre, par exemple, à un Bénéficier, juſqu'où va la ſeverité de ces Théologiens indulgens, ſur cinq ou ſix articles eſſentiels, dont je veux bien lui épargner le détail: pour peu qu'il ait de ſincerité & de droiture, il s'humiliera devant Dieu, & reconnoitra qu'il eſt encore bien éloigné de cette exactitude dont il ſe flatoit; mais pour peu que la vérité le bleſſe, il s'offenſera de celle-ci. Si je ne m'adreſſois qu'a lui, tous les autres qui m'écoutent, n'y étant point intereſſez, loueroient mon zèle, & s'écrieroient que j'ai raiſon. Mais que j'étende l'induction juſqu'à leurs perſonnes & à leur état; que je paſſe du Bénéficier au Financier, du Financier au Magiſtrat, du Magiſtrat au Marchand & à l'Artiſan; qu'avec la ſainte liberté de la chaire, je marque à chacun en particulier, en quoi devroit conſiſter pour lui la ſeverité de la morale Chrétienne, s'il vouloit l'embraſſer de bonne foi; & que je le convainque, comme il me ſeroit aiſé, que c'eſt ſur cela même qu'il donne dans les plus grands relâchemens, dont il ne s'apperçoit pas, & à quoi il ne penſe pas; que je les lui faſſe connoitre, & que ſans nul ménagement je les lui mette devant les yeux;

oui,

oui, je le répéte, peu s'en faudra que tout mon auditoire ne s'éleve contre moi. Et pourquoi? ah! Chrétiens, c'eſt ici la contradiction. Nous voulons une morale étroite en ſpéculation, & non en pratique; une morale étroite, mais qui ne nous oblige à rien, qui ne nous incommode en rien, qui ne nous contraigne ſur rien; une morale étroite ſelon notre goût, ſelon nos idées, ſelon notre humeur, ſelon nos interêts; une morale étroite pour les autres, & non pas pour nous; une morale étroite qui nous laiſſe la liberté de juger, de parler, de railler, de cenſurer; en un mot, une morale étroite qui ne le ſoit pas: & de-là vient, que ce prétendu zèle de morale étroite n'empêche pas que dans le monde, & dans le monde même Chrétien, on ne ſe forme tous les jours de fauſſes conſciences.

Mais, j'ai dit, & je le redis, que ce ſont ſurtout les Grands qui ſe trouvent plus expoſez au malheur de la fauſſe conſcience; & le devoir de mon miniſtere, le zèle que Dieu m'inſpire pour leur ſalut, ne me permet pas de leur taire une vérité auſſi eſſentielle que celle-là. Plus expoſez, comme grands, au malheur de la fauſſe conſcience; pourquoi? par mille raiſons évidentes qu'ils ne ſauroient trop méditer. C'eſt qu'étant grands & élevez, ils ont des interêts plus difficiles à accorder avec la loi de Dieu, & par conſéquent plus ſujets à devenir la matiere & le fonds d'une conſcience erronée. Car ne ſont-ce pas les interêts des grands, qui font que dans leurs entrepriſes & dans leurs deſſeins, Dieu eſt rarement conſulté; que chez eux le reſſort de la conſcience eſt ſi ſouvent affoibli par celui de la politique; ou plutôt, que la politique eſt preſque toujours la règle de leurs plus importantes actions, pendant que la conſcience n'eſt écoutée, ni ne décide que ſur les moindres; que ce qui s'appelle leur interêt, n'eſt preſque jamais peſé dans la balance de ce jugement redoutable, où eux-mêmes néanmoins ils doivent l'être un jour: comme ſi leur interêt étoit

toit quelque choſe pour eux de plus privilegié qu'eux-mêmes; comme ſi la politique des hommes pouvoit preſcrire contre le droit de Dieu; comme ſi la conſcience n'étoit un lien que pour les ames vulgaires. Plus expoſez, comme grands, au malheur de la fauſſe conſcience; pourquoi? c'eſt que tout ce qui les environne, contribue à la former en eux. Rien, dit Saint Bernard, n'eſt plus propre à ſéduire une conſcience, que les applaudiſſemens, que les louanges, que les complaiſances éternelles, que de n'être jamais contredit, que d'être toujours ſûr de trouver des approbateurs: or tel eſt le funeſte ſort de ceux que Dieu éleve dans le monde. Plus expoſez, comme grands, par la fatalité de leur état, au malheur de la fauſſe conſcience; pourquoi? parce que ſouvent ils ſont ſervis par des hommes, dont l'interêt capital eſt de les tromper; des hommes, dont toutes les vues ſont peut-être fondées ſur l'aveuglement de la conſcience de leurs maitres; des hommes, qui ſeroient déſolez, ſi leurs maitres avoient une conſcience plus exacte; par conſéquent des hommes, dont tout le ſoin eſt de jetter dans l'illuſion ces maitres de qui ils ont la confiance, & de les y entretenir, ſoit par les conſeils qu'ils leur donnent, ſoit par les ſentimens qu'ils leur inſpirent.

J'ai dit même plus en particulier, que dans le monde où vous vivez, qui eſt la Cour, le deſordre de la fauſſe conſcience étoit encore bien plus commun & bien plus difficile à éviter; & je ſuis certain que vous en tomberez vous-mêmes d'accord avec moi. Car c'eſt à la Cour où les paſſions dominent, où les deſirs ſont plus ardens, où les interêts ſont plus vifs; & par une conſéquence infaillible, où s'aveuglent plus aiſément & ſe pervertiſſent les conſciences même les plus éclairées & les plus droites. C'eſt à la Cour, où cette divinité du monde, je veux dire, la fortune, exerce ſur les eſprits des hommes, & enſuite ſur leurs conſciences, un empire plus abſolu. C'eſt là, où la vue de ſe maintenir,

nir, où l'impatience de s'élever, où l'entêtement de ſe pouſſer, où la crainte de déplaire, où l'envie de ſe rendre agréable, forment des conſciences qui paſſeroient par-tout ailleurs pour monſtrueuſes; mais qui ſe trouvant là autoriſées par l'uſage & la coutume, ſemblent y avoir acquis un droit de poſſeſſion & de preſcription. A force de vivre à la Cour, ſans autre raiſon que d'y avoir vêcu, on ſe trouve rempli de ſes erreurs. Quelque droiture de conſcience qu'on y eût apportée, à force d'en reſpirer l'air, & d'en écouter le langage, on s'accoutume à l'iniquité, on n'a plus tant d'horreur du vice; & après l'avoir longtems blâmé, mille fois condamné, on le regarde enfin d'un œil plus favorable, on le ſouffre, on l'excuſe: c'eſt-à-dire qu'on ſe fait, ſans le remarquer, une conſcience nouvelle, & que par un progrès inſenſible, de Chrétien qu'on étoit, on devient peu à peu tout mondain & preſque payen.

Vous diriez, & il ſemble en effet, qu'il y ait pour la Cour d'autres principes de Religion que pour le reſte du monde, & que le courtiſan ait un titre pour ſe faire une conſcience differente en eſpece & en qualité de celle des autres hommes. Car telle eſt l'idée qu'on en a, ſi bien confirmée, ou plutôt, ſi malheureuſement juſtifiée par l'expérience. Voici, dis-je, ce qu'on en penſe & ce qu'on en dit tous les jours: que quand il s'agit de la conſcience d'un homme de Cour, on a toujours raiſon de s'en défier, & de n'y compter pas plus que ſur ſon deſintereſſement. Cependant, mes chers Auditeurs, Saint Paul nous aſſure qu'il n'y a qu'un Dieu & une foi: & malheur à celui, qui le diviſant ce ſeul Dieu, le repréſentera à la Cour moins ennemi des dérèglemens des hommes, que hors de la Cour; ou qui partageant cette foi, la ſuppoſera plus indulgente pour une condition que pour l'autre! Anathême, mes Freres, diſoit le grand Apôtre, à quiconque vous prêchera un autre Evangile que celui que je vous ai prêché! Fût-ce un Ange deſcendu du Ciel

qui

qui vous l'annonçât cet Evangile different du mien, tenez-le pour séducteur & pour imposteur. Ainsi, Chrétiens, anathême à quiconque vous dira jamais, qu'il y ait pour vous d'autres loix de conscience, que ces mêmes loix sur lesquelles les derniers des hommes doivent être jugez de Dieu; & anathême à quiconque ne vous dira pas, que ces loix générales sont pour vous d'autant plus terribles, que vous avez plus de panchant à vous en émanciper, & que vous êtes à la Cour dans un plus évident péril de les violer!

Reprenons, & concluons: desirs & interêts des hommes, sources maudites de toutes les fausses consciences dont le monde est plein. Desirs & interêts des hommes, qui faisoient tirer à David cette triste conséquence, dont il n'exceptoit nulle condition: a *Omnes déclinaverunt*: tous se sont égarez, tous ont marché dans la voye du mensonge & de l'erreur, tous ont eu des consciences corrompues, & même des consciences abominables: b *Corrupti sunt, & abominabiles facti sunt*; pourquoi? parce que tous ont été passionnez & intereſſez. O mon Dieu, faites-nous bien comprendre cette vérité, & qu'elle demeure pour jamais profondément gravée dans nos esprits. Puisqu'il est vrai que ce sont nos desirs qui nous aveuglent, ne nous livrez pas aux desirs de notre cœur: puisque ce sont nos interêts qui nous pervertissent, ne permettez pas que ces interêts nous dominent. Donnez-nous, Seigneur, des cœurs droits, qui soumis à la raison, tiennent en bride toutes nos passions: donnez-nous des ames généreuses & supérieures à tous les interêts du monde. Par-là nos consciences qui sont nos voyes, seront redressées; & par-là nous accomplirons la parole du précurseur de Jesus-Christ: *Dirigite viam Domini.* Mais autant qu'il est aisé de se faire dans le monde une fausse conscience, autant est-il dangereux de s'y

a *Psal.* 42. b *Ibidem.*

s'y livrer & de la ſuivre; c'eſt le ſujet de la ſeconde Partie.

II. PARTIE.

TOute erreur eſt dangereuſe, ſur-tout en matiere de mœurs : mais il n'y en a point de plus préjudiciable, ni de plus pernicieuſe dans ſes ſuites, que celle qui s'attache au principe & à la règle même des mœurs, qui eſt la conſcience. Votre œil, diſoit le Fils de Dieu dans l'Evangile, eſt la lumiere de votre corps : ſi votre œil eſt pur, tout votre corps ſera éclairé; mais s'il ne l'eſt pas, tout votre corps ſera dans les tenebres. Prenez donc bien garde, ajoutoit le Sauveur du monde, que la lumiere qui eſt en vous, ne ſoit elle-même que tenebres : a *Vide ergò ne lumen quod in te eſt, tenebræ ſint.* Or l'œil dont parloit Jeſus-Chriſt, dans le ſens litteral de ce paſſage, n'eſt rien autre choſe que la conſcience, qui nous éclaire, qui nous dirige, & qui nous fait agir. Si la conſcience, ſelon laquelle nous agiſſons, eſt pure & ſans mêlange d'erreur, c'eſt une lumiere qui ſe répand ſur tout le corps de nos actions; ou pour mieux dire, toutes nos actions ſont des actions de lumiere; & pour uſer encore du terme de l'Apôtre, ce ſont des fruits de lumiere : b *Fructus lucis.* Tout ce que nous faiſons eſt ſaint, louable, digne de Dieu. Au contraire, ſi la conſcience, qui eſt le flambeau & la lumiere de notre ame, vient à ſe changer en tenebres par les erreurs groſſieres dont nous nous laiſſons préoccuper : c'eſt alors que toutes nos actions deviennent des œuvres de tenebres, & qu'on peut bien nous appliquer ce reproche de Jeſus-Chriſt : c *Si lumen quod in te eſt, tenebræ ſunt, ipſæ tenebræ quantæ erunt* ? Hé, mon Frere, ſi ce qui devoit être votre lumiere, n'eſt que tenebres, que ſera-ce de vos tenebres mêmes ? c'eſt-à-

a *Luc.* 11. b *Epheſ.* 5. c *Matth.* 6.

à-dire, ſi ce que vous appellez votre conſcience, & que vous croyez une conſcience droite, n'eſt qu'illuſion, que deſordre, qu'iniquité; que ſera-ce de ce que votre conſcience même condamne & réprouve? que ſera-ce de ce que vous reconnoiſſez vous-même pour iniquité & pour deſordre?

Voilà, mes chers Auditeurs, l'écueil que nous avons à éviter: car de-là s'enſuivent des maux d'autant plus affligeans & plus étonnans, qu'à force de s'y accoutumer, on ne s'en étonne plus, & l'on ne s'en afflige plus. Ecoutez-en le détail: peut-être en ſerez-vous touchez. Il s'enſuit de-là, qu'avec une fauſſe conſcience, il n'y a point de mal qu'on ne commette. Il s'enſuit de-là, qu'avec une fauſſe conſcience, on commet le mal hardiment & tranquillement. Enfin, il s'enſuit de-là, qu'avec une fauſſe conſcience, on commet le mal ſans reſſource & ſans nulle eſperance de remede. Malheurs, dont il faut aujourd'hui nous préſerver, ſi nous ne voulons pas expoſer notre ame à une perte irréparable, & à une éternelle damnation.

Non, Chrétiens, avec une fauſſe conſcience, il n'y a point de mal qu'on ne faſſe: dites-moi celui qu'on ne fait pas; & par-là vous comprendrez mieux la vérité de ma propoſition. Pour vous la faire toucher au doigt, je vous demande juſqu'où ne va pas le dérèglement d'une conſcience aveugle & préſomptueuſe? Du moment qu'elle s'eſt érigée en conſcience, dites-moi les crimes qu'elle n'excuſe pas, & qu'elle ne colore pas? Quand, par exemple, l'ambition s'eſt fait une conſcience de ſes maximes pour parvenir à ſes fins, dites-moi les devoirs qu'elle ne viole pas, les ſentimens d'humanité qu'elle n'étouffe pas; les loix de probité, d'équite, de fidelité, qu'elle ne renverſe pas? Conſcience tant qu'il vous plaira, corrompue qu'elle eſt par l'ambition, dites-moi les malignes jalouſies qu'elle n'inſpire pas, les damnables intrigues qu'elle n'en-

tretient pas, les fourberies, les trahiſons dont, s'il eſt néceſſaire, elle ne s'aide pas? Quand la conſcience eſt de concert avec la cupidité & l'envie d'avoir, dites-moi les injuſtices qu'elle ne permet pas, les uſures qu'elle ne favoriſe pas, les ſimonies qu'elle ne pallie pas; les vexations, les violences, les mauvais procès, les chicanes, qu'elle ne juſtifie pas? Quand la conſcience eſt formée par l'animoſité & la haine, dites-moi les reſſentimens, les aigreurs, qu'elle n'autoriſe pas; les vengeances qu'elle n'appuye pas; les diviſions ſcandaleuſes, les inimitiez, qu'elle ne fomente pas; les fiertez, les duretez, qu'elle n'approuve pas? Non, encore une fois, rien ne l'arrête; pervertie qu'elle eſt d'une part, & néanmoins conſcience de l'autre, elle oſe tout, elle entreprend tout, elle ſe porte à tout. Elle couvre la multitude des péchez, & des péchez les plus énormes; non pas comme la charité, en les effaçant, mais en les tolerant, en les ſoutenant, en les défendant.

Avec une fauſſe conſcience, que ne firent pas les Juifs? ils crucifierent le Saint des Saints, ils mirent à mort Jeſus-Chriſt. Voilà juſqu'où pouvoit aller la fauſſe conſcience des hommes, & voilà juſqu'où s'eſt portée la fauſſe conſcience d'un peuple, qui d'ailleurs ſe piquoit & ſe glorifioit d'avoir de la Religion. Du plus horrible de tous les crimes, qui étoit le Déicide, il s'eſt fait une Religion; & par le même principe, on commet tous les jours dans le monde, quoique ſans effuſion de ſang, les plus cruels homicides. C'eſt-à-dire, avec une fauſſe conſcience, on égorge ſon prochain, on lui porte en ſecret des coups mortels, on lui ôte l'honneur qui lui eſt plus cher que la vie, on détruit ſa réputation, on ruïne par de mauvais offices ſa fortune & ſon crédit. Ne vous offenſez pas de la comparaiſon des Juifs: elle n'a que trop de fondement. En effet, avec une fauſſe conſcience, les Juifs n'appréhenderent point d'être ſouillez du ſang du Juſte, qu'ils demanderent

à

à Pilate; quoiqu'en même tems, ſcrupuleux & ſuperſtitieux, ils refuſaſſent d'entrer chez Pilate même, parce qu'il étoit Gentil, & qu'ils craignoient de devenir impurs, & de ſe mettre hors d'état de manger la Pâque. Et par un abus tout ſemblable, & ſi commun aujourd'hui dans le monde, avec une fauſſe conſcience, on avale le chameau & on le digére, tandis qu'on craint d'avaler le moucheron. C'eſt-à-dire, avec une fauſſe conſcience, on s'abandonne aux plus violentes & aux plus ardentes paſſions, on ſe ſatisfait, on ſe venge, on s'empare du bien d'autrui, on le retient injuſtement, on dévore la veuve & l'orphelin, on dépouille le pauvre & le foible; tandis qu'à l'exemple des Phariſiens, on ſe fait des crimes de certains points très peu importans. On eſt exact & régulier comme eux juſqu'au ſcrupule ſur de legeres obſervances, qui ne regardent que les dehors de la Religion; pendant que l'on ſe mocque, & que l'on ſe joue de ce qu'il y a dans la Religion & dans la Loi de Dieu de plus grand & de plus indiſpenſable, ſavoir, la juſtice, la miſericorde & la foi.

Qu'eſt-ce que la fauſſe conſcience? un abîme, dit Saint Bernard, mais un abîme inépuiſable de péchez; [a] *Conſcientia quaſi abyſſus multa*: une mer profonde & affreuſe, dont on peut bien dire que c'eſt là, où ſe trouvent des reptiles ſans nombre; [b] *Mare magnum ac ſpatioſum; illic reptilia, quorum non eſt numerus.* Pourquoi des reptiles? parce que de même, dit ce Pere, que le reptile s'inſinue & ſe coule ſubtilement; auſſi le péché ſe gliſſe-t-il comme imperceptiblement dans une conſcience, où la paſſion & l'erreur lui donnent entrée. Et pourquoi des reptiles ſans nombre? parce que de même que la mer, par une prodigieuſe fécondité, eſt abondante en reptiles, dont elle produit des eſpeces innombrables, & de chaque eſpece un nombre infini; auſſi la conſcience erronée eſt-elle féconde en toutes ſortes de péchez,

a Bernard. b Pſal. 103.

péchez, qui naiſſent d'elle, & qui ſe multiplient en elle.

Car c'eſt-là, pourſuit Saint Bernard, où s'engendrent les monſtres : *Illic reptilia.* C'eſt dans la fauſſe conſcience, où ſe couvent les envies, les averſions noires & pleines de venin. Là, où ſe forment les médiſances raffinées, les calomnies envelopées, les intentions de nuire, les perfidies déguiſées, & par une maudite politique artificieuſement diſſimulées. La, où croiſſent, & ſe nourriſſent les deſirs charnels, ſuivis de conſentemens volontaires, que l'on ne diſcerne pas; les attachemens ſecrets, mais criminels, dont on ne ſe défie pas; les paſſions naiſſantes, mais bientôt dominantes, auxquelles on ne réſiſte pas. Là, où ſe cache l'orgueil ſous le maſque de l'humilité, l'hypocriſie ſous le voile de la pieté, la ſenſualité la plus dangereuſe ſous les apparences de l'honnêteté. Là, où les vices s'amaſſent en foule, parce que c'eſt là qu'ils ſont comme dans leur centre & dans leur élément : *Illic reptilia, quorum non eſt numerus.* A quoi n'eſt-on pas expoſé, & de quoi n'eſt-on pas capable, en ſuivant une conſcience aveuglée par le péché ?

N'en demeurons pas là : j'ajoute, qu'avec une fauſſe conſcience, on commet le mal hardiment & tranquillement. Hardiment, parce qu'on n'y trouve dans ſoi-même nulle oppoſition : tranquillement, parce qu'on n'en reſſent aucun trouble, la conſcience, dit Saint Auguſtin, étant alors d'intelligence avec le pécheur; & le pécheur dans cet état, ayant fait comme un pacte avec ſa conſcience, qui le met enfin dans la funeſte poſſeſſion de pécher & d'avoir la paix. Or la paix dans le péché, eſt le plus grand de tous les maux. Non, Chrétiens, le péché ſans la paix, n'eſt point abſolument le plus grand mal que nous ayons à craindre; & la paix hors du péché ſeroit ſans exception le plus grand bien que nous puiſſions deſirer. Mais l'un & l'autre enſemble, c'eſt-à-dire, la paix dans le péché, & le péché avec la

paix;

paix ; c'eſt le ſouverain mal de cette vie, & ce qu'il y a pour le pécheur de plus approchant de la réprobation.

Or voilà, mes chers Auditeurs, ce que produit la fauſſe conſcience. Prenez garde, s'il vous plait, à la remarque de Saint Bernard, qui éclaircira ma penſée. Il diſtingue quatre ſortes de conſciences : la bonne, tranquille & paiſible; la bonne, gênée & troublée : la mauvaiſe, dans l'agitation & dans le trouble; la mauvaiſe, dans le calme & la paix : & là-deſſus écoutez comment il raiſonne. Une bonne conſcience tranquille & paiſible, c'eſt, dit-il, ſans conteſtation, un paradis anticipé; une bonne conscience gênée & troublée, c'eſt comme un purgatoire dans cette vie, dont Dieu ſe ſert quelquefois pour éprouver les ames les plus ſaintes : une mauvaiſe conſcience dans l'agitation & dans le trouble que lui cauſe la vue de ſes crimes, c'eſt une eſpece d'enfer. Mais il y a encore, ajoute-t-il, quelque choſe de pire que cet enfer : & quoi ? une mauvaiſe conſcience dans la paix & dans le calme ; & c'eſt où la fauſſe conſcience aboutit. Car dans la conſcience criminelle, mais troublée de la vue de ſon péché, quelque image qu'elle nous retrace de l'enfer, au moins y a-t-il encore des lumieres; & par conſéquent, au moins y a-t-il encore des principes de componction, de contrition, de converſion. Le pécheur ſe révolte contre Dieu ; mais au moins ſait-il bien qu'il eſt rebelle ; mais au moins reſſent-il lui-même le malheur & la peine de ſa rebellion. Sa paſſion le domine & le rend eſclave de l'iniquité ; mais au moins ne l'empêche-t-elle pas de connoître ſes devoirs, ni d'être ſoumis à la vérité. Donnez-moi le mondain le plus emporté dans ſon libertinage; tandis qu'il a une conſcience droite, il n'eſt pas encore tout-à-fait hors de la voye de Dieu : pourquoi ? parce que malgré ſes emportemens, il voit encor le bien & le mal, & que cette vue peut le ramener à l'un, & le retirer de l'autre.

Mais dans une fauſſe conſcience il n'y a que tenebres, & que tenebres interieures, plus funeſtes mille fois que ces tenebres exterieures dont nous parle le Fils de Dieu, puiſqu'elles ſont la ſource de l'obſtination du pécheur & de ſon endurciſſement. Tenebres interieures de la conſcience, qui font que le pécheur au milieu de ſes deſordres eſt content de lui-même, ſe tient ſûr de Dieu, ſe rend de ſecrets témoignages d'une vaine innocence dont il ſe flate, pendant que Dieu le réprouve, & prononce contre lui les plus ſeveres arrêts.

Et c'eſt-là, Chrétiens, ce que j'ai prétendu, quand j'ai dit en dernier lieu, qu'avec une fauſſe conſcience on commet le mal ſans reſſouce: car la grande reſſource du pécheur, c'eſt la conſcience droite & ſaine, qui en commettant même le péché, le condamne, & le reconnoit comme péché. C'eſt par-là que Dieu nous rappelle, par-là que Dieu nous preſſe, par-là que Dieu nous force, pour ainſi dire, de rentrer dans l'ordre, & dans la ſoumiſſion & l'obeïſſance dûe à ſa Loi. Ce fut par-là que la grace de Jeſus-Chriſt victorieuſe, triompha du cœur d'Auguſtin: cette rectitude, & pour ainſi dire, cette integrité de conſcience, que S. Auguſtin avoit conſervée juſques dans ſes plus grands dérèglemens, fut le remede & la guériſon de ſes dérèglemens mêmes. Oui, Seigneur, diſoit-il à Dieu, dans cette humble confeſſion de ſa vie, que je puis propoſer aux ames pénitentes comme un parfait modele: oui, Seigneur, voilà ce qui m'a ſauvé, ce qui m'a retiré du profond abîme de mon iniquité: ma conſcience déclarée pour vous contre moi; ma conſcience, quoique coupable, juge équitable d'elle-même; voilà ce qui m'a fait revenir à vous. Voyez-vous, Chrétiens, la conduite de la grace dans la converſion d'Auguſtin? Ce fonds de conſcience qui étoit reſté en lui, & que le péché même n'avoit pu détruire, ſur le fonds de toutes les miſericordes que Dieu vouloit exercer ſur lui: le trouble de cette conſcience criminelle,

minelle, mais malgré ſon péché, conforme à la Loi, fut la derniere grace, mais au même tems la plus efficace & la plus invincible de toutes les graces, que Dieu s'étoit réſervées pour fléchir & pour amollir la dureté de ce cœur impénitent. Penſée conſolante pour un pécheur interieurement agité & livré aux remords de ſa conſcience! Tandis que ma conſcience me fait ſouffrir cette gêne cruelle, mais ſalutaire; tandis qu'elle me reproche mon péché, Dieu ne m'a pas encore abandonné; ſa grace agit encore ſur moi; il y a encore pour moi de l'eſperance; mon ſalut eſt encore entre mes mains; & les miſericordes du Seigneur enfin ne ſont pas encore épuiſées: ces remords dont je ſuis combattu, m'en ſont une preuve & une conviction ſenſible, puiſque Dieu me marque par-là la voye que je dois ſuivre pour retourner à lui.

Et en effet, avec une conſcience droite, quelque éloigné de Dieu que l'on puiſſe être, on revient de tout. C'eſt ce que l'expérience nous fait voir tous les jours en mille ſujets, où Dieu, comme dit Saint Paul, ſe plait à manifeſter les richeſſes de ſa grace; & qui, après avoir été les ſcandales du monde par leur vie abominable, en deviennent par leur converſion, les exemples les plus éclatans & les plus édifians. Au contraire, avec une fauſſe conſcience, mortellement bleſſé, on eſt dans l'impuiſſance de guérir; engagé dans les plus grands crimes & dans les plus longs égaremens, on eſt ſans eſperance de retour. Avec une fauſſe conſcience, on eſt incorrigible & inconvertible; on s'opiniâtre, on s'endurcit, on vit & on meurt dans ſon péché: d'où il s'enſuit que la fauſſe conſcience, & ſur-tout la paix de la fauſſe conſcience, dans l'ordre des jugemens de Dieu, doit être regardée du pécheur, non ſeulement comme une punition de Dieu, mais comme la plus formidable des vengeances de Dieu, mais comme le commencement de la réprobation de Dieu.

Et voilà pourquoi, dit Saint Chryſoſtome, (ne perdez pas cette réflexion, qui a quelque choſe de touchant, quoique terrible) quand Iſaïe animé du zèle de la gloire & des interêts de Dieu, ſembloit vouloir porter Dieu à punir les impietez de ſon peuple, il n'employoit point d'autres expreſſions que celles-ci: [a] *Excæca cor populi hujus.* Aveuglez le cœur de ce peuple, c'eſt-à-dire, la conſcience de ce peuple. Il ne lui diſoit pas: Seigneur, humiliez ce peuple, confondez ce peuple; accablez, opprimez, ruïnez ce peuple. Tout cela lui paroiſſoit peu en comparaiſon de l'aveuglement; & c'eſt à cet aveuglement de leurs cœurs, qu'il réduiſoit tout: *Excæca cor.* Comme s'il eût dit à Dieu: c'eſt par-là, Seigneur, que vous vous vengerez pleinement. Guerres, peſtes, famines, calamitez temporelles, ne ſeroient pour ces ames revoltées que des demi-châtimens: mais répandez dans leurs conſciences des tenebres épaiſſes, & la meſure de votre colere, auſſi-bien que de leur iniquité, ſera remplie. Il concevoit donc que l'aveuglement de leur fauſſe conſcience étoit la derniere & la plus affreuſe peine du péché.

Mais c'eſt pour cela même, que par un eſprit tout contraire à celui d'Iſaïe, je fais aujourd'hui une priere tout oppoſée, en diſant à Dieu: ah! Seigneur, quelque irrité que vous ſoyez, n'aveuglez point le cœur de ce peuple; n'aveuglez point les conſciences de ceux qui m'écoutent, & que je n'aye pas encore le malheur de ſervir malgré moi, par l'abus qu'ils feroient de votre parole & de mon miniſtere, à la conſommation & aux triſtes ſuites de leur aveuglement. Déchargez votre colere ſur tout le reſte; mais épargnez leurs conſciences. Leurs biens & leurs fortunes ſont à vous; faites-leur en ſentir la perte: mais ne les privez pas de ces lumieres, qui doivent les éclairer dans le chemin de la vertu. Humiliez-les, mortifiez-les, appauvriſſez-les, anéantiſſez-les ſelon le

[a] *Iſai.* 6.

le monde ; mais n'éteignez pas le rayon qui leur reſte pour les conduire. A toute autre punition qu'il vous plaira de les condamner, ils s'y ſoumettront; mais ne les mettez pas à l'épreuve de celle-ci, en leur ôtant la connoiſſance & la vue de leurs obligations: car ce ſeroit les perdre, & les perdre ſans reſſource; ce ſeroit dès cette vie les réprouver. J'acheve. Fauſſe conſcience aiſée à former, fauſſe conſcience dangereuſe & pernicieuſe à ſuivre, c'eſt ce que je vous ai fait voir. Enfin fauſſe conſcience, excuſe inutile pour nous juſtifier devant Dieu: c'eſt la derniere Partie.

III. PARTIE.

IL en faut convenir, Chrétiens : Dieu, qui eſt miſericordieux, auſſi-bien que juſte, ne nous feroit pas des crimes de nos erreurs, ſi c'étoient des erreurs involontaires & de bonne foi ; & il n'y auroit point de pécheur qui n'eût droit de ſe prévaloir de ſa fauſſe conſcience, & qui ne pût avec raiſon l'alléguer à Dieu, comme une légitime excuſe de ſon péché, ſi la fauſſe conſcience avoit ce caractere de ſincerité, dont je parle. Mais on demande ſi elle l'a ſouvent. Cette queſtion eſt d'une extrême conſéquence, parce qu'elle renferme une des règles, & j'oſe dire des plus importantes règles, d'où dépend, dans l'uſage & dans la pratique, le diſcernement & le jugement exact que chacun de nous doit faire des actions de ſa vie. Il s'agit donc de ſavoir, ſi ce caractere de bonne foi convient ordinairement aux conſciences aveugles & erronées des pécheurs du ſiecle: en ſorte qu'une conſcience aveugle & erronée, à l'égard des pécheurs du ſiecle, puiſſe communément leur être un titre pour ſe diſculper & ſe juſtifier devant Dieu. Ah! mes chers Auditeurs, plût à Dieu que cela fut ainſi! un million de pécheurs ceſſeroient aujourd'hui d'être pécheurs; & le monde, ſans grace & ſans pénitence, ſe trouveroit déchargé d'une

infinité de crimes, dont le poids a fait gémir de tout tems & fait encore gémir les ames vertueuſes.

Mais ſi cela étoit, reprend Saint Bernard, pourquoi David, ce ſaint Roi, dans la ferveur de ſa contrition, auroit-il demandé à Dieu, comme une grace, qu'il oubliât ſes ignorances paſſées: voulant marquer par-là, celles qui avoient cauſé le deſordre & la corruption de ſa conſcience? a *Delicta juventutis meæ, & ignorantias meas ne memineris.* N'auroit-il pas pu dire au contraire: Seigneur, ſouvenez-vous de mes ignorances, & ne les oubliez jamais? car puiſqu'elles me doivent tenir lieu de juſtification auprès de vous, il eſt de mon interêt que vous en conſerviez le ſouvenir, & que vous les ayez toujours préſentes. Eſt-ce ainſi qu'il parle? non: il dit à Dieu; oubliez-les, effacez-les de ce livre redoutable que vous produirez contre moi, quand vous me jugerez dans toute la rigueur de votre juſtice. Ne vous ſouvenez point alors du mal que j'ai fait, & que je n'ai pas connu, puiſque de ne l'avoir pas connu, dans l'obligation où j'étois de le connoître, eſt déja un crime dont vous ſeriez en droit de me punir: *Et ignorantias meas ne memineris.* Il n'eſt donc pas vrai que l'ignorance, & par conſéquent la fauſſe conſcience, ſoit toujours une excuſe recevable auprès de Dieu.

Il y a plus: & je prétends qu'elle ne l'eſt preſque jamais, & que dans le ſiecle où nous vivons, c'eſt un des prétextes les plus frivoles; pourquoi? par deux raiſons invincibles, & ſans replique. 1. Parce que dans le ſiecle où nous vivons, il y a trop de lumiere, pour pouvoir ſuppoſer enſemble une conſcience dans l'erreur, & une conſcience de bonne foi. 2. Parce qu'il n'y a point de fauſſe conſcience, que Dieu dès maintenant ne puiſſe confondre par une autre conſcience droite, qui reſte en nous; ou qui, quoique hors de nous, s'éleve contre nous, malgré nous-mê-

a *Pſal.* 42.

mêmes. Encore un moment d'attention, & vous en allez être perſuadez.

Non, Chrétiens, dans un ſiecle auſſi éclairé que celui où Dieu nous a fait naître, nous ne devons pas préſumer qu'il ſe trouve aiſément parmi les hommes des conſciences erronées, & au même tems innocentes. Il y en a peu dans le monde, de ce caractere; & dans le lieu où je parle, je ne craindrois pas d'avancer qu'il n'y en a abſolument point. Car ſans m'étendre en général ſur la propoſition, ſi vous, mon cher Auditeur, à qui je l'adreſſe en particulier, aviez été fidele aux lumieres de la grace que Dieu vous avoit abondamment communiquées, & ſi vous aviez uſé des moyens faciles qu'il vous avoit mis en main pour vous éclaircir du fonds de vos obligations; jamais ces erreurs, qui ont été la ſource de tant de deſordres, ne vous auroient aveuglé, ni n'auroient perverti votre conſcience. Souffrez que je vienne au détail. Par exemple, ſi avant que d'agir & de décider ſur des choſes eſſentielles, vous vous étiez défié de vous-même; ſi vous aviez eu, & que vous euſſiez voulu avoir un ami droit & Chrétien, qui vous eût parlé ſincerement & ſans ménagement; ſi vous aviez donné un libre accès à ceux dont vous pouviez apprendre la vérité; ſi votre délicateſſe, ou votre repugnance à les écouter, ne leur avoit pas fermé la bouche; ſi par-là les adulateurs ne s'étoient pas emparez de votre eſprit; ſi parmi les miniſtres du Seigneur qui devoient être pour vous les interpretes de ſa loi, vous aviez eu recours à ceux qu'il avoit plus liberalement pourvus du don de la ſcience, & que l'on connoiſſoit pour tels; ſi au lieu d'en choiſir d'intelligens, vous n'en aviez pas cherché d'indulgens & de complaiſans; ſi juſques dans le tribunal de la pénitence, vous n'aviez pas préferé ce qui vous étoit commode, à ce qui vous auroit été ſalutaire: cette fauſſe conſcience, que nous examinons ici, ne ſe ſeroit pas formée en vous. Elle n'eſt donc venue que de vos réſiſtances à la gra-

ce & aux vues que Dieu vous donnoit. Elle ne s'eſt formée, que parce que vous avez vêcu dans une indifference extrême à l'égard de vos devoirs; que parce que le dernier de vos ſoins a été de vous en inſtruire; que parce qu'emporté par le plaiſir, occupé des vains amuſemens du ſiecle, ou accablé volontairement & ſans néceſſité de mille affaires temporelles, vous vous êtes peu mis en peine d'étudier votre Religion; que parce qu'aimant avec excès votre repos, vous avez évité d'approfondir ce qui l'auroit évidemment, mais utilement troublé. Elle ne s'eſt formée, que parce que dans le doute, vous vous en êtes rapporté à votre propre ſens; que parce que vous vous êtes fait une habitude de votre préſomption, juſqu'à croire que vous aviez ſeul plus de lumieres que tous les autres hommes; que parce que vous vous êtes mis en poſſeſſion d'agir en effet toujours ſelon vos idées, rejettant de ſages conſeils, ne pouvant ſouffrir nul avis, ne voulant jamais être contredit, faiſant gloire de votre indocilité; & comme dit l'Ecriture, ne voulant rien entendre, ni rien ſavoir, de peur d'être obligé de faire & de pratiquer: * *Noluit intelligere ut benè ageret.*

C'eſt ainſi, dis-je, mon cher Auditeur, que ſuivant le torrent & le cours du monde, vous vous êtes fait une conſcience à votre gré, & vous êtes tombé dans l'aveuglement. Or n'êtes-vous pas le plus injuſte des hommes, ſi vous prétendez qu'une conſcience fondée ſur de tels principes, vous rende excuſable devant Dieu? Cela ſeroit bon pour des ames payennes, envelopées dans les tenebres de l'infidelité: cela ſeroit bon peut-être pour de certaines ames abandonnées à la groſſiereté de leur eſprit; & par la deſtinée de leur état, vivant ſans éducation, & preſque ſans inſtruction. Mais pour vous, Chrétiens, qui vous piquez en tout le reſte d'intelligence & de diſcernement; pour vous que la lumiere, ſi je puis ainſi parler, inveſtit de toutes parts; pour

* *Pſal. 35.*

pour vous à qui il eſt ſi facile d'être inſtruits de la vérité, & de la connoitre à fond: quel droit avez-vous de dire, que c'eſt l'erreur de votre conſcience qui vous a trompez? Abus, mon cher Auditeur, excuſe vaine, & qui n'a point d'autre effet que de vous rendre encore plus criminel. C'eſt ce voile de malice dont parle l'Apôtre; & quand vous vous en ſervez, vous ne faites qu'augmenter votre crime, en rejettant ſur Dieu ce que vous devez avec confuſion vous imputer à vous-mêmes.

D'autant plus condamnables au tribunal de Dieu (remarquez bien ceci, s'il vous plait, Chrétiens: c'eſt un ſecond titre dont Dieu ſe ſervira contre nous) d'autant plus condamnables, que Dieu, dans le jugement qu'il fera de nous, ne nous jugera pas ſeulement ſur les erreurs de nos conſciences abſolument conſiderées; mais ſur les erreurs de nos conſciences comparées à l'integrité de la conſcience des payens; mais ſur les erreurs de nos conſciences oppoſées à notre exactitude, & à notre ſeverité même pour les autres; mais ſur les erreurs de nos conſciences comparées à la droiture des premieres vues & des premieres notions que nous avons eues du bien & du mal, avant que le péché nous eût aveuglez. Car tout cela, dit Saint Auguſtin, ce ſont autant de règles, pour former en nous une conſcience éclairée & pure, ou du moins pour l'y rétablir. Et parce que nous les aurons négligées ces règles, ces règles deviendront contre nous autant de ſujets de condamnation. Ne ſerois-je pas heureux, ſi je vous perſuadois aujourd'hui de vous les rendre utiles & néceſſaires?

Dieu ſe ſervira de la conſcience des payens, pour condamner les erreurs des Chrétiens. Ainſi Tertullien inſtruiſant les femmes Chrétiennes, les confondoit-il ſur certains ſcandales, dont quelques-unes, remplies de l'eſprit du monde, ne ſe faiſoient nulle conſcience; & en particulier ſur cette immodeſtie dans les habits; ſur ces nuditez criminelles, ſi con-

traires à la pudeur. Car n'eſt-il pas indigne, leur diſoit-il, qu'il y ait des payennes dans le monde plus régulieres là-deſſus & plus conſcientieuſes que vous? N'eſt-il pas indigne que les femmes Arabes, dont nous ſavons les mœurs & les coutumes, bien loin d'être ſujettes à de tels deſordres, les ayent toujours déteſtez comme une eſpece de proſtitution; & que vous, élevées dans le Chriſtianiſme, vous prétendiez les juſtifier par un uſage corrompu, dont le monde en vain s'autoriſe, puiſque Dieu l'a en horreur & le réprouve? Or ſachez, ajoutoit ce Pere, que ces payennes & ces infideles ſeront vos juges devant Dieu. Et moi, Chrétiens Auditeurs, ſuivant la même penſée, je vous dis: n'eſt-il pas bien étrange & bien déplorable que nous nous permettions aujourd'hui impunément & ſans remords, cent choſes dont nous ſavons que les payens ſe ſont fait des crimes? que dans la Juſtice, par exemple, on ne rougiſſe point de je ne ſai combien de ruſes, de détours, de chicanes, que la probité de l'Aréopage n'auroit pas ſoufferts; que dans le Commerce, on veuille ſoutenir des uſures, que toutes les loix Romaines ont condamnées; que dans le Chriſtianiſme, on veuille qualifier de divertiſſemens honnêtes, au moins permis, des ſpectacles, qui ſelon le rapport de Saint Auguſtin, rendoient infames dans le paganiſme ceux qui les repréſentoient? D'où procedoient ces ſentimens? d'où procedoit la ſeverité de ces loix? ſinon de la rectitude naturelle de la conſcience; & c'eſt cette conſcience des payens qui réprouvera la nôtre. Car il eſt de la foi, qu'ils s'éleveront contre nous au jugement dernier; & il eſt certain que cette comparaiſon d'eux à nous, & de nous à eux, ſera un des plus ſenſibles reproches de notre aveuglement.

N'allons pas ſi loin: nous avons une conſcience éclairée; pour qui? pour les autres; & aveugle, pour qui? pour nous-mêmes: une conſcience exacte pour les autres juſqu'au ſcrupule, & indulgente pour

nous-

nous-mêmes jusqu'au relâchement. Que fera Dieu? il confrontera ces deux consciences, pour condamner l'une par l'autre. Car il est encore de la foi, que nous serons jugez, comme nous aurons jugé les autres; & que Dieu prendra pour nous la même mesure, que nous aurons prise pour eux.

Enfin, Dieu nous rappellera à ces prémieres vues, à ces notions si justes & si saintes, que nous avions du péché, avant que le péché nous eût aveuglez. Quelque renversement qui se soit fait dans notre conscience, nous n'avons pas oublié ce bienheureux état, où l'innocence de notre cœur, jointe à l'integrité de notre raison, nous dégageoit des illusions & des erreurs du siecle: nous nous souvenons encore de ces idées primitives, qui nous faisoient juger si sainement des choses par rapport à la loi de Dieu: ce péché, que nous traitons maintenant de bagatelle, nous paroissoit un monstre; & c'étoit la conscience qui nous inspiroit ce sentiment. Qu'est devenue cette conscience? comment s'est-elle si prodigieusement changée? c'étoit le fruit d'une éducation Chrétienne; on l'avoit cultivée, on l'avoit perfectionnée par tant de sages conseils. Que nous disoit-elle autrefois; & pourquoi ne nous dit-elle plus ce qu'elle nous disoit alors? D'où est venue une corrouption si générale & si fatale? on ne nous reconnoit plus, & nous ne nous reconnoissons plus nous-mêmes. C'est, nous dira Dieu, que vous avez donné entrée à la passion, & que la passion a étouffé toutes les semences de vertu que j'avois jettées dans votre ame. Or vous est-il pardonnable de n'avoir pas conservé tant de bons principes, qui devoient vous servir de régles dans tout le cours de votre vie? Vous est-il pardonnable d'avoir éteint tant de lumieres, des lumieres si vives, des lumieres si pures, & de vous être volontairement plongez dans les tenebres d'une fausse conscience?

C'est donc, mes chers Auditeurs, de ce desordre de la fausse conscience, que je vous conjure au-

jourd'hui de vous préſerver, ou de revenir. Pour cela, ſouvenez-vous de ces deux maximes, qui ſont d'une éternelle vérité, & ſur leſquelles doit rouler toute votre conduire: l'une, que le chemin du Ciel eſt étroit; & l'autre, qu'un chemin étroit ne peut jamais avoir de proportion avec une conſcience large. La prémiere eſt fondée ſur la parole de Jeſus-Chriſt, *Arcta via eſt quæ ducit ad vitam*; & la ſeconde eſt évidente par elle-même. Pour peu que vous ſoyez Chrétiens, il n'en faudra pas davantage, pour vous faire prendre le deſſein d'une ſolide & parfaite converſion. Souvenez-vous qu'il eſt bien en votre pouvoir de former vos conſciences comme il vous plait; mais qu'il ne dépend pas de vous, d'élargir la voye du ſalut. Souvenez-vous que ce n'eſt pas la voye de Dieu qui doit s'accommoder à vos conſciences; mais que ce ſont vos conſciences qui doivent s'accommoder à la voye de Dieu. Or c'eſt ce qui ne ſe pourra jamais, tandis que vous les règlerez ſur les maximes relâchées du ſiecle. Il faut qu'elles ſe reſſerrent, ou par une juſte crainte, ou par une obeïſſance fidele, pour parvenir à ce degré de proportion, ſans lequel elles ne peuvent être que des conſciences réprouvées. Si à meſure que vous vous licentiez dans l'obſervation de vos devoirs, le chemin du Ciel devenoit plus large & plus ſpacieux; ah, mon Frere, s'écrie Saint Bernard, bien loin de vous troubler dans la poſſeſſion de cette vie libre & commode, je vous y confirmerois en quelque ſorte moi-même. A la bonne heure, vous dirois-je: puiſque vous avez trouvé une route, & plus facile & auſſi ſûre, pour arriver au terme de votre ſalut, ſuivez-la hardiment; & ſi vous le voulez, uſez là-deſſus de tous vos droits. Mais il n'en va pas ainſi: car l'Ecriture ne nous parle point de ce chemin large, qui conduit à la vie. Il n'y a qu'une ſeule porte pour y entrer; & l'Evangile nous

a *Matt. 7.*

nous apprend que pour paſſer par cette porte, il faut faire, effort, *Contendite.* Faiſons-le, Chrétiens, ce généreux effort: nous en ſerons bien payez par la gloire qui nous eſt promiſe, & que je vous ſouhaite, &c.

a *Luc.* 13.

SERMON

POUR LE IV. DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur la severité de la Pénitence.

Factum est verbum Domini super Joannem Zachariæ filium in deserto; & venit in omnem regionem Jordanis, prædicans baptismum pœnitentiæ in remissionem peccatorum.

Le Seigneur fit entendre sa parole à Jean fils de Zacharie, dans le desert; & il alla dans tout le païs qui est le long du Jourdain, prêchant le baptême de pénitence pour la remission des péchez. En saint Luc, chap. 3.

SIRE,

CE n'étoit pas en vertu du baptême de Saint Jean, que les péchez étoient remis: mais le baptême de Saint Jean étoit une préparation nécessaire pour parvenir à la remission des péchez; & sans la remission des péchez, on ne pouvoit participer à la redemption de Jesus-Christ, ni profiter de ce bienfait inestimable. C'étoit par la pénitence qu'il falloit se disposer à le recevoir; & cette pénitence, depuis l'établissement de la loi Chrétienne, est communément ap-

appellée un ſecond baptême; comme le baptême, ſuivant la doctrine des Peres, étoit autrefois appellé la premiere pénitence.

Voilà pourquoi le divin Précurſeur prêche aujourd'hui le baptême de la pénitence avec tant de zèle: & puiſque nous ſommes à la veille de cette grande ſolemnité, où nous devons celebrer nous-mêmes la naiſſance du Sauveur des hommes, & la venue de ce Meſſie que Jean-Baptiſte annonçoit aux Juifs, je me trouve engagé, mes chers Auditeurs, à vous faire la même prédication. Le caractere de ce baptême, je veux dire, de cette pénitence Chrétienne, dont j'ai à vous parler, eſt, ſelon tous les Docteurs de l'Egliſe, l'eſprit de ſeverité. Car c'eſt en cela particulierement, dit Pacien Evêque de Barcelone, que la pénitence eſt differente du premier baptême. Matiere importante, & inſtruction néceſſaire, que je vous prie de ne pas négliger. Il n'eſt rien de plus ordinaire, ni rien de plus étrange, que de voir le relâchement ſe gliſſer juſques dans notre pénitence même; & c'eſt ce deſordre que j'attaque dans ce diſcours, & que j'entreprends de corriger, après que nous aurons demandé le ſecours du Ciel par l'interceſſion de Marie. *Ave Maria.*

IL y a longtems, & ce n'eſt pas ſeulement de nos jours, qu'il s'eſt élevé dans le monde, je dis dans le monde Chrétien, des conteſtations touchant la ſeverité de la pénitence, conſiderée de la part des prêtres, qui ſont les vicaires de Jeſus-Chriſt, & qui ont été établis de Dieu, pour en être les miniſtres & les diſpenſateurs. Il n'eſt rien de plus fameux dans l'hiſtoire de l'Egliſe, que le differend qui s'émut ſur ce point entre les Novatiens, & la ſecte qui leur étoit oppoſée. Les uns vouloient que l'on admît indifferemment à la pénitence toutes ſortes de pécheurs; & les autres prétendoient au contraire, qu'on n'y en devoit recevoir aucun. Ceux-là corrom-

rompoient la pénitence par un excès de relâchement; & ceux-ci en détruiſoient tout-à-fait l'uſage par un excès de ſeverité. L'Egliſe inſpirée du Saint Eſprit, ſuivant ſa conduite ordinaire, prit le milieu entre ces deux extrémitez; & par le temperament qu'elle y apporta, en moderant la rigueur des uns, & en corrigeant la trop grande facilité des autres, elle réduiſit la pénitence, diſons mieux, l'adminiſtration du ſacrement de la pénitence, aux juſtes bornes où le Souverain-Prêtre Jeſus-Chriſt avoit prétendu la renfermer.

Or cette importante queſtion, tant agitée alors, s'eſt enſuite renouvellée preſque dans tous les ſiecles; & nous l'avons vue ſe réveiller dans le nôtre, non pas avec le même éclat, ni avec des ſuites ſi funeſtes; à Dieu ne plaiſe! mais toujours avec le même partage de ſentimens, & la même diverſité de conduite. Ceux-là ont pris le parti de la ſeverité, mais d'une ſeverité ſans meſure; & ceux-ci le parti de la douceur, mais d'une douceur quelquefois dangereuſe, ſoit pour le miniſtre de la pénitence, ſoit pour le pécheur pénitent.

Je n'ai garde, Chrétiens, de m'engager aujourd'hui dans cette controverſe, ni d'entreprendre de décider un point qui ne vous regarde pas directement, & qui ne peut ſervir à votre édification. Car il vous ſeroit bien inutile de ſavoir comment, & par quelles règles les prêtres doivent adminiſtrer la pénitence, pendant que vous ignorez de quelle maniere vous devez vous-mêmes la pratiquer: & d'ailleurs, l'expérience nous apprend aſſez, que ces ſortes de matieres traitées dans la chaire, & par-là ſoumiſes au jugement du public, n'ont point d'autre effet que de diviſer les eſprits, & de faire que les peuples, qui doivent être jugez par les prêtres dans le ſaint tribunal, deviennent eux-mêmes les juges des prêtres; car voilà ſouvent où tout aboutit.

Tel s'inquiete de ce que les prêtres ne font pas leur devoir dans le ſacrement de la pénitence, qui

ſe

ſe met très peu en peine d'y faire le ſien. Tel accuſe les prêtres de foibleſſe & de corruption dans leur morale, qui n'accomplit pas même ce que lui impoſe la morale la moins étroite. On voudroit en général des prêtres ſeveres & zèlez; tandis qu'en particulier on n'a pas le moindre zèle, ni la moindre ſeverité pour ſoi-même.

Cependant, Chrétiens, c'eſt ſur-tout dans le pécheur que doit être la ſeverité de la pénitence, puiſque c'eſt dans le pécheur qu'eſt le deſordre du péché. Si les prêtres doivent avoir de la ſeverité, ce n'eſt que pour ſuppléer à celle qui nous manque. Car que peut ſervir toute la ſeverité des prêtres, quelque pure & quelque ſainte qu'elle ſoit, ſi elle n'eſt pas précedée ou du moins accompagnée de la nôtre?

Ne parlons donc point de la ſeverité de la pénitence par rapport aux miniſtres que Dieu a choiſis, & qu'il a revêtus de ſon pouvoir, pour être dans le ſacré tribunal comme ſes lieutenans & les défenſeurs de ſes interêts. S'il y a dans l'exercice de leur miniſtere quelque abus à reformer, laiſſons-en le ſoin aux Prélats, & à ceux qui ont autorité dans l'Egliſe. Mais nous, ne penſons qu'à nous-mêmes, puiſque nous ne devons répondre que de nous-mêmes. Or je dis que le grand principe qui doit animer & règler notre pénitence, c'eſt la ſeverité; ſeverité néceſſaire, & ſeverité douce. Appliquez-vous, & concevez mon deſſein. Je prétends que la pénitence priſe par rapport à nous, doit être ſevere: c'eſt de quoi il faut convaincre vos eſprits, & ce que je ferai dans le prémier Point. Mais parce que cette ſeverité pourroit rebuter vos cœurs, j'ajoute, que plus notre penitence eſt ſevere, plus dans ſa ſeverité même elle devient douce; je vous le montrerai dans le ſecond Point. Néceſſité d'une pénitence ſevere, douceur d'une pénitence ſevere: c'eſt tout le ſujet de votre attention.

I. PAR-

I. PARTIE.

QUelque relâchement que le péché ait introduit dans le Chriſtianiſme, il eſt aiſé de comprendre, pour peu que l'on connoiſſe la nature de la pénitence, qu'elle doit être ſevere de la part du pécheur; & la raiſon qu'en apporte Saint Auguſtin, eſt convaincante. Car, dit ce Pere, qu'eſt-ce que la pénitence? c'eſt un jugement, mais un jugement dont la forme a quelque choſe de bien particulier. Et en effet, ſi vous me demandez quel eſt celui qui y préſide en qualité de Juge; je vous réponds, que c'eſt celui qui y paroît en qualité de criminel, je veux dire, le pécheur même: « *Aſcendit homo adverſum ſe tribunal mentis ſuæ* : l'homme s'érige un tribunal dans ſon propre cœur; il ſe cite devant ſoi-même, il ſe fait l'accuſateur de ſoi-même, il rend des témoignages contre ſoi-même; & enfin animé d'un zèle de juſtice, il prononce lui-même ſon arrêt. Voilà la véritable & parfaite idée de la pénitence Chrétienne.

Mais, me direz-vous, Saint Auguſtin parlant ailleurs du jugement de Dieu, dit qu'il n'appartient qu'à Dieu d'être juge dans ſa propre cauſe. Il eſt vrai, Chrétiens; il n'appartient qu'à lui de l'être d'une maniere indépendante, de l'être avec un pouvoir abſolu, de l'être ſouverainement & ſans appel. Or l'homme en ſe jugeant lui-même par la pénitence, eſt bien éloigné d'avoir ce caractere de juriſdiction. Il ſe juge, mais en qualité ſeulement de delegué, & comme tenant la place de Dieu. Il ſe juge, mais en vertu ſeulement de la commiſſion que Dieu lui en a donnée. Il ſe juge, mais avec toute la dépendance d'un juge inferieur à l'égard d'un juge ſouverain. Differences bien eſſentielles, & qui ſervent à établir la vérité que je vous prêche: ſavoir, que notre pénitence doit être exacte &

« *Aug. lib. 30. homil.*

& rigoureuſe. Car écoutez trois raiſonnemens que je forme de ce principe. L'homme dans la pénitence fait l'office de Dieu, en ſe jugeant lui-même ; il doit donc ſe juger dans la rigueur. L'homme dans la pénitence devient juge, non pas d'un autre, mais de ſoi-même ; il doit donc dans ſes jugemens prendre le parti de la ſeverité. Du jugement que l'homme fait de lui-même dans la pénitence, il y a appel à un autre jugement ſuperieur, qui eſt celui de Dieu ; il doit donc y proceder avec une équité inflexible. Développons ces trois penſées, & ſuivez-moi.

Je le dis, Chrétiens, & il eſt vrai : l'homme pécheur tient la place de Dieu, quand il ſe juge lui-même par la pénitence ; & c'eſt ce que Tertullien nous déclare en termes formels. La pénitence, dit-il, eſt une vertu, qui doit faire en nous la fonction de la juſtice de Dieu, & de la colere de Dieu : de la juſtice de Dieu, pour nous condamner ; & de la colere de Dieu, pour nous punir. Car c'eſt-là le ſens de ces admirables paroles, [a] *Pœnitentia Dei indignatione fungitur* : une vertu qui doit prendre contre nous les interêts de Dieu ; qui doit réparer en nous les injures faites à Dieu ; qui aux dépends de nos perſonnes, doit venger & appaiſer Dieu ; qui à meſure que nous ſommes plus ou moins coupables, doit nous faire plus ou moins ſentir l'indignation & la haine de Dieu : je dis cette haine parfaite qu'il a du péché ; & cette ſainte indignation, qu'il ne peut s'empêcher, parce qu'il eſt Dieu, de concevoir contre le pécheur. Si la pénitence eſt conforme à la droite raiſon, c'eſt-à-dire, ſi elle eſt ce qu'elle doit être, en voilà le vrai caractere. Or je vous demande : ce caractere peut-il lui convenir, à moins qu'elle ne penche vers la rigueur, & qu'elle ne nous inſpire contre nous-mêmes ce zèle de ſeverité qui lui eſt ſi propre ?

A parler ſimplement, & dans les termes les plus éloignez de l'amplification, à quoi dans le ſujet que je

[a] *Tertul. de pœnitent.*

je traite je fais profeſſion de renoncer; dites-moi, Chrétiens : une lâche & molle pénitence a-t-elle quelque choſe qui reſſemble à cette indignation de Dieu? Entre la pénitence d'un homme mondain, & la juſtice de Dieu vindicative, y a-t-il quelque proportion? ou plutôt, dans l'énorme & monſtrueuſe oppoſition qui ſe trouve entre l'extrême ſeverité de celle-ci, & les honteux relâchemens de celle-là, l'une peut-elle être ſubſtituée à l'autre, & s'il m'eſt permis de m'exprimer de la ſorte, devenir l'équivalent de l'autre? Ah! mes chers Auditeurs, oſerions-nous le dire? oſerions-nous même le penſer? Il s'enſuit donc que notre pénitence alors, non ſeulement n'eſt point dans ce degré de perfection qui en pourroit relever infiniment le mérite & la gloire devant Dieu : mais qu'à la bien examiner dans ſes principes, & ſelon l'exacte meſure qu'elle doit avoir, elle n'eſt pas même abſolument recevable. Pourquoi? parce qu'elle n'a nulle conformité à ſon ſouverain modele; & que la règle de Tertullien ne peut lui être appliquée : *Pœnitentia Dei indignatione fungitur.* Quand je ne conſulterois que le bon-ſens, c'eſt ainſi que je conclurois.

Approfondiſſons cette penſée; & puiſque la fin de la vraye pénitence doit être de condamner & de punir le péché, imaginons-nous, mes Freres, reprend Saint Auguſtin, que Dieu a fait un pacte avec nous, & qu'il nous a dit : il faut, ou que vous vous jugiez vous-mêmes, ou que malgré vous-mêmes vous ſoyez jugez; que vous vous jugiez vous-mêmes dans cette vie, ou que malgré vous, vous ſoyez jugez à la mort. Je vous en laiſſe le choix. Il eſt impoſſible que vous évitiez l'un & l'autre, parce que tout péché attire un jugement après ſoi; mais l'un ou l'autre me ſuffira, & je m'en tiendrai également ſatisfait. Il dépend donc maintenant de vous, ou d'être jugez par moi, ou de ne l'être pas. Car ſi vous vous jugez vous-mêmes par la pénitence, dès-là vous n'êtes plus reſponſables à ma juſtice; & tout

tout pécheurs que vous êtes, ma juſtice n'a plus d'action contre vous. Au contraire, ſi vous ne vous jugez pas, ou ſi vous vous jugez mal, le droit que j'ai de vous juger ſubſiſte néceſſairement; & comme Dieu, je ſuis obligé par le devoir de ma providence à le maintenir dans toute ſon étendue.

C'eſt ainſi que Dieu nous parle: & en quel endroit de l'Ecriture nous propoſe-t-il une telle condition? dans tous les livres des Prophetes; mais plus expreſſément dans cet excellent paſſage de l'Epitre aux Corinthiens, où Saint Paul inſtruiſant les prémiers fideles, leur donnoit cet important avis: a *Quod ſi noſmetipſos dijudicaremus, non utique judicaremur*; ſachez, mes Freres. que ſi nous voulions bien nous juger nous-mêmes, nous ne ſerions jamais jugez de Dieu. C'eſt pour cela que les Peres de l'Egliſe ont ſi hautement exalté le mérite de la pénitence, en diſant qu'elle a le pouvoir de nous affranchir en quelque ſorte de la juriſdiction de Dieu. Ah! s'écrioit Saint Bernard, que ce jugement que je fais de moi-même, m'eſt avantageux, puiſqu'il me ſouſtrait au jugement de mon Dieu, qui eſt ſi terrible! b *Quàm bonum pœnitentiæ judicium, quod diſtricto Dei judicio me ſubducit*? Oui, ajoutoit cet homme de Dieu, je veux, quoique pécheur, quoique chargé d'iniquité, me préſenter devant ce formidable Juge: mais je veux m'y préſenter déja tout jugé, afin qu'il ne trouve plus rien à juger en moi; parce que je ſai bien, & qu'il m'a lui-même aſſuré, qu'il ne jugera jamais ce qui aura une fois été jugé. c *Volo vultui iræ judicatus præſentari, non judicandus; quia bis non judicat in idipſum.*

Or cela ſuppoſé, Chrétiens, n'ai-je pas raiſon de dire, que la ſeverité du pécheur envers lui-même eſt une qualité eſſentielle à la pénitence? Car que fais-je, pourſuit Saint Bernard, & voici ce que chacun de nous doit s'appliquer, pour ſe mettre dans les diſpoſitions que demande la ſolemnité prochaine: que fais

a 1. *Cor.* 11. b *Bernard.* c *Idem.*

fais-je, ſoit lorſque je me préſente devant Dieu au tribunal de la pénitence, ſoit lorſque je pratique cette ſainte vertu dans le ſecret de mon ame? Je fais, ou je dois vouloir faire ce que Dieu fera un jour, quand il me jugera: & que fera-t-il alors? un jugement ſevere de ma vie, qui ne pourra être, ni obſcurci par l'erreur, ni affoibli par la paſſion, ni corrompu par l'interêt. Un jugement, où Dieu, pour être irréprochable dans ſes arrêts, employera toute la penetration de ſon entendement divin, & toute l'integrité de ſa volonté adorable: [a] *Ut vincas cum judicaris.* En un mot, un jugement où Dieu, malgré moi-même, decouvrira toute mon iniquité, & ne me fera nulle grace. Car il eſt de la foi, qu'il me jugera ainſi. Il faut donc, ſi je veux prendre l'eſprit de pénitence, que je faſſe quelque choſe de ſemblable. Et puiſque voici le tems, où je dois entrer en jugement avec moi-même, pour me préparer à la naiſſance de mon Sauveur; il faut, autant qu'il m'eſt poſſible, que j'imite les procedures de la juſtice de Dieu contre moi-même: c'eſt-a-dire, que je commence dès aujourd'hui à bien connoître l'état de mon ame, à en développer les plis & les replis les *plus* cachez, à ſonder la profondeur de mes playes: que je conſidere cet examen, comme devant être pour moi un ſupplément de celui de Dieu, & par conſéquent comme l'affaire de ma vie la plus importante & celle qui exige de moi une attention plus ſerieuſe: que pour cela je ramaſſe toutes les lumieres de mon eſprit, afin de me juger, s'il ſe peut, auſſi parfaitement que Dieu me jugera, afin de diſcerner mes fautes auſſi exactement & avec la même équité qu'il les diſcernera, afin d'exercer ſur moi la même cenſure qu'il exercera: que pour faire cette action dignement, je ſois réſolu de n'y conſulter ni mon amour-propre, ni la prudence de la chair, ni la politique du monde, ni l'exemple, ni la coutume, ni les idées du ſiecle, ni mes préjugez; mais d'y écouter ma ſeule

[a] *Pſal.* 50.

ſeule conſcience, la foi ſeule, la Religion ſeule: que je prenne la balance en main, non pas celle des enfans des hommes, qui eſt une balance trompeuſe, b *Mendaces filii hominum in ſtateris*; mais la balance du ſanctuaire, où je dois être peſé, auſſi bien que l'infortuné Roi de Babylone.

Car ſi j'y procede autrement, c'eſt-à-dire, ſi jusques dans le ſacré tribunal je me flate moi-même, ſi j'uſe de diſſimulation avec moi-même, ſi je ſuis d'intelligence avec ma paſſion, ſi je me prévaux contre Dieu de ma fragilité, ſi je qualifie mes péchez de la maniere qu'il me plait, adouciſſant les uns, déguiſant les autres, donnant à ceux-ci l'apparence d'une droite intention, couvrant ceux-là du prétexte d'une malheureuſe neceſſité; ſi je décide toujours en ma faveur; ſi dans les doutes qui naiſſent ſur certaines injuſtices que je commets, & qui attirent après elles des obligations onéreuſes, je conclus dans tous mes raiſonnemens à ma décharge; en ſorte que quelque injure, ou quelque dommage qu'ait reçu de moi le prochain, je ne me trouve jamais obligé, ſelon mes principes, à nulle réparation: enfin, ſi pour ne me pas engager dans une diſcuſſion & une recherche qui me cauſeroit un trouble fâcheux, mais un trouble ſalutaire, mais un trouble néceſſaire, je me contente d'une revue précipitée, & je m'étourdis ſur les difficultez de ma conſcience, plutôt que je ne les éclaircis; ſi c'eſt ainſi que je me comporte: ah! ma pénitence n'eſt plus qu'une pénitence chimerique, & réprouvée de Dieu. Pourquoi? parce qu'elle n'eſt pas, comme elle le doit être, conforme au jugement de Dieu. Dieu & moi, nous avons deux poids, deux meſures differentes; & c'eſt ce que l'Ecriture appelle iniquité & abomination.

En effet, Chrétiens, Dieu nous jugera bien autrement: cette lâche & molle procedure que nous obſervons à notre égard dans la pénitence, n'eſt point celle que Dieu ſuivra dans ſon jugement. Si cela étoit,

b *Pſalm.* 61.

toit, en vain voudroit-on nous le faire craindre: en vain auroit-il fait aux Saints, & feroit-il encore aux ames vertueuſes, tant de frayeur. Car s'il pouvoit s'accorder avec tous nos ménagemens, avec tous nos adouciſſemens, qu'auroit-il alors de ſi terrible: & comment ſeroit-il vrai, que les Jugemens de Dieu ſont ſi éloignez de ceux des hommes? Mais la foi m'empêche bien de me flater d'une ſi vaine eſperance. Car elle me repréſente ſans ceſſe ces deux véritez eſſentielles; que le jugement de Dieu eſt infiniment rigoureux, que le jugement de Dieu doit être le modele & la règle de ma pénitence: d'où elle me fait conclure malgré moi, que ma pénitence eſt donc fauſſe & imaginaire, ſi elle n'eſt accompagnée de cet eſprit de zèle & de rigueur, avec lequel je dois me juger moi-même & me condamner.

Et voilà, mes chers Auditeurs, ce qui faiſoit faire à David cette priere ſi ſenſée, lorſqu'il demandoit à Dieu, comme une grace particuliere, de ne permettre pas que jamais ſon cœur conſentît à ces paroles de malice, c'eſt-à-dire, à ces prétextes que le démon nous ſuggere pour notre propre juſtification, & pour nous ſervir d'excuſes dans nos péchez: a *Ne declines cor meum in verba malitiæ, ad excuſandas excuſationes in peccatis.* Et parce que l'expérience lui avoit appris, que la plupart des hommes donnent dans ce piege, & que le monde eſt plein de ces faux élus, car c'eſt ainſi qu'il les appelloit, qui en traitant même avec Dieu, ont toujours raiſon, ou prétendent toujours l'avoir: ce ſaint Roi proteſtoit à Dieu, qu'il ne vouloit point de communication ni de ſocieté avec eux: b *cum hominibus operantibus iniquitatem, & non communicabo cum electis eorum.*

Mais qui ſont ces élus du ſiecle, demande S. Auguſtin, expliquant ce paſſage du Pſeaume: c *Qui ſunt iſti electi ſæculi?* Ce ſont, répond ce Pere, certains eſprits prévenus, auſſi-bien que le Phariſien, d'un orgueil

a *Pſalm.* 140. b *Ibidem.* c *Auguſt. in Pſalm.* 140.

orgueil ſecret; qui ne ſe connoiſſant pas, jugent toujours favorablement d'eux-mêmes, & ſe tiennent ſûrs de leur probité; qui ne ſe défient, ni de leurs erreurs, ni de leurs foibleſſes; qui de leurs vices, ſe font des vertus; qui ſéduits par leurs paſſions, prennent la vengeance pour un acte de juſtice, la médiſance pour zèle de la vérité, l'ambition pour attachement à leur devoir; qui s'avouent bien en général les plus grands pécheurs du monde, mais ne conviennent jamais en particulier d'avoir manqué: en un mot, qui ſe juſtifient ſans ceſſe devant Dieu, & ſe croyent irrepréhenſibles devant les hommes. Car c'eſt l'idée que nous en donne Saint Auguſtin: par où il nous fait entendre, que de tout tems il y a eu des eſprits de ce caractere. Elus du ſiecle, qui cherchant à autoriſer leurs deſordres, dès-là n'ont nulle diſpoſition à s'en repentir, beaucoup moins à y renoncer, en quoi néanmoins conſiſte la pénitence. L'un, ajoutoit le même Docteur, impute aux aſtres le dérèglement de ſa vie; comme ſi la conſtellation de Mars étoit la cauſe de ſes violences, ou celle de Vénus de ſes débauches: a *Venus in me adulterium fecit, ſed non ego.* L'autre, imbu de l'erreur des Manichéens, ſoutient que ce n'eſt pas lui qui péche, mais la nation des tenebres qui péche en lui: b *Non ego peccavi, ſed gens tenebrarum.* Tel étoit alors le langage des hérétiques, qui, comme remarque Saint Auguſtin, n'alloit qu'à fomenter la préſomption & l'impénitence de l'homme, & à rendre Dieu même auteur du péché; & tel eſt encore aujourd'hui, quoique ſous d'autres expreſſions & ſous des termes plus ſimples, le langage des mondains, j'entends de ces mondains ſi indulgens pour eux-mêmes, & ſi lâches dans la pratique & l'uſage de la pénitence.

Car dites-moi, Chrétiens: quand un pécheur, aux pieds du miniſtre de Jeſus-Chriſt, confeſſe qu'à la vérité il eſt ſujet à tel deſordre, mais que ce deſordre

a *Ibidem.* b *Ibidem.*

ordre eſt un foible, qui mérite plus de compaſſion que de blâme ; que c'eſt l'effet d'un temperament, d'une complexion qui prédomine en lui, & dont il n'eſt pas le maitre: quand il parle de la ſorte, ne tombe-t-il pas dans le ſentiment de ceux qui s'en prenoient à la fatalité de leur étoile, & qui diſoient: *Venus in me adulterium fecit, ſed non ego*? Et quand un autre, pour ſe diſculper de ſes crimes, reconnoit d'abord qu'il les a commis; mais du reſte ajoute, que dans le monde il y a une certaine corruption dont on ne peut ſe préſerver; que c'eſt le malheur du monde, & qu'il faudroit n'être pas du monde pour en être exempt: qu'eſt-ce que le monde dans ſa penſée, ſinon la nation des tenebres, dont parloit le Manichéen? a *Non ego peccavi, ſed gens tenebrarum.* Voilà les prétendues défenſes des élus du ſiecle: *Defenſiones iſtæ ſunt electorum ſæculi.* Defenſes encore une fois auſſi injurieuſes à la ſainteté de Dieu, qu'elles ſont propres à entretenir le libertinage de l'homme.

Ah! mes Freres, concluoit Saint Auguſtin, jugeons-nous plutôt dans la rigueur de la pénitence, & par-là nous glorifierons Dieu en nous condamnant nous-mêmes. Diſons à Dieu comme David, dans l'eſprit d'une humilité ſincere: guériſſez mon ame, Seigneur, parce que j'ai péché contre vous. b *Sana animam meam, quia peccavi tibi.* Oui, j'ai péché; & ce n'eſt ni mon naturel, ni mon temperament, que j'en accuſe; il ne tenoit qu'à moi de le règler, & je ſavois aſſez, quand je voulois, le tenir dans l'ordre: que cette paſſion qui m'a dominé au préjudice de votre loi, n'a jamais eu ſur moi d'empire au préjudice de mes interêts. Elle étoit ſouple & ſoumiſe à ma raiſon, quand j'en craignois les conſéquences devant les hommes; & elle n'avoit ni emportemens, ni ſaillies que je ne réprimaſſe, quand je croyois qu'il y alloit de ma réputation ou de ma fortune. J'ai péché contre vous, *peccavi tibi*; & j'aurois tort de m'en prendre

a *Ibidem.* b *Pſal.* 40.

prendre au monde : car le monde, tout pernicieux qu'il eſt, n'a eu d'aſcendant ſur moi, qu'autant qu'il m'a plu de lui en donner. Et en effet, cent fois pour me ſatisfaire moi-même, je l'ai mépriſé ; cent fois, par vanité & par caprice, je me ſuis affranchi de ſon empire, & je me ſuis mis au deſſus de ſes coutumes & de ſes loix. Si je vous avois aimé, ô mon Dieu, autant que j'aimois une gloire mondaine, autant que j'aimois des biens périſſables, autant que j'aimois la vie ; le monde, avec toute ſa malignité, ne m'auroit jamais perverti. Je ne ſerois donc pas de bonne foi, ſi je prétendois par-là juſtifier mon infidelité. Voyez-vous, pécheur, dit Saint Auguſtin, comment vous honorez votre Dieu à meſure que vous vous faites juſtice, & une juſtice ſevere, en vous reſſerrant dans les bornes étroites de la pénitence ? a *Vides quomodò ſic pateat laus Dei, in quâ anguſtiabaris cùm te velles defendere.*

Mais eſt-il rien de plus naturel que de ſe faire grace à ſoi-même ; & puiſque dans la pénitence où je tiens la place de Dieu, je deviens moi-même mon juge, qu'y a-t-il de plus pardonnable que de ne pas agir contre moi avec toute la rigueur de la juſtice ? Ah ! Chrétiens, je l'avoue, il n'eſt rien de plus naturel que de s'épargner ſoi-même. Mais c'eſt juſtement de-là que je tire une ſeconde raiſon pour nous convaincre que la pénitence doit être ſevere de notre part : je dis, parce que nous avons tant de penchant, & que nous ſommes ſi fortement portez à nous aimer nous-mêmes, & à nous ménager. Car il faut que la pénitence ſurmonte en nous ce fonds d'amour-propre ; & elle ne le peut faire, que par une ſainte rigueur. En effet, s'il étoit queſtion de juger les autres, & de prononcer ſur les actions du prochain, je n'aurois garde de vous exhorter à la ſeverité. Je ſai qu'alors nous ne ſommes que trop exacts, & trop enclins à cenſurer & à condamner : mais quand il s'agit de nous-mêmes, dont nous ſommes idolatres,

a *Auguſt. Ibidem.*

& pour qui nous avons, non pas seulement des tendresses, mais des délicatesses infinies; quel parti plus raisonnable & plus sûr puis-je vous proposer, que celui d'une rigueur sage, mais inflexible?

N'avez-vous pas éprouvé cent fois, que les injures les plus legeres nous paroissent des outrages, dès qu'elles s'adressent à nous; & qu'au contraire les outrages les plus réels, quelquefois même les plus sanglans, s'anéantissent, pour ainsi dire, dans notre estime, & se réduisent à rien, quand ils ne touchent que les autres? Qui fait cela, sinon cet amour de nous-mêmes, qui nous aveugle dans nos jugemens? & le moyen de le combattre, que par une pénitence rigoureuse? Helas, mes Freres, nous savons si bien colorer nos défauts; nous sommes si adroits à les couvrir, & à les excuser; ce que Dieu, ce que les hommes condamnent en nous, c'est souvent ce qui nous y plait davantage, & de quoi nous nous applaudissons. Que sera-ce donc de notre pénitence, si nous ne corrigeons pas cet instinct de la nature corrompue, par une règle plus droite, quoique moins commode? A quelles illusions serons-nous sujets? combien de péchez laisserons-nous impunis? combien d'autres ne condamnerons-nous qu'à demi? Défions-nous de nous-mêmes; ne nous écoutons jamais nous-mêmes. Avec une telle précaution, nous ne serons encore que trop exposez aux piéges & aux artifices de cet amour-propre, qui se glisse par-tout, & dont nous avons tant de peine à nous defendre.

Mais la grande & derniere raison, mes chers Auditeurs; celle qui nous engage plus indispensablement à la severité de la pénitence, & qui demanderoit seule un discours entier, c'est que le jugement que nous portons contre nous-mêmes, n'est point un jugement souverain ni définitif, mais un jugement subordonné, un jugement dont il y a appel; appel, dis-je, au tribunal de Dieu: un jugement, dont les nullitez & les abus doivent servir de matiere à un autre

autre jugement ſupérieur, que nous ne pouvons éviter. Car c'eſt là, Chrétiens, c'eſt là ce redoutable tribunal, où nous comparoitrons tous, que nous devons être jugez en dernier reſſort: c'eſt là que notre Dieu, qui par ſa prééminence & par ſa grandeur, eſt le Juge de tous les jugemens, reformera un jour les nôtres: a *Cùm accepero tempus, ego juſtitias judicabo.* A quoi ſur-tout s'attachera-t-il dans ce dernier jugement, & quelle ſera ſa principale occupation? Sera-ce de juger nos crimes? non, répond S. Chryſoſtome: mais ſa prémiere fonction, celle qui marquera davantage la ſupériorité de ſon être & ſa ſuprême puiſſance, ſera de juger les jugemens que nous aurons rendus contre nos crimes; de rechercher les accuſations que nous en aurons faites; de condamner, pour ainſi dire, nos condamnations, de nous punir de nos punitions; en un mot, de nous faire repentir de nos repentirs mêmes: car voilà proprement le ſens de cette parole, *ego juſtitias judicabo.* Nous nous croyons à couvert & en ſûreté ſous le voile de ces prétendues pénitences; mais ce voile n'aura caché que notre confuſion & notre honte. Nous regardons ces confeſſions de nos péchez, ſuivies de quelques ſatisfactions legeres qu'on nous a impoſées, comme autant de juſtices envers Dieu; mais Dieu nous fera voir que ſouvent ç'ont été d'énormes injuſtices; & c'eſt de ces fauſſes juſtices, ou plutôt de ces injuſtices véritables, qu'il nous demandera compte.

Ah! Chrétiens, que nous ſervira de nous être tant flatez & tant épargnez? que nous ſervira d'avoir trouvé, & peut-être cherché dans les miniſtres de Jeſus-Chriſt des hommes indulgens & faciles? De diſpenſateurs qu'ils étoient des myſteres de Dieu, que nous ſervira d'en avoir fait les complices de notre lâcheté? Les condeſcendances qu'ils auront eu pour nous, ces graces précipitées que nous en aurons obtenues, de quel uſage nous ſeront-elles? Dieu les ratifiera-t-il? ce qu'ils auront délié ſur la Terre, en relâ-

a Pſal. 74.

relâchant ainſi les droits de Dieu, ſera-t-il délié dans le Ciel? le pouvoir des clefs, qui leur a été donné, va-t-il juſques-là? Non, non, dit l'Ange de l'Ecole Saint Thomas, le tribunal de la pénitence où ils préſident, eſt bien dans un ſens le tribunal de la miſericorde; mais le tribunal de la miſericorde de Dieu, & non de leur miſericorde, ni de la nôtre; moins encore de la nôtre. Car ſi par un défaut de zèle, leur miſericorde vient à s'y mêler; ou ſi par un aveuglement d'eſprit nous y faiſions entrer la nôtre: je le repete, Chrétiens, & malheur à moi, ſi je ne vous en avertiſſois pas, comme dit l'Apôtre, à tems & à contre-tems; de ce tribunal de la miſericorde de Dieu, nous devons paſſer au tribunal de la juſtice, mais d'une juſtice ſans miſericorde. Voilà le fondement que vous devez poſer: fondement ſur lequel les premiers fideles appuyoient cette ſeverité de diſcipline, qui s'obſervoit parmi eux. [b] *Apud nos*, diſoient-ils, au rapport de Tertullien, *diſtrictè judicatur, tamquam apud certos de divino judicio*: nous nous jugeons exactement & ſeverement, parce que nous ſavons qu'il y a une juſtice rigoureuſe qui nous attend, & que nous avons toujours en vue. Auſſi, ajoute Saint Chryſoſtome, le Juge inférieur & ſubalterne doit toujours juger ſelon la rigueur de la loi: il n'appartient qu'au Souverain de pardonner; & le ſeul moyen d'obtenir grace, eſt de ne ſe l'accorder pas.

Severité raiſonnable: car il ne faudroit ici, Chrétiens, que notre ſeule raiſon pour nous convaincre. Si ces heureux ſiecles de la prémiere ferveur du Chriſtianiſme duroient encore, où un ſeul péché, de la nature même de ceux que notre relâchement a rendus ſi communs, étoit expié par les exercices les plus laborieux, & tout enſemble les plus humilians d'une pénitence de pluſieurs années; peut-être nous pourroit-il venir dans l'eſprit, qu'une telle ſeverité paſſeroit les bornes; & ce ſeroit à moi, comme

[b] *Tertull.*

me défenſeur des interêts de Dieu, à la juſtifier: ce ſeroit à moi à vous faire entendre, que bien loin qu'il y eût de l'excès dans cette ſeverité évangélique, les prémiers Chrétiens étoient au contraire fortement perſuadez, que les droits de Dieu, qu'il s'agit de réparer dans la pénitence, vont encore bien au-delà; que jamais l'Egliſe n'a ſuivi des règles plus ſages; & que ſi dans les derniers tems notre extrême délicateſſe l'a forcée en quelque ſorte à les mitiger, c'eſt ce qui releve ces règles mêmes; je veux dire, d'avoir été dans leur inſtitution auſſi raiſonnables, que nous avons depuis ceſſé de l'être.

Mais nous n'en ſommes plus là, mes chers Auditeurs; & je n'ai plus beſoin, ni de la docilité de votre foi, ni de votre ſoumiſſion à la conduite de l'Egliſe, pour vous faire approuver ce qu'il y a de plus ſevere dans la pénitence. Encore une fois, elle n'a plus rien de ſevere, que ce que votre raiſon même vous preſcrit; ou par parler plus juſte, ce qu'elle a deſormais de plus ſevere, c'eſt ce que votre raiſon même vous preſcrit.

Oui, mes Freres, en quoi conſiſte, & a toujours conſiſté ſon eſſentielle ſeverité? c'eſt de nous réduire aux bornes étroites de la raiſon que Dieu nous a donnée; & quand nous en ſommes ſortis, de nous y faire rentrer, en nous obligeant à être raiſonnables contre nous-mêmes, & aux dépens de nous-mêmes. Car c'eſt-là ce qui nous coûte, & ce que nous trouvons de plus difficile dans la pénitence: de nous interdire tout ce que notre propre raiſon nous fait connoître, ou péché, ou cauſe du péché; d'arracher de nos cœurs des affections que nous jugeons nous-mêmes criminelles & ſources du péché; de renoncer à mille choſes agréables, mais que nous ſavons être pour nous des engagemens au péché; de nous aſſujettir de bonne foi à tout ce que nous reconnoiſſons être des préſervatifs néceſſaires contre le péché; de réparer par des œuvres toutes contraires les malheureux effets du péché.

C'eſt ce que je pourrai traiter avec plus d'étendue une autre fois ; & c'eſt en quoi, dis-je, la pénitence nous paroit ſevere. Hors de-là, on ſe ſoumettroit à tout le reſte ; & pourvu qu'on en fût quitte pour ce qui étoit ordonné par les anciens Canons, o conſentiroit ſans peine qu'ils fuſſent renouvellez ; on jeûneroit, on ſe couvriroit du cilice & de la cendre, on ſe proſterneroit aux pieds des prêtres : mais d'étouffer une vengeance dans ſon cœur, mais de pardonner une injure, mais de rendre un bien mal acquis, mais de rétablir l'honneur flétri par une médiſance, mais de ſacrifier à ſon devoir une paſſion tendre, mais de rompre un commerce dangereux & de ſe détacher de ce qu'on aime ; voilà ce qui revolte la nature, & ce qui déſole le pécheur ; voilà ce qu'on a tant de peine à obtenir de lui, & ce qu'on en obtient ſi rarement ; voilà ſur quoi vous vous défendez tous les jours contre les miniſtres de Jeſus-Chriſt, ſur quoi votre réſiſtance énerve ſi ſouvent leur zèle, ou le rend inutile.

Cependant voilà ce que j'appelle, ſouffrez cette expreſſion, & ce qui eſt en effet, le raiſonnable de la pénitence : ſi raiſonnable, que vous êtes les prémiers à convenir, qu'on ne peut pas ſe diſpenſer de l'exiger de vous ; ſi raiſonnable, que vous ſeriez vous-mêmes ſcandaliſez, ſi l'on ne l'exigeoit pas. Le reſte étoit d'inſtitution humaine ; mais ce raiſonnable eſt de droit naturel & divin : le reſte a pu changer ; mais ce raiſonnable ſubſiſtera toujours, & eſt en quelque maniere auſſi immuable que Dieu : le reſte dépendoit de l'Egliſe ; mais ni l'Egliſe ni ſes miniſtres ne peuvent rien ſur ce raiſonnable ; & il n'y a point d'autorité ſur la Terre, il n'y en a point dans le Ciel, qui puiſſe nous décharger de l'obligation où nous ſommes de l'accomplir.

Heureux ſi nous goûtons aujourd'hui cette vérité : heureux ſi, ſuivant les lumieres de cette droite raiſon, à laquelle, malgré nous, nous ſommes ſoumis, nous embraſſons la pénitence dans toute la ſe-

ſeverité de ſes devoirs ; ſi pour venger Dieu de nous-mêmes, & pour le bien venger, nous faiſons paſſer dans nous-mêmes toute la colere de Dieu ! En ſorte que nous puiſſions lui dire comme David : « *In me tranſierunt iræ tuæ* ; Seigneur, il s'eſt fait un tranſport admirable, & comme une transfuſion bien ſurprenante. Du moment que j'ai conçu la grieveté de mon péché, & que je l'ai deteſté par la pénitence, toute votre colere a paſſé de votre cœur dans le mien : *In me tranſierunt iræ tuæ.* Je dis votre colere, Seigneur : car il me falloit la vôtre ; & il n'y avoit que la colere d'un Dieu auſſi grand que vous, qui pût détruire un mal auſſi grand que le péché. La mienne auroit été trop foible : mais la vôtre a toute la force & toute la vertu néceſſaire. C'eſt pour cela que vous l'avez toute répandue dans mon ame, parce que mon péché la méritoit toute entiere. Une partie n'auroit pas ſuffi ; mais il me la falloit dans toute ſa plénitude, pour pouvoir haïr & punir l'excès de mes deſordres : *In me tranſierunt iræ tuæ.* Au reſte, mon Dieu, c'eſt en cela même que je reconnois votre miſéricorde ; je dis, en ce que vous avez fait ſortir votre colere de votre cœur, pour la faire entrer dans le mien : car ſi elle étoit demeurée dans vous, à quoi ne vous auroit-elle pas porté contre moi ? au-lieu que paſſant dans moi, elle s'y eſt, pour ainſi dire, humaniſée. Encore, Seigneur, n'avez-vous pas voulu qu'elle paſſât immédiatement de vous dans moi : ſortant de votre ſein, elle auroit été trop ardente & trop allumée, & je n'aurois pu la ſupporter. Mais pour la temperer, vous l'avez fait paſſer prémierement dans le cœur de votre Fils, où elle a preſque amorti tout ſon feu, par les ſaintes & innocentes cruautez qu'elle a exercées ſur lui. Et parce que le cœur de votre Fils eſt la ſource de toutes les graces ; c'eſt-là, c'eſt dans ce centre de la ſainteté & de la miſericorde, qu'elle a pris une vertu ſalutaire pour me ſanctifier. C'eſt ainſi, mon

a *Pſal.* 87.

Dieu, qu'elle eſt venue en moi: c'eſt ainſi que je l'ai reçue, & que je la veux conſerver. *In me trans ierunt iræ tuæ.* Elle rendra ma pénitence ſevere; & par un heureux retour, plus ma pénitence ſera ſevere, plus elle me deviendra douce. C'eſt le ſujet de la ſeconde Partie.

II. PARTIE.

TErtullien parlant de la pénitence, a dit une choſe bien glorieuſe d'une part à Dieu, mais de l'autre bien capable de rabattre la préſomption & l'orgueil de l'homme. De quoi s'agit-il, mon Frere? c'eſt ainſi qu'il s'adreſſe à un pécheur: vous êtes en peine de ſavoir ſi votre pénitence vous ſera utile, ou non, devant Dieu. Qu'importe? Dieu vous commande de la faire: n'eſt-ce pas aſſez pour vous obliger à lui obeïr? Quand il n'y auroit que le ſeul reſpect dû à ſon autorité, elle mérite bien que vous y ayez égard préférablement à votre utilité: [a] *Bonum tibi eſt pœnitere, an non, quid revolvis? Deus imperat; prior eſt authoritas imperantis, quàm utilitas ſervientis.* Or ce que ce Pere diſoit en général de la pénitence, je pourrois le dire en particulier de la ſeverité de la pénitence. Quand cette ſeverité n'auroit rien que de rebutant pour nous, & qu'elle ſeroit telle que notre amour-propre & l'eſprit du monde nous la figurent; Dieu l'ordonnant, il n'y auroit point d'autre parti à prendre que celui d'une généreuſe ſoumiſſion, & il ſeroit juſte que notre délicateſſe cedât à la néceſſité & à la force du précepte: *Prior eſt authoritas imperantis, quàm utilitas ſervientis.*

Mais Dieu, Chrétiens, n'en veut pas uſer ſi abſolument & ſi ſouverainement avec nous: & par une condeſcendance digne de ſa grandeur, il ſait ſi bien temperer les choſes, que non ſeulement le poids ne nous accable pas, mais qu'il nous devient même le-

[a] *Tertull. de pœnit.*

leger; & s'il veut que nous nous condamnions à toutes les rigueurs de la pénitence, il prend soin en même tems que nous y trouvions toute l'onction qui nous la peut adoucir.

Le même Tertullien ne se trompoit donc pas; & quoiqu'il ait eu du reste sur le sujet de la pénitence des sentiments outrez, il a parlé juste, quand il a dit ailleurs, que la pénitence étoit la félicité & la béatitude de l'homme pécheur: *Pœnitentia hominis rei felicitas.* A qui ne connoitroit pas les effets de cette vertu, ou plutôt, à qui n'en connoitroit qu'une partie, cette proposition sembleroit un paradoxe. Car qu'y a-t-il en apparence de moins propre à faire le bonheur de l'homme, que ce qui mortifie son esprit, que ce qui crucifie sa chair, que ce qui combat ses passions, que ce qui l'oblige à se renoncer lui-même? Or ce sont les devoirs essentiels de la pénitence. Il est néanmoins vrai, Chrétiens, qu'après l'innocence perdue, rien ne peut rendre l'homme heureux, je dis même heureux dès cette vie, que la pénitence; & vous en conviendrez sans peine, quand vous m'aurez entendu. Car j'appelle avec Tertullien la félicité du pécheur dès cette vie, ce qui produit en lui la paix & le calme de la conscience; ce qui le remplit de la joye du Saint Esprit; ce qui le met dans toute l'assûrance où il peut être contre les jugemens de Dieu. Or voilà les effets naturels de la pénitence que je vous prêche, premiere vérité, vérité inconteſtable & qui est de la foi. J'ajoute, qu'il n'y a que la pénitence exacte & severe, qui ait la vertu d'operer ces divins effets; c'est-à-dire, qui produise dans le pécheur cette tranquillité, qui lui fasse goûter cette joye, qui lui donne cette assûrance, ou du moins cette confiance Chrétienne: seconde vérité, qui s'ensuit infailliblement de l'autre. N'ai-je donc pas droit de conclure, que la pénitence, dans sa severité même, nous devient douce & aimable? Ecoutez-moi: ceci vous

a *Tertull.*

édifiera plus que tout ce qu'il y a d'effrayant & de terrible dans la Religion.

Oui, c'eſt la véritable pénitence, & par conſéquent celle où le pécheur ſe flate moins, où il s'épargne moins, qui produit la paix: & de-là vient, que le Fils de Dieu ne ſépara point ces deux graces, qu'il accorda tout à la fois à la plus généreuſe & la plus fameuſe pénitente, Marie Magdelaine, lorſqu'il lui dit au moment de ſa converſion: a *Remittuntur tibi peccata tua; vade in pace*: vos péchez vous ſont remis; allez en paix. Cette paix de Dieu, comme l'appelle Saint Paul, parce qu'elle eſt en effet ſouverainement & par excellence le don de Dieu; b *Pax Dei*: cette paix que le monde ne peut donner, parce qu'elle n'eſt pas de ſon reſſort; c *Quam mundus dare non poteſt pacem*: cette paix qui ſurpaſſe tout autre ſentiment, tout autre bien, tout autre plaiſir, & ſans laquelle même il ne peut y avoir ni plaiſir, ni bien dans la vie; d *Pax Dei quæ exuperat omnem ſenſum*: cette paix qui met le repos dans un cœur, qui en fait ceſſer les troubles, qui en appaiſe les remords: cette paix, dis-je, fut le prémier fruit des ſaintes diſpoſitions, avec leſquelles Magdelaine vint ſe préſenter à Jeſus-Chriſt. Juſques-là, rebelle à Dieu, & livrée à elle-même, elle avoit eu de continuels combats à ſoutenir. Juſques-là, emportée par ſa paſſion, mais au même tems gênée & bourrelée par ſa raiſon, elle avoit ſenti l'aiguillon du péché; c'eſt-à-dire, elle en avoit ſenti la confuſion, l'amertume, le repentir, bien plus qu'elle n'en avoit goûté la douceur. Juſques-là, elle avoit vêcu dans des inquiétudes mortelles: mais elle commença à jouïr enfin de la paix, dès que par ſa pénitence elle eut trouvé grace devant ſon Dieu. Car ce fut alors qu'elle entendit cette divine parole, & qu'elle en éprouva l'effet: *Vade in pace*: allez en paix. Comme ſi le Sauveur du monde, uſant de l'empire ab-

a *Luc.* 7. b *Philip.* 4. c *Orat. Eccleſiæ.* d *Philip.* 4.

abſolu qu'il avoit ſur le cœur de cette pécheresſe, lui eût commandé auſſi-bien qu'aux vents & à la mer, de ſe calmer; a *Imperavit ventis & mari, & facta eſt tranquillitas magna.*

Quoi qu'il en ſoit, je prétends, mes chers Auditeurs, qu'autant que nous pratiquons la pénitence avec cet eſprit de ferveur, & cette exacte ſeverité envers nous-mêmes, autant nous y trouvons de conſolation: que ce qu'éprouva Magdelaine convertie, Dieu par ſa miſericorde nous le fait ſentir, puiſqu'il nous dit comme à elle intérieurement, & même ſenſiblement, par la bouche de ſes miniſtres: tout vous eſt pardonné; b *Remittuntur tibi peccata tua*: ne ſoyez plus en peine; *Vade in pace.*

Mais comment eſt-il poſſible qu'une pénitence ſevere, qui ſelon, la maxime de Tertullien, fait en nous la fonction de la juſtice & de la colere de Dieu, nous donne néanmoins la paix? Ah! Chrétiens, voilà le miracle que je vous prie de remarquer: car c'eſt par ſa ſeverité même qu'elle appaiſe Dieu, qu'elle deſarme Dieu, qu'elle nous rend amis de Dieu; que d'un Dieu courroucé & irrité, lequel n'avoit pour nous que des rigueurs, & qui ne nous préparoit que des châtimens, elle le force, tout Dieu qu'il eſt, par une ſainte violence, & par une eſpece de converſion qui ſe fait en lui, à devenir un Dieu de bonté; un Dieu qui met ſa gloire à nous pardonner ſans réſerve tout ce que nous ne nous pardonnons pas; qui ne ſe ſouvient de nos offenſes, que pour en faire le ſujet & la matiere de ſes graces; qui n'eſt notre juge, que pour nous montrer encore plus authentiquement qu'il eſt notre pere, puiſqu'alors il nous juge en pere, au-lieu qu'à la fin des ſiecles il nous jugera en maitre: enfin, un Dieu, qui dépoſant toutes penſées, tous ſentimens de vengeance, n'a plus deſormais, comme il s'en déclare lui-même, que des ſentimens de compaſſion & de charité, que des penſées de reconciliation.

a *Matth.* 8. b *Luc.* 7.

tion & de paix. a *Dicit Dominus: ego cogito cogitationes pacis, & non afflictionis.*

Voilà, dis-je, le miracle de la pénitence. Elle fait donc, parce qu'elle eſt ſevere, (appliquez-vous à cette penſée, qui n'eſt que la ſuite de celle de Tertullien) elle fait donc, parce qu'elle eſt ſevere, la fonction de la colere de Dieu; mais elle la fait bien plus efficacement que la colere de Dieu même: ou plutôt, elle fait en nous ce que la colere même de Dieu toute ſeule n'y peut faire. Pourquoi? c'eſt qu'au-lieu que la colere de Dieu punit en nous le péché, ſans l'effacer; la pénitence l'efface en le puniſſant: c'eſt que la colere de Dieu toute ſeule, quelque ſatisfaction qu'elle exige & quelle tire du pécheur, ne peut jamais faire que Dieu ſoit ſatisfait; ce qui ſe voit dans l'enfer, où l'éternité toute entiere des peines que ſouffrent les réprouvez, ne ſatisfait jamais Dieu, parce que dans l'enfer, dit Saint Bernard, il n'y a que la colere de Dieu qui agit. Au lieu que la pénitence, par un heureux mêlange de la colere & de la miſericorde divine, de la colere divine, dont elle fait l'office, & de la miſericorde divine qu'elle attire, eſt la juſte & entiere ſatisfaction que Dieu attend du pécheur. Par conſéquent, c'eſt la pénitence ſevere qui nous remet bien avec Dieu; & par une ſuite non moins infaillible, qui nous remet bien avec nous-mêmes. Car comment ſerons-nous en paix avec nous-mêmes, tandis que nous ſommes en guerre avec Dieu? Or qu'y a-t-il, que peut-il y avoir pour nous dans la vie de plus avantageux & de plus doux, que cette double paix? Quoi qu'il nous en coûte pour l'avoir, la pouvons-nous trop acheter? & quelque auſtere que nous paroiſſe, & que ſoit même la pénitence, pouvons-nous ne la pas aimer, quand il s'agit de rentrer en grace avec le maitre, de qui dépend tout notre bonheur; & de rétablir dans nous-mêmes une paix, qui ſur-

a *Jere.* 29.

ſur la Terre eſt le ſouverain bien, & qui ne peut compatir avec le péché? Avançons.

De cette paix intérieure naît une ſainte joye : autre fruit de la ſeverité de la pénitence, autre don de l'eſprit de Dieu, qui pour cela même eſt appellé dans l'Ecriture, la joye du Saint Eſprit; a *Gaudium in ſpiritu ſancto.* Qui peut l'exprimer, Chrétiens, qui peut la connoître ſans l'avoir ſenti? Qui peut comprendre la conſolation dont eſt remplie une ame criminelle, mais pénitente, quand par un généreux effort elle eſt enfin parvenue à remporter ſur elle-même la victoire, d'où dépendoit ſa converſion? quand elle a fait à Dieu le ſacrifice de la paſſion, dont elle étoit auparavant eſclave : quand elle a une fois rompu ſes liens; qu'elle commence à reſpirer la liberté des enfans de Dieu, & qu'elle peut lui dire comme David : b *Dirupiſti vincula mea; tibi ſacrificabo hoſtiam laudis.* C'eſt vous qui avez briſé mes chaines, & qui m'avez tiré de la ſervitude où mon péché m'avoit réduite: je vous bénirai, Seigneur, je vous louerai, je vous rendrai d'éternelles actions de graces. Elle s'eſt fait violence pour en venir là; & la réſolution qu'elle a priſe de rompre ce commerce qui la perdoit, de s'arracher l'œil qui la ſcandaliſoit, de ſortir de l'occaſion où elle ſe damnoit: cette réſolution Chrétienne, mais ſi difficile à prendre, mais encore plus difficile à exécuter, a été pour elle une eſpece d'agonie, & c'eſt ſans doute ce qu'il y a de plus ſevere dans la pénitence: mais auſſi, le coup une fois porté, l'ouvrage une fois achevé, de quelle abondance de joye Dieu ne la comble-t-il pas? C'eſt un myſtere impénétrable pour l'homme charnel & animal. Comme il n'a là-deſſus nulle expérience, il ne m'entend pas : mais c'eſt juſtement, dit Saint Chryſoſtome, parce qu'il n'en a nulle expérience, qu'il ne doit ni s'en croire, ni en être cru; c'eſt parce qu'il ne l'a ja-

a *Rom.* 14. b *Pſ.* 125.

jamais éprouvé, qu'il doit s'en rapporter à ceux qui l'éprouvent.

Or quelle épreuve n'en font pas ceux qui ſe convertiſſent de bonne foi; & avec quel épanchement de cœur ne s'en expliquent-ils pas? Combien tout à coup, diſoit Saint Auguſtin, ſurpris du changement miraculeux que la grace avoit fait en lui, & racontant, non plus ſes miſeres, mais les miſericordes du Seigneur: combien tout à coup trouvai-je de plaiſir à renoncer aux plaiſirs criminels du monde; & combien me fut-il doux de quitter ce que j'avois tant craint de perdre? Car vous, ô mon Dieu, qui êtes le ſeul vrai & ſouverain bien, capable de remplir une ame, vous me teniez lieu de tous les plaiſirs; & la joye de me voir enfin ſoumis à vous, la joye de m'être ſurmonté moi-même, étoit pour moi quelque choſe de plus délicieux, que toutes mes délices paſſées. Ainſi la pénitence de S. Auguſtin vérifioit-elle la promeſſe du Fils de Dieu: a *Mundus gaudebit, vos autem contriſtabimini; ſed triſtitia veſtra vertetur in gaudium*: le monde ſera dans la joye, & vous ſerez dans la triſteſſe; mais votre triſteſſe, c'eſt-à-dire, votre pénitence, qui eſt proprement & uniquement cette triſteſſe ſalutaire dont Saint Paul félicitoit les Corinthiens, votre triſteſſe ſe tournera en joye; & cette joye ſera le centuple de toutes les joyes du monde, dont vous vous ſerez privez.

Répondez-moi, dit le mondain, de cette douceur de la pénitence, & dès aujourd'hui je me convertirai. Aſſûrez-moi que cette joye ne me manquera pas, & je me condamnerai à tout ce que la pénitence a de plus rigoureux. Vous vous trompez, reprend Saint Bernard, & vous raiſonnez mal. Infidele & mondain au point que vous l'êtes, j'aurois beau vous en répondre: ce que j'en dirois, ne feroit ſur vous nul effet; & l'attachement actuel que vous avez à ce qui vous pervertit, vous rendroit inutile l'aſſûrance que je vous donnerois d'un bien, dont vous n'auriez

a *Joan.* 16.

riez qu'une connoiſſance de ſpéculation, mais dont vos ſens ne ſeroient pas touchez. Douceurs pour douceurs, vous vous en tiendriez à celles que vous goûtez, parce qu'elles ſont préſentes, & que les autres ne ſeroient encore pour vous qu'en idée & en eſperance. Il faut commencer par vous vaincre: car cette joye dont je vous parle, eſt la manne cachée, qui n'eſt réſervée qu'au vainqueur: a *Vincenti dabo manna abſconditum.* Il faut exercer ſur vous-même, & contre vous-même, les rigueurs de la pénitence; & alors la pratique vous convaincra, & dans un moment vous en découvrira plus que tous les diſcours. Qu'eſt-il même néceſſaire d'ailleurs que je parle, & que je renouvelle des promeſſes que Dieu tant de fois lui-même vous a faites? Fiez-vous-en à votre Dieu; il n'a jamais trompé perſonne: ſi vous êtes généreux, il ſera fidele.

Mais n'en voyons-nous pas, qui juſques dans leur pénitence, ne trouvent que des ſechereſſes, & ne parviennent jamais à ce centuple bienheureux d'une joye pure & ſecrete? Ne le confeſſent-ils pas les prémiers, & ne ſe plaignent-ils pas de leur état, comme s'ils reprochoient en quelque ſorte à Dieu qu'il ne leur a pas tenu parole? Oui, il y en a: mais qui ſont ils communément? Ah! répond Saint Bernard, il n'eſt point vrai qu'à ceux qui généreuſement & de bonne foi ſe ſont condamnez aux exercices d'une pénitence ſevere, cette joye ſolide & ſpirituelle ait manqué. S'il y a des ames dans le monde trompées ſur ce point, & fruſtrées de leur attente, graces à la providence & à la juſtice du Dieu que nous ſervons, ce ne ſont pas celles qui pratiquent la pénitence dans toute ſon auſterité: mais celles au contraire qui la moderent autant qu'elles peuvent, & plus qu'elles ne doivent; mais celles qui ne la veulent pratiquer que ſelon leur gré; mais celles qui lui ôtent tout ce qu'elle a de pénible & d'incommode, & ne s'en réſervent que la cérémonie & la figure; mais celles dont la pé-

ni-

a *Apoc.* 2.

nitence peut-être avec tout ſon éclat, & un certain extérieur de ſeverité, ne laiſſe pas d'être accompagnée de mille relâchemens. Que chacun de nous s'examine; & pour peu que nous ayons de lumiere, nous découvrirons dans nous-mêmes le principe du mal, & ce qui nous empêche de ſentir au fond de notre cœur cette onction de la pénitence Chrétienne. Nous reconnoitrons que nous ne devons ſouvent nous en prendre qu'à nous-mêmes. Nous nous écrierons avec le Prophete Royal: a *Juſtus es, Domine, & rectum judicium tuum*: vous êtes juſte, Seigneur; & il n'eſt pas ſurprenant, qu'auſſi lâche que je ſuis dans l'uſage de la pénitence, je n'y trouve pas ce qu'y ont trouvé, & ce qu'y trouvent encore tous les jours tant d'ames ferventes. Dès que j'aurai le même courage, le même zèle, la pénitence aura pour moi le même goût.

C'eſt donc, Chrétiens, un abus, & un étrange abus, quand nous nous faiſons de la ſeverité de la pénitence un obſtacle à la pénitence même; & l'un des artifices les plus ordinaires & les plus dangereux, dont ſe ſert l'ennemi de notre ſalut, pour endurcir les hommes dans le péché, & pour le détourner des voyes de Dieu, eſt de leur repréſenter la pénitence ſous des idées affreuſes qui leur en donnent de l'horreur, & qui les rebutent. Il ſemble même qu'on prenne plaiſir à ſe la figurer comme telle, pour avoir droit de s'en diſpenſer: & parce qu'il ſe trouve quelquefois entre les miniſtres de Jeſus-Chriſt & les paſteurs de ſon troupeau, des hommes zèlez, mais d'un zèle qui n'eſt pas ſelon la ſcience; des eſprits toujours portez aux extrémitez, qui pour ne pas rendre la pénitence trop facile, la réduiſent à l'impoſſible; qui n'en parlent jamais que dans des termes capables d'effrayer; qui la propoſent cruement, & d'une maniere ſeche, ſans y mettre jamais ce temperament d'amour & de confiance qui en doit être inſéparable; qui croyent avoir beaucoup fait, quand ils

a *Pſal.* 118.

ils ont, non pas redreſſé, mais embaraſſé & troublé une conſcience foible ; & qui manquant dans le principe, ne font jamais enviſager Dieu au pécheur, que ſous une forme terrible ; comme s'ils craignoient, qu'il n'y eût, pour ainſi dire, du danger pour Dieu à paroitre miſericordieux & aimable, & qu'ils ſouhaitaſſent eux-mêmes qu'il le fût moins : parce qu'il ſe trouve, dis-je, des eſprits préoccupez de ces ſentimens, & encore plus déterminez à les inſpirer aux autres ; qu'arrive-t-il ? Le libertin en profite, & le foible s'en ſcandaliſe : le libertin en profite, ravi qu'on lui exagere les choſes, pour être en quelque maniere autoriſé par-là à n'en rien croire, ou à n'en rien faire ; & qu'on lui en demande trop, pour avoir un ſpécieux prétexte de renoncer à tout. C'eſt-à-dire, que de ces caracteres outrez de la pénitence, qu'il paroit néanmoins eſtimer, & à quoi il donne de faux éloges, il ne tire point d'autre concluſion, que de ſe confirmer dans ſon impénitence.

Car voilà, mes chers Auditeurs, le raffinement du libertinage de notre ſiecle : on veut une pénitence extrême, ſans adouciſſement, ſans attrait, parce qu'on n'en veut point du tout, Si je la faiſois, dit-on, c'eſt ainſi que je la voudrois faire : mais on en demeure-là, & l'on ſe ſait bon gré de cette diſpoſition prétendue où l'on eſt de la bien faire, ſuppoſé qu'on la fît, quoiqu'on ne la faſſe jamais. Ou tout, ou rien, dit-on ; mais bien entendu qu'on s'en tiendra toujours au rien, & qu'on n'aura garde de ſe charger jamais du tout.

Ainſi raiſonne le libertin : & d'ailleurs, que conclud le foible ? rien autre choſe, que de ſe décourager, de s'attriſter, de s'abandonner à de ſecrets deſeſpoirs, de regarder la pénitence comme impraticable, de ſe perſuader qu'il ne la ſoutiendra jamais, qu'elle l'accablera d'un ennui mortel, & qu'il y ſuccombera ; de dire ſans ceſſe comme l'Iſraëlite préva-

ri-

ricateur: a *Quis noſtrûm valet ad cœlum aſcendere?* Et quel eſt l'homme ſur la Terre qui puiſſe eſperer de parvenir là, & de s'y maintenir? car c'eſt ainſi que notre lâcheté ſe prévaut des erreurs du monde, pour ſecouer le joug de Dieu.

Mais faudra-t-il, Seigneur, qu'une illuſion auſſi groſſiere que celle-là, nous trompe & nous perde, & que notre ignorance ſur ce point nous tienne toujours lieu d'excuſe? Non, mon Dieu: car tandis que vous me confierez le miniſtere de votre ſainte parole, je prêcherai ces deux véritez, ſans les ſéparer jamais. La prémiere, que vous êtes un Dieu terrible dans vos jugemens; & la ſeconde, que vous êres le Pere des miſericordes & le Dieu de toute conſolation. Je ne ſerai jamais aſſez téméraire pour prêcher votre miſericorde, ſans prêcher votre juſtice, parce que je ſai les conſéquences dangereuſes qu'en tireroit l'impieté: mais auſſi me ferois-je un crime de prêcher les rigueurs de votre juſtice, ſans parler en même tems des douceurs de votre miſericorde, parce que la foi m'apprend, & que c'eſt vous-même qui me l'avez revelé, que votre miſericorde ſauve les pécheurs, au-lieu que votre juſtice ſeule ne peut que les damner & les réprouver. Je joindrai donc l'un & l'autre enſemble, pour pouvoir toujours dire, comme David: b *Miſericordiam & judicium cantabo tibi, Domine*: Seigneur, je chanterai vos bontez, & vos jugemens: & quand les pécheurs du ſiecle devroient abuſer de cette inépuiſable miſericorde que je leur annoncerai; pour votre juſtification, Seigneur, je ne ceſſerai point de la publier hautement, afin que vous ſoyez reconnu pour ce que vous êtes, c'eſt-à-dire, pour un Dieu également juſte & bon; & qu'à l'égard des impies mêmes, vous ſoyez à couvert de tout reproche, quand l'excès de leurs deſordres vous forcera un jour à les condamner; c *Ut juſtificeris in ſermonibus tuis, & vincas cùm judicaris.* Je dirai

a *Deut.* 30. b *Pſal.* 100. c *Pſal.* 50.

dirai à votre peuple, que par le péché nous contractons une dette infinie; mais je ne manquerai pas auſſi-tôt de l'avertir, que par le ſecours de votre grace, il nous eſt aiſé de nous acquitter, parce que vous nous donnez vous-même dequoi vous payer. Je lui dirai, que la pénitence doit être ſevere, afin qu'il ne ſe perde pas par une malheureuſe préſomption: mais auſſi, afin qu'il ne tombe pas dans un funeſte deſeſpoir, je le conſolerai en lui diſant que la plus ſevere pénience devient la plus douce, par l'onction qui y eſt attachée; & vos promeſſes, ô mon Dieu, les oracles de votre Ecriture, ſont les preuves touchantes & convaincantes que je lui en apporterai. Je lui dirai, pour ne le pas tromper, que cette ſeverité de la pénitence eſt un joug; mais je n'oublierai pas de lui dire, pour l'animer à le porter, que c'eſt votre joug, & que vous vous êtes obligé à le porter vous-même avec nous; que ſelon l'expreſſion de votre Apôtre, c'eſt votre eſprit qui pleure en nous, qui s'afflige en nous, qui fait, ſi j'oſe parler ainſi, pénitence en nous, parce que c'eſt par lui que nous la faiſons, & que c'eſt lui, qui pour nous mettre en état de la faire, nous éleve au deſſus de nous-mêmes.

Gardant ces règles, mon Dieu, je ne craindrai rien; & juſqu'en préſence des Rois de la Terre, je parlerai ſans confuſion, auſſi bien que David, des obligations de votre loi: a *Loquebar de teſtimoniis tuis in conſpectu Regum, & non confundebar.* Je parle ici, Seigneur, devant le prémier Roi du monde; & jamais miniſtre de l'Evangile eut-il l'honneur de porter votre parole à un auſſi grand Prince? Non ſeulement c'eſt le plus grand Roi du monde; mais ce qui me rend ſa perſonne encore bien plus auguſte, c'eſt le plus Chrétien des Rois; c'eſt le protecteur le plus puiſſant de votre Egliſe; c'eſt un Roi zèlé pour ſa Religion, ennemi de l'impieté, & qui ne ſouffrira jamais que le libertinage s'éleve impunément contre vous:

a *Pſal.* 118.

vous: un Roi qui aime la vérité, & dont je puis bien dire ce que Saint Ambroiſe diſoit de Théodoſe, qu'il approuvoit plus celui qui reprend les vices, que celui qui les flate: a *Qui magis arguentem probat, quàm adulantem.* Eloge qui ne convient qu'aux grandes ames, & qui les diſtingue des autres. Tel eſt le Monarque devant qui je parle: mais quand je parlerois devant les Rois du monde les plus infideles, & les plus ennemis de votre nom, je leur dirois avec une confiance reſpectueuſe, ce que vous voulez qu'ils ſachent: que vous êtes leur Dieu; qu'ils doivent ſe ſoumettre à vous; & que puiſqu'ils ſont pécheurs comme le reſte des hommes, la pénitence eſt un devoir pour eux auſſi-bien que pour le reſte des hommes: *Loquebar de teſtimoniis in conſpectu Regum.*

Voilà ce que Jean-Baptiſte prêchoit dans la Judée: à qui? non ſeulement au ſimple peuple, mais aux grands du monde & de la Cour, qui venoient l'écouter; & à ceux-ci encore plus qu'aux autres, parce qu'il ſavoit que la pénitence leur étoit encore plus néceſſaire. Comme les grands de la Cour, ſelon le rapport de l'Evangile, l'alloient chercher dans le deſert, il ne ſortoit point de ſon deſert pour leur annoncer ces véritez. Maintenant que les prédicateurs ſont obligez de quitter leur ſolitude, pour venir les faire entendre à la Cour; voilà ce que je vous prêche, mes chers Auditeurs, avec un mérite bien inférieur à celui de Jean-Baptiſte, mais de la part du même Dieu. b *Pœnitentiam agite; appropinquavit enim regnum cœlorum.* Faites pénitence, parce que le Royaume du Ciel eſt proche. Il eſt proche, Chrétiens, puiſque nous touchons de près au grand myſtere de notre redemption. Mais dans un autre ſens, il eſt peut-être encore plus proche que vous ne le penſez. Le terme de notre vie, l'inſtant de la mort, le jugement qui la ſuit, c'eſt ce que l'Ecriture en mille

a *Ambroſ.* b *Matt.* 3.

mille endroits veut nous marquer par cette proximité du Royaume de Dieu. Or à l'entendre de la ſorte, combien y en a-t-il dans cette aſſemblée pour qui il eſt proche; & combien de ceux-mêmes qui s'en croyent les plus éloignez? Si Dieu, au moment que je parle, me les déſignoit en particulier; & que m'adreſſant à chacun d'eux, je leur diſſe de cette chaire: c'eſt vous, mon cher Auditeur, qui n'y penſez pas, c'eſt vous qui devez mettre ordre à votre conſcience; car vous mourrez dès demain, & voici le dernier avertiſſement que Dieu vous donne: ſi je leur parlois ainſi, & qu'ils fuſſent certains de la revelation que j'en aurois eue de Dieu, il n'y en auroit pas un qui ne ſe convertît, pas un qui ne renonçât dès aujourd'hui à tous ſes engagemens, pas un qui n'acceptât la pénitence la plus ſevere que je pourrois lui impoſer. Pourquoi? parce qu'ils ſeroient aſſûrez que leur dernier jour approche, & qu'ils ne voudroient pas perdre le tems qui leur reſteroit. Ah! Chrétiens, pourquoi ne faites-vous pas ce que feroient ceux-ci; & pourquoi ne font-ils pas eux-mêmes dès maintenant ce qu'ils feroient alors? Avons-nous une caution contre l'inconſtance de la vie, & l'incertitude de la mort? Ce que nous ne voulons pas faire préſentement, & ce que nous pouvons néanmoins faire utilement, ſommes-nous certains que nous aurons dans la ſuite le tems de le faire, & les moyens de le bien faire? Qui vous répond de Dieu? qui vous répond de vous-mêmes? Les exemples de tant d'autres qui ont été ſurpris, & des exemples préſens, des exemples domeſtiques, ne doivent-ils pas vous faire trembler? Les avez-vous déja oubliez? Pour un pécheur qui trouve encore à la mort le tems de faire pénitence après l'avoir perdu pendant la vie, ne peut-on pas dire qu'il y en a cent qui ne le trouvent pas? Et de cent qui l'ont, n'eſt-il pas vrai, & ne puis-je pas ajouter, qu'il n'y en a preſque pas un qui faſſe une bonne pénitence? *Pœnitentiam agite.* Faiſons-la donc, Chrétiens,

tiens, & faiſons-la promptement, & faiſons-la ſans ménagement, afin qu'elle nous obtienne grace devant Dieu, & qu'elle nous mérite la gloire que je vous ſouhaite, &c.

SER-

SERMON

SUR

LA NATIVITÉ

DE

JESUS-CHRIST.

Et ſubitò facta eſt cum Angelo multitudo militiæ cœleſtis, laudantium Deum, & dicentium: Gloria in altiſſimis Deo, & in terrâ pax hominibus.

Au même inſtant que l'Ange annonça aux Paſteurs la naiſſance de Jeſus-Chriſt, une troupe de la milice céleſte ſe joignit à lui, & ſe mit à louer Dieu, en diſant: Gloire à Dieu au plus haut des Cieux, & paix aux hommes ſur la Terre. En Saint Luc, chap. 2.

SIRE,

En deux paroles, voilà les deux fruits de la naiſſance du Sauveur: la gloire à Dieu, & la paix aux hommes. La gloire à Dieu, à qui elle eſt dûe par juſtice; & la paix aux hommes, à qui Dieu la donne par grace. La gloire à Dieu, qui la poſſede comme un bien propre; & la paix aux hommes, qui la deſirent comme le plus digne objet de leurs vœux. La gloire à Dieu, qui ſeul la mérite, parce qu'il eſt ſeul grand par lui-même; & la paix aux hommes, qui doivent ſe mettre en état de l'obtenir,

juſqu'à ſacrifier tout pour l'avoir. C'eſt, dit Saint Bernard, le partage le plus raiſonnable, & même pour les hommes le plus favorable qui fut jamais.

Cependant, ajoute ce Pere, on voit dans le monde des hommes qui ont peine à le goûter, & tel eſt l'ambitieux & le ſuperbe. En effet, parce qu'il eſt ſuperbe & ambitieux, ce partage fait par les Anges, quoique favorable pour lui, ne le contente pas: [a] *Non placet ei angelica diſtributio, dans gloriam Deo, & pacem hominibus.* C'eſt-à-dire, qu'aveuglé d'un injuſte deſir de s'élever au deſſus des autres, il ne ſe contente pas d'avoir la paix; mais qu'il veut encore avoir la gloire; & quoique Dieu dans l'Ecriture ſe ſoit ſi hautement déclaré, qu'il ne donnera ſa gloire à perſonne, [b] *Gloriam meam alteri non dabo;* Il eſt aſſez téméraire pour répondre à Dieu dans ſon cœur: & moi, ſans attendre que vous me la donniez, je me l'attribuerai, & je l'uſurperai; [c] *Et ego, inquit ſuperbus, mihi illam, licèt non dederis, uſurpabo.*

Ayons, mes chers Auditeurs, ce ſentiment en horreur. Mieux inſtruits de nos véritables interêts, tenons-nous-en au partage qui nous eſt offert dans l'Evangile. Il nous eſt trop avantageux, pour en ſouhaiter un autre. Diſons à Dieu comme David: [d] *Non nobis, Domine, non nobis, ſed nomini tuo da gloriam*; ne nous donnez pas la gloire, Seigneur; la gloire ne nous appartient pas. Réſervez-la pour vous toute entiere, parce qu'elle eſt toute entiere pour vous & pour votre ſaint nom. Mais donnez-nous cette paix ſalutaire, que vos Anges nous font eſperer, & que Jeſus-Chriſt votre Fils vient lui-même nous apporter. Parlant de la ſorte, nous parlerons en Chrétiens. Ainſi l'auguſte myſtere que nous celebrons, étant pour nous, dans le deſſein de Dieu, le myſtere de la paix, conſiderons-le uniquement ſous cette idée. Rapportons là toutes nos vues, & atta-

[a] *Bernard.* [b] *Iſaï.* 42. [c] *Bernard.* [d] *Pſal* 113.

attachons-nous aux divines instructions que nous fournit sur ce point important la naissance d'un Dieu fait homme. Mais d'abord rendons nos devoirs à la plus pure des Vierges; à cette Vierge incomparable, qui par un prodige inouï, toujours Vierge, est devenue la mere de son Dieu, & félicitons-la avec l'Eglise de cette glorieuse maternité, qui a été le principe de notre salut. *Ave Maria.*

UN enfant nous est né, disoit Isaïe, parlant en Prophete, & annonçant par avance ce qui devoit arriver dans la plénitude des tems: a *Parvulus natus est nobis.* Et cet enfant, ajoutoit le Prophete, sera appellé l'admirable, le Dieu fort, le Pere du siecle futur, mais sur-tout le Prince de la paix: b *Et vocabitur admirabilis, Deus fortis, pater futuri sæculi, princeps pacis.* C'est aujourd'hui, Chrétiens, que nous voyons à la lettre l'oracle accompli. C'est aujourd'hui que l'enfant Jesus a vérifié dans sa personne cette prédiction, qui ne pouvoit convenir qu'à lui; & que dès son berceau, il a fait voir qu'il étoit souverainement & par excellence le Prince de la paix: *Princeps pacis.* Comment cela? parce que dans le mystere de ce jour, il a commencé à faire l'office de médiateur & d'arbitre de la paix; qu'il a paru dans le monde, pour y établir les vrais principes de la paix; qu'il s'est servi du ministere des Esprits célestes, pour annoncer à ses élus l'Evangile de la paix: car, selon la parole de l'Apôtre, la paix a été le bienheureux terme & la fin principale de sa mission: c *Veniens evangelizavit pacem.*

Comme il naissoit pour faire regner la paix (appliquez-vous à cette pensée; elle est de Saint Chrysostome, & elle va éclaircir ma proposition (comme il naissoit pour faire regner la paix, tout devoit concourir à son dessein; & en effet, par une singuliere providence, tout y concourut. Et voilà pourquoi ce divin enfant voulut naître sous le regne d'Au-

a *Isai* 9. b *Ibidem.* c *Ephes.* 2.

d'Auguſte, qui fut de tous les regnes le plus tranquille; tout l'univers, c'eſt-à-dire, tout l'Empire Romain ſe trouvant, par une eſpece de miracle, dans une paix profonde, pour confirmer par cette circonſtance ce qui étoit écrit du Meſſie, que l'abondance de la paix naitroit avec lui: a *Orietur in diebus ejus juſtitia & abundantia pacis.*

Mais après tout, Chrétiens, cette paix extérieure & temporelle dont le monde jouïſſoit alors, n'étoit encore que pour ſervir de diſpoſition à une autre paix, bien plus avantageuſe & bien plus ſainte, que le Fils unique de Dieu nous apportoit du Ciel; & c'eſt ici que j'entre dans le fond de notre myſtere, & que je vous prie d'y entrer avec moi. Je m'explique. Maintenir la paix des nations, éteindre le feu des guerres & des diſſenſions qui les conſument, pacifier les Royaumes & les Etats, c'étoit, il eſt vrai, l'ouvrage de cette providence générale, qui préſide au gouvernement du monde. Mais rétablir la paix entre l'homme & Dieu, mais enſeigner à l'homme le ſecret de conſerver la paix avec ſoi-même, mais donner à l'homme des moyens ſûrs & infaillibles pour entretenir une paix éternelle avec le prochain; c'étoit, & ce devoit être l'effet particulier, l'effet miraculeux de la Sageſſe de Dieu incarnée, je veux dire, de la naiſſance de Jeſus-Chriſt & de ſa venue au monée.

C'eſt donc lui, mes chers Auditeurs, qui par ſa ſainte Nativité, & par toutes les circonſtances qui l'accompagnent, nous procure aujourd'hui la paix avec Dieu, la paix avec nous-mêmes, & la paix avec nos freres. La paix avec Dieu, par la pénitence qu'il fait déja pour nous dans l'étable de Bethléem; c'eſt la prémiere Partie. La paix avec nous-mêmes, par l'humilité & par le détachement des biens de la Terre, qu'il nous prêche déja ſi hautement, en choiſiſſant une creche pour ſon berceau; c'eſt la ſeconde Partie. La paix avec nos freres, par la

a *Pſal.* 71.

la douceur, ou pour mieux dire, par la tendre charité dont il eſt lui-même en naiſſant, une leçon vivante & ſi touchante, & dont il nous donne le plus parfait modele; ce ſera la Concluſion: *Veniens evangelizavit pacem.* Venant au monde, il nous a annoncé la paix; mais avec qui? je le repete: avec Dieu, en ſe faiſant notre victime par la réparation entiere du péché: avec nous-mêmes, en détruiſant les deux principes de tous nos troubles intérieurs, l'orgueil & la cupidité: avec nos freres, en amoliſſant la dureté, qui nous eſt ſi naturelle, ou du moins ſi ordinaire à leur égard, & en nous inſpirant à ſon exemple la bénignité: *Evangelizavit pacem.* Oui, il a été dès ſon entrée au monde, l'Evangéliſte & le prédicateur de cette triple paix, ſi deſirable & ſi néceſſaire pour nous: de la paix avec Dieu, en nous apprenant à appaiſer Dieu: de la paix avec nous-mêmes, en nous apprenant à être humbles & pauvres de cœur: de la paix avec le prochain, en nous apprenant à être doux & humains; c'eſt tout le ſujet & le partage de ce diſcours. Je vous demande une favorable attention.

I. PARTIE.

C'Eſt un principe de Religion qui ne peut être conteſté, & dont tout le monde convient: comme pécheurs, nous étions enfans de colere; & en cette qualité, non ſeulement ennemis de Dieu, mais incapables par nous-mêmes de nous reconcilier avec Dieu. Il nous falloit donc un médiateur, qui venant au monde avec un pouvoir légitime, négociât & conclût entre Dieu & nous cette importante reconciliation: c'eſt-à-dire, qu'il nous falloit un médiateur, qui tout-enſemble zélé pour nos interêts, & chargé des interêts de Dieu, accordât l'homme & Dieu dans ſa perſonne: un médiateur, en qui Dieu trouvât la plenitude de la ſatisfaction qui lui étoit dûe; & en qui l'homme trouvât la plénitude

de la remiſſion & de la miſericorde dont nous avions beſoin : un médiateur, qui réuniſſant ces deux choſes, pacifiât, comme dit Saint Paul, le Ciel & la Terre; & qui aux dépens de lui-même, ſans aucun préjudice des droits de Dieu, nous remît en grace avec Dieu. Or voilà, Chétiens, ce que la foi nous découvre, & ce qui s'eſt heureuſement accompli dans le myſtere de ce jour. Car que voyons-nous dans l'étable de Bethléem? comprenez bien cette vérité, ſur quoi roule toute notre Religion. Nous y voyons dans la perſonne d'un enfant-Dieu, la miſericorde de Dieu incarnée & humaniſée; & en même tems, par le plus ſurprenant de tous les miracles, la juſtice de Dieu ſatisfaite dans la rigueur, & authentiquement vengée. Miſericorde de Dieu, juſtice de Dieu : deux attributs, dont la parfaite alliance devoit produire la paix entre Dieu & l'homme; mais qui ne pouvoient être unis de la maniere intime dont ils l'ont été, que dans le Verbe fait chair. Ecoutez-moi, & vous en allez être convaincus.

Nous voyons, dis-je, dans cet enfant la miſericorde de Dieu incarnée & humaniſée. C'eſt ce qui nous paroît d'abord dans ſon adorable naiſſance, dont S. Paul comprend en un mot tout le myſtere, quand il dit, que ce fut alors que ſe fit la prémiere apparition de la grace du Dieu Sauveur; & que la grace du Dieu Sauveur, qui auparavant étoit quelque choſe d'impénétrable & d'incompréhenſible, ſe rendit palpable & ſenſible : [a] *Apparuit gratia Dei Salvatoris noſtri.* Prenez garde, mes Freres, dit Saint Chryſoſtome, expliquant ce paſſage de l'Apôtre : il y avoit des ſiecles entiers que Dieu, quoiqu'offenſé, las d'être en guerre avec les hommes, méditoit de faire avec eux un traité de paix, pour lequel il avoit réſervé tous les tréſors de ſa miſericorde & de ſa grace. Il y avoit des ſiecles entiers que ce Dieu de gloire diſoit aux hommes par un de ſes Prophetes:

Ego

a *Tit.* 2.

[a] *Ego cogito super vos cogitationes pacis, & non afflictionis* : j'ai sur vous des pensées de paix, & non de colere & de vengeance. Mais ces pensées de paix, dit S. Chrysostome, étoient alors toutes renfermées dans le cœur de Dieu. Ce n'étoient que des pensées, des vues, des projets, qui ne sortant point hors de Dieu, demeuroient sans exécution. Dieu étoit plein de ces pensées; mais le tems n'étoit pas encore venu, où il avoit résolu de les manifester & de les produire. Comme Dieu de misericorde, il avoit des pensées de paix; & cependant on ne voyoit par-tout que des effets de sa justice, & d'une justice rigoureuse. Aujourd'hui ces pensées de paix, suspendues depuis tant de siecles, & cachées dans le sein de Dieu, commencent à éclater aux yeux des hommes: pourquoi? parce que Jesus-Christ Dieu & homme, c'est-à-dire, la grace même & la misericorde même, se fait voir à eux: *Apparuit gratia Dei.* Ce ne sont plus des pensées de paix, mais des chef-d'œuvres consommez, mais des miracles, mais des prodiges de paix: & Dieu ne dit plus simplement, je conçois, je médite, *Ego cogito*; mais j'accomplis, j'exécute ce que j'avois promis aux pécheurs. Ainsi nous l'a-t-il fait entendre, quand il a fait paroitre dans le mystere que celebre aujourd'hui l'Eglise, son Verbe revêtu de notre chair, & quand il a donné au monde un Redempteur.

Mais en le donnant au monde ce Redempteur, Dieu n'a-t-il point oublié ses propres interêts? En choisissant un moyen si extraordinaire & si étonnant, pour mettre au jour ces pensées de paix qu'il avoit éternellement conçues, n'a-t-il point fait avec nous une paix desavantageuse & peu honorable pour lui? Ah! Chrétiens, voilà ce que nous ne pouvons assez admirer, & c'est ici qu'il est juste, qu'éclairez comme nous le sommes, des lumieres de la foi, nous rendions hommage à la sagesse de notre Dieu. Non, poursuit Saint Chrysostome, Dieu en choisissant ce

[a] *Jerem. 29.*

moyen, n'a point oublié ce qu'il ſe devoit à lui-même ; & la preuve en eſt évidente. Car tandis que je vois dans le divin enfant qui vient de naitre, la miſericorde de Dieu incarnée & humaniſée ; je vois dans la même perſonne de cet enfant, la juſtice de Dieu pleinement vengée. Tandis que j'y vois la grace & la remiſſion du péché offerte à l'homme, j'y vois une victime de propitiation offerte à Dieu pour l'expiation du péché. Comme le péché eſt la ſeule cauſe de la guerre, qui met entre Dieu & nous une ſi fatale diviſion, je vois dans la creche un Sauveur, déja ſacrifié comme une hoſtie vivante, pour abolir le péché qui nous a ſéparez de Dieu. Comme la pénitence eſt le capital & le plus eſſentiel article de notre paix avec Dieu, j'y vois un homme-Dieu commençant déja à faire pénitence pour nous, & nous apprenant à la faire nous-mêmes pour nous-mêmes.

Myſtere adorable de paix, que David, par un eſprit de prophetie, avoit prétendu nous marquer, quand il avoit dit : [a] *Miſericordia & veritas obviaverunt ſibi* : la miſericorde & la vérité, c'eſt-à-dire dans le ſens litteral du Pſeaume, la miſericorde & la juſtice ſe ſont rencontrées ; & où, demandoit S. Bernard, ſe ſont-elles rencontrées ? Dans l'étable, où eſt né Jeſus-Chriſt ; diſons plutôt, dans Jeſus-Chriſt. Juſques-là, elles avoient tenu des routes toutes differentes & toutes oppoſées, & rien n'étoit plus éloigné de la miſericorde que la juſtice. Aujourd'hui elles ſe rapprochent ; & l'une vient heureuſement à la rencontre de l'autre : *Obviaverunt ſibi.* Juſques-là, l'une avoit paru abſolument contraire à l'autre : car le propre de la juſtice étoit de punir ; & le propre de la miſericorde de pardonner. Ici, le pardon & la punition ſe joignent enſemble : la punition qui tombe ſur l'innocent, les ſouffrances de Jeſus-Chriſt dans la creche, méritant le pardon aux hommes coupables ; & le pardon qu'obtiennent les hommes coupables, n'étant fondé, conformément aux decrets é-

[a] *Pſal.* 84.

ter-

ternels de Dieu, que ſur les ſouffrances de Jeſus-Chriſt, & ſur la punition que ſubit l'innocent & à laquelle il veut bien ſe ſoumettre. D'où il s'enſuit, ce qu'ajoute le texte ſacré dans une autre expreſſion encore plus forte, que la juſtice & la paix ſe ſont mutuellement baiſées, comme deux ſœurs : a *Juſtitia & pax oſculatæ ſunt.* Paroles que le même Saint Bernard appliquoit, & avec raiſon, à la naiſſance du Fils de Dieu ; puiſqu'il eſt certain que le fondement de notre paix avec Dieu, a été cette juſtice vindicative, que Dieu, uſant de tous ſes droits, a exercée contre le péché, en livrant ſon Fils pour nous. Or n'eſt-ce pas dès ce jour qu'il a commencé à le livrer ; & pouvoit-il le livrer d'une maniere plus ſenſible, qu'en le faiſant naitre dans l'état où la creche nous le repréſente ?

Quelle eſt donc l'idée naturelle que nous devons avoir de ce myſtere ? La voici, mes chers Auditeurs, telle que l'a eue le grand Apôtre, & dans les mêmes termes qu'il l'exprimoit. b *Deus erat in Chriſto, mundum reconcilians ſibi* : Jeſus-Chriſt étoit dans la creche, & Dieu étoit dans Jeſus-Chriſt, reconciliant le monde avec ſoi. Penſée ſublime, digne de Saint Paul ; & qui pour être bien dévelopée, demanderoit un diſcours entier. Dieu étoit dans Jeſus-Chriſt, reconciliant le monde avec ſoi, & ſe reconciliant lui-même avec le monde. C'eſt-à-dire, Dieu étoit dans Jeſus-Chriſt, recevant les ſatisfactions que Jeſus-Chriſt lui faiſoit de tous les crimes du monde ; & en vue de ces ſatisfactions qu'il recevoit de Jeſus-Chriſt, oubliant, pardonnant, effaçant, aboliſſant tous les crimes du monde. Méditons ces paroles. *Deus erat in Chriſto, mundum reconcilians ſibi* : Jeſus-Chriſt étoit dans la creche, offrant à Dieu, comme ſouverain-Prêtre de la loi de grace, le ſacrifice de ſon humanité ſainte ; & Dieu étoit dans Jeſus-Chriſt, acceptant ce ſacrifice pour réparation de toutes les impietez, de tous les blaſphêmes, de tous les ſacri-

a *Ibidem.* b 2. *Cor.* 5.

leges, de tous les ſcandales, de toutes les profanations qui devoient ſe commettre dans le monde, à la honte du nom Chrétien. *Deus erat in Chriſto*: Jeſus-Chriſt étoit dans la creche, humilié & anéanti; & Dieu étoit dans Jeſus-Chriſt, ſe dédommageant par-là de tous les attentats que l'orgueil des hommes avoit formez, ou devoit former contre ſa gloire; de tout ce que leur ambition démeſurée, de tout ce que leur extravagante vanité, de tout ce que leur maligne jalouſie devoit produire dans le monde d'injuſtices & de deſordres. *Deus erat in Chriſto*: Jeſus-Chriſt étoit dans la creche, rendant à ſon Pere les prémiers hommages de cette obeïſſance ſans bornes, qui devoit bientot s'étendre juſques à la mort, & juſques à la mort de la croix; & Dieu étoit dans Jeſus-Chriſt, vengé par-là, mais hautement, de tous les mépris que les hommes devoient faire de ſa loi; de tout ce que l'eſprit d'indépendance, de tout ce que l'inſolence du libertinage, de tout ce que la préſomption du relâchement devoit leur inſpirer contre ſes ordres, & au préjudice de la ſoumiſſion qui lui eſt dûe. *Deus erat in Chriſto*: Jeſus-Chriſt étoit dans la creche, immolant ſa chair virginale par les miſeres d'une extrême pauvreté; & Dieu étoit dans Jeſus-Chriſt, ſe faiſant juſtice par-là de tout ce que la ſenſualité & la moleſſe, de tout ce que l'excès du luxe, de tout ce que l'amour du plaiſir, de tout ce que l'abus des commoditez & des délices de la vie devoit cauſer de déréglement & de corruption dans les mœurs; je veux dire, de toutes les impudicitez, de tous ces vices abominables que Saint Paul défend de nommer, de tous ces monſtres de péchez qui deshonorent l'homme, & qui le dégradent juſqu'à le mettre au rang des bêtes. *Deus erat in Chriſto*: en un mot, Jeſus-Chriſt étoit dans la creche, faiſant pénitence pour nous; & Dieu étoit dans Jeſus-Chriſt, agréant cette pénitence, mais en même tems nous la propoſant pour modele; comme s'il nous eût dit

à tous : voyez, & faites de même; [a] *Inspice, & fac secundùm exemplar.*

C'eſt, dis-je, à cette condition que Dieu étoit dans Jeſus-Chriſt, nous reconciliant avec ſoi; & par un effet réciproque de ſon amour, ſe reconciliant avec nous : *Deus erat in Christo, mundum reconcilians sibi.* Car, tout irrité qu'il étoit par la grieveté de nos offenſes, comment auroit-il pu, reprend Saint Bernard, n'être pas fléchi par la pénitence de ce Fils bien-aimé; dont il put bien dire dès-lors, ce qu'il devoit déclarer ſolemnellement dans la ſuite : [b] *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi complacui?* de ce Fils, qui, quoique naiſſant avec l'apparence de pécheur, étoit non ſeulement le Saint des Saints, mais la Sainteté même : de ce Fils, qui quoiqu'anéanti dans une creche, étoit auſſi puiſſant que lui, égal à lui, & ſans uſurpation Dieu comme lui. Comment encore une fois auroit-il pu ne l'accepter pas cette pénitence d'un Dieu; & ſatisfait par la pénitence d'un Dieu, comment auroit-il pu rejetter la nôtre?

Tel eſt donc d'abord, mes chers Auditeurs, le fruit précieux de la naiſſance d'un Dieu Sauveur : notre paix avec Dieu par la pénitence. Mais du reſte, ne nous y trompons pas; & pour approfondir par rapport à nous cette même vérité, quand je dis par la pénitence, j'entends par une pénitence ſincere, ſolide, efficace; j'entends par une pénitence fervente, exacte, ſevere : car il n'y a que celle-là ſeule qui ſoit capable de nous réconcilier avec Dieu & de pacifier nos conſciences devant Dieu, parce qu'il n'y a que celle-là ſeule qui ait de la conformité avec la pénitence de l'homme-Dieu. Une pénitence imparfaite, tiede, languiſſante; une pénitence lâche, où le pécheur s'écoute, ſe flate, ſe ménage; une pénitence commode, & que l'on veut accorder avec toutes les douceurs de la vie; une pénitence qui ne crucifie point la chair, qui n'humi-

a *Exod.* 25. b *Matt.* 3.

lie point l'eſprit; une pénitence ſtérile & ſans œuvres, c'eſt une pénitence vaine: & une pénitence vaine, bien loin d'appaiſer Dieu, outrage Dieu; bien loin de calmer nos conſciences, les déchire de mille remords; bien loin d'en faire ceſſer les inquiétudes, eſt elle-même le ſujet des reproches intérieurs les plus piquans & des plus cruelles allarmes. Il nous faut, dit Saint Chryſoſtome, une pénitence qui puiſſe être unie à celle de Jeſus-Chriſt, une pénitence qui puiſſe être le ſupplément de celle de Jeſus-Chriſt, une pénitence dont le pécheur puiſſe croire & ſe rendre témoignage qu'elle accomplit, comme parle l'Apôtre, ce qui manque aux ſouffrances de Jeſus-Chriſt: or pour cela il faut qu'elle ait tous les caracteres que je viens de marquer, ſincerité, ſolidité, integrité, ſeverité; & qu'ainſi elle participe à toutes les qualitez de la pénitence de Jeſus-Chriſt.

Si telle a été la vôtre, & ſi dans l'eſprit de cette véritable pénitence, vous avez eu le bonheur d'approcher dignement des ſaints myſteres, c'eſt, mes chers Auditeurs, ce qui doit aujourd'hui vous conſoler, & de quoi je dois vous féliciter. Vous êtes en paix avec Dieu. Vous avez trouvé grace devant Dieu. Dieu a ratifié dans le Ciel la ſentence d'abſolution, que le miniſtre de ſon ſacrement a prononcée ſur la Terre en votre faveur. On vous a dit comme à ce paralitique de l'Evangile: allez; ne pechez plus: [a] *Ecce ſanus factus es, jam noli peccare*: mais auſſi vivez en repos ſur tout le paſſé; il vous eſt remis. Heureux état! état préférable à toutes les fortunes du monde! je ſuis en paix avec Dieu. Dieu étoit mon ennemi, & j'étois ennemi de Dieu: mais enfin voilà Dieu reconcilié avec moi, & me voilà reconcilié avec Dieu. Paix de Dieu, que le Saint Eſprit compare à un repas ſomptueux, à un repas délicieux; tant elle remplit l'ame d'une onction abondante & conſolante. Paix de Dieu, ſouverainement deſirable au pécheur, puiſque par elle le pécheur

[a] *Joan. 7.*

cheur rentre auprès de Dieu dans tous les droits de l'innocence & de la juſtice.

Que ſi néanmoins, mon cher Auditeur, vous êtes aſſez malheureux pour n'avoir fait qu'une pénitence défectueuſe, & pour être encore malgré votre pénitence dans le deſordre du péché, écoutez ce que je vous annonce; & tout malheureux que vous êtes, ce que je vous annonce, doit vous inſpirer une humble & une généreuſe confiance. [b] *Convertere ad Dominum Deum tuum*: convertiſſez-vous à votre Dieu. Faites pénitence; & en la faiſant, conformez votre pénitence à la pénitence de l'enfant Jeſus; uniſſez votre pénitence à la pénitence de l'enfant Jeſus. Touché de ce que lui ont coûté vos péchez, reſſentez-les comme lui, pleurez-les comme lui; joignez vos larmes à ſes larmes, votre douleur à ſa douleur; & je vous réponds de la part de Dieu d'une promte & d'une parfaite reconciliation. Telle eſt la grace qui vous eſt offerte. Serez-vous aſſez aveuglez, aſſez inſenſez, aſſez réprouvez pour la refuſer? Cependant, outre la paix où nous rentrons avec Dieu, le myſtere de Jeſus-Chriſt naiſſant nous apprend encore à conſerver la paix avec nous-mêmes, & c'eſt le ſujet de la ſeconde Partie.

II. PARTIE.

L'Homme en étoit réduit à ce déplorable état, d'être dans une continuelle guerre avec ſoi-même, & de ne pouvoir ſe donner la paix à ſoi-même: & ce qui ſemble bien étonnant, dans l'affreux deſordre où il étoit tombé par le péché, il ne lui falloit pas moins un médiateur pour le reconcilier avec Dieu. Or de-là je conclus, que Jeſus-Chriſt eſt donc encore, par cette même raiſon, le Prince & le Dieu de la paix, *Princeps pacis*, puiſque dans le myſtere de ſa naiſſance, il nous apprend, & par les exemples qu'il nous donne, & par les leçons qu'il

a *Lamen.*

nous fait, le ſecret ineſtimable d'entretenir la paix avec nous-mêmes. Secret que nous avons tant d'interêt à découvrir, & qu'il nous eſt ſi important de ſavoir; mais qu'il n'appartenoit qu'à ce Dieu naiſſant de nous révéler.

En effet, juſques-là les hommes l'avoient ignoré cet art tout divin. Séduits & aveuglez par le Dieu du ſiecle, ils s'étoient fauſſement perſuadez que le plus ſûr moyen de trouver la paix du cœur, étoit de ſatisfaire ſes deſirs, de contenter ſon ambition, de raſſaſier ſa cupidité; & pour cela d'être honoré & diſtingué dans le monde, de s'enrichir & de vivre dans l'abondance, de ſe pouſſer, de s'élever, de s'aggrandir. Ainſi l'avoient cru, & le croyoient tant de mondains. Or en raiſonnant de la ſorte, non ſeulement, dit l'Ecriture, ils s'étoient trompez; mais en ſe trompant, ils s'étoient rendus malheureux : [a] *Contritio & infelicitas in viis eorum.* Pourquoi? parce qu'en raiſonnant de la ſorte, ils n'avoient pas connu le chemin de la paix; [b] *Et viam pacis non cognoverunt.* Au-lieu du repos intérieur & du calme qu'ils ſe promettoient dans leur opulence & dans leur élevation, ils ne trouvoient que trouble, que chagrin, qu'affliction d'eſprit. *Contritio & infelicitas.* Tel étoit le ſort des partiſans du monde; & plût au Ciel, mes chers Auditeurs, que ce ne fût pas encore aujourd'hui le vôtre!

Qu'a fait Jeſus-Chriſt? il eſt venu nous enſeigner le chemin de la paix, que nous cherchions, & que nous ne connoiſſions pas. Lui-même, qui dans l'Evangile s'eſt appellé le chemin, [c] *Ego ſum via*, il eſt venu nous ſervir de guide, & nous montrer la route par où nous pouvons immanquablement arriver au terme de cette bienheureuſe paix. Lui-même, qui s'eſt appellé, & qui eſt en effet la vérité, *Ego ſum veritas*, il eſt venu nous deſabuſer des erreurs groſſieres, dont nous nous étions laiſſez prévenir à l'é-

a *Rom.* 15. b *Ibidem.* c *Joan.* 14. d *Ibidem.*

l'égard de cette paix. Lui-même, qui eſt la vie, a *Ego ſum vita*, il eſt venu nous faire goûter ce qui pouvoit ſeul nous mettre en poſſeſſion de cette paix. Tout cela comment? En nous découvrant dans le myſtere de ce jour les deux ſources véritables de la paix avec nous-mêmes, ſavoir, l'humilité de cœur, & la pauvreté de cœur; & en détruiſant dans ce même myſtere les deux grands obſtacles à cette paix tant deſirée, & néanmoins ſi peu commune, qui ſont notre orgueil d'une part, & de l'autre notre attachement aux biens de la Terre: *Veniens evangelizavit pacem.* Ne perdez rien d'une inſtruction ſi ſolide & ſi édifiante.

Oui, c'eſt dans ce myſtere qu'un Dieu-homme, en naiſſant parmi les hommes, nous prêche hautement par ſon exemple, ce qu'il devoit dans la ſuite établir pour fondement de toute ſa doctrine: b *Diſcite à me, quia mitis ſum & humilis corde; & invenietis requiem animabus veſtris.* Apprenez de moi que je ſuis humble de cœur; & tenez pour certain, que par-là vous trouverez le repos de vos ames. Oracle, dit Saint Auguſtin, d'où devoit dépendre, non ſeulement notre ſainteté, mais notre félicité dans la vie. Car il eſt évident, mes Freres, que ce qui nous empêche tous les jours de trouver ce repos de l'ame ſi eſtimable, & ſans quoi tous les autres biens de la vie nous deviennent inutiles, c'eſt l'oppoſition ſecrete que nous avons à l'humilité Chrétienne. Reconnoiſſons-le avec douleur, & gémiſſons-en devant Dieu. Ce qui fait perdre ſi ſouvent la paix à notre cœur, & ce qui nous met dans l'impuiſſance de la conſerver, c'eſt l'orgueil dont nous ſommes remplis & qui nous enfle: cet orgueil, qui nous fait croire en tant d'occaſions, qu'on ne nous rend pas ce qui nous eſt dû, qu'on n'a pas pour nous aſſez d'égards, qu'on ne nous conſidere pas autant que nous le méritons. Car de-là naiſſent les mélancolies & les triſteſſes, de-là les déſolations & les deſeſpoirs, de-là les aigreurs & les

a *Ibidem.* b *Matth.* 11.

les emportemens : les triſteſſes, quand nous nous voyons maltraitez ; les deſeſpoirs, quand nous nous croyons mépriſez ; les emportemens, quand nous nous prétendons inſultez & outragez : Dieu prenant plaiſir, dit S. Chryſoſtome, à punir notre orgueil par notre orgueil même ; & ſe ſervant de notre amour-propre, pour nous faire ſouffrir, quand par un excès de délicateſſe & de ſenſibilité, dont notre orgueil eſt le principe, nous ne voulons rien ſouffrir. Si nous étions humbles, & humbles de cœur, nous ſerions à couvert de tous ces chagrins. Au milieu des contradictions & des adverſitez, l'humilité nous tiendroit dans une ſituation tranquille. Quelque injuſtice qu'on pût nous faire, & que l'on nous fit, l'humilité nous conſoleroit, l'humilité nous affermiroit, l'humilité calmeroit ces orages, réprimeroit ces mouvemens dérèglez qui bouleverſent une ame, ſi je puis ainſi m'exprimer, & qui lui cauſent de ſi grandes agitations.

Ah ! Chrétiens, méditons bien ce point important. Examinons bien, & demandons nous à nous-mêmes, pourquoi nous nous troublons ſi aiſément ? Pourquoi, au moindre ſoupçon d'un mépris ſouvent imaginaire, nous nous piquons ſi vivement ? Pourquoi, ſur un vain rapport d'une parole dite contre nous par imprudence & par legereté, nous nous affligeons, nous nous allarmons, nous nous nous irritons ? *Quare triſtis es anima mea, & quare conturbas me* ? C'eſt la queſtion que ſe faiſoit à lui-même le Prophete Royal, & que peut ſe faire à toute heure l'homme ſuperbe, avec beaucoup plus de ſujet. Pourquoi, mon ame, êtes-vous triſte, & d'où vient que vous me troublez ? Nous n'en trouverons point d'autre raiſon, que ce fonds d'orgueil avec lequel nous ſommes nez, & que nous avons toujours entretenu, bien loin de travailler à le détruire. Voilà, hommes du ſiecle qui m'écoutez, ce qui vous rend incapables de goûter cette paix qui de votre aveu néanmoins eſt

a *Pſal.* 41.

eſt, après votre ſalut, le ſouverain bien. Vous la deſirez préférablement à tout, puiſque vous ne deſirez tout le reſte, que pour y parvenir. Cependant vous n'y parvenez jamais; ne vous en prenez qu'à vous-mêmes: à cette ambition qui vous poſſede, & à laquelle vous vous êtes comme livrez; à cette ambition, qui, malgré tant de biens dont Dieu vous a comblez dans la vie, vous empêche d'être jamais contens de ce que vous êtes, & vous porte toujours à vouloir être ce que vous n'êtes pas; à cette ambition, qui, par la plus monſtrueuſe ingratitude envers la providence, vous fait compter pour rien tout ce que vous avez, & toujours aſpirer à ce que vous n'avez pas, juſques à vous fatiguer pour cela ſans relâche, juſques à vous crucifier vous-mêmes; à cette ambition qui fait naitre dans votre cœur tant de baſſes & de honteuſes jalouſies; qui, des proſperitez d'autrui, vous fait de ſi amers ſujets de douleur; qui vous jette en de ſi violens tranſports, quand on s'oppoſe à vos deſſeins; qui vous inſpire de ſi mortelles averſions, quand on traverſe vos entrepriſes: je le repete, & je ne puis trop fortement vous l'imprimer dans l'eſprit, c'eſt-là que le mal réſide, c'en eſt-la le principe & la racine.

Quand vous aurez une bonne fois renoncé à cette paſſion; quand par une moderation Chrétienne & ſage, vous ſaurez vous tenir dans le rang où Dieu vous a placez; quand par une juſtice que vous ne vous rendez pas, & qu'il faudroit vous rendre, vous reconnoitrez que Dieu n'en a que trop fait pour vous: dès-là vous poſſederez ce tréſor de la paix, que vous avez en-vain cherché juſqu'à préſent, parce que vous ne l'avez pas cherché où il eſt. C'eſt-à-dire, dès-là vous bénirez Dieu dans votre condition, ſans envier celle des autres. Dès-là, ſoumis à Dieu, vous ne penſerez plus qu'à vous ſanctifier dans votre état, ſans courir éternellement après un phantôme, que vous vous figurez comme un bonheur parfait, mais dont la chimerique eſperance ne

fert

ſert qu'à vous tourmenter. Dès-là, contens de votre fortune, vous en jouïrez paiſiblement, & avec action de graces; vous ne vous appliquerez qu'à en bien uſer, & vous ne craindrez rien autre choſe que d'en faire un criminel abus. Dès-là, chargez de l'établiſſement de vos familles, après avoir fait en Chrétiens tout ce qui dépendra de vous pour y pourvoir, vous vous en repoſerez ſur cette aimable providence, dans le ſein de laquelle, comme dit l'Apôtre, nous devons jetter toutes nos inquiétudes; comptant & pouvant compter avec aſſûrance, que ſi nous lui ſommes fideles, elle ne nous manquera pas: « *Omnem ſollicitudinem veſtram projicientes in eum.* Dès-là, affranchis de la ſervitude & de l'eſclavage du monde, vous attendrez tout de Dieu; vous ne mettrez votre appui, votre confiance qu'en Dieu; vous entrerez dans la ſainte & heureuſe liberté des enfans de Dieu: tous les nuages ſe diſſiperont, toutes les tempêtes ſe calmeront; & un moment de cette paix ſecrete, que votre orgueil a tant de fois troublée, vous dédommagera bien des faux avantages où il viſoit, & des vaines prétentions qui vous expoſoient à de ſi fâcheux retours & à de ſi rudes combats.

Or voilà pourquoi Jeſus-Chriſt vous dit aujourd'hui: apprenez de moi que je ſuis humble de cœur; *Diſcite à me, quia mitis ſum & humilis corde.* Et ne regardons pas cette humilité de cœur comme une foibleſſe: ç'a été la vertu d'un Dieu; & c'eſt la vertu des forts, la vertu des ſages, la vertu des ames ſenſées, & par deſſus tout la vertu des élus de Dieu. Apprenez-la donc (écoutez toujours votre Maitre) & apprenez-la de moi, puiſqu'il n'y a que moi de qui vous puiſſiez l'apprendre, & que toute la philoſophie n'a point été juſques-là. Apprenez-la de moi, qui ne ſuis venu que pour vous en faire des leçons; & qui pour vous la mieux perſuader, me ſuis humilié & anéanti moi-même. C'eſt-à-dire, apprenez de moi, que ce ſont deux choſes incompatibles

« 1. *Petr.* 1.

tibles, que la paix & l'orgueil; que votre cœur, quoi que vous faſſiez, & quoi que le monde faſſe pour vous, ne ſera jamais content, tandis que la vanité, que l'ambition, que l'amour de la gloire y regnera: par conſéquent, que pour trouver ſur la Terre le centre & le point de la félicité humaine; que pour avoir cette paix de l'ame, qui eſt par excellence le don de Dieu, il faut être humble, & ſincerement humble, & ſolidement humble: *Diſcite à me quia mitis ſum, & humilis corde, & invenietis requiem animabus veſtris.*

Car c'eſt-là, mes Freres, dit Saint Bernard, ce que la ſageſſe de Dieu incarnée a prétendu nous déclarer dans cet auguſte myſtere. Parce que nous ſommes charnels, & comme tels, accoutumez à ne rien comprendre que de charnel, le Verbe de Dieu a bien voulu lui-même ſe faire chair, pour venir nous apprendre ſenſiblement, & ſelon l'expreſſion de ce Pere, charnellement, que l'humilité eſt la ſeule voye qui conduit à ce repos du cœur ſi ſalutaire & même abſolument ſi néceſſaire pour notre ſanctification. Quand ce ne ſeroit donc, conclud Saint Bernard, que pour nous-mêmes, rendons-nous aujourd'hui dociles aux enſeignemens de ce Sauveur, & écoutons-le ce Verbe divin, au moins dans l'état de ſa chair. *Quia nihil præter carnem audire poteras, ecce Verbum caro factum eſt; audias illud, vel in carne.* Mais ce n'eſt pas aſſez.

Il nous fait encore, Chrétiens, une ſeconde leçon non moins importante. Car quelle eſt l'autre ſource de ces combats intérieurs, & de ces guerres inteſtines, qui nous déchirent ſi cruellement? convenez-en avec moi; c'eſt la cupidité, l'envie d'avoir, un malheureux & damnable attachement aux biens de la Terre. Vous y cherchez les douceurs de la vie; & l'ardeur extrême qui vous brule, en fait le tourment de votre vie. En effet, quels ſoins empreſſez pour les acquérir! quelles peines pour les conſerver! quelles

a *Bernard.*

les frayeurs au moindre danger de les perdre! quels desirs insatiables de les augmenter! quels chagrins de n'en avoir pas assez pour satisfaire, ou à vos prétendus besoins, ou à vos dépenses superflues! quelle douleur, quel accablement, quelle consternation, quand malgré vous ils vous échapent des mains, & qu'une mauvaise affaire, qu'un accident imprévu vous les enleve! quelle honte de tomber par-là, non seulement dans la disette, mais dans l'humiliation! quels regrets du passé! quelles allarmes sur le présent! quelles inquiétudes sur l'avenir, au milieu de tant de risques inévitables dans le commerce du monde, au milieu de tant de révolutions & de revers, dont vous êtes témoins, & à quoi tous les jours vous vous trouvez vous-mêmes exposez!

Le remede, c'est le détachement évangélique. Donnez-moi un homme pauvre de cœur, rien ne sera capable de l'alterer: c'est-à-dire, donnez-moi un homme vraîment détaché des biens sensibles, à quelque épreuve qu'il plaise à Dieu de le mettre, dans l'adversité comme dans la prosperité, dans l'indigence comme dans l'abondance, il jouïra d'une paix profonde. Usant de ses biens comme n'en usant pas, & selon la maxime de Saint Paul, les possedant comme ne les possedant pas, il sera disposé à tous les évenemens. Tranquille comme Job, & inébranlable au milieu des calamitez du monde, il se soutiendra par la grande pensée dont ce saint homme étoit pénétré, & qui conservoit le calme dans son ame: [a] *Si bona suscepimus de manu Domini, mala quare non suscipiamus?* nous avons reçu les biens de la main du Seigneur; pourquoi avec la même soumission n'en recevrons-nous pas les maux? Dans les disgraces & dans les pertes, préparé comme Job à les supporter, il dira avec lui: [b] *Dominus dedit, Dominus abstulit*; c'étoit le Seigneur qui me les avoit donnez, ces biens; c'est lui qui me les a ôtez: il ne m'est rien

a *Job.* 2. b *Job.* 1.

rien arrivé que ce qu'il a voulu ; que ſon nom ſoit à jamais beni : c *Sit nomen Domini benedictum.* Solide & ferme ſoutien ! reſſource contre les malheurs de la vie, toujours prête, & qui ne peut jamais manquer.

Or c'eſt ce que votre Sauveur vient aujourd'hui vous apprendre, par un exemple bien plus propre encore à vous convaincre & à faire impreſſion ſur vos eſprits, que celui de Job. C'eſt ce que vous prêche l'étable, la creche, les langes de cet enfant-Dieu. d *Hoc nobis prædicat ſtabulum, hoc clamat præſepe, hoc panni evangelizant.* C'eſt lui qui vous apprend que les pauvres de cœur ſont heureux, & qu'il n'y a même dans la vie que les pauvres de cœur qui ſoient heureux & qui le puiſſent être ; e *Beati pauperes ſpiritu* : qu'une partie donc, mais une partie eſſentielle de notre béatitude ſur la Terre, eſt d'avoir le cœur libre & dégagé de l'attachement aux biens de fortune. Il ne commence pas ſeulement à l'enſeigner, mais à le perſuader au monde. Et en effet, à peine a-t-il paru dans le monde avec toutes les marques de la pauvreté dont il eſt revêtu, que je vois des pauvres, ce ſont les paſteurs, non ſeulement ſoumis & réſignez, mais béniſſans, mais glorifians Dieu dans leur état : des pauvres, qui touchez de ce qu'ils ont vu en Bethléem, s'en retournent, quoique pauvres, comblez de joye ; des pauvres contens de leur ſort, & ne portans nulle envie aux riches de Jeruſalem, parce qu'ils ont connu dans la perſonnne de ce divin enfant le bonheur & les prérogatives infinies de leur condition : f *Et reverſi ſunt paſtores glorificantes & laudantes Deum.* A peine a-t-il paru dans l'étable, que je vois des riches, ce ſont les Mages, qui bien loin de mettre leur cœur dans leurs richeſſes, viennent mettre leurs richeſſes à ſes pieds ; qui ſe font en ſa préſence un mérite de les mépriſer, d'y renoncer, de s'en dépouiller.

c *Ibidem.* d *Bernard.* e *Matth.* 5. f *Luc.* 2.

pouiller. Les uns & les autres heureux, parce qu'en ſe conformant à ce Dieu pauvre, ils ont trouvé le chemin de la paix.

Creche adorable de mon Sauveur, c'eſt toi qui me fais aujourd'hui goûter la pauvreté que j'ai choiſie; c'eſt toi qui m'en découvres le tréſor; c'eſt toi qui me la rends précieuſe & vénérable; c'eſt toi qui me la fais préférer à tous les établiſſemens & à toute l'opulence du monde. Confondez-moi, mon Dieu, ſi jamais ces ſentimens, ſeuls dignes de vous, ſeuls dignes de ma profeſſion, & ſi néceſſaires enfin pour mon repos, ſortoient de mon cœur. Vous les y avez conſervez juſques à préſent, Seigneur, & vous les y conſerverez. Cependant, cette paix avec nous-mêmes, tout avantageuſe qu'elle eſt, ne ſuffit pas encore, ſi nous n'y joignons la paix avec le prochain: & c'eſt la troiſieme inſtruction que nous devons tirer de la naiſſance de Jeſus-Chriſt, comme vous l'allez voir dans la derniere Partie.

III. PARTIE.

LA paix avec le prochain eſt le fruit de la charité; & la charité, ſelon S. Paul, eſt l'abregé de la loi Chrétienne. Il ne faut donc pas s'étonner, ſi le même Apôtre nous a marqué, comme un des caracteres les plus eſſentiels de l'eſprit Chrétien, le ſoin de conſerver la paix avec tous les hommes; puiſqu'il eſt évident que tous les hommes ſont compris ſous le nom de prochain: *Si fieri poteſt, quod ex vobis eſt, cum omibus hominibus pacem habentes.* Si cela ſe peut, diſoit-il aux Romains, en les inſtruiſant & en les formant au Chriſtianiſme, ſi cela ſe peut, & autant qu'il eſt en vous, vivez en paix avec tout le monde: voilà l'eſprit de votre Religion, & par où l'on reconnoitra que vous êtes les diſciples de celui, qui dès ſon berceau a été le Prince & le Dieu de la paix.

Peſons

a *Rom.* 11.

Peſons bien ces paroles, qui ſont ſubſtantielles. *Si fieri poteſt*, ſi cela ſe peut : l'impoſſibilité, dit S. Chryſoſtome, eſt la ſeule excuſe légitime qui puiſſe devant Dieu nous diſculper, quand nous ne vivons pas avec nos freres dans une paix & une union parfaite ; & hors l'impuiſſance abſolue, toute autre raiſon n'eſt qu'un vain prétexte dont nous nous flatons, mais qui ne ſervira qu'à nous confondre au jugement de Dieu. *Quod ex vobis eſt*, autant qu'il eſt en vous : en ſorte que nous puiſſions ſincerement proteſter à Dieu, que nous puiſſions nous rendre à nous-mêmes témoignage, qu'il n'a jamais tenu à nous, jamais dépendu de nous, que nous n'euſſions avec nos freres cette paix ſolide, fondée ſur la charité ; l'ayant ardemment deſirée, l'ayant de bonne foi recherchée, ayant toujours été préparez & d'eſprit & de cœur, à ne rien épargner pour y parvenir. *Cum omnibus* ; la paix avec tous, ſans en excepter un ſeul : l'excluſion d'un ſeul ſuffit pour nous rendre prévaricateurs, & ſujets à toutes les peines dont Dieu menace ceux qui troublent ou qui rompent la paix. Rompre la paix avec un ſeul, c'eſt, ſelon Dieu, quelque choſe d'auſſi mortel, que de violer un ſeul commandement. La paix avec tous, un ſeul excepté, nous devient donc inutile pour le ſalut ; & ce ſeul que nous exceptons, doit s'élever, pour demander vengeance contre nous au dernier jour. *Cum omnibus hominibus* ; la paix avec tous les hommes, même avec ceux qui y ſont plus oppoſez, & qui ne la veulent pas : les forçant par notre conduite à la vouloir ; & à l'exemple de David, gardant un eſprit de paix avec les ennemis de la paix : a *Cum his qui oderunt pacem, eram pacificus.* Car, comme ajoute S. Chryſoſtome, vivre en paix avec des ames pacifiques, avec des eſprits moderez, avec des humeurs ſociables, à peine ſeroit-ce une vertu de philoſophe & de payen : beaucoup moins doit-elle paſſer pour une vertu ſurnaturelle & Chrétienne. Le mérite

a *Pſalm.* 119.

mérite de la charité, disons mieux, le devoir de la charité est de conserver la paix avec des hommes difficiles, fâcheux, emportez : pourquoi ? parce qu'il peut arriver, & parce qu'en effet il arrive tous les jours, que les plus emportez & les plus fâcheux, les plus difficiles & les plus chagrins, sont justement ceux avec qui nous devons vivre dans une plus étroite societé; ceux dont il nous est moins possible de nous séparer; ceux à qui dans l'ordre de Dieu nous nous trouvons attachez par des liens plus indissolubles. Il faut donc, dit ce saint Docteur, que par rapport même à ces sortes d'esprits, nous ayons un principe de paix, sur quoi puisse être solidement établie la tranquillité du commerce, que la charité Chrétienne doit maintenir entre eux & nous.

Or quel est-il ce principe? le voici: une sainte conformité avec Jesus-Christ naissant. Entrons dans son cœur, prenons-en les sentimens, tâchons à nous mettre dans les mêmes dispositions que lui, contemplons son étable & approchons de sa creche; rempliſſons-nous des vives lumieres qu'il répand dans les ames, & comprenons bien sur-tout deux choses. Prémierement, c'est un Dieu, qui pour témoigner aux hommes sa charité, commence par se dépouiller pour eux de tous ses interêts. Secondement, c'est un Dieu, qui pour gagner nos cœurs, nous prévient, suivant le langage du Prophete, de toutes les bénédictions de sa douceur; & qui s'attendrit pour nous jusqu'à se revêtir, tout Dieu qu'il est, de notre humanité: disons mieux, & dans un sens plus propre à mon sujet, jusqu'à devenir personnellement pour nous, comme parle l'Apôtre, la bénignité & l'humanité même: [a] *Apparuit benignitas & humanitas.* Deux moyens qu'il nous présente, pour entretenir une paix éternelle avec nos freres: desintereſſement, & douceur. Dépouillons-nous en faveur de nos freres, de certains interêts qui nous dominent;

[a] *Tit.* 3.

minent; ſoyons à l'égard de nos freres, doux & humains: plus d'inimitiez alors, plus de diviſions, paix inviolable, paix inalterable. Quel bonheur pour moi, & quel avantage pour vous, ſi je pouvois en finiſſant, vous perſuader ces deux devoirs ſi indiſpenſables dans la Religion que nous profeſſons, & ſi néceſſaires dans tous les états de la vie! Ceci demande une réflexion toute nouvelle.

C'eſt, dis-je, un Dieu qui par amour pour nous, & pour témoigner aux hommes ſon immenſe charité, ſe dépouille de tous ſes interêts: qui de maitre qu'il étoit, ſe fait obeiſſant; de grand qu'il étoit, ſe fait petit: de riche qu'il étoit, ſe fait pauvre: a *Quoniam propter vos egenus factus eſt, cùm eſſet dives.* Et je prétens, que ce deſintereſſement eſt le plus promt & le plus infaillible moyen, pour concilier les cœurs, & pour nous unir tous dans une paix ſolide & durable.

Car, comme raiſonne Saint Bernard, prétendre vivre en paix avec nos freres, ſans qu'il nous en coûte rien, ſans vouloir leur ſacrifier rien, ſans jamais leur ceder en rien, ſans nous incommoder pour eux, ni nous relâcher ſur rien: nous flatter d'avoir cette charité Chrétienne, qui eſt le lien de la paix; & cependant être toujours auſſi entiers dans nos prétentions, auſſi jaloux de nos droits, auſſi déterminez à n'en rien rabattre, auſſi vifs ſur le point-d'honneur, auſſi attachez à nous-mêmes; abus, mes chers Auditeurs: ce n'eſt pas ainſi que le Dieu de la paix nous l'a enſeigné. Il ne falloit point pour cela qu'il vînt au monde, ni qu'il nous ſervît de modele. Nous n'avoions ſans lui, que trop d'exemples de cette charité intereſſée. Il étoit inutile que ce Dieu fait homme, nous apportât un commandement nouveau. De tout tems les hommes s'étoient aimez de la ſorte les uns les autres, & cette prétendue charité étoit auſſi ancienne que le

a 2. Cor. 8.

monde; mais auſſi le monde avec cette charité prétendue n'avoit jamais été, ni ne pouvoit jamais être en paix.

C'eſt l'interêt, Chrétiens, qui nous diviſe. Otez la propre volonté, diſoit S. Bernard, il n'y aura plus d'Enfer; & moi je dis: ôtez l'interêt propre, ou plutôt, la paſſion de l'interêt propre, & il n'y aura plus parmi les hommes de diſſenſions, plus de querelles, plus de procès, plus de diſcordes dans les familles, plus de troubles dans les Communautez, plus de factions dans les Etats: la paix avec la charité regnera par-tout. Elle regnera entre vous & ce parent, entre vous & ce frere, cette ſœur, entre vous & cet ami, ce voiſin, ce concurrent. Dès que vous voudrez pour lui vous déporter de tel & tel interêt, qui fait contre vous ſon chagrin, dès-là vous aurez avec lui la paix; & ſouvent même, ſelon le monde, la paix que vous aurez avec lui, vaudra mieux pour vous que l'interêt qu'on vous diſputoit, & à quoi vous renoncez. Détachez de nos interêts, nous ne conteſterons avec perſonne, nous ne nous brouillerons avec perſonne, nous ne romprons avec perſonne; & par une infaillible conſéquence, nous goûterons les douceurs de la ſocieté, nous jouïrons des avantages de la pure & ſincere charité. Semblables aux prémiers Chrétiens, n'ayant tous qu'un cœur & qu'une ame, nous trouverons dans cette union mutuelle une béatitude anticipée, & comme un avant-goût de l'éternelle félicité.

Or à la vue de Jeſus-Chriſt, pouvons-nous avoir d'autres ſentimens que ceux-là? Si nous ſommes Chrétiens, je dis vrais Chrétiens, nous faut-il un autre Juge que ce Dieu-Sauveur, & un autre tribunal que la creche où il eſt né, pour vuider tous les differends qui naiſſent entre nous & nos freres? Un Chrétien rempli des idées que lui inſpire un myſtere ſi touchant, voudroit-il appeller de ce tribunal; & auroit-il peine à remettre aujourd'hui tous ſes interêts

rêts entre les mains d'un Dieu, qui ne vient au monde que pour y apporter la paix? Voilà, mon cher Auditeur, ce que je vous demande en ſon nom. Si votre frere n'a pas mérité ce ſacrifice, ſouvent très leger, que vous lui ferez de votre interêt, Jeſus-Chriſt le mérite pour lui. Si votre frere eſt mal fondé dans ſes prétentions, & s'il n'eſt pas juſte que vous lui cediez, au moins eſt-il juſte que vous cediez à Jeſus-Chriſt. Ce que vous refuſez à l'un, donnez-le à l'autre; ce que vous ne voulez pas accorder à votre frere, donnez-le à la charité & à Jeſus-Chriſt: par-là vous acheterez la paix, vous l'acheterez à peu de frais, & par-là même vous la conſerverez.

Mais peut-être s'agit-il de toute autre choſe entre vous & le prochain: peut-être indépendamment de tout interêt, ce qui vous diviſe n'eſt-ce de votre part, qu'une fierté qui l'a choqué, qu'un emportement qui l'a irrité, qu'une parole aigre dont il s'eſt ſenti piqué, que des manieres dures dont il s'eſt tenu offenſé, qu'un air de hauteur avec lequel vous l'avez traité? Si cela eſt, il ne dépend pour le ſatisfaire, que de vous adoucir à ſon égard, que de lui donner certaines marques de votre eſtime, que de lui rendre certains devoirs, que de le prévenir par quelques démarches, qui le rameneront infailliblement & l'attacheront à vous.

Je ne le puis, dites-vous; j'y ſens une oppoſition invincible, & je n'en viendrai jamais là. Rentrez encore une fois, rentrez, mon cher Auditeur, dans l'étable de Bethléem: vous y verrez le Dieu de la paix incarné & humaniſé; ou plutôt, vous y verrez dans ſa perſonne la bénignité même incarnée, la grandeur même de Dieu humaniſée. Je le repete: vous y verrez un Dieu, qui pour vous attirer à lui n'a point dédaigné de vous rechercher; qui par une condeſcendance toute divine de ſon amour, s'eſt fait même comme une gloire de vous prévenir. S'il eût attendu que vous pécheur, vous ſon ennemi &

ſon ennemi declaré, vous euſſiez fait les prémiers pas pour retourner à lui, où en étiez-vous, & quelle reſſource vous reſtoit pour le ſalut? Cependant, malgré l'exemple de votre Dieu, vous vous faites, & vous oſez vous faire je ne ſai quel point-d'honneur de n'aller jamais au-devant de votre frere, pour le rapprocher de vous, & pour l'engager lui-même à revenir. Malgré la loi de la charité, d'ailleurs mêmes après avoir été l'aggreſſeur, vous conſervez contre lui de ſcandaleux & d'éternels reſſentimens: n'eſt-ce pas renverſer tous les principes du Chriſtianiſme, & vous expoſer à de terribles malédictions du Ciel?

Vous y verrez un Dieu, qui pour vous gagner, vous comble des bénédictions de ſa douceur; un Dieu, qui pour ſe rendre plus aimable, quitte tout l'appareil de la majeſté; & qui s'humaniſe, non ſeulement juſqu'à paroitre, mais juſqu'à devenir en effet homme comme vous; un Dieu, qui ſous la forme d'un enfant, vient s'attendrir ſur vous de compaſſion, & pleurer, non pas ſes miſeres, mais les vôtres. Car c'eſt ainſi, dit Saint Pierre Chryſologue, qu'il a voulu naitre, parce qu'il a voulu être aimé: « *Sic naſci voluit, qui voluit amari.* Parole touchante, & digne de toutes nos réflexions! c'eſt ainſi qu'il a voulu naitre, parce qu'il a voulu être aimé. Il auroit pu naitre, & il ne tenoit qu'à lui de naitre dans la pompe & dans l'éclat de la magnificence royale; mais en naiſſant de la ſorte, il n'auroit été que reſpecté, que reveré, que redouté; & il vouloit être aimé. Or pour être aimé, il devoit s'abaiſſer juſqu'à nous; pour être aimé, il devoit être ſemblable à nous; pour être aimé, il devoit ſouffrir comme nous. Et c'eſt pourquoi il a voulu naitre dans l'état de foibleſſe & d'abaiſſement où ce myſtere nous le repréſente: *Sic naſci voluit, qui voluit amari.* Après cela, Chrétiens, affectez des airs dédaigneux & hautains envers les autres: traitez-

« *Petr. Chryſol.*

tez-les en eſclaves, avec empire, avec dureté; & non pas en freres, avec patience, avec bonté: rendez-vous inflexibles à leurs prieres, & inſenſibles à leurs beſoins. N'eſt-ce pas démentir votre Religion; n'eſt-ce pas même violer les droits de l'humanité? Je ſerois infini, ſi j'entreprenois de développer ce point de morale dans toute ſon étendue.

Quoi qu'il en ſoit, mes chers Auditeurs, voilà la ſainte & divine paix que nous devons capitalement deſirer, & qui ne vous coûtera jamais trop, à quelque prix qu'elle vous puiſſe être vendue: la paix avec nos freres; & ſans exception, la paix avec tous les hommes: *Cum omnibus hominibus pacem habentes.* Mais quel eſt notre aveuglement, & le ſujet de notre confuſion? le voici: dans les tems où Dieu nous afflige par le fleau de la guerre, nous lui demandons la paix; & dans le cours de la vie, nous ne travaillons à rien moins qu'à nous procurer la véritable paix. C'eſt-à-dire, nous demandons à Dieu une paix qui ne dépend pas de nous, une paix qui n'eſt pas de notre reſſort, une paix pour la concluſion de laquelle nous ne pouvons rien; & nous ne penſons pas à nous procurer celle qui eſt entre nos mains, celle dont nous ſommes nous-mêmes les arbitres, celle dont Dieu nous a chargez & dont il veut que nous lui ſoyons reſponſables. Nous faiſons des vœux, afin que les Puiſſances de la Terre s'accordent entre elles, pour donner au monde une paix, que mille difficultez preſque inſurmontables ſemblent quelquefois rendre comme impoſſible; & nous ne voulons pas finir de pitoyables differends dont nous ſommes les maitres, qu'il nous ſeroit aiſé de terminer, que notre ſeule obſtination fomente: & ces Puiſſances de la Terre ſi difficiles à réunir, ſont ſouvent plutôt d'accord que nous ne le ſommes les uns avec les autres. Cette paix entre les Couronnes, malgré tous les obſtacles qui s'y oppoſent, eſt plutôt conclue, qu'un procès qui fait la ruïne & la déſolation de toute une famille, n'eſt accommodé.

Ah! Seigneur, je ne ſerois pas un fidele miniſtre de votre parole, ſi dans un jour auſſi ſolemnel que celui-ci, où les Anges vos Ambaſſadeurs nous ont annoncé & promis la paix, je ne vous demandois au nom de tous mes Auditeurs cette paix ſi deſirée, qui doit pacifier tout le monde Chrétien; cette paix dont dépend le bonheur de tant de nations; cette paix pour laquelle votre Egliſe s'intereſſe tant & avec tant de raiſon; cette paix que vous ſeul pouvez donner, & qui deſormais ne peut être que l'ouvrage de votre providence miraculeuſe & de votre abſolue puiſſance. Je n'aurois pas, comme miniſtre de votre parole, le zèle que je dois avoir, ſi, à l'exemple de vos Prophetes, je ne vous diſois aujourd'hui: *Da pacem, Domine, ſuſtinentibus te, ut Prophetæ tui fideles inveniantur.* Donnez la paix, Seigneur, à votre peuple, afin que ce ne ſoit pas en vain que nous l'ayons engagé à appaiſer votre colere pour l'obtenir. Donnez-lui la paix, puiſqu'entre les proſperitez, quoiqu'humaines & temporelles, qu'il lui eſt permis d'eſperer, la paix eſt celle qui vient plus immédiatement de vous, & qui peut le plus contribuer à votre gloire. Mais je ſerois, ô mon Dieu, encore plus prévaricateur de mon miniſtere, ſi préférablement à cette paix, toute néceſſaire & tout importante qu'elle eſt, je ne vous demandois pour moi & pour ceux qui m'écoutent, celle qui doit nous reconcilier avec vous, celle qui doit nous reconcilier avec nous-mêmes, celle qui doit nous reconcilier avec nos freres; celle qui doit nous reconcilier avec vous, par une généreuſe & ſainte pénitence; celle qui doit nous reconcilier avec nous-mêmes, par un vrai détachement & une ſincere humilité; celle qui doit nous reconcilier avec nos freres, par une tendre & cordiale charité.

Ramaſſons en deux mots tout ce myſtere, & finiſſons. Le Seigneur & le Dieu des armées, qui vient au monde pour y faire regner la paix, & qui veut être aujourd'hui glorifié par toute la Terre en

qualité

qualité de Roi pacifique, a *Magnificatus eſt Rex pacificus ſuper faciem univerſæ terræ*: voilà, Sire, ce que chante l'Egliſe dans cette auguſte ſolemnité; voilà ce que nous celebrons. Modele admirable pour Votre Majeſté, & que je lui propoſe ici avec d'autant plus d'aſſûrance, que je ſai que c'eſt le modele qu'elle ſe propoſe elle-même & ſur lequel elle ſe forme. Car ſans oublier la ſainteté de mon miniſtere, & ſans craindre que l'on m'accuſe de donner à Votre Majeſté une fauſſe louange; je dois, comme prédicateur de l'Evangile, bénir le Ciel, quand je vois, Sire, dans votre perſonne un Roi conquérant & le plus conquérant des Rois, qui met néanmoins toute ſa gloire à être aujourd'hui reconnu le Roi pacifique, & diſtingué comme tel entre tous les Rois du monde. Je dois en préſence de cet Auditoire Chrétien, rendre à Dieu de ſolemnelles actions de graces, quand je vois dans Votre Majeſté un Monarque victorieux & invincible, dont tout le zèle eſt de pacifier l'Europe, dont toute l'application eſt d'y travailler & d'y contribuer par ſes ſoins, dont toute l'ambition eſt d'y réuſſir; & qui par-là eſt ſur la Terre l'image viſible de celui dont le caractere eſt, d'être tout-enſemble, ſelon l'Ecriture, le Dieu des armées & le Dieu de la paix.

Cette paix eſt l'ouvrage de Dieu; & nous reconnoiſſons plus que jamais, que le monde ne la peut donner; mais notre confiance, Sire, eſt que malgré le monde même, Dieu ſe ſervira de Votre Majeſté, de ſa ſageſſe, de ſes lumieres, de la droiture de ſon cœur, de la grandeur de ſon ame, de ſon deſintereſſement, pour donner cette paix au monde. Ce qui nous conſole, c'eſt que Votre Majeſté, ſuivant les règles de ſa Religion, ne fait la guerre aux ennemis de ſon Etat, que pour procurer plus utilement & plus avantageuſement cette paix à ſes ſujets. Ce qui nous raſſûre, c'eſt que dans les vues qui la font agir, toutes ſes conquêtes aboutiſſent là; & qu'elle

a *Eccleſ. Offic.*

le ne gagne des batailles, qu'elle ne force des villes, qu'elle ne triomphe par-tout, que pour parvenir plus ſûrement & plus promtement à cette paix. Ce qui ſoutient nos eſperances, & au même tems ce qui augmente notre vénération & notre zèle pour Votre Majeſté, c'eſt que ſon amour pour ſon peuple l'emportera toujours en ceci par-deſſus ſes interêts propres ; & que touchée de ce motif, il n'y aura rien qu'elle ne ſacrifie au bien de cette paix: qu'ainſi, en véritable imitateur du Dieu des armées & du Dieu de la paix, vous aurez, Sire, l'avantage, après avoir été le Héros du monde Chrétien, d'en être encore le pacificateur. Car voilà ce qui mettra le comble à vos travaux héroïques; voilà ce qui couronnera votre regne; voilà ce qui achevera votre glorieuſe deſtinée.

Accompliſſez mes vœux, Seigneur; ou plutôt, béniſſez les intentions de ce Roi pacifique & conquérant, qui ſait ſi bien ſe conformer aux vôtres. Donnez-nous par lui cette paix que vous nous promettez aujourd'hui par le miniſtere de vos Anges: & s'il étoit vrai que vous fuſſiez encore irrité contre les hommes; ſi les péchez des hommes méritoient encore les fleaux de votre juſtice, permettez-moi, Seigneur, de vous faire ici la priere que vous fit autrefois David, & de vous dire comme lui dans le même eſprit: a *Diſſipa gentes quæ bella volunt.* Diſſipez ces nations opiniâtres qui veulent la guerre. Renverſez leurs deſſeins, rompez leurs alliances, rendez vaines leurs entrepriſes, troublez leurs conſeils. Souffrez que j'ajoute avec le même Prophete: b *Effunde iram tuam in gentes quæ te non noverunt, & in regna quæ nomen tuum non invocaverunt.* S'il faut, ô mon Dieu, que votre colere éclate, répandez-la ſur ces nations qui ne vous connoiſſent point, & ſur ces Royaumes qui n'invoquent point votre nom: c'eſt-à-dire, ſur ces nations où la vérité de votre Religion n'eſt pas connue, & ſur ces Royaumes

a *Pſal.* 67. b *Pſal.* 78.

mes où l'héreſie a aboli la pureté de votre culte. Mais par un effet tout contraire, répandez votre miſericorde ſur ce Royaume Chrétien, où vous êtes invoqué, ſervi, adoré en eſprit & en vérité. Répandez-la ſur ce Monarque qui m'écoute, & qui, plus zèlé pour votre gloire que pour la ſienne, met aujourd'hui à vos pieds, non ſeulement ſon ſceptre & ſa couronne, mais toute la gloire de ſes conquêtes, pour vous en faire un hommage comme au Dieu de la paix; qui pour le bien de votre Egliſe, préfére cette paix à l'accroiſſement de ſon Empire; & qui, au milieu de ſes proſperitez & du ſuccès de ſes armes, ne refuſe pas pour elle de ſe relâcher de ſes droits. Dans des diſpoſitions ſi ſaintes, que ne doit-il pas attendre de vous; & quels effets, ou plutôt, quels miracles de protection n'avons-nous pas droit de nous promettre pour lui? a C'eſt l'homme de votre droite, Seigneur; étendez ſur lui votre main, animez-le de votre eſprit, rempliſſez-le de vos lumieres, fortifiez-le de votre grace. Tandis que vous le ſoutiendrez, toutes les Puiſſances du monde, quoique liguées & conjurées, ne prévaudront pas contre lui; & avec votre divin ſecours, nous ne doutons point, ô mon Dieu, que nous n'obtenions enfin cette paix ſalutaire, que nous vous demandons comme un des fruits de la naiſſance de notre adorable Sauveur, & comme un moyen qui nous aidera à mériter la bienheureuſe & l'éternelle paix dont vos élus jouïſſent dans le Ciel. Je vous la ſouhaite, mes chers Auditeurs, au nom &c.

a Fiat manus tua ſuper virum dexteræ tuæ. *Pſal.* 79.

AUTRE
AVENT
PRÊCHE
DEVANT LE ROI.

SERMON

POUR LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

Sur la Sainteté.

Mirabilis Deus in Sanctis ſuis.

Dieu eſt admirable dans ſes Saints. Au Pſeaume 67.

SIRE,

A Conſiderer Dieu dans lui-même, nous ne pouvons dans lui-même l'admirer, parce qu'il eſt trop élevé au-deſſus de nous & trop grand. Comme nous ne le connoiſſons ſur la Terre que dans ſes ouvrages, ce n'eſt auſſi ſur la Terre, à proprement parler, que dans ſes ouvrages qu'il eſt admirable pour nous. Or l'ouvrage de Dieu par excellence, ce ſont les Saints; & par conſéquent, diſoit le Prophete Royal, c'eſt ſur-tout dans ſes Saints qu'ils nous paroît digne de nos admirations: *Mirabilis Deus in Sanctis ſuis.*

En effet, de quelque maniere que nous enviſagions les Saints, Dieu eſt admirable en eux: & quand je m'en tiendrois au ſeul Evangile de ce jour, qu'y a-t-il de plus admirable, que d'avoir conduit des hommes à la poſſeſſion d'un Royaume par la pauvreté? que de leur avoir fait trouver la conſolation

& la joye par les pleurs & l'adverſité? que de les avoir élevez par les humiliations au comble de la gloire; & pour me ſervir de l'expreſſion de Saint Ambroiſe, de les avoir béatifiez par les miſeres mêmes? Car voilà, ſi je puis uſer de ce terme, les divins paradoxes dont le Saint Eſprit nous donne l'intelligence dans cette ſolemnité; & que nous n'aurions jamais pu comprendre, ſi les Saints que nous honorons, n'en étoient une preuve ſenſible: voilà les miracles que Dieu a operez dans ſes élus; *Mirabilis Deus in Sanctis ſuis.*

J'ajoute néanmoins, mes chers Auditeurs, après Saint Leon Pape, une choſe qui me ſemble encore plus propre à nous toucher, par l'interêt que nous y devons prendre, comme Chrétiens. Car Dieu, dit ce Pere, eſt particulierement admirable dans ſes Saints, parce qu'en les glorifiant, il nous a pourvus d'un puiſſant ſecours, c'eſt celui de leur protection; & qu'en même tems il nous a mis devant les yeux un grand modele, c'eſt l'exemple de leur vie: *Mirabilis in Sanctis ſuis; in quibus nobis, & præſidium conſtituit, & exemplum.* Je m'attache à cet exemple des Saints, pour établir ſolidement les importantes véritez que j'ai à vous annoncer; & ſans rien dire du ſecours que nous pouvons attendre d'eux & que nous en recevons, je veux vous faire admirer Dieu dans la conduite qu'il a tenue en nous propoſant ces illuſtres prédeſtinez, dont la ſainteté doit produire en nous de ſi merveilleux effets pour notre ſanctification. Vierge Sainte, Reine de tous les Saints, puiſque vous êtes la mere du Saint des Saints; vous, en qui Dieu s'eſt montré ſouverainement admirable, puiſque c'eſt en vous & par vous qu'il s'eſt fait homme, & qu'il s'eſt rendu ſemblable à nous: faites deſcendre ſur moi ſes graces. Il s'agit d'inſpirer à mes Auditeurs un zèle ſincere, un zèle efficace d'acquérir cette ſainteté ſi peu goûtée, ſi peu connue,

[a] *Leo in natali S. Laurentii.*

nue, ſi peu pratiquée dans le monde, & toutefois ſi néceſſaire pour le ſalut du monde. Je ne puis mieux réuſſir dans cette entrepriſe, que par votre interceſſion; & c'eſt ce que je vous demande, en vous adreſſant la priere ordinaire. *Ave Maria.*

EN trois mots j'ai compris, ce me ſemble, trois ſujets de la plus juſte douleur, ſoit que nous ſoyons ſenſibles aux interêts de Dieu, ſoit que nous ayons égard aux nôtres; quand j'ai dit que la ſainteté ſi néceſſaire pour notre ſalut, étoit peu goûtée, peu connue, & peu pratiquée dans le monde. Mais je prétends auſſi vous conſoler, Chrétiens, quand j'ajoute que Dieu, par ſon adorable ſageſſe, a ſu remedier efficacément à ces trois grands maux, en nous mettant devant les yeux la ſainteté de ſes élus, & en les prédeſtinant pour nous ſervir d'exemples. Je m'explique.

Cette ſainteté que Dieu nous commande, & ſans laquelle il n'y a point de ſalut pour nous, par une déplorable fatalité, trouve dans les eſprits des hommes trois grands obſtacles à vaincre & qu'elle a peine ſouvent à ſurmonter; ſavoir, le libertinage, l'ignorance, & la lâcheté. Parlons plus clairement & plus ſimplement. Trois ſortes de Chrétiens dans le monde, par l'aveuglement où nous jette le péché & par la corruption du monde même, ſont mal diſpoſez à l'égard de la ſainteté. Car les libertins la cenſurent, & tâchent à la décrier. Les ignorans la prennent mal; & dans l'uſage qu'ils en font, ou pour mieux dire, qu'ils en croyent faire, ils n'en ont que de fauſſes idées. Enfin, les lâches la regardent comme impoſſible, & deſeſperent d'y parvenir. Les prémiers, malins & critiques, la rendent odieuſe; & de-là vient qu'elle eſt peu goûtée: les ſeconds, groſſiers & charnels, s'en forment des idées, non ſelon la vérité, mais ſelon leur goût ou ſelon leur ſens; & de-là vient qu'elle eſt peu connue. Les derniers, foibles & puſillanimes, s'en re-

bu-

butent, & y renoncent dans la vue des difficultez qu'ils y rencontrent; & de-là vient qu'elle eſt rare & peu pratiquée. Trois dangereux écueils à éviter dans la voye du ſalut: mais écueils dont nous nous préſerverons aiſément, ſi nous voulons profiter de l'exemple des Saints.

Car je ſoutiens, & voici le partage de ce diſcours, je ſoutiens que l'exemple des Saints eſt la plus invincible de toutes les preuves pour confondre la malignité du libertin, & pour juſtifier contre lui la vraye ſainteté. Je ſoutiens que l'exemple des Saints eſt la plus claire de toutes les démonſtrations, pour confondre les erreurs du Chrétien ſéduit & trompé, & pour lui faire voir en quoi conſiſte la vraye ſainteté. Je ſoutiens que l'exemple des Saints eſt le plus efficace de tous les motifs, pour confondre la tiédeur, beaucoup plus le découragement du Chrétien lâche, & pour le porter à la pratique de la vraye ſainteté. De-là n'aurai-je pas droit de conclure, que Dieu eſt admirable dans ſes Saints, lorſqu'il nous les donne pour modeles? *Mirabilis Deus in Sanctis ſuis.* Je parle, encore une fois, à trois ſortes de perſonnes, dont il eſt aujourd'hui queſtion de rectifier les ſentimens ſur le ſujet de la ſainteté Chrétienne: aux libertins qui la combattent, aux ignorans qui ne la connoiſſent pas, aux lâches qui n'ont pas le courage de la pratiquer; & ſans autre raiſonnement, je montre aux prémiers, que ſuppoſé l'exemple des Saints, leur libertinage eſt inſoutenable; aux ſeconds, que leur ignorance eſt ſans excuſe; aux derniers, que leur lâcheté n'a plus de prétexte. Trois véritez que je vais développer: appliquez-vous.

I. PARTIE.

C'Eſt de tout tems que la ſainteté, & même la plus ſolide & la plus vraye, a été en butte à la malignité des libertins & à leur cenſure. C'eſt de tout tems qu'ils l'ont combattue comme ſes plus dé-

cla-

clarez ennemis : & c'eſt pour cela, ou qu'ils ont tâché de ſe perſuader & de perſuader aux autres, qu'il n'y avoit point dans le monde de vraye ſainteté ; ou qu'ils ont au moins affecté, en la confondant avec la fauſſe, de la décrier. Deux artifices dont ils ſe ſont ſervis pour défendre, & s'ils avoient pu, pour autoriſer leur libertinage contre la ſainteté Chrétienne ; qui néanmoins a toujours été, & ſera toujours devant Dieu & devant les hommes leur condamnation. Deux artifices que Saint Jérôme a ſubtilement démêlez dans une de ſes Epitres, où il s'en explique ainſi : [a] *Lacerant ſanctum propoſitum, & remedium pœnæ ſuæ arbitrantur, ſi nemo ſit ſanctus, ſi turba ſit pereuntium, ſi omnibus detrahatur.* Ce Pere parloit en particulier de certains eſprits prétendus forts, qui témérairement & ſans reſpect, blâmoient la conduite de Sainte Paule, & le courage qu'elle avoit eu de quitter Rome, pour aller chercher ſon ſalut dans la retraite & dans l'éloignement du monde. Ces paroles ſont remarquables, & d'autant plus dignes d'être peſées, qu'elles expriment ce que nous voyons tous les jours arriver dans notre ſiecle. *Lacerant ſanctum propoſitum* : parce qu'ils raiſonnent en mondains, diſoit Saint Jérôme, ils déchirent par leurs railleries, & même par leurs médiſances, tout ce que les ſerviteurs de Dieu font de plus édifiant & de plus louable pour honorer Dieu. *Et remedium pœnæ ſuæ arbitrantur, ſi nemo ſit ſanctus* : ils croyent leur libertinage bien à couvert, quand ils ont la hardieſſe de ſoutenir qu'il n'y a point de Saint ſur la Terre ; que ceux qu'on eſtime tels, ont comme les autres leurs paſſions & leurs vices, & des vices même groſſiers ; que les plus gens de bien ſont comme eux dans la voye de perdition ; & qu'on a droit de dire de tout le monde, que tout le monde eſt corrompu & perverti. Non ſeulement ils ſoupçonnent que cela peut être ; mais ils s'aſſûrent que cela eſt,

[a] *Hieron. Epiſt. lib. 1. Epiſt. 45. juxta editionem Canifii.*

eſt; & dans cette ſuppoſition auſſi extravagante que maligne, ils ſe conſolent: comme ſi l'affreuſe opinion qu'ils ont de tout le genre-humain, étoit la juſtification de leur iniquité, & devoit les guérir de tous les remords intérieurs qu'ils auroient infailliblement à eſſuyer, ſi le monde leur faiſoit voir des hommes vraiment vertueux, & dont la vie exemplaire fût un reproche ſenſible de leur impieté & de leurs deſordres. *Et remedium pœnæ ſuæ arbitrantur, ſi omnibus detrahatur.* Prenez garde, s'il vous plait, à la penſée de ce ſaint Docteur.

La prémiere injuſtice que le libertin fait à la ſainteté Chrétienne, eſt de ne la vouloir pas reconnoitre; c'eſt-à-dire, de prétendre que ce que l'on appelle ſainteté, n'eſt rien moins dans les hommes que ſainteté; que dans les uns c'eſt vanité, dans les autres ſingularité, dans ceux-ci dépit & chagrin, dans ceux-là foibleſſe & petiteſſe de génie; & malgré les dehors les plus ſpécieux, dans pluſieurs impoſture & hypocriſie. Car c'eſt ainſi, mes chers Auditeurs, qu'on en juge dans le monde, mais particulierement à la Cour: dans ce grand monde où vous vivez; dans ce monde, que je puis appeller l'abregé du monde. Monde profane, dont la malignité, vous le ſavez, eſt de n'admettre point de vraye vertu; de ne convenir jamais du bien; d'être toujours convaincu que ceux qui le font, ont d'autres vues que de le faire; de ne pouvoir croire qu'on ſerve Dieu purement pour le ſervir, ni qu'on ſe convertiſſe purement pour ſe convertir; de n'en voir aucun exemple, qu'on ne ſoit prêt à conteſter; de critiquer tout, & à force de critiquer tout, de ne trouver plus rien qui édifie. Malignité, reprend Saint Jérôme, injurieuſe à Dieu, & pernicieuſe aux hommes: ne perdez pas cette réflexion, qui vous peut être infiniment utile & ſalutaire.

Malignité injurieuſe à Dieu, puiſque par-là l'on ôte à Dieu la gloire qui lui eſt dûe, en attribuant à tout autre qu'à lui, les œuvres dont il eſt l'auteur, com-

comme nous apprenons de l'Evangile, que les Phariſiens en uſoient à l'égard du Fils de Dieu. Car que faiſoient-ils? ils imputoient à l'art magique les miracles de ce Dieu-homme: ils diſoient qu'il chaſſoit les démons par la puiſſance de Béelzebub, le Prince des tenebres. Et que fait-on à la Cour? On veut, & l'on veut ſans diſtinction, qu'un interêt ſecret y ſoit le reſſort, le motif de tout le bien qu'on y pratique, de tout le culte qu'on y rend à Dieu, de toutes les réſolutions qu'on y prend de mener une vie Chrétienne, de toutes les converſions qui y paroiſſent, de toutes les reformes qu'on y apperçoit. On veut qu'une baſſe & ſervile politique en ſoit le principe & la fin. On dit d'une ame touchée de Dieu, & qui commence de bonne foi à règler ſes mœurs, qu'elle prétend quelque choſe, qu'il y a du myſtere dans ſa conduite, que ce changement eſt une ſcene qu'elle donne, mais que Dieu y a peu de part. Or l'un n'eſt-il pas ſemblable à l'autre; & ſi le langage des Phariſiens a été un blaſpheme contre Jeſus Chriſt, celui du monde qui juge & qui décide de la ſorte, eſt-il moins injuſte & moins criminel?

Malignité pernicieuſe aux hommes, puiſque le mondain ſe prive ainſi d'une des graces les plus touchantes, & dans l'ordre de la prédeſtination les plus efficaces, qui eſt le bon exemple: ou plutôt, puiſqu'autant qu'il dépend de lui, il anéantit à ſon égard cette grace du bon exemple. Ces converſions, dont il eſt témoin, & qu'on lui propoſe pour le faire rentrer en lui-même, n'ont plus d'autre effet ſur lui, que de lui faire former mille raiſonnemens, mille jugemens téméraires & mal fondez; que de lui faire profaner ce qu'il y a de plus ſaint par les railleries les plus piquantes, & ſouvent même par les diſcours les plus impies. Dieu le permet pour punir en lui cet eſprit d'orgueil, qui le porte à s'ériger en cenſeur ſi ſevere de la ſainteté. D'où il arrive,

rive, que bien loin de tirer aucun fruit des exemples qu'il a devant les yeux, il s'endurcit le cœur, il ſe confirme dans ſes deſordres, il demeure dans ſon impénitence, il s'y obſtine & ſe rend encore plus incorrigible. Au-lieu que les ames fidéles marchent avec ſimplicité dans les voyes de Dieu; profitent du bien qu'elles ſuppoſent bien, au hazard même de s'y tromper; s'édifient des vertus, quoique douteuſes, qui leur paroiſſent vertus; de ces exemples même conteſtez ſe font des leçons & des règles: heureuſes qu'il y en ait encore; & ſans penſer à les combattre, béniſſant Dieu de ce qu'il les ſuſcite pour ſa gloire, pour le bien de ſes élus, & pour la confuſion du libertinage.

Car je l'ai dit, Chrétiens, & je le repete: quelque préſomptueux que puiſſe être le libertinage du monde, jamais il ne ſe ſoutiendra contre certains exemples irréprochables que Dieu dans tous les tems lui a oppoſez, & qu'il lui oppoſera toujours pour le confondre. Cette nuée de témoins dont parle Saint Paul, cette innombrable multitude de Saints dont nous honorons la glorieuſe mémoire, eſt en faveur de la ſainteté Chrétienne un argument trop plauſible, & une preuve trop éclatante & trop forte, pour pouvoir être affoiblie par toute l'impieté du ſiecle. Il y a dans le monde des hypocrites, je le ſai, & peut-être trop, pour n'en pas gémir moi-même. Mais l'impieté du ſiecle peut-elle ſe prévaloir de l'hypocriſie, pour en tirer cette dangereuſe conſéquence; qu'il n'y a point dans le monde de vraye ſainteté? Au contraire, répond ingénieuſement S. Auguſtin, c'eſt de-là même qu'elle doit conclure qu'il y a une vraye ſainteté, parce qu'il ſe trouve des ſaintetez fauſſes; & la raiſon qu'il en apporte, eſt ſans replique: parce que la fauſſe ſainteté, ajoute-t-il, n'eſt rien autre choſe qu'une imitation de la vraye, comme la fiction eſt une imitation de la vérité.

En effet, ce ſont les vrayes vertus, qui par l'abus

bus qu'on en a fait en voulant les imiter, ont produit, contre l'intention de Dieu, les fauſſes vertus. Le démon, pere du menſonge, s'étant étudié à copier, autant qu'il a pu, les œuvres de Dieu, il a pris à tâche de contrefaire la vraye humilité par mille vains phantomes d'humilité, la vraye ſeverité de l'Evangile par l'apparente ſeverité de l'héreſie, le vrai zèle par le zèle jaloux, la vraye Religion par l'idolatrie & la ſuperſtition. Témoignage évident, dit Saint Auguſtin, qu'il y a donc une vraye Religion, un vrai zèle, une vraye ſeverité de mœurs, une vraye humilité de cœur, en un mot, une vraye ſainteté; puiſqu'il eſt impoſſible de contrefaire ce qui n'eſt pas, & que les copies, quoique fauſſes, ſuppoſent un modele.

Or ce principe établi, qu'il y a une vraye ſainteté, l'impieté du ſiecle la plus maligne demeure deſarmée & ſans défenſe. Que cette ſainteté pure & ſans reproche ſoit rare parmi les hommes qu'elle ſe rencontre en peu de ſujets, cela ne favoriſe en aucune ſorte le libertin. Quand il n'y en auroit dans le monde qu'un ſeul exemple, il n'en faudroit pas davantage pour faire ſa condamnation: & Dieu, par une providence toute ſpéciale, diſpoſe tellement les choſes, que cet exemple, ſeul ſi vous le voulez, ne manque jamais; & que malgré l'iniquité, il y en a toujours quelqu'un, que le mondain lui-même, de ſon propre aveu, ne peut s'empêcher de reconnoître.

Oui, mon cher Auditeur, ſi vous êtes aſſez malheureux, pour être du nombre de ceux à qui je parle ici, & que je combats; ce ſeul homme de bien que vous connoiſſez, & qui eſt, dites-vous, l'unique en qui vous croyez, & dont vous voudriez répondre, c'eſt celui-là même qui s'élevera contre vous au jugement de Dieu. Lui ſeul il vous fermera la bouche. Dieu n'aura qu'à vous le produire, pour vous convaincre malgré vous du prodigieux égarement où vous aurez vécu, & pour faire paroi-

tre

tre à tout l'univers la vanité, la foibleſſe, le deſordre de votre libertinage. En-vain pour votre juſtification voudrez-vous alléguer l'hypocriſie de tant de mauvais Chrétiens. S'il y a eu dans le monde des hypocrites, vous dira Dieu, vous n'avez pas dû pour cela être un impie. Si pluſieurs ont abuſé de la ſainteté de mon culte, il ne falloit pas vous porter à un excès tout oppoſé, ni vous livrer au gré de vos paſſions. Car il n'étoit pas néceſſaire que vous fuſſiez l'un ou l'autre: entre l'hypocrite & le libertin, il y avoit un parti à ſuivre, & même un parti honorable; c'étoit d'être Chrétien & vrai Chrétien. Que ceux que vous avez traitez de faux dévots, l'ayent été ou non, c'eſt ſur quoi ils ſeront jugez; mais votre cauſe, qui n'a rien de commun avec eux, n'en a pu devenir meilleure. Tant de faux dévots, de dévots ſuſpects qu'il vous plaira, en voici un après tout, que vous ne pouvez recuſer; en voici un qui vous confond, & qui vous confond pour vous-même. Car ce juſte que vous avez vous-même reſpecté, ce juſte en qui vous avez reconnu vous-même tous les caracteres d'une pieté ſincere & ſolide, que ne l'avez-vous imité, & pourquoi ne vous êtes-vous pas formé ſur ſes exemples?

Cela, dis-je, ſuffiroit pour faire taire l'impieté. Ce ſeroit aſſez de ces Saints, quoique rares & ſinguliers, que Dieu nous fait voir ſur la Terre; de ces Saints qui non ſeulement glorifient Dieu, mais ont encore le bonheur en le glorifiant, d'être généralement approuvez des hommes; de ces Saints dont la vertu eſt ſi unie, ſi ſimple, ſi pure, ſi hautement & ſi univerſellement canoniſée, que le libertinage même eſt forcé de les honorer. Car il y en a; & quelque réprouvé que ſoit le monde, il y en a au milieu de vous: vous ſavez bien les démêler, & vous ne vous trompez pas dans le diſcernement que vous en faites.

Mais je dis bien plus; & pour un juſte dont l'exemple pourroit ſuffire, Dieu m'en découvre aujourd'hui

d'hui une multitude innombrable, & me fournit autant de preuves contre vous. Il m'ouvre le Ciel; & m'élevant au-deſſus de la Terre, il me montre ces troupes d'élus qu'une ſainteté éprouvée, purifiée, conſommée, a fait monter aux plus hauts rangs de la gloire. Des hommes, dit S. Chryſoſtome (induction admirable, & dont vous devez être touchez) des hommes en qui la ſainteté n'a été, ni temperament, puiſqu'elle a reformé, changé, détruit dans eux le temperament; ni humeur, puiſqu'elle ne les a ſanctifiez qu'en combattant, qu'en réprimant, qu'en mortifiant ſans ceſſe l'humeur; ni politique, puiſqu'elle les a dégagez de toutes les vues humaines; ni interêt, puiſqu'elle les a fait renoncer à tous interêts; ni vanité, puiſqu'elle les a en quelque ſorte anéantis, & qu'ils ne ſe ſont preſque tous ſanctifiez qu'en ſe cachant dans les tenebres; ni chagrin, puiſqu'elle les a ſouvent détachez, ſéparez du monde, lorſqu'ils étoient plus en état de jouïr des proſperitez, & de goûter les agrémens du monde; ni foibleſſe, puiſqu'elle leur a fait prendre les plus généreuſes réſolutions, & ſoutenir les plus héroiques entrepriſes; ni petiteſſe de génie, puiſqu'en ſouffrant, en mourant, en s'immolant pour Dieu, ils ont fait voir une grandeur d'ame, que l'infidelité même a admirée; ni hypocriſie, puiſque bien loin de vouloir paroitre ce qu'ils n'étoient pas, tout leur ſoin a été de ne pas paroitre ce qu'ils étoient. Des hommes que le Chriſtianiſme a formez; & dont la ſainteté inconteſtablement reconnue, eſt d'un ordre ſi ſupérieur à tout ce que la philoſophie payenne, je ne dis pas, a pratiqué, mais a enſeigné, mais a imaginé, mais a voulu feindre, que dans l'opinion de Saint Auguſtin, l'exemple de ces héros Chrétiens, dont nous ſolemniſons la fête, eſt une des preuves les plus invincibles, qu'il y a un Dieu, qu'il y a une Religion, qu'il y a une grace ſurnaturelle qui agit en nous. Pourquoi? parce qu'une ſainteté auſſi éminente que celle-là, ne peut être ſortie du fonds d'une nature

auſſi

auſſi corrompue que la nôtre; parce que la philoſophie & la raiſon ne vont point juſques-là; parce qu'il n'y a donc que la grace de Jeſus-Chriſt, qui puiſſe ainſi élever les hommes au-deſſus de toute l'humanité, & que c'eſt par conſéquent l'œuvre de Dieu. Voilà ce que celebre aujourd'hui l'Egliſe militante, dans cette auguſte ſolemnité qu'elle conſacre à *l'Egliſe* triomphante. Voila de quoi le Ciel eſt rempli. Exemples mémorables, dont l'impieté n'effacera jamais le ſouvenir, & contre leſquels elle ne preſcrira jamais. Exemples convaincans, auxquels il faut que le libertinage cede, & qui confondront éternellement l'orgueil du monde. Miracle de votre grace, ô mon Dieu, dont je me ſers ici, pour répandre au moins dans la Cour du plus Chrétien de tous les Rois, les ſentimens de reſpect & de vénération dûs à la vraye pieté. Heureux, ſi j'en pouvois bannir cet eſprit mondain, toujours déclaré contre ceux qui vous ſervent; ou plutôt, Seigneur, toujours déclaré contre votre ſervice même! Heureux, ſi je pouvois le détruire dans tous les cœurs; ſi je pouvois détromper toutes les perſonnes qui m'écoutent, & leur faire une fois comprendre combien ces injuſtes préjugez, dont on ſe laiſſe ſi aiſément prévenir, & où l'on aime tant à s'entretenir, ſont capables de les éloigner, & les éloignent en effet de vous!

La ſeconde injuſtice du libertin à l'égard de la ſainteté ne conſiſte plus à la deſavouer, mais à la décréditer, à la rendre odieuſe, en lui imputant des défauts prétendus, & en les employant contre elle pour la noircir. Car, comme remarque le ſavant Chancelier Gerſon, homme entre tous les autres très pénétrant & très éclairé dans la ſcience des mœurs, la ſainteté Chrétienne n'eſt point reſponſable des imperfections de ceux qui la pratiquent. Si celui qui s'adonne au culte de Dieu, a encore ſes foibleſſes & ſes paſſions, il les a parce qu'il eſt homme, & non parce qu'il eſt pieux. Bien loin que la pieté

les

les fomente & les autoriſe, elle eſt la prémiere à les lui reprocher, & elle ne ceſſe jamais de les combattre: ſi elle n'en triomphe pas toujours, & ſi les paſſions l'emportent quelquefois ſur elle, tel eſt notre deſordre & non pas le ſien. Il y a plus, & eſt-il juſte d'exiger de la vraye pieté, parce qu'elle eſt en elle-même parfaite & divine, que d'abord elle nous rende des hommes parfaits? Comme elle ne préſume point de pouvoir faire dans cette vie des Saints impeccables, auſſi ne doit-on pas s'en prendre à elle, ſi ceux qui s'engagent à ſuivre ſes voyes, ſont encore ſujets aux fragilitez humaines. Relever l'homme de ſes chutes, l'humilier dans la vue de ſes miſeres, lui faire trouver dans ſes paſſions mêmes la matiere & le fonds de ſes mérites, c'eſt à quoi elle travaille, de quoi elle répond; & non pas d'affranchir l'homme de tous péchez, ce qui ne convient qu'à l'état des bienheureux.

Or voici néanmoins l'autre effet de la malignité du monde. Un homme pour obeïr à Dieu, & en vue de ſon ſalut, prend-il le parti de la pieté? dès-là on ne lui pardonne plus rien, & l'on eſt déterminé à lui faire des crimes de tout: dès-là il ne lui eſt plus permis d'avoir ni paſſion, ni imperfection: on veut qu'il ſoit irrépréhenſible; & s'il ne l'eſt pas, on en accuſe la pieté même. Malignité, ajoute Saint Jérôme, la plus inique. Car enfin ſi la pieté doit être expoſée à la cenſure du monde, au moins la cenſure du monde doit-elle être équitable; & s'il ne veut pas lui faire grace, au moins doit-il lui faire juſtice. Pourquoi donc ces préventions contre elle? pourquoi ces ſuppoſitions en lui imputant comme propre, ce qu'elle rejette elle-même comme condamnable? pourquoi cette averſion ſecrete envers ceux qui l'ont embraſſée? pourquoi ce penchant à les railler, à les abaiſſer, à empoiſonner leurs actions les plus innocentes & leurs plus droites intentions, à diminuer leurs bonnes qualitez, à exagerer les mauvaiſes, ſi quelquefois ils en font paroitre?

Eſt-ce ainſi que nous en uſons avec le reſte des hommes; & l'attachement au ſervice de Dieu a-t-il quelque choſe qui doive attirer le mépris & la haine? Je pourrois m'en tenir là pour la confuſion de l'impie: mais l'Egliſe va plus loin. Elle lui oppoſe dans la perſonne des Saints, & pour une conviction plus entiere, ſur-tout plus ſenſible, des hommes tels que les concevoit Saint Paul, & tels en effet qu'ils ont paru ſelon l'idée de cet Apôtre; édifiant le monde, & ſervant de modeles au monde: des hommes irrépréhenſibles, au ſens même que le monde les veut, & que le libertin les demande: des hommes en qui la pieté n'a été, ni préſomptueuſe, ni hautaine, ni aigre, ni critique, ni opiniâtre, ni diſſimulée, ni jalouſe, ni bizarre, ni intriguante, ni dominante.

Ce ſont-là ceux que l'Egliſe oppoſe au libertinage. Ces bienheureux, dont elle honore la mémoire, ce ſont ces hommes parfaits qu'elle nous met devant les yeux. Sujets par eux-mêmes à tous les vices des autres, ils ne s'en ſont ou préſervez ou corrigez, que par l'exercice & l'étude des vertus Chrétiennes. D'où il s'enſuit que leur ſanctification, en juſtifiant le parti de la pieté, doit donc couvrir d'un éternel opprobre le libertin, qui entreprend de la rendre mépriſable. Leur ſiecle, quoique perverti, les a reconnus & publiez tels que je vous les dépeins. Comme tels, les ſiecles ſuivans les ont béatifiez & canoniſez: c'eſt ſur le témoignage du monde entier que nous leur rendons en ce jour un culte ſi ſolemnel; c'eſt pour cela, dit l'Ecriture, qu'ils ſont devant le trône de Dieu, parce qu'ils ont été ſans tache devant les hommes: a *Sine maculâ enim ſunt ante thronum Dei.* Serons-nous aſſez injuſtes pour leur diſputer tout à la fois, & leur ſainteté, & leur gloire? Mais ſerons-nous au même tems aſſez aveugles, pour ne pas découvrir toute la foibleſſe de l'impieté? Reprenons: le libertin combat la ſainteté Chrétienne, & je vous ai fait voir que l'exemple des

a *Apoc.* 14.

des Saints rend ſon libertinage inſoutenable. L'ignorant ne connoit pas la ſainteté Chrétienne, & je vais lui montrer que l'exemple des Saints rend ſon ignorance inexcuſable. C'eſt la ſeconde Partie.

II. PARTIE.

IL ne faut pas douter, que Saint Paul écrivant à Timothée ſon diſciple, n'eût en vue les derniers ſiecles de l'Egliſe, & en particulier celui où nous vivons, quand parmi les abus qu'il condamnoit, & qu'il remarquoit même dès-lors dans le Chriſtianiſme, il déploroit ſur-tout l'aveuglement de certaines ames ſéduites, qui étudioient ſans ceſſe la Religion, & qui ne parvenoient jamais à la ſcience de la Religion; qui en apprenoient tous les jours les maximes & les préceptes, & qui n'en comprenoient jamais l'eſſentiel, ni le fonds; qui s'épuiſoient en ſpéculations, pour s'y rendre habiles, mais qui ne l'entendoient jamais, parce que jamais elles n'en venoient à la pratique; en un mot, qui cherchant en apparence le Royaume de Dieu, ne le trouvoient point en effet, parce qu'elles le cherchoient ſans le connoitre: toujours éloignées de la ſolide pieté, parce qu'avec toute leur étude, elles ne s'étoient jamais formé une juſte image de la pieté: [a] *Semper diſcentes, & numquam ad ſcientiam veritatis pervenientes.* C'étoit un des maux dont ce grand Apôtre menaçoit l'Egliſe de Dieu; & n'eſt-ce pas ce que nous voyons aujourd'hui? Quelque ſpirituel & quelque raffiné que ſe pique d'être le ſiecle où nous ſommes nez, avouez-le, mes chers Auditeurs, qu'un des abus qui y regnent davantage, eſt de ſe laiſſer prévenir des erreurs les plus groſſieres ſur ce qui regarde la véritable pieté & la ſainteté Chrétienne. J'en appelle à vos connoiſſances, & je ſuis certain que vous en convenez déja avec moi.

Les uns, ne perdez pas ceci, font conſiſter la ſain-

[a] 2. *Tim.* 7.

ſainteté dans ce qui eſt ſelon leur ſens, & les autres dans ce qui eſt ſelon leur goût : les uns dans des choſes extraordinaires & ſingulieres, & les autres dans des choſes extrêmes & outrées : les uns dans ce qui éclate & qui brille, & les autres dans ce qui effraye & qui rebute. Les uns ſe la figurent hors de leur état, & les autres ſe la propoſent au-delà de leurs forces & de leur pouvoir : les uns l'imaginent contraire aux bienſéances & aux règles qu'il faut obſerver dans le monde, & les autres s'en font des plans oppoſez à leurs obligations même les plus étroites, & à leurs engagemens particuliers par rapport au monde : les uns l'attachent à certains moyens auxquels ils ſe bornent, pendant qu'ils négligent la fin ; & les autres la réduiſent à des idées vagues de la fin dont ils ſe repaiſſent, pendant qu'ils négligent les moyens. Quel champ, Chrétiens, & quelle matiere à nos réflexions !

Or je dis que l'exemple des Saints confond toutes ces erreurs ; qu'il nous démontre ſenſiblement que la ſainteté ne conſiſte point en tout cela, ne dépend point de tout cela, n'eſt rien moins, ou plutôt, eſt quelque choſe de meilleur & de plus raiſonnable *que* tout cela. Pourquoi ? parce que les Saints par leur exemple nous prêchent aujourd'hui une vérité, mais une vérité touchante, une vérité édifiante, une vérité conſolante ; ſavoir, qu'indépendamment de notre ſens ou de notre goût, que ſans l'éclat de certaines œuvres ou leur auſterité, que ſans ſortir de notre condition ni quitter les voyes communes, que ſans prendre des moyens particuliers ni ſe propoſer une autre fin que celle même qui nous eſt marquée dans la ſituation préſente où nous nous trouvons, toute la ſainteté, la vraye ſainteté eſt de remplir ſes devoirs, & de les remplir dans la vue de Dieu ; d'être parfaitement ce que l'on doit être, & de l'être ſelon Dieu ; de ſe conduire d'une maniere digne de l'état où l'on eſt appellé de Dieu. Vérité à laquelle notre raiſon ſe ſoumet d'abord, & qu'il ſuffit de compren-

prendre pour en être persuadé : vérité que toutes les Ecritures nous ont enseignée, mais dont nous avons encore une preuve plus évidente dans ces grands modeles que Dieu nous présente aujourd'hui.

Car dans ces modeles, qui sont les Saints, détrompé de toute illusion, je vois clairement & distinctement ce que c'est que d'être Saint; & je le vois sans effort, sans embaras de préceptes, comme si la sainteté elle-même se découvroit à moi, & devenoit sensible pour moi. Et puisqu'il n'est rien hors de Dieu, de plus excellent, rien de plus divin qu'une sainteté de ce caractere, c'est-à-dire, une sainteté fondée sur les devoirs, règlée par les devoirs, renfermée dans les devoirs : dès que je l'envisage de la sorte, tout revolté que je puis être contre mes devoirs, je me sens forcé à lui donner mon estime; & cette estime dont je ne puis me défendre, m'en fait naitre un amour secret, dont je me défends encore moins. Je dis: voilà ce que je devrois être; voilà ce que ma raison, ce que ma conscience, ce que ma Religion me reprocheront toujours de n'être pas: je le dis; & l'aveu que j'en fais, est pour moi un témoignage infaillible, que c'est donc là, & là seulement, que se réduit ce que nous appellons sainteté.

Non, Chrétiens, ces bienheureux dont nous solemnisons la fête, ne sont point précisément devenus Saints, pour avoir fait dans le monde & pour Dieu des choses extraordinaires & éclatantes. S'ils en ont fait, dit Saint Bernard, & si l'histoire de leur vie les rapporte; ces œuvres éclatantes & extraordinaires pouvoient bien être des effets & des écoulemens de leur sainteté, mais elles n'en ont jamais été ni le fonds, ni la mesure. Ils les ont faites, si vous voulez, parce qu'ils étoient Saints; mais ils n'ont jamais été Saints, parce qu'ils les faisoient: & en effet, ils pouvoient être Saints sans cela, comme avec cela ils auroient pu ne l'être pas.

Ils pouvoient être Saints sans cela. Combien de

prédeſtinez, maintenant heureux & paiſibles poſſeſſeurs de la gloire, n'ont jamais rien fait ſur la Terre qui leur ait attiré l'admiration, ni qui les ait diſtinguez? Et ils pouvoient avec cela n'être pas Saints. Combien de réprouvez, victimes de la juſtice de Dieu, & livrez au feu éternel, ont fait ſur la Terre des actions de vertu, à quoi les hommes ont applaudi, pendant que Dieu les condamnoit, & peut-être pour ces vertus mêmes prétendues les rejettoit. Saints ſans cela: ainſi l'ont été des millions d'élus, dont les noms ſont écrits dans le Ciel, quoiqu'inconnus dans l'Egliſe même. Dieu, comme remarque S. Auguſtin, a pris plaiſir à les ſanctifier dans l'obſcurité d'une vie commune, d'une vie cachée; & quand il les a introduits dans ſon Royaume, il ne leur a point dit: entrez, ſerviteurs fideles, parce que vous avez fait pour moi de grandes choſes, mais parce que vous avez été fideles dans les plus petites: *Quia in pauca fuiſti fidelis.* Rien moins que Saints, ou plutôt, réprouvez avec cela: ainſi doit-il arriver à ces malheureux, qui diront à Dieu: Seigneur, n'avons-nous pas prophetiſé en votre nom? n'avons-nous pas *chaſſé* les démons? mais à qui Dieu répondra: je ne vous ai jamais connus, & je ne vous connois point encore. Prophetes & faiſeurs de miracles tant qu'il vous plaira: ce n'eſt point par-là que je fais le diſcernement & le choix de ceux qui m'appartiennent.

Ce que je dis, Chrétiens, eſt tellement vrai, que Marie, la plus ſainte des créatures, eſt néanmoins celle dont l'Evangile, par un deſſein particulier de la providence, a moins publié de miracles. Que dis-je, & fait-il même mention d'un ſeul? En marque-t-il un ſeul de Jean-Baptiſte, le précurſeur de Jeſus-Chriſt? & n'eſt ce pas à lui toutefois que le Sauveur du monde rendit ce glorieux témoignage, qu'entre les enfans des hommes, nul n'avoit été devant Dieu, ni plus grand, ni plus ſaint? Diſons-en autant de mille autres choſes, avec leſquelles on confond tous les jours la ſainteté; autant de ces auſteri-

a *Matth.* 25.

teritez que le monde admire, & qui, ſelon la judicieuſe remarque de l'Evêque de Geneve, ne ſont tout au plus que des moyens pour aller à la ſainteté, mais nullement la ſainteté même. Il y a dans le Ciel des Saints du prémier ordre, qui n'ont jamais été par profeſſion ni ſolitaires ni auſteres: le Saint des Saints lui-même, le Fils de Dieu ne l'a point été, ou du moins ne l'a point paru; & peut-être l'Enfer eſt-il plein de pénitens, d'anachoretes, que la vanité a perdus.

Par où donc les Saints ſont-ils devenus Saints, & en quoi proprement conſiſte le fonds de leur ſainteté? Ah! Chrétiens, c'eſt ici qu'il eſt de votre interêt de m'écouter. Car voici en deux mots votre inſtruction & votre conſolation.

Ils n'ont été Saints, que parce qu'ils ont rempli leurs devoirs; & ils ont rempli leurs devoirs parce qu'ils étoient Saints. Deux choſes dont l'enchainement porte avec ſoi un caractere de raiſon & de vérité, qui ſe fait ſentir. Saints, parce qu'ils ont rempli leurs devoirs: c'eſt-à-dire, parce qu'ils ont ſu parfaitement accorder leur condition avec leur Religion; mais en ſorte que leur Religion a toujours été la règle de leur condition, & que jamais leur condition n'a prévalu aux maximes de leur Religion. Saints, parce qu'ils ont rendu à chacun ce qui lui étoit dû; l'honneur à qui étoit dû l'honneur, le tribut à qui étoit dû le tribut, l'obeïſſance à ceux que Dieu leur avoit donné pour maitres, la complaiſance à ceux dont ils devoient entretenir la ſocieté, l'aſſiſtance à ceux qu'ils devoient ſecourir, le ſoin à ceux dont ils devoient répondre; à tous, la juſtice & la charité, parce que nous en ſommes à tous redevables. Saints, parce qu'ils ont honoré par leur conduite les miniſteres dont ils étoient chargez, les dignitez dont ils étoient revêtus, les places où Dieu les avoit mis; parce qu'ils ont ſacrifié leur repos, leur ſanté, leur vie aux emplois qu'ils avoient à remplir, aux travaux qu'ils avoient à ſoutenir, aux fatigues qu'ils devoient eſſuyer, aux

chagrins & aux ennuis qu'il leur falloit dévorer. Saints, parce qu'ils ont préferé en toutes choſes la conſcience à l'interêt, la probité à la fortune, la vérité à la flaterie; parce qu'ils ont eu de la ſincerité dans leurs paroles, de la droiture dans leurs actions, de l'équité dans leurs jugemens, de la bonne foi dans leur commerce. Saints, parce que ſoumis à Dieu, ils ſe ſont tenus dans l'ordre où Dieu les vouloit, ſans s'élever, ſans s'ingerer, ſans s'inquiéter, ſans ſe plaindre, contens de leur état, ne troublant point celui des autres, n'enviant le bonheur de perſonne, fideles à leurs amis, généreux envers leurs ennemis, reconnoiſſans des bienfaits qu'ils recevoient, patiens dans les maux, oubliant les injures, ſupportant les foibles: car tout ce que je dis étoit renfermé dans l'étendue de leurs devoirs, & il leur falloit tout cé que je dis pour être Saints.

Mais j'ajoute, que parce qu'ils étoient Saints, ils ont rempli tous ces devoirs: autre principe d'une vérité inconteſtable. En effet, il n'y avoit que la ſainteté, qui pût être en eux une diſpoſition générale & efficace au parfait accompliſſement de toutes ces obligations. Sans la ſainteté, ils auroient ſuccombé en mille rencontres aux tentations humaines; leur probité & leur droiture, en je ne ſai combien de pas gliſſans, les auroit abandonnez; & en ſatisfaiſant à un devoir, ils en auroient violé un autre. Mais parce qu'ils étoient Saints, ils ont gardé toute la loi & rempli toute juſtice; parce qu'ils étoient Saints, ils ont allié dans leurs perſonnes les choſes, ce ſemble, les plus oppoſées & les plus difficiles à concilier; l'autorité avec la charité, la politique avec la ſincerité, les honneurs du ſiecle avec l'humilité, l'application aux affaires avec la pieté: parce qu'ils étoient Saints, ils ont maintenu dans le monde leurs rangs avec modeſtie, leurs droits avec deſintereſſement, leur réputation avec un vrai mépris & un entier détachement d'eux-mêmes: parce qu'ils étoient Saints, ils ont été humbles ſans baſſeſſe,

grands

grands ſans hauteur, ſinceres ſans imprudence, prudens ſans duplicité, zèlez ſans emportement, courageux ſans témérité, doux & pacifiques ſans puſillanimité: parce qu'ils étoient Saints, ils ſe ſont poſſedez eux-mêmes, ou plutôt ils ſe ſont défiez d'eux-mêmes dans la proſperité; ils ont compté ſur Dieu & ils ſe ſont ſoutenus par la foi dans l'adverſité. Je ſerois infini, ſi je voulois épuiſer cette matiere, & pouſſer plus loin ce détail.

Quoi qu'il en ſoit, mes chers Auditeurs, le bonheur de ces glorieux prédeſtinez eſt de n'avoir jamais ſéparé leur perfection de leurs devoirs: diſons mieux, leur bonheur eſt de n'avoir jamais connu d'autre perfection que celle qui les attachoit à leurs devoirs. Pourquoi Saint Louis eſt-il au nombre de ceux que nous invoquons aujourd'hui? parce qu'étant Roi, il s'eſt dignement acquitté des devoirs d'un Roi: & pourquoi s'eſt-il dignement acquitté des devoirs d'un Roi? parce qu'il a été un ſaint Roi. Il n'y a qu'à conſulter ſon hiſtoire, & vous en conviendrez. Or ce que je dis de ce ſaint Roi, je puis le dire également & par proportion de tous les autres Saints. Tel eſt le fondement de leur gloire & de leur béatitude: cette fidelité à leurs devoirs, ce zèle pour leurs devoirs, ce renoncement à tout pour ſe rendre parfaits dans leurs devoirs. C'eſt-là ce que Dieu a recompenſé dans les juſtes qu'il a choiſis; & il ne faut pas s'en étonner, puiſque c'eſt-là préciſément ce qui leur a coûté, & ce qui a été le ſujet des ſacrifices qu'ils ont faits à Dieu & des victoires qu'ils ont remportées ſur eux-mêmes. Car pour ne manquer à aucun de ſes devoirs, il faut en bien des occaſions ſe mortifier, ſe renoncer, ſe faire violence. Toute autre perfection que celle-là, n'auroit eu rien pour les Saints de difficile: auſſi toute autre perfection que celle-là, n'auroit-elle pas été digne de la couronne que Dieu leur préparoit.

Et voilà, Chrétiens, le myſtere que nous ne voulons pas comprendre. Nous voudrions une ſainteté

à notre mode, une ſainteté ſelon nos vues, ſelon nos deſirs, c'eſt-à-dire, une ſainteté qui ne nous coûtât rien : car une telle ſainteté, pour rigoureuſe qu'elle paroiſſe ou qu'elle puiſſe être d'ailleurs, nous devient dès-lors aiſée. Mais Dieu veut que notre ſainteté conſiſte dans nos devoirs, & nos devoirs nous coûteront toujours. Hors de nos devoirs, ce qui nous ſemble ſainteté, n'eſt qu'un phantôme de ſainteté, qui ne peut ſervir, ni à glorifier Dieu, ni à édifier les hommes; qui ſouvent même n'eſt propre qu'à nourrir l'orgueil & à nous enfler. Au-lieu que la vraye ſainteté, cette ſainteté commune dans un ſens, mais ſi rare dans l'autre, porte avec ſoi une certaine bénédiction, dont Dieu tire ſa gloire, dont les hommes ſe ſentent touchez, & qui nous tient nous-mêmes, ſans oſtentation, ſans faſte, dans la règle, & nous préſerve de mille abus. J'acheve, & après avoir parlé au libertin & à l'ignorant, il me reſte à faire voir au Chrétien lâche, que ſuppoſé l'exemple des Saints, la lâcheté eſt ſans prétexte. C'eſt la derniere Partie.

III. PARTIE.

IL falloit, Chrétiens, une auſſi grande autorité que celle de Dieu, pour commander à des hommes, je dis à des hommes pécheurs, d'être ſaints, & de l'être dès cette vie. [a] *Sancti eſtote, quoniam ego ſanctus ſum* : Soyez ſaints, parce que je ſuis Saint. Il falloit toute l'autorité d'un homme-Dieu, pour dire à des hommes mondains : Soyez parfaits, comme votre Pere céleſte eſt parfait : [b] *Eſtote ergò perfecti, ſicut Pater veſter cœleſtis perfectus eſt.* C'eſt ainſi néanmoins que Dieu parloit à ſon peuple dans l'ancienne loi : & c'eſt ainſi que Jeſus-Chriſt nous a parlé dans la loi de grace. Mais ce précepte ſi ſublime & ſi relevé, ce précepte divin, il s'agit de ſavoir ſi nous pouvons l'accomplir, & ſi dans la foibleſſe

a *Levit.* 11. b *Matth.* 6.

bleſſe extrême où le péché nous a réduits, Dieu n'en demande point trop de nous. Non, mes chers Auditeurs; & je prétends en cela que Dieu n'exige rien qui paſſe nos forces. Appliquez-vous : car voici une des plus importantes inſtructions, & le dernier effet de l'exemple que Dieu nous propoſe dans ſes Saints.

Je dis donc, que malgré les relâchemens de l'eſprit corrompu du ſiecle, malgré notre fragilité & tous les obſtacles qui nous environnent, l'exemple des Saints nous eſt une preuve convaincante, que la ſainteté n'a rien d'impraticable pour nous & d'impoſſible; qu'elle n'a rien même de ſi difficile & de ſi rigoureux, dont elle ne porte avec ſoi l'adouciſſement; & par une conſéquence néceſſaire, qu'il ne nous reſte aucun prétexte, pour colorer notre lâcheté, & pour nous diſculper devant Dieu, ſi nous ne travaillons pas à nous ſanctifier, & ſi en effet nous ne nous ſanctifions pas : *Sancti eſtote.*

Nous mettons la ſainteté au rang des choſes impoſſibles : dangereux artifice de l'amour-propre, pour nous entretenir dans une vie lâche, dans une vie même dérèglée. Nous nous la figurons, cette ſainteté Chrétienne, dans un degré d'élevation, où nous croyons ne pouvoir jamais atteindre; & par une puſillanimité d'eſprit, dont nous voulons que Dieu ſoit reſponſable, & que nous rejettons ſur lui, en la rejettant ſur notre foibleſſe, nous diſons comme l'Iſraëlite prévaricateur : « *Quis noſtrûm valet ad cœlum aſcendere?* Qui de nous pourra s'élever juſqu'au Ciel? qui de nous pourra parvenir à une telle perfection? Mais Dieu nous apprend bien aujourd'hui à tenir un autre langage : car il nous produit un million de Saints, qui ont été dans le monde ce que nous ne voulons pas qu'on y puiſſe être; qui ont fait dans le monde ce que nous deſeſperons d'y pouvoir faire; qui ont trouvé la ſainteté dans le monde, & qui l'y ont trouvée là-même où elle a de plus grands obſtacles à ſurmonter. Or ſi par-là Dieu nous

a *Deut.* 30.

ferme la bouche d'une part, il nous ouvre le cœur de l'autre: comment? parce qu'il ranime notre eſperance, & qu'il nous fait connoitre par ces exemples, que nous pouvons tout en celui qui nous fortifie; & que ſi nous ſommes pécheurs, il ne tient qu'à nous, tout pécheurs que nous ſommes, de devenir ſaints.

C'eſt ce qui acheva la converſion de cet incomparable Docteur de l'Egliſe, Saint Auguſtin. Une ſeule choſe l'arrêtoit, vous le ſavez; mais cette ſeule difficulté lui paroiſſoit inſurmontable, & ſuſpendoit en lui toutes les operations de la grace. Dieu lui diſoit intérieurement qu'il en viendroit à bout; mais intérieurement il ſe répondoit à lui-même, que c'étoit un effort au-deſſus de ſon pouvoir. Dans cette conteſtation, ſi je puis parler de la ſorte, dans ce combat entre Dieu & lui, il demeuroit toujours ennemi de Dieu, & toujours eſclave de lui-même, c'eſt-à-dire, toujours eſclave de ſa paſſion & de ſon péché. Enfin, la grace victorieuſe de Jeſus-Chriſt lui livra un dernier aſſaut, & ce dernier aſſaut l'emporta. Ce fut dans cette merveilleuſe viſion que lui-même il nous a décrite. Il crut voir la ſainteté avec un viſage majeſtueux, qui ſe préſentoit à lui, *qui* lui faiſoit de preſſans reproches, qui lui montroit un nombre preſque infini de vierges dont elle étoit accompagnée, & ſembloit lui dire, pour exercer ſon courage, & pour réveiller ſa confiance: [a] *Tu non poteris quod iſti & iſtæ?* Et quoi? ne pourrez-vous pas ce que ceux-ci & celles-là ont pu? Cette voix, Chrétiens, fut la voix de Dieu; & comme la voix de Dieu renverſe les cedres, & briſe les rochers, [b] *Vox Domini confringentis cedros*, Auguſtin n'y put réſiſter. Cet eſprit droit qu'il avoit conſervé juſques dans ſes plus grands égaremens, ne put tenir contre une telle conviction. Il ſe laiſſa perſuader, il ſe laiſſa toucher; il ſe détermina à vouloir, & à vou-

a *Auguſt. Confeſſ. lib. 1. c. 11.* b *Pſal. 28.*

vouloir en effet ce qu'il n'avoit encore voulu qu'en apparence ; & deſormais il le voulut ſi parfaitement, ſi efficacement, que rien dans la ſuite n'ébranla ſon cœur & la fermeté de ſa réſolution.

Or ce qui n'étoit pour Auguſtin qu'une figure, eſt aujourd'hui pour vous, mon cher Auditeur, une vérité. Ce n'eſt pas la ſainteté en idée, mais le Dieu même de la ſainteté, qui vous parle dans cette fête, & qui vous dit : Regarde, pécheur, & voi ces ames bienheureuſes que j'ai raſſemblées de la Terre, & dont le nombre ſurpaſſe les étoiles du Ciel. Regarde ces généreux athletes, qui pour avoir dignement combattu, pour avoir ſaintement terminé leur courſe, poſſedent la couronne de juſtice qu'ils ont méritée. Ce qu'ils ont fait, pourquoi ne le pourras-tu pas ? pourquoi ne le feras-tu pas ? *Et tu non poteris, quod iſti & iſtæ ?*

Je ne ſai, Chrétiens, ſi vous penſez avoir plus de lumiere que Saint Auguſtin, ou plus de force d'eſprit. Quoi qu'il en ſoit, voilà ce qui le convertit, & ce qui peut-être ne vous convertira pas. Mais malheur à vous : car ce qui ne fera pas votre converſion, fera votre confuſion, fera votre condamnation : & ſi jamais vous êtes réprouvez de Dieu, rien ne juſtifiera plus ſenſiblement à votre égard la ſeverité de ſes arrêts, que la vue de tant de Saints, hommes comme vous, & par conſéquent foibles comme vous ; mais à qui tout eſt devenu poſſible, ſans avoir eu toutefois, ni plus de moyens, ni plus de ſecours que vous. *Non poteris quod iſti & iſtæ ?*

Ce n'eſt pas que j'ignore, qu'il y a des devoirs pénibles & laborieux dans la pratique de la ſainteté. J'avoue que le chemin qui mene à la perfection évangélique, eſt étroit, & qu'on y trouve des croix : mais outre que Dieu ſait bien nous en tenir compte, il eſt de la foi, que nous avons au-delà du néceſſaire pour les porter, puiſque nous avons même dequoi les aimer ; & quand le Saint Eſprit ne

m'en assûreroit pas, l'exemple des Saints en est une démonstration.

Tertullien parlant de Jesus-Christ, disoit que l'exemple de cet homme-Dieu étoit la solution universelle de toutes les difficultez d'un Chrétien. a *Solutio totius difficultatis Christus.* Et la raison qu'il en apportoit, c'est qu'il n'y a point de difficulté dans la vie chrétienne, que l'exemple de Jesus-Christ ne nous doive adoucir, ou même que l'exemple de Jesus-Christ ne doive faire évanouir & disparoître. En sorte qu'après cet exemple seul, nous ne pouvons former nulle difficulté contre l'observation de la loi de Dieu; puisque cet exemple seul, si nous raisonnons bien, doit nous rendre tout, non-seulement supportable, mais facile, mais aimable: *Solutio totius difficultatis Christus.* Toutefois, quoi qu'en ait dit Tertullien, il restoit une difficulté bien essentielle, que l'exemple de Jesus-Christ ne détruisoit pas, parce qu'elle étoit prise de Jesus-Christ même: & quoi? c'est que Jesus-Christ ayant été exempt de nos foiblesses, Saint par nature & la Toute-puissance même, il étoit bien plus en état que nous de faire ce qu'il a fait, & de souffrir ce qu'il a souffert. Ainsi, malgré l'exemple de ce Dieu-homme, nous aurions toujours droit, ce semble, de nous retrancher sur notre impuissance, & de l'apporter pour excuse: mais à qui étoit-ce de lever tous ces prétextes? aux Saints.

Car quand je vois des hommes semblables à moi, de même nature que moi, fragiles comme moi, qui pour Dieu ont tout entrepris, qui pour Dieu ont tout souffert, & tout souffert avec joye, je n'ai plus rien à répondre. En-vain je voudrois me plaindre de la pesanteur du joug & de la severité de la loi: tant de Saints, à qui ce joug a paru doux, & qui ont fait leurs délices de cette loi, arrêtent toutes mes plaintes, & condamnent toutes mes lâchetez. Tellement que l'exemple d'un Saint est pour

a. *Tertull.*

pour moi, ce qu'étoit dans la penſée de Tertullien l'exemple de Jeſus-Chriſt, une conviction entiere & ſans réplique : *Solutio totius difficultatis.*

C'eſt par-là même, que Saint Paul engageoit les prémiers Fideles à la pratique des plus rigoureux devoirs du Chriſtianiſme. Sans leur tracer de longs préceptes, il leur propoſoit de grands exemples. Depuis Abel juſqu'à Moïſe, & depuis Moïſe juſqu'aux Prophetes, il leur mettoit devant les yeux tous les juſtes de l'ancien Teſtament : ces juſtes cachez dans des cavernes, errans dans des ſolitudes ; ces juſtes exténuez de jeûnes, accablez de pénitences ; ces juſtes accuſez, calomniez, condamnez, tourmentez, morts pour la Foi ; ces juſtes enfin dont le monde n'étoit pas digne, [a] *Quibus dignus non erat mundus.* Hé bien, mes Freres, concluoit l'Apôtre, qui peut donc maintenant nous retenir ? Fortifiez de ces exemples, que ne courons-nous dans la carriere qui nous eſt ouverte ? Et puiſque nous ſommes les enfans des Saints, à quoi tient-il que nous ne ſoyons ſaints comme eux ?

Or ce raiſonnement de Saint Paul doit encore avoir une force particuliere & toute nouvelle pour nous, puiſque cette infinie multitude de Saints, formez dans la Religion de Jeſus-Chriſt, a bien groſſi cette nuée de témoins dont parloit le Maitre des Gentils. Car que pouvons-nous dire, ſur-tout à la vue de tant de Martyrs, nous dont la Foi n'eſt plus expoſée à la violence des perſécutions ? Nous, dont Dieu n'éprouve plus la conſtance par les tourmens ? Nous, comme dit Saint Cyprien, qui pouvons être ſaints ſans effuſion de ſang ? Ne ſommes-nous pas, je ne crains point de m'exprimer de la ſorte, ne ſommes-nous pas les plus mépriſables des hommes, ſi les difficultez nous étonnent ? Ne faiſons-nous pas outrage à la grace de notre Dieu, ſi nous penſons qu'elle ne puiſſe pas nous ſoutenir dans des peines ſouvent très legeres, après qu'elle a fait trouver aux Saints

a *Hebr.* 11.

Saints des douceurs ſenſibles au milieu des plus cruels ſupplices, & de toutes les horreurs de la mort? *Solutio totius difficultatis.*

Non, mes Freres, nous n'avons plus de prétexte : car encore une fois, quel prétexte pourrions-nous avoir, que l'exemple des Saints ne détruiſe pas? Nous ſommes occupez des ſoins du monde : les Saints ne l'ont-ils pas été? Nous nous trouvons dans des occaſions dangereuſes : les Saints ne s'y ſont-ils pas trouvez? Le torrent de la coutume nous entraine : les Saints n'y ont-ils pas réſiſté! Le mauvais exemple nous perd : les Saints ne s'en ſont-ils pas préſervez? Nous avons des paſſions : les Saints n'en ont-ils pas eu de plus vives? Nous ſommes d'un temperament délicat : les Saints étoient-ils de fer & de bronze? Dites-moi un obſtacle du Salut qu'ils n'ayent point eu à combattre? Dites-moi une épreuve par où ils n'ayent point paſſé? Dites-moi une tentation qu'ils n'ayent point ſurmontée. Comparons notre état avec leur état, nos devoirs avec leurs devoirs, nos dangers avec leurs dangers : & dans l'égalité parfaite qui ſe trouve là-deſſus entre eux & nous, voyons ſi nous avons dequoi juſtifier l'énorme contrarieté qui ſe rencontre d'ailleurs entre leur vie & la nôtre; c'eſt-à-dire, entre leur ferveur & nos relâchemens, entre leur innocence & nos deſordres, entre leurs auſtéritez & notre molleſſe. Qu'alléguerons-nous à Dieu pour notre défenſe, quand il nous les confrontera? Servoient-ils un autre Maitre que nous? Croyoient-ils un autre Evangile que nous? Attendoient-ils une autre gloire que nous? S'ils l'ont achetée plus cher que nous, c'eſt ſur quoi nous devons trembler; puiſqu'il eſt certain, qu'à quelque prix qu'elle leur ait été vendue, elle ne leur a point trop coûté, & que dans ſa juſte valeur elle excede encore infiniment tout ce qu'ils ont fait, & tout ce que nous ne faiſons pas, mais que nous devrions faire pour l'avoir.

Mais après tout, dites-vous quelquefois, comment

ment accorder la Sainteté Chrétienne avec les engagemens du monde? Comment être ſaint, & vivre en certains états du monde? Comment? Il eſt bien étrange que vous ne le ſachiez pas encore, ayant tant d'interêt à le ſavoir; & il eſt bien indigne que vous l'ignoriez, ayant dû l'étudier & le méditer tous les jours de votre vie. Mais Dieu veut vous l'apprendre en ce jour; & vous le faire voir dans ſes Saints. Vous vous figurez que votre état a de l'oppoſition, ou qu'il eſt même abſolument incompatible avec la ſainteté; erreur. Si cela étoit, ce que vous appellez votre état, deviendroit un crime pour vous; & ſans autre raiſon, il faudroit par un devoir de précepte le quitter & y renoncer. Mais puiſque c'eſt votre état, puiſque c'eſt l'état que Dieu vous a marqué, vous offenſez ſa providence, & vous faites tort à ſa ſageſſe, en le regardant comme un obſtacle à votre ſanctification. Il n'y a point d'état dans le monde, qui ne ſoit, & qui ne doive être un état de ſainteté. Tertullien ſembla vouloir faire là-deſſus une exception, quand il douta ſi les Céſars, c'eſt-à-dire, ſi les Empereurs & ceux qui gouvernoient le monde, pouvoient être Chrétiens, ou ſi les Chrétiens pouvoient être Céſars: mais on convient qu'il en douta mal, puiſque l'expérience a fait connoitre, qu'il n'y a point eu dans tous les ſiecles de ſujets plus nez pour l'Empire, ni plus propres à commander, que ceux qu'a formez pour cela le Chriſtianiſme.

Cependant, ſans parler des Céſars, ni des Empereurs; qui que vous ſoyez, Dieu vous montre bien dans cette ſolemnité qu'il peut y avoir entre la ſainteté & votre état une alliance parfaite. En voulez-vous être convaincus? Entrez en eſprit dans cet auguſte Temple de la gloire, où regnent avec Dieu tant de Bienheureux. Vous y verrez des Saints, qui ont tenu dans le monde les mêmes rangs que vous y tenez aujourd'hui; qui ſe ſont trouvez dans les mêmes engagemens, dans les mêmes affaires, dans

dans les mêmes emplois ; & qui non-ſeulement s'y ſont ſanctifiez, mais, ce que je vous prie de bien remarquer, qui s'en ſont ſervis pour ſe ſanctifier. Parcourez tous les ordres de ces illuſtres prédeſtinez: vous en trouverez qui ont vêcu comme vous auprès des Princes, & qui n'ont jamais mieux ſervi leurs Princes, que quand ils ont été plus attachez à leur Religion & à Dieu. Vous en trouverez qui ſe ſont ſignalez comme vous dans la guerre, & peut-être plus que vous, parce que la ſainteté, bien loin de les affoiblir, n'a fait qu'augmenter en eux la vertu militaire & la vraye bravoure. Vous en trouverez qui ont manié comme vous les affaires, & ſi vous n'êtes pas auſſi ſaints qu'eux (ne vous offenſez pas de ce que je dis) qui les ont maniées plus dignement & plus irréprochablement que vous. Vous en trouverez que leur probité ſeule a maintenus à la Cour; qui s'y ſont avancez ſans avoir recours aux artifices de la politique mondaine, & qui n'ont dû le crédit qu'ils y avoient qu'à leur droiture & à leur pieté. En un mot, vous en trouverez qui ont été tout ce que vous êtes, & qui de plus ont été Saints.

Oui, Chrétiens, il y en a dans le Ciel, & ce ſont ceux-là que vous devez ſpécialement honorer. Voilà vos patrons, & tout-enſemble vos modeles. Les Saints que la Cour n'a point pervertis, & qui ont triomphé juſques dans la Cour de l'iniquité du monde; ce ſont-là ceux dont vous devez étudier la vie, parce que c'eſt la ſcience de leur vie qui doit reformer la vôtre. Qu'ont-ils fait quand ils étoient à ma place, & que feroient-ils s'ils étoient encore maintenant dans le pas gliſſant où ma condition m'expoſe ? C'eſt ce que vous devez vous demander à vous-mêmes, & ſur quoi vous devez régler toutes vos démarches. Dans les autres Saints, vous louerez & vous bénirez Dieu : mais dans ceux-ci vous apprendrez à vous convertir vous-mêmes & à vous ſauver. C'eſt en cela que la providence de notre Dieu eſt également aimable & adorable, de nous avoir

voir donné dans ſes élus autant d'idées de ſainteté, qu'il en falloit pour compoſer cette varieté myſtérieuſe, dont l'épouſe de Jeſus-Chriſt, qui eſt l'Egliſe, tire, ſelon le Prophete, ſon plus bel ornement : a *Circumdata varietate.* C'eſt pour cela, ajoute Saint Jerôme, que Dieu donnant ſa grace, & ſelon les ſujets qui la reçoivent, lui laiſſant prendre des formes differentes, b *Multiformis gratia Dei*; a fait des Saints de tous les caracteres, autant que la diverſité des conditions, des complexions, des génies, des talens, des inclinations l'exigeoit pour la perfection & pour la ſanctification de l'Univers. C'eſt dans cette vue qu'il en a choiſi de pauvres & de riches, d'ignorans & de ſavans, de forts & de foibles, dans le mariage & dans le célibat, dans la robbe & dans l'épée, dans le commerce du monde & dans la retraite : qu'il a pris plaiſir à former les plus grands Saints, dans les états mêmes où la ſainteté paroît avoir plus de difficulté à vaincre; des prodiges d'humilité juſques ſur le Trône, d'auſterité juſques au milieu des délices, de recueillement & d'attention ſur ſoi-même juſques dans l'embaras & le tumulte des ſoins temporels: qu'il leur a fourni à tous des graces de vocation, des graces de perſéverance, des remedes contre le péché, des moyens de ſalut proportionnez à ce qu'ils étoient, & au genre de vie qu'ils embraſſoient; & qu'enfin par un ſecret de prédeſtination, que nous ne pouvons aſſez admirer, il n'a pas voulu qu'il y eût une ſeule profeſſion dans le monde, qui n'eût ſes Saints glorifiez & reconnus comme Saints. Pourquoi ? non ſeulement afin qu'il n'y eût perſonne dans le monde, qui eût droit d'imputer à ſa profeſſion les relâchemens de ſa vie ; mais afin qu'il n'y eût perſonne à qui ſa profeſſion même ne préſentât un portrait vivant de la ſainteté qui lui eſt propre.

Cette morale regarde généralement tous ceux qui m'écoutent : mais j'ai la conſolation, Sire, en la pré-

a *Pſal.* 44. b 1. *Petr.* 4.

prêchant devant Votre Majeſté, de trouver dans ſon cœur & dans la grandeur de ſon ame, tout ce que je puis deſirer de plus favorable & de plus avantageux pour la lui faire goûter à elle-même. Car je parle à un Roi, dont le caractere particulier eſt d'avoir ſu ſe rendre tout poſſible, & même facile, quand il a fallu exécuter des entrepriſes, ou pour la gloire de ſa Couronne, ou pour la gloire de ſa Religion. Je parle à un Roi, qui pour triompher des ennemis de ſon Etat, a fait des miracles de valeur, que la Poſterité ne croira pas, parce qu'ils ſont bien plus vrais que vraiſemblables; & qui pour triompher des ennemis de l'Egliſe, fait aujourd'hui des miracles de zèle, qu'à peine croyons-nous en les voyant, tant ils ſont au-deſſus de nos eſperances. Je parle à un Roi ſuſcité & choiſi de Dieu pour des choſes, dont ſes auguſtes Ancêtres n'ont pas même oſé former le deſſein; parce que c'étoit lui, qui ſeul en pouvoit être tout à la fois & l'auteur & le conſommateur. Ce zèle pour les interêts de Dieu & pour le vrai culte de Dieu, c'eſt, Sire, ce qui ſanctifie les Rois, & ce qui devoit être le terme de votre glorieuſe deſtinée. Car puiſque Votre Majeſté étoit au deſſus de tout ce qu'il y a de grand dans le monde, puiſqu'elle ne pouvoit plus croître ſelon le monde, puiſqu'elle avoit comme épuiſé la gloire du monde, il étoit pour elle d'une heureuſe néceſſité, qu'elle conſacrât deſormais à Dieu & ſa vie & ſes héroïques travaux.

Dieu vous a donné, Sire, par droit de naiſſance, le plus floriſſant Royaume de la Terre; & il vous en prépare un autre dans le Ciel, qui eſt le Royaume de ſes élus. C'eſt entre ces deux Royaumes que Votre Majeſté ſe trouve comme partagée: mais avec cette difference, qu'elle doit regarder le prémier comme le ſujet de ſes obligations, & le ſecond comme la récompenſe de ſes vertus. Or elle n'apprendra jamais mieux le ſecret de les accorder

corder enſemble, je veux dire, de bien gouverner l'un, & de mériter l'autre, que dans les maximes de la Sainteté Chrétienne. Car c'eſt par elle, dit l'Ecriture, que les Souverains exercent ſur leurs ſujets l'abſolue puiſſance que Dieu leur a donnée: a *Per me Reges regnant.* C'eſt par elle que les Souverains s'acquittent envers leurs ſujets des devoirs que Dieu leur a impoſez. En un mot, c'eſt par la Sainteté Chrétienne que les Rois ſont les images de Dieu, les miniſtres de Dieu, les hommes de Dieu: & voilà, Sire, ce que Dieu vous dit par ma bouche, & ce qu'il vous a dit depuis tant d'années que j'ai l'honneur de vous annoncer ſa ſainte parole. Votre Majeſté l'a reçue, elle l'a honorée comme la parole du Tout-puiſſant & du Roi des Rois: ce ſera pour elle une parole de vie & du ſalut éternel, que je vous ſouhaite, &c.

a *Prov.* 8.

SER.

SERMON

POUR LE I. DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur le Jugement dernier.

Erunt ſigna in ſole & lunâ & ſtellis, & in terris preſſura gentium..... areſcentibus hominibus præ timore, & expectatione, quæ ſupervenient univerſo orbi.

Il y aura des ſignes dans le ſoleil, dans la lune, & dans les étoiles, & ſur la terre les peuples ſeront dans la conſternation; de ſorte que les hommes ſe-cheront de peur, dans l'attente des maux dont tout l'univers ſera menacé. En ſaint Luc, chap. 21.

SIRE,

C'EST par l'accompliſſement de cette prédiction du Fils de Dieu, que doit commencer l'affreuſe cataſtrophe de l'Univers. C'eſt dans ces phénomenes prodigieux, que l'Evangile de ce jour nous donne l'idée de la plus étonnante révolution. *Erunt ſigna:* il y aura des ſignes, & dans le Ciel & ſur la Terre. Signes vénérables, puiſque c'eſt Jeſus-Chriſt lui-même qui nous les a marquez, comme les préſages de ſon dernier avenement. Signes ſalutaires, puiſqu'il

a prétendu par-là réveiller notre foi du profond assoupissement où elle est ensevelie. Signes terribles, puisque non seulement les hommes en secheront de peur, mais que les vertus mêmes des Cieux en seront ébranlées.

Tout cela est vrai, dit Saint Jean Chrysostome: mais après tout, ces signes, quoique vénérables, quoique salutaires, quoique terribles, ne seront néanmoins que les préparatifs d'une action encore infiniment plus digne de nos réflexions, encore infiniment plus essentielle à notre salut, encore infiniment plus redoutable, qui est le Jugement de Dieu. Et c'est, Chrétiens, de ce Jugement de Dieu, que le devoir de mon ministere m'oblige aujourd'hui à vous parler. Jugement de Dieu, dont la pensée a fait trembler les Saints; & d'où, selon l'expression de l'Apôtre, le juste même à peine se sauvera. Jugement de Dieu, dont j'entreprends de justifier l'équité & la sainteté, en vous faisant voir sur quoi sera fondée son extrême & inévitable severité. Soutenez-moi, Seigneur, & me donnez les forces nécessaires pour bien traiter un point & si solide & si important. Mais donnez en même tems à mes Auditeurs, toute la soumission & la docilité que demande votre sainte parole. Car renonçant ici à mes foibles raisonnemens, ce n'est qu'à votre parole que je m'attache; & c'est votre seule parole qui sera la preuve de tout ce que j'ai à dire dans ce discours. Remplissez-moi de votre esprit; & que par votre grace, la grande vérité que j'annonce, fasse sur les cœurs toute l'impression qu'elle y peut & quelle y doit faire. C'est pour cela que j'implore votre secours par l'intercession toute-puissante de Marie. *Ave Maria.*

IL est de la foi Chrétienne, que Dieu, qui est l'Etre absolu & souverain, a fait pour lui-même tout ce qu'il a fait: & la même foi nous enseigne, que Dieu, sans déroger en rien à la souveraineté de son être, a fait encore toutes choses pour les prédesti-

nez

nez & les élus. Il s'enſuit donc, conclud Saint Chryſoſtome, raiſonnant ſur ces deux principes, que quand Dieu s'eſt déterminé à juger le monde en dernier reſſort, comme il le jugera à la fin des ſiecles, il a eu deux vues & deux intentions principales; l'une, de ſe faire juſtice à lui-même; & l'autre, de la faire à ſes élus.

La conſéquence eſt infaillible; & c'eſt à cette conſéquence que je m'arrête d'abord, parce qu'elle m'a paru la plus ſolide, & la plus propre pour ſervir de fonds à l'important diſcours que j'ai à vous faire. En voici l'ordre & le partage. Dieu jaloux de ſa gloire, jugera le monde pour ſe faire juſtice à lui-même; & voilà pourquoi Jeſus-Chriſt, qui doit comme Fils de Dieu préſider à ce Jugement, viendra avec toutes les marques de la puiſſance & de la majeſté divine: *Veniet cum poteſtate magnâ & majeſtate.* C'eſt ma prémiere propoſition. Dieu fidele à ceux qui le ſervent, jugera le monde pour faire juſtice à ſes élus; & de-là vient que Jeſus-Chriſt parloit toujours à ſes Diſciples de ce Jugement comme d'un point qui devoit par avance les conſoler, en les aſſûrant que ce ſeroit le jour de leur gloire & de leur ſalut: [a] *His autem fieri incipientibus, reſpicite & levate capita veſtra, quoniam appropinquat redemptio veſtra.* C'eſt ma ſeconde propoſition.

Véritez adorables, & qui comprennent en deux mots ce qu'il y a de plus eſſentiel dans le Jugement de Dieu. Tout le reſte n'en eſt que les préliminaires, dont nous ne laiſſons pourtant pas, pour peu de Religion que nous ayons, d'être effrayez. Mais pourquoi ces préliminaires du Jugement univerſel nous paroiſſent-ils ſi terribles, & pourquoi en effet le ſont-ils? Je vous en ai dit les deux raiſons. Parce qu'ils doivent aboutir à un Jugement, qui ſera la derniere juſtice que Dieu ſe rendra à lui-même: vous le verrez dans la prémiere Partie. Parce qu'ils doivent être ſuivis d'un Jugement qui ſera, aux dépens

[a] *Luc.* 21.

pens des réprouvez, la plus parfaite & la plus éclatante juſtice que Dieu rendra à ſes élus: je vous le ferai voir dans la ſeconde. Sans cela, ni l'obſcurciſſement du ſoleil, ni la chute des étoiles, ni tous les autres ſignes, avant-coureurs du Jugement dernier, n'auroient rien pour les pécheurs mêmes de ſi formidable. Sans cela j'attendrois tranquillement cette révolution générale, qui doit précéder la venue du Fils de l'Homme. Mais d'avoir à ſubir un Jugement, qui à la confuſion du monde, vengera Dieu & les élus de Dieu : ah! mes chers Auditeurs, c'eſt ce qui doit faire le ſujet éternel de nos méditations, auſſi bien que de nos craintes. Or ce ſont cependant les deux points de foi que notre Evangile nous propoſe. Appliquez-vous, encore une fois, à les bien comprendre. Un Jugement qui vengera Dieu, autant que Dieu mérite d'être vengé & qu'il peut être vengé. Un Jugement qui vengera les élus de Dieu des injuſtices du monde, auſſi pleinement & auſſi authentiquement qu'ils en peuvent & qu'ils en doivent être vengez. Voilà tout mon deſſein : je vous demande une favorable attention.

I. PARTIE.

PArce que le monde ſera parvenu au comble de l'iniquité, le jour de la vengeance arrivera; c'eſt ainſi que s'explique l'Ecriture, a *Veniet dies ultionis.* Et parce que les hommes auront achevé de remplir la meſure de leurs crimes, Dieu, qui juſques-là avoit été le Dieu riche en miſericorde, ne pouvant plus ſouffrir l'affreux deſordre où lui paroitra l'univers, commencera enfin à ſe faire juſtice. Voilà ſur quoi le Prophete Royal a fondé la néceſſité de ce Jugement redoutable, que je vous prêche aujourd'hui. b *Exurge Deus, & judica cauſam tuam:* Levez-vous, Seigneur, diſoit-il à Dieu, plein d'un

a *Jerem.* 46. b *Pſal.* 73.

zèle ardent pour ſa gloire; & jugez vous-même votre propre cauſe. [a] *Memor eſto improperiorum tuorum, eorum quæ ab inſipiente ſunt totâ die:* Souvenez-vous des outrages qu'a oſé vous faire, & que vous fait encore à tous momens l'impie & l'inſenſé, afin qu'ils ne demeurent pas éternellement impunis. Deux choſes, par où le Saint Eſprit nous donné à connoitre en quoi conſiſtera la rigueur du Jugement de Dieu. Deux penſées capables de nous en imprimer l'idée la plus vive & la plus touchante. Dieu s'élevera pour juger lui-même ſa cauſe: Dieu ſe ſouviendra en général des outrages que lui font maintenant les hommes; mais en particulier, de ceux que lui font certains hommes inſolens dans leur impieté, certains pécheurs ſcandaleux, dont le caractere eſt d'inſulter à Dieu même avec plus d'orgueil. Entrons donc, mes chers Auditeurs, dans ces deux penſées; & tirons-en des conſéquences dignes de notre foi, mais ſur-tout ſalutaires & pratiques pour la reformation de nos mœurs.

Dieu s'élevera pour juger lui-même ſa cauſe. En effet, pendant cette vie il en a laiſſé à d'autres le ſoin. Occupé à répandre ſes graces, & à faire luire ſon ſoleil auſſi-bien ſur les méchans que ſur les bons, il laiſſe à ceux qui ſont en place, & qui ont en main l'autorité, le ſoin de maintenir ſes droits. C'eſt pour cela qu'il a établi des Puiſſances ſur la Terre: car le Prince, dit Saint Paul, eſt le miniſtre des vengeances de Dieu; & ce n'eſt pas en-vain qu'il porte l'épée, puiſque c'eſt pour la cauſe de Dieu, bien plus que pour la ſienne, qu'il s'en doit ſervir. Il eſt le miniſtre de Dieu, pour faire rendre à Dieu ce que lui eſt dû, & pour punir ceux qui violent ſa loi: [b] *Dei Miniſter eſt, vindex in iram ei qui malum agit.* Autant qu'il y a dans le monde de Souverains, de Magiſtrats, de Superieurs, de Prélats, de Juges; ce ſont autant d'hommes chargez des interêts de Dieu, & dans les mains de qui Dieu a mis ſa cau-

a *Ibidem.* b *Rom.* 13.

cauſe. Si ſon nom eſt blaſphêmé, ſi ſon culte eſt profané, il leur en demande juſtice, & c'eſt à eux à lui faire raiſon. C'eſt pour cela qu'il a donné aux Prêtres dans la loi de grace une juriſdiction ſi abſolue. Car les Prêtres, dit Saint Chryſoſtome, en vertu du pouvoir qu'ils ont de retenir les péchez & de les remettre, ſont dans le tribunal de la pénitence, comme les arbitres de la cauſe de Dieu & de ſes droits les plus ſacrez: & Dieu en leur accordant ce pouvoir, leur a dit à la lettre & ſans reſtriction: [a] *Judicate inter me & vineam meam:* Soyez juges entre moi & ma vigne; c'eſt-à-dire, ſoyez juges entre moi & mon peuple, entre moi & ces pécheurs, qui viennent, proſternez à vos pieds, confeſſer les deſordres de leur vie. Obligez-les à m'en faire de légitimes reparations; impoſez-leur pour cela des peines proportionnées; tout ce que vous délierez ſur la Terre, ſera délié dans le Ciel: mais prenez bien garde, qu'en exerçant ce miniſtere, c'eſt ma cauſe que vous jugez, auſſi-bien que leur cauſe, & même encore plus que leur cauſe: *Judicate inter me & vineam meam.*

C'eſt par la même raiſon, que lorſqu'il s'agit de nous reconcilier avec Dieu, Dieu par un excès de bonté, quoique nous ſoyons alors parties contre lui, veut bien nous prendre pour juges entre lui & nous-mêmes. Car la pénitence, remarque S. Auguſtin, conſiderée dans le pécheur, n'eſt rien autre choſe, qu'une juſtice que le pécheur rend à Dieu aux dépens de ſoi-même: comme ſi Dieu nous avoit dit; & il eſt vrai, Chrétiens, qu'il nous l'a dit: faites moi juſtice de vous-mêmes; & n'attendez pas que je vienne dans le jour de ma colere, me la faire malgré vous. Convaincus par le témoignage de vos conſciences, que vous êtes coupables devant moi, armez-vous pour moi d'un ſaint zèle contre vous-mêmes: condamnez-vous, puniſſez-vous, exécutez-vous vous-mêmes, afin que je ne vous juge pas.

[a] *Iſai. 5.*

Car c'eſt la condition qu'il nous offre; d'où le grand Apôtre concluoit ſans héſiter, que ſi nous nous jugions nous-mêmes de bonne foi, nous ne ſerions jamais jugez de Dieu: a *Quòd ſi noſmetipſos dijudicaremus, non utique judicaremur.* Telle eſt, dis-je, durant cette vie la conduite de Dieu: il nous laiſſe juger ſa cauſe, & il veut bien s'en repoſer ſur nous.

Mais qu'arrive-t-il? Ah! Chrétiens, ce que nous ne pouvons jamais aſſez déplorer, & ce qui doit être pour nous un des plus infaillibles préſages de la rigueur du Jugement de Dieu: le voici. Cette cauſe de Dieu miſe entre les mains des hommes, par un effet de leur infidelité, eſt tous les jours indignement traitée, foiblement ſoutenue, honteuſement abandonnée, lâchement trahie. Je m'explique. Combien de crimes, & même de crimes énormes, tolerez dans le monde par la négligence, par la connivence, par la fauſſe prudence, par la corruption & la prévarication de ceux qui les devoient punir, & que Dieu avoit prépoſez pour les punir? Combien de ſacrileges, combien de ſcandales, combien de vices abominables, combien de péchez & de péchez les plus monſtrueux & les plus infames, dont *on ne* voit nul châtiment, & dont les auteurs, à la *honte* de la Religion, marchent impunément & tête levée? Combien d'impies, non ſeulement épargnez & ménagez, mais reſpectez & honorez, mais dans leur impieté même louez & applaudis, & tout cela au mépris de Dieu? Qu'un Grand de la Terre ſoit offenſé, tout conſpire à le ſatisfaire; & il n'y a point d'aſſez prompte juſtice pour réparer la moindre injure qu'il prétend avoir reçue. Ne s'agit-il que de l'offenſe de Dieu? en mille conjonctures tout eſt foible, tout eſt languiſſant. Quelque obligation qu'on ait de reprimer le libertinage, quand Dieu s'y trouve ſeul intereſſé, on diſſimule, on temporiſe, on mollit, on a des égards; & par-là le libertinage, malgré la ſainteté des loix, prend le deſſus.

Où

a 1. *Cor.* 11.

Où eſt aujourd'hui dans le monde ce zèle de la cauſe de Dieu? ce zèle dont bruloit David, & dont tout Chrétien doit bruler, s'il ne veut ſe rendre indigne du nom qu'il porte? où eſt-il, & où l'exerce-t-on? En combien de rencontres ne cede-t-il pas à la politique mondaine, & n'eſt-il pas affoibli par le reſpect humain? Le dirai-je? dans le tribunal même de la pénitence, tout ſacré qu'il eſt, la cauſe de Dieu ne court pas ſouvent moins de riſque. Quels abus n'y commet-on pas? avec quelle facilité n'y abſout-on pas quelquefois les plus inſignes & les plus endurcis pécheurs? quelle diſtinction n'y fait-on pas de leurs perſonnes, & de quelle indulgence n'y uſe-t-on pas pour s'accommoder à leur délicateſſe? Autrefois on y procedoit avec une ſeverité de diſcipline, qui honoroit Dieu aux dépens du pécheur: maintenant, vous diriez que tout le ſecret eſt d'y ménager le pécheur aux dépens de Dieu. A meſure que l'iniquité s'eſt accrue, la pénitence s'eſt mitigée. En comparaiſon de ces ſiecles fervens, où elle étoit dans ſa vigueur, par une malheureuſe preſcription, elle n'eſt plus que l'ombre de ce qu'elle a été. A peine nous reſte-t-il des traces de ces Canons ſi venerables, qui pour des péchez aujourd'hui communs, ordonnoient des années entieres de ſatisfactions, & de ſatisfactions rigoureuſes. Cependant Dieu n'a point changé, & ſes droits immuables & éternels ſubſiſtent toujours. Mais n'imputons point à d'autres qu'à nous-mêmes ces relâchemens de la pénitence. C'eſt nous-mêmes, Chrétiens, reconnoiſſons-le avec douleur, c'eſt nous-mêmes, qui par la dureté de nos cœurs, forçons en quelque ſorte les miniſtres de Jeſus-Chriſt à avoir pour nous dans le ſaint tribunal ces condeſcendances & ces ménagemens, dont nous répondrons encore plus qu'eux, & qui ne peuvent aboutir qu'à notre perdition & à notre ruïne. C'eſt nous, qui par nos artifices, trouvons le moyen d'énerver leur zèle, & de corrompre même leur fidelité. C'eſt nous, qui malgré eux les en-

engageons à être ſouvent les fauteurs de nos deſordres, & par conſéquent qui ſommes dans la cauſe de Dieu les prémiers prévaricateurs.

Or c'eſt en cette vue, je le repete, que David ſollicitoit Dieu avec un ſaint empreſſement de prendre lui-même ſa cauſe en main, quand il lui diſoit: [a] *Exurge*; levez-vous, Seigneur: *judica cauſam tuam*; mettez-vous en devoir de juger vous-même votre cauſe, & ne vous en fiez plus qu'à vous-même. Juſqu'à préſent vous avez été le Dieu patient & le Dieu fort, [b] *Deus fortis & patiens*; & comme tel, vous avez ſouffert avec une tranquillité qui nous doit ſurprendre, que vos interêts dans le monde fuſſent trahis, par ceux mêmes qui en doivent être les défenſeurs & les vengeurs: il eſt tems d'y pourvoir, & d'apporter remede à un abus ſi déplorable. *Memor eſto*: ſouvenez-vous, Seigneur, que vous avez affaire à des rebelles, qui ſe prévalent contre vous de vos plus divins attributs, & qui prennent votre patience pour indolence, & votre force pour foibleſſe. *Exurge*: levez-vous, & montrez-leur que malgré vos lenteurs paſſées, vous ſavez enfin vous rendre une pleine juſtice. Or voilà, Chrétiens, ce que *Dieu* fera dans le dernier Jugement. Qui le dit? lui-même par ces paroles de l'Ecriture, auſſi terribles qu'elles ſont énergiques: [c] *Cùm arripuerit judicium manus mea, reddam ultionem hoſtibus meis.* Quand j'aurai repris ce pouvoir de juger, qui m'appartient à titre de ſouveraineté; quand je l'aurai ôté aux hommes qui en abuſent; quand, laſſé de le voir entre leurs mains, je me ſerai mis ſeul en poſſeſſion de l'exercer par moi-même; *Cùm arripuerit judicium manus mea:* c'eſt alors, dit Dieu, que je rentrerai dans mes droits, c'eſt alors que ma cauſe ſera victorieuſe, c'eſt alors que je ferai ſentir à mes ennemis le poids de cette vengeance ſans miſericorde que je leur prépare, *Reddam ultionem hoſtibus meis.*

De-

a *Pſal.* 73. b *Pſalm.* 7. c *Deuter.* 32.

De-là vient que ce jour fatal deſtiné pour le Jugement du monde, dans le langage des Prophetes, eſt appellé par excellence le jour du Seigneur, a *Dies Domini:* pourquoi? parce que c'eſt le jour où Dieu oubliant tout autre interêt, agira hautement & uniquement pour ſon interêt propre. Tous les autres jours auront été, pour ainſi dire, les jours des hommes, parce que Dieu juſqu'alors aura ſemblé n'avoir eu de puiſſance que pour les hommes, de providence que pour les hommes, de bonté & de zèle que pour les hommes: mais à ce jour, à ce grand jour, il commencera à être puiſſant pour lui-même, bon pour lui-même, zèlé pour lui-même; & c'eſt pourquoi il déclare que ce ſera ſon jour, *Dies Domini.*

C'eſt ici votre heure, diſoit le Fils de Dieu, parlant aux Juifs conjurez contre lui, & qui venoient pour l'arrêter; c'eſt ici votre heure, & la puiſſance des ténebres: b *Hæc eſt hora veſtra, & poteſtas tenebrarum.* Ainſi, mondains & mondaines qui m'écoutez, pourrois-je vous dire aujourd'hui: ce ſont ici vos jours, & ſi vous voulez, vos beaux jours, vos heureux jours; ces jours que vous donnez à vos divertiſſemens & à vos plaiſirs; ces jours où enyvrez du monde, vous ne penſez qu'à en goûter les fauſſes joyes; ces jours où, dans un profond oubli de tout ce qui regarde le ſalut, vous n'êtes occupez que des deſſeins & des vues de votre ambition; ces jours que vous paſſez dans les parties de jeu, dans les intrigues & les commerces: ce ſont vos jours; & dans l'erreur où vous êtes, que ces jours ne ſont faits que pour vous, au-lieu de les remplir de bonnes œuvres & de vos devoirs, vous les employez à des œuvres de tenebres, & à ſatisfaire vos deſirs: *Hæc eſt hora veſtra, & poteſtas tenebrarum.* Mais attendez le triſte jour où tous ces jours ſe doivent terminer: comme vous avez votre tems, Dieu aura le ſien; & le tems de Dieu, c'eſt celui que Dieu prendra

a *Zach.* 14. *Malach.* 5. b *Luc.* 22.

dra pour vous juger. [a] *Cùm accepero tempus, ego juſtitias judicabo:* lorſque j'aurai pris mon tems, ajoute-t-il, je jugerai, non ſeulement les injuſtices que l'on m'aura faites, mais les fauſſes juſtices qu'on m'aura rendues; non ſeulement les crimes commis contre moi, mais les fauſſes pénitences dont ils auront été ſuivis; non ſeulement les péchez, mais les contritions apparentes & inefficaces, mais les confeſſions nulles & infructueuſes, mais les ſatisfactions imparfaites & inſuffiſantes. Parce que mon tems ſera venu, je jugerai les jugemens mêmes, ces jugemens faux & erronez que le pécheur aura fait de lui-même, en ſe flattant, en s'excuſant, en ſe juſtifiant. *Cùm accepero tempus, ego juſtitias judicabo.*

Auſſi, Chrétiens, il n'appartient qu'à Dieu d'être en dernier reſſort & ſans appel, juge & partie dans ſa propre cauſe. Les Rois de la Terre les plus abſolus, ou ne prétendent pas avoir un tel droit, ou du moins n'en uſent pas. Si pour des interêts particuliers, ils ont avec un de leurs ſujets quelque different à vuider, par une équité digne d'eux, ils veulent bien ſe dépouiller de la qualité de juges, & prendre celle de ſimples parties, pour s'en rapporter à un jugement libre, deſintereſſé, & hors de ſoupçon. Ainſi le pratiquent les Princes vraiment religieux; & pour notre conſolation, nous en avons vu des exemples qui ont mérité nos éloges. Mais les mêmes raiſons, qui dans de pareilles conjonctures obligent les Rois de la Terre à ſe relâcher de leur ſouverain pouvoir, obligeront Dieu au contraire, quand il jugera les pécheurs, à ne rien rabattre du ſien; & ces raiſons ſont ſi ſolides, qu'il ſuffit de les bien concevoir, pour en être touché & pénétré.

Car Dieu, dit S. Chryſoſtome, jugera lui-même ſa cauſe, parce que ſa cauſe ne peut être parfaitement jugée que par lui. Il la jugera, parce qu'il n'y a que lui capable de connoître à fond l'injure qui

[a] *Pſal.* 74.

qui lui eſt faite par le péché. Il la jugera, parce qu'il faut être Dieu comme lui, pour comprendre juſqu'où va la malice du péché, & quelle en doit être la peine, la dignité infinie de l'être de Dieu étant l'eſſentielle meſure de l'un & de l'autre. Comme Dieu, il ſe vengera lui-même, parce qu'il ne peut être pleinement vengé que par lui-même; parce que tout autre que lui-même ne le vengeroit qu'à demi; parce qu'il n'y a point de tribunal au-deſſus de lui; point de juge auſſi éclairé, auſſi integre que lui, dont il pût attendre cette vengeance complete qui lui eſt dûe. Il ſe vengera, pourſuit S. Chryſoſtome, parce qu'il ne convient qu'à lui d'être ſaint, d'être louable, d'être irrépréhenſible dans ſes vengeances. Car voilà pourquoi il a dit: a *Mihi vindicta*; c'eſt à moi que la vengeance eſt réſervée: à moi, qui ſais non ſeulement la moderer, mais la ſanctifier; & non pas à l'homme, qui s'en fait un crime lorſqu'il entreprend de l'exercer. En effet, quand l'homme ſe venge, il s'emporte, il s'aigrit, il ſe paſſionne, il ſatisfait ſa malignité, il s'abandonne à la férocité, il ne garde dans ſa vengeance nulle proportion; pour repouſſer une legere offenſe qu'il a reçue, il en fait une atroce dont il s'applaudit. L'ordre veut donc que ce ſoit par autrui qu'il ſoit vengé, parce qu'il eſt trop aveugle, & trop injuſte, pour ſe bien venger lui-même: mais c'eſt à Dieu encore une fois de ſe venger par lui-même, parce qu'il eſt la ſainteté même: *Mihi vindicta*. Sainte vengeance, qui corrigera tous les excès des nôtres. Vengeance adorable, qui n'aura pour obiet que le péché; & qui formée dans le cœur de Dieu, ne ſera pas moins digne de nos reſpects, que la ſainteté même de Dieu. Ce ne ſera donc pas, concluoit Saint Chryſoſtome, par une oſtentation d'autorité, mais par une abſolue néceſſité, que Dieu s'élevera pour juger lui-même ſa cauſe; & c'eſt tout le myſtere de cette divine parole: b *Exurge, Deus, & judica cauſam tuam.*

a *Rom.* 12. b *Pſal.* 73.

Allons plus avant, & ſuivons la penſée du Prophete. Souvenez-vous, Seigneur, ajoute-t-il, des outrages qu'on vous a faits : *Memor eſto improperiorum tuorum.* Voyons donc maintenant & en particulier, quels ſont ces outrages que Dieu ſur-tout, en jugeant le monde, ſe ſouviendra d'avoir reçus de l'impie & de l'inſenſé, & dont il tirera une juſte vengeance; *Eorum quæ ab inſipiente ſunt totâ die.* David nous les a marquez aux Pſeaumes neuvieme & treizieme, & c'eſt ici où j'ai beſoin de toute votre réflexion. Pourquoi, demandoit ce ſaint Roi, l'impie a-t-il irrité Dieu? [a] *Propter quid irritavit impius Deum?* parce qu'il a dit dans ſon cœur ces trois choſes outrageuſes à Dieu, dont ſa raiſon n'eſt jamais demeurée d'accord, & contre leſquelles ſa conſcience a toujours intérieurement reclamé; mais que ſon impieté n'a pas laiſſé, malgré toutes les vues de ſa raiſon, de lui ſuggerer, juſqu'à y faire conſentir ſa volonté dépravée. Ecoutez, & ne perdez rien de ceci.

L'inſenſé & l'impie a irrité Dieu, parce qu'il a dit dans ſon cœur: il n'y a point de Dieu; [b] *Dixit inſipiens in corde ſuo: non eſt Deus.* Outrage à la Divinité qu'il n'a pas voulu reconnoître. Il a irrité Dieu, parce qu'il a dit dans ſon cœur: s'il y a un Dieu, ou ce Dieu n'a pas vu, ou ce Dieu a oublié le mal que j'ai commis, [c] *Dixit in corde ſuo: oblitus eſt Deus; avertit faciem ſuam, ne videat.* Outrage à la Providence qu'il a combattue, & à qui il a prétendu ſe ſouſtraire. Il a irrité Dieu, parce qu'il a dit dans ſon cœur: quand ce Dieu dont on me menace, auroit vu mon péché, & qu'il s'en ſouviendroit, il ne me recherchera pas, ni ne me damnera pas pour ſi peu de choſe; *Dixit in corde ſuo: non requiret.* Outrage à la Juſtice vindicative de Dieu que l'impie a mépriſée, & dont il a tâché de ſecouer le joug. Que fera Dieu? Apprenez, Chrétiens, pourquoi le Jugement de Dieu eſt néceſ-

[a] *Pſal.* 9. [b] *Pſal.* 13. [c] *Pſal.* 9.

néceſſaire, & quelle en doit être la fin ; peut-être ne l'avez-vous jamais compris. Dieu irrité de ces trois outrages, dont il aura conſervé le ſouvenir, en fera éclater ſon reſſentiment. Car il viendra pour achever de convaincre l'impie qu'il y a un Dieu. Il viendra pour forcer l'impie à reconnoitre que ce Dieu n'a rien ignoré, ni rien oublié des plus ſecrets deſordres de ſa vie. Il viendra pour confondre l'impie, en lui faiſant voir que ce Dieu, ennemi irréconciliable du peché, n'eſt pas plus capable de ſouffrir éternellement le pécheur dans l'impunité, que de ceſſer lui-même d'être Dieu. A quoi penſons-nous, ſi nous ne méditons pas continuellement ces importantes véritez ?

Dieu, par un pur zèle de la juſtice qu'il ſe doit à lui-même, rétablira dans le cœur de l'impie cette notion de la Divinité, que l'aveuglement du péché y avoit effacée. Car c'eſt pour cela, qu'après avoir été un Dieu caché dans le myſtere de ſon Incarnation, qui eſt le myſtere de ſon humilité, il ſe produira ſur ce Tribunal redoutable où l'Evangile de ce jour nous le repréſente avec tout l'éclat de la gloire & de la majeſté. C'eſt pour cela qu'il paroîtra accompagné de tous ſes Anges, & qu'il aſſemblera devant lui toutes les Nations : que les hommes en ſa préſence demeureront pâmez de frayeur, & que les Aſtres par leurs éclipſes, que les Elémens par leur deſordre même & leur confuſion, rendront hommage à ſa ſuprême puiſſance. Pourquoi viendra-t-il avec cet appareil & cette pompe ? pour avoir droit, répond excellemment Saint Chryſoſtome, de dire aux Athées, ſoit de créance s'il y en a, ſoit de mœurs, le monde en eſt plein ; ce qu'il leur avoit dit déja par la bouche de Moïſe, & ce qu'il leur dira encore plus authentiquement : [a] *Videte quòd ego ſim ſolus, & non ſit alius Deus præter me.* Reconnoiſſez enfin que je ſuis Dieu, puiſque malgré vous tout l'univers combat aujourd'hui

a *Deut.* 32.

d'hui pour moi, & condamne l'extrême folie qui vous en a fait douter. Reconnoiſſez que je ſuis votre Dieu, puiſqu'avec toute la fierté de votre libertinage, vous n'avez pu éviter de tomber entre mes mains, & qu'il faut malgré vous que vous ſubiſſiez la rigueur inflexible de mon Jugement. Reconnoiſſez que je ſuis ſeul Dieu, puiſque tous ces Grands du monde, dont vous vous êtes fait des Divinitez, & dont tant de fois vous avez été idolâtres, ſont maintenant anéantis devant moi: *Videte quòd ego ſim ſolus.* Paroles du Deuteronome, qui dans le Jugement dernier ſe vérifieront à la lettre, & qui jamais n'auront été d'une conviction ſi ſenſible qu'elles le ſeront alors.

Car dans cette vie les Grands, c'eſt Dieu même qui le dit, ſont comme les Dieux de la Terre: a *Ego dixi: Dii eſtis*; & ce ſont, dit Saint Chryſoſtome, ces Dieux de la Terre qui empêchent tous les jours, que le Dieu du Ciel ne ſoit connu pour ce qu'il eſt. A force d'être ébloui de leur grandeur, on oublie celui dont ils ne ſont que les images: à force de s'attacher à eux, & de n'être occupé que d'eux, on ne penſe plus à celui qui regne ſur eux. Mais dans le dernier Jugement, ces Dieux de la Terre humiliez ſerviront encore à l'impie d'une démonſtration palpable, qu'il y a un Dieu au deſſus de ces prétendus Dieux: b *Excelſus ſuper omnes Deos*; c'eſt-à-dire, un Dieu abſolument Dieu, uniquement Dieu éternellement Dieu. c *Elevabitur Dominus ſolus in die illâ*: en ce jour-là, dit Iſaïe, Dieu ſeul ſera grand & paroitra grand. Tout ce qui n'eſt pas Dieu, ſera petit, ſera bas & rampant, ſera comme un atôme, come un néant devant ce ſouverain Etre: d *Tanquam nihilum ante te.* C'eſt-à-dire, en ce jour-là toutes les grandeurs humaines ſeront abaiſſées, toutes les fortunes détruites, tous les trônes renverſez, tous les titres effacez, tous les rangs con-

a *Pſal.* 81. b *Pſal.* 46. c *Iſai.* 2. d *Pſal.* 85.

confondus: Dieu ſeul s'élevera, Dieu ſeul regnera, *Elevabitur Dominus ſolus.* Ce n'eſt pas aſſez.

Parce que l'impie aura dit dans ſon cœur, ou Dieu n'a pas ſu, ou il a oublié le mal que j'ai fait; Dieu, pour la juſtification de ſa providence, montrera qu'il a tout ſu, & qu'il ſe ſouvient de tout. Car c'eſt pour cela que dans ce jour de lumiere, il découvrira tout ce que l'impie ſe flattoit d'avoir caché dans les tenebres. C'eſt pour cela qu'à la face de toutes les Nations, il révélera toute la turpitude du pécheur & toute ſon ignominie; ces péchez honteux & humilians; ces péchez dont l'impie lui-même, au moment qu'il les a commis, étoit obligé de rougir; ces péchez dont il eût été au deſeſpoir d'être ſeulement ſoupçonné; ces péchez qu'il n'eût oſé avouer au plus diſcret & au plus ſûr de ſes amis; ces péchez qui l'auroient perdu dans le monde de réputation & d'honneur, & dont il ſentoit bien que le reproche lui eût été moins ſupportable que la mort même. Dieu les fera connoître: [e] *Revelabo pudenda tua in facie tuâ, & oſtendam gentibus nuditatem tuam.* Non, non, lui dira-t-il, je n'ai point détourné mon viſage de tes crimes. Quelque horreur qu'ils me fiſſent, je les ai vus; & pour ne les point oublier, je les ai écrits, mais avec des caracteres qui ne s'effaceront jamais, dans ce livre de vie & de mort que je produis aujourd'hui. Tant d'actions lâches & infames, tant de friponneries ſecretes, tant de noires perfidies, tant d'abominations & de deſordres dont ta vie a été ſouillée, tout cela n'eſt-il pas mis en réſerve. & comme ſcêllé dans les tréſors de ma colere? [f] *Nonne hæc condita ſunt apud me, & ſignata in theſauris meis?* Or ce ſont ces tréſors de colere que Dieu ouvrira, quand il viendra juger le monde; & c'eſt ainſi qu'il ſe vengera de l'injure que lui aura fait le pécheur, en le croyant, ou plutôt en voulant le croire un Dieu aveugle, un Dieu ſans providence, un Dieu fem-

e *Nahum*, 3. f *Deut*, 32.

ſemblable à ces idoles, qui ont des yeux, mais pour ne point voir.

Enfin, parce que l'inſenſé aura dit dans ſon cœur: quelque connoiſſance que Dieu puiſſe avoir de mes crimes, il ne me recherchera pas, ni ne me réprouvera pas pour ſi peu de choſe; Dieu, Chrétiens, ſe fera un devoir particulier de mettre ſa Juſtice & ſa Sainteté à couvert de ce blaſphême; & comment? par l'application qu'il aura à condamner les crimes de l'impie dans la plus étroite rigueur, à ne lui en paſſer, à ne lui en pardonner aucun, à les punir ſans remiſſion & autant qu'ils ſont puniſſables; en un mot, à lui faire ſentir tout le poids de ce Jugement ſans miſericorde, dont la ſeule idée fait frémir, mais qui demanderoit un diſcours entier, pour vous le faire concevoir dans toute ſon étendue & dans toute ſa ſeverité. Jugement ſans miſericorde que Dieu alors exercera; mais ſur-tout qu'il exercera à l'égard de ces péchez où le mondain & le libertin, pour pécher plus impunément, aura eu l'inſolence de ſe faire à ſon gré un ſyſtême de Religion, en ſe figurant un Dieu ſelon ſes deſirs, un Dieu condeſcendant à ſes foibleſſes, un Dieu indulgent & commode, dont il comptoit de n'être jamais recherché: *Dixit enim in corde ſuo: non requiret.* Car c'eſt particulierement contre ces pécheurs & contre l'attentat de leur orgueil, que Dieu armera tout le zèle de ſa colere, pourquoi? parce qu'il s'agira de juſtifier le plus adorable de ſes attributs, qui eſt ſa Sainteté: [a] *Quoniam veritatem requiret Dominus, & retribuet abundanter facientibus ſuperbiam.*

Voilà, pécheurs, qui m'écoutez, ce qu'il y a pour vous de plus terrible dans le Jugement de Dieu: un Dieu offenſé qui ſe ſatisfera, un Dieu mépriſé qui ſe vengera. Voilà ce qui a ſaiſi d'effroi les plus juſtes même. Mais du reſte, raſſûrez-vous, & tout pécheurs que vous êtes, conſolez-vous; puiſque dans

[a] *Pſal.* 30.

dans quelque état que vous ſoyez, vous avez encore une reſſource, & une reſſource infaillible, qui eſt la pénitence. Aimable pénitence, diſoit Saint Bernard, en vertu de laquelle je puis prévenir le Jugement de Dieu! Et moi je dis, Chrétiens: heureuſe pénitence, par où je puis venger Dieu, appaiſer Dieu, ſatisfaire Dieu; en ſorte que quand il viendra pour me juger, il ſe trouve déja ſatisfait & vengé par moi, & qu'il ne ſoit plus obligé à ſe venger & à ſe ſatisfaire par lui-même. Il eſt vrai, mes chers Auditeurs; il faut pour cela que notre pénitence ait tous les caracteres d'une pénitence ſolide; qu'elle ſoit exacte, qu'elle ſoit fervente, qu'elle ſoit efficace, qu'elle ſoit ſevere & proportionnée à la grieveté de nos péchez, auſſi-bien qu'à leur multitude, parce que ſans cela Dieu ne ſeroit ni ſatisfait ni vengé. Mais peut-il nous en-trop coûter, quand il s'agit de nous préſerver du Jugement de Dieu; & pouvons-nous jamais nous plaindre qu'on exige trop de nous, quand il eſt queſtion de nous reconcilier avec Dieu irrité contre nous? Il eſt vrai que ce Dieu de gloire nous jugera ſelon le jugement que nous aurons fait de nous-mêmes dans la pénitence; & que ſi nous nous ſommes épargnez, il ne nous épargnera pas; [a] *Sibi parcenti ipſe non parcit*, dit Saint Auguſtin: mais auſſi par une règle toute contraire, s'enſuit-il de-là, que ſi je ne m'épargne pas, Dieu m'épargnera; que ſi je ne me pardonne pas, il me pardonnera; que ſi ma pénitence eſt rigoureuſe, ſon Jugement me ſera favorable; enfin, que ſi je me fais juſtice, il me fera grace. Or que puis-je deſirer de plus avantageux pour moi? Ah! Seigneur, je ſerois indigne de vos miſericordes, ſi cette condition me ſembloit dure, ou plutôt, ſi je n'enviſageois pas la pénitence la plus ſevere, comme le ſouverain bonheur de ma vie: & je ſerois non-ſeulement le plus injuſte, mais le plus inſenſé des hommes, ſi je prétendois par une pénitence

[a] *Auguſt.*

nitence lâche & molle me garantir de votre redoutable Jugement.

C'eſt ainſi, pécheurs, que vous devez raiſonner; & quand parmi vous il y auroit de ces eſprits gâtez & corrompus, dont l'impieté ſeroit allée juſqu'à ne plus connoitre Dieu, je ne pourrois pas m'empêcher de leur dire encore : écoutez, mes Freres, vous dont le ſalut me doit être plus cher que ma vie, & pour la converſion de qui je me ſens, ſi je l'oſe dire, un zèle tout divin; vous pour qui, s'il m'étoit permis, je voudrois, à l'exemple de l'Apôtre, être moi-même anathême; écoutez aujourd'hui la voix de Dieu, & n'endurciſſez pas vos cœurs. Ce Dieu que vous avez méconnu, a encore pour vous des graces de réſerve. Comme ſon bras n'eſt pas racourci, il eſt encore prêt à ſe laiſſer fléchir par votre pénitence & par vos larmes. La longue patience avec laquelle il vous a ſupportez juſqu'à préſent, vous en doit être une preuve conſolante, & comme un gage aſſûré. Tout Juge qu'il eſt, malgré vos égaremens, il a encoré pour vous toutes les tendreſſes d'un pere, & du pere le plus charitable. C'eſt dans des pécheurs & des libertins comme vous, qu'il ſe plait à faire éclater les richeſſes de ſa miſericorde : quelque ſcandaleuſe qu'ait été votre vie, vous pouvez être (& qui ſait ſi les plus impies d'entre vous ne ſont point ceux qu'il a choiſis pour cela) vous pouvez, dis-je, devenir des vaſes d'élection. Rapprochez-vous de lui, & par une humble confeſſion de l'affreux aveuglement où vous a conduits le péché, mettez-vous en état, quoique pécheurs, de trouver grace devant lui. Votre converſion fera ſa gloire, & l'édification de ſon Egliſe. C'eſt donc de votre part, mon Dieu, que je parle; & je ne crains pas de pouſſer trop loin les idées que je leur donne de votre divine clémence, puiſqu'elle ſurpaſſe encore infiniment toute la charité que j'ai pour eux. Dieu dans le Jugement dernier, ſe fera juſtice à lui-même: vous l'avez vu, Chré-

Chrétiens ; & il me reſte à vous faire voir quelle juſtice il rendra à ſes élus ; c'eſt la ſeconde Partie.

II. PARTIE.

JE l'ai dit : c'eſt une vérité inconteſtable, & qui nous eſt expreſſément marquée dans l'Ecriture, que Dieu a fait toutes choſes pour ſes élus ; que pour eux il a créé le monde, que pour eux il le conſerve, que ſans eux il le détruiroit, que tous les deſſeins de ſa providence roulent ſur eux, & que dans l'ordre de la nature, de la grace & de la gloire, tout aboutit & ſe réduit à eux : *Propter electos.* Il faut néanmoins reconnoître que cette parole ſi avantageuſe aux élus de Dieu, ne doit proprement s'accomplir que dans le Jugement dernier. En effet, dit Saint Chryſoſtome, s'il n'y avoit point d'autre vie que celle-ci, & ſi jamais Dieu ne devoit juger le monde, il ſeroit difficile de comprendre en quoi ſes élus auroient été ſi favoriſez & ſi privilegiez ; & bien loin de convenir que Dieu eût tout fait pour eux, on auroit ſouvent lieu de croire, que ce ſeroit plutôt pour eux qu'il paroitroit n'avoir rien fait, ou du moins avoir très peu fait. Car enfin, pendant cette vie les élus, quoiqu'élus de Dieu, ne ſont dans le monde nulle figure qui les diſtingue, ni qui marque pour leurs perſonnes ces égards ſi particuliers de la providence. Au contraire, par une conduite de Dieu bien ſurprenante, & que David confeſſe avoir été pour lui un ſujet de tentation & de trouble, pendant cette vie les élus de Dieu, qui ſont les juſtes, bien loin d'être connus pour tels, par la malignité du monde, ſont ſouvent décriez & confondus avec les hypocrites. Pendant cette vie les élus de Dieu, qui ſont les humbles, bien loin d'être honorez & reſpectez, ſont ſouvent mépriſez & inſultez. Pendant cette vie, les élus de Dieu, qui ſont les pauvres, bien loin d'être ſoulagez, ſont ſouvent rebutez & abandonnez.

Pen-

Pendant cette vie, les élus de Dieu, qui ſont communément les foibles, bien loin d'être protegez, ſont ſouvent accablez & opprimez. Or tout cela eſt bien éloigné de cette favorable prédilection, que Dieu, ſelon ſa promeſſe, doit avoir pour eux. Il eſt vrai, répond Saint Chryſoſtome: mais c'eſt juſtement ce qui prouve la vérité, l'infaillibilité, l'abſolue & indiſpenſable néceſſité du Jugement de Dieu... Car pourquoi le Fils de Dieu, en qualité de ſouverain Juge, viendra-t-il à la fin des ſiecles? pour faire juſtice à ſes élus ſur ces quatre chefs. Oui, il viendra pour venger les juſtes, je dis, les vrais juſtes, en les ſéparant des hypocrites, & faiſant pour jamais ceſſer le regne de l'hypocriſie. Il viendra pour venger les humbles, en glorifiant dans leurs perſonnes l'humilité, & en confondant les ſuperbes, qui n'auront eu pour elle que du mépris. Il viendra pour venger les pauvres, qui par la dureté des riches auront langui dans la miſere, mais aux gémiſſemens de qui il montrera bien qu'il n'a pas été inſenſible. Il viendra pour venger les foibles de tout ce que l'iniquité, la violence, l'abus de l'autorité leur aura fait indignement ſouffrir. Car ce ſont-là, mes chers Auditeurs, par rapport aux prédeſtinez, les fins principales pourquoi l'Ecriture nous fait entendre que le Dieu vengeur paroitra. Appliquez-vous donc, & pour l'interêt que chacun de vous y doit prendre, redoublez votre attention.

Il viendra pour venger les juſtes, j'entends toujours les juſtes de bonne foi, en les ſéparant des hypocrites; comme le berger, dit-il lui-même dans l'Evangile, ſépare les brebis d'avec les boucs: prémiere juſtice que Dieu rendra à ſes élus. Car encore une fois, durant cette vie tout eſt mêlé & confondu, la vertu avec le vice, l'innocence avec le crime, la vérité avec l'impoſture, la Religion avec l'hypocriſie; & dans ce mêlange, le juſte ſouffre, & l'impie triomphe.

Quand au reſte je parle de l'hypocriſie, ne penſez pas

pas que je la borne à cette eſpece particuliere qui conſiſte dans l'abus de la pieté, & qui fait les faux dévots. Je la prends dans un ſens plus étendu, & d'autant plus utile à votre inſtruction, que peut-être malgré vous-même ſerez-vous obligez de convenir que c'eſt un vice qui ne vous eſt que trop commun. Car j'appelle hypocrite, quiconque ſous de ſpécieuſes apparences a le ſecret de cacher les deſordres d'une vie criminelle. Or en ce ſens, on ne peut douter que l'hypocriſie ne ſoit répandue dans toutes les conditions; & que parmi les mondains il ne ſe trouve encore bien plus d'impoſteurs & d'hypocrites, que parmi ceux que nous nommons dévots. En effet, combien dans le monde de ſcélérats traveſtis en gens d'honneur? combien d'hommes corrompus & pleins d'iniquité, qui ſe produiſent avec tout le faſte & toute l'oſtentation de la probité? combien de fourbes, inſolens à vanter leur ſincerité? combien de traitres, habiles à ſauver les dehors de la fidelité & de l'amitié? combien de ſenſuels, eſclaves des paſſions les plus infames, en poſſeſſion d'affecter la pureté des mœurs, & de la pouſſer juſqu'à la ſeverité? combien de femmes libertines, fieres ſur le chapitre de leur réputation, & quoiqu'engagées dans un commerce honteux, ayant le talent de s'attirer toute l'eſtime d'une exacte & d'une parfaite régularité? Au contraire, combien de juſtes fauſſement accuſez & condamnez? combien de ſerviteurs de Dieu, par la malignité du ſiecle, décriez & calomniez? combien de dévots de bonne foi, traitez d'hypocrites, d'intrigans & d'intereſſez? combien de vrayes vertus conteſtées? combien de bonnes œuvres cenſurées? combien d'intentions droites mal expliquées, & combien de ſaintes actions empoiſonnées? Or c'eſt-là, dit Saint Chryſoſtome, ce que le Jugement de Dieu dévoilera: en ſorte que chacun ſera connu pour ce qu'il eſt, que chacun paroitra ce qu'il a été, que chacun tiendra le rang qu'il doit tenir.

Les

Les ſecrets des conſciences ſeront révélez ; & alors, dit l'Apôtre, chacun recevra la louange qui lui ſera dûe : [a] *Et tunc laus erit unicuique à Deo.* Par cette fatale & déciſive ſéparation du bon grain d'avec l'yvraye (écoutez l'oracle de Job, qui s'accomplira à la lettre, & qui ſera une partie de la juſtice que Dieu rendra à ſes élus) par cette fatale & déciſive ſéparation, la joye de l'hypocrite finira, ſon eſperance périra. Funeſte, mais juſte menace que lui fait le Saint Eſprit : [b] *Et gaudium hypocritæ ad inſtar puncti, & ſpes hypocritæ peribit.*

Car la joye de l'hypocrite étoit d'impoſer, & cependant d'être honoré & reſpecté. Sa joye étoit d'avoir dans le monde un certain crédit, qui ne lui coutoit qu'à bien faire ſon perſonnage & qu'à bien jouer la comedie. Sa joye étoit d'être parvenu, à force de diſſimulation, à recevoir l'hommage & le tribut des plus pures vertus, & à jouïr ſans mérite de tous les avantages du vrai mérite. Voilà ce que Job appelloit les proſperitez, les joyes, le regne de l'hypocriſie. Mais dans le dernier Jugement, ce regne de l'hypocriſie ſera détruit, ces proſperitez de l'hypocriſie s'évanouïront, ces joyes de l'hypocriſie ſe changeront en des afflictions mortelles. Elles n'étoient fondées que ſur l'erreur des ames ſimples, ſéduites & éblouïes par un faux éclat. Mais cette ſéduction des ames ſimples, trompées juſqu'alors, mais enfin deſabuſées par la lumiere de Dieu, après avoir été à l'hypocrite une frivole conſolation, ſe tournera pour lui, diſons mieux, contre lui en opprobre & en confuſion. L'eſperance de l'hypocrite étoit qu'on ne le connoitroit jamais à fond, & qu'éternellement le monde ſeroit la dupe de ſa damnable politique : & ſon deſeſpoir au contraire ſera de ne pouvoir plus ſe déguiſer, de n'avoir plus de tenebres où ſe cacher, de voir malgré lui le voile de ſon hypocriſie levé, ſes artifices découverts, & d'être expoſé aux yeux de toutes les nations : *Spes hy-*

a 1. *Cor.* 4. b *Job.* 20.

hypocrita peribit. Les autres pécheurs connus dans le monde pour ce qu'ils étoient, en cela même qu'ils auront été connus, auront déja été à demi jugez, & déja par avance auront eſſuyé une partie de l'humiliation que leur doit cauſer le Jugement de Dieu: mais l'hypocrite à qui il faudra quitter le maſque de cette fauſſe gloire, dont il s'étoit toujours paré; mais cette femme qui aura paſſé pour vertueuſe, & dont les commerces viendront à être publiez; mais ce Magiſtrat que l'on aura cru un exemple d'integrité, & dont les injuſtices ſeront miſes dans un plein jour; mais cet Eccléſiaſtique réputé ſaint, à qui Dieu reprochera hautement ſa vie diſſolue; mais ce prétendu homme d'honneur, dont on verra toutes les fourberies; mais cet ami ſur qui l'on comptoit, dont les lâches trahiſons ſeront éclaircies & vérifiées; mais quiconque aura ſu l'art de tromper, & qui alors ſe trouvera dans la néceſſité affreuſe de faire une réparation ſolemnelle à la vérité: ah! Chrétiens, c'eſt pour ceux-là que le Jugement de Dieu aura quelque choſe de bien déſolant.

La choſe n'eſt que trop vraye: mais par une raiſon tout oppoſée, c'eſt ce qui rendra le Jugement de Dieu, non ſeulement ſupportable, mais favorable, mais honorable, mais deſirable aux juſtes & aux prédeſtinez. Car leur gloire, dit Saint Chryſoſtome, ſera de paroitre à découvert devant toutes les créatures intelligentes; leur gloire, & même le comble de leurs deſirs, ſera que l'on diſcerne enfin, & la droiture de leurs actions, & la pureté de leurs intentions; leur gloire ſera qu'on les connoiſſe, parce que leur diſgrace juſques-là aura été de n'être pas aſſez connus. Et voilà, Ames fideles, qui malgré la corruption du ſiecle, ſervez votre Dieu en eſprit & en vérité, voilà ce qui doit dans la vie vous affermir, & vous conſoler. A ce terrible moment, où le livre des conſciences ſera ouvert, votre eſperance ranimée par la vue du ſouverain Juge, & ſur le point d'être remplie, vous ſoutiendra, & vous dé-

dédommagera bien des injuſtes perſécutions du monde. Tandis que l'impie confondu, troublé, conſterné, marchera la tête baiſſée, & ſans oſer lever les yeux, vous paroitrez avec une ſainte aſſûrance: pourquoi? parce que le jour de votre juſtification ſera venu. Maintenant l'envie, la calomnie, lancent contre vous leurs traits envenimez: mais enfin l'envie ſera forcée à ſe taire; ou ſi elle parle, ce ne ſera plus qu'en votre faveur: la calomnie ſera convaincue de menſonge, & la vérité ſe montrera dans tout ſon luſtre. Cependant jouïſſez du témoignage ſecret de votre cœur, que vous devez préférer à tous les éloges du monde. Dites avec Saint Paul: peu m'importe quel jugement les hommes font préſentement de moi, puiſque c'eſt mon Dieu qui doit un jour me juger: a *Qui autem judicat me, Dominus eſt.* Ou bien, dites avec Jeremie: c'eſt vous, Seigneur, qui ſondez les ames, & qui en découvrez les plis & les replis les plus cachez; c'eſt à vous que j'ai remis ma cauſe: vous la jugerez. *Tibi enim revelavi cauſam meam.* Avançons.

Il viendra pour glorifier l'humilité dans la perſonne des humbles: ſeconde juſtice que Dieu rendra à ſes élus. Cette humilité, cette ſimplicité du juſte, cette patience à ſouffrir les injures ſans ſe venger, que les mondains auront traitée de foibleſſe d'eſprit, de petiteſſe de génie, de baſſeſſe de cœur, Dieu viendra pour la couronner, & pour convaincre tout l'univers, qu'elle aura été la véritable force, la véritable grandeur d'ame, la véritable ſageſſe. Car c'eſt alors, dit l'Ecriture dans cet admirable paſſage que vous avez entendu cent fois, & dont vous avez été cent fois touchez: c'eſt alors que les humbles de cœur s'éleveront avec confiance contre ceux qui les auront mépriſez & inſultez. *Tunc ſtabunt juſti in magnâ conſtantiâ.* C'eſt alors que les ſages du

a 1. Cor. 7. b Jerem. 20. c Sap. 5.

du siecle, que les esprits forts seront non seulement surpris, mais déconcertez, en voyant ces hommes qu'ils n'avoient jamais regardez que comme le rebut du monde, placez sur des trônes de gloire. C'est alors qu'interdits & hors d'eux-mêmes, ils s'écrieront en gémissant: ce sont-là ceux dont nous nous sommes autrefois moquez, & qui ont été le sujet de nos railleries; a *Hi sunt quos habuimus aliquandò in derisum.* Insensez que nous étions, leur vie nous paroissoit une folie, & toute leur conduite nous faisoit pitié; b *Nos insensati vitam illorum æstimabamus insaniam:* cependant les voilà élevez au rang des enfans de Dieu, & leur partage est avec les Saints; c *Ecce quomodò computati sunt inter filios Dei, & inter sanctos sors illorum est.* C'est, dis-je, alors que l'orgueil du monde rendra ce témoignage, quoique forcé, à l'humilité des élus de Dieu; & c'est-là même qu'on verra sensiblement l'effet de cette promesse de Jesus-Christ, que quiconque s'humilie, sera glorifié: d *Omnis qui se humiliat, exaltabitur.*

Car pendant la vie, il n'est pas toujours vrai, & même il est rarement vrai, que celui qui s'abaisse & qui s'humilie soit élevé. On en voit, dont l'humilité, quoique véritable & quoique solide, est accompagnée jusqu'au bout de l'humiliation. On en voit, qui pour chercher Dieu & par un esprit de Religion, s'étant ensevelis & comme anéantis devant les hommes, meurent dans leur obscurité & dans leur anéantissement. Combien d'ames saintes, dont la vie est cachée avec Jesus-Christ, & à qui le monde n'a jamais tenu nul compte du courage héroïque qu'ils ont eu de se séparer & de se détacher de lui? Or c'est pour cela, répond S. Chrysostome, qu'il doit y avoir, & qu'il y aura un Jugement à la fin des siecles.

Parce que le monde ne rend pas justice à ces Chrétiens parfaits, qui s'humilient & s'anéantissent pour Dieu;

a *Sap.* 5. b *Ibidem.* c *Ibidem.* d *Luc.* 14.

Dieu; Dieu, qui ſe pique d'être fidele, la leur rendra au centuple. Parce qu'il y a des Saints ſur la Terre, dont l'humilité, quoique ſincere, n'eſt ni connue du monde, ni honorée au point qu'elle le devroit être, ſi le monde étoit équitable; Dieu ſuppléera au défaut du monde, & la relevera: mais aux dépens de qui? toujours aux dépens & à la honte du mondain, dont la fauſſe gloire, dont la vanité ridicule, dont la préſomptueuſe ambition condamnée & réprouvée, rendra hommage à la ſainteté des maximes que le ſage & humble Chrétien aura ſuivies, puiſqu'en même tems que l'humble ſera exalté, a *Qui ſe humiliat, exaltabitur*; l'orgueilleux ſera humilié, & couvert d'un éternel opprobre; *Et qui ſe exaltat, humiliabitur.* Ce n'eſt pas aſſez.

Il viendra pour béatifier les pauvres: autre myſtere du Jugement de Dieu, autre juſtice qu'il rendra à ſes prédeſtinez. Car il eſt de la foi, que le pauvre ne ſera pas éternellement dans l'oubli: b *Quoniam non in finem oblivio erit pauperis.* Il eſt de la foi, que la patience des pauvres ne périra pas pour jamais; c'eſt-à-dire, qu'elle ne ſera pas pour jamais inutile & ſans fruit: c *Patientia pauperum non peribit in finem.* Et il eſt néanmoins évident, que ces deux oracles du Saint Eſprit ne ſe vérifient pas toujours, ni même communément dans cette vie. Car combien de pauvres y ſont oubliez? combien y demeurent ſans ſecours & ſans aſſiſtance? Oubli d'autant plus déplorable, que de la part des riches il eſt volontaire, & par conſéquent criminel: je m'explique. Combien de malheureux réduits aux dernieres rigueurs de la pauvreté, & que l'on ne ſoulage pas, parce qu'on ne les connoit pas & qu'on ne les veut pas connoitre? Si l'on ſavoit l'extrémité de leurs beſoins, on auroit pour eux malgré ſoi, ſinon de la charité, au moins de l'humanité, A la vue de leurs miſeres, on rougiroit de ſes excès, on auroit hon-

a *Luc.* 14. b *Pſal.* 9. c *Ibidem.*

honte de ſes delicateſſes, on ſe reprocheroit ſes folles dépenſes, & l'on s'en feroit avec raiſon des crimes devant Dieu. Mais parce qu'on ignore ce que ſouffrent ces membres de Jeſus-Chriſt, parce qu'on ne veut pas s'en inſtruire, parce qu'on craint d'en entendre parler, parce qu'on les éloigne de ſa préſence; on croit en être quitte en les oubliant: & quelque extrêmes que ſoient leurs maux, on y devient inſenſible. Combien de véritables pauvres, que l'on rebute comme s'ils ne l'étoient pas, ſans qu'on ſe donne & qu'on veuille ſe donner la peine de diſcerner s'ils le ſont en effet? Combien de ſaints pauvres, dont les gémiſſemens ſont trop foibles pour venir juſqu'à nous, & dont on ne veut pas s'approcher, pour ſe mettre en devoir de les écouter? Combien de pauvres abandonnez dans les provinces? combien de déſolez dans les priſons? combien de languiſſans dans les hôpitaux? combien de honteux dans les familles particulieres? Parmi ceux qu'on connoit pour pauvres, & dont on ne peut ni ignorer, ni même oublier le douloureux état, combien ſont négligez? combien ſont durement traitez? combien de ſerviteurs de Dieu qui manquent de tout, pendant que l'impie eſt dans l'abondance, dans le luxe, dans les délices? S'il n'y avoit point de Jugement dernier, voilà ce que l'on pourroit appeller le ſcandale de la providence: la patience des pauvres outragée par la dureté & par l'inſenſibilité des riches. Mais c'eſt pour cela même, dit Saint Chryſoſtome, que la providence prépare aux riches un Jugement ſevere & rigoureux; & c'eſt ce que comprenoit parfaitement David, quand il diſoit: a *Cognovi quia faciet Dominus judicum inopis, & vindictam pauperum*; j'ai connu que Dieu jugera la cauſe des pauvres, & qu'il les vengera. Et par où l'avoit-il connu? par cet invincible raiſonnement, que la patience des pauvres, dans le ſens que je l'ai marqué, ne devant & ne pouvant périr pour jamais,

a *Pſal.* 139.

il falloit qu'il y eût un Jugement ſuperieur à celui des hommes, où l'on reconnût qu'en effet elle ne périt point; c'eſt-à-dire, que Dieu a pour elle tous les égards qu'elle a droit d'attendre d'un maitre ſouverainement équitable, a *Patientia pauperum non peribit in finem*: un Jugement, où non ſeulement les pauvres fuſſent dédommagez de cette inégalité de biens, qui les a réduits dans l'indigence & la diſette; mais où leur patience pouſſée à bout, fût pleinement vengée des injuſtes traitemens qu'elle auroit ſoufferts. C'eſt pour cela, dit Dieu lui-même, que je m'éleverai: c'eſt parce que les ſouffrances des pauvres, à qui le riche impitoyable aura fermé ſon cœur & ſes entrailles, auront excité mon courroux; parce que leurs cris m'auront touché; parce que j'aurai été indigné de voir qu'on s'endurcit à leurs plaintes: b *Propter miſeriam inopum, & gemitum pauperum, nunc exurgam, dicit Dominus.* Ces cris des pauvres qui ſont montez juſqu'à moi, me ſolliciteront en leur faveur; & je ne croirai point m'être acquitté de ce que je leur dois, & comme Créateur & comme Juge, que dans ce grand jour, où je prononcerai pour eux un arrêt de ſalut, tandis que je réprouverai par un Jugement ſans miſericorde, ceux qui n'auront uſé envers eux de nulle miſericorde. A entendre ainſi Dieu parler dans l'Ecriture, ne diroit-on pas que le Jugement dernier, quoiqu'univerſel, ne doive être que pour les pauvres, & qu'il n'ait pour terme & pour fin que de leur faire juſtice? *Propter miſeriam inopum & gemitum pauperum.* A voir comment le Fils de Dieu qui y doit préſider, s'y comportera & y procedera, ne diroit-on pas que tout le Jugement du monde doit rouler ſur le ſoin des pauvres; que de-là doive dépendre abſolument & eſſentiellement le ſort éternel des hommes: c'eſt-à-dire, que les uns ne doivent être condamnez, que parce qu'ils auront mépriſé le pauvre, & les autres comblez de gloire, que parce qu'ils

a *Pſal.* 9. b *Pſal.* 11.

qu'ils l'auront ſecouru? Heureux donc, concluoit le Prophete royal, heureux celui qui penſe attentivement au pauvre; a *Beatus qui intelligit ſuper egenum & pauperem*: pourquoi? parce que Dieu au jour de ſa colere l'épargnera, & le ſauvera: b *In die malâ liberabit eum Dominus.*

Finiſſons, & diſons encore, que Dieu viendra pour venger les foibles, que le pouvoir joint à la violence, aura opprimez: quatrieme & derniere juſtice dont il ſe tiendra redevable à ſes élus. Car maintenant, c'eſt le crédit qui l'emporte, & qui a preſque par-tout gain de cauſe: le plus fort a toujours raiſon, quoi qu'il entreprenne; & parce qu'il eſt le plus fort, il croit avoir un titre pour l'entreprendre, & il en vient à bout. Combien de perſécutions, de vexations, cauſées par l'abus de l'autorité? combien de miſerables, combien de veuves, faute d'appui, ſacrifiez comme des victimes à la faveur? combien de pupiles, dont l'héritage devient, après bien des formalitez, la proye du chicaneur & de l'uſurpateur? combien de familles ruïnées, parce que le bon droit attaqué par une partie redoutable, n'a point trouvé de protection? combien de procès mal fondez, néanmoins hautement gagnez, parce que les ſollicitations, la cabale & les brigues ont prévalu? Malgré la juſtice & les loix, le foible ſuccombe preſque toujours. S'il y a des Juges ſans probité, c'eſt toujours contre lui, & jamais pour lui, qu'ils ſe laiſſent corrompre. Du moment qu'il eſt le plus foible, par une malheureuſe fatalité, tout lui eſt contraire, & rien ne lui eſt favorable. Mais, Seigneur, il trouvera enfin auprès de vous, ce qui lui aura été refuſé à tous les tribunaux de la Terre: vous viendrez plein d'équité & de zèle, & vous prendrez la défenſe de l'orphelin, afin que le puiſſant, que le grand, qui avoit tant abuſé de ſa grandeur, ceſſe de

a *Pſalm. 44.* b *Ibidem.*

ſe glorifier: a *Judicare pupillo & humili, ut non apponat ultrà magnificare ſe homo ſuper terram.* Juſques-là il aura toujours eu le deſſus. Juſques-là fier de ſes ſuccès, parce que rien ne lui réſiſtoit, il aura paſſé, non-ſeulement pour le plus fort, mais pour le plus habile, pour le mieux établi dans ſes droits, pour le plus digne d'être diſtingué & honoré. Juſques-là il ſe ſera fait une fauſſe gloire & un prétendu mérite de ſes violences mêmes: mais vous le détromperez bien alors, Seigneur, & vous lui ferez bien rabattre de ſes vaines idées; *Ut non opponat ultrà magnificare ſe:* comment cela? c'eſt que vous tirerez le foible de l'oppreſſion, & qu'il trouvera en vous, ô mon Dieu, un vengeur & un protecteur.

Il eſt donc vrai que le jugement de Dieu ſera pour ſes élus le jour de leur redemption, le jour de leur gloire, le jour où Dieu leur fera juſtice. Ah! Chrétiens, à quoi penſons-nous, ſi, perſuadez d'une verité ſi touchante, nous ne travaillons pas de toutes nos forces à être du nombre de ces heureux prédeſtinez? Que faiſons-nous, ſi, renonçant aux fauſſes maximes du monde, nous ne nous mettons pas en état d'être de ces élus de Dieu, qui paroîtront avec tant de confiance devant le tribunal de Jeſus-Chriſt? Or en voici, mes chers Auditeurs, l'important ſecret, que je vous laiſſe pour fruit de tout ce diſcours. Commencez dès maintenant à accomplir dans vos perſonnes, ce que Dieu dans le Jugement dernier ſera en faveur de ſes élus. Il les ſéparera d'avec les hypocrites & les impies: ſéparez-vous-en par la pratique d'une ſolide & d'une véritable pieté. Il glorifiera les humbles: humiliez-vous, dit Saint Pierre, & ſoumettez-vous à Dieu, afin que Dieu vous éleve au jour de ſa viſite, c'eſt-à-dire, dans ſon jugement: b *Humiliamini, ut vos Deus exaltet in tempore viſitationis.* Il béatifiera les pauvres: aſſiſtez-les, ſoulagez-les, faites-vous-en des

a *Pſal.* 9. b 1. *Petr.* 5.

des amis auprès de votre Juge, afin que quand il viendra vous juger, ils ſoient vos interceſſeurs, & qu'ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels. Il vengera les foibles opprimez : protegez-les, & ſelon la meſure de vôtre pouvoir, ſoyez leurs patrons; ſervez, à l'exemple de Dieu, de tuteurs au pupile & à la veuve.

Et vous, juſtes, humbles, pauvres, foibles, les bien-aimez de Dieu, ſoutenez-vous dans votre juſtice, dans votre obſcurité, dans votre pauvreté, dans votre foibleſſe, par l'attente de ce grand jour, qui ſera tout à la fois le jour du Seigneur & le vôtre. Non pas que vous ne deviez craindre le Jugement de Dieu; il eſt à craindre pour tous : mais en le craignant, craignez-le de ſorte, que vous puiſſiez au même tems le deſirer, l'aimer, l'eſperer. Car pourquoi ne l'aimeriez-vous pas, puiſqu'il doit vous délivrer de toutes les miſeres de cette vie ? Pourquoi ne le deſireriez-vous pas, puiſqu'il doit vous racheter de la ſervitude du ſiecle? Pourquoi ne l'eſpereriez-vous pas, puiſqu'il doit commencer votre bonheur éternel ? Craignez le Jugement de Dieu; mais craignez-le d'une crainte mêlée d'amour, & accompagnée de confiance; craignez-le comme vous craignez Dieu. Il ne vous eſt point permis de craindre Dieu ſans l'aimer; il faut qu'en le craignant vous l'aimiez, & que vous l'aimiez encore plus que vous ne le craignez : ſans cela, votre crainte n'eſt qu'une crainte ſervile, qui ne ſuffit pas même pour le ſalut. Or il en eſt de même du Jugement de Dieu : craignons-le tous, mes chers Auditeurs, ce terrible Jugement; mais craignons-le d'une crainte efficace, d'une crainte qui nous convertiſſe, qui corrige nos deſordres, qui redouble notre vigilance, qui rallume notre ferveur, qui nous porte à la pratique de toutes les œuvres Chrétiennes. Tellement que nous meritions d'être placez à la droite, & d'entendre de la bouche de notre Juge ces conſolantes

paroles : *Venite, benedicti Patris mei.* Venez, vous qui êtes bénis de mon Pere; poſſedez le Royaume qui vous eſt préparé dès la création du monde. Je vous le ſouhaite, &c.

a *Matth.* 25.

SERMON

POUR LE II. DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur le Reſpect humain.

Beatus qui non fuerit ſcandalizatus in me.

Bienheureux celui qui ne ſera point ſcandaliſé de moi. En ſaint Matthieu, chap. 11.

SIRE,

C'eſt à ce caractere que le Sauveur du monde reconnoit ſes vrais diſciples : c'eſt la condition que cet homme-Dieu leur propoſe, pour être reçus à ſon ſervice, & pour mériter de vivre ſous ſa loi. Il leur déclare qu'il faut prendre parti ; qu'il ne faut point eſperer d'être du nombre des ſiens, ſi l'on n'eſt réſolu d'en faire hautement profeſſion ; que quiconque, étant Chrétien, craint de le paroitre, eſt indigne de lui ; qu'il ne ſuffit pas pour être à lui, de croire de cœur, ſi l'on ne confeſſe de bouche ; qu'il ne ſuffit pas de confeſſer de bouche, ſi l'on ne s'explique par ſes œuvres : enfin qu'il veut des hommes fervens, généreux, ſinceres, qui ſe faſſent un honneur de l'avoir pour maitre, & un mérite de lui obeïr.

Or par-là il exclud de ſon Royaume ces lâches mondains, qui bien loin de ſe déclarer pour Jeſus-Chriſt, rougiſſent de Jeſus-Chriſt; qui bien loin d'honorer Jeſus-Chriſt, ſe ſcandaliſent de Jeſus-Chriſt; & qui non contens de ſe ſcandaliſer de Jeſus-Chriſt, le ſcandaliſent tous les jours lui-même dans la perſonne de ſes freres, en inſpirant aux autres la même crainte qui les arrête, & le même reſpect humain qui les domine. C'eſt ce que j'entreprends de combattre dans ce diſcours: cette honte du ſervice de Dieu; ce reſpect humain, qui nous empêche d'être à Dieu; cette crainte du monde, ou cette complaiſance pour le monde, qui détruit le culte que nous devons rendre à Dieu. Je veux vous en faire voir l'indignité, le deſordre, & le ſcandale: l'indignité du reſpect humain, par rapport à nous-mêmes; ſon deſordre, par rapport à Dieu; ſon ſcandale, par rapport au prochain.

Il y en a qui ſont les eſclaves du reſpect humain, & il y en a qui en ſont les auteurs. Eſclaves du reſpect humain: je leur parlerai dans la prêmiere & dans la ſeconde Partie, & je leur montrerai combien leur conduite eſt indigne, combien elle eſt criminelle. Auteurs du reſpect humain: je leur parlerai dans la derniere Partie, & je leur montrerai combien leur conduite eſt ſcandaleuſe. L'indignité du reſpect humain nous le fera mépriſer. Le deſordre du reſpect humain nous le fera condamner. Le ſcandale du reſpect humain nous en fera craindre les ſuites. C'eſt tout mon deſſein. Demandons &c. *Ave Maria.*

I. PARTIE.

C'Eſt de tout tems, que les hommes ſe ſont laiſſez dominer par le reſpect humain; & c'eſt de tout tems, que les partiſans du monde ſe ſont fait du reſpect humain une malheureuſe politique, aux dépens de leur Religion. Mais de quelque prétexte,

ou

ou de néceſſité ; ou de raiſon, dont ils ayent tâché de ſe couvrir, en ſoumettant ainſi leur Religion aux loix du monde, je dis que ce reſpect humain a toujours été une ſervitude honteuſe ; je dis que cette politique a toujours paſſé, ou toujours dû paſſer, pour une lâcheté mépriſable. Caractere de ſervitude, caractere de lâcheté : l'un & l'autre indigne de tout homme qui connoit Dieu ; mais encore bien plus d'un Chrétien élevé par le baptême à l'adoption des enfans de Dieu. Appliquez-vous, mes chers Auditeurs, & ne perdez rien de ces deux importantes véritez.

C'eſt une ſervitude honteuſe, & je l'appelle la ſervitude du reſpect humain. Car qu'y a-t-il de plus ſervile, que d'être réduit, ou plutôt, que de ſe réduire ſoi-même à la néceſſité de régler ſa Religion par le caprice d'autrui ? de la pratiquer, non pas ſelon ſes vues & ſes lumieres, ni même ſelon les mouvemens de ſa conſcience, mais au gré d'autrui ? de n'en donner des marques, & de n'en accomplir les devoirs, que dépendamment des diſcours & des jugemens d'autrui ? en un mot, de n'être Chrétien, ou du moins de ne le paroitre, qu'autant qu'il plait, ou qu'il déplait à autrui ? Eſt-il un eſclavage comparable à celui-là ? Vous ſavez néanmoins, & peut-être le ſavez-vous à votre confuſion, combien cet eſclavage, tout honteux qu'il eſt, eſt devenu commun dans le monde, & le devient encore tous les jours.

Quand Saint Auguſtin parle de ces anciens philoſophes, de ces ſages du paganiſme, qui par la ſeule lumiere naturelle connoiſſoient, quoique payens, le vrai Dieu ; il trouve leur condition bien déplorable : pourquoi ? parce qu'étant convaincus, comme ils l'étoient, qu'il n'y a qu'un Dieu, ils ne laiſſoient pas, pour s'accommoder au tems, d'être forcez à en adorer pluſieurs. Prenez garde, Chrétiens. Ceux-là par reſpect humain faiſoient violence à leur raiſon, & ſervoient des Dieux qu'ils

ne croyoient pas; & nous par un autre respect humain, nous faisons violence à notre foi, & nous ne servons pas le Dieu que nous croyons. Ceux-là malgré eux, mais pour plaire au monde, étoient superstitieux & idolatres; & nous par un effet tout contraire, mais par le même principe, nous devenons souvent malgré nous-mêmes libertins & impies. Ceux-là, pour ne pas s'attirer la haine des peuples, pratiquoient ce qu'ils condamnoient, adoroient ce qu'ils mépriſoient, profeſſoient ce qu'ils déteſtoient; ce ſont les termes de Saint Auguſtin: a *Colebant quod reprehendebant, agebant quod arguebant, quod culpabant adorabant.* Et nous, pour éviter la cenſure des hommes, & par un vil aſſujettiſſement aux uſages du ſiecle corrompu & à ſes maximes, nous deshonorons ce que nous profeſſons, nous profanons ce que nous révérons: nous blaſphemons au moins par nos œuvres, non pas, comme diſoit un Apôtre, ce que nous ignorons, mais ce que nous ſavons & ce que nous reconnoiſſons. Au-lieu que ces eſprits-forts de la gentilité, avec leur prétendue force, ſe captivoient par une eſpece d'hypocriſie, nous nous captivons par une autre. Au-lieu qu'ils jouoient la comedie dans les temples de Rome, en contrefaiſant les dévots; nous la jouons au milieu du Chriſtianiſme, en contrefaiſant les athées. Avec cette difference remarquée par Saint Auguſtin, que l'hypocriſie de ceux-là étoit une pure fiction, qui n'intereſſoit tout au plus que de fauſſes divinitez: au-lieu que la nôtre eſt une abomination réelle; une abomination telle que l'a prédite le Prophete, placée dans le lieu ſaint; une abomination qui outrage tout à la fois, & la vérité, & la majeſté, & la ſainteté du vrai Dieu.

Or en uſer de la ſorte, n'eſt-ce pas ſe rendre eſclave, mais eſclave dans la choſe même où il eſt moins ſupportable de l'être, & où tout homme ſenſé doit plus ſe piquer de ne l'être pas? Car il y a des-

a *August.*

des choſes, pourſuit ce ſaint Docteur, où la ſervitude eſt tolerable, d'autres où elle eſt raiſonnable, quelques-unes même où elle peut être honorable: mais de s'y ſoumettre juſques dans les choſes les plus eſſentiellement libres. juſques dans la profeſſion de ſa foi, juſques dans l'exercice de ſa Religion, juſques dans ſes devoirs les plus indiſpenſables, dans ce qui regarde notre éternité, notre ſalut, c'eſt à quoi repugne un certain fonds de grandeur, qui eſt en nous & avec lequel nous ſommes nez; c'eſt ce que la dignité de notre être, non plus que la conſcience, ne peut comporter.

Laiſſez-nous aller dans le deſert, diſoient les Hébreux aux Egyptiens: car tandis que nous ſommes parmi vous, nous ne pouvons pas librement ſacrifier au Dieu d'Iſrael. Or il faut que nous ſoyons libres dans les ſacrifices que nous lui offrons. En tout le reſte vous nous trouverez ſouples & dépendans; & quelque rigoureuſes que ſoient vos loix, nous y obeïrons ſans peine: mais dans le culte du ſouverain Maître que nous adorons & que nous devons ſeul adorer, la liberté nous eſt néceſſaire; & quand nous vous la demandons, ce n'eſt qu'en vertu du droit que nous y avons, & en vertu même du commandement exprès que notre Dieu nous a fait de ne nous la laiſſer jamais enlever. C'eſt ainſi, mes Freres, reprend Saint Jerôme, expliquant ce paſſage de l'Exode, c'eſt ainſi que doit parler un Chrétien engagé par la providence à vivre dans le monde, & par conſéquent à y ſoutenir ſa Religion. Sur toute autre choſe, doit-il dire, je me conformerai aux loix du monde, j'obſerverai les coutumes du monde, je garderai les bienſéances du monde, je me contraindrai même, s'il le faut, pour ne rien faire qui choque le monde; mais quand il s'agira de ce que je dois à mon Dieu, je me mettrai au deſſus du monde, & le monde n'aura nul empire ſur moi. Dans l'accompliſſement de ce devoir capital, qui eſt le prémier devoir du Chrétien, je ne ſerai

ni bizarre, ni indiscret; mais je ferai libre, & la prudence dont j'userai pour me conduire, n'aura rien qui dégénere de cette bienheureuse indépendance, que Saint Paul veut que je conserve comme le privilege inaliénable de l'état de grace où Dieu m'a élevé. Telle est, dis-je, selon Saint Jerôme, la *disposition* où doit être un homme fidele. Et si la tyrannie des loix du monde alloit jusques-là, qu'il y eût en effet des états où il fût impossible de maintenir cette sainte & glorieuse liberté, avec laquelle Dieu veut être servi; ou plutôt, si l'homme se sentoit foible jusqu'à ce point, qu'il desespérât d'y pouvoir librement servir Dieu, il devroit, à l'exemple des Israëlites, prendre le parti d'une généreuse retraite, & chercher ailleurs un séjour, où, affranchi du joug du monde, il pût sans gêne & sans contrainte rendre à Dieu les hommages de sa pieté: faisant divorce pour cela, non pas avec le monde en général, mais avec ces conditions particulieres du monde, où l'expérience lui auroit appris que sa Religion lui seroit devenue comme impraticable. Pourquoi? parce qu'au moins est-il juste qu'étant né libre, il le soit inviolablement pour celui à qui il doit tout, comme au principe & à l'auteur de *son* être; & qu'il n'abandonne jamais la possession où Dieu l'a mis, d'être à cet égard dans la main de son conseil & de sa raison.

Servitude du respect humain d'autant plus honteuse, que c'est l'effet tout-ensemble, & d'une petitesse d'esprit, & d'une bassesse de cœur, que nous nous cachons à nous-mêmes, mais que nous nous cachons en vain, & dont nous ne pouvons étouffer le secret reproche. Car si nous avions ce saint orgueil, selon l'expression d'un Pere, cette noblesse de sentimens qu'inspire le Christianisme, nous dirions hautement comme Saint Paul; [a] *Non erubesco Evangelium*: je ne rougis point de l'Evangile. Nous imiterions ces héros de l'ancien Testament, qui

a *Rom.* 1.

qui se faisoient un mérite de pratiquer leur Religion à la face même de l'irreligion. Pendant que tous les autres couroient en foule aux idoles de Jeroboam, le jeune Tobie sans craindre de paroître singulier, & se glorifiant même de l'être dans une si belle cause, alloit lui seul au temple de Jerusalem, & se rendoit par-là digne de l'éloge que l'Ecriture a fait de sa fermeté & de sa constance: *Denique cùm irent omnes ad vitulos aureos, quos fecerat Jeroboam Rex Israël, hic solus pergebat in Jerusalem ad templum Domini.* Ainsi, quand tout ce qui nous environne, vivroit dans l'oubli de Dieu & dans le mépris de sa loi, nous nous glorifierions, comme Chrétiens, d'être les sinceres observateurs de cette divine loi; & par une singularité que le monde même malgé lui respecteroit, nous nous distinguerions, & s'il le falloit, nous nous séparerions de ces mondains, qui en sont les prévaricateurs. Ni le nombre, ni la qualité de leurs personnes, ne nous ébranleroient pas. Fussions-nous les seuls sur la Terre, nous persisterions dans cette résolution; & la consolation interieure que nous aurions, d'être de ceux que Dieu se seroit réservez, & qui n'auroient point fléchi le genou devant Baal: c'est-à-dire, le témoignage que nous rendroit notre conscience, d'avoir résisté au torrent de l'idolâtrie du siecle, seroit déja pour nous le précieux fruit de la victoire que notre foi auroit remportée sur le respect humain. Voilà les heureuses dispositions où nous mettroit une liberté évangelique.

D'où vient donc que nous n'y sommes pas, & qu'est-ce que ce respect humain qui nous arrête? timidité & pusillanimité. Nous craignons la censure du monde; & par-là nous avouons au monde, que nous n'avons pas assez de force pour le mépriser, dans les conjonctures mêmes où nous le jugeons plus mépriſable: aveu qui devroit seul nous confondre. Nous craignons de passer pour des esprits foi-

b Tob. 1.

foibles : & nous ne penſons pas que cette crainte eſt elle-même une foibleſſe, & la plus pitoyable foibleſſe. Nous avons honte de nous déclarer ; & nous ne voyons pas que cette honte, pour m'exprimer de la ſorte, eſt elle-même bien plus honteuſe, que la déclaration qu'il faudroit faire. Car qu'y a-t-il de plus honteux, que la honte de paroître ce que l'on eſt & ce que l'on doit être ? Une parole, une raillerie nous trouble ; & nous ne conſiderons pas, ni de quoi, ni par qui nous nous laiſſons troubler : de quoi, puiſqu'il n'eſt rien de plus frivole que la raillerie, quand elle s'attaque à la véritable vertu : par qui, puiſque c'eſt par des hommes vains, dont il nous doit peu importer d'être, ou blâmez, ou approuvez ; des hommes dont ſouvent nous ne faiſons nulle eſtime ; des hommes dont la legereté nous eſt connue auſſi-bien que l'impieté ; des hommes dont nous ne voudrions pas ſuivre les conſeils, beaucoup moins recevoir la loi, dans une ſeule affaire ; des hommes, pour qui nous ne voudrions pas nous contraindre dans un ſeul de nos divertiſſemens. Ce ſont-là néanmoins ceux pour qui nous nous faiſons violence, ceux que nous ménageons, ceux à qui, par le plus déplorable aveuglement, nous nous aſſujettiſſons en ce qui touche le plus eſſentiel de nos interêts, ſavoir, le ſalut & la Religion. Après cela, piquons-nous, je ne dis pas de grandeur d'ame, mais de ſageſſe & de ſolidité d'eſprit. Après cela, flattons-nous d'avoir trouvé la liberté, en ſuivant le parti du monde. Non, non, mes Freres, répond Saint Chryſoſtome, ce n'eſt point-là qu'on la trouve : bien loin d'y parvenir par-là, c'eſt par-là que nous tombons dans la plus baſſe ſervitude ; & l'un des plus viſibles châtimens que Dieu exerce déja ſur nous, quand nous voulons vivre en mondains, c'eſt qu'au même tems que nous penſons à ſecouer ſon joug, qu'il appelle, & qu'il a bien ſujet d'appeller un joug doux & aimable, il nous laiſſe prendre un autre joug mille fois plus humiliant & plus

plus pesant, qui est le joug du monde & des loix du monde. Caractere de servitude dans le respect humain, & caractere de lâcheté.

Je dis lâcheté, & lâcheté odieuse. J'appartiens à Dieu par tous les titres les plus légitimes, & comme homme formé de sa main, enrichi de ses dons, racheté de son sang, héritier de sa gloire; & comme Chrétien, lié à lui par le nœud le plus inviolable, & engagé par une profession solemnelle à le servir: mais au lieu de m'armer d'une sainte audace, & de prendre sa cause en main, je l'abandonne, je le trahis! Lâcheté impardonnable! on ne peut pas même la supporter dans ces ames mercenaires, que leur condition & le besoin attachent au service des grands; & ce qui doit bien nous confondre, c'est le zèle qu'ils font paroitre, & où ils cherchent tant à se signaler, dès qu'il s'agit de ces maitres mortels, dont ils attendent une récompense humaine & une fortune périssable. Lâcheté frappée de tant d'anathêmes dans l'Evangile, & qui doit être si hautement réprouvée au Jugement de Dieu, puisque c'est là que le Fils de l'homme rougira de quiconque aura rougi de lui, desavouera quiconque l'aura desavoué, renoncera quiconque l'aura renoncé; *Qui erubuerit me, erubescam & ego illum.* Lâcheté que les payens mêmes ont condamnée dans les Chrétiens, & sur quoi ils leur ont fait de si belles & de si solides leçons.

N'est-ce pas le sentiment qu'en eut autrefois ce sage Empereur, pere du grand Constantin? Eusebe nous l'apprend, & vous le savez: quoiqu'infidele, quoique payen, il avoit & des Officiers Chrétiens dans sa Cour & des soldats Chrétiens dans son Armée. Il voulut éprouver leur foi; il les assembla tous devant lui, il leur parla en des termes propres à les tenter; enfin, il les obligea à se faire connoitre & à s'expliquer. Comme il y en a toujours eu de tous les caracteres, je ne suis pas surpris que les uns, fer-

1 a. Luc. 9.

fermes pour Jeſus-Chriſt, aimaſſent mieux riſquer leur fortune, que de démentir leur Religion; & que d'autres dominez par le reſpect humain, choiſiſſent plutôt de diſſimuler leur Religion, que de hazarder leur fortune. Ainſi dans le monde, & dans le Chriſtianiſme même, les choſes de tout tems ont-*elles* été partagées. Mais ce qu'Euſebe remarque, & ce qui doit être une inſtruction vive & touchante pour ceux qui m'écoutent ici (elle convient admirablement au lieu où je parle, & je ſuis certain qu'elle ſera de votre goût), c'eſt le diſcernement judicieux que fit le Prince, de ces deux ſortes de Chrétiens, lorſque par un traitement auſſi contraire à leur attente qu'il fut conforme à leur mérite, il retint auprès de ſa perſonne, ceux qui mépriſant les vues du monde, avoient témoigné un attachement inviolable pour leur Religion, & renvoya les autres. Car il jugea, ajoute l'Hiſtorien, qu'il ne devoit rien ſe promettre de ceux-ci; qu'ils pourroient bien lui être infideles, puiſqu'ils l'avoient été à leur Dieu; & qu'il falloit tout craindre d'un homme, dont la conſcience & le devoir n'étoient pas à l'épreuve d'un vain interêt & d'une conſideration humaine.

Ah! mes chers Auditeurs, profitons de cette *maxime*; & n'ayons pas la confuſion d'être en cela moins religieux qu'un payen, que le ſeul bon-ſens faiſoit raiſonner. Sans être impies ni hypocrites, ſoyons généreux & ſinceres. Entre l'hypocriſie & l'impieté, il y a un parti honorable, c'eſt d'être Chrétien. Soyons-le ſans oſtentation; mais ſoyons-le auſſi de bonne foi, & faiſons-nous honneur de l'être & de le paroitre.

Souvenons-nous de tant de Martyrs, nos freres en Jeſus-Chriſt, & les membres de la même Egliſe. Craignoient-ils la préſence des hommes? S'étonnoient-ils d'un regard, d'une parole? Quelle image, mes chers Auditeurs: quel reproche de notre lâcheté? Ils ſe préſentoient devant les tyrans; & à la face des tyrans, ils confeſſoient leur foi. Ils mou-

mouroient ſur les échaffauts; & ſur les échaffauts, ils célebroient les grandeurs de leur Dieu. Ils verſoient leur ſang; & de leur ſang, ils ſignoient la vérité. Avoient-ils d'autres engagemens que nous? Faiſoient-ils profeſſion d'une autre loi que nous? Le Dieu qu'ils ſervoient, qu'ils glorifioient, pour qui ils ſe ſacrifioient, étoit-il plus leur Dieu que le nôtre?

N'allons pas ſi loin, & jugez-vous vous-mêmes, inſtruiſez-vous vous-mêmes par vous-mêmes. Je parle dans une Cour, compoſée d'hommes fameux par leur bravoure & par leurs exploits militaires. Avoir une fois reculé dans le péril, avoir une fois héſité, c'eſt ce qu'ils regarderoient comme une tache ineffaçable. A Dieu ne plaiſe, que je leur refuſe le juſte éloge qui leur eſt dû. En combattant, en expoſant leur vie pour le grand & le glorieux Monarque, dont ils exécutent les ordres, & que le Ciel a placé ſur nos têtes pour nous commander, ils s'acquittent d'un devoir naturel. Mais du reſte, par quelle contradiction marquons-nous tant de conſtance d'une part, & de l'autre tant de foibleſſe? Pourquoi dans les choſes de Dieu devenons-nous comme le roſeau que le vent agite, ſelon la figure de notre Evangile? Pourquoi en avons-nous toute l'inſtabilité, c'eſt-à-dire, pourquoi nous laiſſons-nous ſi aiſément fléchir par la complaiſance, abattre par la crainte, entrainer par la coutume, ébranler par l'interêt? Et pour m'en tenir à l'exemple que nous propoſe aujourd'hui le Sauveur du monde, que n'imitons-nous Jean-Baptiſte? que n'apprenons-nous de lui quelle fermeté demande le ſervice de notre Dieu & l'obſervation de ſa loi? Juſques dans les fers, ce fidele miniſtre confeſſa Jeſus-Chriſt, juſques dans la Cour il lui rendit témoignage. Voilà votre modele: conſerver au milieu de la Cour cette généreuſe liberté des enfans de Dieu, à laquelle vous êtes appellez, & qui ſemble, à entendre parler Saint Paul, être déja un don de la gloire, plutôt

tôt qu'un effet de la grace: a *In libertatem gloriæ filiorum Dei.* Au milieu de la Cour ſe déclarer pour Jeſus-Chriſt, par une pratique conſtante, ſolide, édifiante, de tout ce que vous preſcrit la Religion: voilà ce que vous prêche le divin précurſeur. Et qui peut vous dépoſſeder de cette liberté Chrétienne? qui le doit? S'il faut être eſclave, ce n'eſt point l'eſclave du monde, mais le vôtre, ô mon Dieu. Il n'y a que vous, & que vous ſeul, dont nous puiſſions l'être juſtement; & quand nous le ſommes de tout autre, nous dégénerons de cette bienheureuſe adoption, qui nous met au nombre de vos enfans, & qui nous donne droit de vous appeller notre Pere. Si donc nous ſavons avec humilité & avec prudence, mais avec force & avec conſtance, nous maintenir dans la liberté que Jeſus-Chriſt nous a acquiſe par ſon ſang, le monde, tout perverti qu'il eſt, nous reſpectera. Si le reſpect humain nous la fait perdre, le monde lui-même nous mépriſera; car ſa corruption & ſa malignité ne va pas encore juſqu'à ne pas rendre juſtice à la pieté, lorſqu'elle marche par des voyes droites. Mais quand le monde s'éleveroit contre moi, je m'éleverai contre lui, & au deſſus de lui. Le Dieu que je ſers, eſt un aſſez grand maitre, pour mériter que je lui faſſe un ſacrifice du monde: c'eſt un maitre aſſez puiſſant pour que je le ſerve, non pas au gré du monde, mais à ſon gré: or ſon gré eſt d'être ſervi par des ames libres & indépendantes des faux jugemens & de la vaine eſtime des hommes. Vous avez vu l'indignité du reſpect humain, voyons-en le deſordre: c'eſt la ſeconde Partie.

II. PARTIE.

VOus ne l'avez apparemment jamais bien compris, Chrétiens, ce deſordre dont je parle; vous n'en avez jamais bien connu, ni l'étendue, ni les con-

a *Rom.* 3.

conſéquences: mais je m'aſſûre que vous ſerez touchez de la ſimple expoſition que j'en vais faire, & qu'elle ſuffira pour vous en donner une éternelle horreur. Car je prétens que dans l'ordre du ſalut, il n'eſt rien de plus pernicieux, rien de plus damnable, rien de plus oppoſé à la loi de Dieu, ni de plus digne des vengeances de Dieu, que le reſpect humain. Pourquoi cela? redoublez, s'il vous plait, votre attention. C'eſt que le reſpect humain détruit dans le cœur de l'homme le fondement eſſentiel de toute la Religion, qui eſt l'amour de préférence que nous devons à Dieu. C'eſt que le reſpect humain fait tomber l'homme dans des apoſtaſies, peut-être plus condamnables que celles de ces apoſtats des prémiers ſiecles, contre qui l'Egliſe exerçoit avec tant de zèle la ſeverité de ſa diſcipline. C'eſt que le reſpect humain eſt une tentation qui arrête dans l'homme l'effet des graces les plus puiſſantes, que Dieu employe communément pour le porter au bien, & pour le détourner du mal. Enfin, c'eſt que le reſpect humain eſt l'obſtacle le plus fatal à la converſion de l'homme mondain; celui qu'il ſurmonte le moins, & auquel l'expérience nous fait voir que notre foibleſſe eſt plus ſujette à ſuccomber. Ai-je eu raiſon de vous propoſer ces quatre articles, comme les plus propres à faire impreſſion ſur vos eſprits? Quand je n'en apporterois point d'autre preuve, que le ſeul uſage du monde, ne ſuffiroit-il pas pour vous en convaincre? Ecoutez-moi, & n'oubliez jamais de ſi ſalutaires inſtructions.

Préférer Dieu à la créature; & quand il s'agit, non pas dans la ſpéculation, mais dans la pratique, de faire comparaiſon de l'un & de l'autre, quand ils ſe trouvent l'un & l'autre en compromis, fouler aux pieds la créature, pour rendre à Dieu l'honneur qui lui eſt dû, c'eſt ſur quoi roule toute la Religion; & c'eſt d'abord ce que renverſe le reſpect humain. Car pourquoi l'appellons-nous reſpect humain? ſinon, dit l'Ange de l'école Saint Thomas, parce qu'en

qu'en mille rencontres il nous fait reſpecter la créature plus que Dieu. Dieu me fait connoître ſes volontez, il me fait intimer ſes ordres; mais l'homme à qui je veux plaire, ou à qui je crains de déplaire, ne les approuve pas; & moi qui dois alors *décider*, dans la ſeule vue de plaire, ou de ne pas déplaire à l'homme, je deviens rebelle à Dieu. J'ai donc en effet plus de reſpect pour l'homme, que pour Dieu; & quoique je ſois convaincu de l'excellence & de la ſouveraineté de l'être de Dieu, c'eſt une conviction en idée, qui n'empêche pas que réellement & actuellement je ne préfere l'homme à Dieu. Or dès-là je n'ai plus de Religion, ou je n'en ai plus que l'ombre & que l'apparence. Et voilà ce que Tertullien reprochoit aux payens de Rome par ces paroles ſi énergiques & ſi dignes de lui, quand il leur diſoit: a *Majori formidine Cæſarem obſervatis, quàm ipſum de cœlo Jovem; & citiùs apud vos per omnes Deos, quàm per unum Cæſaris genium pejeratur.* Jupiter eſt le Dieu que vous ſervez: mais votre deſordre, & de quoi vous n'oſeriez pas vous-mêmes diſconvenir, c'eſt que vous conſiderez bien moins ce Jupiter regnant dans le Ciel, que les Puiſſances dont vous dépendez ſur la Terre; & que parmi vous on craint bien plus de s'attirer la diſgrace de Céſar, que d'offenſer toutes les divinitez du Capitole. Reproche mille fois plus capable de confondre un Chrétien, quand il ſe l'applique à lui-même, & dont il devroit être effrayé & conſterné. Cependant, à combien de Chrétiens ce reproche pris à la lettre ne convient-il pas; & quel droit n'aurois-je pas aujourd'hui de dire encore dans cet auditoire: *Majori formidine Cæſarem obſervatis*?

Graces au Seigneur, qui par une providence particuliere nous a donné un Roi fidele, & déclaré contre le libertinage & l'impieté; un Roi qui ſait honorer ſa Religion, & qui veut qu'elle ſoit honorée; un Roi, dont le prémier zèle, en ſe faiſant obeïr

&

a *Tertull.*

& ſervir lui-même, eſt que Dieu ſoit ſervi & obeï! Mais ſi par un de ces châtimens terribles, dont Dieu punit quelquefois les peuples, le Ciel nous avoit fait naître ſous la domination d'un Prince moins religieux; combien verrions-nous de courtiſans, tels que les concevoit Tertullien, qui ne balanceroient pas ſur le parti qu'ils auroient à prendre, & qui, ſans héſiter & aux dépens de Dieu, rechercheroient la faveur de Céſar? *Majori formidine Cæſarem obſervatis.*

Sans faire nulle ſuppoſition, combien en voyons-nous dès maintenant diſpoſez de la ſorte: c'eſt-à-dire, non pas impies & ſcélérats, mais prêts à l'être, s'il le falloit être; & ſi l'être en effet, étoit une marque qu'on exigeât de leur complaiſance & de leur attachement? Auroient-ils là-deſſus quelque ſcrupule, ou écouteroient-ils leurs remords & leurs ſcrupules? La concurrence de la créature & de Dieu les arrêteroit-elle? & emportez par l'habitude où ils ſont élevez, de ſe conformer en tout aux inclinations du Maitre de qui ils dépendent, ne ſe feroient-ils pas un principe, s'il étoit libertin, de l'être avec lui, & s'il mépriſoit Dieu, de le mépriſer comme lui?

Ne remontons pas même juſqu'à celui qui entre tous les autres maitres, tient après Dieu le prémier rang. A combien de Puiſſances du monde inferieures & ſubalternes, ſi j'oſe ainſi m'exprimer, ce malheureux reſpect humain n'eſt-il pas en poſſeſſion de rendre, ſur-tout à la Cour, une eſpece de culte? Et ce culte, qu'eſt-ce dans le fond qu'une idolatrie rafinée, d'autant plus dangereuſe, qu'elle eſt plus proportionnée à nos mœurs? Puiſſances, quoique ſubalternes, à qui, ſans l'appercevoir, on eſt dévoué beaucoup plus qu'à Dieu, dont on redoute l'indignation beaucoup plus que celle de Dieu; par conſéquent, à qui l'on donne cette continuelle, mais criminelle préférence, qui dans le cœur de l'homme éleve la créature au-deſſus de Dieu. Or il n'en faut pas d'avantage pour détruire toute la Religion,

ligion, & ſelon la parole du Prophete Royal, pour l'anéantir juſques dans ſes fondemens: a *Exinanite, exinanite uſque ad fundamentum in eâ.*

Le deſordre va encore plus loin; & ſans demeurer dans le cœur, il ſe déclare plus ouvertement. Car je dis, que le reſpect humain fait tomber l'homme dans des apoſtaſies, non plus ſeulement interieures & ſecrettes; mais qui tous les jours, à la honte du nom de Chrétien, ne ſont que trop éclatantes & que trop publiques. Qu'il me ſoit permis de m'expliquer. Souvenez-vous des irreverences que vous a fait commettre tant de fois en préſence de cet autel, la crainte d'y paſſer, ou pour hypocrites, ou pour Chrétiens. C'eſt l'autel du Dieu vivant, mais qui, bien mieux que celui dont parla Saint Paul dans l'Aréopage, pourroit porter pour inſcription, l'autel du Dieu inconnu, b *Ignoto Deo*; ou ce qui eſt encore plus affreux, l'autel du Dieu deshonoré, du Dieu renoncé. Le voilà cet autel, qui demandera vengeance contre vous. Celui que trouva Saint Paul dans Athenes, il eut la conſolation de ne le trouver que parmi les idolatres; & celui que je trouve ici, j'ai la douleur de le trouver dans le ſein du Chriſtianiſme. Saint Paul leur dit: vous adorez le vrai Dieu, mais vous ne le connoiſſez pas: c *Ignorantes colitis.* Et moi je vous dis: vous connoiſſez le vrai Dieu, mais vous ne l'adorez pas. Que dis-je? le vrai Dieu que vous connoiſſez, vous l'outragez, vous l'inſultez. Ne pas connoitre le vrai Dieu que l'on adore, c'eſt une ignorance en quelque ſorte pardonnable, ou du moins plus excuſable: mais n'adorer pas le vrai Dieu que l'on connoit; non-ſeulement ne l'adorer pas, mais le connoitre & l'outrager, mais le connoitre & l'inſulter, c'eſt un ſacrilege, une profanation digne de tous ſes anathemes. Or n'eſt-ce pas là que vous a porté tant de fois le reſpect humain? n'eſt-ce pas ainſi, pour parler avec l'Apôtre, qu'il a retenu votre Religion dans

a *Pſal.* 116. b *Act.* 17. c *Ibidem.*

dans l'injuſtice? n'eſt-ce pas ainſi qu'il vous a fait renoncer à Dieu & à ſon culte?

Car j'appelle renoncer à Dieu & à ſon culte, aſſiſter à l'auguſte ſacrifice de nos autels en courtiſan & en mondain; y aſſiſter avec des immodeſties, dont les plus infideles Mahometans ne ſeroient pas capables dans leurs moſquées; y aſſiſter comme ſi l'on n'y croyoit pas; en faire un terme d'aſſignation, & de rendez-vous; en interrompre les ſacrez myſteres par des entretiens ſcandaleux. En tout cela, je ſoutiens avec Saint Cyprien, qu'il y a au moins une apoſtaſie d'action: [a] *In his omnibus quædam apoſtaſia fidei eſt.* Voilà toutefois à quoi vous engage la vue du monde; je dis, d'un certain monde impie, dont le dérèglement & la licence vous tient lieu de règle. Peut-être en gémiſſez-vous; car il y en a parmi vous qui ont de la Religion: peut-être au moment que vous vous laiſſez aller à ces impietez, êtes-vous les prémiers à les condamner, à les déteſter; à vous dire interieurement à vous-mêmes, & malgré vous-mêmes, que par-là vous vous rendez indignes du nom & de la qualité de Chrétiens. Mais parce que le monde vous entraîne, & que vous voulez vous conformer aux uſages du monde, vous profanez avec le monde ce qu'il y a dans la Religion de plus adorable & de plus divin. Apoſtaſies, je l'ai dit, & je le repete, qui comparées à celles des prémiers ſiecles, ſont dans un ſens plus criminelles & moins excuſables. Appliquez-vous, & vous en allez être convaincus.

Quand on nous parle de ces malheureux, qui dans les perſécutions oublioient le ſerment de leur baptême, & renonçoient exterieurement à Jeſus-Chriſt, nous en avons horreur: & quand on nous dit que l'Egliſe, pour punir leur prévarication, les excommunioit, nous ne trouvons pas qu'elle uſât contre eux d'une diſcipline trop rigoureuſe: pourquoi? parce que leur infidelité, répondent les Peres, étoit

[a] *Cyprian.*

étoit un opprobre pour Jeſus-Chriſt même, dont il le falloit venger. Ah! mes chers Auditeurs, faiſon-nous juſtice. Il eſt vrai: ces foibles & lâches Chrétiens qui ſe pervertiſſoient à la vue des tourmens, & qui feignoient de renoncer Jeſus-Chriſt, tomboient dans l'apoſtaſie: mais leur apoſtaſie méritoit quelque compaſſion; & quand touchez de repentir, ils venoient publiquement reconnoitre leur crime, & dire chacun ces paroles que Saint Cyprien leur mettoit dans la bouche, a *Caro me in colluctatione deſeruit*: je ſuis un perfide, & je le confeſſe; mais c'eſt la chair, & non pas l'eſprit, qui a ſuccombé dans moi. *Infirmitas viſcerum ceſſit*: la délicateſſe de mon corps n'a pu ſeconder l'ardeur de mon courage, & c'eſt ce qui m'a perdu: quand ils s'accuſoient de la ſorte, les larmes aux yeux & le regret dans l'ame, je ne m'étonne pas que l'Egliſe, par une condeſcendance maternelle, après les avoir éprouvez, leur accordât leur grace, malgré les maximes ſeveres des ſchiſmatiques de ces prémiers tems. Mais aujourd'hui, quand nous renonçons notre Dieu par notre libertinage & nos ſcandales, qu'avons-nous à dire pour notre défenſe; & quoi que nous diſions, ne peut-on pas nous répondre ce qu'ajoutoit Saint Cyprien en parlant aux apoſtats volontaires: b *Nec proſtratus eſt perſecutionis impetu; ſed voluntario lapſu ſe ipſe proſtravit?* Car enfin, il ne s'agit plus d'éviter les tourmens, ni la mort: ce n'eſt plus qu'un reſpect humain qui nous gouverne; mais à quoi nous voulons bien nous livrer, & qui par l'aſcendant que nous lui donnons ſur nous, nous fait paroitre devant les hommes, & par conſéquent être devant Dieu, des déſerteurs de notre Religion: *In his omnibus quædam apoſtaſia fidei eſt.*

De là-même qu'arrive-t-il? c'eſt que le reſpect humain nous rend inutiles les graces de Dieu les plus puiſſantes, & les moyens de ſalut les plus efficaces. Voici ma penſée. On ſe ſent des diſpoſitions à une vie

a *Cyprian.* b *Cyprian.*

vie plus règlée & plus chrétienne ; mais on n'a pas le courage de ſe déclarer, & par-là ces diſpoſitions demeurent ſans effet. On forme des deſirs & des projets de converſion ; mais on craint les diſcours des hommes, & par-là ces deſirs avortent. On conçoit la néceſſité de la pénitence, & on ſe réſout à la faire : mais on ne veut pas que le monde s'en apperçoive ; & parce qu'il faudroit pour la bien faire, qu'il s'en apperçût, on ne la fait jamais. On ſort d'une prédication, bien perſuadé ; mais on ne le veut pas paroitre : & ne le vouloir pas paroitre, c'eſt dans la pratique ne l'être point du tout. On fait dans une maladie de ſages réflexions, on prend même pour l'avenir de ſaintes meſures ; mais dans l'exécution on croit devoir ſe ménager à l'égard du public, & par-là l'on n'exécute rien. Cette maladie, cette prédication, ces réſolutions, ces deſirs, ce ſont des graces, ſoit interieures, ſoit exterieures, à quoi dans le cours ordinaire de la providence le ſalut eſt attaché ; mais une fauſſe crainte du monde en arrête toute la vertu.

N'eſt-ce pas là ce qui ſuſpend dans les ames les operations divines ? & dans les ames les plus criminelles, n'eſt-ce pas là l'obſtacle le plus ordinaire à mille converſions, qui ſeroient, par exemple, les fruits ſalutaires de la parole de Dieu ? Un homme dit : ſi je m'engage une fois, que n'aurai-je point à eſſuyer de la part de telles & telles perſonnes ? Une femme dit : ſi je romps certains commerces, dangereux pour moi, & peu édifians pour le prochain, quels raiſonnemens ne fera-t-on pas ? On ſe donne à ſoi-même de vaines allarmes : ſi je change de conduite, que penſera-t-on, & que dira-t-on ? Or avec cela, il n'y a point de ſi ſaintes entrepriſes qui n'échouent ; point de ferveur, qui ne ſe démente ; point de contrition, de confeſſion, qui ne ſoient infructueuſes. On voudroit bien que le monde fût plus équitable, & qu'il y eût même ſelon le monde de l'avantage à paroitre converti & à l'être ;

car on ſait que c'eſt le parti le plus ſûr, & l'on ſe tiendroit heureux de l'embraſſer: mais la loi tyrannique & impérieuſe du reſpect humain s'y oppoſe; c'eſt aſſez: on aime mieux, en perdant ſon ame, ſuivre cette loi, que de s'en affranchir en ſe ſauvant.

Juſqu'à la mort même, ne voyons-nous pas des hommes combattus de cette tentation du reſpect humain, y ſuccomber & s'en faire un dernier prétexte, contre tout ce que leur preſcrit alors la Religion? des hommes prêts à quitter la vie, & ſur le point d'aller ſubir le jugement de Dieu, encore eſclaves du monde: des hommes aſſiegez, comme parle l'Ecriture, des périls de l'Enfer, & tout occupez encore des jugemens du monde; négligeant, rejettant même les derniers ſecours que l'Egliſe leur préſente; differant au moins à s'en ſervir, parce qu'ils ne veulent pas qu'on les croye ſi mal, parce qu'ils comptent pour quelque choſe de ne paſſer pas pour deſeſperez; & réſiſtant ainſi aux dernieres graces du Saint Eſprit, parce qu'ils ne peuvent gagner ſur eux-mêmes en ſe ſéparant du monde, de mépriſer & d'oublier le monde. N'en a-t-on pas vu, qui le croiroit? après avoir vêcu ſans foi & ſans loi, être aſſez inſenſez, pour couronner l'œuvre par une perſévérance diabolique dans leur impieté? vouloir mourir dans l'impénitence, pour ne pas paroitre foibles, & pour ſoutenir juſqu'au bout une prétendue force d'eſprit, dont ils s'étoient follement & peut-être fauſſement piquez: à la vue d'une affreuſe éternité, agitez des mouvemens d'une conſcience chargée de crimes, ne pouvoir ſe défaire de cette malheureuſe prévention, quelle idée aura-t-on de moi, ſi la crainte de la mort me fait changer? penſer à ce que penſeroient d'eux des libertins autrefois confidens & complices de leur libertinage; & pour n'en pas perdre l'eſtime, s'endurcir aux remontrances les plus ſalutaires des miniſtres de Jeſus-Chriſt, qui les conjuroient de ne pas deſeſperer des bontez d'un Dieu, lequel, quoiqu'offenſé, quoi-

quoiqu'irrité, étoit encore le Dieu de leur ſalut? N'en a-t-on pas vu, dis-je, mourir de la ſorte? & ſi par la miſericorde du Seigneur, les exemples en ſont rares, en ſont-ils moins touchans, & nous font-ils moins connoitre à quelles extrémitez conduit le reſpect humain?

Ah! Chrétiens, je connois maintenant toute la force & tout le ſens de cette parole de Tertullien, quand il diſoit par un excès de confiance, qu'il tenoit ſon ſalut aſſûré, s'il pouvoit ſe promettre de ne pas rougir de ſon Dieu: [a] *Salvus ſum, ſi non confundor de Domino meo.* Il ſemble d'abord qu'il réduiſoit le ſalut à bien peu de choſe, puiſque par-là il ſe croyoit quitte de tout. Car qu'y a-t-il en apparence de plus facile, que de ne pas avoir honte de ſon Dieu? faut-il pour cela une grande perfection; & eſt-ce là, qu'aboutit toute la Religion d'un Chrétien? Oui, répond Tertullien, je le ſoutiens: mon ſalut eſt en aſſûrance, ſi je ne rougis pas de mon Dieu, *Salvus ſum.* Cela ſeul me met à couvert des tentations du monde les plus violentes, parce que cela ſeul me rend victorieux du monde, & de tout ce qu'il y a dans le monde de plus dangereux pour moi. Car ſi je ne rougis pas de mon Dieu, je ne rougis pas de tant de devoirs humilians ſelon le monde, mais néceſſaires au ſalut ſelon la loi de Dieu; je ne rougis pas de ſouffrir un affront ſans me venger; je ne rougis pas de pardonner une injure, juſqu'à rendre le bien pour le mal; je ne rougis pas de prévenir même l'ennemi qui m'a outragé: *Salvus ſum, ſi non confundor de Domino meo.* Si je ne rougis pas de mon Dieu, je ne rougis pas de le craindre, de l'honorer, de le prier; je ne rougis pas d'être reſpectueux & humble devant lui, patient pour lui, mépriſé comme lui. Si je ne rougis pas de mon Dieu, je ne rougis pas de la pénitence, & de tout ce qu'elle exige de moi pour me convertir

a *Tertull.*

tir à lui. *Salvus ſum, ſi non confundor de Domino meo.*

C'eſt ce qui ſauva Magdelaine. Si elle eût écouté le monde, elle étoit perdue; ſi elle eût conſulté la prudence humaine, il n'y avoit point de ſalut pour elle; ſon bonheur, & le coup de ſa prédeſtination, fut de ne point rougir de ſon Dieu. Elle l'alla trouver dans la maiſon du Phariſien; & au milieu d'une nombreuſe compagnie, proſternée aux pieds de Jeſus-Chriſt, elle les arroſa de ſes larmes, elle les eſſuya de ſes cheveux, elle mépriſa tous les mépris des hommes; & peu en peine de ce qu'on diroit, elle ne penſa qu'à trouver grace auprès de ſon Sauveur, & devant le ſeul maître à qui deſormais elle vouloit plaire. Sans cela, le moment de ſa converſion lui échapoit; ſans cela, le ſein de la miſericorde divine lui étoit fermé. Pour y entrer, il falloit triompher de ce reſpect humain, dont je viens de vous repréſenter l'indignité & le deſordre, & dont il me reſte à vous faire voir le ſcandale. C'eſt la troiſieme Partie.

III. PARTIE.

IL n'y a point de ſcandale dans le monde, contre lequel Jeſus-Chriſt n'ait prononcé anathême, quand il a dit: [a] *Væ mundo à ſcandalis*; malheur au monde à cauſe des ſcandales qui y regnent: & il n'y a point de ſcandaleux, quel qu'il ſoit, qui ne trouve ſa condamnation dans ces autres paroles, *Væ autem homini illi per quem ſcandalum venit*; malheur à l'homme par qui le ſcandale arrive. Or quoiqu'il ſoit vrai, que la propoſition du Fils de Dieu comprend tous les ſcandales; en voici un, mes chers Auditeurs, qu'il avoit ſur-tout en vue, & ſur-quoi je ne doute point qu'il n'ait fait particulierement tomber la malédiction de cet anathême foudroyant,

Væ

a *Matt.* 18, b *Ibidem*.

Væ mundo. C'eſt le ſcandale du reſpect humain, je veux dire, le ſcandale que cauſent dans le monde ceux qui par leurs diſcours, ou par leur conduite, ſervent à y entretenir le reſpect humain. Scandale d'autant plus criminel, qu'il s'attaque plus immédiatement à Dieu, & qu'il va plus directement à la deſtruction de ſon culte : en voilà la nature. Scandale d'autant plus pernicieux, qu'il ſe répand avec plus de facilité, & qu'il entraine plus infailliblement les ames : en voilà le danger. Scandale, qu'il vous eſt d'autant plus expreſſément & plus étroitement ordonné de prévenir & d'éviter, Grands du monde, que de votre part il devient beaucoup plus contagieux & plus mortel : voilà, par rapport à vous, les obligations qui en naiſſent. Enfin, ſcandale que vous pouvez aiſément corriger, en oppoſant, comme dit Saint Chryſoſtome, le reſpect humain au reſpect humain; & en faiſant de votre bon exemple, un préſervatif contre le libertinage du ſiecle : en voilà le remede. Encore un moment d'attention, & je finis.

Scandale ſpécialement injurieux à Dieu ; pourquoi ? parce qu'il va ſpécialement à détruire le culte de Dieu. En quoi conſiſta le péché des enfans d'Heli ? ce péché que Dieu dans l'Ecriture exagere en des termes ſi forts, & dont il a, ce ſemble, affecté de nous donner une horreur toute particuliere? Quel fut leur crime ? Le Saint Eſprit nous le marque : c'eſt qu'ils ſcandaliſoient le peuple : & comment ? en rebutant ceux qui venoient offrir au Seigneur leur ſacrifice, & en les détournant de ce devoir de Religion, au-lieu de les y attirer. « *Erat ergò peccatum puerorum grande nimis ; quia retrahebant homines à ſacrificio Domini.* C'étoit, dit le texte ſacré, un péché capital, un péché trop grand pour mériter grace, trop grand pour être diſſimulé & pardonné : *Grande nimis.* Et que font autre choſe ces libertins, qui raillent de la pieté, qui décrédi-

a. 1. *Reg.* 1.

tent la Religion, devant qui l'on ne peut impunément ſervir Dieu, parce qu'on ſe trouve toujours expoſé à leurs traits, parce qu'on eſt toujours témoin de leur vie, & que leur vie dérèglée eſt comme une cenſure publique de la vertu : qui ſemblables aux Phariſiens, dont parloit le Sauveur du monde, diſons mieux, qui plus criminels encore que ces Phariſiens, puiſque les Phariſiens gardoient au moins certains dehors, ferment à leurs freres le Royaume du Ciel; & non contens de n'y pas entrer eux-mêmes, voudroient en défendre aux autres l'entrée? Qu'il y ait deux ou trois mondains de ce caractere, ſur-tout mondains accréditez, il n'en faut pas davantage pour pervertir toute une Cour, & pour détourner du droit chemin les ames les mieux diſpoſées à marcher dans la voye de Dieu. Or vous ſavez avec quelle ſéverité, & même avec quel éclat, Dieu punit ce ſcandale dans la perſonne d'Ophni & de Phinées. Et je ne m'en étonne pas, Seigneur: car il s'agiſſoit du plus eſſentiel & du plus délicat de vos interêts; & le bleſſer, c'étoit, pour parler avec un de vos Prophetes, vous bleſſer dans la prunelle de l'œil. Qu'un particulier dans un Etat entreprît par ſes ſollicitations de corrompre la fidelité des peuples, il n'y a point de ſupplice dont il ne fût digne; & l'on ne trouveroit point étrange, qu'il fût ſacrifié à toute la rigueur des loix. Il eſt donc juſte, ô mon Dieu, que vous preniez vous-même votre cauſe en main; & ſi le monde veut attenter à vos droits, que vous les défendiez, que vous les vengiez, en faiſant reſſentir aux coupables les plus rudes coups de votre juſtice.

Scandale le plus contagieux & le plus prompt à ſe communiquer. Quel progrès ne fait-il pas; & ſi l'on n'en arrête le cours, avec quelle rapidité n'emporte-t-il pas les ames foibles? C'eſt ce qui émut ce généreux Machabée, l'invincible Mathatias, & ce qui l'excita à faire une action, que le Saint Eſprit a canoniſée, & dont la mémoire ſera éternelle.

Il

Il vit un Iſraëlite vaincu par la crainte du monde, & ſur le point d'adorer publiquement l'Idole: il le vit ; & touché d'un zèle de Dieu, qui ſe tourna en courroux, il prévint par un double ſacrifice cette impieté, immolant ſur l'autel même de l'Idole, non-ſeulement l'Iſraëlite impie, mais le payen qui le forçoit à l'être ; & conſacrant ſa colere par la mort de ces deux victimes, dont Dieu lui ordonna d'être le ſacrificateur. D'où lui vint ce tranſport de zèle ? de la douleur dont il fut ſaiſi, & de la penſée qu'il eut que l'exemple de ce ſacrilege alloit être ſuivi de mille autres : de la réflexion qu'il fit, que dans une pareille conjoncture, le ſcandale d'un ſeul toleré & impuni, ſuffiſoit pour ébranler toute la nation. Le danger où lui parut le peuple de Dieu, & la vue des ſuites affreuſes que devoit avoir la lâcheté de ce profanateur; voilà ce qui l'échauffa, ce qui l'anima, ne craignons point de dire, ce qui l'emporta, puiſque dans l'Ecriture ſon emportement eſt le ſujet même de ſon éloge.

Ah ! Chrétiens, quelle leçon pour nous ! C'étoit dans un tems de perſécution, que les Machabées reſſentoient ſi vivement le ſcandale du reſpect humain, & qu'ils en craignoient tant les conſéquences; mais ce tems de perſécution eſt-il abſolument paſſé pour nous ? & malgré l'état floriſſant où nous voyons aujourd'hui la Religion, pouvons-nous, dit Saint Auguſtin, nous flatter, qu'il n'y ait plus pour les ſerviteurs de Dieu d'auſſi dangereuſes épreuves à ſoutenir ? A ces perſécutions ſanglantes que le paganiſme leur ſuſcitoit autrefois, n'en a-t-il pas ſuccedé d'autres, d'autant plus à craindre, qu'elles ſont plus humaines ; & d'autant plus propres à cauſer la ruïne des ames, qu'on ne penſe pas même à s'en préſerver ? J'oſe dire, & j'en ſuis perſuadé, qu'un mot que vous prononcez, qu'un regard que vous jettez, qu'un mépris que vous témoignez, qu'un exemple que vous donnez, fait plus d'impreſſion ſur les cœurs, & corrompt de nos jours plus de Chrétiens, que

tout ce qu'inventoient les tyrans pour exterminer le Chriſtianiſme. On réſiſtoit aux tyrans; & le ſang des martyrs, par une merveilleuſe fécondité, ne ſervoit qu'à produire de nouveaux fideles: mais réſiſte-t-on à un reſpect humain, que vous faites naître? & cette perſécution, à quoi vous expoſez la vertu, bien loin de l'affermir, de la multiplier, de l'étendre, n'eſt-ce pas ce qui établit l'empire du péché, & ce qui entretient le regne du libertinage?

Car que ne peut point cet attrait naturel, que nous ſentons à faire comme les autres? que ne peut point cette fauſſe émulation, qui nous porte à ſuivre les autres, & à imiter ſur-tout ceux qui réuſſiſſent dans le monde & à qui le monde applaudit? Si donc ils nous tracent le chemin du vice, s'ils nous y appellent par leurs diſcours, s'ils nous y attirent par leurs exemples, s'ils exigent de nous cette condeſcendance criminelle & cette complaiſance mondaine, s'ils y attachent une gloire prétendue, s'ils en font dépendre leur eſtime, ou même leurs gratifications & leurs récompenſes; combien cette tentation fera t-elle d'apoſtats; combien en a-t-elle fait & en fait-elle encore? Vous connoiſſez le monde, mes chers Auditeurs, & vous le connoiſſez mieux que moi: c'eſt à vous-mêmes & à votre propre expérience que je vous renvoye. Vous ſavez combien on le craint, ce tyran de la pieté, & combien vous le craignez vous-mêmes. Vous ſavez combien on cherche à ſe le rendre favorable, & combien vous le cherchez vous-mêmes. Vous ſavez quels moyens on y employe, & quels moyens vous y avez employé vous-mêmes. Vous ſavez ce qu'on lui ſacrifie tous les jours, & ce que vous lui avez peut-être ſacrifié vous-mêmes. Quoi qu'il en ſoit, n'eſt-ce pas de ce ſcandale, comme l'a remarqué Saint Bernard, que viennent preſque tous les maux, dont l'Egliſe des derniers tems eſt affligée, & cette diſſolution des mœurs que nous voyons, & dont nous ne pouvons aſſez gémir?

De-

De-là naît pour les Grands du monde, pour toutes les personnes qui ont quelque autorité & qui tiennent quelque rang dans le monde, une obligation plus étroite & plus indispensable, d'être, non-seulement sinceres, mais exemplaires dans le culte de Dieu & dans l'exercice de leur Religion; & c'est l'avis important que leur donne Saint Augustin. Car, dit ce Pere, ce sont les Grands, qui doivent guérir cette foiblesse du respect humain dans les petits: ce sont ceux que Dieu a élevez, qui doivent autoriser cette sainte liberté avec laquelle il veut être servi: ce sont ceux à qui naturellement on veut plaire, qui doivent témoigner par leur conduite, que jamais l'impieté, ni le vice, ne leur plaira; mais qu'au contraire la Religion & la vertu leur plaira toujours. Comme le respect humain s'attache à eux, & qu'ils en sont les objets, ce sont eux qui doivent le détruire, ou en sanctifier l'usage. Or ils font l'un & l'autre, & par leurs paroles, & par leurs actions, quand ils parlent & qu'ils vivent en Chrétiens; & tel est le remede du respect humain.

Ainsi le conçut ce vieillard vénérable, Eleazar; cet homme, parmi le peuple Juif, également respectable, & par son âge, & par sa dignité; cet homme, selon la belle expression de Saint Ambroise, plein de l'esprit de l'Evangile avant l'Evangile même: [a] *Vir ante tempora evangelica evangelicus.* On lui demandoit une seule chose, pour le sauver de la mort, non pas qu'il mangeât de la chair défendue, mais au moins qu'il dissimulât, & que seulement en apparence il consentît à en manger. Déguisement dont il eut horreur; & par quelle raison? c'est qu'il ne me convient pas, répondit-il, dans l'âge où je suis, ni dans la place que j'occupe, d'user de détours & de cacher mes sentimens. Car que pensera, que fera une jeunesse ignorante & foible, quand on apprendra, que la vertu d'Eleazar s'est démentie, & qu'il a lui-même abandonné la

a-mbros.

loi de ſon Dieu? On ſe meſurera ſur moi; on deviendra lâche comme moi, infidele comme moi, impie comme moi. Qu'eût-on en effet penſé? qu'eût-on dit? & ſur-tout, qu'eût-on fait à ſon exemple? Mais auſſi quel puiſſant motif, pour ſoutenir les ames timides & chancelantes, quand on le vit, malgré le reſpect du monde, malgré les menaces & les tourmens, garder au Seigneur la foi qu'il lui avoit jurée, & donner pour lui ſa vie?

Belle leçon pour vous, Chrétiens; pour vous, dis-je, en particulier, à qui Dieu n'a fait part de ſon pouvoir, que pour le faire ſervir à ſon culte. Que doit dire un pere à ſes enfans? ce que diſoit le ſaint homme Tobie: a *Audite ergò, filii mei, patrem veſtrum: ſervite Domino in veritate.* Ecoutez-moi, mes chers enfans; je ſuis votre pere; & malheur à moi, ſi je ne vous laiſſois pas pour héritage la crainte de votre Dieu. Servez le Seigneur, & ſervez-le en eſprit & en vérité. Servez-le ſans diſſimulation; & par-tout où il s'agira de ſon culte, ne ſoyez jamais politiques, ni mondains. C'eſt votre Religion qui fait votre gloire: conſervez-la, & ne la deshonorez pas. C'eſt elle qui vous doit ſauver; gardez-vous de la ſcandaliſer. Que doit dire un maitre, un chef de famille à ſes domeſtiques? ce que diſoit David: b *Non habitabit in medio domûs meæ qui fecit ſuperbiam.* Je ne veux point d'impies dans ma maiſon: j'y veux des gens qui craignent Dieu, & qui m'obeïſſent en obeïſſant à Dieu: ni blaſphemateur, ni parjure, ni débauché, ne me ſervira jamais; & qui donc? celui qui marche dans la voye droite d'une vie innocente & pure. c *Ambulans in viâ immaculatâ hic mihi miniſtrabit.* Que devons-nous faire chacun dans l'étendue de notre condition, & ſelon notre état? tout ce qui dépend de nous, pour affermir la Religion dans l'eſprit de ceux que Dieu nous a ſoumis: autrement, nous nous rendons coupables devant Dieu du plus grand ſcan-

a *Tob.* 14. b *Pſal.* 100. c *Ibidem.*

ſcandale; pourquoi ? parce que le ſcandale devant Dieu, n'eſt jamais ni plus grand ni plus puniſſable, que lorſqu'il vient de la même ſource, d'où l'on devoit attendre l'inſtruction & l'édification.

J'ai la conſolation, Chrétiens, de parler à des Auditeurs, pour qui le reſpect humain n'a dû jamais être un ſcandale moins dangereux, ni un obſtacle plus aiſé à vaincre, qu'il l'eſt aujourd'hui : parce que je prêche dans la Cour d'un Prince, qui, plus zèlé que jamais pour les interêts de Dieu, donne du crédit à la Religion, & combat le vice bien plus hautement & bien plus efficacément par ſon exemple, que je ne le puis faire moi-même par mon miniſtere. Ce que j'aurois à craindre pour vous, c'eſt que vous ne fuſſiez même expoſez à un autre reſpect humain ; & qu'au-lieu que le reſpect humain faiſoit autrefois à la Cour des libertins, il n'y fît maintenant des hypocrites. Ce que j'aurois à craindre, c'eſt que vous ne fuſſiez, ou que vous ne paruſſiez Chrétiens, que par la ſeule conſideration du monde; ne ſervant Dieu que dans la vue de l'homme, au lieu de ſervir Dieu dans l'homme & de ſervir l'homme pour Dieu. Voilà l'effet que pourroit avoir, contre ſes propres intentions, la pieté d'un Roi fidele à Dieu & défenſeur du culte de Dieu : car de quoi n'abuſe-t-on pas ?

Mais outre que dans cette crainte, je me conſolerois encore, de ce qu'au moins la Religion auroit pris par-là le deſſus, que le libertinage ſeroit réduit à ſe tenir caché ; & que de deux maux, délivrez enfin du plus grand, nous n'aurions plus qu'à nous préſerver du moindre: outre que je me promettrois de vous, qu'en évitant un écueil, vous apprendriez à ne pas donner dans un autre ; & qu'avec cette droite raiſon qui vous conduit; vous ne feriez pas aſſez aveugles, pour faire de votre Religion, de cette Religion divine, une Religion purement humaine : malgré la crainte même que j'aurois, ne laiſſons pas, vous dirois-je, mes chers Auditeurs, de

nous prévaloir de l'heureuſe diſpoſition des choſes, & de ce que l'adorable providence nous y fait trouver d'avantageux pour le Chriſtianiſme & pour notre ſalut. Quand le reſpect humain nous attache à nos devoirs, quoiqu'il ne ſoit par lui-même, *ni* ſaint, ni louable, il n'eſt pas toujours inutile: c'eſt un ſoutien à notre foibleſſe. Quand il nous engage à honorer Dieu, tout reſpect humain qu'il eſt, nous ne devons pas abſolument, ni en tous ſens, y renoncer; mais le rectifier, mais le purifier, mais le perfectionner. De la créature, nous devons nous élever au Créateur; & par la comparaiſon de ce que nous ſerions prêts à faire pour l'homme, nous exciter à chercher uniquement Dieu, & le Royaume de Dieu.

Or ſuivant ces principes, que la foi-même autoriſe, béniſſons-le, Chrétiens, ce Dieu tout-puiſſant & tout miſericordieux, de nous avoir donné un Maitre, qui ne porte pas en vain le titre de Protecteur de ſa Religion, puiſqu'il ne tient qu'à nous, ſi nous voulons profiter de ſon zèle, qu'il ne ſoit encore le protecteur de la nôtre. Mettons au nombre des bienfaits, & des plus ſignalez bienfaits, que nous ayons reçus du Ciel, de n'être pas nez dans un de ces ſiecles malheureux, où, ſi je puis parler de la ſorte, l'impieté étoit à la mode, & où pour être approuvé du monde, il falloit être ennemi de Dieu. Vous ſur-tout, qui m'écoutez, eſtimez-vous heureux de vivre dans un tems, ſous un regne, & au milieu d'une Cour, où l'on eſt au moins revenu de ces déteſtables maximes. Reconnoiſſons, vous & moi, que nous ſommes inexcuſables, ſi nous ne marchons pas tête levée dans la voye du ſalut; &, que tout autre reſpect humain qui pourroit d'ailleurs nous retenir, doit ceder à l'exemple prédominant d'un Monarque, auprès duquel la vertu eſt en faveur, & qui la fait également honorer & pratiquer. Ne diſons point comme ces infortunez Iſraëlites dans leur

leur captivité : a *Quomodò cantabimus canticum Domini in terrâ alienâ ?* Comment pourrons-nous chanter les cantiques du Seigneur dans une terre étrangere ? comment les chanterons-nous au milieu de la Cour, & dans le monde ? Oui, dans le monde même, & au milieu de la Cour, nous les chanterons. Autrefois la Cour étoit cette Babylone, où les louanges de Dieu n'étoient jamais entendues, où son nom étoit blaſphêmé : maintenant, ſi nous le voulons, il y ſera béni ; ſa parole y ſera écoutée & goûtée, ſa loi y ſera reſpectée & obſervée. Nous avons pour cela le plus puiſſant ſecours ; & quel ſujet de condamnation, ſi nous ne nous en ſervons pas ?

b *Beatus*, conclud le Sauveur du monde, *qui non fuerit ſcandalizatus in me :* Bienheureux celui qui ne ſera point ſcandaliſé de moi. Il n'exceptoit pas de cette béatitude ceux qui habitent dans les Palais des Rois, au contraire, il parloit à eux ; & pour les convaincre qu'ils en étoient capables, & qu'ils devoient y avoir part, il leur propoſoit Jean-Baptiſte, qui dans la Cour d'un Roi, & d'un Roi infidele, avoit librement confeſſé le Dieu qui l'envoyoit. C'eſt le même Dieu qui m'envoye, mais qui m'envoye dans la Cour d'un Roi Chrétien. C'eſt l'Evangile de Jeſus-Chriſt que j'y annonce. Puiſſiez-vous le recevoir ſans rougir, afin que ce Dieu-homme ne rougiſſe point lui-même de vous ; mais qu'il vous reconnoiſſe devant ſon Pere, & qu'il vous faſſe entrer dans ſa gloire, que je vous ſouhaite, &c.

a *Pſal.* 136. b *Matth.* 11.

SERMON

POUR LE III. DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur la Severité Evangelique.

Ego vox clamantis in deserto: Dirigite viam Domini.

Je suis la voix de celui qui crie dans le desert: Rendez droite la voye du Seigneur. En Saint Jean, chap. I.

SIRE,

Cette voye du Seigneur est sans doute, selon la pensée de tous les Peres de l'Eglise, & même dans le sens litteral, la voye étroite du salut; & Jean-Baptiste est le prémier, qui comme précurseur de Jesus-Christ, fut envoyé au monde pour la faire connoitre, pour la préparer dans les cœurs, pour l'applanir sans l'élargir; mais sur-tout pour la rendre droite, par les saintes règles qu'il nous a tracées, en nous y exhortant à y entrer & à la suivre: *Dirigite viam Domini, rectas facite semitas ejus.* Voye étroite, voye unique qui puisse desormais nous conduire à la vie, je dis à la vie éternelle: a *Arcta via est*

a *Math.* 7.

eſt qua ducit ad vitam. Car depuis le péché, dit Saint Jerôme, il n'y a plus d'autre voye pour aller à Dieu, que la voye de la mortification.

Mais par une ſuite funeſte de l'état malheureux où le péché nous a réduits, combien ignorent cette voye, & ne la ſavent pas diſcerner? combien d'entre eux même qui la cherchent, & qui croyent l'avoir trouvée, s'y égarent néanmoins & s'y perdent? Et en effet, nous apprenons de l'Ecriture, qu'il y a une voye dont les apparences ſont trompeuſes; que les hommes regardent comme une voye droite, mais dont les iſſues aboutiſſent à la mort: a *Eſt via quæ videtur homini recta; noviſſima autem ejus ducunt ad mortem.* Il eſt donc aujourd'hui queſtion, mes chers Auditeurs, de vous préſerver d'une illuſion ſi dangereuſe: il s'agit de vous donner une juſte idée de la ſeverité Chrétienne; & c'eſt ce que j'entreprends dans ce diſcours. Ne prenons point d'autre modele que Jean-Baptiſte; & parce que c'eſt par l'oppoſition des tenebres, que la lumiere paroit plus éclatante, oppoſons la vraye ſeverité de Saint Jean à cette fauſſe ſeverité des Phariſiens, que le Fils de Dieu dans l'Evangile a ſi ſouvent & ſi hautement réprouvée. Qui jamais fit profeſſion d'une vie plus auſtere que le divin Précurſeur? qui jamais fut plus ſevere dans ſes mœurs? Mais dans ſa ſeverité-même, remarquez ceci, ce fut un homme deſintereſſé, ce fut un homme humble, & ce fut un homme charitable. Deſintereſſement le plus parfait: il ne tient qu'à lui d'être reconnu dans toute la Judée pour le Meſſie; des Prêtres, des Levites députez de la Synagogue ſont prêts à le ſaluer en cette qualité: mais ſans ſe laiſſer prendre à l'éclat d'une dignité ſi auguſte & ſi éminente, il proteſte non-ſeulement qu'il n'eſt pas le Meſſie, mais qu'il n'eſt pas même un Prophete: b *Elias es tu? non ſum. Prophetas es tu? non ſum.* Humilité la plus héroïque: bien loin d'accepter l'offre qu'on lui fait, il con-

a *Prov.* 16. b *Joan.* 1.

confeſſe qu'il n'eſt pas digne de rendre à ce Meſſie que l'on cherche, les plus vils ſervices, ni de dénouer les cordons de ſes ſouliers : a *Cujus non ſum dignus ut ſolvam corrigiam calceamenti ejus.* Enfin, charité la plus pure & la plus ſolide : s'il a de la dureté, c'eſt pour lui-même ; & du reſte il employe toute l'ardeur de ſon zèle à inſtruire les peuples, à toucher & à gagner les cœurs pour les gagner à Jeſus-Chriſt : *Ego vox clamantis : dirigite viam Domini.*

Voilà ce que j'appelle une ſeverité vraiment évangélique. Voilà ce qui manquoit aux Phariſiens, & ce qui manque encore à tant d'autres, qui, ſelon le reproche de Saint Jerôme, ont hérité, par une malheureuſe ſucceſſion, de tous les vices de ces prétendus dévots : b *Va vobis, ad quos Phariſæorum vitia tranſierunt.* Ils ſe piquoient d'une pieté ſevere ; mais quel en étoit le fond ? Un eſprit d'interêt : malheur à vous, leur diſoit le Sauveur du monde, qui faites de longues prieres, & qui cherchez à vous enrichir du patrimoine des veuves. Un orgueil ſecret : malheur à vous, pourſuivoit le Fils de Dieu, qui voulez par-tout dominer & tenir les prémiers rangs. Une dureté impitoyable pour le prochain : malheur à vous, qui chargez vos freres de fardeaux peſans, dont ils ſont accablez, & qu'ils ne peuvent porter. De-là, mes chers Auditeurs, tirons trois règles pour bien juger de la ſeverité Chrétienne ; & concluons, qu'elle doit ſur-tout conſiſter dans un plein deſintereſſement, c'eſt la prémiere Partie ; dans une ſincere humilité, c'eſt la ſeconde ; & dans une charité patiente & compatiſſante, c'eſt la troiſieme. On dira que cette matiere ne convient pas à la Cour ; & moi je dis que c'eſt ſpécialement à la Cour qu'elle convient. Car à la Cour, comme par-tout ailleurs, on ne peut ſe ſauver que par la voye étroite ; & n'eſt-ce pas à la Cour, plus que par-tout ailleurs, qu'on a, dans cette voye étroite,

a *Act* 13. b *Hieron.*

te, à ſe défendre de l'interêt, de l'orgueil, des averſions, des animoſitez, des envies, de tout ce qui peut envenimer un cœur & l'endurcir? Je n'y perſuaderai pas; mais au moins j'inſtruirai. La ſeverité que j'y préche, n'y ſera pas pratiquée; mais au moins elle y ſera connue: & n'y eût-il que quelques ames fideles qui dûſſent profiter de cette inſtruction, ce ſera aſſez pour moi. Dieu aura la gloire d'avoir trouvé juſques dans la Cour, ou plutôt d'y avoir formé de parfaits adorateurs. Demandons &c. *Ave Maria.*

I. PARTIE.

C'Eſt par le retranchement de l'interêt, ou plutôt de la cupidité qui s'attache à la pourſuite de l'interêt, que doit commencer cette circonciſion du cœur, dont parle ſi ſouvent l'Apôtre, & ſans laquelle il eſt impoſſible d'entrer dans cette voye étroite de l'Evangile, qui conduit à la vie, & qui eſt le principe du ſalut: a *Omnis ex vobis qui non renunciat omnibus quæ poſſidet, non poteſt meus eſſe diſcipulus.* Quiconque ne renonce pas d'eſprit & de cœur à tout ce qu'il a, beaucoup plus à tout ce qu'il n'a pas, & qu'il ne peut avoir ſans injuſtice ou ſans forcer l'ordre de Dieu, eſt incapable d'être mon diſciple. Voilà le prémier axiome de la morale de Jeſus-Chriſt, qui pour n'être que le plus bas degré de la perfection évangélique, ne laiſſe pas d'abord d'élever l'homme au-deſſus de tout ce qui n'eſt point Dieu; & qui fait déja réellement & ſolidement en lui, ce que la philoſophie payenne n'a jamais pu faire qu'en apparence dans ſes plus parfaits & ſes plus zélez ſectateurs. D'où je conclus, qu'un Chrétien, quelque idée de ſainteté qu'il ſe propoſe, n'aura jamais cet eſprit de ſeverité, propre de la loi de grace, qu'autant qu'il aura cet eſprit de deſintereſſement par où no-

a *Luc.* 14.

notre divin Maitre a voulu que ſes diſciples fuſſent diſtinguez.

Car pour vous en développer le myſtere, prenez garde, s'il vous plait, aux propoſitions que j'avance, & qui vont vous deſabuſer d'autant d'erreurs, dont je craindrois avec ſujet que vous ne fuſſiez prévenus. S'il faut meſurer la ſeverité Chrétienne par quelque règle ; à parler exactement, ce ne doit point être, ni par la difficulté des choſes que l'on entreprend ou que l'on eſt prêt à ſouffrir, ni par l'éclat d'une vie exterieurement auſtere & mortifiée, ni par un certain zèle de reforme dont on ſe pique dans les diſcours & dans les converſations du monde, ni par un abandon même effectif de quelques interêts particuliers, dont on conſent à ſe dépouiller. Pourquoi ? parce que tout cela préciſément conſideré, bien loin d'être ce que Jeſus-Chriſt a prétendu en nous obligeant à être ſeveres envers nous-mêmes, peut ſubſiſter, & ſubſiſte en effet tous les jours avec les plus honteux relâchemens du Chriſtianiſme. Quelle eſt donc la marque ſûre & infaillible de la ſeverité que nous profeſſons dans notre Religion ? Je le répete, un deſintereſſement général, abſolu, ſincere : trois qualitez auſſi rares dans le monde, qu'elles ſont eſtimables ; & par où nous devons juger ſi nous ſommes en effet devant Dieu, ce que peut-être nous nous flattons bien injuſtement d'être devant les hommes. Ceci mérite toute l'attention de vos eſprits ; ne perdez rien d'une ſi importante matiere.

Non, Chrétiens, ce n'eſt point par la règle, ni de la difficulté des choſes, ni du courage à les entreprendre ou à les ſouffrir, qu'il faut diſcerner la vraye ſeverité d'avec la fauſſe. Et la preuve en eſt évidente : parce que, comme raiſonne fort bien Saint Chryſoſtome, les choſes mêmes les plus fâcheuſes & celles dont la nature a le plus d'horreur, nous deviennent ſupportables, & même faciles & agréables, dans la vue d'un interêt humain : & quand nous agiſſons

giſſons par le motif de cet interêt, bien loin que nous nous faſſions violence en nous abſtenant, en nous ſurmontant, en nous captivant, on peut dire, & il eſt vrai, que nous nous la ferions toute entiere en ne nous abſtenant pas, en ne nous ſurmontant pas, & en ne nous captivant pas.

Ce que nous prénons alors ſur nous, nous nous l'accordons à nous-mêmes. Nous mortifions une paſſion; mais c'eſt pour ſuivre le mouvement & l'attrait d'une autre. Il nous en coûte, mais d'une maniere qui ne choque point notre amour-propre; puiſqu'au contraire c'eſt notre amour-propre, qui nous fait porter lui-même la peſanteur du joug, & qui cherche en cela à ſe ſatisfaire. Or ce qui ſatisfait en nous l'amour-propre, ne peut pas être l'objet de la ſeverité évangélique.

En effet; on ne dira pas que la vie pénible & laborieuſe d'un avare, qui s'épuiſe pour amaſſer, ſoit une vie auſtere ſelon l'Evangile; ni que la ſervitude d'un courtiſan, qui pour établir ſa fortune, eſſuye tout & dévore tout, lui doive être comptée pour un exercice de cette abnégation qui fait le ſouverain mérite des juſtes. Au contraire, plus l'un & l'autre eſt déterminé dans cette vue à prendre ſur ſoi-même, plus il eſt cenſé amateur de ſoi-même, & plus il eſt éloigné de cette ſainte haine, que le Fils de Dieu veut que nous ayons de nous-mêmes. Pourquoi ? parce que l'interêt qui le domine, & dont il s'eſt rendu eſclave, n'eſt rien autre choſe qu'un amour déréglé de ſoi-même, qui le fait ſouffrir. Sa véritable abnégation, je parle de l'homme mondain, ſeroit donc plutôt de ne pas ſouffrir de la ſorte, & de renoncer à cet interêt, pour lequel il renonce à tout le reſte. Car voilà ce qui lui coûteroit; mais c'eſt juſtement ce qu'il ne gagne jamais ſur lui : parce que, ſelon la penſée de Saint Ambroiſe, s'il ſe reſſerre, ce n'eſt point dans cette voye étroite & ſalutaire que Jeſus-Chriſt nous a enſeignée; mais par un aveuglement bien déplorable, dans

dans le chemin large & ſpacieux qui mene à la perdition.

Je dis plus, & je vous prie d'écouter ceci. *Une* vie exacte & exterieurement mortifiée n'eſt point toute ſeule un témoignage convaincant de la ſeverité que nous cherchons, & qui eſt celle que l'Evangile nous recommande. En voici la raiſon. C'eſt que dans cet extérieur de mortification & de régularité, il peut encore y avoir un interêt caché où la nature ſe trouve. Quel interêt, me direz-vous ? un interêt, Chrétiens, d'autant plus difficile à vaincre, & plus dangereux, qu'il eſt plus déguiſé & plus raffiné : c'eſt-à-dire, un interêt où la pieté ſe mêle, & qui eſt revêtu de ce qu'il y a de plus ſpécieux & de plus éclatant dans la Religion.

Car ſi la pieté eſt utile à tout, comme diſoit Saint Paul, quoiqu'il l'ait dit dans un ſens bien different de celui-ci; beaucoup plus la pieté qui ſe pique d'exactitude & d'auſterité. Or telle eſt ſur-tout celle de certains eſprits, dont Saint Auguſtin nous a ſi bien donné l'idée, qui ſe font, dit-il, un interêt d'être ſeveres ; & dont il ſemble que la politique ſoit d'être regardez dans le monde & tenus pour tels: & moi je ſoutiens que du moment qu'ils ſe font un interêt de l'être, dès-là ils ceſſent de l'être, & qu'il eſt impoſſible qu'ils le ſoient, parce qu'il n'y a point de contradiction plus poſitive dans la morale Chrétienne, que celle qui ſe rencontre entre ces deux termes, la recherche de l'interêt, & la ſeverité.

Un exemple plauſible, & d'autant plus touchant pour nous, que Jeſus-Chriſt notre ſouverain Maitre, à force de nous le mettre devant les yeux, l'a conſacré, pour ainſi dire, à notre inſtruction, c'eſt celui des Phariſiens. Qu'y avoit-il de plus régulier en apparence, & de plus détaché par profeſſion de toutes les douceurs de la vie, que les Phariſiens parmi les Juifs? C'étoit l'eſprit de leur ſecte. Cependant le Sauveur du monde ne put jamais les ſupporter : & la remarque de Saint Jerôme eſt bien

éton-

étonnante, que cet homme-Dieu, qui étoit d'un côté la ſageſſe même, & de l'autre la douceur & la bonté même, fit toujours paroitre plus d'indignation & un zèle plus amer contre cette prétendue ſeverité Phariſaïque, que contre les deſordres les plus énormes des publicains & des femmes proſtituées de Jeruſalem.

Que manquoit-il aux Phariſiens pour être ſeveres? Ah! mes Freres, répond Saint Bernard, que ne leur manquoit-il pas? Ils avoient l'ombre de la ſeverité; mais ils n'en avoient pas le corps, bien loin qu'ils en euſſent l'eſprit. Pourquoi? parce qu'ils n'en affectoient les pratiques, que pour s'en attirer les profits & les émolumens : c'eſt-à-dire, parce que c'étoient des hommes mercenaires, qui ne s'attachoient à la rigueur des obſervances de la loi, que pour ſe maintenir dans la poſſeſſion d'un miſerable interêt qui les aveugloit, & dont ils étoient jaloux; que pour parvenir à leurs fins, que pour contenter leur cupidité, que pour ſe rendre maitres des eſprits; que pour exercer un empire plus abſolu, non-ſeulement ſur les perſonnes, mais, comme Jeſus-Chriſt leur reprochoit, ſur les revenus & les biens, & en particulier ſur les biens de certaines veuves, qui, préoccupées de l'opinion de leur ſainteté, s'épuiſoient pour fournir à leur entretien: a *Væ vobis, quia comeditis domos viduarum.* Car tout cela, ce ſont les points marquez par les Evangéliſtes, ſur quoi le Fils de Dieu avoit coutume de s'étendre, pour confondre ces ſages du Judaïſme; ne les épargnant jamais, & jugeant qu'il étoit néceſſaire de découvrir l'abus de leur conduite, parce qu'il ne concevoit rien de plus oppoſé à la pureté de ſes maximes, que cet interêt couvert du voile de la ſeverité.

Si donc, Chrétiens, pour nous appliquer cette divine morale, il arrivoit malheureuſement pour nous, que nous priſſions les mêmes voyes, & qu'au mi-

a *Matt.* 23.

milieu du Chriſtianiſme, dont nous profeſſons la créance & le culte, nous fuſſions Phariſiens d'action & de mœurs: Ce n'eſt point une ſuppoſition chimérique; & Saint Paul, qui prévoyoit les malheurs dont l'Egliſe étoit menacée, avertiſſoit ſon diſciple Timothée, qu'il viendroit un tems, où ce trafic de pieté regneroit même entre les fideles; & qu'il y en auroit parmi eux, dont la corruption de l'eſprit & du cœur iroit juſqu'à s'imaginer que la Religion leur doit être un moyen pour réuſſir dans le monde: [a] *Hominum mente corruptorum, exiſtimantium quæſtum eſſe pietatem*: il l'a prédit, Chrétiens, & Dieu veuille que notre ſiecle ne ſoit point un de ceux qu'il a déſigné par ces paroles: c'eſt à vous & à moi de nous préſerver d'un tel deſordre. S'il arrivoit, dis-je, qu'abuſant d'une choſe auſſi ſainte qu'eſt la ſeverité évangélique, le ſcandale qu'a déploré Saint Paul, vînt à ſe vérifier en nous; que n'ayant rien peut-être d'ailleurs, par où nous pouſſer dans le monde & y faire quelque figure, nous entrepriſſions d'en venir à bout par les apparences d'une vie plus reformée; que par-là l'on cherchât à s'établir, par-là l'on ſe fît des amis, par-là l'on ſe ménageât des patrons; par-là, ou plutôt en cela, l'on eût des deſſeins, des eſperances, des vues, qui ſe produiroient dans leur tems: en ſorte que tout cet éclat de pieté, & de pieté ſevere, n'aboutît qu'à conduire une intrigue, qu'à ſoutenir une entrepriſe, qu'à engager celui-ci, qu'à gagner celle-là; en un mot, qu'à entretenir cette ſocieté, ce commerce indigne, qui a été un ſujet d'horreur pour l'Apôtre; *Exiſtimantium quæſtum eſſe pietatem*: pourroit-on dire alors qu'il y eût là le moindre veſtige de cette ſeverité Chrétienne, qui doit non-ſeulement nous rendre parfaits, mais parfaits comme notre Pere céleſte? Ah, mes chers Auditeurs, ce ſeroit bien renverſer les idées des choſes, & prendre plaiſir à nous ſéduire nous-mêmes, que d'en juger ainſi.

Non,

[a] *Tim.* 6.

Non, non, ſi nous en ſommes réduits là, Jeſus-Chriſt ne nous reconnoit point pour ſes diſciples. Cette ſeverité intereſſée eſt un des plus pernicieux relâchemens où nous puiſſions tomber ; & tout le fruit que nous en devons attendre, c'eſt qu'après nous en être ſervis pour faire quelque tems une figure odieuſe ou ridicule devant les hommes, elle ſerve un jour à faire notre confuſion & notre honte devant Dieu.

Mais on a du zèle pour maintenir la diſcipline, & l'on ne craint pas de le faire hautement valoir, & de l'oppoſer à la licence & aux dérèglemens du ſiecle. Autre erreur, dit Saint Auguſtin : car ce zèle de la diſcipline, ſi louable d'ailleurs & ſi néceſſaire, ne coûte rien dans les entretiens, dans les cercles, dans les livres, dans les chaires mêmes & dans les diſcours publics. Le bornant là, on n'en eſt point incommodé ; au contraire, on s'en fait honneur : & l'abus en vient juſques à ce point, que le libertinage même s'accoutume à tenir ce langage, parce que c'eſt le langage à la mode, & qu'on a trouvé le ſecret de faire impunément toutes choſes, pourvu qu'on parle ſeverement.

N'a-t-on pas vu des hypocrites ſe ſoutenir par cet artifice, & impoſer au genre-humain : & n'entend-on pas tous les jours des gens perdus de conſcience & chargez de crimes, s'exprimer éloquemment ſur le chapitre de la reforme & ſur la cenſure des mœurs? L'impoſture eſt ſi commune, qu'on commence à ne s'y plus tromper. Mais ſans entrer dans cette politique des ſages du monde, je dis des ſages libertins, voulons-nous connoitre, Chrétiens, ſi ce zèle de reforme, ſi vif en apparence & ſi ardent, eſt dans nous un véritable effet de la ſeverité de l'Evangile? examinons-le par nous-mêmes & par notre propre conduite. En parlant comme nous parlons, c'eſt-à-dire, en nous piquant dans les converſations d'autoriſer les maximes les plus ſeveres, en ſommes-nous pour cela moins intereſſez? en ſommes-nous moins

âpres à pourſuivre ce que nous prétendons nous être dû; en ſommes-nous de meilleure foi pour nous faire une juſtice rigoureuſe ſur ce que nous devons aux autres; en ſommes-nous plus diſpoſez à nous relâcher de nos droits ſur mille ſujets, où la charité, où la paix, où le devoir, où l'honneur même l'exige? Mais ſur-tout, en ſommes-nous plus dégagez de ces vues humaines, qui infectent tout ce qu'il y a de plus ſacré dans le culte de Dieu?

Car voilà, s'il m'eſt permis d'uſer de ce terme, la pierre de touche; mais c'eſt à quoi le faux zèle ne veut pas être éprouvé. Nous exagerons en paroles la ſainteté du Chriſtianisme; & ce n'eſt point préciſément ce que je condamne: mais au même tems que dans nos paroles & dans nos déciſions nous ſommes ſi rigoureux, avons-nous dans la pratique une affaire à traiter, un different à terminer, un argent à placer, une reſtitution à faire; un bénéfice, comme l'on parle, à ſauver ou à négocier: & puisque le nom de bénéfice m'a échapé, avons-nous à combattre les juſtes remords que doit donner la pluralité, l'incompatibilité, la non-réſidence, la tranſlation, l'emploi, ou pour mieux dire, la profanation des revenus? c'eſt juſtement alors que nous nous comportons comme tout le reſte des hommes; parce qu'il s'agit de notre interêt. Ces Théologiens faciles & commodes, que nous ne pouvions auparavant ſouffrir, ne nous paroiſſent plus ſi odieux. Etudiant de plus près leurs opinions, nous y découvrons du bon-ſens; & après les avoir cent fois condamnez pour les aures, nous les eſtimons enfin raiſonnables pour nous-mêmes. Car n'eſt-ce pas ainſi que l'amour-propre eſt ingénieux à nous prévenir & à nous corrompre?

Je ſai, Chrétiens, que nous ne manquons pas d'adreſſe pour paroître en cela même conſcientieux; & qu'après nous être une fois déclarez pour le parti ſevere du Chriſtianisme, s'il nous ſurvient dans le monde

monde une occaſion importante que nous n'avions pas prévue, & où cette ſeverité ſe trouve par malheur oppoſée à notre interêt; une occaſion où le monde nous attendoit, pour voir de quelle maniere nous en uſerions, & où il eſt determiné à ne nous faire nulle grace: je ſai, dis-je, que là-deſſus nous ſavons bien nous ménager, & ne pas risquer notre réputation; que pour cela nous ne nous rendons pas tout à coup au ſentiment qui nous favoriſe; que nous ſommes même les prémiers à prononcer contre nous; qu'il faut bien des remontrances de nos amis & de nos proches, pour nous faire moderer cette rigueur; & qu'il n'y a point de conſultation dont nous n'ayons ſoin de nous prémunir. Mais quand je m'apperçois enfin, que tout ce myſtere ſe termine à faire avec beaucoup de cérémonie ce que font, ſans tant de difficultez & tant de façons, les plus relâchez, & ce que ne feroit peut-être pas un Chrétien qui vit ſelon le train du monde, quoique moins zèlé en ſpéculation pour les mœurs & pour la diſcipline, en vérité je ne puis pas, mes chers Auditeurs, que je ne déplore notre miſere & notre foibleſſe.

La ſeverité du Chriſtianisme dans ces rencontres étoit de ne point prendre tant de meſures, de ne point conſulter tant d'auteurs, de ne point écouter tant d'avis, de tenir ferme dans ſon principe, & d'en demeurer à ce que l'on avoit jugé ſelon Dieu, le plus ſûr & le plus exact; de faire ſincerement ce que l'on auroit exigé des autres, & de renoncer à cet interêt, qui ne s'accorde pas en effet avec les règles de la Religion. Mais où ſont aujourd'hui les exemples de cette ſeverité? Cependant c'eſt par-là qu'il la faut meſurer. Car quand je vois un Chrétien me parler de la voye étroite de l'Evangile, & en revenir toujours à ſon interêt, fît-il des miracles, je ne croirois pas en lui: prononçât-il des oracles, je n'en ſerois pas touché: qu'il me paroiſſe deſintereſſé, & il me perſuadera.

Enfin, j'ai dit que l'abandon même effectif de quelques interêts particuliers, ne ſuffit pas: pourquoi? c'eſt la réflexion de Saint Auguſtin; parce qu'il eſt aiſé de renoncer à un interêt, pour un autre interêt; comme il étoit aiſé à ce Philoſophe de fouler aux pieds le faſte de Platon, par un autre faſte encore plus grand & moins ſupportable. Il faut donc, ſi nous voulons entrer dans cette voye que Jeſus-Chriſt nous a tracée, & qui eſt celle des élus, que notre deſintereſſement ſoit général, qu'il ſoit abſolu, qu'il ſoit ſincere. Général; tellement que dans la profeſſion que nous faiſons de nous attacher à Dieu, nous n'enviſagions, & nous ne cherchions que Dieu; & ne mérite-t-il pas bien d'être cherché de la ſorte? Abſolu, ſans condition, ſans réſerve, ſans reſtriction: car c'eſt ici que cette maxime, tout ou rien, doit avoir lieu, plus que par-tout ailleurs; & que le moindre ménagement de ce qui s'appelle interêt propre, ternit le luſtre, & anéantit le mérite de la plus apparente pieté. Sincere, ſans tout ce raffinement, qui nous fait quelquefois fuir l'interêt, pour y mieux parvenir; qui nous le fait abandonner, pour le mieux conſerver; qui pour en éviter le reproche, lors même que nous le recherchons avec plus d'empreſſement, nous en fait témoigner un mépris feint & ſimulé: car l'interêt, dit Saint Auguſtin, parle toutes ſortes de langues, & joue toutes ſortes de perſonnages, même celui de deſintereſſé. Mais trompons-nous Dieu? & avec toute notre prudence, trompons-nous même les hommes?

Voilà, Chrétiens, le prémier caractere de la ſeverité évangélique; voilà par où l'on arrive à la perfection. Tandis qu'elle a été ſuivie dans le Chriſtianisme, je veux dire, tandis que l'interêt, ou plutôt l'eſprit d'interêt en a été banni, le Chriſtianisme s'eſt maintenu dans ſa pureté. Du moment que nous l'avons quittée, l'esprit de notre Religion s'eſt alteré, & nous avons commencé à dégénérer.

C'eſt

C'eſt ſur cela que nous ne pouvons aſſez regretter les heureux ſiecles de la primitive Egliſe; & c'eſt ſur quoi il faudroit ſouhaiter de les voir renaître. Les fideles alors ne poſſedoient rien en propre. Mais dès qu'on a voulu diſtinguer le mien & le tien : dès qu'on a entendu ces froides paroles, ſelon l'expreſſion de S. Jean Chryſoſtome; mais qui dans leur froideur, & par leur froideur même, excitent tant de chaleur dans les eſprits; toute la ſainteté chrétienne s'eſt démentie, & l'on eſt tombé dans une entiere corruption de mœurs. En cherchant le ſien, on a appris à trouver celui d'autrui; & en trouvant celui d'autrui, on en a fait le ſien. De-là ſont venues tant de diviſions, de chicanes, de fourberies, de concuſſions, d'oppreſſions, d'uſurpations. De-là tant d'abus, qui ſe ſont gliſſez jusques dans le Sanctuaire : enſorte qu'on peut bien préſentement nous reprocher, ce que reprochoit Tertullien aux payens, quand il leur diſoit, qu'ils faiſoient ſervir la majeſté de leurs Dieux à leurs interêts: [a] *Apud vos majeſtas quæſtuaria efficitur.* De-là, les ſimonies palliées & déguiſées; les permutations, plus ſordides encore que la ſimonie même; les gratifications ou les récompenſes; les tributs & les penſions ſur des Bénéfices, ſans les avoir jamais poſſedez; les diſſipations du patrimoine de Jeſus-Chriſt, en meubles, en trains, en équipages; l'envie de dominer dans l'Egliſe, s'engageant à la ſervir, pour y commander. Deſordres qui l'ont décriée, qui l'ont rendue odieuſe aux hérétiques, qui lui ont attiré de leur part de ſi atroces invectives.

Ah! mes Freres, réveillons aujourd'hui notre zéle; prenons des ſentimens plus épurez, & moins terreſtres. Ne débitons point tant de belles maximes, mais venons-en aux effets. Commençons par dégager notre cœur, par le détacher: par-là, nous glorifierons Dieu, nous édifierons l'Egliſe, nous fermerons la bouche à ſes ennemis; & j'oſe dire

a *Tertull.*

même, que nous n'y perdrons rien. Car la pieté, dit l'Apôtre, eſt une grande richeſſe, ſi nous ſavons nous en contenter. a *Eſt quæſtus magnus pietas cum ſufficientiâ.* Dès que nous ne nous en contentons pas, dès que nous voulons quelque choſe au-delà, & que par une eſpece de ſacrilege nous mêlons des interêts profanes & humains avec des interêts tout ſpirituels & tout céleſtes; Dieu réprouve ce mêlange, & les hommes le mépriſent. N'ayons en vue que Dieu, ne cherchons que Dieu; Dieu nous ſuffira. *Cum ſufficentiâ.* Et pourquoi ne nous ſuffiroit-il pas? il ſuffit pour tout ce qu'il y a de bienheureux dans le Ciel; il ſuffit pour lui-même. Avons-nous un cœur plus vaſte que tant de Saints, ou que Dieu même? Qu'y a-t-il, Seigneur, dans toute l'enceinte de ce grand univers, que je puiſſe deſirer hors de vous; & ſi vous êtes à moi, que me faut-il davantage? Ainſi parloit David. Dieu lui tenoit lieu de tout. Il eſt vrai, qu'il ſe propoſoit la récompenſe, qu'il la récherchoit: mais cette récompenſe, qu'étoit-ce autre choſe que Dieu même? Severité chrétienne, ſeverité non ſeulement deſintereſſée, mais encore ſeverité humble. C'eſt la ſeconde Partie.

II. PARTIE.

C'Eſt dans les plus beaux fruits, dit Saint Auguſtin, que les vers ſe forment; & c'eſt aux plus excellentes vertus, que l'orgueil a coutume de s'attacher. Car ce qu'eſt au fruit le ver qui le corrompt, l'orgueil l'eſt aux vertus, & ſur-tout aux vertus chrétiennes qu'il infecte. Il n'eſt rien ſelon Dieu de plus parfait, que cette ſeverité évangélique dont je vous parle, quand elle eſt bien priſe & ſaintement pratiquée. On peut dire, & il eſt vrai, que c'eſt le fruit le plus exquis & le plus divin que le Chriſtianisme ait produit dans le monde: mais auſſi faut-il confeſſer, que c'eſt le plus expoſé à

a 1. *Tim.* 6.

à cette corruption de l'amour-propre, à cette tentation délicate de la propre eſtime, qui fait qu'après s'être préſervé de tout le reſte, on a tant de peine à ſe préſerver de ſoi-même.

Oui, Chrétiens, avouons-le à notre confuſion, il eſt rare dans le deſordre du ſiecle où nous vivons, de trouver des hommes ennemis du relâchement, & ſeveres pour eux-mêmes, comme la Religion nous oblige à l'être. Mais ce qui doit encore bien plus nous confondre, c'eſt que peut-être n'eſt-il pas moins rare dans le ſiecle où nous ſommes, & juſques parmi ceux qui ſont les plus ſeveres pour eux-mêmes, de trouver des hommes à couvert de l'orgueil, & humbles d'eſprit & de cœur. Cependant, mes Freres, diſoit S. Bernard, parlant à ſes Religieux, être humble & être ſevere à ſoi-même, ce ne ſont point deux choſes diſtinguées dans les maximes de Jeſus-Chriſt; & ſi nous voulons nous en rapporter à notre expérience, nous connoitrons que c'eſt dans la pratique d'une ſincere humilité, que conſiſte la véritable & l'eſſentielle auſterité. Que ſeroit-ce donc, ſi par un déplorable aveuglement, nous venions à ſéparer l'un de l'autre? Que ſeroit-ce, ſi cherchant ce port du ſalut où le Sauveur nous a appellez, quand il nous a dit, [a] *Intrate per anguſtam portam*; nous allions heurter contre un écueil auſſi dangereux que celui d'une flateuſe vanité & d'une orgueilleuſe préſomption? C'eſt à moi, Chrétiens, à vous le découvrir cet écueil; & c'eſt à vous à le craindre & à l'éviter. Mais malheur à vous & à moi, ſi nous négligeons de reconnoitre une ſi trompeuſe illuſion, & ſi nous n'apportons pas tout le ſoin qu'il faut pour ne nous y laiſſer jamais ſurprendre.

Or je l'ai dit; & comme mon deſſein me rappelle néceſſairement aux Phariſiens, je ſuis encore obligé de le redire, ne nous étonnons pas ſi le Fils de Dieu n'étant venu au monde que pour être le ré-

a *Matth.* 7.

reformateur du monde, & pour lever, qu'il me ſoit permis de parler ainſi, l'étendart de la vie auſtere, il commença d'abord par une guerre ouverte contre ces prétendus dévots, les plus ſeveres, & dans l'opinion commune, les plus reformez du Judaïsme. Pour agir conſéquemment à ſon adorable miſſion, & conformément à l'Evangile qu'il nous annonçoit, il dut les traiter de la ſorte. A travers le voile de cette apparente ſeverité, il les reconnut pour des eſprits ſuperbes; & dès-lors il les enviſagea comme les uſurpateurs de la gloire de ſon Pere. Voilà pourquoi il les entreprit.

C'étoient des hommes d'un extérieur édifiant, & qui ſe glorifioient par-deſſus tout, d'obſerver litteralement & inviolablement la loi; mais qui du reſte, remplis d'une haute eſtime d'eux-mêmes, & préoccupez de leur mérite, s'attribuoient tout le bien qui paroiſſoit en eux; qui ſe regardoient & ſe faiſoient un ſecret plaiſir d'être regardez comme les juſtes, comme les parfaits, comme les irrépréhenſibles, *Qui in ſe confidebant, tanquam juſti*; qui de là prétendoient avoir droit de mépriſer tout le genre-humain; ne trouvant que chez eux la ſainteté & la perfection, & n'en pouvant goûter d'autre, b *Et aſpernabantur cæteros*: qui dans cette vue ne rougiſſoient point, non ſeulement de l'inſolente diſtinction, mais de l'extravagante ſingularité dont ils ſe flattoient, juſqu'à rendre des actions de graces à Dieu, de ce qu'ils n'étoient pas comme le reſte des hommes, c *Gratias tibi ago, quia non ſum ſicut cæteri hominum*: qui dans les exercices même d'humilité, dans les œuvres de pénitence, cherchoient une vaine gloire; jeûnant, dit le texte ſacré, afin de paroitre jeûner: & défigurant leurs viſages, pour s'attirer la confiance & la vénération des peuples, d *Exterminant facies ſuas, ut appareant jejunantes*:

a *Luc.* 18. b *Ibidem.* c *Luc.* 18. d *Matth.* 6.

tes: qui ſous ce prétexte de vie réguliere & de morale étroite, ſatisfaiſoient leur ambition, ſe faiſant appeller maitres, & le voulant être par-tout, a *Et vocari ab hominibus Rabbi*: qui ſans autre titre que celui-là, je veux dire, d'une régularité plus exemplaire, ſe croyoient ſuffiſamment autoriſez à prendre par-tout les prémiers rangs, & à s'emparer des places d'honneur, b *Amant autem primos recubitus in cœnis, & primas cathedras in ſynagogis.* Car ce ſont-là les traits ſous leſquels Jeſus-Chriſt même les a dépeints, en ſorte qu'il ne nous a rien laiſſé dans l'Evangile, ni de plus vif, ni de plus fini que ce tableau, où il vouloit que chacun de nous s'étudiât, & apprît à ſe connoitre. Or tout cela, reprend Saint Auguſtin, étoit contradictoirement oppoſé à la ſeverité évangélique, telle que le Sauveur du monde l'avoit conçue, & telle qu'il s'étoit propoſé de l'établir ſur la Terre; & c'eſt auſſi le ſujet pourquoi il témoigna tant de zèle contre la ſeverité faſtueuſe de ces faux docteurs de la Synagogue.

Mais s'il n'a pu ſupporter ce faſte dans les Phariſiens, comment le ſupportera-t-il dans nous? c'eſt là belle réflexion de Saint Gregoire Pape. Si le Fils de Dieu a hautement condamné cette ſeverité corrompue & empoiſonnée par l'orgueil, dans des hommes qui ne lui appartenoient en rien, & qui ne furent jamais élevez dans les principes de ſa loi: que lui paroitra-t-elle dans des Chrétiens, qui ſont, comme parle Zénon de Vérone, les diſciples de ſon humilité, & qui par un engagement indiſpenſable, en doivent être les ſectateurs? C'eſt toutefois, mes Freres, l'autre deſordre, dont nous avons à nous garantir, ſur quoi l'on nous ordonne de veiller avec une attention particuliere. c *Attendite, ne juſtitiam veſtram faciatis coram homi-*

a. *Matth.* 23. b *Ibidem.* c. *Matth.* 6.

nibus, ut videamini ab eis. Prenez bien garde à ne pas faire vos bonnes œuvres devant les hommes, pour en être louez & approuvez.

Car ne nous imaginons pas, que cette severité d'oſtentation, tant de fois cenſurée par Jeſus-Chriſt, ſoit un fantôme que la loi de grace ait entierement diſſipé. Il ſubſiſte encore; & Dieu veuille qu'après avoir été le vice des Phariſiens, il ne ſoit pas, mes chers Auditeurs, devenu le nôtre! Telle eſt en effet notre miſere. Comme nous ne ſommes dans le fond de notre être, que vanité & que néant; tout, juſqu'à nos vertus, ſe reſſent de ce néant, & tient de cette vanité: & comme l'orgueil, ſi je l'oſe dire, eſt la partie la plus ſubtile de l'amour de nous-mêmes ſi profondément enraciné dans nos ames; par une triſte fatalité, il s'inſinue, non ſeulement dans les choſes où nous aurions lieu en quelque maniere de nous rechercher, mais juſques dans la haine de nous-mêmes, juſques dans le renoncement à nous-mêmes, jusques dans les ſaintes rigueurs que Dieu nous inſpire d'exercer ſur nous-mêmes. A peine nous ſommes-nous mis ſur un certain pied de vie reformée, que ce démon de l'orgueil commence à nous attaquer. Dès-là, ſi nous ne ſommes en garde contre nous, nous nous oublions: il ſemble que nous ne ſoyons plus de cette baſſe région du monde; il ſemble que nous ſoyons ſingulierement les élus de Dieu; toujours contens de nous-mêmes, & toujours prêts à nous exalter, ſous prétexte d'exalter Dieu dans nous.

Ce n'eſt pas qu'en bien des rencontres, nous ne faſſions les humbles; mais d'une humilité, dit Saint Jérôme, qui ne riſque rien; d'une humilité qui cherche à être honorée, & qui eſt ſure de l'être; d'une humilité qui ſert d'amorce à la louange, & dont l'orgueil même ſe pare. On ſe reconnoit, on ſe confeſſe pécheur en général; mais en particulier, on ne veut jamais convenir qu'on

ait

ait manqué. Vous diriez qu'il ſuffit d'être ſevere, pour être plein de ſoi-même, attaché à ſon ſentiment & idolatre de ſes penſées. De-là, ſans même l'appercevoir, on ne parle plus que de ſoi, on ne voit plus de bien qu'en ſoi, on meſure tout par ſoi. Quoique Dieu ait des conduites de graces toutes differentes, on n'eſtime plus que la ſienne; & par une petiteſſe d'eſprit préſomptueuſe, on voudroit tout réduire à la ſienne. Et parce qu'on n'y trouve pas tout le monde diſpoſé, on a pitié de tout le monde; je ne dis pas une pitié charitable & compatiſſante, mais une pitié dédaigneuſe & mépriſante. Tout ce qui n'eſt pas ſelon notre goût, paroit réprouvé. On croit tous les autres perdus: à l'exemple de cet homme, dont parle Saint Bernard, qui par je ne ſai quel enchantement avoit infatué le monde de ſes erreurs, en perſuadant aux ignorans & aux ſimples, qu'après même le bienfait de la Redemption, il n'y avoit presque de ſalut pour perſonne; & que toutes les richeſſes de la miſericorde divine étoient uniquement réſervées pour ceux qui croyoient en lui, & qui s'attachoient à lui; c'eſt-à-dire, ajoute Saint Bernard, pour ceux qui ſe laiſſoient tromper par lui: a *Qui neſcio quâ arte*, ces paroles ſont dignes de remarque, *neſcio quâ arte, perſuaſerat populo ſtulto & inſipienti, etiam poſt Chriſti effuſum ſanguinem, totum mundum perditum iri; & ad ſolos quos decipiebat, totas miſerationum Dei divitias & univerſitatis gratiam perveniſſe.* Combien de fois dans la ſuite des tems cette illuſion s'eſt-elle renouvellée!

On veut pratiquer le Chriſtianiſme dans ſa ſeverité, mais on en veut avoir l'honneur. On ſe retire du monde: mais on eſt bien-aiſe que que le monde le ſache; & s'il ne le devoit pas ſavoir, je doute qu'on eût le courage & la force de s'en retirer. On renonce à certains divertiſſemens, que la Religion condamne; mais on ſe ſoutient par la gloire d'y avoir re-

a *Bernard,*

renoncé. On quitte le luxe des habits ; mais on a pour ſoi-même autant, ou plus de complaiſance que les plus mondains. On ne ſe ſoucie plus de la beauté ; mais on eſt entêté de ſon eſprit, & de ſon propre jugement. On ſe retranche, on s'abſtient, on ſe mortifie en ſecret : mais on fait ſi bien, que ce ſecret ceſſe bientôt d'être ſecret ; & l'on a cent biais pour le rendre public, en ſauvant même les dehors & les apparences de la modeſtie.

De-là vient, que dans toutes ces choſes & en mille autres, on aime la ſingularité : pourquoi ? parce que la ſingularité a cela de propre, qu'elle excite l'admiration, qui eſt le charme de la vanité. Toute la perfection de l'Evangile, ſelon les voyes ſimples & communes, n'a rien qui touche. S'il y a quelque choſe de nouveau, c'eſt à quoi l'on donne, & où l'on tourne ſa dévotion : & au-lieu que Saint Auguſtin, penſant à ſe convertir, n'évita rien plus ſoigneuſement, que de le faire avec bruit ; de peur, diſoit-il lui-même, qu'il ne ſemblât avoir voulu paroître grand juſques dans ſa pénitence : [a] *Ne converſa in factum meum intuentium ora, dicerent, quod quaſi appetiiſſem magnus videri* : nous, par un principe tout contraire, mais par un eſprit bien éloigné de la ſageſſe de ce pénitent, nous recherchons juſques dans la pénitence un vain éclat, dont nous nous laiſſons éblouïr.

C'eſt aſſez que nous ayons un certain zèle de diſcipline & de reforme, pour nous attribuer le pouvoir de juger de tout ; pour uſurper une ſuperiorité, que ni Dieu, ni les hommes, ne nous ont donnée ; & pour faire la loi peut-être à ceux dont nous devons la recevoir. Car un laïque s'érigera en cenſeur des prêtres ; un ſéculier, en reformateur des religieux ; une femme, en directrice, & que ſai-je de qui ? tout cela, parce que ſous couleur de piété, on ne s'apperçoit pas qu'on veut dominer.

Cette

[a] *Augſt. Confeſſ. lib. 9. c. 2.*

Cette préſomption même, ainſi que je l'ai déja remarqué, par une conſéquence naturelle dégénere ſouvent & ſe tourne en ambition. Il ſemble qu'être ſevere dans ſes maximes, ſoit un degré pour s'aggrandir; & que cette qualité ſeule bien ménagée, doive tenir lieu de tout autre mérite. Comme les Phariſiens s'en ſervoient pour obtenir les prémieres chaires dans les Synagogues, on s'en ſert pour s'introduire dans les prémieres dignitez de l'Egliſe. Car ne diroit-on pas toujours, que Jeſus-Chriſt avoit entrepris de nous marquer dans ces ſages du Judaïſme, tous les dérèglemens & tous les abus à quoi nous devions être ſujets? & n'eſt-il pas étonnant, que ce qu'il leur reprochoit alors, ſoit juſtement & à la lettre ce qui ſe voit encore aujourd'hui dans le monde Chrétien?

Or je ſoutiens que ce levain & cette enflûre de l'orgueil, non ſeulement corrompt le mérite de la ſeverité Chrétienne, mais qu'il en détruit même la ſubſtance. Qu'il en corrompe le mérite, vous n'en doutez pas: car quel peut-être devant Dieu le mérite d'un homme ſuperbe? Avec quel front oſera-t-il dire après Saint Paul: a *Repoſita eſt mihi corona juſtitiæ*; j'attens de mon Dieu la couronne de juſtice qui m'eſt réſervée? Quel droit le Sauveur du monde n'aura-t-il pas de lui répondre, comme dans l'Evangile: b *Recepiſti mercedem tuam*; vous vous promettez une récompenſe, & vous ne faites pas réflexion, que vous l'avez déja reçue, ou plutôt, que vous vous l'êtes déja donnée? Vous vouliez vous ſatisfaire, vous complaire en vous-même; & de quelles ſecrettes complaiſances n'avez-vous pas été rempli? combien avez-vous été ſatisfait de votre perſonne? vous voilà donc recompenſé; & je ne vous dois plus rien, que le châtiment de votre vanité & de votre orgueil. Mais c'eſt en votre nom, Seigneur, que je me ſuis engagé dans

a 2 *Tim.* 4. b *Matth.* 6.

des voyes dures & pénibles. En mon nom? dites, au vôtre. Votre nom, par les soins que vous en avez pris, ou que l'on en a pris pour vous, en a été dans le monde plus vanté & plus honoré: mais pour le mien, bien loin d'être glorifié, il en a souffert.

Par conséquent, Chrétiens Auditeurs, nul mérite dans cette severité; & j'ajoute même, nulle vraye severité alors, puisque l'orgueil en détruit tout le fonds & toute la substance. J'en donne la raison. C'est que la vraye severité, la severité Chrétienne, doit consister à se faire violence, & à contredire la nature & l'amour-propre. Or tout ce qui flatte notre orgueil, flatte la nature; & au-lieu de la combattre, on la suit, on la contente; on la repait de ce qu'elle goûte avec plus de douceur & plus de plaisir. Et en effet, il n'y a point de vie, pour laborieuse & pour gênante qu'elle puisse être, que nous ne trouvions douce naturellement, quand nous savons qu'elle nous distingue dans le monde, qu'elle nous y fait considerer & respecter. Il ne faut plus de grace, pour nous faire agir; la nature seule nous donne des forces.

C'est pour cela, dit Saint Chrysostome (& cette pensée m'a toujours paru bien solide & bien judicieuse) c'est pour cela que nous avons beaucoup moins de peine à faire plus que nous ne devons, qu'à faire ce que nouss devons; & qu'une des erreurs les plus communes parmi les personnes mêmes qui cherchent Dieu, est de laisser le précepte & ce qui est d'obligation, pour s'attacher au conseil & à ce qui est de surérogation. Pourquoi? parce qu'à faire plus qu'on ne doit, il y a une certaine gloire, que l'on ambitionne, & qui rend tout aisé; au-lieu qu'à faire ce que l'on doit, il n'y a point d'autre louange à esperer, que celle des serviteurs inutiles: a *Servi inutiles sumus; quod debuimus facere, fecimus.*

Quelle est donc, encore une fois, la véritable austerité

a *Luc.* 7.

terité du Chriſtianiſme? Ah! mes chers Auditeurs, concevons-le bien, & ne l'oublions jamais. La vraie auſterité du Chriſtianiſme, c'eſt d'être humble, c'eſt d'être petit à ſes yeux, c'eſt d'être vuide de ſoi-même, c'eſt de ne point faire tant de retours ſur ſoi-même; c'eſt d'être mort, ſinon au ſentiment, du moins au deſir & à la paſſion de l'honneur; c'eſt de recevoir de bonne grace, & quand Dieu le veut, l'humiliation & le mépris. La vraye auſterité du Chriſtianiſme, c'eſt d'aimer à être abaiſſé, à vivre dans l'oubli, dans l'obſcurité; & de pratiquer ſolidement & de bonne foi, cette courte, mais cette importante leçon de Saint Bernard, a *Ama neſciri.* Car voilà ce qui eſt inſupportable à la nature: on ne penſera plus à moi, on ne parlera plus de moi, je n'aurai plus que Dieu pour témoin de ma conduite, & les hommes ne ſauront plus, ni qui je ſuis, ni ce que je fais. Et parce que l'humilité même ſe trouve expoſée en certains genres de vie, dont toute la perfection, quoique ſainte d'ailleurs, à un air de diſtinction & de ſingularité; la vraie auſterité du Chriſtianiſme, ſur-tout pour les ames vaines, eſt ſouvent de ſe tenir dans la voye commune, & d'y faire, ſans être remarqué, tout le bien qu'on feroit dans une autre route avec plus d'éclat. Dans cette voye commune, on ne penſera plus à vous: tant mieux; c'eſt ce que vous devez chercher. Dans cette voye commune, on ne vous admirera plus, vous n'aurez plus d'approbateurs gagez pour faire valoir vos moindres actions: hé bien, c'eſt ce qui mettra vos bonnes œuvres plus en aſſurance. Dans cette voye commune, vous ne ſerez pas de la ſocieté des parfaits, votre nom ſera comme enſeveli: à la bonne heure; c'eſt l'état où l'Apôtre veut que vous ſoyez, quand il vous dit, que, comme Chrétien, vous avez dû mourir à tout, & que votre vie doit être cachée avec Jeſus-Chriſt en Dieu: b *Mortui eſtis, & vita veſtra abſcondita eſt cum*

a *Bernard.* b *Coloſ.* 3.

Chriſto in Deo. Cela vous paroitra rude, & cela l'eſt en effet: mais c'eſt par-là même, & en cela même, que vous trouverez cette voye étroite qui conduit à la ſainteté propre de la Religion que vous avez embraſſée.

Ah! Seigneur, imprimez-nous bien avant ces véritez dans l'eſprit. Je vous rend graces, ô Dieu de mon ame, de ce que vous ne les avez point fait connoitre aux ſages & aux prudens: a *Confiteor tibi, Pater, quia abſcondiſti hæc à ſapientibus & prudentibus.* Je ne dis pas ſeulement aux ſages mondains, aux politiques du ſiecle; mais aux ſages dévots, à ces dévots ſuperbes, qui ſe ſont évanouïs dans leurs penſées b *Sed revelaſti ea parvulis*; & je vous bénis au même tems de les avoir révélées aux petits, qui ne ſe produiſent point tant dans le monde, & qu'on n'y produit point tant; dont on n'exalte point tant le mérite: mais dont les noms inconnus ſur la Terre, ſont écrits dans le Ciel; dont les voyes ſont d'autant plus droites & plus ſures, qu'elles ſont plus ſimples. Oui, mon Dieu, ſoyez-en béni: c *Ita, Pater, quoniam ſic fuit placitum ante te.* Finiſſons; ſeverité Chrétienne, ſeverité deſintereſſée, ſeverité humble, enfin ſeverité charitable: c'eſt la troiſieme Partie.

III. PARTIE.

A conſiderer les choſes dans l'apparence, il n'eſt rien de plus oppoſé, ce ſemble, que la ſeverité Chrétienne, & la charité. Car la charité, ſelon Saint Paul, eſt douce, indulgente, condeſcendante, elle couvre tout, elle excuſe tout, elle ſupporte tout: & au contraire, la ſeverité fait profeſſion de n'excuſer rien, de ne ſupporter rien; de n'avoir, ni complaiſance, ni indulgence; d'être inflexible dans ſes ſentimens, & rigide dans ſa conduite. Qualitez, qui ſe détruiſent, à ce qu'il paroît, les unes les autres.

a *Matt.* 11. b *Ibidem.* c *Ibidem.* d 1. *Cor.* 13.

res. Cependant, Chrétiens, le Fils de Dieu a ſuppoſé que l'on pourroit parfaitement les allier enſemble; & de la maniere qu'il a conçu ſon Evangile, à peine diroit-on, pour laquelle de ces deux vertus il a témoigné plus de zèle: ne les ayant jamais ſéparées; n'ayant point voulu de l'une, ſans l'autre, mais ayant fait également de l'une & de l'autre le caractere de ſa loi. Comment cela, & quel moyen de les accorder? rien de plus aiſé, mes chers Auditeurs, pour peu que nous ſoyons verſez dans la morale de Jeſus-Chriſt. Car diſtinguons bien les objets; & par la difference des objets, nous reconnoitrons que ce qui paroît en ceci contradictoire, eſt juſtement ce qui fait toute l'harmonie & toute la perfection de la loi de grace.

En effet, dit Saint Auguſtin, & voici le dénouement de la queſtion, le Sauveur du monde n'a jamais prétendu dans l'Evangile, que nous euſſions pour les autres de la ſeverité, mais ſeulement pour nous-mêmes: & ſon intention n'a point été, que nous euſſions pour nous-mêmes cette charité dont il s'agit, c'eſt-à-dire, cette douceur & cette bénignité, mais ſeulement pour les autres. Or la charité pour les autres & la ſeverité pour ſoi-même, ce ſont deux devoirs qui ſe concilient d'eux-mêmes; & qui bien loin de ſe combattre, s'entretiennent mutuellement: puiſqu'il eſt certain, que la ſeule obligation d'être charitable envers nos freres, nous met dans une abſolue néceſſité d'être ſeveres envers nous-mêmes; & que l'expérience nous apprend tous les jours, que l'occaſion la plus fréquente & le ſujet le plus ordinaire que nous ayons d'exercer cette ſeverité envers nous-mêmes, eſt la charité que nous devons au prochain.

Je ne parle pas au reſte de ceux que Dieu a établis pour gouverner les autres, & pour leur commander; beaucoup moins de ceux à qui Dieu confie la conduite des ames, tels que ſont les Paſteurs, les Confeſſeurs, les Directeurs. Ce n'eſt point à moi,

moi, & je m'en ſuis déja déclaré dans un autre diſcours, ce n'eſt point à moi qu'il appartient de leur donner des règles : ce ſeroit plutôt à moi de les prendre d'eux. De ſavoir s'ils doivent être ſeveres, ou indulgens ; ſi dans les fonctions de leur miniſtere la ſeverité doit prédominer par-deſſus la charité, ou ſi la charité doit l'emporter ſur la ſeverité; ſi la ſeverité ſans charité peut être utile, ou ſi la charité ſans ſeverité peut être efficace ; ce ſont des points qui ne regardent pas ceux qui m'écoutent ; & que je n'entreprends pas de décider. Mais je parle de Chrétien à Chrétien, de particulier à particulier: & je dis ce qu'il ſeroit ſi important pour vous & pour moi de nous dire tous les jours de notre vie, que la charité dûe au prochain, eſt la matiere la plus abondante & au même tems la plus néceſſaire de cette ſeverité dont Dieu veut que nous uſions envers nous-mêmes. Pourquoi ? en pouvons-nous douter, après les excellentes idées que Saint Paul nous donne de la charité Chrétienne; & ſur-tout après tant d'épreuves de ce qu'il nous en coûte preſqu'à chaque moment dans le commerce du monde pour la pratiquer ?

Quand ce grand Apôtre nous dit que la charité doit ſupporter les foibleſſes & les imperfections du prochain, qu'elle doit obliger & ſervir le prochain, qu'elle doit ſoulager les miſeres du prochain : quand il ajoute, qu'elle ne s'aigrit point, qu'elle ne ſe pique point, qu'elle ne rend point le mal pour le mal, qu'elle eſt patiente dans les injures, qu'elle fait du bien à ceux qui l'outragent, qu'il n'y a rien qu'elle ne ſoit diſpoſée à ſouffrir; dans cette deſcription ſi belle & ſi vive, que nous prêche-t-il, ſinon la ſeverité envers nous-mêmes?

Severité véritable : car pour accomplir tout cela, que ne faut-il pas prendre ſur ſoi-même ? combien de victoires ne faut-il pas remporter ſur ſon naturel, ſur ſon humeur, ſur ſes paſſions? Entrons dans le détail. Pour avoir cette charité patiente, que ne faut-

faut-il pas endurer? à combien de bizarreries & de caprices de la part de ceux avec qui l'on vit, à combien de manieres importunes, fâcheuſes, choquantes, ne faut-il pas s'accommoder? quelles averſions & quelles antipathies naturelles ne faut-il pas ſurmonter? Pour avoir cette charité diſcrette & ſage, en combien de choſes ne faut-il pas ſe contraindre? par exemple, en combien de rencontres ne faut-il pas par charité ſe taire, quand on voudroit parler; acquieſcer, quand on ſeroit tenté de réſiſter; excuſer, quand on auroit envie de controller; aimer mieux paroitre dans l'entretien moins agréable & moins ſpirituel, que d'offenſer & de railler? Pour avoir cette charité détachée d'elle-même, que ne doit-on pas ſacrifier? de combien de prétentions juſtes ne faut-il pas ſe relâcher; en combien de ſujets & de conjonctures, où il ſeroit aiſé de l'emporter, ne faut-il pas, pour le bien de la paix, plier & ceder? Pour avoir cette charité douce, quels mouvemens de colere ne faut-il pas réprimer? quels ſentimens de vengeance ne faut-il pas étouffer? quels mauvais offices & quelles injures ne faut-il pas oublier? Dites-moi, mes chers Auditeurs, qu'eſt-ce que la ſeverité évangélique, ſi ce ne l'eſt pas là. Donnez-moi un homme qui s'aime lui-même, & qui ne ſache pas ſe gêner & ſe mortifier; comment s'acquittera-t-il de ces devoirs, & de mille autres, à quoi nous oblige la charité du prochain? comment aimera-t-il le prochain à ces conditions? comment s'incommodera-t-il pour l'aſſiſter dans ſes beſoins? comment s'humiliera-t-il pour l'adoucir dans ſes emportemens? comment conſentira-t-il à lui pardonner une injure? comment ſe ſoumettra-t-il à le prévenir, pour ménager une reconciliation? Il eſt donc vrai que la charité dont nous ſommes redevables à nos freres, bien loin d'être contraire à la ſeverité Chrétienne, en eſt une des parties les plus eſſentielles, & comme le fondement.

Mais

Mais qu'arrive-t-il ? appliquez-vous à cette derniere penſée. Au-lieu de raiſonner & d'agir ſuivant ce principe, nous confondons tout l'ordre des choſes, & par un renverſement que l'amour-propre ne manque gueres à faire dans notre cœur, ſi nous n'avons ſoin de nous en garantir, au-lieu d'exercer contre nous-mêmes cette ſeverité; contre nous-mêmes, dis-je, qui de droit naturel & divin en ſommes les prémiers ou les ſeuls objets; nous l'employons contre nos freres, qui ne ſont pas néanmoins de ſon reſſort. Car à quoi ſe réduit communément cette prétendue ſeverité dont nous nous flattons? Je veux, Chrétiens, qu'elle ne laiſſe pas de produire en nous quelque reforme; je veux qu'elle nous retranche certains divertiſſemens du ſiecle corrompu; je veux même qu'elle nous faſſe paroitre plus occupez de Dieu & de notre ſanctification: mais ſi avec tout cela elle nous rend fâcheux, importuns, critiques, cenſeurs des actions d'autrui, & inſupportables dans la ſociété. Si malgré tout cela, elle nous fait perdre cette complaiſance charitable, cette déférence que nous devons avoir pour les autres, & ſans laquelle il eſt impoſſible de conſerver la paix, ſur-tout entre des proches & dans une famille. Si en conſéquence de ce que nous ſommes réguliers, nous croyons avoir un droit acquis de ne rien approuver, de ne rien tolerer, de ne rien paſſer. Si cette ſeverité s'attache à obſerver juſques à une paille dans l'œil de votre prochain, & à l'étendre, à la groſſir, juſqu'à la faire paroitre comme une poutre. Si elle nous inſpire je ne ſai quelle aigreur dans les avis mêmes de charité que nous donnons; ou ſi, ſous prétexte de charité, elle nous met ſur le pied d'en donner ſans meſure, & toujours par bizarrerie & par caprice. Si elle nous autoriſe dans une liberté de médire, d'autant plus dangereuſe, qu'elle paroit mieux intentionnée, & qu'elle prend l'apparence du zèle. Si par maxime de régularité, nous diſons

plus

plus de mal de notre frere, que les plus médiſans du ſiecle n'en diroient ou par imprudence, ou par malice. Si cet eſprit de ſeverité ſert à fomenter nos reſſentimens, à exciter nos vengeances, à nous rendre incapables de retour, juſques-là que parce que nous ſommes pieux & dévots, ou que nous en avons la réputation, on craigne beaucoup plus de nous bleſſer, que d'offenſer un homme du monde, qui n'aſpire point à une ſi haute ſainteté. Mais par deſſus tout; ſi l'averſion même, & une averſion d'état, ſi l'aliénation du cœur & un eſprit de contradiction, eſt le principe ſecret qui nous engage à nous déclarer ſeveres; car encore une fois, cela peut arriver, & puiſque je monte dans la chaire de Jeſus-Chriſt, pour corriger les deſordres des Chrétiens, je ne les dois pas déguiſer: ſi, dis-je, notre ſeverité dégénere dans ces abus, ce n'eſt plus qu'une ſeverité fauſſe, & l'on peut bien nous reprocher, comme aux Phariſiens, que nous ſommes de grands obſervateurs de petites choſes, tandis que nous négligeons les plus importantes.

Car un des plus grands préceptes, c'eſt celui de la charité; & voilà, hypocrites Phariſiens, leur diſoit le Sauveur du monde, à quoi vous manquez. Toute votre pieté ſe réduit à de legeres obſervances & à de menues pratiques de Religion; à payer les dixmes, dont il n'eſt pas même parlé dans la loi, & que l'on n'exige pas de vous: a *Decimatis mentham & anethum.* Mais cependant vous oubliez les points les plus eſſentiels, la juſtice & la miſericorde: *Reliquiſtis quæ graviora ſunt legis, miſericordiam & judicium.* La loi vous ordonne d'être équitables dans vos jugemens; & tous les jours vous portez contre le prochain les plus injuſtes arrêts, en le décriant, en le déchirant, en le condamnant. La loi vous ordonne de ſecourir vos fre-

a *Matth.* 23.

freres; & tous les jours vous leur ſuſcitez de nouveaux ennemis; vous formez contre eux de nouvelles intrigues; au-lieu de les aider, vous travaillez à les perdre. C'eſt ainſi que vous vous aveuglez : c'eſt ainſi que vous craignez d'avaler un moucheron, & que vous dévorez des chameaux.

Tel fut en effet le vice des Phariſiens. Exactitude ſcrupuleuſe à l'égard de certaines traditions, de certaines cérémonies peu néceſſaires, mais en quoi ils faiſoient conſiſter la ſeverité de leur morale: & du reſte, tranſgreſſion libre & entiere des devoirs les plus indiſpenſables. S'agiſſoit-il du jour du Sabath? ils l'obſervoient avec une telle rigueur, ou plutôt, avec une telle ſuperſtition, que pour ne le pas violer, comme l'a remarqué Joſephe, ils aimerent mieux durant le ſiege de Jeruſalem, livrer leur ville au pouvoir des Romains, expoſer leurs biens, leur liberté, leur vie, que de réparer une breche: mais à ce même jour du Sabath, ils ne ſe faiſoient point de peine des perfidies les plus noires & des plus lâches trahiſons. S'agiſſoit-il d'entrer dans la ſalle de Pilate? ils ſe tenoient dehors, ils s'en éloignoient; de peur, dit l'Evangéliſte, d'être ſouillez en y entrant: mais au même tems ils conſpiroient contre Jeſus-Chriſt, ils le calomnioient, ils pourſuivoient ſa mort. Voilà, reprend Saint Auguſtin, des gens d'une conſcience bien délicate. Ils regardent comme une eſpece d'impureté, de paroitre dans le prétoire d'un Juge payen, & ils ne ſe font pas un crime de verſer le ſang d'un innocent: a *Alienigenæ judicis prætorio contaminari metuebant, & fratris innocentis ſanguinem fundere non timebant.* Or n'eſt-ce pas là une peinture naturelle de la pieté de notre ſiecle? Une perſonne fera cent communions, qui n'aura pas la moindre complaiſance pour un mari, pour des enfans, pour des parens

Auguſt.

rens, pour des domeſtiques: elle mortifiera ſon corps, & elle ne remportera pas une ſeule victoire ſur ſon cœur: elle fera ſouffrir toute une famille par ſes caprices & ſes chagrins: on la verra au pied d'un autel, réciter de longues prieres; & dans une converſation on l'entendra tenir les diſcours les plus médiſans. Qu'eſt-ce que cela? une pieté de Phariſien, ou ſi vous voulez que je parle avec l'Apôtre, une pieté d'enfant. Ah! mes Freres, écrivoit-il aux Corinthiens, je vous conjure de ne vous point comporter dans les choſes de Dieu, comme des enfans: a *Fratres, nolite pueri effici ſenſibus.* Sur quoi Saint Jean Chryſoſtome fait une comparaiſon bien propre à mon ſujet. Voyez, dit ce Pere, un enfant. Qu'on le dépouille de ſes biens, qu'on lui enleve ſon héritage, qu'il voye ſa maiſon en feu, il n'en eſt point touché: mais qu'on lui ôte une bagatelle qui l'amuſe, il s'afflige, il pleure, il eſt inconſolable. C'eſt ce qui nous arrive tous les jours. A-t-on manqué aux règles les plus ſacrées de la charité? à peine y faiſons-nous quelque attention. Mais a-t-on obmis un exercice de notre choix, & qu'on s'eſt volontairement preſcrit? on court au tribunal de la pénitence, s'en accuſer, & l'on en gémit devant Dieu. Mais quoi? faut-il donc les quitter, toutes ces pratiques? faut-il prendre une voye plus large, & nous relâcher de notre ſeverité? A cela je répons, comme le Sauveur du monde. Il ne diſoit pas aux Phariſiens: laiſſez ces petites obſervances; mais, attachez-vous d'abord aux plus néceſſaires. Il faut avant toutes choſes accomplir celles-ci, & ne pas abandonner enſuite les autres: b *Hæc oportuit facere, & illa non omittere.* Oui, Chrétiens, ſoyons exacts & réguliers, ſoyons ſeveres dans nos mœurs: non ſeulement j'y conſens; mais je vous y exhorte, & je ne puis trop fortement vous y exhorter. Cependant, ſelon la belle leçon que nous fait ce grand

a 1. *Cor.* 14. b *Matth.* 18.

grand maître de la vie ſpirituelle, François de Sales, ne nous arrêtons pas à garder quelques dehors, tandis que l'ennemi s'empare du corps de la place. Que notre ſeverité ſoit ſolide; & elle le ſera, ſi c'eſt une ſeverité deſintereſſée, ſi c'eſt une ſeverité humble, ſi c'eſt une ſeverité charitable. Par là nous parviendrons à la perfection de l'Evangile, & à la gloire, que je vous ſouhaite, &c.

SER-

SERMON

POUR LE IV. DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur la Pénitence.

Et venit in omnem regionem Jordanis, prædicans Baptiſmum pœnitentiæ, in remiſſionem peccatorum.

Jean-Baptiſte vint dans tout le païs qui eſt le long du Jourdain, prêchant le Baptême de pénitence, pour la remiſſion des péchez. En Saint Luc, chap. 3.

SIRE,

Quelque malheureuſe que ſoit la condition de l'homme dans l'état du peché, ſi toute pénitence étoit véritable, ou s'il étoit toujours aiſé de diſcerner la vraye pénitence de la penitence imparfaite & fauſſe; le pécheur dans ſon malheur même auroit dequoi ſe conſoler, parce qu'il pourroit au moins enviſager la pénitence comme une reſſource infaillible, & comme un fonds certain de tranquillité & de paix. La grande miſere du pécheur, dit Saint Chryſoſtome, c'eſt qu'étant aſſuré, comme il eſt, de la réalité de ſon péché, il ne peut ja-

jamais être abſolument aſſûré de la validité de ſa pénitence. Ce qui rend ſon ſort déplorable, c'eſt que bien ſouvent la pénitence qu'il a faite, ou qu'il a cru faire, ne doit pas moins le troubler que ſon péché même: c'eſt que tous les oracles de l'Ecriture lui apprennent, qu'il n'y a que la vraye & la parfaite pénitence qui ſauve l'homme; & qu'au contraire il y en a cent autres, ou parce qu'elles ſont fauſſes & vaines, ou parce qu'elles ſont imparfaites & inſuffiſantes, qui ne le ſauvent pas, s'il lui arrive de s'y tromper; ſi faute de diſcernement, il vient, dans la pratique même de la pénitence, à prendre le faux pour le vrai, & à compter pour ſuffiſant ce qui eſt défectueux; dès-là il tombe dans l'abîme des plus infortunez pécheurs, puiſque ſa pénitence même, qui devoit être ſa juſtification & ſon ſalut, devient encore une des cauſes de ſa condamnation & de ſa perte. Voilà, s'il entend bien ſa Religion, ce qui doit le faire trembler.

Voulez-vous, Chrétiens, calmer aujourd'hui vos conſciences, autant qu'il eſt poſſible, ſur un point ſi important; & pour cela voulez-vous ſavoir quelle eſt la véritable pénitence, ou pour mieux dire, en quoi conſiſte le diſcernement juſte que vous devez faire de la véritable pénitence? c'eſt ce que je vais vous apprendre, & voici en peu de paroles tout mon deſſein.

J'appelle véritable pénitence, pénitence ſûre, celle que le ſaint Précurſeur, Jean Baptiſte, prêchoit aux peuples qui le venoient chercher dans le deſert, quand il leur diſoit: faites donc de dignes fruits de pénitence: [a] *Facite ergò fructus dignos poenitentiæ.* Il ne ſe contentoit pas qu'ils fiſſent pénitence; mais pour pouvoir compter ſur leur pénitence, il vouloit qu'ils en jugeaſſent par les fruits. Car la pénitence n'eſt ſolide, ni recevable au tribunal de Dieu, qu'autant qu'elle eſt efficace: & peut-elle être autrement efficace, que par les fruits qu'elle produit? *Facite fructus*

[a] *Matth.* 3.

fructus dignos pœnitentiæ. Je les réduis à trois, & je dis après tous les Peres de l'Egliſe, que la pénitence efficace eſt celle qui retranche la cauſe du péché, celle qui répare les effets du péché, celle qui aſſujettit le pécheur aux remedes du péché. Trois caracteres qui font d'une part la perfection de la pénitence, & de l'autre la ſûreté morale du pécheur pénitent. Trois caracteres que je vous prie de bien remarquer, & qui vont partager ce diſcours. Retrancher généreuſement ce qui eſt la cauſe ou la matiere du peché. Réparer pleinement ce qui a été l'effet & la ſuite du péché. S'aſſujettir fidelement à ce qui doit être le remede du péché. Si vôtre pénitence, mon cher Auditeur, eſt accompagnée de ces trois conditions, vous pouvez, ſans être téméraire & préſomptueux, faire fonds ſur elle: mais qu'une de ces trois conditions lui manque, c'eſt aſſez pour la rendre inutile, ou même criminelle.

Rempliſſez-nous, mon Dieu, de votre eſprit: de cet eſprit de zèle qui animoit Jean-Baptiſte; c'eſt ce que je vous demande pour moi: de cet eſprit de componction qui touchoit les Juifs, & qui les diſpoſoit à profiter des grandes véritez qui leur étoient annoncées par ce fidele miniſtre; c'eſt ce que je vous demande, non point ſeulement pour moi, mais pour toutes les perſonnes qui m'écoutent. Adreſſons-nous encore à Marie. *Ave Maria.*

I. PARTIE.

JE fonde la prémiere propoſition ſur deux principes également inconteſtables, & dont notre ſeule expérience doit nous convaincre, pour peu que nous ayons ſoin de nous étudier nous-mêmes, & de diſcerner les mouvemens de notre cœur. Car voici d'abord ce que nous y devons reconnoitre, & c'eſt une obſervation qu'a fait avant moi Saint Auguſtin. Quelque corrompue, dit ce Pere, que ſoit la nature de l'homme depuis le péché & par le péché, on n'aime

point après tout le péché. Il n'appartient qu'aux démons d'être disposez de la sorte; & on pourroit même douter s'ils portent jusques-là leur obstination & leur malice. On aime ce qui est la matiere & la cause du péché; mais on n'aime point dans le fond le péché même: c'est-à-dire, on aime le plaisir que Dieu défend, mais non pas parce qu'il le défend. On aime le profit de l'usure, qui est injuste; mais on l'aime parce qu'il est commode, & non pas parce qu'il est injuste. On aime la vengeance, qui est criminelle; mais on l'aime parce qu'on croit que l'honneur y est engagé, & non pas parce qu'elle est criminelle.

Je dis plus: on voudroit, s'il étoit possible, pouvoir séparer l'un de l'autre; & par une précision, dont le libertin s'accommoderoit volontiers, on voudroit que ce qu'on aime, ne fût pas défendu de Dieu; on voudroit que Dieu ne s'offensât pas du plaisir qu'on recherche en satisfaisant sa passion: en un mot, on voudroit pouvoir se contenter, & ne pas pécher. Mais parce que ces deux choses sont inséparables, & que dans la conjoncture où je suppose le pécheur, le desir qu'il a de se contenter, l'emporte par dessus la crainte qu'il a de pécher: delà vient, dit S. Augustin, que sans aimer le péché, que haïssant même le péché, il péche toutefois dans la satisfaction qu'il se procure. Pourquoi? parce qu'il aime au moins ce qu'il fait, & ce qu'il ne peut ignorer être la cause, ou la matiere du péché. Or cela suffit pour le rendre, malgré lui-même, transgresseur & prévaricateur de la loi de Dieu.

Vollà le prémier principe; & prenez garde, Chrétiens: ce n'est donc point précisément par la haine du péché, considéré comme péché, qu'il faut distinguer les pécheurs efficacément convertis d'avec ceux qui ne le sont pas; puisqu'il est certain que les plus endurcis pécheurs, tandis qu'ils ont un reste de Religion, conservent encore, ou du moins peuvent conserver

ſerver cette haine du péché. Ce n'eſt point, dis-je, par cette haine ſpéculative du péché, qu'il faut juger du mérite de la pénitence; puiſqu'on ſait bien qu'il n'en coûte rien au pécheur, pour haïr le péché de la ſorte, & que la pénitence la plus vaine peut avoir cela de commun avec la pénitence la plus ſolide.

Mais par où devons-nous commencer à faire dans nous-mêmes le diſcernement de la vraye pénitence, & de ce que j'appelle ici déteſtation ſincere & efficace du péché? Ecoutez-moi, Chrétiens, & jugez-vous. En voici l'induction pratique. C'eſt par le retranchement actuel & effectif de ce que nous reconnoiſſons être en nous la cauſe du péché; de ce qui fomente, & qui fait ſubſiſter dans nous ce corps de péché, que Dieu veut que nous détruiſions, en nous convertiſſant à lui: a *Ut deſtruatur in vobis corpus peccati.* C'eſt par le renoncement à mille choſes agréables, qui ſont dans l'idée de l'homme charnel la douceur de la vie; mais qui ſont auſſi par-là même le poiſon mortel de nos ames & l'aiguillon du péché. C'eſt par la fuite des objets, qui excitent dans nos cours ces pernicieux deſirs, que la concupiſcence, ſelon l'Ecriture, ne peut concevoir ſans enfanter le péché; b *Deinde concupiſcentia cùm conceperit, parit peccatum.* C'eſt par l'exacte fidelité à éviter des entretiens, dont nous ſavons bien que la ſcandaleuſe licence corrompt la pureté des mœurs; puiſque c'eſt de-là que viennent les prémieres playes, & ſouvent les plus incurables, que nous fait le péché. C'eſt par la ſevere, mais ſalutaire, mais néceſſaire détermination à nous interdire des ſocietez & des commerces qui ſont pour nous comme les liens du péché; des repréſentations & des ſpectacles, dont l'unique effet eſt d'émouvoir les paſſions les plus vives, & de répandre dans l'imagination & dans les ſens les plus dangereuſes ſemences

a *Rom.* 6. b *Jac.* 1.

mences du péché ; des assemblées, où l'esprit impur est comme dans son regne, & en possession de tendre à l'innocence les pieges les plus inévitables du péché ; des lectures où notre damnable curiosité est si souvent & si justement punie par les malignes impressions qu'elles laissent du péché. C'est par le sacrifice entier & sans réserve de ces amitiez, dont nous nous appercevons bien que la tendresse malheureuse, quoique couverte d'un voile de pudeur, n'est au fond qu'un raffinement de sensualité, & qu'un déguisement de péché. C'est par le prompt & éternel divorce avec cette personne, dont les artifices, aussi bien que les charmes, sont les amorces fatales du péché. C'est par la sainte violence que chacun de nous doit se faire sur tout cela, puisque ce sont-là, dans la pensée de l'Apôtre, les armes de l'iniquité & du péché : , *Arma iniquitatis peccato.* En un mot, c'est par cette circoncision évangélique, qui ne s'arrêtant pas à la surface, ni au changement extérieur de l'homme, dépouille l'homme de ce qu'il a dans le cœur de plus intime, & de ce qui est en lui l'origine du péché.

Oui, c'est par-là que le Chrétien doit mesurer l'efficace & la vertu de sa pénitence ; & s'il est dans l'obligation d'approcher de ce Sacrement que Jesus-Christ a institué pour la reconciliation des pécheurs, c'est par-là qu'il doit commencer à accomplir le grand précepte de l'Apôtre, [b] *Probet autem seipsum homo :* que l'homme s'éprouve lui-même ; & autant qu'il le peut dans cette vie, qu'il s'assûre de lui-même. Or il le peut par-là, reprend Saint Chrysostome ; & moi j'ajoute, qu'il ne le peut que par-là.

Supprimez toutes les paroles inutiles, & convertissez-vous solidement ; [c] *Tollite verba, & convertimini.* Ainsi parloient les Prophetes, exhortant à la pénitence le peuple de Dieu ; & c'est, pécheur à qui

a Rom. b 1. Cor. 11. c Osée 14.

à qui je parle, le miniſtere dont je m'acquitte aujourd'hui. Vous déteſtez, dites-vous, votre péché; vous y renoncez: du moins le croyez-vous ainſi. Mais peut-être vous flattez-vous dans le témoignage que vous vous rendez; & votre contrition prétendue n'eſt rien moins devant Dieu que ce qu'elle vous paroît. Peut-être êtes-vous plus touché de la honte de votre péché, que de ſa malice; du remords & du trouble qu'il vous cauſe, que de l'injure qu'il fait à Dieu; de l'embaras où il vous jette, que de la diſgrace de Dieu qu'il vous attire: ſi cela eſt, contrition toute humaine. Peut-être votre erreur vient-elle de ce que vous confondez les graces de la pénitence qui ſont en vous, avec la pénitence qui n'y eſt pas; les deſirs de converſion que Dieu vous inſpire, avec votre converſion même, dont vous êtes encore bien éloigné: c'eſt-à-dire, peut-être vous croyez-vous changé & converti, lorſque vous ſouhaitez ſeulement de l'être: ſi cela eſt, contrition apparente. Mais voulez-vous ſortir de cette incertitude? voulez-vous bien connoitre ce que vous êtes? *Tollite verba*: ſans vous arrêter aux paroles, toujours équivoques, toujours ſuſpectes, voici la règle que vous devez prendre. Entrons dans le détail: il n'y aura rien qui ne convienne à la Chaire.

Vous êtes un homme du monde, un homme diſtingué par votre naiſſance: mais dont les affaires, ce qui n'eſt aujourd'hui que trop commun, ſont dans la confuſion & dans le deſordre. Que ce ſoit par un malheur ou par votre faute, ce n'eſt pas là maintenant de quoi il s'agit. Or dans cet état, ce qui vous porte à mille péchez, c'eſt une dépenſe qui excede vos forces; & que vous ne ſoutenez, que parce que vous ne voulez pas vous règler, & par une fauſſe gloire que vous vous faites de ne pas déchoir. Car de-là les injuſtices; de-là les duretez criantes envers de pauvres créanciers que vous déſolez, envers de pauvres marchands aux dépens de qui

qui vous vivez, envers de pauvres artisans que vous faites languir, envers de pauvres domestiques dont vous retenez le salaire. De-là ces frivoles & trompeuses promesses de vous acquitter; ces abus de votre crédit, & ces chicanes infinies, pour éloigner un payement ou pour l'éluder. De-là ces dettes éternelles, qui en ruïnant les autres, vous damnent vous-même. Retranchez cette dépense; & si vous voulez que je sois bien persuadé de la vérité de votre contrition, ayant peu, passez-vous de peu. Ne vous mesurez pas par ce que vous êtes, mais par ce que vous pouvez. Otez-moi ce luxe d'habits, cette superfluité de train, cette vanité d'équipage, cette curiosité de meubles. Réduit à la disette & à une triste indigence, supportez-la, mais supportez-la en Chrétien, & puisqu'il le faut, faites-vous en un mérite & une vertu. Sans cela, en vain pleurez-vous votre peché; en vain formez-vous mille repentirs, ou plutôt, en vain les témoignez-vous: ces repentirs, ce sont des paroles, & Dieu vous demande des effets. *Tollite verba, & convertimini.*

Vous aimez le jeu; & ce qui perd votre conscience, c'est ce jeu-là même; un jeu sans mesure & sans règle; un jeu qui n'est plus pour vous un divertissement, mais une occupation, mais une profession, mais un trafic, mais une attache & une passion, mais si j'ose ainsi parler, une rage & une fureur: un jeu dont on peut bien dire à la lettre, que c'est un abîme qui attire un autre abîme, ou même cent autres abîmes; a *Abyssus abyssum invocat.* Car de-là viennent ces innombrables péchez qui en sont les suites; de-là l'oubli de vos devoirs, de-là le déréglement de votre maison, de-là le pernicieux exemple que vous donnez à vos enfans, de-là la dissipation de vos revenus, de-là ces tricheries indignes, & s'il m'est permis d'user d'un terme plus fort, ces friponneries que cause l'avidité du gain; de-là ces emportemens, ces juremens, ces desespoirs

a *Psal.* 41.

poirs dans la perte; de-là ſouvent, & plus que de la fragilité du ſexe, ces honteuſes reſſources où l'on ſe voit forcé d'avoir recours; de-là cette diſpoſition à tout, & peut-être au crime, pour trouver dequoi fournir au jeu. Retranchez ce jeu, & parce qu'il eſt bien plus aiſé de le quitter abſolument, que de le moderer, quittez-le: faites en une déclaration publique; donnez à Dieu une preuve de la ſincerité de votre contrition, en coupant la racine du mal; & pour vous aſſûrer vous-même que vous ne voulez plus pécher, impoſez-vous la loi de ne plus jouer. Sans cela, vous aurez beau dire, comme le Publicain de l'Evangile: Seigneur, ſoyez-moi propice; je reconnois mon péché: votre voix eſt la voix de Jacob; mais vos mains ſont les mains d'Eſaü. *Tollite verba, & convertimini.*

Enfin, examinez-vous devant Dieu; & juge équitable de vous-même, défait de toute prévention, voyez ce qui ſert de ſujet au péché; mais voyez-le préparé & réſolu à n'en excepter rien, à n'en retenir rien dans le ſacrifice que vous en devez faire. Voilà par où vous connoitrez ſi vous êtes pénitent. Attaquer le péché, non en idée, mais en ſubſtance; en ſapper le fondement, & le renverſer: c'eſt ce que Saint Paul appelle courir, non pas au hazard, mais à deſſein d'arriver au terme; [a] *Sic curro, non quaſi aërem verberans*: c'eſt ce qu'il appelle combattre, non pas en donnant des coups perdus, ni en frappant l'air; mais en faiſant tomber l'ennemi que vous pourſuivez, & en remportant ſur lui une pleine victoire. Je paſſe au ſecond principe.

On n'eſt pas toujours maitre de ſes penſées, ni des prémiers mouvemens de ſon cœur; mais on eſt toujours reſponſable de ſes actions & de ſa conduite: & quand on vient, par exemple, à ſuccomber dans une occaſion dangereuſe, d'où la loi de Dieu nous obligeoit de ſortir, mais où malgré la loi de Dieu néanmoins, l'on eſt demeuré, on n'a jamais droit alors

[a] 1 *Cor.* 9.

alors de dire, je n'ai pu me défendre de ce péché: mais on doit dire, je ne l'ai pas voulu, ou je ne l'ai que très foiblement & peu ſincerement voulu. Appliquez-vous.

Je l'avoue, Chrétiens: un pécheur converti de bonne foi, dans l'état même de ſa converſion, peut encore avoir des foibleſſes; & tout converti qu'il eſt, il peut déplorer ſa miſere avec le même ſujet & dans le même eſprit que Saint Paul, en diſant comme cet Apotre: [a] *Sentio aliam legem in membris meis, repugnantem legi mentis meæ, & captivantem ſub lege peccati:* infortuné que je ſuis! je ſens dans moi-même une loi qui me tient captif ſous le joug du péché, & qui combat contre la loi de ma raiſon. Mais remarquez, dit Saint Chryſoſtome, réflexion admirable & édifiante pour ceux qui m'écoutent: remarquez, que quand Saint Paul parloit de la ſorte, il proteſtoit au même tems avec une ſainte confiance, qu'il n'avoit rien d'ailleurs à ſe reprocher, [b] *Nihil mihi conſcius ſum;* qu'il étoit fidele à la grace; qu'il marchoit dans la voye du ſalut, non ſeulement avec circonſpection, mais avec tremblement; qu'il traitoit rudement ſon corps, qu'il le châtioit & le réduiſoit en ſervitude: [c] *Caſtigo corpus meum, & in ſervitutem redigo.* Or ce témoignage de ſa fidelité, de ſa vigilance, de ſon auſterité de vie, de ſon attention ſur ſoi-même, le mettoit à couvert de toute illuſion, lorſqu'il ſe plaignoit de la revolte de ſes paſſions, & qu'il gémiſſoit dans la douleur de ſe voir réduit à un état ſi humiliant: c'étoit une douleur ſincere & pleine de bonne foi. Mais le langage hypocrite, c'eſt de ſe plaindre de ſa foibleſſe, & cependant de l'expoſer à des tentations, où toute la force, toute la vertu même des Saints ſuffiroit à peine pour réſiſter. Le langage hypocrite, c'eſt de gémir ſur la violence de ſes paſſions, & tou-

a *Rom.* 7. b 1. *Cor.* 4. c 1. *Cor.* 9.

toutefois de se précipiter aveuglément dans des périls, où l'on sait que les passions mêmes les plus moderées ne pourroient presque se contenir: c'est de s'écrier, « *Infelix ego homo!* malheur à moi, d'être né si sensuel & si fragile! & malgré cet aveu, de rechercher contre l'ordre de Dieu des occasions, où la fragilité, de simple malheur qu'elle étoit, devient un crime, ou du moins la source de tous les crimes. Telle est l'hypocrisie de la pénitence; & c'est par-là, mes chers Auditeurs, que vous en devez juger.

Vous êtes foible, j'en conviens: la loi du péché regne en vous; la concupiscence vous domine; vous portez dans vous-même & avec vous-même votre ennemi, qui est votre chair. Mais voilà pourquoi je prétends que vous vous jouez de Dieu, si dans le moment que vous pleurez votre péché, vous n'en voulez pas retrancher l'occasion. Voilà pourquoi je soutiens que vous mentez au Saint Esprit, & qu'il y a dans votre pénitence une contradiction énorme, si vous confessant foible d'une part, vous n'en êtes pas de l'autre, plus circonspect & plus vigilant. Car avec quel front pouvez-vous dire, comme David, en gémissant & en pleurant, j'ai péché contre le Seigneur, « *Peccavi Domino*, tandis que vous vous obstinez à ne pas éloigner de vous un danger prochain, où, sans commettre d'autre péché, vous péchez déja, & contre le Seigneur, & contre vous-même, en risquant votre conscience & votre salut? Comment pouvez-vous alléguer à Dieu l'infirmité de votre ame, & vous servir de ce motif pour toucher sa misericorde, tandis qu'à cette infirmité, vous joignez encore l'infidelité & la malignité? Je dis infidelité & malignité, de demander à Dieu qu'il vous guérisse, & de ne vouloir pas vous préserver de ce qui vous tue; de reconnoitre que vous êtes malade, & d'agir comme si

a *Rom.* 7. b 1. *Reg.* 12.

ſi vous jouïſſiez d'une pleine ſanté ; d'appeller le Ciel à témoin de votre douleur, & de ne vous réſoudre jamais, en vertu de cette même douleur, à rien ſacrifier, ni à vous ſéparer de rien : n'eſt-ce pas, encore une fois, vouloir impoſer à Dieu & aux hommes ?

Non, non, mon cher Auditeur, tandis que vous en uſez de la ſorte, il n'y a dans votre pénitence que diſſimulation & que menſonge ; & il ne vous eſt plus permis, en vous plaignant comme Saint Paul, de vous appliquer ces paroles, qui ne peuvent vous convenir : *Non quod volo bonum, hoc ago ; ſed quod odi malum, hoc facio.* Car au lieu que cet homme apoſtolique étoit inconſolable, de ce qu'il ne faiſoit pas le bien qu'il vouloit, & de ce qu'il faiſoit le mal qu'il ne vouloit pas ; par une oppoſition extrême de vous à lui, tandis que vous perſeverez dans l'occaſion du péché, vous voulez tout le mal que vous faites, & vous ne voulez nullement le bien que vous ne faites pas. L'efficace de la pénitence conſiſte donc à ſortir généreuſement de l'occaſion, pour vaincre le péché, & non pas à vouloir vaincre le péché en demeurant dans l'occaſion : & c'eſt ici où j'aurois beſoin de tout le zèle des Prophetes, pour confondre l'aveuglement & l'endurciſſement des pécheurs.

Car voici, Chrétiens, où le relâchement des mœurs nous a conduits. On traite un Confeſſeur d'homme difficile & ſcrupuleux ; on ſe rebute de lui, & on le quitte, lorſque, fidele à ſon miniſtere, il ſuſpend pour ceux qui refuſent d'éviter certaines occaſions, la grace de l'abſolution. Mais quand la ſuſpendra-t-il donc ? & quelle preuve plus évidente peut-il avoir de la mauvaiſe diſpoſition avec laquelle un mondain ſe préſente à ce Sacrement, que de le trouver réſolu à retourner toujours dans les mêmes

a. Rom. 7.

mes lieux, où tant de fois ſon innocence a fait naufrage? Si jamais il peut & il doit uſer du pouvoir qu'il a reçu de lier les conſciences, n'eſt-ce pas alors? Il voit, & vous le voyez vous-même, que l'affreuſe continuité de tant de rechûtes roule uniquement ſur une occaſion que vous lui marquez; & il ne peut gagner ſur vous de vous en détacher. S'il conſentoit, malgré cet obſtacle, à vous délier & à vous abſoudre, bien loin que vous dûſſiez louer ſa lâche condeſcendance & l'approuver, n'en ſeriez-vous pas ſcandaliſé, ou ne devriez-vous pas l'être; & de diſpenſateur qu'il eſt des myſteres de Dieu, n'en deviendroit-il pas le diſſipateur?

A Dieu ne plaiſe, Chrétiens, que je prétende par-là autoriſer les ſeveritez indiſcretes, que l'on voudroit quelquefois, & peut-être ſans fondement, imputer aux miniſtres de Jeſus-Chriſt dans l'adminiſtration de la pénitence. Mais à Dieu ne plaiſe auſſi, que j'autoriſe jamais les dangereuſes & criminelles facilitez de quelques miniſtres à ce divin tribunal. Or y en auroit-il jamais eu de plus dangereuſe & même de plus criminelle, que de reconcilier & d'admettre à la participation des Sacremens, un pécheur obſtiné à ne pas ſortir de certaines occaſions? Ce ſont, dites-vous, des occaſions, qu'il n'eſt pas en votre pouvoir de quitter; & moi je réponds, que vous les quitteriez dès aujourd'hui, ſi de-la dépendoit l'avancement de votre fortune temporelle, & ſi par-là vous ſauviez tel & tel interêt que vous avez à ménager dans le monde. Ces occaſions, ajoutez-vous, ſont des liens que vous ne pouvez rompre ſans éclat, & par conſéquent ſans ſcandale; & moi je vous dis, que le grand ſcandale eſt de ce que vous ne les rompez pas; & que ſcandale pour ſcandale, s'il étoit vrai que vous en fuſſiez réduit-là, encore vaudroit-il mieux eſſuyer le ſcandale ſalutaire qui fait ceſſer le péché & qui ſauve votre ame, que de ſoutenir, comme vous

faites, le ſcandale mortel qui vous perd & qui eſt le ſurcroit du péché même.

Mais Dieu dans ces occaſions me protegera, & j'ai en lui cette confiance. Confiance réprouvée, dit Saint Chryſoſtome, qui n'aboutit qu'à tenter Dieu, & qu'à fomenter l'impénitence de l'homme : confiance outrageuſe à Dieu, & qui ne ſert qu'à endurcir le pécheur. Ah, mon Dieu, que ne prêche-t-on éternellement cette vérité! que ne la prêche-t-on, & à tems, & à contretems! que ne la prêche-t-on partout & ſans égard, puiſque c'eſt de-là que dépend la converſion, la réformation, la ſanctification du monde Chrétien! Quoi qu'il en ſoit, mes chers Auditeurs, ne comptez pas ſur votre pénitence; & quelque fervente qu'elle vous paroiſſe d'ailleurs, tenez-la pour vaine, ſi elle ne va, non plus ſeulement à retrancher la matiere & la cauſe du péché, mais encore à réparer les effets du péché. C'eſt la ſeconde Partie.

II. PARTIE.

COmme il eſt évident que la pénitence eſt une partie de la juſtice; & que c'eſt ainſi que les Peres de l'Egliſe nous ont fait concevoir cette vertu, l'ayant toujours conſiderée comme une volonté ſincere dans le pécheur, de ſe faire juſtice à lui-même, de la faire à Dieu, & pour rendre à chacun ce qui lui eſt dû, de la faire encore au prochain, ſi le prochain a été offenſé: il s'enſuit, qu'une des principales fonctions de la pénitence Chrétienne, eſt de réparer les effets du péché. Mais ſuppoſant l'indiſpenſable & l'inconteſtable néceſſité de cette réparation, il s'agit, mes chers Auditeurs, d'en bien comprendre l'étendue, parce que c'eſt de-là que dépend l'exacte meſure de la pénitence. Or pour cela, je m'attache à deux importantes maximes de l'Ecriture, qui doivent corriger en nous deux des plus viſibles & des plus dangereux abus à quoi nous

ſoyons

soyons sujets, lors même que nous voulons retourner à Dieu, & dans le projet & le plan de conversion que nous nous formons. Voici une instruction bien solide, & dont je vous prie de profiter.

Prémiere maxime : pour se convertir efficacément à Dieu, il ne suffit pas de faire pénitence ; mais il faut faire de dignes fruits de pénitence. C'est ce que prêchoit Jean-Baptiste, cet homme envoyé de Dieu, pour préparer au Seigneur un peuple parfait. C'est ce qu'il enseignoit aux juifs, qui venoient l'entendre dans le desert, & qui se présentoient à lui pour être batisez. C'est la conclusion qu'il tiroit, & qu'il leur adressoit à tous, quand il leur disoit avec ce zèle & cet esprit d'Elie dont il étoit rempli : a *Facite ergò fructus dignos pœnitentiæ.* Car, comme remarque Saint Grégoire Pape, par-là ce divin précurseur déclaroit que les fruits de la pénitence devoient être distinguez de la pénitence même, comme la substance de l'arbre l'est de ses fruits. Par-là, il leur donnoit à connoitre, que la pénitence ne se réduit pas uniquement à pleurer les péchez passez, mais à se mettre en état de ne les plus commettre dans l'avenir ; b *Transacta flere, & illa deinceps non committere* ; que pleurer les péchez passez, & même y renoncer pour toute la suite de la vie, c'est le fonds & comme la racine de la pénitence ; mais qu'il doit naitre de là des fruits de grace & de salut, sans lesquels la pénitence ne peut être qu'un arbre stérile & exposé à la malédiction. Par-là, il accomplissoit dignement son ministere, soit à l'égard des pécheurs endurcis, en les obligeant à faire pénitence ; soit à l'égard des pécheurs pénitens, en leur apprenant à faire de dignes fruits de pénitence ; c *Atque ita generalem omnibus exhibebat doctrinam* ; *non pœnitentibus, ut pœnitentiam agerent* ; *pœnitentibus, ut dignos pœnitentiæ fructus facerent.*

Or quels sont, encore une fois, ces fruits salutaires, ces fruits de pénitence ? les voici ; réparer les

a *Luc.* 8. b *Greg. mag.* c *Idem.*

pernicieux effets du péché par des œuvres directement contraires au péché même, ſelon ſes differentes eſpeces. Je m'explique. Réparer les effets de l'uſurpation, ou d'une poſſeſſion injuſte, par la reſtitution; réparer les effets de la médiſance, ou de la calomnie, par le rétabliſſement de l'honneur & de la réputation; réparer les effets de l'emportement & de l'outrage, par l'humilité de la ſatisfaction; réparer les effets de l'inimitié & de la haine, par la ſincerité de la reconciliation. Voilà, dit Saint Grégoire, les dignes fruits, les fruits proportionnez, les fruits néceſſaires, les fruits non-ſuſpects de la pénitence. Tout ceci eſt eſſentiel: écoutez-moi.

Dignes fruits de pénitence, parce qu'il faut pour les produire, que le pécheur faſſe des efforts, dont il n'y a que la vraye pénitence, je veux dire, que la pénitence ſurnaturelle, & même la plus ſurnaturelle, qui ſoit capable. En effet, par quel autre motif que celui d'une pénitence très parfaite & toute ſurnaturelle, un riche avare pourra-t-il ſe réſoudre à rendre un bien qu'il a injuſtement acquis, ou injuſtement retenu; mais dont il ne peut plus ſe dépouiller, ſans déchoir du rang où il eſt, & dont la reſtitution lui devient par-là quelque choſe de plus triſte & de moins ſupportable, que la mort même? Par quel autre motif un homme hautain & fier pourra-t-il gagner ſur lui de faire des démarches humiliantes, pour ſatisfaire, aux dépens de ſon orgueil, à ceux qu'il a offenſez? & s'il eſt offenſé lui-même, par quel autre motif lui perſuadera-t-on d'étouffer le reſſentiment de l'injure qu'il a reçue, & de ſe reconcilier de bonne foi avec ſon plus mortel ennemi? Ce ne peut être là, Seigneur, que l'ouvrage de votre main, & un tel changement ne peut venir que de vous. La vertu de l'homme ne va point juſques-là. Il faut, non-ſeulement que votre grace vienne à ſon ſecours, mais la plus puiſſante de vos graces. Il faut qu'elle lui faſſe concevoir & en fan-

enfanter ces réſolutions héroïques, & ſans elle, l'eſprit corrompu du monde les feroit immanquablement avorter. C'eſt par cette grace, ô mon Dieu, que vous triomphez des cœurs les plus rebelles & les plus durs; c'eſt par elle que les hommes les plus violens & les plus féroces deviennent doux & traitables comme des agneaux; par elle que l'uſurpateur du bien d'autrui conſent à ſe déſaiſir de tout ce qui ne lui appartient pas; & quelquefois même encore de ce qui lui appartient, en rendant comme Zachée, non-ſeulement au double, mais au-delà. Et ſi vous daignez aujourd'hui, Seigneur, donner bénédiction à ma parole, qui eſt la vôtre, c'eſt par un effet de cette pénitence victorieuſe, que l'on verra peut-être dans ce ſaint tems, des miracles qu'on n'eſperoit plus; mais dont vos ſerviteurs vous béniront, & qui édifieront plus votre Egliſe que les miracles mêmes par où elle s'eſt établie: je veux dire, des injuſtices réparées, des calomnies retractées, des querelles pacifiées, des inimitiez éteintes, des cœurs réunis: dignes fruits, puiſque le Saint Eſprit en eſt l'auteur, & que ce ſont évidemment ceux que Saint Paul appelle fruits de lumiere, fruits de bonté, de juſtice, de vérité; a *Fructus enim lucis eſt in omni bonitate, & juſtitiâ, & veritate.*

Fruits proportionnez: à quoi? à l'offenſe. Autrement, la pénitence eſt non-ſeulement défectueuſe, mais odieuſe; non-ſeulement réprouvée de Dieu, mais condamnée même du monde. Car le monde même veut ici de la proportion. Vous vous êtes enrichi aux dépens de la veuve & de l'orphelin; & vous vous en croyez quitte, pour quelques bonnes œuvres, dont, ni l'orphelin, ni la veuve ne profiteront. Vous avez déchiré la réputation de votre frere; & ſans qu'il vous en coute rien de plus, vous vous contentez de vous acquitter envers lui des ſimples devoirs d'une charité commune. Vous avez, pour perdre votre ennemi, exagéré & inventé; & toute

a *Epheſ.* 5.

toute votre pénitence ſe termine à gémir devant Dieu, & à prier. Priere exécrable, dit le Sage; & moi appliquant cette expreſſion à mon ſujet, je dis, pénitence exécrable, parce que celui qui la fait, en la faiſant même, ne veut pas écouter la loi, ni l'accomplir. C'eſt la raiſon qu'en apporte le Saint Eſprit; a *Qui declinat aures ſuas, ne audiat legem, oratio ejus fiet execrabilis.* Non, non, mon cher Auditeur, il n'en va pas comme vous le penſez. Dans l'ordre inviolable & indiſpenſable que Dieu a établi, la médiſance ne ſe répare point par la priere, ni l'injuſtice par l'aumône. Pour avoir devant Dieu le mérite d'une pénitence efficace, il y faut obſerver les proportions preſcrites par le droit divin; & au-lieu de ſe faire une pénitence ſelon ſon goût, ou même ſelon ſa dévotion, il faut ſe faire une dévotion & une pénitence ſelon les règles de la droite conſcience. Or jamais une conſcience droite ne vous permettra de rendre préciſément à Dieu, ce que vous avez enlevé au prochain; *ni* d'appliquer à la charité, ce que vous devez à la juſtice: à Dieu, vous dira-t-elle, ce qui eſt à Dieu; & à Céſar, ce qui eſt à Céſar. Voilà la loi éternelle & invariable qu'elle vous oblige à ſuivre.

Fruits néceſſaires: car en vain imaginerons-nous des temperamens & des accommodemens, des explications & des tours; malgré tous les tours & toutes les explications, malgré tous les accommodemens & tous les temperamens, il en faudra toujours venir à la déciſion de Saint Auguſtin, contre laquelle, ni la cupidité, ni l'iniquité, ni le relâchement de la morale, ni la corruption des uſages du monde, ne preſcriront jamais. Si pouvant reſtituer un bien, dont la conſcience eſt chargée, vous refuſez de le rendre; quelque témoignage que vous puiſſiez donner d'un cœur contrit & pénitent, vous contrefaites la pénitence, mais vous ne la faites pas: b *Non agitur pœnitentia, ſed fingitur.* Et ſi c'eſt vérita-

a *Prov.* 28. b *Auguſt.*

véritablement & ſincerement que vous la faites, pourſuit ce ſaint Docteur, le péché ne vous eſt pardonné qu'à condition que le dommage ſera réparé : [a] *Si autem veraciter agitur, non remittitur peccatum, niſi reſtituatur ablatum.* Or ce qui eſt vrai des biens de fortune, l'eſt également de l'honneur. Allez, tant qu'il vous plaira, aux pieds des prêtres, confeſſer votre injuſtice ; proſternez vous, humiliez-vous, accuſez-vous : ſi cependant, vous ne prenez pas & ne voulez pas prendre les meſures convenables, pour rétablir ce que vous avez détruit, ou en ſuppoſant ce qui ne fut jamais, ou en révélant ce qui devoit être éternellement caché dans les tenebres, & ce qui l'auroit été ſans la malignité de votre cœur, ou ſans l'indiſcretion de votre langue, qu'eſt-ce que votre pénitence ? un fantôme, rien davantage. Que dis-je ? c'eſt un crime, c'eſt un ſacrilege. *Non remittitur peccatum, niſi reſtituatur ablatum.*

Fruits certains, & non ſuſpects. En effet, on ne ſoupçonnera jamais un pécheur qui veut bien ſe ſoumettre à cette réparation, de n'être pas ſolidement converti. C'eſt un gage, dont les cenſeurs mêmes les plus rigides, je veux dire, dont les Confeſſeurs les plus ſeveres ne ſont pas en droit de ſe défier. Dans tous les autres fruits de la pénitence, il peut y avoir de l'oſtentation & de l'hypocriſie ; mais ici, ni l'hypocriſie, ni l'oſtentation n'eſt point à craindre. Car il n'arrive gueres qu'un homme ſe détermine à quelque choſe d'auſſi mortifiant, qu'il l'eſt de rendre ce qu'il pourroit garder, ou de ſe dédire de ce qu'il a témérairement & fauſſement avancé, quand il n'eſt converti qu'en apparence. Il faut l'être en effet, pour ſe condamner ainſi ſoi-même, & pour ne ſe faire nulle grace. La pénitence alors ne peut donc être douteuſe. Non pas, après tout, qu'on ait une aſſûrance entiere de ſon état. Perſonne, dit le Sage, ne ſait s'il eſt digne de haine

[a] *Idem.*

ne ou d'amour; c'eſt un des ſecrets que Dieu s'eſt réſervez, pour nous obliger à vivre dans une dépendance plus abſolue de ſa grace. Mais de toutes les marques, à quoi l'on peut reconnoitre les vrais pénitens, la plus infaillible, c'eſt ſans contredit cette généreuſe réparation des effets & des ſuites du péché. Réparation, qui remet le calme dans une ame; réparation, qui nous affranchit des remords de la conſcience; réparation, qui nous fait goûter cette bienheureuſe paix, où conſiſte, ſelon Tertullien, la félicité du pécheur juſtifié. *Facite ergò fructus dignos pœnitentiæ.*

Mais, Chrétiens, quelle eſt l'illuſion de notre ſiecle? Au-lieu de juger de la pénitence par ces fruits, qui ſont à toute épreuve; on en veut juger par des pratiques très équivoques, & qui ſouvent ont plus d'éclat que de ſolidité. Voici ma penſée. On voudroit voir comme autrefois les pécheurs humiliez ſous la cendre, couverts de cilices, exténuez de jeûnes. Beaux dehors; mais du reſte, dehors trompeurs, ſi cependant & avant toutes choſes on ne les oblige pas à ſatisfaire aux devoirs naturels de la charité & de la juſtice. Ces loix de police & de diſcipline, que l'Egliſe dans la ſuite du tems a trouvé bon de mitiger, on les voudroit encore dans toute leur rigueur, & je les y voudrois moi-même: mais à cette condition eſſentielle, que d'abord ces loix fondamentales, ces loix capitales dont jamais, ni l'Egliſe, ni Dieu-même n'ont diſpenſé, fuſſent obſervées; & c'eſt à quoi l'on ne penſe pas. Cela veut dire, que par un eſprit phariſaïque, on s'attache à l'écorce de la pénitence, tandis qu'on en laiſſe les fruits.

Seconde maxime de l'Ecriture: il ne ſuffit pas, dit S. Paul, de faire le bien devant Dieu, pour glorifier Dieu; il faut encore le faire devant les hommes, pour édifier les hommes: [a] *Providentes bona, non ſolùm*

[a] 2. *Cor.* 8.

ſolùm coràm Deo, ſed etiam coràm hominibus. Ainſi parloit l'Apôtre; & je dis par la même règle: il ne ſuffit pas de faire pénitence devant Dieu, il faut encore la faire devant les hommes. On la fait devant Dieu, en reconnoiſſant ſon péché; mais on la fait devant les hommes, en réparant le ſcandale du péché, & en ôtant même juſqu'aux apparences du péché. Sans cela, c'eſt la déciſion expreſſe de S. Thomas & de tous les autres théologiens après lui, ſans cela point de pénitence.

Que ne puis-je, mes chers Auditeurs, vous faire comprendre ce point de morale, dans toute ſon étendue & dans toute ſa force! il faut que la pénitence répare le ſcandale du péché. Car malheur à nous, ſi nous tombions dans l'erreur des héréſiarques, qui corrompant la loi de Dieu ſous ombre de la reformer, réduiſent toute la pénitence à ne pécher plus. Malheur à nous, ſi renouvellant au moins par nos actions & par nos mœurs, le dogme impie de Luther, nous venions à nous perſuader, que tout le myſtere de notre juſtification fût compris dans ces paroles du Fils de Dieu mal entendues, quand il dit à cette femme adultere: allez, & ne commettez plus la même faute: [a] *Vade, & jam amplius noli peccare.* En ſorte que ce fût aſſez pour une ame criminelle, de dire, j'ai quitté mon péché, ſans qu'il lui en coûtât davantage. Plus vaine peut-être, reprend S. Grégoire, du témoignage qu'elle ſe rend de ne plus pécher, qu'elle n'eſt humble du ſouvenir d'avoir péché: ou tranquille & contente d'elle-même, parce que ſon péché n'eſt plus; & prétendant à tous les droits de l'innocence des juſtes, ſans participer à l'humiliation des pécheurs. Abus, dit ce grand Pape: le ſcandale du péché eſt une partie du péché; & tandis que le ſcandale n'eſt point réparé, quoique le péché ceſſe, ou pour parler plus clairement, quoique

[a] *Joan.* 8.

que vous ceſſiez de le commettre, il n'eſt point abſolument détruit. Il faut donc que la pénitence, après avoir pourvu à l'un, s'applique à l'autre: & parce qu'elle ne le peut faire qu'aux dépens du pécheur même, règle admirable de Saint Auguſtin, il faut, ſi c'eſt une pénitence efficace, qu'elle aboliſſe le péché dans la perſonne du pécheur, & qu'elle confonde le pécheur pour anéantir le péché. Autrement, pourſuit ce Pere, quel exemple tirera le prochain de votre converſion? & s'il eſt vrai que votre péché ait eu les ſuites funeſtes que vous déplorez vous-même; s'il eſt vrai, qu'en vous égarant, vous en ayez égaré tant d'autres: n'eſt-il pas de l'ordre, que vous ſerviez à les ramener; & n'eſt-ce pas une juſtice, que vous leur rendiez ce que vous leur avez fait perdre, en les édifiant par votre pénitence, autant que vous les avez ſcandaliſez par les dérèglemens de votre vie?

Cependant, Chrétiens, ce n'eſt gueres ainſi que l'on raiſonne dans le ſiecle; & n'eſt-il pas plein de ces ames mondaines, qui jugeant ſelon les deſirs de leur cœur, malgré tous les oracles du Saint Eſprit, ſe font une prudence, mais une prudence charnelle, de ſauver du débris tout ce qu'elles en peuvent ſauver; de ſe réſerver dans l'état même de leur prétendue pénitence, tout ce qui peut ſervir, ou de reſſource, ou de conſolation à leur amour-propre: tous les agrémens de la ſocieté, tout l'éclat de la proſperité, tout le luxe & le faſte de la vanité; en un mot, tout l'extérieur du péché? Qui non contentes de paroître toujours telles qu'elles ont été, & par conſéquent de l'être toujours, puiſqu'il n'eſt preſque pas poſſible dans la pratique de ſéparer l'un de l'autre, & de retenir les apparences du péché ſans en conſerver le fonds: qui, dis-je, non contentes de tenir toujours au dehors la même conduite, & de ſuivre le même train de vie, veulent encore agir en cela par principes & par raiſon? Or c'eſt à ces ames préoccupées & ſéduites

duites que j'aurois bien aujourd'hui à repréſenter les conſéquences de cette erreur, en leur oppoſant la vérité que je prêche. Car eſt-ce ainſi, leur dirois-je avec tout le zèle que Dieu m'inſpire pour leur ſalut, eſt-ce ainſi que tant de fameux pénitens ſe ſont convertis? Quand touchez de l'eſprit de Dieu, ils ſont entrez dans la voye de la pénitence, eſt-ce ainſi qu'ils y ont marché? L'humilité, l'auſterité, la retraite, n'eſt-ce pas le parti qu'ils ont généreuſement & hautement embraſſé? Comment dans l'ancienne loi les Achabs, les Nabuchodonoſors ont-il paru devant Dieu & devant les hommes? Ne ſe ſont-ils pas montrez, ou plutôt n'ont-ils pas cherché à ſe montrer ſous le ſac, & en poſture de ſupplians, pour rétablir par une déclaration authentique ce qu'ils avoient détruit par leurs exemples ſcandaleux? A quoi ſe ſont condamnez tant de pécheurs, revenus à Dieu dans la loi de grace? où ſe ſont-ils confinez? dans des ſolitudes, dans des deſerts, dans des monaſteres; faiſant un divorce éclatant avec le monde, & ſans écouter le ſang & la chair, ſe croyant obligez d'édifier le monde par leur renoncement même au monde. Aurions-nous des Thaïs & des Pélagies, ſi illuſtres par leur pénitence, ſi cette maxime n'avoit pas paſſé pour conſtante dans notre Religion? Quoi donc, ces Saints ſe trompoient-ils? étoit ce ignorance dans eux, ou folie? ſe chargeoient-ils inutilement d'un joug qu'ils ne devoient pas porter? ne connoiſſoient-ils pas les voyes de Dieu, & eſt-ce à nous ſeuls qu'il les a révélées?

Ah! Chrétiens, concluons au contraire, que puiſqu'ils marchoient dans des voyes droites & ſaintes, notre égarement eſt d'en vouloir prendre de plus ſpacieuſes & de plus larges, mais directement oppoſées au terme où la vraye pénitence doit nous conduire. Apprenons comme eux à faire ceſſer, non ſeulement le mal, mais les apparences du mal; & pour cela ne nous contentons pas de craindre Dieu, mais reſpectons encore le monde. Car le monde,

tout

tout profane qu'il eſt, mérite quelquefois d'être reſpecté; & il ne le mérite jamais mieux, que lorſqu'il condamne juſqu'aux apparences du péché, que lorſqu'il s'en ſcandaliſe, que lorſqu'il nous en fait des crimes. Si le monde nous paroît en cela un cenſeur ſevere, édifions-nous de ſa cenſure & de ſa ſeverité. S'il eſt injuſte, profitons de ſon injuſtice. S'il eſt railleur & médiſant, rendons graces à Dieu, de ce que ſa médiſance même ſert à nous rendre plus vigilans, plus réguliers, plus chrétiens. Beniſſons le Ciel, de ce que le monde, au milieu de ſa corruption, a encore ce reſte de zèle pour l'intégrité & la pureté des mœurs; & de ce que le vice n'a pas encore prévalu juſqu'à pouvoir obtenir du monde, que le monde l'approuvât. Si le monde nous paroît porter ſur cela trop loin ſa délicateſſe, ne nous figurons pas ſi aiſément que le monde ait tort; & mettons plutôt tout le tort de notre part, de ne vouloir pas en croire le monde même dans une choſe où le jugement même du monde s'accorde ſi bien avec le jugement & la loi de Dieu. Ne reſpectons pas ſeulement les ſages & les forts; mais, auſſi-bien que l'Apôtre, les imprudens & les foibles. Abſtenons-nous comme lui, non ſeulement de ce qui eſt criminel & illicite, mais de ce qui nous ſemble innocent & permis. Pourquoi aurions-nous dans notre conduite plus de liberté que Saint Paul? Enfin, évitons tout ce qui donne lieu aux diſcours du monde, tout ce qui fonde le jugement téméraire, tout ce qui autoriſe & qui favoriſe le péché; tout ce qui l'autoriſe dans autrui, & tout ce qui le favoriſe dans nous. Par-là nous rendrons notre pénitence efficace; & après avoir retranché la matiere & la cauſe du péché, après avoir réparé les ſuites & les effets du péché, il ne nous reſte plus qu'à nous aſſujettir aux remedes du péché. C'eſt le ſujet de la derniere Partie.

III.

III. PARTIE.

CE n'eſt pas ſans raiſon que les Peres ont conſideré le péché, ſur-tout quand l'habitude en eſt formée, comme une dangereuſe maladie, que la pénitence avoit à combattre, & contre laquelle il étoit néceſſaire qu'elle employât les plus ſouverains remedes. En effet, dit Saint Chryſoſtome, de-là dépend la deſtinée ou bienheureuſe ou malheureuſe du pécheur. Bienheureuſe, ſi, touché du zèle de ſon ſalut, il ſe réſout à uſer de ces remedes ſalutaires que lui preſcrit la pénitence. Malheureuſe, ſi le dégoût qu'ils lui cauſent, lui en donne de l'horreur; & ſi la répugnance qu'il ſent à ſe vaincre, les lui fait rejetter. Car il n'y a, ajoute ce Pere, que des phrénétiques, qui frappez d'un aveuglement encore plus déplorable que leur mal même, refuſent de s'aſſujettir à ce qui les doit infailliblement guérir. Convenons donc, mes chers Auditeurs, de deux obligations bien eſſentielles, que la loi de Dieu nous impoſe, & qui regardent les deux ſortes de remedes que nous devons prendre contre le péché: ceux-là pour nous en garantir, & ceux-ci pour nous en punir; ceux-là pour n'y plus tomber, & ceux-ci pour l'expier; les prémiers, remedes préſervatifs; & les ſeconds, ſi je puis ainſi parler, remedes correctifs: & par un ſimple uſage des uns & des autres, mettons-nous en état, ſinon d'être abſolument aſſûrez de notre pénitence, au moins d'en avoir une certitude morale, & d'être bien fondez à croire qu'elle nous a fait rentrer en grace avec Dieu, & qu'elle nous y doit conſerver.

Il n'y a perſonne, & ceci regarde la prémiere obligation; non, Chrétiens, il n'y a, j'oſe le dire, perſonne, qui par les differentes épreuves qu'il en a faites, pour peu qu'elles ayent été ou accompagnées, ou ſuivies de réflexion, n'ait reconnu ce qui peut le préſerver du péché, & ce qui eſt propre à le main-

maintenir dans l'ordre. Je défie les ames les plus volages & les moins attentives à leur conduite, de n'en pas demeurer avec moi d'accord. Car enfin, quelque diſſipé, quelque inconſideré, quelque emporté même & quelque aveuglé que ſoit un pécheur, il ne l'eſt jamais tellement, que dans le cours de ſes paſſions les plus déréglées, il n'obſerve encore malgré lui ſes pas, ou plutôt, ſes égaremens & ſes chutes; & que dans ſes chutes, pour griéves qu'elles ſoient, il ne ſe rende ſouvent au fond de ſon cœur ce témoignage ſecret: ſi j'uſois de telle & de telle précaution, le péché n'auroit plus tant d'empire ſur moi, & je pourrois même entierement par-là le prévenir & l'arrêter. Or je dis, mes Freres, que la preuve convaincante d'une ſincere converſion, eſt de prendre dans la voye de Dieu ces précaution néceſſaires, de ſuivre ſur cela ſes vues particulieres & ſes connoiſſances, d'être ſur cela fidele à ſoi-même, de s'écouter ſoi-même, & de ne rien négliger de tout ce qu'on juge avoir plus de vertu pour nous ſoutenir & pour nous défendre.

Ainſi, mon cher Auditeur, vous avez cent fois éprouvé, que le plus certain & le plus puiſſant préſervatif contre la cupidité & l'amour du plaiſir qui vous domine, eſt l'application & le travail; qu'aſſidu à un exercice qui attache l'eſprit & qui le fixe, vous vous conſervez ſans peine, ou avec beaucoup moins de peine, dans l'innocence; & que tandis que vos jours étoient, comme parle le Prophete, des jours pleins, c'eſt-à-dire, des jours pleinement & utilement employez, le péché ne trouvoit nulle entrée dans votre cœur: vous le ſavez: cependant vous aimez le repos & la tranquillité; votre panchant vous porte à une vie oiſive & molle, & ce fonds de pareſſe qui vous eſt naturel & que vous entretenez, vous éloigne de tout ce qui gêne l'eſprit & qui captive les ſens. En quoi conſiſte par rapport à vous l'efficace de la pénitence? c'eſt à vous prémunir

de

de ce côté-là vous-même contre vous-même; c'eſt à vous occuper, puiſque le grand ſoutien de votre foibleſſe, eſt l'occupation; à vous occuper par un eſprit de religion, quand vous n'y ſeriez pas engagé d'ailleurs par d'autres interêts & d'autres devoirs; à vous occuper par un eſprit de pénitence, car c'eſt une pénitence en effet très agréable à Dieu; à vous occuper ſans rien rejetter de tout ce qu'il y a de plus pénible & de plus fatigant dans l'emploi que la providence vous a commis; à vous charger de tout le fardeau, fût-il encore plus peſant, & en duſſiez-vous être accablé. Pourquoi? parce qu'au moins êtes-vous par-là réduit à l'état bienheureux de ce ſolitaire, qui diſoit, au rapport de ſaint Jérôme, je n'ai pas le loiſir de vivre, & comment aurois-je le loiſir de pécher? [a] *Vivere mihi non licet, & quomodo fornicari licebit?* Bien loin donc d'enviſager cette vie laborieuſe comme une ſervitude, rendez grace à Dieu, de vous avoir donné dans votre état un moyen ſi honnête & ſi raiſonnable, ſi préſent & ſi ſûr, pour vous détourner du vice; & de vous avoir fait trouver dans votre condition même un remede contre ces paſſions ſi vives, que fomente l'oiſiveté, & que le ſeul travail peut amortir.

J'en dis autant de vous, qui n'ignorez pas, & ne pouvez ignorer à combien de chutes & de rechutes votre fragilité tous les jours vous expoſe, & quel frein ſeroit capable de vous retenir: que contre les plus importunes, ou les plus violentes attaques, vous trouveriez dans la frêquente confeſſion un ſecours toujours prêt, & preſque toujours imanquable; que muni du ſacrement, & de la grace qui y eſt attachée, on eſt, & plus fort dans les occaſions, & plus conſtant dans les réſolutions; que plus vous vous en éloignez, plus vous vous affoibliſſez, plus vous vous relâchez; que pour marcher dans la voye du ſalut

[a] *Hieron.*

ſalut avec perſeverance, il vous faut un conducteur & un guide; un homme qui vous tienne la place de Dieu, & qui par ſes conſeils vous affermiſſe dans le bien: que l'obligation de recourir à lui, & de lui rendre compte de vous-même, eſt comme un lien qui arrête vos legeretez & vos inconſtances: en un mot, que c'eſt dans le ſacré tribunal, & entre les mains de ſes miniſtres, que Dieu, pour parler avec l'Apôtre, a mis ces armes, dont nous devons nous revêtir, pour réſiſter & pour tenir ferme au jour de la tentation. Vous en êtes inſtruit, helas! & vos propres malheurs ne vous l'ont que trop appris. Cependant la confeſſion vous gêne, ſurtout la confeſſion fréquente: cette loi que le miniſtre du Seigneur vous impoſe, de vous préſenter à lui de tems en tems, comme au medecin de votre ame, pour lui découvrir vos bleſſures, vous paroît une loi onéreuſe, & vous avez de la peine à vous en faire un engagement. Si d'abord vous vous y êtes ſoumis, ſi vous l'avez acceptée, vous retractez bientôt votre parole, & vous ſecouez enfin le jong. Puis-je préſumer alors que votre pénitence ait eu cette bonne foi, cette ſincerité, qui la doit rendre valable devant Dieu? Si cela étoit, dans le beſoin preſſant où vous vous trouvez, mon cher Auditeur, vous feriez au moins diſpoſé à vouloir guérir; & dans cette diſpoſition, vous chercheriez le remede. Convaincu par vous-même de ſon utilité & de ſa néceſſité, ſans attendre qu'on vous l'ordonnât, vous feriez le prémier à vous le preſcrire. Vous accompliriez à la lettre & avec joye la condition que le Prêtre, ſelon les règles de ſon miniſtere, a prudemment exigée de vous. Il vous verroit au jour marqué revenir à lui, pour reprendre auprès de lui de nouvelles forces. Vous vous feriez même de votre fidelité & de votre exactitude, non ſeulement un devoir, mais une conſolation. Et que ne fait-on pas tous les jours pour un moindre interêt? au retour d'une maladie, dont

vous

vous craignez encore les ſuites, à quoi ne vous réduiſez-vous pas? de quoi ne vous abſtenez-vous pas? eſt-il régime ſi rebutant, ſi mortifiant, que vous ne ſuiviez dans toute ſa rigueur, & tel qu'il vous eſt preſcrit? Avez-vous de la foi, ſi lorſqu'il s'agit de votre ſalut, vous tenez une conduite toute oppoſée; & raiſonnez-vous en Chrétien, ſi vous n'obſervez pour votre ame, ce que vous obſervez avec tant de ſoin, & même avec tant de ſcrupule, pour votre corps?

Achevons, & diſons un mot de la ſeconde obligation. Pour ſe convertir efficacément, il ne ſuffit pas de ſe préſerver du péché, en évitant de le commettre; il faut l'expier, après l'avoir commis; il faut exercer contre ſoi-même cette juſtice vindicative, que Dieu exercera un jour contre le pécheur impénitent. Or voici, mes chers Auditeurs, le dernier deſordre, qui dans la plupart des Chrétiens rend la pénitence inutile & ſans effet. Quelque uſage que nous faſſions du Sacrement de la pénitence, nous ne nous corrigeons pas; parce qu'à meſure que nous péchons, nous ne nous puniſſons pas: & ſans en chercher d'autre raiſon, nous vivons des années entieres dans l'iniquité, parce que notre amour-propre nous inſpire la molleſſe, & qu'ennemi d'une vie auſtere, il nous entretient dans l'habitude d'une malheureuſe impunité.

Si le chatiment du péché, je dis le châtiment volontaire, à quoi comme arbitres & juges dans notre propre cauſe nous nous condamnons, & qui eſt proprement par rapport à nous ce qui s'appelle pénitence: ſi le châtiment du péché ſuivoit de près le péché même; ſi nous avions aſſez de zèle pour ne nous rien pardonner; ſi malgré notre délicateſſe, autant de fois que nous oublions nos devoirs & pour chaque infidelité où nous tombons, nous avions le courage de nous impoſer une peine & de nous mortifier; j'oſe le dire, Chrétiens, il n'y au-

roit plus de vice qu'on ne déracinât, ni de paſſion qu'on ne ſurmontât.

Je ne prétends point pour cela que la pénitence ſoit une vertu ſervile, & qu'elle n'agiſſe que par la crainte. Car on peut, dit Saint Auguſtin, ſe punir par amour, on peut ſe punir pour venger Dieu, on peut ſe punir pour ſe règler ſoi-même ; & ſi c'eſt par crainte que l'on ſe punit, on peut ſe punir par une crainte filiale, & qui procede de la charité, en s'obligeant pour rentrer en grace avec Dieu, & pour payer le juſte tribut d'une ſatisfaction qui l'honore, à faire telle ou telle œuvre de pieté, à pratiquer telle ou telle auſterité, à ſe retrancher tel ou tel plaiſir permis, à ſe priver de telle ou de telle commodité.

Auſſi, quand l'Egliſe autrefois puniſſoit par des peines canoniques & proportionnées chaque eſpece de péché, elle ne croyoit pas ôter par-là aux fideles cet eſprit d'adoption qu'ils avoient reçu dans la loi de grace, ni leur imprimer cet eſprit de ſervitude qui avoit regné dans l'ancienne loi. Son intention, en obſervant cette ſeverité de diſcipline, étoit de ſoutenir les uns, & de ramener les autres; de ſeconder les efforts de ceux-ci dans leur converſion, & de maintenir ceux-là dans une ſainte perſeverance. Telles étoient les vues de l'Egliſe; & Dieu béniſſant ſa conduite, l'on voyoit de-là tant de Chrétiens conſerver ſans peine la grace de leur batême ; & l'on ne pouvoit douter de la pénitence & de la douleur de ceux qui l'avoient perdue, quand pour un ſeul péché mortel ils jeûnoient des années entieres, & ſe ſoumettoient ſans réſiſtance à des exercices auſſi laborieux qu'humilians. L'innocence floriſſoit alors, & la pénitence étoit exemplaire, parce que le péché n'étoit point impuni. Mais aujourd'hui l'on en eſt quitte, & l'on en veut être quitte à bien moins de frais; & que s'enſuit-il? c'eſt qu'aujourd'hui l'on péche beaucoup plus hardiment, que l'on s'en repent beaucoup plus foiblement

ment, que l'on y renonce beaucoup plus rarement, & que presque toutes nos pénitences sont vaines, ou du moins très suspectes. Ces peines prescrites par l'Eglise ont été moderées; & dès-là l'inondation des vices a commencé, dès-là la discipline s'est énervée, dès-là le Christianisme a changé de face. Tant il est vrai, que le pécheur a besoin de ce secours, & qu'il ne faut point compter qu'il soit pleinement converti, tandis qu'abandonné à lui-même & à sa discretion, disons plutôt, à sa lâcheté, il n'aura que de l'indulgence pour lui-même, & ne cherchera qu'à s'épargner.

Or faisons maintenant, Chrétiens, ce que faisoit l'Eglise dans les prémiers siecles; entrons dans les mêmes sentimens, rempliſſons-nous du même esprit, conformons-nous aux mêmes pratiques. Souvenons-nous que si l'Eglise s'est relâchée en quelque chose sur ce qui concerne l'usage de la pénitence, ç'a été sans préjudice des droits de Dieu, & que là-dessus elle n'a, ni voulu, ni pu se relâcher en rien: que si elle a consenti à changer quelques règles qu'elle-même avoit établies, elle n'a point touché à l'obligation essentielle de satisfaire à Dieu, qui n'est pas de son ressort. De-là concluons, qu'à le bien prendre, cette condescendance de l'Eglise ne doit point servir à autoriser notre lâcheté; parce qu'il est toujours vrai, que plus nous nous ménagerons, & moins Dieu nous ménagera; que plus nous nous flatterons, & moins Dieu nous pardonnera; que moins nous nous punirons, & plus Dieu nous punira. Car le droit de Dieu, & le même droit, subsistera toujours. Ainsi, persuadez que le péché doit être puni en cette vie ou en l'autre, ou par la vengeance de Dieu, ou par la pénitence de l'homme, a *Aut à Deo vindicante, aut ab homine pœnitente*; n'attendons pas que Dieu lui-même prenne soin d'en tirer toute la satisfaction qui lui est dûe.

a *Tertull.*

Prévenons les rigueurs de la juſtice, par la rigueur de notre pénitence. Armons-nous d'un ſaint zèle contre nous-mêmes; prenons les interêts de Dieu contre nous-mêmes; vengeons Dieu aux dépens de nous-mêmes. Si ceux que Dieu nous a donnez, ou que nous avons choiſis pour medecins de nos ames, ſont trop indulgens; ſuivant l'excellente maxime de Saint Bernard, ſuppléons à leur indulgence par notre ſeverité. S'ils ne ſont pas aſſez rigides, ni aſſez exacts; ſoyons-le pour eux & pour nous, puiſque c'eſt perſonnellement de nous qu'il s'agit, & que nous devons plus que tout autre nous intereſſer pour nous-mêmes. a *Si medicus clementior fuerit, tu age pro te ipſo.* Appliquons aux maux ſpirituels de nos ames des remedes ſpécifiques; & ſelon la difference des péchez, employons pour les punir des moyens differens; la retraite & la ſéparation du monde, pour punir la licence des converſations; le ſilence, pour punir la liberté & l'indiſcretion de la langue; la modeſtie dans les habits & dans l'équipage, pour punir le luxe; le jeûne, pour punir les excès de bouche & les débauches; le renoncement aux plaiſirs innocens, pour punir l'attachement aux plaiſirs criminels. a *Quis ſcit ſi convertatur, & ignoſcat?* Qui ſait ſi le Dieu des miſericordes ne ſe convertira pas à nous? qui le ſait? ou plutôt, qui en peut douter, après la parole authentique qu'il nous en a donnée? En un mot, mes chers Auditeurs, retranchons la cauſe du péché, réparons les effets du péché, aſſujettiſſons-nous, quoiqu'il nous en coûte, aux remedes du péché; & par-là nous rentrerons dans le chemin du ſalut & de la gloire, où nous conduiſe &c.

a *Bernard.* b *Joël.* 2.

SER-

SERMON

SUR

LA NATIVITÉ

DE

JESUS-CHRIST.

Dixit illis Angelus: Nolite timere; ecce enim evangelizo vobis gaudium magnum, quod erit omni populo; quia natus est vobis hodie Salvator, qui est Christus Dominus, in civitate David.

L'Ange leur dit: Ne craignez point; car je viens vous annoncer une nouvelle, qui ſera pour tout le peuple le ſujet d'une grande joye; c'eſt qu'aujourd'hui dans la Ville de David, il vous eſt né un Sauveur, qui eſt Jeſus-Chriſt. En Saint Luc, chap. 2.

SIRE,

Ainſi parla l'Ange du Seigneur; mais il parloit à des bergers, c'eſt-à dire, à des hommes ſimples, qui éloignez du monde, & veillant à la garde de leur troupeau, menoient une vie auſſi innocente, qu'elle étoit pauvre & obſcure. Il leur annonçoit un Sauveur, qui né dans une étable, venoit honorer leur condition par le choix qu'il faiſoit de leur

pauvreté; & qui ſe dépouillant pour les ſauver, de la majeſté d'un Dieu, paroiſſoit dans une creche, revêtu non ſeulement de la forme d'un homme, mais d'un homme inconnu comme eux, ſouffrant comme eux, & à l'exception du péché, parfaitement ſemblable à eux. Je ne m'étonne donc pas, s'il leur diſoit: *Nolite timere*, ne craignez point. Car qu'auroient-ils pu craindre, demande Saint Chryſoſtome, dans un myſtere où tout les conſoloit; dans un myſtere, où ils ne trouvoient que des ſujets de bénir Dieu & de le glorifier; dans un myſtere, qui leur faiſoit connoitre le bonheur de leur condition, & qui par-là leur rendoit leurs miſeres, non ſeulement ſupportables, mais deſirables, mais aimables? je ne m'étonne pas, dis je, ſi l'Ange député de Dieu, leur tenoit ce langage: *Ecce evangelizo vobis gaudium magnum*; je vous apporte une grande nouvelle, une nouvelle qui vous comblera de joye, ſavoir, qu'il vous eſt né un Sauveur: *Quia natus eſt vobis hodie Salvator.*

Mais, Chrétiens, dans l'obligation où je ſuis d'accomplir aujourd'hui ſon miniſtere, & ayant l'honneur de prêcher l'Evangile de Jeſus-Chriſt dans la Cour du plus grand des Rois, il s'en faut bien que j'aye le même avantage que l'Ange du Seigneur. J'annonce auſſi-bien que lui, la naiſſance du Sauveur du monde; mais je l'annonce à des auditeurs, à qui je ne ſai ſi elle doit être un ſujet de conſolation. J'annonce un Sauveur humble & pauvre; mais je l'annonce aux Grands du monde, & aux riches du monde. Je l'annonce à des hommes, qui pour être Chrétiens de profeſſion, ne laiſſent pas d'être remplis des idées du monde. Que leur dirai-je donc, Seigneur; & de quels termes me ſervirai-je pour leur propoſer le myſtere de votre humilité & de votre pauvreté? Leur dirai-je, ne craignez point? dans l'état où je les ſuppoſe, ce ſeroit les tromper. Leur dirai-je, craignez? je m'éloignerois de l'eſprit du myſtere même que nous ce-

celebrons, & des penſées conſolantes qu'il inſpire & qu'il doit inſpirer aux plus grands pécheurs. Leur dirai-je, affligez-vous, pendant que tout le monde Chrétien eſt dans la joye? Leur dirai-je, conſolez-vous, pendant qu'à la vue d'un Sauveur qui condamne toutes leurs maximes, ils ont tant de raiſon de s'affliger? Je leur dirai, ô mon Dieu, l'un & l'autre; & par-là je ſatisferai au devoir que vous m'impoſez. Je leur dirai, affligez-vous, & conſolez-vous; car je vous annonce une nouvelle, qui eſt tout à la fois pour vous, un ſujet de crainte, & un ſujet de joye. Ces deux ſentimens ſi contraires en apparence, mais également fondez ſur le myſtere de Jeſus-Chriſt naiſſant, ſont déja le précis & l'abregé de tout ce que j'ai à leur dire dans ce diſcours, après que nous aurons imploré le ſecours du Ciel, par l'interceſſion de la plus ſainte & de la plus heureuſe des meres. *Ave Maria.*

C'Etoit la deſtinée de Jeſus-Chriſt, de paroître dans le monde comme un objet de contradiction; & par un ſecret impénétrable de la providence, d'y être tout à la fois, & la ruïne des uns, & la réſurrection des autres: [a] *Ecce poſitus eſt hic in ruinam & in reſurrectionem multorum.* Toute la vie de cet homme-Dieu n'a été que l'accompliſſement & la ſuite de cette prédiction. Ce n'eſt donc pas ſans raiſon que je vous ai propoſé d'abord ſa ſainte naiſſance, comme un ſujet de crainte & de joye; de crainte, en le conſiderant, tout Sauveur qu'il eſt, comme la ruïne des impies & des réprouvez; & de joye, en le regardant comme la réſurrection des pécheurs qui ſe convertiſſent & qui deviennent les élus de Dieu.

Appliquons-nous, Chrétiens, cette vérité. Je puis dire que toute l'affaire du ſalut conſiſte à bien menager par rapport à Dieu ces deux ſentimens op-

a. *Luc.* 2.

poſez, de joye & de crainte: c'eſt pour cela que David inſtruiſant les Grands de la Terre, à qui Dieu lui faiſoit connoître que cette leçon étoit particulierement néceſſaire, leur diſoit, par une maniere de parler auſſi ſurprenante qu'elle eſt judicieuſe & ſenſée: [a] *Servite Domino in timore, & exultate ei cum tremore;* ſervez le Seigneur, & réjouïſſez-vous en lui avec tremblement. Pourquoi trembler, dit Saint Chryſoſtome, ſi je dois me réjouïr en lui; & pourquoi me réjouïr en lui, ſi je dois trembler? C'eſt, répond ce ſaint Docteur, qu'à l'égard de Dieu, & en matiere de ſalut, l'homme, ſoit juſte, ſoit pécheur, ne doit point avoir de joye, qui ne ſoit mêlée d'une crainte reſpectueuſe; ni de crainte, quoique reſpectueuſe, qui ne ſoit accompagnée d'une ſainte joye. Car ſelon les règles les plus exactes de la Religion, il ne nous eſt point permis de craindre Dieu ſans nous confier en lui, ni de nous confier en lui ſans le craindre.

Or je prétends, & voici mon deſſein, je prétends que le myſtere de la naiſſance de Jeſus-Chriſt, bien conçu & bien médité, eſt de tous les myſteres du Chriſtianiſme le plus propre à exciter en nous, & cette crainte ſalutaire, & cette joye ſolide & interieure. Je prétends que la vue de ce Sauveur né dans une creche, nous fournit de puiſſans motifs de l'un & de l'autre. Motifs de crainte, ſi vous êtes de ces mondains, qui aveuglez par le Dieu du ſiecle, quittent la voye du ſalut pour ſuivre la voye du monde. Motifs de joye, ſi vous ouvrez aujourd'hui les yeux, & ſi vous voulez être de ces Chrétiens fideles, qui cherchent Dieu en eſprit & en vérité. Motifs de crainte, ſi, comprenant bien pourquoi Jeſus-Chriſt eſt venu au monde, & de quelle maniere il y eſt venu, vous reconnoiſſez l'oppoſition qu'il y a entre lui & vous. Motifs de joye, ſi, perſuadez & confus de l'oppoſition qui ſe rencontre entre Jeſus-Chriſt & vous, vous

a Pſal. 2.

vous prenez enfin la réſolution de vous conformer à lui, & de profiter des avantages que vous donne pour cela même la condition où Dieu vous a fait naitre. Selon la difference de ces deux états & de ces deux caracteres, ou craignez, ou conſolez-vous. Etes-vous du nombre des mondains? craignez; parce que ce myſtere va vous découvrir des véritez bien affligeantes: vous le verrez dans la prémiere Partie. Etes-vous, ou voulez-vous être du nombre des Chrétiens fideles? conſolez-vous; parce que ce myſtere vous découvrira des tréſors infinis de grace & de miſericorde: vous le verrez dans la ſeconde Partie. Voilà les véritables diſpoſitions avec leſquelles vous devez vous préſenter devant la creche de votre Dieu. Rendez-vous dociles à ſa parole, afin que je puiſſe aujourd'hui les imprimer bien avant dans vos cœurs, & donnez-moi toute votre attention.

I. PARTIE.

C'Eſt par la crainte du Seigneur, que doit commencer le ſalut de l'homme; & la charité même la plus parfaite ne ſeroit, ni ſolide, ni aſſurée, ſi la crainte des jugemens de Dieu ne lui ſervoit de fondement & de baſe. C'eſt donc avec ſujet qu'en vous annonçant aujourd'hui le grand myſtere du ſalut, qui eſt la naiſſance de Jeſus-Chriſt, notre Sauveur, je vous y fais remarquer d'abord ce qui doit exciter en vous cette crainte ſalutaire, dont voici les puiſſans motifs. Craignez, homme du monde, c'eſt-à-dire, vous qui rempli de l'eſprit du monde, vivez ſelon ſes loix & ſes maximes: craignez, parce que le Sauveur qui vous eſt né, dans les idées pratiques, mais chimeriques, que vous vous en formez, & dans l'uſage, ou plutôt, dans l'abus que vous faites de ſa miſericorde envers vous; tout Sauveur qu'il eſt, n'eſt peut-être pour vous rien moins qu'un Sauveur. Craignez, parce que c'eſt

c'eſt un Sauveur; mais qui peut-être n'eſt venu que pour votre confuſion, & pour votre condamnation. Craignez, parce que ce Sauveur ne pouvant vous être indifferent, du moment qu'il ne vous ſauve pas, doit néceſſairement vous perdre. Penſées terribles pour les mondains! mais qu'il ne tient qu'à vous, mes chers Auditeurs, de vous rendre utiles & profitables, en les méditant dans l'eſprit d'une humble & d'une véritable componction.

C'eſt, dis-je, un Sauveur qui vous eſt né; mais qui dans les fauſſes idées dont vous êtes prévenus, n'eſt rien moins qu'un Sauveur pour vous. Comprenez ma penſée, & vous conviendrez malgré vous-mêmes de cette triſte vérité. Car vous voulez qu'il vous ſauve, mais vous vous mettez peu en peine qu'il vous délivre de vos péchez. Vous voulez qu'il vous ſauve, mais vous prétendez qu'il ne vous en coûte rien. Vous voulez qu'il vous ſauve, mais vous ne voulez pas que ce ſoit par les moyens qu'il a choiſis pour vous ſauver. Or tout cela, ce ſont autant de contradictions; & pour peu qu'il vous reſte de Religion, ces contradictions énormes ſont les juſtes ſujets qui doivent aujourd'hui vous faire trembler. N'appréhendez pas que je les groſſiſſe, pour vous donner de vaines frayeurs; mais craignez plutôt que mes expreſſions ne ſoient trop foibles, pour vous les faire concevoir dans toute leur étendue & dans toute leur force.

Vous voulez que ce Dieu naiſſant ſoit pour vous un Dieu Sauveur; mais au même tems, par une oppoſition de ſentimens & de conduite, dont peut-être vous ne vous appercevez pas, vous êtes peu en peine qu'il vous délivre de vos péchez. C'eſt pour cela néanmoins, & pour cela uniquement, qu'il eſt Sauveur; & cette qualité par rapport à vous ne lui appartient, ni ne peut lui appartenir, qu'autant qu'il vous dégage des paſſions, des vices, des habitudes, qui ſont les ſources de vos péchez, & dont

dont vous êtes les malheureux eſclaves. S'il ne vous en délivre pas, & ſi bien loin de ſouhaiter d'en être délivrez, vous en aimez l'eſclavage & la ſervitude; raiſonnez comme il vous plaira, ce Dieu, quoique Sauveur par excellence, n'eſt pour vous Sauveur que de nom, & tout le culte que vous lui rendez en ce jour, n'eſt qu'illuſion ou hypocriſie.

Il n'y eut jamais de conſéquence plus immédiate que celle-là, dans les principes & dans les règles du Chriſtianiſme que vous profeſſez. Vous l'appellerez Jeſus, dit l'Ange à Joſeph, & pourquoi? parce qu'il délivrera ſon peuple des iniquitez & des péchez qui l'accablent: [a] *Vocabis nomen ejus Jeſum; ipſe enim ſalvum faciet populum ſuum à peccatis eorum.* Prenez garde, mes Freres, c'eſt la remarque de Saint Chryſoſtome; il ne dit pas, vous l'appellerez Jeſus, parce qu'il délivrera ſon peuple des calamitez humaines, ſous le poids deſquelles il gémit. Cela étoit bon pour ces anciens ſauveurs, qui ne furent que la figure de celui-ci, & que Dieu envoyoit au peuple Juif comme à un peuple groſſier & charnel. Ce Jeſus dont nous celebrons la naiſſance, étoit deſtiné pour une plus haute & une plus ſainte miſſion. Il s'agiſſoit pour nous d'une rédemption plus eſſentielle & beaucoup plus parfaite. Ces maux dont nous devions être guéris, étoient bien plus dangereux & plus mortels, que ceux qui dans l'Egypte avoient affligé le peuple de Dieu, & c'eſt pour ceux-là, dit Saint Chryſoſtome, qu'il nous falloit un Sauveur. Le voilà venu: non pas, encore une fois, pour nous ſauver des adverſitez & des diſgraces de cette vie; nous ſommes indignes de la profeſſion & de la qualité de Chrétiens, ſi nous meſurons par-là ſa grace, & ſi c'eſt de-là que nous faiſons dépendre le pouvoir qu'il a de nous ſauver: il ne nous a point été promis de la ſorte. Mais le voilà venu pour nous délivrer de la corruption du monde, des deſordres du monde, des erreurs du mon-

a *Matth.* 1.

monde. Le voilà venu pour nous affranchir du joug de nos paſſions honteuſes, de la tyrannie du péché à quoi nous nous ſommes aſſujettis, de la concupiſcence de la chair qui nous domine, de l'eſprit d'orgueil dont nous ſommes poſſedez, de nos attachemens criminels, de nos haines, de nos averſions, de nos malignes jalouſies; car ce ſont-là nos vrais ennemis, & il n'y avoit qu'un Dieu Sauveur qui nous pût tirer d'une ſi funeſte captivité; auſſi eſt-ce pour cela qu'il a voulu naitre: *Ipſe enim ſalvum faciet populum ſuum à peccatis eorum.*

Or dites-moi, Chrétiens, eſt-ce ainſi que vous l'avez entendu, & que vous l'entendez encore? Que chacun s'examine devant Dieu. Où eſt l'ambitieux parmi vous, qui regardant ſon ambition comme la playe de ſon ame, en ſouhaite de bonne foi la guériſon? où eſt l'impudique & le voluptueux, qui réellement affligé de l'être, deſire, mais efficacément & comme ſon ſouverain bien, de ne l'être plus? où eſt l'homme avare & intereſſé, qui honteux de ſes injuſtices & de ſes uſures, déteſte ſincerement ſon avarice? où eſt la femme mondaine, qui écoutant ſa Religion, ait horreur de ſa vanité, & penſe à détruire ſon amour-propre? De quelle paſſion, de quelle inclination vicieuſe & dominante, ce Sauveur vous a-t-il délivrez juſques à préſent? A quoi donc le reconnoiſſez-vous comme Sauveur; & s'il eſt Sauveur, par où montrez-vous qu'il eſt le vôtre? quelle fonction en a-t-il faite, & lui avez-vous donné lieu d'en faire à votre égard? Or quand je vous vois ſi mal diſpoſez, ne ſerois-je pas prévaricateur, ſi je vous annonçois ſa venue comme un ſujet de joye? & pour vous parler en miniſtre fidele de ſon Evangile, ne dois-je pas au contraire vous dire, & je vous le dis en effet: détrompez-vous, & pleurez ſur vous; pourquoi? car tandis que poſſedez du monde, vous demeurez en de ſi criminelles diſpoſitions, encore que le Sauveur ſoit né, ce n'eſt point proprement pour vous qu'il eſt né; diſons mieux, en-

encore que le Sauveur ſoit né, vous ne profitez pas plus de ſa naiſſance, que s'il n'étoit pas né pour vous.

Ah! Chrétiens, permettez-moi de faire ici une réflexion bien douloureuſe, & pour vous, & pour moi; mais qui vous paroîtra bien touchante & bien édifiante. Nous déplorons le ſort des Juifs, qui malgré l'avantage d'avoir vu naître Jeſus-Chriſt au milieu d'eux & pour eux, ont eu néanmoins le malheur de perdre tout le fruit de ce bienfait ineſtimable, & d'être ceux-mêmes qui de tous les peuples de la Terre ont moins profité de cette heureuſe naiſſance. Nous les plaignons, & en les plaignant nous les condamnons; mais nous ne prenons pas garde qu'en celà même leur condition, ou plutôt, leur miſere & la nôtre ſont à peu près égales. Car en quoi a conſiſté la réprobation des Juifs? en ce qu'au lieu du vrai Meſſie que Dieu leur avoit deſtiné, & qui leur étoit ſi néceſſaire, ils s'en ſont figurez un autre ſelon leurs groſſieres idées & ſelon les deſirs de leur cœur: en ce qu'ils n'ont compté pour rien celui qui devoit être le liberateur de leurs ames, & qu'ils n'ont penſé qu'à celui dont ils ſe promettoient le rétabliſſement imaginaire de leurs biens & de leurs fortunes: en ce qu'ayant confondu ces deux genres de ſalut, ou pour parler plus juſte, en ce qu'ayant rejetté l'un, & s'étant inutilement flattez de la vaine eſperance de l'autre, ils ont tout à la fois été fruſtrez & de l'un & de l'autre, & qu'il n'y a eu pour eux nulle redemption. Voilà, dit Saint Auguſtin, qu'elle fut la ſource de leur perte: *Temporalia amittere metuerunt, & æterna non cogitaverunt, ac ſic utrumque amiſerunt.* Or cela même, mes chers Auditeurs, n'eſt-ce pas ce qui nous perd encore tous les jours? Car, quoique nous n'attendions plus comme les Juifs un autre Meſſie; quoique nous nous en tenions à celui que le Ciel nous a envoyé, n'eſt-il pas vrai, confeſſons-le, & rougiſſons-

a. *Auguſt.*

giſſons-en, qu'à en juger par notre conduite, nous ſommes à l'égard de ce Sauveur envoyé de Dieu, dans le même aveuglement où furent les Juifs, & où nous les voyons encore à l'égard du Meſſie qu'ils attendent, & en qui ils eſperent? Je m'explique.

Nous invoquons Jeſus-Chriſt comme Sauveur; mais nous l'invoquons dans le même eſprit que le Juif réprouvé l'invoqueroit: c'eſt-à-dire, nous l'invoquons pour des biens temporels, mais avec une indifference entiere pour les éternels : *Temporalia amittere metuerunt, & æterna non cogitaverunt.* En effet, ſommes-nous dans l'adverſité, s'éleve-t-il contre nous une perſécution, s'agit-il ou de la fortune, ou de l'honneur? c'eſt alors que nous accourons à ce Dieu qui nous a ſauvez, & que nous voulons encore qu'il nous ſauve ; mais de quoi? d'une affaire qu'on nous ſuſcite, d'une maladie qui nous afflige, d'une diſgrace qui nous humilie. Voilà les maux qui réveillent notre ferveur, qui nous rendent aſſidus à la priere, dont nous demandons non-ſeulement avec inſtance, mais avec impatience, d'être ou préſervez, ou délivrez: *Temporalia amittere metuerunt.* Mais ſommes-nous dans l'état & dans le deſordre d'un péché habituel, qui cauſe la mort à notre ame? à peine nous ſouvenons-nous qu'il y a un Sauveur tout-puiſſant pour nous en faire ſortir; à peine, pour l'y engager, nous adreſſons-nous une fois à lui, & lui diſons-nous au moins avec le Prophete : hâtez-vous, Seigneur; tirez-moi du profond abîme où je ſuis plongé. Inſenſibles au beſoin preſſant où nous nous trouvons, nous y demeurons tranquilles & ſans allarmes: *Et æterna non cogitaverunt.* Que dis-je? bien loin de courir au remede, peut-être le craignons-nous ; peut-être le fuyons-nous; peut-être ſommes-nous aſſez pervertis, pour nous faire de notre péché même une félicité ſecrete, pour nous en applaudir au fond de l'âme, pour nous en glorifier. Nous ſommes donc alors, quoique Chrétiens, auſſi Juifs d'eſprit & de

cœur:

cœur que les Juifs mêmes: & dans la comparaiſon de leur infidelité & de la nôtre, la nôtre eſt d'autant plus condamnable, que nous mépriſons un Sauveur, en qui nous croyons; au lieu que les Juifs n'ont péché contre lui que parce qu'ils ne le connoiſſoient pas, & c'eſt ce qui doit nous faire trembler.

Notre aveuglement va encore plus loin. Nous voulons que ce Dieu fait chair nous ſauve; mais nous prétendons qu'il ne nous en coûte rien. Autre contradiction, & autre ſujet de notre crainte. Car il n'eſt Sauveur pour nous qu'à une condition; & cette condition, c'eſt que nous nous ſauverons nous-mêmes avec lui & par lui. Il nous a créez ſans nous, ce ſont les paroles de Saint Auguſtin que l'on vous a dites cent fois, & dont je voudrois aujourd'hui vous faire pénétrer toute la conſéquence; il nous a créez ſans nous, mais il ne lui a plû, & jamais il ne lui plaira de nous ſauver ſans nous. Il veut que l'ouvrage de notre ſalut, ou plutôt, que l'accompliſſement de ce grand ouvrage dépende de nous, & que ſans nous en attribuer la gloire, nous en partagions avec lui le travail. Comme Sauveur, il eſt venu faire pénitence pour nous; mais ſans préjudice de celle que nous devons faire nous-mêmes, & pour nous-mêmes. Comme Sauveur, il a prié, il a pleuré, il a mérité pour nous; mais il veut que nos prieres jointes à ſes prieres, que nos larmes mêlées avec ſes larmes, que nos œuvres ſanctifiées par ſes œuvres, achevent en nous cette rédemption dont il eſt l'auteur, & dont ſans nous il ne ſeroit pas le conſommateur. Comme Sauveur, il s'eſt fait dans la creche notre victime, & il a commencé dès-lors à s'immoler pour nous; mais il veut que nous ſoyons prêts à nous immoler avec lui; & il le veut tellement, il a tellement fait dépendre de-là l'efficace & la vertu de ſon ſacrifice par rapport à notre ſalut, que tout Sauveur qu'il eſt: remarquez ceci, c'eſt-à-dire, que

que tout disposé qu'il est en notre faveur, que quoiqu'il nous ait aimez jusqu'à se faire homme pour nous; malgré tout son amour, malgré tout ce qu'il lui en coûte pour naitre parmi nous & comme nous, il consent néanmoins plutôt que nous périssions, plutôt que nous nous damnions, plutôt que nous soyons éternellement exclus du nombre de ses prédestinez, que de nous sauver de cette redemption gratuite telle que nous l'entendons; parce que sous ombre d'honorer sa grace, en lui attribuant notre salut, nous ne la ferions servir qu'à fomenter nos desordres.

Il faut donc, & il le faut nécessairement, que pour être sauvez, il nous en coûte, comme il lui en a coûté. C'est la loi qu'il a établie. Loi que Saint Paul observoit avec tant de fidelité, quand il disoit: a *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne meâ*: j'accomplis dans ma chair ce qui a manqué aux souffrances de la chair innocente & virginale de Jesus-Christ. Loi générale & absolue, dont jamais Dieu n'a dispensé, ni ne dispensera. Cependant, hommes du siecle, vous voulez être exempts de cette loi: elle vous paroît trop dure & trop onéreuse, & vous cherchez à en secouer le joug. Vous voulez le salut; mais vous le voulez sans condition & sans charge, Vous le voulez, pourvu qu'on n'exige de vous ni assujettissement, ni contrainte, ni effort, ni victoire sur vous-mêmes. Vous le voulez, mais sans l'acheter, & sans y rien mettre du vôtre. Car en effet, que vous en coûte-t-il, & en quoi oserez-vous me dire que vous y coopérez? que sacrifiez-vous pour cela à Dieu? quelles violences vous faites-vous à vous-mêmes? Mais aussi, Dieu m'oblige-t-il à vous déclarer de sa part, que tandis que vous vous en tenez là, ce salut que Jesus-Christ est venu apporter au monde, n'est point pour vous, &

a *Coloss.* 1.

& que vous n'y devez rien prétendre. Or de là concluez, ſi la naiſſance de ce Dieu-homme a dequoi vous raſſurer & vous conſoler.

Enfin, vous voulez qu'il vous ſauve; mais par une troiſieme contradiction qui ne me ſemble pas moins étonnante, vous ne voulez pas que ce ſoit par les moyens qu'il a choiſis pour vous ſauver. Quoique ces moyens ayent été concertez & réſolus dans le conſeil de ſa ſageſſe éternelle, ils ne vous plaiſent pas. Quoiqu'ils ſoient conſacrez dans ſa perſonne, & autoriſez par ſon exemple, vous ne les pouvez goûter. Et quels ſont-ils? la haine du monde & de vous-mêmes, le détachement du monde & de ſes biens, le renoncement au monde & à ſes honneurs, la pauvreté de cœur, l'humilité de cœur, la mortification des ſens, & l'auſterité de la vie. Tout cela vous choque, & vous fait horreur. Vous voudriez des moyens plus proportionnez à vos idées, & plus conformes à vos inclinations: & moi je vous dis que c'eſt pour cela que vous devez trembler; pourquoi? parce qu'indépendamment de vos idées & de vos inclinations, il eſt certain d'une part, que ce Dieu naiſſant ne vous ſauvera jamais par d'autres moyens que ceux qu'il a marquez; & qu'il eſt évident de l'autre, que jamais ces moyens qu'il a marquez pour vous ſauver, ne vous ſauveront, tandis que vous voudrez ſuivre vos inclinations & vos idées. Vous voulez qu'il vous ſauve ſelon votre goût, qui vous perd, & qui vous a perdus. Voilà le triſte myſtere que j'avois d'abord à vous annoncer, d'autant plus triſte pour vous, ſi vous l'entendez & ſi vous n'en profitez pas.

Mais je veux vous le rendre encore plus ſenſible, par une ſuppoſition que je vais faire. Peut-être vous ſurprendra-t-elle; & faſſe le Ciel qu'elle vous ſurprenne aſſez, pour vous forcer à reconnoitre votre infidelité ſecrette, & à prendre des ſentimens plus chré-

chrétiens! Dites-moi, mes chers Auditeurs *ſi Dieu* vous avoit envoyé un Jeſus-Chriſt tout different de celui que nous croyons; c'eſt-à-dire, s'il vous étoit venu du Ciel un Sauveur auſſi favorable à la cupidité des hommes, que celui que nous adorons y eſt contraire; ſi au-lieu de vous annoncer comme l'Ange, que ce Meſſie eſt un Sauveur pauvre & humble, né dans l'obſcurité d'une étable, je vous aſſurois aujourd'hui, que cela n'eſt pas, qu'on vous a trompez, que c'eſt un Sauveur d'un caractere tout oppoſé; qu'il eſt né dans l'éclat & dans la pompe, dans la fortune, dans l'abondance, dans les aiſes & les plaiſirs de la vie, & que ce ſont-là les moyens à quoi il a attaché votre ſalut, & ſur quoi il a entrepris de fonder ſa Religion: ſi par un renverſement qui ne peut être, mais que nous pouvons nous figurer, la choſe ſe trouvoit ainſi, & que ce que j'appelle ſuppoſition, fût une vérité; marquez-moi ce que vous auriez à corriger dans vos ſentimens, & à reformer dans votre conduite, pour vous accommoder à ce nouvel Evangile. Changeant de créance, ſeriez-vous obligez de changer de mœurs? Faudroit-il renoncer à ce que vous êtes, pour être dans l'état de perfection où ce Sauveur vous voudroit alors? ou plutôt, ſans rien changer à ce que vous êtes, ne vous trouveriez-vous pas alors de parfaits Chrétiens; & n'auriez-vous pas dequoi vous féliciter d'un ſyſteme de Religion, d'où dépendroit votre ſalut, & qui ſe rapporteroit ſi bien à votre goût, à vos maximes, & à toutes les règles de vie que le monde vous preſcrit? N'eſt-ce pas alors que je devrois vous dire: ne craignez point; car voici au contraire un grand ſujet de joye pour vous: [a] *Evangelizo vobis gaudium magnum.* Et quoi! c'eſt qu'il vous eſt né un Sauveur, mais un Sauveur à votre gré & ſelon vos deſirs, un Sauveur commode, un Sauveur ſuivant les principes duquel il vous ſera permis de ſatisfaire vos paſſions; un Sauveur

[a] *Luc.* 2.

veur qui bien loin de les contredire, les approuvera, les autorisera: or voyant un tel Sauveur, consolez-vous. Ne serois-je pas, dis-je, bien fondé à vous parler de la sorte; & en m'écoutant ne vous diriez-vous pas à vous-mêmes, remplis d'une joye secrette: voilà le Sauveur & le Dieu qu'il me falloit? Ah! Chrétiens, je le confesse, dans ce nouveau systeme de Religion vous auriez droit de vous réjouïr: mais vous êtes trop éclairez, pour ne pas conclure de-là, que ce qui seroit alors vôtre consolation, doit aujourd'hui vous saisir de frayeur. Car puisque, supposé cet Evangile prétendu, je pourrois vous dire que je vous apporte une heureuse nouvelle; en vous prêchant un Evangile directement contraire à celui-là, je suis obligé de vous tenir tout un autre langage. Je dois, au hazard de troubler la joye de l'Eglise, qui est une joye sainte, troubler la vôtre, qui dans l'aveuglement où vous vivez, n'est qu'une joye fausse & présomptueuse. Je dois vous dire: tremblez; pourquoi? c'est qu'il vous est né un Sauveur, mais un Sauveur qui semble n'être venu au monde que pour votre confusion & pour votre condamnation; un Sauveur opposé à toutes vos inclinations, un Sauveur ennemi du monde & de tous ses biens, un Sauveur pauvre, humilié, souffrant. Véritez affligeantes; & pour qui? pour vous, mondains: c'est à dire, pour vous, riches du monde, possedez de vos richesses & enyvrez de votre fortune; pour vous, ambitieux du monde, éblouïs d'un vain éclat & adorateurs des pompes humaines; pour vous, sensuels & voluptueux du monde, idolâtres de vous-mêmes & tout occupez de vos plaisirs. Cependant, après avoir considéré ce mystere de crainte, ce mystere de douleur que je découvre d'abord dans la naissance d'un Dieu-homme; voyons, Chrétiens, le mystere de consolation qu'elle renferme, & quelle part vous y pouvez avoir. C'est la seconde Partie.

II. PAR

II. PARTIE.

QUelque vaine que ſoit devant Dieu la difference des conditions, & quelque honneur que Dieu ſe faſſe dans l'Ecriture, d'être un Dieu égal à tous; qui n'a égard, ni aux qualitez, ni aux rangs, qui ne fait acception de perſonne; [a] *Non eſt perſonarum acceptor Deus:* il eſt néanmoins vrai, Chrétiens, que dans l'ordre de la grace, la prédilection de Dieu, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, a toujours paru être pour les pauvres & pour les petits, préférablement aux grands & aux riches. N'en cherchons point la raiſon, & contentons-nous d'adorer en ceci les conſeils de Dieu, qui, ſelon l'Apôtre, fait miſericorde à qui il lui plait. Prédilection de Dieu, que tout l'Evangile nous prêche; mais qui nous eſt marquée viſiblement & authentiquement dans l'auguſte myſtere que nous celebrons. Car qui ſont ceux que Dieu choiſit les prémiers pour leur révéler la naiſſance de ſon Fils? des bergers, c'eſt-à-dire, des pauvres attachez à leur travail, des hommes inconnus au monde, & contents de leur obſcurité & de la ſimplicité de leur état. Ce ſont-là ceux, dit excellemment Saint Ambroiſe, dont Jeſus-Chriſt fait les prémiers élus, ceux qu'il appelle les prémiers à ſa connoiſſance, ceux dont il veut recevoir les prémiers hommages; ceux qui paroiſſent comme les prémiers domeſtiques de ce Dieu naiſſant, & qui environnent ſon berceau, pendant que les grands de la Judée, que les riches de Jeruſalem, que les ſavans & les eſprits-forts de la Synagogue, abandonnez, pour ainſi parler, & livrez à eux-mêmes, demeurent dans les tenebres de leur infidelité, & ſemblent n'avoir nulle part à la naiſſance du Sauveur.

Oui, mes Freres, diſoit Saint Paul aux Corinthiens, voilà les prémices de votre vocation: des foibles choi-

[a] *Act.* 10.

choiſis pour confondre les puiſſans, des ſimples pour confondre les ſages, des ſujets vils & mépriſables ſelon le monde, pour confondre dans le monde ce qu'il y a de plus éclatant & de plus élevé. C'eſt par où le Chriſtianiſme a commencé; telle fut l'origine de l'Egliſe, qui, ſelon la remarque de S. Chryſoſtome, étoit alors toute renfermée dans l'étable de Bethléem, puiſque hors de là Jeſus-Chriſt n'étoit point connu. Et c'eſt, Grands du monde qui m'écoutez, ce qui devroit aujourd'hui vous affliger, ou même vous déſoler, ſi Dieu par ſon aimable providence n'avoit pris ſoin d'y pourvoir. Mais raſſurez-vous; & convaincus comme vous l'allez être de l'immenſité de ſes miſericordes, malgré les malheureux engagemens de vos conditions, confiez-vous en lui. Car voici trois grands ſujets de conſolation, que je tire du myſtere même dont nous faiſons la ſolemnité. Rendez-vous-y attentifs; & après l'avoir médité, cet ineffable myſtere, avec tremblement & avec crainte, goutez-en maintenant toute la douceur : *Ecce enim evangelizo vobis gaudium magnum.*

En effet, quelque expoſez que vous ſoyez à la corruption du ſiecle, & quelque éloignez que vous paroiſſiez du Royaume de Dieu, Jeſus-Chriſt ne vous rebute point; & bien loin de vous rejetter, il ne vient au monde que pour vous attirer à lui: grace ineſtimable, à laquelle vous devez répondre. Quelque apparente contrarieté qu'il y ait entre votre état & l'état de Jeſus-Chriſt naiſſant, ſans ceſſer d'être ce que vous êtes, il ne tient qu'à vous d'avoir avec lui une ſainte reſſemblance: ſecret important de votre prédeſtination, que vous ne devez pas ignorer. Quelque danger qu'il y ait dans la grandeur humaine, & de quelque malédiction qu'ayent été frappées les richeſſes du monde, vous pouvez vous en ſervir, comme d'autant de moyens propres, pour honorer Jeſus-Chriſt & pour lui rendre le culte particulier qu'il attend de vous: avantage infini, dont vous devez profiter, & qui doit être com-

comme le fonds de vos eſperances. Encore un moment de réflexion pour des véritez ſi touchantes.

Non, mes chers Auditeurs, quoique Jeſus-Chriſt, par un choix ſpécial & divin, ait voulu naître dans la baſſeſſe & dans l'humiliation, il n'a point rejetté pour cela la grandeur du monde; & je ne crains point de vous ſcandaliſer en diſant, que dès ſa naiſſance, bien loin de la dédaigner, il a eu des égards pour elle, juſqu'à la rechercher même & à ſe l'attirer. L'Evangile qu'on vous a lu, en eſt une preuve bien évidente. Car en même tems que ce Dieu Sauveur appelle des bergers & des pauvres à ſon berceau, il y appelle auſſi des Mages, des hommes puiſſans & opulens, des Rois, ſi nous en croyons la tradition. En même tems qu'il députe un Ange à ceux-là, il fait luire une étoile pour ceux-ci. En même tems que ceux-là, pour venir le reconnoître & l'adorer, quittent leurs troupeaux, ceux-ci abandonnent leur païs, leurs biens, leurs Etats. De ſavoir qui des uns & des autres l'honorent le plus, ou lui ſont plus chers, c'eſt ce que je n'entreprends pas encore de décider. Mais ſans en faire la comparaiſon, au moins eſt-il vrai que les uns & les autres ſont reçus dans l'étable de ce Dieu homme; au moins eſt-il vrai que ce Dieu caché ſous le voile de l'enfance, ſe manifeſte aux uns & aux autres, & que la préférence qu'il donne aux petits n'eſt point une excluſion pour les grands.

Or cette penſée ſeule, hommes du monde, ne doit-elle pas ranimer toute votre confiance, & n'eſt-elle pas plus que ſuffiſante pour vous fortifier & pour vous encourager? Mais de-là même il s'enſuit encore quelque choſe de plus conſolant pour vous. Et quoi? C'eſt qu'il eſt donc conſtant que Jeſus-Chriſt dans le myſtere de ſa naiſſance, indépendamment de la prédilection qu'il peut avoir pour les uns préférablement aux autres, a bien plus fait

au

au fond pour les grands que pour les petits; & que dans un ſens, les grands qu'il a appellez, lui ſont beaucoup plus redevables: comment cela? C'eſt, dit Saint Chryſoſtome, qu'il a fallu une vocation plus forte, pour attirer à Jeſus-Chriſt des grands, des puiſſans du ſiecle, tels qu'étoient les Mages, que pour y attirer des paſteurs, dont l'ignorance & la foibleſſe ſembloient être déja comme des diſpoſitions naturelles à l'humilité de la foi. Dans ceux-ci rien ne réſiſtoit à Dieu; mais dans ceux-là la grace de Jeſus-Chriſt eut tout à combattre & à vaincre; c'eſt à dire, le monde, avec toutes ſes concupiſcences. Cependant, c'eſt le miracle qu'elle a operé; & voilà l'inſigne victoire que la foi de Jeſus-Chriſt naiſſant a remportée ſur le monde: [a] *Hæc eſt victoria quæ vincit mundum, fides noſtra.* Foi triomphante & victorieuſe, qui malgré l'orgueil du monde a eu aſſez de pouvoir ſur leurs eſprits, pour leur faire adorer dans un enfant le Verbe de Dieu & ſa Sageſſe; qui malgré le libertinage du monde, a fait aſſez d'impreſſion ſur leurs cœurs, pour en arracher les paſſions les plus enracinées; a été aſſez efficace, pour les captiver ſous le joug de la Religion Chrétienne.

Après cela, qui que vous ſoyez, & quelque rang que vous teniez dans le monde, plaignez-vous que votre Dieu réprouve votre condition, ou que votre condition vous éloigne de Dieu. Non, Chrétiens, elle ne vous en éloigne point, ni votre Dieu ne la réprouve point. Elle ne vous en éloigne point, puiſque vous voyez que lui-même il la prévient des graces les plus abondantes: il ne la réprouve point, puiſqu'un de ſes prémiers ſoins en venant au monde, eſt de la ſanctifier dans les Mages & de la réformer en vous. Il réprouve les abus & les deſordres de votre condition; il en réprouve le faſte, il en réprouve le luxe, il en réprouve la molleſſe, il

[a] 2. *Joan.* 5.

en réprouve la dureté & l'impieté ; mais ſans la réprouver elle-même, puiſque c'eſt pour elle & pour vous-mêmes, qu'il ouvre aujourd'hui le tréſor de ſes miſericordes les plus efficaces & les plus particulieres. Comme il eſt le Dieu de toutes les conditions, & qu'il vient pour ſauver tous les hommes, ſans nul diſcernement de conditions ; il veut que dès ſon berceau où il commence déja à faire l'office de Sauveur, on voye à ſa ſuite & des grands & des petits, & des riches & des pauvres, & des maîtres & des ſujets. Approchons, & approchons tous; allons à ſa creche, & allons-y tous. C'eſt de ſa creche qu'il nous appelle, de ſa creche qu'il nous tend les bras, de ſa creche qu'il veut répandre ſur nous & ſur nous tous les mêmes bénédictions.

Mais après tout, quel rapport peut-il y avoir entre ſa pauvreté & l'opulence, entre ſes abaiſſemens & la grandeur, entre ſa miſere & les aiſes de la vie? A cela je réponds par une ſeconde propoſition que j'ai avancée, & que je reprends. Je dis qu'il ne tient qu'à vous, ſans ceſſer d'être ce que vous êtes, de vous rendre ſemblables à Jeſus-Chriſt naiſſant; & malgré toute la contrarieté, qui paroît entre votre état & le ſien, d'avoir avec lui cette conformité parfaite, ſur laquelle eſt fondée, ſelon Saint Paul, la prédeſtination de l'homme. Il faut pour être reconnu de Dieu, & pour avoir part à ſa gloire, porter le caractere de cet enfant qui vient de naître, & lui reſſembler; & c'eſt de lui, & de lui ſeul à la lettre, qu'on peut bien nous dire; a *Niſi efficiamini ſicut parvulus iſte, non intrabitis in regnum cœlorum.* Il y a d'abord dequoi vous troubler, dequoi même vous effrayer: mais écoutez ce que j'ajoute. Car je prétends qu'il ne vous eſt, ni impoſſible, ni même difficile, en demeurant dans votre condition, de parvenir à cette divine reſſemblance; pourquoi? parce que comme Chrétiens, vous

a *Matth.* 18.

vous pouvez être grands & humbles de cœur, riches & pauvres de cœur, puiſſans & modeſtes ou circoncis de cœur. Or du moment que vous joignez l'humilité à la grandeur, la modeſtie à la puiſſance, le détachement des richeſſes aux richeſſes mêmes, dès-là il n'y a plus d'oppoſition entre l'état de Jeſus-Chriſt & le vôtre. Au contraire, c'eſt juſtement par-là que vous avez l'avantage d'être plus conformes à ce modele des prédeſtinez: c'eſt par-là que vous en êtes dans le monde des copies plus achevées. Car le caractere de ce Sauveur n'eſt pas préciſément d'être pauvre & humble, mais d'être grand & humble tout à la fois, ou plutôt, humble & la grandeur même, puiſque ſon humilité ne l'empêche point d'être Fils du Très-haut. Or voilà, mes chers Auditeurs, ce qu'il n'appartient qu'à vous, dans le rang où Dieu vous a placez, de pouvoir parfaitement imiter. Ceux que l'obſcurité de leur naiſſance ou la médiocrité de leur fortune confond parmi la multitude, ne peuvent, ce ſemble, arriver là. A quelque degré de ſainteté qu'ils s'élevent, leur humilité ne repréſente point, ni n'exprime point celle d'un Dieu anéanti: il faut pour cela de la dignité, & de la diſtinction ſelon le monde. Un grand, qui ſans rien perdre de tous les avantages de ſa condition, ſait pratiquer toute l'humilité de ſa Religion; un grand petit à ſes yeux, & qui ſans oublier jamais qu'il eſt pécheur & mortel, ſe tient devant Dieu dans le reſpect & dans la crainte; un grand qui peut dire à Dieu comme David: Seigneur, mon cœur ne s'eſt point enflé, & mes yeux ne ſe ſont point élevés: a *Domine, non eſt exaltatum cor meum; neque elati ſunt oculi mei:* Je ne me ſuis point ébloui de l'éclat du monde qui m'environne, & jamais l'orgueil ne m'a porté à des entrepriſes, ou au deſſus de moi, ou contraires à la charité & à la juſtice; b *Neque ambulavi in magnis, nec in mirabilibus ſuper me:*

a *Pſal.* 130. b *Ibidem.*

Un grand rempli de ces ſentimens, eſt le parfait imitateur du Dieu dont nous celebrons aujourd'hui les anéantiſſemens adorables. Un grand dans ces diſpoſitions, eſt ce vrai Chrétien qui s'humilie comme le divin enfant que nous préſente l'étable de Bethléem; [a] *Qui ſe humiliaverit ſicut parvulus iſte*: & c'eſt à lui, c'eſt à ce grand, que j'oſe encore appliquer les paroles ſuivantes; *Hic major eſt in regno cœlorum.* Un grand ſur la Terre ſanctifié de la ſorte, eſt non ſeulement grand, mais le plus grand dans le Royaume du Ciel.

C'eſt donc ainſi que le Sauveur du monde attire à ſon berceau, des grands & des riches, auſſi-bien que des pauvres & des petits: & quels ſont-ils encore une fois ces grands, ces riches, ou quels doivent-ils être? Jugeons-en toujours par l'exemple des Mages, ſi propre au lieu où je parle, & dont le rapport eſt ſi étroit avec le myſtere que je prêche. Ah! Chrétiens, ce ſont des grands qui ſemblent n'être grands, que pour faire paroître dans leur conduite une humilité plus profonde, une obeïſſance plus prompte, une ſoumiſſion aux ordres du Ciel plus entiere, en ſuivant l'étoile du Dieu humilié qui les appelle à lui: & voilà les grands à qui le Dieu des humbles ſe fait connoître auſſi-bien qu'aux petits, parce qu'ils lui reſſemblent auſſi-bien, & même encore plus que les petits. Ce ſont des riches, qui bien loin de mettre leur cœur dans leurs richeſſes, mettent leurs richeſſes aux pieds de l'Agneau, & ſe font un mérite d'y renoncer; & voilà les riches que le Dieu des pauvres ne dédaigne pas, parce que ſouvent juſques au milieu de leurs richeſſes, il les trouve plus pauvres de cœur, que les pauvres mêmes. Or n'eſt-ce pas de quoi vous devez bénir mille fois le Ciel? je dis vous, qui dans votre élevation, dans votre fortune, pouvez avoir part aux mêmes avantages; & ſi vous prenez bien l'eſprit de votre

[a] *Matth.* 18.

votre Religion, n'avez-vous pas de quoi rendre à Dieu d'éternelles actions de graces, lorsqu'il vous donne tant de facilité à vous ſanctifier jusques dans les conditions qui par elles-mêmes ſemblent les plus oppoſées à la ſainteté?

Je vais encore plus loin; car quelque dangereuſe que ſoit la grandeur du monde, quelque réprouvées que ſoient les richeſſes du monde, j'avance une troiſieme propoſition non moins inconteſtable: ſavoir, qu'il ne tient qu'à vous de vous en ſervir, pour rendre à Jeſus-Chriſt naiſſant l'hommage & le culte particulier qu'il attend de vous; & voici de quelle maniere j'entends la choſe. C'eſt qu'en qualité de Dieu humble, il veut être honoré & glorifié; & qu'en qualité de Dieu pauvre, il veut être aſſiſté & ſoulagé. Voilà le double tribut qu'il exige de vous, & ce qui fait la bénédiction de votre état: pouvoir conſacrer à Jeſus-Chriſt ce qui ſeroit autrement la cauſe fatale de votre damnation & de votre perte. Quels tréſors de grace pour vous, ſi vous les ſavez recueillir! Je m'explique.

Comme Dieu humble, il veut être honoré & glorifié: c'eſt pour cela qu'au milieu de la Gentilité, il va chercher des adorateurs; & quels adorateurs? des hommes diſtinguez par leur dignité, qui proſternez devant ſa creche & anéantis en ſa préſence, lui font plus d'honneur & lui procurent plus de gloire, que les bergers de la Judée, avec toute leur ferveur & tout leur zèle. En effet, rien ne l'honore plus, ni ne lui doit être plus glorieux que les hommages des grands. Or de quel autre que de vous-mêmes dépend-il de lui donner cette gloire dont il eſt jaloux? Pourquoi dans le monde avez-vous de l'autorité? Pourquoi Dieu vous a-t-il fait ce que vous êtes? Que ne pouvez-vous pas pour lui; & en comparaiſon de ce que vous pouvez, que fait le reſte du monde? C'eſt par vous que la Religion de ce Dieu-homme devient

vénérable: c'eſt par vous que ſon culte s'établit plus promptement, plus ſolidement, plus univerſellement, & c'eſt votre exemple qui l'autoriſe. Quel uſage pouvez-vous faire de votre puiſſance, plus digne ou auſſi digne de vous que celui-là? & que vous en coute-t-il pour le faire, ſinon de le vouloir? C'eſt par-là que vous devez eſtimer vos conditions; c'eſt dans cette vue ſeule qu'il eſt permis de les aimer, & de vous y plaire. Hors de là, elles vous doivent faire gémir; mais votre conſolation doit être de penſer, que par elles il vous eſt aiſé de relever la grandeur & de porter plus hautement que les autres les interêts d'un Dieu qui s'eſt tant abbaiſſé.

Achevons. Comme Dieu pauvre, il veut être ſoulagé & aſſiſté, non plus dans lui-même, mais dans ſes membres qui ſont les pauvres: car je ne m'acquitterois pas pleinement de mon miniſtere, ſi j'oubliois aujourd'hui les membres de Jeſus-Chriſt. Pour peu que vous ſoyez Chrétiens, vous portez une ſainte envie à ces bienheureux Mages, qui venus des extrémitez de l'Orient, ne parurent point les mains vuides devant le Sauveur, mais lui offrirent des préſens qu'il accepta & qu'il agréa. Et moi je vous dis, qu'il veut recevoir de votre main les mêmes offrandes. Je vous dis, que ſans le chercher ſi loin, vous le trouvez au milieu de vous, parce qu'il y eſt en effet, & qu'il y eſt dans des lieux, dans des états, où il n'a pas moins à ſouffrir & où il n'eſt pas moins abandonné que dans l'étable de Bethléem. Je vous dis, que ces pauvres qui vous environnent & que vous voyez, mais encore bien plus ceux que vous ne voyez pas & qui ne peuvent vous approcher, ſont à votre égard ce Jeſus-Chriſt même à qui les Mages, à qui les bergers préſenterent les uns de l'or & de l'encens, & les autres des fruits de leurs campagnes: qu'il eſt de la foi, que ce que vous donnez aux pauvres, vous le don-

donnez à Jeſus-Chriſt : & j'oſe dire avec plus de mérite, lorſqu'il paſſe par les mains des pauvres, que ſi vous le portiez immédiatement vous-même dans les mains de Jeſus-Chriſt. Dès-là, & quel fonds de confiance ! dès-là, dis-je, vos richeſſes, obſtacles ſi dangereux pour le ſalut, dans l'ordre même du ſalut n'ont plus rien que d'innocent, que de ſalutaire pour vous. Dès-là elles n'ont plus ce caractere de réprobation, que l'Ecriture leur attribue. Dès-là elles ne choquent plus la pauvreté de Jeſus-Chriſt, puiſqu'elles ſont au contraire le ſupplément & le ſoutien de la pauvreté que Jeſus-Chriſt a choiſie; puiſque Jeſus-Chriſt entre dans une ſainte communauté avec vous & qu'il s'enrichit de vos biens, comme il vous fait participer à ſes mérites. Dès-là, ſanctifiées par ce partage, elles changent, pour ainſi dire, de nature; & de tréſors d'iniquité qu'elles étoient, elles deviennent la précieuſe matiere de la plus excellente des vertus, qui eſt la charité. Dès-là ces terribles anathêmes que le Fils de Dieu dans l'Evangile fulminoit contre les riches, ne tombent plus ſur vous : pourquoi ? parce que Jeſus-Chriſt, dit Saint Chryſoſtome, eſt trop juſte & trop fidele, pour donner ſa malédiction à des richeſſes qui lui ſont conſacrées, & qu'il vous demande lui-même. Heureux, s'écrioit le Prophete Royal, celui qui comprend le myſtere de l'indigent & du pauvre ! & je le dis avec plus de ſujet que lui : car c'eſt ſur-tout pour un Chrétien, que le pauvre eſt un myſtere de foi. Mais remontant au principe, j'ajoute : heureux celui qui comprend le myſtere d'un Dieu pauvre & d'un Dieu humilié ! a *Beatus qui intelligit.*

Parce qu'il s'eſt humilié, dit Saint Paul, Dieu a voulu, pour l'élever, qu'à ſon ſeul nom toute la Terre fléchît le génou ; & c'eſt dans les Cours des Princes que la prédiction de Saint Paul ſe vé-

a *Pſal.* 40.

rifie plus authentiquement, puiſque les Puiſſances du monde que nous y révérons, ont une grace particuliere, pour honorer cet homme-Dieu qui s'eſt anéanti pour nous. C'eſt par-là que ce Dieu Sauveur, comme dit Saint Chryſoſtome, eſt dédommagé des humiliations de ſa naiſſance. Je ſai, & il eſt vrai, que dès ſa naiſſance même il nous eſt repréſenté dans l'Evangile, perſécuté par Hérode, & obeïſſant à Auguſte: voilà par où notre Religion a commencé. Mais grace à la providence, le monde a bien changé de face : car pour ma conſolation, je vois aujourd'hui le plus grand des Rois obeïſſant à Jeſus-Chriſt, & employant tout ſon pouvoir à faire regner Jeſus-Chriſt; & voilà ce que j'appelle, non pas le progrès, mais le couronnement & la gloire de notre Religion.

Pour cela, Sire, il falloit un Monarque auſſi puiſſant & auſſi abſolu que vous. Comme jamais Prince n'a eu l'avantage d'être ſi bien obeï, ni ſi bien ſervi que Votre Majeſté; auſſi jamais Prince n'a-t-il reçu du Ciel tant de talens & tant de graces pour faire ſervir & obeïr Dieu dans ſon Etat. Votre bonheur, Sire, eſt de ne l'avoir jamais entrepris qu'avec des ſuccès viſibles; & le mien, dans la place que j'occupe depuis ſi longtems, eſt d'avoir toujours eu de nouveaux ſujets pour vous en féliciter. C'eſt ce qui a attiré ſur votre perſonne ſacrée ces bénédictions abondantes, que nous regardons comme les prodiges de notre ſiecle. On nous vante le regne d'Auguſte, ſous lequel Jeſus-Chriſt eſt né, comme un regne floriſſant; & moi dans le parallele qu'il me ſeroit aiſé d'en faire ici, je n'y trouve rien que je puiſſe comparer, au regne de Votre Majeſté. On attribue les proſperitez dont Dieu vous a comblé, aux vertus royales & aux qualitez héroïques qui vous ont ſi hautement diſtingué entre tous les Monarques de l'Europe; & moi portant plus loin mes vues, je regarde ces proſperitez comme les récompenſes éclatantes du

zèle

zèle de Votre Majeſté pour la vraye Religion; de ſon application conſtante à maintenir l'intégrité & la pureté de la foi; de ſa fermeté & de ſa orce à réprimer l'héréſie, à exterminer l'erreur, à abolir le ſchiſme, à rétablir l'unité du culte de Dieu. Pouviez-vous, Sire, nous en convaincre, & en convaincre toute l'Europe par une plus illuſtre preuve, que par le plus ſolemnel de tous les traitez, glorieux monument de votre pieté? Pour donner la paix au Monde Chrétien, Votre Majeſté a ſacrifié ſans peine ſes intêrets; mais a-t-elle ſacrifié les interêts de Dieu? Touché en faveur de ſon peuple, elle a bien voulu, pour terminer une guerre qui n'étoit pour elle qu'une ſuite de conquêtes, ſe relâcher de ſes droits; mais a-t-on pu obtenir d'elle qu'elle ſe relâchât en rien de ce que ſon zèle pour Dieu lui avoit fait auſſi ſaintement entreprendre que généreuſement exécuter? Malgré les négociations infinies de tant de Nations aſſemblées, malgré tous les efforts de la politique mondaine, votre zèle, Sire, pour la Foi Catholique a triomphé; votre grand ouvrage de l'extinction & de l'abolition du ſchiſme a ſubſiſté: ou plutôt, il s'eſt affermi. A cette condition, Votre Majeſté ſur toute autre choſe s'eſt rendue facile & traitable: mais ſur le point de la Religion elle s'eſt montrée inflexible; & par là l'héréſie a deſeſperé de trouver jamais grace devant ſes yeux. Or c'eſt pour cela, Seigneur, puis-je dire à Dieu, que vous ajouterez jours ſur jours à la vie de ce grand Roi, a *Dies ſuper dies Regis adjicies;* & que vous prolongerez ſes années de génération en génération, b *Et annos ejus uſque in diem generationis & generationis.*

Mais je n'en ſuis pas réduit, Sire, à former là-deſſus de ſimples vœux. Dès maintenant mes vœux ſont accomplis; & la priere que j'en ai faite cent fois à Dieu, ſans préjudice de l'avenir, me paroît

a *Pſal.* 60. b *Ibidem.*

déja exaucée. Car depuis l'établiſſement de la Monarchie, aucun de nos Rois a-t-il regné, & ſi longtemps, & ſi heureuſement, & ſi glorieuſement que Votre Majeſté ? Et pour le bonheur de la France, non ſeulement Votre Majeſté regne encore; mais nous avons des gages ſolides, & preſque des aſſurances, qu'elle regnera juſqu'à l'accompliſſement le plus parfait qu'ait eu jamais pour un Roi cette ſainte priere, *Dies ſuper dies Regis adjicies.* Depuis l'établiſſement de la Monarchie aucun de nos Rois a-t-il vu dans ſon auguſte famille autant de degrez de générations & d'alliances, que Votre Majeſté en voit aujourd'hui dans la ſienne? Et ſans être, ni Oracle, ni Prophete, j'oſe prédire avec confiance à Votre Majeſté, du moins j'oſe eſperer pour elle, qu'elle n'en demeurera pas là: mais qu'un jour elle verra les fruits de cet heureux mariage qu'elle vient de faire, & qui étendra ſes années à une nouvelle génération ; *Et annos ejus uſque in diem generationis & generationis.* Après tant de glorieux travaux, voilà, Sire, les bénédictions de douceur, dont vous allez deſormais jouïr, & que Dieu vous préparoit: une profonde paix dans votre Etat; un peuple fidele, & dévoué à toutes vos volontez; une Cour tranquille & ſoumiſe, attentive à vous rendre ſes hommages & à mériter vos graces; la Famille Royale dans une union qui n'a peut-être point d'exemple, & que rien n'eſt capable d'alterer ; un Fils digne héritier de votre Trône, & qui n'eut jamais d'autre paſſion que de vous plaire; un petit-fils formé par vous, & déja établi par vous ; une Princeſſe, ſon épouſe, votre conſolation & votre joye; de jeunes Princes dont vous devez tout vous promettre, & qui déja répondent parfaitement aux eſperances que vous en avez conçues. Voilà, dis-je, les dons de Dieu qui vous étoient réſervez, [a] *Ecce ſic benedicetur homo qui timet Dominum* : C'eſt ainſi

co

[a] *Pſal.* 1, 7.

concluoit David, que ſera béni l'homme qui craint le Seigneur ; & c'eſt ainſi qu'eſt bénie Votre Majeſté.

Mais encore une fois, ô mon Dieu, c'eſt pour cela même que vous multiplierez les jours de cet auguſte Monarque, & que vous le conſerverez, non ſeulement pour nous, mais pour vous-même. Car avec une ame auſſi grande, avec une Religion auſſi pure, avec une ſageſſe auſſi éclairée, avec une authorité auſſi abſolue que la ſienne, que ne fera-t-il pas pour vous, après ce que vous avez fait pour lui ; & par quels retours ne reconnoitra-t-il pas les graces immenſes que vous avez verſées & que vous verſez encore tous les jours ſur lui ? Qu'il me ſoit donc permis, Seigneur, de finir ici en le félicitant de votre protection divine, & en lui diſant à lui-même ce qu'un de vos Prophetes dit à un Prince bien moins digne d'un tel ſouhait: a *Rex, in æternum vive*: Vivez, Sire, vivez ſous cette main de Dieu bien-faiſante & toute-puiſſante, qui ne vous a jamais manqué & qui ne vous manquera jamais. Vivez pour la conſolation de vos ſujets, & pour mettre le comble à votre gloire: ou plutôt, puiſque vous êtes l'homme de la droite de Dieu, vivez, Sire, pour la gloire & pour les interêts de Dieu. Vivez pour faire connoitre, adorer & ſervir Dieu. Vivez pour conſommer ce grand deſſein de la réunion de l'Egliſe de Dieu. Vivez pour la deſtruction de l'iniquité, de l'erreur, du libertinage, qui ſont les ennemis de Dieu. Vivez en Roi Chrétien, & vous mériterez par-là le ſalut éternel qu'un Dieu Sauveur vient annoncer au monde, & qui eſt la récompenſe des élus, que je vous ſouhaite, &c.

a *Daniel.* 3.

AVERTISSEMENT.

Comme bien des perſonnes, ſur-tout les Prédicateurs, n'ont pas toujours le loiſir de lire tout un Sermon, & qu'ils ſont quelquefois bien-aiſes d'en voir d'abord toute la ſuite, on a cru leur faire plaiſir de réduire les Sermons contenus dans chaque volume, & d'en mettre l'Abregé à la fin du volume, en forme de Table. On pourra tirer encore de ces Abregez deux autres avantages. Car pluſieurs apprendront de-là, comment, en compoſant un Diſcours, on doit avant toutes choſes en arranger la matiere & lui donner de l'ordre. Et comparant enſuite les Abregez avec les Sermons, on verra de quelle maniere on peut étendre, orner, & relever par l'expreſſion les penſées même les plus ſimples & les plus communes.

TABLE

DES SERMONS,

AVEC

L'ABREGE' DE CHAQUE SERMON.

Le premier chiffre marque la page où commence l'Article que l'on abrege ; & le second, la page où ce même Article finit.

Sermon pour la Fête de tous les Saints, sur la Récompense des Saints, pag. 1.

DIVISION. On ne peut mieux juger de l'excellence & des avantages de la récompense qui nous est promise dans le Ciel, que par la comparaison avec les récompenses du monde. La récompense des Saints est une récompense sûre ; au-lieu que les récompenses du monde sont douteuses & incertaines, 1. Partie. La récompense des Saints est une récompense abondante ; au-lieu que les récompenses du monde sont vuides & défectueuses, 2. Partie. La récompense des Saints est une récompense éternelle ; au-lieu que les récompenses du monde sont caduques & périssables, 3. Partie. p. 1-4.

I. PARTIE. Récompenſes du monde, récompenſes douteuſes & incertaines ; au-lieu que la récompenſe des Saints eſt une récompenſe ſûre. *Preuves* tirées de deux paſſages de Saint Paul : *Je ſai*, diſoit-il, *à qui j'ai confié mon dépôt*, c'eſt-à-dire, le fonds des mérites que je tâche d'acquérir ; *& je ſuis certain qu'il ſaura me le garder pour ce grand jour, où chacun recevra ſelon ſes œuvres. J'ai achevé ma courſe*, ajoutoit l'Apôtre : *il ne me reſte que d'attendre la couronne de juſtice, que le Seigneur me donnera comme juſte Juge, & qu'il reſerve à tous ceux qui le ſervent.* Application de ces paroles : *Scio cui credidi*, à la récompenſe des Saints & aux récompenſes du monde. p. 4-7.

Trois cauſes de l'incertitude des récompenſes du monde. 1. C'eſt qu'il y a des mérites que les hommes ne connoiſſent pas. 2. C'eſt qu'il y a des mérites, quoique connus des hommes, qui ne leur plaiſent pas. 3. C'eſt qu'il y a des mérites que les hommes eſtiment & dont ils ſont même touchez ; mais qu'ils ne récompenſent pas, parce qu'ils ne le peuvent pas. p. 7.

1. Des mérites que les hommes ne connoiſſent pas. Par ce ſeul principe, combien dans le monde de mérites perdus ? Mais Dieu connoit tous nos mérites ; il en connoit toute l'étendue & tout le prix. Par rapport au monde, point de mérites que le tems n'efface : mais Dieu n'oublie rien. p. 7-9.

2. Des mérites, quoique connus des hommes, qui ne leur plaiſent pas : mais comme Dieu hait néceſſairement le péché, auſſi ne peut-il pas ne point aimer le mérite des œuvres Chrétiennes, & en l'aimant ne le point couronner. p. 9-11.

3. Des mérites que les hommes ne récompenſent pas, parce qu'ils ne le peuvent pas. Ils ne ſont, ni aſſez riches, ni aſſez puiſſans. Au-lieu que rien ne peut excéder le pouvoir de Dieu, qui eſt infini. p. 11-12.

Nous ſommes donc ſûrs de Dieu. D'où David tiroit

tiroit cette ſainte concluſion : qu'*il vaut bien mieux ſe confier dans le Seigneur, que dans les hommes, & dans les Princes mêmes de la Terre.* p. 12-14.

II. PARTIE. Récompenſes du monde, récompenſes vuides & défectueuſes ; au-lieu que la récompenſe des Saints eſt une récompenſe abondante. Car c'eſt une récompenſe, 1. qui ſurpaſſe, ou du moins qui égale nos ſervices ; 2. qui par elle-même eſt capable de nous rendre parfaitement heureux. Deux propriétez dont nulle ne convient aux récompenſes du monde. p. 14-15.

1. Récompenſe qui ſurpaſſe tous nos ſervices. Que ne fait-on pas tous les jours pour la fortune du monde ; & dès qu'on y eſt parvenu, par combien d'épreuves n'en reconnoit-on pas la vanité & le néant ? Mais, diſoit l'Apôtre, *Toutes les ſouffrances de la vie, ne ſont pas dignes de la gloire que Dieu nous reſerve.* p. 15-18.

2. Récompenſe capable par elle-même de nous rendre parfaitement heureux. Voit-on des grands & des riches dans le monde, qui ſoient contents ? Mais, *Seigneur*, s'écrioit David, *je ſerai raſſaſié, quand vous me découvrirez votre gloire.* La foi même nous l'enſeigne ; & nous n'en devons point être ſurpris, puiſque Dieu, ou la poſſeſſion de Dieu, ſera la récompenſe des Saints. 18-21.

Un préjugé ſenſible de cette vérité, c'eſt qu'en effet dès cette vie nous voyons des hommes, qui ſe tiennent & qui ſont réellement heureux de ne poſſeder que Dieu & de ne s'attacher qu'à Dieu. Quelle onction interieure n'ai-je pas goûté moi-même, Seigneur, à certains momens, où vous banniſſiez de mon cœur les vains plaiſirs, pour y entrer à leur place ? *Et intrabas pro eis.* Or ſi Dieu remplit ainſi notre cœur ſur la Terre, que ſera-ce dans le Ciel ? p. 21-24.

III. PARTIE. Récompenſes du monde, récompenſes caduques & périſſables ; au-lieu que la récompenſe des Saints eſt une récompenſe éternelle.

En

En effet, toutes les récompenſes du monde ſont paſſageres ; & cela ſeul ne doit-il pas ſuffire pour nous en détacher? Il n'y a que la récompenſe des juſtes qui ne paſſe point, parce qu'*elle eſt en Dieu* qui ne peut changer. Eternité de puiſſance, éternité de bonheur, éternité de gloire : telle eſt l'heureuſe deſtinée des élus de Dieu. p. 24-28.

Nous voyons dès maintenant comme un rayon de cette gloire dans ce culte perpetuel que l'Egliſe rend aux Saints, & qu'elle leur rendra juſques à la fin des ſiecles. C'eſt pour cela que leurs fêtes ſont inſtituées, & que chaque année on renouvelle le ſouvenir de leurs vertus. p. 28-29.

Pouvons-nous donc aſſez eſtimer cette récompenſe éternelle? Malheur à nous ſi nos noms ne ſont *écrits que ſur la Terre.* Mais s'ils ſont *écrits dans le Ciel*, conſolons-nous & réjouiſſons-nous. Eſperance, par où les Saints ont triomphé du monde. Pourquoi ne les imitons-nous pas? Priere aux Saints, pour demander leur protection : mais du reſte aſſûrez de leur protection, vivons comme eux, ſi nous voulons être glorifiez comme eux. p. 24-33.

COMPLIMENT AU ROI. p. 33-34.

Sermon pour le I. Dimanche de l'Avent, ſur le Jugement dernier. p. 35.

DIVISION. Il y a ſur-tout deux choſes dans nous, que Dieu produira contre nous au Jugement dernier ; notre foi, & notre raiſon. Il ſe ſervira de notre foi pour nous juger comme Chrétiens, I. Partie. Il ſe ſervira de notre raiſon pour nous juger comme hommes ; 2. Partie. p. 37-38.

I. PARTIE. Dieu ſe ſervira de notre foi pour nous juger, 1. ſoit que nous l'ayons conſervée, 2. ſoit

2. ſoit que dans le cœur nous l'ayons renoncée & abandonnée. p. 39-40.

Suppoſant donc d'abord que nous ayons toujours conſervé la foi, Dieu nous jugera par notre foi: comment? 1. C'eſt que notre foi nous accuſera devant Dieu. 2. C'eſt que notre foi ſervira de témoin contre nous au tribunal de Dieu 3. C'eſt que notre foi dictera elle-même l'arrêt de notre condamnation, ſi nous ſommes réprouvez de Dieu. p. 40.

1. Notre foi nous accuſera devant Dieu. Jeſus-Chriſt lui-même nous l'apprend; *Vous avez un accuſateur*, diſoit-il aux Juifs, *qui eſt Moyſe*, c'eſt à-dire, la Loi de Moyſe. Or par-là n'étoit ce pas nous dire, à nous qui ſommes Chrétiens, que l'Evangile nous accuſeroit nous-mêmes? Saint Paul nous enſeigne la même vérité. p. 40-42.

2. Notre foi ſervira de témoin contre nous au tribunal de Dieu. Tu croyois un Dieu, dira-t-elle au pécheur: mais tu ne t'ès pas mis en peine de le ſervir. p. 42-43.

3. Notre foi dictera elle-même l'arrêt de notre condamnation, ſi nous ſommes réprouvez de Dieu. Toutes ces malédictions de l'Evangile, *malheur à vous, riches; malheur à vous, hypocrites; malheur au monde*, & les autres, qui ne ſont maintenant que des menaces, ſe changeront en autant d'arrêts & d'arrêts définitifs. Et voilà le ſens de cette parole de Saint Jean, *celui qui croit, ne ſera point jugé*: pourquoi? parce qu'il eſt déja tout jugé. p. 43-44.

Ma Religion me jugera: penſée touchante, mais ſur-tout penſée terrible. C'eſt à quoi nous ne faiſons préſentement nulle réflexion; mais c'eſt ce qui nous remplira alors d'effroi. p. 44-47.

Mais ſi nous avons perdu la foi, ſera-ce encore par la foi que Dieu nous jugera? Oui; & nous ſerons alors jugez comme déſerteurs de la foi. Car après l'avoir embraſſée, il ne nous étoit plus permis de l'abandonner. Un Payen ne ſera pas ainſi jugé, parce qu'il n'a jamais eu la foi. Et il ne faut

point

point dire que Dieu dans la profeſſion de notre foi nous a fait libres : car cette liberté ne va pas juſques à pouvoir renoncer la foi quand il nous plaira. Dieu donc nous en demandera compte, & qu'aurons-nous à lui répondre? p. 47-52.

II. PARTIE. Dieu ſe ſervira de notre raiſon pour nous juger, ſoit que nous la conſiderions dans ſa pureté, & dans ſon intégrité, c'eſt-à-dire, dans l'état où nous l'avons reçue de Dieu en naiſſant; ſoit que nous la conſiderions dans ſa corruption, c'eſt-à-dire, dans l'état où ſouvent nous la réduiſons par nos deſordres. p. 52-53.

Dieu nous jugera par la droite raiſon. 1. Nous péchons ouvertement contre les vues de notre raiſon, & c'eſt par où Dieu d'abord nous jugera. Car enfin, dira-t-il à un libertin, vous vous piquiez de raiſon ; mais votre vie a-t-elle été une vie raiſonnable? p. 53-56.

2. Nous ne voulons pas en mille rencontres écouter notre raiſon, & Dieu nous forcera à l'entendre. Ce qui nous empêche maintenant de nous rendre attentifs à ſa voix, c'eſt le tumulte de nos paſſions, ce ſont les objets qui frappent nos ſens. Mais au jugement de Dieu toutes nos paſſions ſeront éteintes, & nous n'aurons plus les mêmes objets pour nous diſſiper. p. 56-57.

3. Nous nous formons mille prétextes pour engager notre raiſon dans les interêts de notre paſſion : mais que fera Dieu ? il confondra tous ces prétextes, en ſe ſervant & de ſes propres lumieres, & des lumieres mêmes de notre raiſon, pour nous faire voir les vrais motifs qui nous ont fait agir; envie, vengeance, interêt, orgueil, hypocriſie. p. 57-58.

Si notre raiſon a été dans l'erreur, Dieu nous jugera encore par elle, & comment? non point préciſément par notre raiſon trompée : mais 1. par notre raiſon trompée ſur certains articles, tandis qu'elle aura été ſi éclairée ſur d'autres. 2. par notre raiſon trom-

trompée à certains tems de la vie, après avoir été ſi éclairée en d'autres tems. p. 58-60.

Concluſion. C'eſt donc de nous ſervir de notre foi & de notre raiſon, pour nous juger nous-mêmes dès cette vie, afin que Dieu ne nous juge point; de rentrer dans nous-mêmes & de nous appliquer à nous connoître nous-mêmes dès maintenant, afin que cette vue de nous-mêmes ne nous trouble point à la mort, ni après la mort. p. 60-64.

Sermon pour le II. Dimanche de l'Avent, ſur le Scandale. p. 65.

DIVISION. Malheureux celui qui cauſe le ſcandale. 1. Partie. Mais doublement malheureux, celui qui cauſe le ſcandale, quand il eſt ſpécialement obligé à donner l'exemple. 2. Partie. p. 68.

I. PARTIE. Malheureux celui qui cauſe le ſcandale. Pourquoi ? 1. parce qu'il eſt homicide devant Dieu de toutes les ames qu'il ſcandaliſe. 2. parce qu'il ſe charge devant Dieu de tous les crimes de ceux qu'il ſcandaliſe. p. 68-69.

1. Quiconque eſt auteur du ſcandale, ſelon tous les principes de la Religion, eſt homicide des ames qu'il ſcandaliſe. Péché monſtrueux: car quelle horreur de cauſer la mort à une ame ? Péché diabolique; car, ſelon l'Evangile, le caractere particulier du Démon, eſt d'avoir été dès le commencement du monde homicide des ames. Péché contre le Saint Eſprit, parce qu'il attaque directement la charité, & que le Saint Eſprit eſt perſonnellement la charité même. Péché eſſentiellement oppoſé à la Rédemption de Jeſus-Chriſt, puiſqu'il fait périr ce que Jeſus-Chriſt eſt venu ſauver. Péché dont Dieu nous fera rendre un compte plus rigoureux à ſon Jugement : *Ipſe impius in iniquitate ſua morietur. Sanguinem autem ejus de manu tua requiram.*

Enfin

Enfin, péché que tous les jours on commet ſans avoir même intention de le commettre. Il n'eſt pas néceſſaire, pour me rendre criminel en ce point, que je me propoſe d'un deſſein formé, de ſcandaliſer mon frere ; il ſuffit que je faſſe ce qui le ſcandaliſe, & que je m'en apperçoive. C'eſt de-là même, que cet homicide des ames eſt ſouvent attaché à des choſes en apparence très legeres. Tout cela eſt innocent, dites-vous : mais appellez vous innocent, ce qui damne le prochain ? p. 69-80.

2. Quiconque eſt auteur du ſcandale, ſe charge devant Dieu de tous les crimes de ceux qu'il ſcandaliſe. Quel abîme ! De combien de péchez, par exemple, un mauvais conſeil n'eſt-il pas la ſource ? Or en le donnant, vous devenez reſponſable de toutes les ſuites. Mais les péchez ſont perſonnels. Cela eſt vrai des autres péchez, & non du ſcandale, parce que l'homme ſcandaleux péche tout à la fois, & pour lui-même, & pour autrui. Mais ces péchez ne m'ont pas même été connus. C'eſt aſſez que vous en ayez connu le principe, & que vous ayez eu ſujet d'en craindre les funeſtes effets. Et voilà pourquoi David demandoit à Dieu, qu'il lui fît grace ſur deux ſortes de péchez : ſur les péchez cachez, *ab occultis meis munda me* ; & ſur les péchez d'autrui, *& ab alienis parce ſervo tuo*. Sainte priere, que devroient faire ſur-tout certaines femmes mondaines : & priere qui ſeroit déja le commencement de leur converſion, toute difficile qu'eſt la converſion d'une ame ſcandaleuſe. p. 80-85.

II. Partie. Doublement malheureux celui qui cauſe le ſcandale, lorſqu'il eſt ſpécialement obligé à donner l'exemple. 86-87.

1. Quel eſt le crime d'un pere, & d'une mere, qui ſcandaliſent eux-mêmes & qui corrompent leurs enfans ? c'étoit à eux à les former au bien, & ce ſont eux qui les tournent au mal. p. 87-89.

2. Quel eſt le crime d'un maitre, qui engage ſes domeſtiques dans ſes propres débauches, & qui les rend

rend complices de ſes iniquitez ? Saint Paul traitoit un maitre peu vigilant d'infidele & d'apoſtat : qu'auroit-il dit d'un maitre ſcandaleux ? p. 89-91.

3. Quel eſt le crime de ces miniſtres du Seigneur, qui profanent les plus ſaintes fonctions, & font rejaillir le ſcandale de leur vie juſques ſur leur miniſtere ? C'eſt ce qui excitoit contre eux l'indignation de Dieu. Cependant malheur au monde, qui ſe fait un ſcandale, non plus abſolument de Jeſus-Chriſt, mais de Jeſus-Chriſt dans la perſonne de ſes miniſtres. Car 1. le Sauveur des hommes nous a prédit ce ſcandale, afin que nous n'en fuſſions point ſurpris. 2. Il nous a dit de les écouter, & non de les imiter. p. 91-94.

4. Que faut-il dire de ceux que nous appellons les forts dans la foi, parce qu'ils ſont nez, & qu'ils ont été élevez dans le ſein de l'Egliſe Catholique ? Sont-ils excuſables, lorſqu'au-lieu de contribuer, ou à ramener nos freres égarez, ou à confirmer nos freres réunis, ils ne ſervent par leurs exemples qu'à éloigner les uns davantage, & qu'à replonger les autres dans leur premier aveuglement ? p. 94-96.

5. Que faut-il dire de ceux qui font profeſſion de pieté, lorſque dans leur pieté ils laiſſent gliſſer & appercevoir des défauts, qui décréditent la pieté même ? Le monde eſt le premier à s'en ſcandaliſer. C'eſt ſouvent une injuſtice, j'en conviens ; mais plus le monde eſt un cenſeur ſévere, plus nous devons être exacts & réguliers. p. 96-97.

Le fruit de ce diſcours eſt, 1. de nous préſerver des ſcandales qu'on nous peut donner. 2. De n'en point donner nous-mêmes. Cet avis vous regarde, vous ſur-tout que Dieu a élevez dans le monde, & dont les exemples ſont plus d'impreſſion. p. 97-98.

Sermon pour le III. Dimanche de l'Avent, ſur la fauſſe Conſcience. p. 99.

DIVISION. Fauſſe conſcience aiſée à former. 1. Partie. Fauſſe conſcience dangereuſe à ſuivre. 2. Partie. Fauſſe conſcience excuſe frivole pour ſe juſtifier devant Dieu. 3. Partie. p. 101-102.

I. PARTIE. Fauſſe conſcience aiſée à former, 1. dans tous les états du monde en général. 2. particulierement dans les conditions du monde plus élevées. 3. ſur-tout encore à la Cour. p. 102-105.

1. On ſe fait aiſément dans tous les états une fauſſe conſcience, parce qu'on ſe fait une conſcience, ou ſelon ſes deſirs, ou ſelon ſes interêts. Fauſſe conſcience aiſée à former, par la raiſon ſeule qu'on ſe la forme ſelon ſes deſirs. Car, dit Saint Auguſtin, tout ce que nous voulons, quelque criminel qu'il ſoit, nous paroit permis, & même nous paroit bon, & tel eſt l'aſcendant que notre cœur prend ſur notre eſprit. Fauſſe conſcience non moins aiſée à former dans toutes les conditions, parce qu'on ſe la forme ſelon ſes interêts. Dès qu'il ne s'agit point de notre interêt, nous avons une conſcience droite, & nous nous déclarons hautement pour la plus ſévere morale. Mais l'interêt commence-t-il à y être engagé, nous commençons à voir tout autrement les choſes. De-là nous avons une conſcience exacte: pour qui ? pour les autres, & non pour nous. p. 105-112.

2. Fauſſe conſcience encore plus aiſée à former dans les conditions plus élevées, & parmi les Grands : ſoit parce qu'ils ont des interêts plus difficiles à accorder avec la loi de Dieu, & que la politique leur inſpire là-deſſus des maximes plus dangereuſes: ſoit parce que tout ce qui les environne con-

contribue à les tromper: flatteurs intereſſez, faux conſeillers. p. 112-113.

3. Fauſſe conſcience ſur-tout aiſée à former dans les Cours des Princes: comment cela? c'eſt qu'à la Cour les paſſions ſont beaucoup plus ardentes, les deſirs beaucoup plus vifs, & les interêts beaucoup plus grands. p. 113-116.

II. PARTIE. Fauſſe conſcience dangereuſe à ſuivre. Car avec une fauſſe conſcience, il n'y a point de mal qu'on ne commette. 2. on commet le mal hardiment & tranquillement. 3. on le commet ſans reſſource & ſans eſperance de remede. p. 116-117.

1. Avec une fauſſe conſcience, point de mal qu'on ne commette. A quoi ne ſe porte pas un ambitieux, un voluptueux, un vindicatif, qui ſe fait une conſcience de ſes fauſſes maximes? Que ne firent pas les Juifs? Ils crucifierent Jeſus-Chriſt. Et que ne faiſons-nous pas tous les jours? Auſſi, qu'eſt-ce qu'une fauſſe conſcience? un abîme inépuiſable de péchez, répond Saint Bernard; une mer profonde & affreuſe, où ſe trouvent, ſelon le terme de l'Ecriture, des reptiles ſans nombre. Ces reptiles nous marquent la ſubtilité avec laquelle le péché ſe gliſſe dans une fauſſe conſcience; & ces reptiles ſans nombre, la malheureuſe fécondité avec laquelle ils s'y produiſent. p. 117-120.

2. Avec une fauſſe conſcience on commet le mal hardiment & tranquillement: hardiment, parce qu'on n'y trouve dans ſoi-même nulle oppoſition; tranquillement, parce qu'on n'en reſſent alors aucun trouble, & que la conſcience eſt d'intelligence avec le pécheur. Or la paix dans le péché eſt le plus grand de tous les maux. Quatre ſortes de conſciences, que diſtingue Saint Bernard: mais des quatre, la derniere, qui eſt une mauvaiſe conſcience dans la paix, eſt la plus à craindre. 120-122.

3. De-là, avec une fauſſe conſcience on commet le

le mal ſans reſſource. Car la grande reſſource du pécheur, c'eſt une conſcience droite & ſaine qui le condamne interieurement : & voilà ce qui ramena Saint Auguſtin ; ſa conſcience revoltée contre lui-même. De-là le Prophete voulant, ce ſemble, engager Dieu à punir les impiétez de ſon peuple, lui diſoit, Seigneur, aveuglez-les : Et c'eſt pour cela même que je dis tout au contraire : Déchargez, Seigneur, votre colere ſur tout le reſte : mais épargnez leurs conſciences, & ne les aveuglez pas : car ce ſeroit dès cette vie les réprouver. p. 122-125.

III. PARTIE. Fauſſe conſcience, vaine excuſe pour ſe juſtifier devant Dieu. 1. parce qu'il y a maintenant trop de lumiere pour pouvoir ſuppoſer enſemble une conſcience dans l'erreur, & une conſcience de bonne foi. 2. parce qu'il n'y a point de fauſſe conſcience que Dieu ne puiſſe confondre par une autre conſcience droite : je veux dire en prémier lieu, par celle des Payens ; car n'eſt-il pas étrange que vous vous permettiez aujourd'hui ou que vous vous croyiez permiſes cent choſes, dont vous ſavez que les Payens ſe ſont fait des crimes? En ſecond lieu, par la vôtre : ſoit telle qu'elle eſt préſentement, mais pour qui ? pour les autres ; ſoit telle qu'elle a été dans ces prémieres années où la paſſion ne vous avoit pas encore corrompus. p. 125-131.

Pour vous préſerver ou pour revenir de ce deſordre de la fauſſe conſcience, ſouvenez-vous de deux grandes maximes : l'une, que le chemin du Ciel eſt étroit ; l'autre, qu'un chemin étroit ne peut jamais avoir de proportion avec une conſcience large. p. 131-133.

Sermon pour le IV. Dimanche de l'Avent, ſur la ſeverité de la Pénitence. p. 134.

DIVISION. Severité néceſſaire, ſeverité douce. La pénitence priſe par rapport à nous doit être ſevere. 1. Partie. Mais afin de ne pas rebuter nos cœurs, j'ajoute que plus elle eſt ſevere, plus dans ſa ſeverité même elle devient douce. 2. Partie. p. 137.

I. PARTIE. Severité de la pénitence, ſeverité néceſſaire. Car 1. l'homme dans la pénitence fait l'office de Dieu, en ſe jugeant lui-même: il doit donc ſe juger dans la rigueur. 2. l'homme dans la pénitence devient juge, non pas d'un autre, mais de lui-même: il doit donc dans ſes jugemens prendre le parti de la ſeverité. 3. du jugement que l'homme fait de lui même, il y a appel à un autre jugement ſuperieur qui eſt celui de Dieu; il doit donc y proceder avec une équité inflexible. p. 138-139.

1. L'homme dans la pénitence fait l'office de Dieu: c'eſt-à-dire, ſelon Tertullien, que la pénitence fait en nous la fonction de la juſtice & de la colere de Dieu. Or comment Dieu nous jugeroit-il dans ſa colere? Pour mieux comprendre cette penſée, imaginons-nous que Dieu a fait un pacte avec nous, & qu'il nous dit ce que nous marque expreſſément l'Apôtre: jugez-vous vous-même, & je ne vous jugerai point. Cela ſuppoſé, je dois faire dans ma pénitence, ce que Dieu fera un jour dans ſon jugement. Que fera-t-il? une recherche exacte de toute ma vie: & telle eſt la recherche que j'en dois faire moi-même en me préſentant au tribunal de la pénitence, & en m'accuſant. C'eſt pour cela que David demandoit à Dieu comme une grace particuliere, de ne pas permettre que ſon cœur con-

ſentit jamais à ces *paroles de malice*, & à ces prétextes que le Démon nous ſuggere, pour nous ſervir d'excuſes. Et parce qu'il ſavoit que le monde eſt plein de ces faux *élus*, qui en traitant avec Dieu, prétendent toujours avoir raiſon, ce ſaint Roi ne vouloit point de communication avec eux. *Et non communicabo cum electis eorum.* p. 139-146.

Diſons à Dieu comme le Prophete, en nous confeſſant criminels : *Guériſſez mon ame, Seigneur, parce que j'ai péché contre vous.* Ce n'eſt ni à mon naturel, ni à mon temperament, ni au monde que je dois m'en prendre, mais à moi-même. p. 146-148.

2. L'homme dans la pénitence devient juge, non pas d'un autre, mais de lui même : & comme nous nous aimons nous-mêmes, la pénitence doit ſurmonter en nous ce fonds d'amour-propre, & elle ne le peut faire que par une ſainte rigueur. Sans cela, à quelles illuſions ſerons-nous ſujets ? p. 148.

3. Il y a appel du jugement que nous portons contre nous-mêmes : appel, dis-je, au tribunal de Dieu. Car Dieu dans ſon jugement, ne jugera pas ſeulement nos crimes, mais nos *juſtices*, & en particulier nos pénitences. Or que nous ſervira-t-il alors de nous être tant épargnez ? Le juge inferieur, remarque Saint Chryſoſtome, doit toujours juger ſelon la rigueur de la loi. p. 148-150.

Severité raiſonnable. Car en quoi conſiſte l'eſſentielle ſeverité de la pénitence ? c'eſt à nous réduire aux bornes de la raiſon que Dieu nous a donnée ; c'eſt à nous faire combattre, retrancher & détruire dans nous, ce que notre raiſon condamne malgré nous. Heureux, ſi nous goutons cette verité. Heureux, ſi pour venger Dieu de nous-mêmes & pour le bien venger, nous faiſons paſſer dans nous-mêmes toute ſa colere ; en ſorte que nous puiſſions lui dire comme David : *In me tranſierunt iræ tuæ.* p. 150-154.

II. Partie. Severité de la pénitence, ſeverité douce. 1. Elle produit en nous la paix de la conſcience.

ſcience. 2. Elle nous remplit de la joye du Saint Eſprit. p. 154-156.

1. C'eſt la pénitence exacte & ſevere qui produit la paix. Ainſi l'éprouva Magdelaine, lorſque Jeſus-Chriſt touché de la ferveur de ſa pénitence lui dit: *Vos péchez vous ſont remis; allez en paix.* Mais comment une pénitence ſevere qui fait en nous la fonction de la juſtice & de la colere de Dieu, peut-elle nous donner la paix? C'eſt que par ſa ſeverité elle appaiſe Dieu: qu'en appaiſant Dieu, elle nous remet en grace avec Dieu; & que nous remettant en grace avec Dieu, elle nous raſſure contre les jugemens de Dieu. p. 156-159.

2. De cette paix interieure nait une ſainte joye: autre fruit de la ſeverité de la pénitence. Qui peut l'exprimer? il faut la ſentir pour la connoitre. Exemple de Saint Auguſtin. p. 159-160.

Répondez-moi, dit le mondain, de cette douceur de la pénitence, & je me convertirai. Vous raiſonnez mal, reprend Saint Bernard. Tout ce que je vous en dirois, ne feroit nulle impreſſion ſur un cœur auſſi ſenſuel que le vôtre. Mais commencez par vous vaincre en faiſant pénitence, & vous en ſentirez la douceur. Mais n'en voyons-nous pas qui dans leur pénitence ne trouvent que des ſechereſſes? Je le veux: mais qui ſont-ils? ceux qui ne veulent faire qu'une fauſſe pénitence, c'eſt-à-dire, une pénitence aiſée & commode. p. 160-162.

C'eſt donc un abus quand nous nous faiſons de la ſeverité de la pénitence, un obſtacle à la pénitence: Et parce qu'il ſe trouve même des miniſtres de Jeſus-Chriſt, qui mettent tout leur zèle à nous en faire des peintures effrayantes, qu'arrive-t-il? le libertin en profite, & le foible s'en ſcandaliſe. Mais moi, mon Dieu, tandis que vous me confierez le miniſtere Evangélique, j'annoncerai tout à la fois à votre peuple, ſans jamais les ſéparer, & votre juſtice & votre bonté: *Miſericordiam & judicium cantabo tibi.* p. 162-166.

Je conclus avec le divin précurſeur : *Faites pénitence, parce que le Royaume de Dieu approche*, c'eſt à dire, parce que la mort vient, & quelle vient bientot. Combien touchent de près à ce dernier terme ? Si je le leur faiſois connoitre, differeroient-ils à ſe convertir ? Or ce qu'ils feroient, pourquoi ne le faiſons-nous pas ? Avons-nous une caution contre la mort ? p. 166-168.

Sermon ſur la Nativité de Jeſus-Chriſt. pag. 169.

DIVISION. Jeſus-Chriſt dans ſa naiſſance eſt appellé par Iſaïe le Prince de la paix ; & les Anges annoncerent aux Paſteurs qu'il apportoit aux hommes la paix ſur la Terre. *Et in terra pax hominibus.* La paix avec Dieu. 1. Partie. La paix avec nous-mêmes. 2. Partie. La paix avec le prochain. 3. Partie. p. 169-173.

I. PARTIE. La paix avec Dieu. Comme pécheurs nous étions ennemis de Dieu, & incapables par nous-mêmes de nous reconcilier avec Dieu. Il nous falloit donc un médiateur, qui pût tout à la fois ſatisfaire à la juſtice de Dieu, & nous attirer la miſericorde de Dieu. Or c'eſt ce que fait Jeſus-Chriſt, en réuniſſant dans ſa perſonne Dieu & l'homme. p. 173-174.

1. Nous voyons d'abord dans cet enfant la miſericorde de Dieu incarnée & humaniſée. *La grace de Dieu*, dit Saint Paul, *a paru* dans ce myſtere, & c'eſt rendue ſenſible. Juſques-là Dieu n'avoit encore eu que *des penſées de paix*, comme parle le Prophete : mais aujourd'hui il en vient à l'effet, & il les exécute en nous donnant un redempteur. p. 174-175.

2. Cependant Dieu n'oublie point ſes interêts : car ſi nous voyons dans le redempteur qu'il nous donne, la miſericorde de Dieu incarnée & humaniſée, nous y voyons au même tems la juſtice de Dieu ſatis-

ſatisfaite & pleinement vengée, par la pénitence que ce Sauveur commence à faire pour nous. p. 175-177.

Voici donc l'idée naturelle que nous devons avoir de ce myſtere, exprimée dans ces belles paroles de l'Apôtre : *Dieu étoit dans Jeſus-Chriſt, reconciliant le monde avec ſoi.* p. 177-179.

Cependant avec la pénitence de Jeſus-Chriſt notre Sauveur, il faut encore la nôtre, pour conſommer l'affaire de notre ſalut. Il faut de notre part une pénitence ſemblable à celle de Jeſus-Chriſt, qui puiſſe être unie à celle de Jeſus-Chriſt, & par conſequent une pénitence ſolide, efficace, ſevere comme celle de Jeſus-Chriſt. p. 179-181.

II. PARTIE. La paix avec nous-mêmes. Jeſus-ſus-Chriſt nous en découvre les deux ſources : qui ſont, 1. l'humilité de cœur. 2. la pauvreté de cœur. p. 181-183.

1. C'eſt dans ce myſtere qu'un Dieu-homme nous prêche hautement l'humilité ; & c'eſt de l'humilité que dépend non ſeulement notre ſainteté, mais notre félicité dans la vie. Car ce qui fait perdre ſi ſouvent la paix à notre cœur, n'eſt-ce pas notre orgueil & notre ambition ? *Apprenez* donc *de moi*, vous dit Jeſus-Chriſt, *que je ſuis humble de cœur*, apprenez à l'être comme moi. Alors *vous trouverez le repos de vos ames.* Et ne penſez pas que cette humilité de cœur ſoit une foibleſſe : ç'a été la vertu des forts, la vertu des ſages, la vertu d'un Dieu, qui s'eſt revêtu de notre chair pour nous en donner un modele ſenſible. p. 183-187.

2. Une autre ſource de nos combats interieurs, c'eſt l'attachement aux biens de la Terre ; & le remede, c'eſt le détachement Evangélique. Un Chrétien pauvre de cœur jouit toujours d'un repos inalterable. Or c'eſt cette pauvreté de cœur que votre Sauveur vient encore vous enſeigner : c'eſt ce que vous prêchent l'étable, la creche, les langes de cet enfant-Dieu. Il ne commence pas ſeulement à l'enſeigner, mais à le perſuader au monde. De

pauvres paſteurs ſe retirent d'auprès de lui *comblez* de joye : des riches, ce ſont les Mages, viennent à ſes pieds dépoſer leurs tréſors, & ſe faire un mérite & un plaiſir d'y renoncer. p. 187-190.

III. PARTIE. La paix avec le prochain. L'Apôtre exhortant les Romains à la charité, leur diſoit : *Si cela ſe peut, & autant qu'il eſt en vous, conſervez la paix avec tous les hommes.* Toutes ces paroles ſont remarquables, Or quel eſt le principe de cette paix ? une ſainte conformité avec Jeſus-Chriſt naiſſant. 1. c'eſt un Dieu qui ſe dépouille pour nous de tous ſes interêts. 2. c'eſt un Dieu qui nous prévient, ſelon le langage du Prophete, de toutes les benedictions de ſa douceur. Deux moyens pour entretenir une paix éternelle avec nos freres, deſintereſſement & douceur. p. 190-193.

1. C'eſt un Dieu qui par amour pour nous ſe dépouille de tous ſes interêts ; qui de maitre ſe fait obéiſſant, de grand petit, de riche pauvre ; & ce deſintereſſement eſt le plus neceſſaire & le plus ſûr moyen pour concilier les cœurs. Moyen neceſſaire : car de prétendre vivre en paix avec le prochain, tandis qu'on eſt dominé par l'interêt, c'eſt ſe flatter d'une eſperance chimerique : mais auſſi, moyen ſûr : ôtez l'interêt, plus de diviſions, de querelles, de procès, la paix regnera par-tout. p. 193-195.

2. Ce n'eſt pas ſeulement l'interêt qui trouble la paix entre vous & le prochain : ce ſont encore vos aigreurs, vos emportements, vos fiertez. Mais un ſecond moyen pour la maintenir cette paix ſi deſirable, c'eſt la douceur. Ou rentrez dans l'étable de Bethléem ; vous y verrez un Dieu qui vous prévient, un Dieu qui vous recherche, & qui vous apprend, pour le bien de la paix, à prévenir & à rechercher vos freres. p. 195-197.

Quel eſt notre aveuglement ! Dans ce tems où Dieu nous afflige par le fleau de la guerre, nous lui demandons une paix qui ne dépend pas de nous ; & dans le cours de la vie nous ne travaillons à rien

moins

moins qu'à nous procurer la véritable paix qui eſt entre nos mains. p 197-198.

COMPLIMENT AU ROI. p. 198-201.

AUTRE AVENT.

Sermon pour la Fête de tous les Saints, ſur la Sainteté. page 205.

DIVISION. La ſainteté trouve dans les eſprits & dans les cœurs des hommes trois grands obſtacles à ſurmonter, le libertinage, l'ignorance, & la lâcheté. Les libertins la cenſurent; les ignorans la prennent mal, & n'en ont que de fauſſes idées; enfin les lâches la regardent comme impoſſible, & deſeſperent d'y parvenir. Or montrons aux prémiers, que ſuppoſé l'exemple des Saints, leur libertinage eſt inſoutenable. 1. Partie. Aux ſeconds, que ſuppoſé l'exemple des Saints, leur ignorance eſt ſans excuſe. 2. Partie. Et aux derniers, que ſuppoſé l'exemple des Saints, leur lâcheté n'a plus de prétexte. 3. Partie. p. 207-208.

I. PARTIE. Libertinage inſoutenable ſuppoſé l'exemple des Saints. C'eſt de tout tems que les libertins ont combattu la ſainteté. Saint Jerome nous marque ſur-tout deux artifices, dont ils ſe ſont ſervis contre elle. 1. ils l'ont conteſtée comme fauſſe. 2. ils l'ont décriée comme défectueuſe. Comme fauſſe, prétendant qu'il n'y avoit point de vraye ſainteté: comme défectueuſe, ſe perſuadant & voulant perſuader aux autres qu'elle étoit au moins ſujette à mille défauts. L'exemple des Saints détruit ces deux préjugez. p. 208-210.

1. Le libertin ne veut point reconnoitre de vraye ſainteté, & traite tout ce que nous appellons ſainteté, d'hypocriſie. Malignité également injurieuſe

à Dieu & pernicieuſe aux hommes, Mais *quelque* préſomptueux que ſoit le libertinage, jamais il ne ſe ſoutiendra contre certains exemples irréprochables que Dieu lui oppoſe pour le confondre: ce ſont ceux des Saints. Il y a dans le monde des hypocriſies, c'eſt-à-dire de fauſſes ſaintetez, il faut l'avouer : mais de-là même S. Auguſtin conclud qu'il y a donc auſſi une vraye ſainteté, puisque la fauſſe ſainteté n'eſt qu'une imitation de la vraye. Cette vraye ſainteté eſt rare, je le ſai : mais n'y eût-il dans le monde qu'un vrai Saint, ſon exemple ſuffit pour la condamnation du libertin. Or pour un juſte dont l'exemple ſuffiroit, Dieu nous en découvre aujourd'hui une multitude innombrable. Ce ſont ces Saints glorifiez dans le Ciel : ces hommes en qui la grace a operé tant de merveilles, à qui elle a inſpiré de ſi grandes actions. Exemples memorables, exemples convaincans. pag. 210-216.

2. Le libertin au moins tâche de décrier la ſainteté, en lui imputant des défauts prétendus. Mais ſi les Saints ont des défauts, ce n'eſt pas à la ſainteté qu'il s'en faut prendre, puisqu'ils ne ſont pas Saints par-là. D'ailleurs, eſt-il juſte d'exiger de la vraye pieté qu'elle rende tout à coup les hommes parfaits? Je pourrois m'en tenir là pour la confuſion de l'impie: mais l'Egliſe va plus loin. Elle lui fait voir dans cette troupe glorieuſe de Saints que nous honorons, des hommes vraiment irrepréhenſibles au ſens même que le monde les veut. Leurs ſiecles les ont reconnus tels qu'on nous les dépeint. Les ſiecles ſuivans les ont canoniſez; & c'eſt ſur le témoignage du monde entier que nous leur rendons un culte ſi ſolemnel. p. 216-219.

II. PARTIE. Ignorance ſans excuſe, ſuppoſé l'exemple des Saints. Car l'exemple des Saints nous fait connoitre en quoi conſiſte la vraye ſainteté, & nous apprend qu'elle eſt toute renfermée dans

dans les devoirs de notre condition. Sainteté raſſonnable, qui ſe fait eſtimer par elle-même. p. 219 221.

Les Saints ne ſe ſont point préciſément ſanctifiez par des œuvres éclatantes & particulieres; ce n'étoit point là le fonds de leur ſainteté : car 1. ils pouvoient être Saints ſans cela. 2. Avec cela ils pouvoient n'être pas Saints. p. 221-223.

Par où donc les Saints ont-ils été Saints? ils n'ont été Saints, que parce qu'ils ont rempli les devoirs de leur état. 2. & ils n'ont rempli les devoirs de leur état, que parce qu'ils étoient Saints. Auſſi eſt-ce cette fidelité conſtante à nos devoirs qui nous coute. p. 223-226.

III. PARTIE. Lâcheté ſans prétexte, ſuppoſé l'exemple des Saints. Cet exemple eſt une preuve convaincante, 1. Que la ſainteté n'a rien d'impraticable pour nous, 2. Qu'elle n'a rien même de ſi difficile dont elle ne porte avec ſoi l'adouciſſement. p. 226-227.

1. Rien d'impraticable pour nous dans la ſainteté. Dieu nous le fait connoitre ſenſiblement en nous mettant devant les yeux des millions de Saints, qui ont été dans le monde, ce que nous ne voulons pas qu'on y puiſſe être. C'eſt cette penſée qui convertit Saint Auguſtin. p. 227-229.

2. Rien même de ſi difficile dans la ſainteté, qui ne porte avec ſoi ſon adouciſſement. Que puis-je répondre, quand on me fait voir dans les Saints des hommes comme moi, qui ont tout entrepris & tout ſouffert avec joye? p. 229-232.

Mais après tout comment être Saint, & vivre en certains états du monde? Comment? Si ces états étoient incompatibles avec la ſainteté, Dieu ne vous y auroit pas appellez, & il ne vous permettroit pas d'y demeurer. Point d'état où il n'y ait eu des Saints. Regardez dans votre état ceux qui s'y ſont ſanctifiez, & formez-vous ſur ces modeles. p. 232-235.

COMPLIMENT AU ROI. p. 235-237.

Sermon pour le I. Dimanche de l'Avent, ſur le Jugement dernier. page 238.

DIVISION. Dieu a tout fait, & pour lui-même, & pour ſes Elus. D'où Saint Chryſoſtome conclud, que quand Dieu s'eſt determiné à juger le monde, il a eu deux vues principales: l'une, de ſe faire juſtice à lui-même; & l'autre, de la faire de ſes prédeſtinez. Jugement qui vengera Dieu des outrages qu'il a reçus du monde. 1. Partie. Jugement qui vengera les élus de Dieu des injuſtices que leur a fait le monde. 2. Partie. p. 239-241.

I. PARTIE. Jugement qui vengera Dieu. 1. en général, des outrages que lui font maintenant les hommes. 2. en particulier, de ceux que lui font certains hommes inſolens dans leur impieté. 241-242.

1. Dieu en général s'élevera pour juger lui-même ſa cauſe. Maintenant il la laiſſe entre les mains des hommes, & il les charge de défendre ſes droits. Mais qu'arrive-t-il? cette cauſe de Dieu miſe entre les mains des hommes eſt tous les jours abandonnée & lâchement trahie. Or c'eſt en cette vue que David diſoit à Dieu: levez-vous, Seigneur, & montrez aux hommes, que malgré vos lenteurs paſſées, vous ſavez enfin vous rendre à vous-même une pleine juſtice des outrages que vous avez reçus. Oui, il le fait, & il le fera dans ſon dernier jugement. p. 242-248.

Auſſi il n'appartient qu'à Dieu d'être en dernier reſſort & ſans appel juge & partie dans ſa propre cauſe. Pourquoi? parce qu'il n'y a point, répond Saint Chryſoſtome, de juge ſi éclairé que lui, ſi integre que lui, ſi puiſſant que lui. Il ſe vengera, ajoute le même Pere, parce qu'il ne convient qu'à lui d'être ſaint & irrepréhenſible dans ſes vengeances. p. 248-250.

2. Quels

2. Quels ſont en particulier ces outrages que Dieu aura reçu de l'impie, & dont il viendra ſe faire juſtice à lui-même ? David les réduit à trois. 1. l'impie a dit dans ſon cœur, il n'y a point de Dieu ; *Dixit in corde ſuo, non eſt Deus :* Outrage à la divinité. 2. il a dit : s'il y a un Dieu, ou il n'a pas vu, ou il a oublié le mal que j'ai commis : *Dixit in corde ſuo, oblitus eſt Deus ; avertit faciem ſuam, ne videat :* outrage à la providence. 3. il a dit : quand ce Dieu dont on me menace auroit vu mon peché & qu'il s'en ſouviendroit, il ne me damnera pas pour ſi peu de choſe : *Dixit in corde ſuo, non requiret :* outrage à la juſtice de Dieu vindicative. Trois articles capitaux ſur leſquels Dieu confondra le pécheur libertin. p. 250-251.

Parce que l'impie aura refuſé de reconnoître la Divinité, Dieu ſe fera voir à lui dans tout l'éclat de ſa gloire. Parce que l'impie aura outragé la Providence, en diſant, ou Dieu n'a pas ſu, ou il a oublié le mal que j'ai fait ; Dieu pour lui montrer qu'il a tout ſu, & qu'il ſe ſouvient de tout, révélera devant ſes yeux & aux yeux de l'univers tout ce qu'il y a eu de plus honteux & de plus caché dans ſa vie. Parce que l'impie aura dit, quelque connoiſſance que Dieu puiſſe avoir de mes crimes, il ne me punira pas pour ſi peu de choſe ; Dieu ſe fera un devoir particulier de venger ſa juſtice de ce blaſphême : comment ? en l'exerçant cette juſtice redoutable ſur le pécheur, & en le condamnant ſans miſericorde. p. 251-254.

La ſeule reſſource qui vous reſte maintenant, pécheur, c'eſt la pénitence. p. 254-157.

II. Partie. Jugement qui vengera les élus de Dieu. Ces élus de Dieu, ce ſont, 1. les juſtes. 2. les humbles. 3. les pauvres. 4 les foibles. p. 257-258.

1. Dieu viendra pour venger les juſtes, j'entends les vrais juſtes, en les ſéparant des hypocrites. Ainſi, ſelon l'oracle de Job, *la joye de l'hypocrite finira, & ſon eſperance périra*, parce que ſon hypocriſie ſera démaſquée. Mais au contraire la gloire des juſtes ſe-

ra de paroitre devant toutes les créatures intelligentes, & que l'on diſcerne enfin la droiture de leurs actions & la pureté de leurs intentions. p. 258-262.

2. Il viendra pour venger les humbles en les glorifiant. Leur humilité paſſoit pour petiteſſe d'eſprit & pour baſſeſſe de cœur ; mais Dieu la relevera & la couronnera. p. 262-264.

3. Il viendra pour venger les pauvres en les béatifiant. Combien de pauvres ſouffrent ſur la Terre par la dureté des riches ? Mais tandis que les riches, ces riches impitoyables, ſeront frappez d'un éternel anathême, les pauvres mis en poſſeſſion d'une ſouveraine béatitude ſeront bien dédommagez de cette inégalité de conditions qui les avoit réduits dans le beſoin & dans la miſere. 264-267.

4. Il viendra pour venger les foibles. Maintenant ils ſont dans l'oppreſſion. Mais la ſcene changera. Au-lieu que le foible étoit ſous les pieds, il ſe verra ſur la tête de ces grands du monde, qui faiſoient, pour l'accabler, un ſi criminel abus de leur grandeur. p. 267-268.

Concluſion : Dieu dans ſon jugement ſéparera les juſtes d'avec les hypocrites & les impies ; ſéparez-vous en dès à préſent par une ſolide pieté. Il glorifiera les humbles : humiliez-vous. Il béatifiera les pauvres ; aſſiſtez-les. Il relevera les foibles ; protegez-les. Et vous juſtes, humbles, pauvres, foibles, ſoutenez-vous dans votre juſtice, dans votre obſcurité, dans votre pauvreté, dans votre foibleſſe, par l'attente de ce grand jour, qui ſera le jour du Seigneur & le vôtre. p. 268-270.

Sermon pour le II. Dimanche de l'Avent, ſur le Reſpect humain. page. 271.

DIVISION. Indignité du reſpect humain par rapport à nous-mêmes. 1. Partie. Deſordre du reſpect

reſpect humain par rapport à Dieu. 2. Partie. Scandale du reſpect humain par rapport au prochain. 3. Partie. Les deux premiers points regardent ceux qui ſont les eſclaves du reſpect humain, & le troiſieme ceux qui en ſont les auteurs. p. 271-272.

I. PARTIE. Indignité du reſpect humain, parce que c'eſt, 1. une ſervitude honteuſe. 2. une lâcheté mépriſable. p. 272-273.

1. Servitude honteuſe: car qu'y a-t-il de plus ſervile que d'être réduit, ou plutôt de ſe réduire ſoi-même à la néceſſité de règler ſa Religion & toute ſa conduite ſur le caprice des autres & ſur les vains jugemens du monde? Les anciens philoſophes, dit Saint Auguſtin, adoroient pour ſe conformer à la multitude, des Dieux qu'ils mépriſoient; & nous par un autre reſpect humain nous outrageons le Dieu que nous adorons. Imitons plutôt les Hébreux qui demandoient à quitter l'Egypte, & à ſe retirer au deſert pour y pouvoir ſacrifier librement au Dieu d'Iſraël. p. 273-276.

Servitude du reſpect humain d'autant plus honteuſe, que c'eſt l'effet d'une petiteſſe d'eſprit & d'une foibleſſe de cœur que nous tâchons, mais en-vain, de nous cacher à nous-mêmes. Nous nous laiſſons troubler; de quoi? d'une parole: & par qui? par des hommes vains, dont ſouvent toute la legereté nous eſt connue auſſi bien que l'impieté. p. 276-279.

2. De là, caractere de ſervitude qui porte encore avec ſoi un caractere de lâcheté. Lâcheté odieuſe: lâcheté impardonnable: lâcheté réprouvée dans l'Evangile: lâcheté que les Payens mêmes ont condamnée dans les Chrétiens. Exemple de ce ſage Empereur, pere du grand Conſtantin. p. 279-280.

Ah! ſouvenons-nous de tant de Martyrs nos freres en Jeſus-Chriſt. N'allons pas ſi loin: cette Cour eſt compoſée d'hommes fameux par leur bravoure: pourquoi dans les choſes de Dieu devenons-nous, ſelon la figure de l'Evangile, comme le roſeau? Que n'imitons-nous Jean-Baptiſte? Si nous ſavons nous

affranchir du monde, le monde tout perverti qu'il eſt, nous reſpectera. p. 280-282.

II. PARTIE. Deſordre du reſpect humain. 1. parce que le reſpect humain détruit dans le cœur de l'homme le fondement de la Religion, qui eſt l'amour de Dieu. 2. parce qu'il fait tomber l'homme dans les plus criminelles apoſtaſies. 3. parce qu'il arrête dans l'homme l'effet des graces les plus puiſſantes. 3. parce que c'eſt ainſi l'obſtacle le plus fatal à la converſion de l'homme mondain. p. 282-283.

1. Il détruit dans le cœur de l'homme l'amour de Dieu, j'entends cet amour de préference que nous devons à Dieu: car il nous fait reſpecter la creature plus que Dieu. Et voilà ce que Tertullien reprochoit aux Payens, quand il leur diſoit: *Vous craignez plus Céſar que Jupiter même.* A combien de Chrétiens peut-on faire le même reproche? p. 283-286.

2. Le reſpect humain fait tomber l'homme dans les plus criminelles apoſtaſies. Et ne puis-je pas en effet, après Saint Cyprien, traiter d'apoſtaſies, tant d'irrévérences qu'il vous a fait commettre en préſence de cet Autel, que j'aurois bien plus droit d'appeller l'Autel du Dieu inconnu, que celui dont parle Saint Paul? *Ignoto Deo.* p. 286-288.

3. De-là même qu'arrive-t-il? c'eſt que le reſpect humain arrête l'effet des graces de Dieu les plus puiſſantes, & devient encore par-là l'obſtacle le plus fatal à la converſion de l'homme mondain. On ſe ſent de bonnes diſpoſitions; mais une fauſſe crainte du monde, & de ſes raiſonnemens, fait tout évanouir. C'eſt donc maintenant que je conçois la vérité de cette parole de Tertullien: *Je ſuis aſſuré de mon ſalut, ſi je ne rougis point de mon Dieu.* Car ſi je ne rougis pas de mon Dieu, je ne rougis pas de mes devoirs. Le coup de ſalut pour Magdelaine, fut de ne point écouter le monde. p. 288-292.

III. PARTIE. Scandale du reſpect humain, c'eſt-à-dire, ſcandale que cauſent dans le monde ceux qui par leurs diſcours ou par leur conduite ſervent à

entretenir le reſpect humain. 1. ſcandale qui va ſpécialement à la deſtruction du culte de Dieu: en voilà la nature. 2. ſcandale d'autant plus pernicieux qu'il ſe répand avec plus de facilité: en voilà le danger. 3. ſcandale qu'il vous eſt d'autant plus étroitement ordonné d'éviter, Grands du monde, que de votre part il devient beaucoup plus contagieux: voilà par rapport à vous les obligations qui en naiſſent. 4. ſcandale que vous pouvez aiſément corriger en oppoſant au reſpect humain votre bon exemple: en voilà le remede. p. 292-293.

1. Scandale qui va ſpécialement à la deſtruction du culte de Dieu. En raillant de la pieté & de la Religion on la décrédite, & l'on contribue par-là à l'abolir. p. 293-294.

2. Scandale le plus contagieux & le plus prompt à ſe communiquer. C'eſt ce qui porta l'invincible Matathias à ſacrifier lui-même & à frapper du coup mortel un Iſraëlite qu'il vit ſur le point d'adorer publiquement l'idole, de peur que l'exemple d'un ſeul toleré n'ébranlât toute la nation; & je puis dire qu'un mot, qu'un regard, qu'un exemple corrompt de nos jours plus de Chrétiens, que tout ce qu'ont autrefois inventé les Tyrans pour exterminer le Chriſtianiſme. p. 294-297.

3. De-là naît pour toutes les perſonnes qui ont quelque autorité dans le monde, une obligation plus étroite d'être exemplaires dans l'exercice de leur Relion: & cet exemple qu'ils donnent eſt, 4. le remede le plus efficace contre le ſcandale du reſpect humain. Car qui ne ſait pas quelle impreſſion fait ſur les eſprits l'exemple des Grands? Exemple d'Eleazar. p. 297-298.

Que doit donc dire un pere à ſes enfans? Que doit dire un maître à ſes domeſtiques? Que devons-nous faire chacun dans notre condition? Tout ce qui dépend de nous pour affermir la Religion dans l'eſprit de ceux que Dieu nous a ſoumis. p. 298-299.

Je parle dans la Cour d'un Prince qui donne du cré-

crédit à la Religion; & ce que j'aurois à craindre, c'eſt qu'au lieu que le reſpect humain faiſoit autrefois à la Cour des libertins, il n'y fît maintenant des hypocrites. Mais outre que la Religion prendroit au moins par-là le deſſus, ne laiſſons pas, vous diroisje, de nous prévaloir de l'heureuſe diſpoſition des choſes. Quand le reſpect humain nous attache à nos devoirs, quoiqu'il ne ſoit ni ſaint, ni louable, il n'eſt pas toujours inutile. Concluons: Heureux celui qui ne ſera point ſcandaliſé de Jeſus-Chriſt. Le Sauveur du monde n'exceptoit point de cette béatitude ceux qui habitent dans les Palais des Rois. C'eſt le même Evangile qu'on nous annonce à tous; & nous devons tous également le recevoir & le pratiquer ſans en rougir. p. 299-301.

Sermon pour le III. Dimanche de l'Avent, ſur la Severité Evangelique, pag. 302.

DIVISION. Trois caracteres de la ſeverité Evangelique; un plein deſintereſſement, 1. Partie. Une ſincere humilité, 2. Partie. Une charité patiente & compatiſſante, 3. Partie. p. 302-305.

I. PARTIE. Deſintereſſement, premier caractere de la ſeverité Evangelique. Pour développer ce point important, s'il faut meſurer la ſeverité Chrétienne par quelque règle, ce ne doit être, ni par la difficulté des choſes qu'on entreprend, 2. ni par l'éclat d'une vie exterieurement mortifiée, 3. ni par un certain zèle de reforme, 4. ni par un abandon même effectif de certains interêts particuliers: mais par un deſintereſſement général, abſolu, ſincere. p. 305-306.

1. Ce n'eſt point par la difficulté des choſes qu'on entreprend: pourquoi? par la raiſon qu'en donne Saint Chryſoſtome: ſavoir, que les choſes mêmes les plus difficiles nous deviennent faciles & agreables dans la vue d'un interêt humain; & qu'il y au-

auroit alors plus de peine à s'en abſtenir, qu'à les faire. p. 306-308.

2. Ce n'eſt point par une vie exterieurement mortifiée; en voici la preuve: c'eſt que dans cet exterieur de mortification il peut encore y avoir un interêt caché où la nature ſe trouve. Ainſi les Phariſiens paroiſſoient mortifiez, pour ſe rendre maitres des eſprits & pour parvenir à leurs fins. p. 308-311.

3. Ce n'eſt point par un certain zèle de reforme & de maintenir la diſcipline; car ce zèle ne coûte rien dans les diſcours. Mais voulons-nous connoitre ſi c'eſt l'effet de la vraye ſeverité de l'Evangile, voyons ſi ce zèle nous rend moins intereſſez, & s'il nous dégage de ces vues humaines qui infectent ce qu'il y a de plus ſacré dans le culte de Dieu. p. 311-313.

4. Ce n'eſt point même par l'abandon effectif de quelques interêts particuliers, puiſqu'il eſt aiſé, dit Saint Auguſtin, de renoncer à un interêt pour un autre interêt. Il faut donc, ſi nous voulons être vraiment ſeveres ſelon l'eſprit de l'Evangile, que notre deſintereſſement ſoit général, en ſorte que nous ne cherchions que Dieu; qu'il ſoit abſolu, ſans condition & ſans reſerve; qu'il ſoit ſincere, ſans tout ce rafinement de la fauſſe ſeverité. p. 313-316.

II. Partie. Humilité, ſecond caractere de la ſeverité Evangelique. Rien de plus parfait que cette ſeverité; mais rien auſſi de plus expoſé à la tentation de l'orgueil. Cependant, dit Saint Bernard, être humble, & être ſevere à ſoi même, ce ne ſont point deux choſes diſtinguées dans les maximes de Jeſus-Chriſt. C'eſt ce qui l'engagea à ſe déclarer ſi hautement contre les Phariſiens. Peinture des Phariſiens & de leur orgueil. Or ſi le Fils de Dieu n'a pu ſupporter ce faſte dans les Phariſiens qui ne lui appartenoient en rien, comment, dit Saint Gregoire, le ſupportera-t il dans nous qui ſommes ſes diſciples? Cependant eſt-il un deſordre plus commun? p. 316-320.

Ce

Ce n'eſt pas qu'en bien des rencontres nous ne faſſions les humbles, mais d'une humilité, dit Saint Jerôme, qui ne riſque rien. Vous diriez qu'il ſuffit d'être ſevere, pour être plein de ſoi-même. On veut pratiquer le Chriſtianiſme dans toute ſa ſeverité; mais on veut en avoir l'honneur. De-là vient qu'on aime en tout la ſingularité : bien differens en cela de Saint Auguſtin, qui penſant à ſe convertir, n'évita rien plus ſoigneuſement que de le faire avec bruit. p. 320-323.

Or ce levain de l'orgueil, 1. corrompt tout le merité de notre ſeverité, puiſque ce n'eſt plus Dieu qui en eſt le motif. 2. en détruit même le fonds & la ſubſtance. Car la ſeverité Chrétienne conſiſte à ſe faire violence : nulle violence quand on ſuit la nature ; & n'eſt-ce pas la nature que l'on ſuit en ſuivant ſon orgueil? La vraye auſterité du Chriſtianiſme eſt donc d'être humble, & de chercher l'obſcurité. Ce n'eſt point, mon Dieu, aux ſages du monde, ce n'eſt pas même aux ſages dévots, à ces dévots ſuperbes, que vous avez revelé ces veritez; c'eſt aux petits & aux humbles : ſoyez-en béni. p. 323-326.

III. Partie. Charité, troiſiéme caractere de la ſeverité Evangelique. Comment accorder l'une & l'autre; puiſque la charité, ſelon Saint Paul, couvre tout & ſupporte tout, & qu'au contraire la ſeverité fait profeſſion de n'excuſer rien & de ne pardonner rien? Pour comprendre ce myſtere, il n'y a qu'à diſtinguer les objets. L'Evangile veut que nous ſoyons ſeveres, mais pour qui? pour nous-mêmes & non pour les autres. Or la ſeverité pour nous-mêmes & la charité pour les autres, ce ſont deux devoirs qui bien loin de ſe combattre, s'entretiennent mutuellement. p. 326-328.

En effet, c'eſt en pratiquant la charité à l'égard des autres, qu'on pratique à l'égard de ſoi-même ce qu'il y a dans la ſeverité Chrétienne de plus difficile & de plus parfait. Car être charitable, c'eſt

être

être patient, moderé, doux, discret, détaché de soi-même. Or pour cela quelles violences ne faut-il pas se faire en mille rencontres? Mais quel est le desordre? c'est qu'au lieu d'exercer cette severité envers nous-mêmes, nous l'employons toute contre nos freres. Exemple des Pharisiens, & application de ce même exemple à nos mœurs. p. 328-334.

Sermon pour le IV. Dimarche de l'Avent, sur la Pénitence. page 335.

DIVISION. Pour pouvoir compter sur notre pénitence, il en faut juger par les fruits. Or ces *dignes fruits* dont parloit Jean Baptiste en prêchant aux Juifs, & qui rendent la pénitence efficace, se réduisent à trois : à retrancher la cause du péché. 1. Partie. A reparer les effets du péché. 2. Partie. A assujettir le pécheur aux remedes du péché. 3. Partie. p. 335-337.

I. PARTIE. Retrancher la cause & la matiere du péché, prémier caractere à quoi nous devons reconnoitre la vraye pénitence. Cette maxime est fondée sur deux principes. p. 337-338.

Premier principe: on n'aime point le péché comme péché; mais on aime la matiere & la cause du péché. De ce principe il s'ensuit, que ce n'est point absolument par la haine du péché, considéré comme péché, qu'il faut distinguer la vraye pénitence: mais par le renoncement à tout ce qui fait le péché. C'est par-là que l'homme pénitent, selon le précepte de l'Apôtre, doit s'éprouver lui-même. *Supprimez toutes les paroles*, disoit le Prophete, *& convertissez-vous.* Vous êtes du monde, & ce qui vous porte à mille péchez, c'est une dépense qui excede vos forces: retranchez cette dépense. Vous aimez le jeu, & c'est qui vous perd: retranchez ce jeu. p. 338-343.

Second principe: on n'est pas toujours maitre de ses pensées, mais on est toujours responsable de ses

actions

actions : & quand nous venons à ſuccomber dans une occaſion dangereuſe d'où nous avons pu ſortir, on n'a jamais droit de dire alors, je ne pouvois pas me défendre de ce péché ; mais on doit dire, je ne le voulois pas. Vous êtes foible, il eſt vrai ; mais vous vous jouez donc de Dieu, ſi dans le moment que vous pleurez votre péché, vous n'en voulez pas retrancher l'occaſion. Cependant on traite un Confeſſeur d'homme difficile & ſcrupuleux, lorſqu'il ſuſpend pour ceux qui ne veulent pas éviter certaines occaſions, la grace de l'abſolution. Quand donc la ſuſpendra-t-il ? Mais ce ſont des occaſions que je ne puis quitter : vous les quitteriez s'il s'agiſſoit de votre fortune. Mais ce ſont des liens que je ne puis rompre ſans éclat & ſans ſcandale : le grand ſcandale eſt plutôt de ce que vous ne les rompez pas. Mais Dieu me protegera : confiance préſomptueuſe qui ne va qu'à tenter Dieu, & qu'à fomenter votre impénitence. p. 343-348.

II. PARTIE. Réparer les effets du péché, ſecond caractere à quoi nous devons reconnoitre la vraye pénitence. Car la pénitence eſt une partie de la juſtice, & la juſtice demande néceſſairement une réparation. Sur cela deux maximes importantes de l'Ecriture, p. 348-349.

Premiere maxime : pour ſe convertir efficacement, il faut faire, ſelon la parole de Jean-Baptiſte, de dignes fruits de pénitence ; c'eſt-à-dire, ſuivant l'explication de Saint Gregoire, ne pas ſeulement pleurer le paſſé, mais produire dans l'avenir des fruits de grace & de ſalut. Or quels ſont ces fruits ? Réparer les effets du péché par des œuvres directement contraires au péché même, ſelon ſes differentes eſpeces. Par exemple, réparer les effets de la calomnie par le rétabliſſement de l'honneur. p. 349-350.

Dignes fruits de pénitence, parce qu'il faut pour les produire que le pécheur faſſe des efforts dont il n'y a que la vraye pénitence, qu'une pénitence ſurnaturelle qui ſoit capable. Fruits proportionnez, à quoi ?

quoi ? A l'offenſe. On ne répare pas l'injuſtice par l'aumône, ni la médiſance par la priere. Fruits néceſſaires : en-vain imaginerons-nous des temperamens ; il en faut toujours revenir à la déciſion de Saint Auguſtin : *Le péché n'eſt point remis, ſi le dommage n'eſt rétabli.* Fruits certains & non ſuſpects : on ne ſoupçonnera jamais un pécheur qui veut bien ſe ſoumettre à une telle ſatisfaction, de n'être pas bien converti. p. 350-354.

Seconde maxime : il ne ſuffit pas de faire pénitence devant Dieu ; il faut encore la faire devant les hommes, en reparant le ſcandale. Car le ſcandale eſt une partie du péché. Mais on veut toujours garder les mêmes apparences, vivre toujours dans le même faſte, être toujours dans les mêmes ſocietez. Eſt-ce ainſi que tant de fameux pénitens dans l'ancienne loi & dans la loi nouvelle ſe ſont convertis ? Apprenons comme eux à faire ceſſer, non ſeulement le mal, mais l'apparence du mal. Ayons là-deſſus égard au jugement du monde, qui ne condamne pas ſeulement le péché, mais les apparences du péché & qui s'en ſcandaliſe. p. 354-358.

II. Partie. S'aſſujettir aux remedes du péché, troiſieme caractere de la vraye pénitence. Deux ſortes de remedes. 1. les uns pour nous garantir du péché. 2. les autres pour punir le péché. p. 359.

1. Remedes préſervatifs & propres à nous garantir du péché. Il n'y a perſonne qui par les differentes épreuves qu'il en a faites, n'ait connu ou du moins ne puiſſe connoitre ce qui ſeroit capable de le préſerver du péché, & de le maintenir dans l'ordre. Or la preuve convaincante d'une ſincere converſion, eſt de prendre ces moyens. Divers exemples. p. 359-363.

2. Remedes, pour ainſi dire, correctifs & propres à punir le péché. Si le châtiment, un châtiment volontaire & rigoureux, ſuivoit de près le péché, il n'y a point de paſſion ni d'habitude qu'on ne déracinât. Ce n'eſt pas à dire, que la pénitence

ſoit

ſoit une vertu ſervile : car on peut ſe punir par amour & par zèle de ſa perfection. Ainſi quand l'Egliſe autrefois puniſſoit par des peines canoniques chaque eſpece de péché, elle ne croyoit pas ôter par-là aux fideles cet eſprit d'adoption qu'ils avoient reçu dans la loi de grace. Faiſons maintenant ce que faiſoit l'Egliſe dans ces premiers ſiecles, n'attendons pas que Dieu nous puniſſe lui-même. p. 363-366.

Sermon ſur la Nativité de Jeſus-Chriſt, page 367.

DIVISION. Naiſſance de Jeſus-Chriſt, myſtere de crainte, & myſtere de conſolation. Etes-vous de ces mondains qui aveuglez par le Dieu du ſiecle quittent la voye du ſalut, pour ſuivre la voye du monde ? Craignez, parce que ce myſtere va vous découvrir des véritez bien affligeantes. 1. Partie. Etes-vous de ces Chrétiens fideles qui cherchent Dieu en eſprit & en verité ? Conſolez-vous, parce que ce myſtere vous découvrira des tréſors infinis de grace & de miſericorde. 2. Partie, p. 367-371.

I. PARTIE. Myſtere de crainte : pourquoi ? parce que ce Sauveur qui vous eſt né, n'eſt peut-être pour vous rien moins qu'un Sauveur ; & cela par les fauſſes idées que vous vous en formez, & par l'abus que vous faites de ſa miſericorde. 1. Vous voulez qu'il vous ſauve, mais vous vous mettez peu en peine qu'il vous délivre de vos péchez. 2. vous voulez qu'il vous ſauve, mais vous prétendez qu'il ne vous en coûte rien. 3. vous voulez qu'il vous ſauve, mais vous ne voulez pas que ce ſoit par les moyens qu'il a choiſis. Trois contradictions qui portent avec elles leur condamnation, & qui doivent bien vous faire trembler. p. 371-372.

1. Vous voulez que ce Dieu-homme vous ſauve, mais vous ne voulez pas qu'il vous délivre de

vos

vos péchez : premiere contradiction. Car il n'eſt Sauveur que pour vous affranchir de la ſervitude du péché, ſelon la parole de l'Ange à Joſeph: *Vous l'appellerez Jeſus, parce qu'il délivrera ſon peuple de ſes péchez.* De quelle paſſion, de quelle inclination vicieuſe ce Sauveur vous a-t-il délivrez, & avez-vous voulu qu'il vous délivrât ? Il n'eſt donc pas plus votre Sauveur, que s'il n'étoit pas né pour vous. Les Juifs n'ont regardé le Meſſie qu'ils attendoient, que comme le reſtaurateur du Royaume d'Iſraël. Tel eſt notre malheur. Nous invoquons Jeſus-Chriſt pour les biens de cette vie, mais avec une indifference entiere pour les biens de l'autre. p. 372-377.

2. Nous voulons que ce Dieu-homme nous ſauve, mais ſans qu'il nous en coûte rien ; ſeconde contradiction. Car il n'eſt notre Sauveur qu'à condition que nous nous ſauverons nous-mêmes avec lui & par lui. Il faut donc que nous accompliſſions comme l'Apôtre, dans notre chair, ce qui a manqué aux ſouffrances de la chair innocente & virginale de Jeſus-Chriſt. Mais c'eſt ce que vous ne voulez pas. p. 377-379.

3. Enfin, vous voulez que ce Dieu-homme vous ſauve, mais par d'autres moyens que ceux qu'il a choiſis : troiſieme contradiction. Haine du monde, détachement du monde, renoncement au monde, voilà les moyens qu'il nous a marquez : mais vous en voudriez de plus conformes à vos idées & à votre goût. Si Dieu vous avoit envoyé un Sauveur né dans l'opulence & dans la grandeur, & qui vous eût apporté un Evangile favorable à la cupidité & aux ſens, qu'auriez-vous à changer dans vos ſentimens & dans votre conduite pour vous y accommoder ? Mais puiſque ce Sauveur envoyé de Dieu vous eſt venu prêcher un Evangile directement oppoſé, n'ai-donc pas droit auſſi de vous dire par une règle toute contraire; tremblez ? p. 374-381.

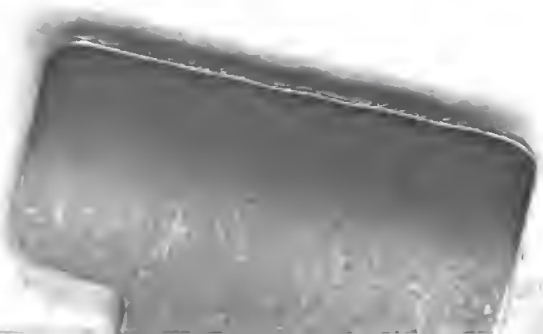
II. PARTIE. Myſtere de conſolation. Ce fut d'abord

d'abord à des bergers & à des pauvres que Jeſus-Chriſt ſe fit connoitre, & c'eſt ce qui devroit affliger & déſoler les riches & les grands, ſi ce même myſtere ne nous découvroit pas pour eux trois ſujets de conſolation. 1. Quelque éloignez que vous paroiſſiez être du Royaume de Dieu, riches & grands, Jeſus-Chriſt ne vous rebute point. 2. Sans ceſſer d'être ce que vous êtes, il ne tient qu'à vous d'avoir avec lui une ſainte reſſemblance. 3. Vous pouvez vous ſervir de votre opulence même & de vos richeſſes, comme d'autant de moyens pour l'honorer. p, 381-384.

1. Ce Dieu naiſſant dans la baſſeſſe & l'humiliation, ne rejette point toutefois la grandeur: premier ſujet de conſolation. Exemple des Mages qu'il appelle à ſon berceau. p. 384-386.

2. Sans ceſſer d'être ce que vous êtes, il ne tient qu'à vous de vous rendre ſemblables à Jeſus-Chriſt naiſſant: ſecond ſujet de conſolation. Car vous pouvez être grands & humbles de cœur, riches & pauvres de cœur. Et c'eſt ce que ce Dieu-homme vous apprend par ſon exemple, & ce qu'il vous demande: c'eſt auſſi ce que vous voyez dans les Mages. p. 386-389.

3. Enfin, vous pouvez vous ſervir de votre grandeur même & de vos richeſſes, comme d'autant de moyens pour rendre à ce Dieu naiſſant le double tribut qu'il attend de vous: troiſieme ſujet de conſolation. 1. En qualité de Dieu humble il veut être glorifié. 2. En qualité de Dieu pauvre il veut être aſſiſté. Or rien ne l'honore plus que les hommages des grands, & plus vous êtes riches, plus vous êtes en état de l'aſſiſter, non plus dans lui-même, mais dans ſes membres qui ſont les pauvres. p. 389-392.

COMPLIMENT AU ROI. p. 392-395.

FIN.